

DEPARTEMENT
D'HISTOIRE ET CIVILISATION

Année 1993

THESE

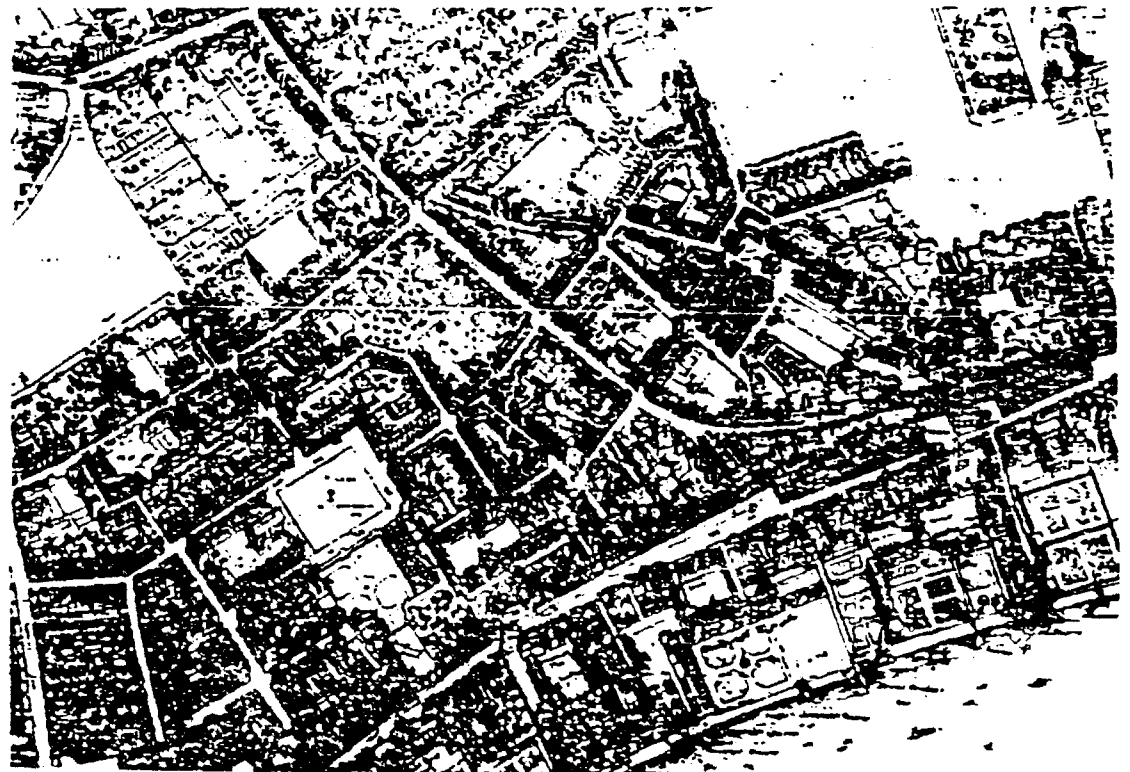
POUR LE

DOCTORAT EN HISTOIRE
DE L'INSTITUT UNIVERSITAIRE EUROPEEN

Pascal BRIOIST

VOL.1

LES CERCLES INTELLECTUELS A
LONDRES 1580-1680.



Membres du jury:

Daniel Roche, Université de Paris I (superviseur)
Jean Philippe Genet, Université de Paris I. Penelope Gouk, St Catherine's College
(Oxford), Dominique Julia Institut Universitaire Européen, Simon Schaffer,
Darwin College (Cambridge).

LIB
942
.055
-C
BRI

EUROPEAN UNIVERSITY INSTITUTE



3 0001 0025 6470 8

942.055 C

Rosso

DEPARTEMENT
D'HISTOIRE ET CIVILISATION

Année 1993

THESE

LIB
942.055-
C BRI

POUR LE

DOCTORAT EN HISTOIRE

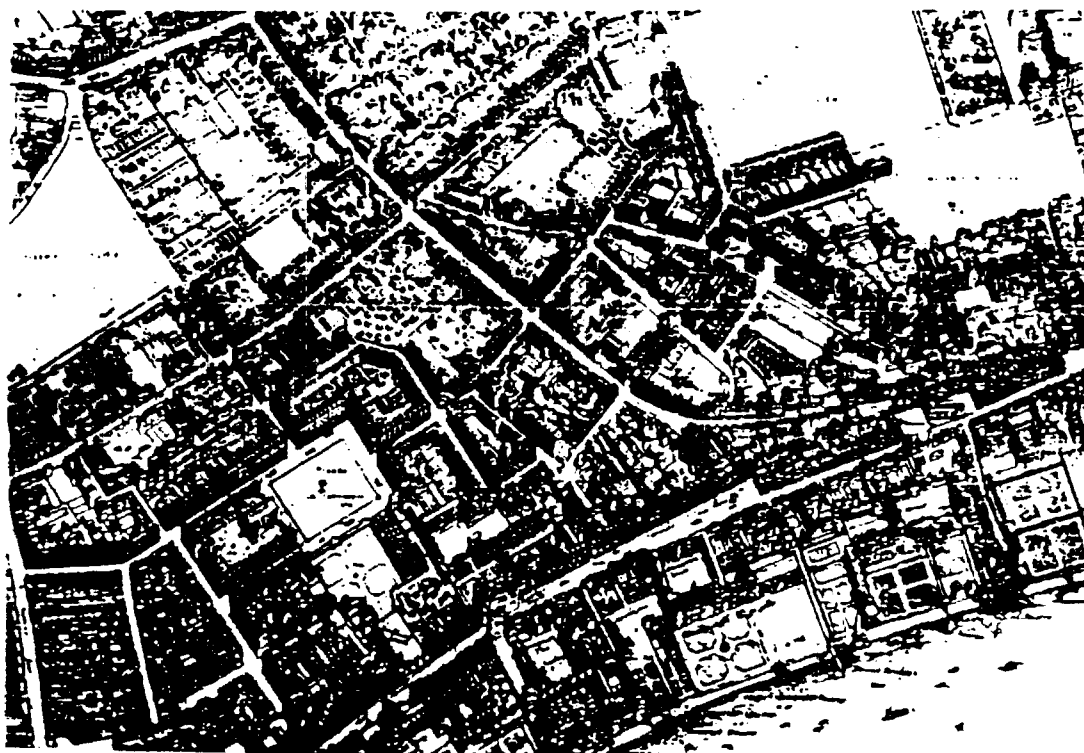
DE L'INSTITUT UNIVERSITAIRE EUROPEEN



Pascal BRIOIST

VOL.1

LES CERCLES INTELLECTUELS A LONDRES 1580-1680.



Membres du jury:

Daniel Roche, Université de Paris I (superviseur)
Jean Philippe Genet, Université de Paris I, Penelope Gouk, St Catherine's College
(Oxford), Dominique Julia Institut Universitaire Européen, Simon Schaffer,
Darwin College (Cambridge).

-REMERCIEMENTS-

Je tiens à remercier

pour leur supervision attentive et leurs conseils:
Daniel Roche, Dominique Julia, Jean Philippe Genet et Penelope Gouk,

pour les échanges que nous avons eu ainsi que pour les suggestions qu'ils m'ont faites et les idées qu'ils m'ont apporté:

Joaquim Carvalho sans qui mon travail sur les réseaux serait resté très théorique et qui m'a fait découvrir à la fois les mérites de la programmation en Prolog et ceux de la gastronomie portugaise.

Melle Cuvelier pour nos discussions sur Giordano Bruno et pour m'avoir accueilli dans son séminaire à la Sorbonne.

Charles Giry-Deloison pour nos cafés à l'Institut Français de Londres.

Reavley Gair, pour avoir pris le temps de discuter avec moi de mon point de vue sur les cercles intellectuels londoniens qu'il connaît bien lors de son séjour en Europe.

Dominique Guédes pour ses conseils sur les problèmes statistiques et pour son assistance indéfectible face aux périls de l'informatique.

Paul Hammer pour nos discussions sur le groupe de Essex.

Thomas Healey pour nos échanges sur la période Caroline et sur les intellectuels de l'âge de Cromwell.

Michael Hunter pour m'avoir reçu à brûle-pourpoint dans son bureau du Birckbeck College et pour m'avoir indiqué quelles sources utiliser pour rendre compte des cercles existant à l'intérieur de la Société Royale de Londres.

Robert Iliffe, de qui je partage le point de vue sur l'histoire des sciences et avec qui les discussions, notamment celles qui ont lieu au pub, sont toujours animées et enrichissantes.

Alan Kirman pour ses remarques sur l'analyse des réseaux.

Pierre Lefranc pour nos échanges épistolaires répétés sur le cercle de Sir Walter Raleigh.

Olivier Lutaud pour m'avoir éclairci les idées sur la période.

Melle Martinet pour m'avoir signalé des pistes de recherche aussi riche que celle du Great Tew.

David Norbrook et Graham Parry qui m'ont rendue fort agréable une visite du château de Bolsover.

Margaret Pelling pour les thés du *Welcome Institute* et pour avoir mis à ma disposition son savoir sur les praticiens de la médecine.

Anne-Sophie Perriaux, pour ses lectures toujours attentives, ses remarques toujours perspicaces et son enthousiasme.

Michel Rey, qui fut mon ami, pour notre cohabitation et nos longues séances de ragots sur la Renaissance.

Charles Webster pour ses encouragements et ses remarques sur le cercle de Hartlib.

Je remercie également:

le personnel de la British Library (qui a charrié pour moi des poids de livres considérables au cours de ces quelques années), celui de la Bodleian Library, du Public Record Office, de la bibliothèque Pepysienne du Magdalene College, et de la bibliothèque de l'Institut Universitaire Européen,

le London Renaissance Seminar et l'Achievement Project pour m'avoir fourni des cercles intellectuels londoniens dans lesquels m'inscrire,

le ministère des Affaires Etrangères pour deux années de bourse Lavoisier à Florence,
l'Institut Universitaire Européen et son Président, Mr Emile Noël, pour les facilités de
recherche qui m'ont été offertes à la Badia Fiesolana,
l'Education Nationale pour avoir consenti à se passer de mes services pendant quatre ans,
ma famille, dont le soutien logistique n'a jamais fait défaut,
mes amis, enfin, qui sont mon univers de référence et ma seule certitude ontologique.

*There is nothing more becoming a wise man to make choice of friends: for by them,
thou shalt bee judged what thou art.*
Sir Walter Raleigh (Instructions to hjs Sonne and to Posterity, London, 1632.).

INTRODUCTION.

Dans un large mouvement, il discutait cette heure extraordinaire de l'Angleterre, cette seconde unique d'extase, telles qu'elles surgissent à l'improviste dans la vie de chaque individu, concentrent toutes les forces en un élan souverain vers les choses éternelles.[...]

L'un reçoit de l'autre le feu sacré; chacun apprend du voisin; on se vole mutuellement; chacun combat pour surpasser et dépasser ses camarades et, cependant, ce ne sont que des gladiateurs intellectuels d'une seule fête, des esclaves en rupture de chaîne que fouette et pousse le génie de l'heure.

Ainsi Stephan Zweig fait-il décrire en des termes emphatiques l'Angleterre élizabéthaine au professeur de la Confusion des sentiments¹. Cette envolée lyrique se poursuit dans les pages suivantes par la louange des poètes londoniens de la fin du XVI^e siècle. Zweig, qui vivait lui-même à Vienne dans les années vingt, avait de bonnes raisons d'être tout particulièrement sensible à la concentration de la créativité dans un espace-temps délimité.

De fait, on peut, à l'instar de l'auteur autrichien, se former une représentation de moments et de lieux d'effervescence intellectuelle hors du commun. Babylone dans l'antiquité, les villes de la Renaissance italienne, Edimbourg au milieu du XVIII^e siècle, Paris en 1800, Vienne à la fin du siècle dernier...², sont des exemples canoniques de tels sites. Londres de 1580 à 1680 peut-elle être comptée au nombre de ces *exempla*? Selon l'opinion commune qui met en avant les "héros" intellectuels de la période et du lieu, tels Shakespeare et Newton, c'est assurément le cas; ce que la présente recherche se propose de comprendre, c'est l'ancrage du génie (si toutefois un tel concept a une quelconque validité) dans son contexte, ce sont les raisons et les modalités du succès londonien au tournant de la Renaissance et de l'Age Classique.

1 Stephan Zweig, La Confusion des Sentiments, Bibliothèque Cosmopolite, Stock, 1948, rééd.1992, pp.33 et 35.

2 Les articles de James Ritter, "Babylone -1800" et Michel Serres, "Paris 1800" dans le recueil édité par Michel Serres, Elements d'Histoire des Sciences, Bordas, 1991, offrent, comme l'indiquent leurs titres, deux exemples de questionnements sur le lien entre un lieu et les découvertes scientifiques.

Peter Burke, The Italian Renaissance, Batsford, 1972, développe un modèle socio-culturel de la Renaissance à partir de l'analyse collective de 600 biographies d'artistes, d'écrivains et de scientifiques de 1420 à 1540 et souligne l'importance de ce groupe fortement connecté dans la formation intellectuelle et culturelle des cités-état italiennes. R.H.Campbell et A.S.Skinner ont édité chez John Donald en 1982 un ouvrage intitulé Origins and Nature of the Scottish Enlightenment, Carl Schorske, enfin, est l'auteur de Fin-de-diècle Vienna, Cambridge University Press, 1980.

Cette tâche appelle la prudence; aux représentations de lieux et de temps propices à l'innovation correspond en effet une série de modèles explicatifs qui sont à leur tour des représentations et qu'il faudra savoir utiliser ou rejeter.

Le premier de ces modèles insiste sur l'importance du patronage et des institutions³. L'innovation et la créativité auraient pour source ici la mise à disposition de moyens financiers, de lieux de débat, de lieux de transmission des savoirs ou encore d'instruments de travail favorisant les dynamiques culturelles. Florence au XVe siècle avec le patronage des Médicis, l'Académie platonicienne de Marsile Ficin et la Bibliothèque Laurentienne est l'exemple fétiche de ceux qui favorisent ces explications.

Le second modèle insiste plutôt sur le rôle que joue la liberté politique dans la liberté critique et créatrice. Il a été démontré, par exemple, que la Chine impériale pouvait difficilement accepter le changement et produire les conditions nécessaires à l'éclosion d'un équivalent de la science expérimentale occidentale⁴.

Le troisième modèle est celui que mettent en avant la géographie et l'histoire urbaine qui toutes deux parlent de "fonctions" de la ville. Il va ainsi de la nature de la ville de susciter des fonctions intellectuelles. La ville confisque à la campagne ou à la province qui l'entourne ses intellectuels à cause de sa fonction de centralité. D'autre part, le savoir appelle le savoir; dès que se forme un groupe suffisamment important de personnes créatives, d'autres personnes travaillant dans le même domaine que les premières cherchent à s'y agréger. C'est ce qu'il est communément convenu d'appeler un "effet boule-de-neige". Cette théorie a pour corollaire le concept de "masse critique" au-delà de laquelle la réaction s'amorce. Ce modèle pose au moins autant de problèmes qu'il n'en résout.

Le quatrième modèle se fonde sur l'idée que la fonction de la ville est nourrie

3 Cette approche traditionnelle est toujours valide. Patronage and Institutions est d'ailleurs le titre du livre édité par Bruce Moran en 1991 chez Boydell Press sur le thème de la Science, de la technologie et de la médecine dans les Cours d'Europe de 1500 à 1750.

4 Joseph Needham, The Grand Titration: Science and Society in East and West, London, George Allen and Unwin, 1969. explique l'échec d'un système culturel et technologique avancé (celui de la Chine) à développer une science moderne.

de représentations. La fonction intellectuelle des villes réside en partie dans les relations complexes qui existent entre la sociabilité, la mondanité et les lieux eux-mêmes. Les localisations de l'activité intellectuelle sont en effet fréquemment mythifiées⁵. Personne ne niera l'importance de Saint Germain des Prés dans l'Après-Guerre à Paris, des équivalences existent dans d'autres temps et d'autres lieux; à Londres au début du XVIIe siècle, par exemple, la taverne de la Sirène, constamment citée dans les pièces de théâtre, est un lieu symbolique d'une grande importance pour les contemporains. En outre, une ville est un espace physique mais aussi un espace mental. La pensée, pour se mettre en place et agir à besoin d'un horizon de dialogue, en d'autres termes, les hommes ont besoin pour penser de s'imaginer dans un espace de discussion, ce qu'Habermas appelle un "espace public d'inter-subjectivité"⁶. L'image même de la ville et des possibilités de débat qu'elle offre, la pensée d'y être inclus dans une communauté savante, encourageant l'émulation et le travail intellectuels. Certes, chacun n'a pas en tête la même représentation de l'espace urbain. La Ville est en fait constituée pour chacun d'une combinaison de lieux multiples, fréquentés ou ignorés, qui forment ce que les géographes appellent un "espace vécu". Chaque groupe social se constitue sa propre ville. L'espace d'un aristocrate de la Cour, celui d'un fabricant d'instruments mathématiques ou d'un homme de théâtre différent radicalement. Il faut donc, si l'on veut rendre compte de la vie culturelle d'une ville, être très attentif aux possibilités de cartographier ses espaces intellectuels: académies, tavernes à la modes, écoles, librairies, théâtres etc. Au niveau individuel, certaines sources, comme les journaux privés, permettent également de retracer des itinéraires, et de reconstituer au niveau le plus concret les représentations de son espace que peut avoir un personnage historique. Le Journal de Samuel Pepys, par exemple, permet de pointer sur une carte, année par année, les itinéraires que ce dernier emprunte, les tavernes et les cafés qu'il visite régulièrement, ainsi que les lieux de spectacles et de

5 On verra à ce propos l'article de Michel Trebisch dans le numéro 20, du mois de mars 1992, des Cahiers de l'I.H.T.P. consacré aux "Sociabilités Intellectuelles".

6 Sur ce point, on consultera la somme de Jürgen Habermas intitulée Théorie de l'Agir Communicationnel, Fayard, 2 vols., 1987.

sociabilité savante qu'il affectionne.

L'étude de la ville en relation avec ses productions culturelles est un mode de construction de l'histoire intellectuelle qui a au moins le mérite de rendre à la circulation matérielle des idées et des hommes la place qui est la sienne. L'enjeu est bien en effet de réintroduire de la matérialité (que cette matérialité prenne la forme d'une taverne ou d'une bibliothèque...) dans l'histoire des idées.

La tradition des études d'histoire urbaine qui prennent en compte la dimension culturelle est aujourd'hui bien assise. On peut citer dans les modèles du genre la thèse de Jean-Claude Perrot sur Caen⁷, la recherche de Robert Frank sur Oxford et les médecins expérimentaux⁸ ou encore le travail sur Bristol de Jonathan Barry⁹. Choisir Londres de 1580 à 1680, c'est-à-dire une capitale, comme objet d'étude, est une gageure. On sait la disproportion qui existe entre cette agglomération déjà immense au XVI^e siècle et les autres villes du royaume d'Angleterre, on sait également que tous s'accordent à reconnaître la prépondérance de Londres dans la vie culturelle de l'Angleterre au XVI^e comme au XVII^e siècles. On sait enfin qu'il est impossible pour une recherche d'isoler Londres complètement du reste du pays dans la mesure où même les non-londoniens affluent dans la capitale lors de la période d'activité juridique (le "term"), dans la mesure où les étudiants et les professeurs des deux villes universitaires, Oxford et Cambridge, ne cessent d'aller et venir entre leur lieu de rattachement et Londres, dans la mesure enfin où les grands aristocrates de province, qui sont aussi les principaux patrons de la culture, ont leur résidence urbaine à Londres. Pourtant, il serait dommage de ne pas considérer le lieu et ses activités dans leur ensemble car une étude globale n'est pas seulement la somme d'études particulières, mais aussi un point de vue qui permet de dégager des traits généraux et des dynamiques.

L'intérêt particulier de Londres au XVII^e siècle, par ailleurs, par rapport aux

7 Jean-Claude Perrot, *Genèse d'une ville moderne: Caen au XVIII^e siècle*, Paris, Mouton, 1975.

8 Robert Frank, *Harvey and the Oxford Physiologists*, University of California Press, 1980.

9 J. Barry, *Metropolis and Province, 1780-1850*, Ian Inkster and Jack Morrel, eds., Bristol University Press, Bristol, 1986.

autres capitales européennes, se trouve être que cette ville est le théâtre privilégié d'une véritable révolution intellectuelle qui aboutit à la spécialisation des savoirs, à la naissance de la science expérimentale moderne et à la genèse des premiers partis politiques.

Jusqu'au XVI^e siècle, l'Italie avait fait figure de premier pays d'Europe dans le domaine de l'économie comme dans celui des sciences. Un peu plus tard, la Contre-Réforme et la sévère censure qui l'a accompagnée ont remis cette avance en question¹⁰. Après 1633, date de la condamnation de Galilée, un tournant est pris. L'Espagne, pays technologiquement productif sous Philippe II, pour des raisons que l'on explique encore mal, quitte également la course au savoir dès le début du XVII^e siècle¹¹. Ce sont désormais les pays protestants, principalement la Hollande et l'Angleterre qui prennent la tête du mouvement scientifique. En France, toutes les idées qui contredisent le credo aristotélien de l'Université sont bannies. Le médecin protestant Théodore de Mayerne, pour cette raison, est obligé de fuir Paris et de se réfugier à Londres où il devient médecin du Roi. L'Angleterre, avec son Eglise d'Etat épiscopale, est relativement tolérante et l'attitude protestante favorise la critique vis-à-vis des autorités. Le développement d'un nouveau paradigme destiné à remplacer le paradigme médiéval s'en trouve encouragé. Londres, de surcroît, devient un centre économique et financier de première importance, distançant même Anvers qui se trouve à cette date en perte de vitesse. La capitale anglaise devient de ce fait, de 1500 à 1700, un lieu d'accumulation de savoirs-faire, de "capital humain". Les provinciaux aussi bien que les étrangers viennent s'installer à Londres. Derrière ceux que l'on

10 Il ne s'agit pas ici de reprendre ce problème déjà largement étudié. On se contentera de rappeler les travaux suivant:

Elizabeth Eisenstein, The Printing Press as an Agent of Change, Cambridge University Press, Cambridge, 1979, 2 vol.

Paul F.Gendler, Culture and Censorship in Late Renaissance Italy and France, Variorum Reprints, London, 1981, 114p.

Jerome Langford, Galileo, Science and the Church, Ann Arbor University Press, Michigan, 1971.

Voir également l'article de Antonio Rotondo, "La censura ecclesiastica e la cultura", in Romano Ruggiero (ed.), Storia d'Italia, Einaudi, vol.5**, 1972-5, pp.1399-1449.

11 Nous nous référons ici à l'intervention de David Goodman au colloque de la *British Society for the History of Science* tenu au Keble College d'Oxford en Juillet 1990, dont le titre était: "Science and Technology in Sixteenth-Century Spain: incentives and impediments".

considère comme les savants existe de ce fait une large base de praticiens-artisans, capables par exemple de fabriquer des instruments scientifiques. Cette base sociale constitue à la fois un instrument et une source d'inspirations pour les intellectuels. Certains parmi-eux en sont même issus. On peut également considérer comme un facteur dynamisant pour la culture londonienne le fait que l'Angleterre se soit lancée dans les voyages et les expéditions lointaines. Les horizons s'élargissent aussi bien dans les tavernes de Deptford, en aval de la Tamise, que dans les cercles aristocratiques de Westminster et du Strand ou encore dans les familles des marchands de la City où l'enseignement de Richard Hakluyt, le géographe explorateur, commence à se diffuser largement.

Parallèlement à l'épanouissement de la pensée scientifique, ou tout au moins à la pensée expérimentale, Londres abrite les premiers théâtres publics et offre à sa population avide de culture, avide d'idées neuves et avide surtout de faire basculer les vieux principes intellectuels, les meilleures occasions de développer le goût de la critique. Le champ littéraire subit corrélativement des transformations radicales qui vont dans le sens de l'autonomisation croissante de ce dernier avec le développement d'un style renouvelé, libéré des modèles classiques, d'un marché des œuvres, et de lieux de reconnaissance des auteurs. Londres non seulement hérite de la tradition de la Renaissance qui a déjà modelé toute l'Europe, mais encore transforme cette dernière pour donner naissance à ce qui est parfois considéré comme l'âge d'or de la littérature anglaise. Des transformations semblables affectent le champ de l'histoire et celui du droit¹². Comment comprendre ces concomitances? Ne s'agit-il pas, comme il a été suggéré plus haut, de représentations que nous plaquons *a posteriori* sur des phénomènes de natures variées? Quelle est la légitimité d'une prise en compte globale du champ intellectuel?

Certains philosophes considèrent que les idées ont une vie indépendante du contexte dans lequel elles sont produites. Ainsi, Imre Lakatos et Elie Zahar, deux

¹² Cf. Christopher Hill, Intellectual Origins of the English Revolution, Clarendon Press, Oxford, 1965, 333 pp. Voir en particulier les chapitres IV et V intitulés respectivement "Raleigh - science, history and politics" et "Sir Edward Coke - myth maker".

spécialistes de la pensée de Copernic, affirment qu'il est possible de faire l'économie de l'étude historique pour comprendre la révolution copernicienne. Pour eux, cette révolution aurait pu advenir à n'importe quel moment pourvu qu'un individu génial en aie eu l'idée. Cette théorie au demeurant assez extrémiste, semble difficilement crédible aujourd'hui après les travaux de Daniel Roche sur les académies, ceux de Roger Chartier et de Carlo Ginzburg sur la réception des textes et sur les pratiques de lecture et ceux des sociologues des sciences comme Simon Schaffer et Steven Shapin sur la construction de l'espace de crédibilité de la philosophie expérimentale¹³. En prélude au travail qui va suivre, il convient par conséquent de réitérer la profession de foi exprimée par Daniel Roche dans l'introduction des Républicains des Lettres:

Par comparaison avec l'histoire des idées et des concepts pratiquée par les historiens littéraires ou philosophes, étrangers ou français, et avec d'autres objets par les historiens des sciences, il me paraît nécessaire d'insister sur les phénomènes d'enracinement et de circulation, c'est-à-dire penser le rapport aux idées autrement qu'en terme de détermination et d'influences, autrement aussi qu'en tant que révélateur d'un discours ou d'une textualité explicable par elle-même, mais en retrouvant des structures qui organisent les usages et les pratiques collectives.

Le but est ici, en somme, de construire une sociologie du monde savant permettant de rendre compte des conditions de production et d'acceptation du paradigme nouveau du savoir propre à la période considérée. Ceci réclame de l'historien une attention particulière à l'interdépendance de tous les domaines du savoir et de la culture¹⁴. La littérature, l'histoire, la philosophie, les sciences ou bien encore la magie forment en

13 On citera à titre indicatif: Daniel Roche, Les Républicains des Lettres, Fayard, Paris, 1989. Roger Chartier, Les Usages de l'imprimé, Fayard, Paris, 1986, Simon Schaffer et Stephen Shapin, Leviathan and the Air-Pump, Princeton University Press, Princeton, 1985.

14 La littérature historique récente s'est souvent attachée à démontrer ce point de vue en mettant en valeur l'impact de l'humanisme sur la Science nouvelle. Citons pour mémoire les articles suivant: Ann Blair and Anthony Grafton, "Reassessing Humanism and Science", The Journal of History of Idea, vol.53, n°4, Dec.1992 (l'article en question cite lui-même pour références qui suivent); Erich Cochrane "Science and Humanism in the Italian Renaissance", American Historical Review, 81, 1976, pp.1037-59; Michel-Pierre Lerner, "L'Humanisme a-t-il sécrété des difficultés au développement de la Science au XVIe siècle?", Revue de Synthèse, 93-4, 1979, pp.48-71; Cesare Vasoli, "The contribution of Humanism to the Birth of Modern Science", Renaissance and Reformation, 3, 1979, pp.1-15; Barbara Shapiro, "History and Natural History in Sixteenth and Seventeenth Century England: An Essay on the Relationship between Humanism and Science", in Barbara Shapiro and Robert G.Frank, English Scientific Virtuosi in the Sixteenth and Seventeenth Centuries, Los Angeles, 1979, pp.3-35, et "Early Modern Intellectual Life: Humanism, Religion and Science in Seventeenth Century England", History of Science, 29, 1991, pp.45-71.

effet toujours, à la fin du XVI^e siècle, une sorte de *continuum*. L'existence d'humanistes aussi polyvalents que Sir Walter Raleigh ou Francis Bacon illustre bien ce phénomène. Le champ intellectuel, à cette époque, ne s'est pas encore spécialisé en sous-champs et les modèles d'organisation ne cessent de se copier les uns les autres. Il découle de cette observation qu'il est indispensable de se pencher sur les aspects complexes d'une sociabilité savante qui détermine l'interdépendance ou l'autonomie des divers champs du savoir. Il faut donc poser comme préalable nécessaire à la compréhension du monde culturel londonien l'examen microscopique des cercles intellectuels qui est précisément l'objet du présent travail.

Il s'agira moins par conséquent de chercher à définir ce que sont les intellectuels de 1580 à 1680, tâche qui présuppose qu'il y ait bien un objet clair et distinct que l'on puisse appeler les "intellectuels", que de comprendre un groupe social hétérogène par sa nature et par les caractéristiques de ses multiples types de sociabilités.

La première difficulté vient de ce que le concept d'"intellectuel" n'est pas autochtone à la période considérée. La notion d'"intellectuel" est en effet née en France au moment de l'Affaire Dreyfus pour opposer une partie instruite et savante de la population à la catégorie des "politiques". L'analyse lexicologique des notions d'intellectuel, de lettrés, de savants ou d'érudits semble à partir de cette constatation un préalable nécessaire à notre étude. Le dictionnaire de Johnson, premier ouvrage anglais de ce type, qui paraît au début du XVIII^e siècle, donne quelques précisions sur les emplois du terme au XVII^e siècle et l'on s'aperçoit que le mot n'est utilisé alors que comme adjectif, et ceci dans cinq acceptions possibles:

1. *Relatif à l'entendement, appartenant au domaine de l'esprit; passant par l'entendement (J. Taylor).*
2. *Mental; comprenant la faculté d'entendement (Watts).*
3. *Idéal, perçu par l'intellect (Cowley).*
4. *Doté du pouvoir de l'entendement; pouvoirs mentaux (Milton).*
5. *proposé comme l'objet non des sens mais de l'intellect.*

Ces définitions sont décevantes mais si le mot intellectuel n'existe pas en tant que substantif, on peut cependant lui trouver des synonymes plus ou moins opératoires: "savant" (learned) ou "homme de savoir" (man of learning) et "érudit" (scholar). Ces divers termes sont employés alternativement par Francis Bacon dans le premier chapitre de son ouvrage intitulé Du Progrès et de la Promotion des Savoirs¹⁵, dans les pages où le philosophe cherche à apporter des réponses aux critiques portées contre la Science nouvelle par les théologiens et les pédants. Dans ce contexte, le critère discriminant servant à désigner celui qui peut être qualifié de "savant" est le passage par l'Université. Edmund Spenser dans Teares Muses (1591) utilise le vocable pour désigner lui aussi une classe tout entière: "Tout homme d'esprit paresseux...reprend le travail des savants à son compte"¹⁶. John Dryden, enfin, considère également que le savant est celui qui étudie dans les universités: "Le savant dans les écoles étudie avec soin l'anatomie de l'homme"¹⁷. Le terme d'"érudit" (scholar) est un quasi synonyme puisqu'on le retrouve dans des usages identiques à celui de "savant"(Learned)¹⁸:

1. celui qui a appris d'un maître; un disciple.

2. un homme de lettres

3. un pédant; un homme des livres.

15 Francis Bacon, Du Progrès et de la Promotion des Savoirs, traduction de Michèle Le Doeuff, Gallimard, Tel, 1991, 376pp.

16 "Each idle wit... doth the learned's taske upon him take".

17 "The learned in schools ... studies with care the anatomy of man".

18 Johnson, dans, A Dictionary of the English Language, London 2nd edition, 1827, 3 vols, donne les définitions de trois notions fort proches qui nous concernent ici:

Intellectual, adj.:

1. relating to the understanding, belonging to the mind; transacted by the understanding.

2. mental, comprising the faculty of understanding.

3. ideal, perceived by the intellect.

4. having the power of understanding.

5. proposes as the object not of the sense but intellect.

Learned:

1. versed in Science and literature.

2. skilled, skilful.

3. skilled in schollastick, as distinct from other knowledge.

Scholar:

1. one who learns of a master; a disciple

2. a man of letters.

3. a pedant; a man of books.

4. one who has a lettered education.

5. one who in our english universities belongs to the foundation of a college, and who has a portion of its revenues.

4. *Quelqu'un qui a une éducation lettrée.*

5. *Quelqu'un qui, dans nos universités anglaises appartient à la fondation d'un Collège, et qui détient une portion de ses revenus.*

Le mot d'origine italienne "literati", enfin, qui fait plus ou moins explicitement référence à l'idéal ancien de la République des Lettres, et que l'on rencontre dans quelques cas assez rares, désigne les hommes de lettres, ou la classe savante comme un tout. Robert Burton en fait usage en 1620 dans son Anatomie de la Mélancolie. En 1664, John Evelyn l'emploie à son tour et nous permet d'explicitier la notion: "Un chercheur industrieux des sciences, c'est-à-dire un bon philologue fait partie de nos literati"¹⁹.

Au terme de cette enquête qui a pour seul mérite de montrer que pour les contemporains des XVIe et XVIIe siècles, l'intellectuel n'est défini que par sa formation, une question demeure: peut-on être alors un intellectuel sans être passé par Cambridge ou Oxford? Quand on considère que ni les meilleurs praticiens des mathématiques, ni même Shakespeare ne sont passés par les filières en question, il semble que la réponse est que l'on doit éviter de se faire prendre au piège de représentations indigènes réductrices. Chacun prend à vrai dire sa définition en fonction de la période qu'il étudie. Il n'existe rien qui puisse ressembler à une catégorie transhistorique d'intellectuel. Jacques Le Goff, par exemple, désigne pour le Moyen-Age l'intellectuel comme celui qui appartient à une certaine catégorie définie par des bulles papales. Cette catégorie est celle d'une classe spéciale du bas-clergé qui n'a pas de responsabilités pastorales²⁰. Il est évident que cette définition ne s'applique déjà plus à la fin du XVe siècle avec la naissance de la République des Lettres car l'éclatement de l'Eglise catholique en confessions diverses et la multiplication des mécènes change les données du problème. Au tournant du XVIe et du XVIIe siècle, les conditions se transforment à nouveau avec la remise en cause de la République des Lettres qui a accompagné le renforcement de l'Etat moderne et la parcellisation du

¹⁹ "An industrious searcher of the sciences, which is the same that a good philologer is amongst our literati"

²⁰ Jacques Le Goff, Les Intellectuels au Moyen-Age, Paris, Le Seuil, 1957, réed. 1985, 180p.

monde intellectuel en espaces nationaux. La présente étude se doit de prendre en compte ce contexte spécifique²¹.

Soyons conscients néanmoins de ce que le danger est de chercher à travailler sur un objet qui n'existe pas, ou du moins pas encore. Pour sortir de l'aporie, il faut définir l'intellectuel par ses fonctions et par son inscription dans un espace de discussion et de reconnaissance par ses pairs et par ses supérieurs.

Commençons par les fonctions. Il est clair en effet que l'intellectuel ne peut guère être défini par son revenu, malgré ce que dit Bacon sur la pauvreté des doctes²² puisque si certains sont pauvres comme les auteurs de théâtre ou les professeurs de *grammar schools*, d'autres au contraire, comme les grands aristocrates mathématiciens ou poètes, détiennent les fortunes les plus considérables (la description tient bien sûr si l'on s'en tient à une définition où les seuls doctes acceptables sont les universitaires, voir supra).

On ne peut guère non plus définir l'intellectuel par la nature de ses emplois, dont la trop grande diversité conduit à une énumération à la Borgès²³ apparemment sans logique forte. Y-a-t-il en revanche une spécificité du travail intellectuel?

C'est ce que suggère Daniel Roche dans un article des *Annales*²⁴ publié en 1982, en opposant les représentations d'un travail manuel asservi et celles d'un travail intellectuel libre et autonome (cette opposition recoupe d'ailleurs l'opposition classique entre *otium* et *negotium*). L'article recommande également une approche anthropologique faisant sa place à une analyse de la spécificité des espaces de culture qui permettent le travail intellectuel (cabinets, bibliothèques...) et de la spécificité des rythmes du labeur savant. Ce travail de définition de l'intellectuel par ses pratiques, ses modes de vie et les vellétés de contrôle de son image qu'il peut avoir²⁵ pourrait

21 Le livre de Robert Mandrou, Des Humanistes aux Hommes de Science, Point Seuil, 1973 offre un large panorama du contexte en question.

22 Francis Bacon, Du Progrès... op.cit., p.30.

23 Cf. la fameuse citation que Michel Foucault emprunte à Borgès dans, Les Mots et les Choses, Bibliothèque des Idées, Gallimard, 1966, p.7.

24 Daniel Roche, "L'intellectuel au travail", Annales E.S.C., 1982, n°3, pp.465-480.

25 Sur ce point, voir Stephen Greenblatt, Renaissance Self Fashioning, University of Chicago Press, Chicago and London, 1984.

facilement être entrepris pour l'Angleterre des XVI^e et XVII^e siècles. Mais ce n'est pas le propos du travail qui est envisagé ici; contentons nous donc de deux exemples susceptibles de faire saisir l'originalité de l'intellectuel anglais par rapport à ses concitoyens, l'un concernant son espace, l'autre, l'organisation de son temps. Le premier exemple est tiré des Brief Lives de John Aubrey, un mélange de biographies et de ragots de la fin du XVII^e siècle. Aubrey, un contemporain de Pepys, a eu la possibilité de visiter le cabinet de travail de Sir Walter Raleigh à Durham House, une de ces demeures aristocratiques du Strand; sa description illustre la dialectique du retrait sur soi et de l'ouverture sur le monde, propre à la chambre-d'étude du savant:

Je me souviens bien de son étude, qui possède une petite tourelle qui donne sur la Tamise et au-delà, et qui dispose d'une vue qui est peut être une des plus plaisantes qui soit au monde, et qui non seulement rafraîchit le regard mais encore ragaillardit l'esprit, et qui (à dire le fond de ma pensée) élargit je crois la pensée d'un homme ingénieux²⁶.

Cette chambre avec vue sur la Tamise contenait par ailleurs, selon certaines autres sources²⁷, une bibliothèque et des instruments mathématiques. Le cabinet est à la fois lieu de méditation, de créativité, suggère Aubrey, et lieu d'engrangement de savoir et de mémoire. Par ailleurs, tout comme la bibliothèque de Montaigne²⁸, le "closet" de Raleigh est un lieu qui donne libre cours aux rêveries de domination sur le réel: dernier étage d'une tour aux fenêtres offrant une vue plongeante sur la Tamise et permettant de distinguer, au loin, les activités du centre du pouvoir politique lui-même: le Palais de Westminster, dans le coude du fleuve. La représentation que donne Aubrey d'un espace intellectuel renvoie également à la vision dominante du savant qui médite seul et fait vertu de sa solitude²⁹.

²⁶ *I well remember his study, which has a little turret that looked into and over the Thames, and has the prospect which is pleasant perhaps as any in the world, and which not only refreshes the eyesight but cheers the spirits, and (to speake my mind) I believe enlarges an ingeniose man's thought.* in John Aubrey, Brief Lives, Penguin Books, 1987, p.317.

²⁷ Cf C.S.P.D., 1632. où figure une lettre d'Elizabeth Raleigh qui veut récupérer pour son fils les biens confisqués au père par la couronne, ainsi que la biographie de W.Shirley, Thomas Harriot, Renaissance Scientist, London, Oxford University Press, 1974, p.

²⁸ Cf. Philippe Ariès et Roger Chartier, Histoire de la Vie Privée, vol.3, Seuil, 1986, pp.136-137 sur la bibliothèque de Montaigne.

²⁹ Sur ce thème, il convient de lire l'article de Steven Shapin, "The Mind Is Its Own Place": Science and Solitude in XVIIth-Century England", Science in Context, 4, 1 (1990), PP.191-218.

Le second exemple est tiré des Compendious Rehearsall du Dr John Dee: dans cette autobiographie, le célèbre mathématicien-astrologue raconte ses années à l'université et fournit à son lecteur l'image des égarements de celui qui gère son temps de façon aberrante par rapport à ses contemporains, travaillant la nuit et dormant peu:

Dans les années 1543, 1544, 1545, je me consacrais si véhémentement à l'étude, que lors de ces années là, je m'en suis tenu imperturbablement à cette organisation de mon temps: dormir seulement quatre heures chaque nuit; ne m'autoriser pour manger et boire (puis me rafraîchir après) que deux heures chaque jour; et, en ce qui concerne les dix-huit autres heures tout, (sans compter le temps d'aller assister au service religieux) était consacré à mes études et à mon apprentissage³⁰.

Un jeu d'oppositions et de parentés avec l'emploi du temps monastique, qui renvoie à l'image médiévale de l'intellectuel, est reconnaissable ici. La scansion stricte du temps n'est cependant qu'un cas extrême, valide de surcroît surtout au XVI^e siècle. La lecture des journaux privés de Samuel Pepys et de Robert Hooke tend plutôt à montrer qu'au XVII^e siècle, les emplois du temps sont plus libres, laissant place aux promenades et aux rencontres de tavernes et de cafés. Dans tous les cas, néanmoins, le temps de l'intellectuel se singularise par rapport au temps des corporations et du travail manuel.

Ces représentations, qui ne sont parfois rien d'autre que des mises en scènes orchestrées par les intellectuels eux-mêmes, confèrent à la figure de l'intellectuel son incarnation dans des prototypes et lui donnent sa réalité. Lorsque Bacon défend les érudits dans le passage déjà cité de Du Progrès et de l'Avancement du savoir, il désire en fait transformer une image qui porte préjudice à la science: celle de l'érudite mélancolique et incivil tel qu'il a été décrit par Burton dans son Anatomie de la Mélancolie et dans la plupart des manuels de "civilité" qui opposent le gentilhomme et le savant. Son but est d'inciter les intellectuels à réformer leurs moeurs pour devenir religieux, civils et polis. Il reste néanmoins que les habitudes de travail en

³⁰ *In the years 1543, 1544, 1545, I was so vehemently bent to studie, that for those yeares I did inviolably keepe this order; only to sleepe four houres every night; to allow to meate and drink (and some refreshing after) two houres every day; and of the other eighteen houres all (except the tyme of going to being at divine service) was spent in my studies and learning. Dee, Rehearsal, p.5., cité par Peter J. French dans: John Dee, the World of an Elizabethan Magus, Routledge, 1972, p.24.*

elles-mêmes ne sont pas véritablement remises en question et que par conséquent, les londoniens du XVIe et du XVIIe siècle ont toujours une image de référence lorsqu'ils imaginent l'intellectuel, image d'ailleurs relayée par l'iconographie. L'intellectuel est cet homme habillé de noir (Raleigh lègue dans son testament à son ami le mathématicien Thomas Harriot son habit de toile noire), entouré de livres qui affecte souvent la pose mélancolique propre à la condition que lui assigne la théorie aristotélicienne des passions³¹. Une miniature des années 1590 du XVIe siècle attribuable à Nicholas Hilliard, représente Henry Percy, Comte de Northumberland, l'un des plus actifs patrons des sciences de son temps: elle dépeint le comte philosophe vêtu de noir, le pourpoint négligemment ouvert, allongé sur le côté, la main sous le menton (un grand classique), dans un jardin situé au sommet d'une montagne et symbolisant la nature ordonnée, les "champs plaisants de la divine Science et de la Philosophie"³². Ce tableau est exceptionnel dans sa complexité symbolique, la plupart du temps, les savants et les lettrés commandent des portraits très traditionnels où ils sont vêtus de noir, avec à la main ou sur un bureau un livre, une carte ou des tablettes³³. On se contente en fait assez souvent d'une laïcisation de la figure de St Jérôme, le prototype de l'intellectuel dans l'iconographie religieuse médiévale. La résistance à l'innovation dans les tableaux, qui vient probablement des lieux communs qu'attendent leurs commanditaires, fait qu'il n'y a guère de

31 Chez les aristotéliciens et les médecins de la Renaissance, l'humeur saturnienne est en effet propre aux esprits mélancoliques et à l'âge de la vieillesse.

32 La scène fait allusion à un poème de George Peele, *The Honour of the Garter*, qui est dédié à Northumberland et d'où cette phrase est tirée.

33 On citera à titre de références pour le noir des vêtements les portraits de John Dee (Ashmolean Museum d'Oxford), de John Milton (National Portrait Gallery), de John Donne (N.P.G.), de Ben Jonson (N.P.G.), de Inigo Jones (N.P.G.), de John Wilkins (Wadham College, Oxford) et de Henry Oldenburg (Records of the Royal Society). Pour les portraits avec "accessoires", on citera: Sir Nathaniel Bacon, représenté avec une palette de peintre, une épée, des livres, un dessin à la main et une carte du Nord de l'Europe (Tate Gallery); Francis Bacon, représenté dans une gravure de W.Marshall écrivant à la plume sur un manuscrit. Ce manuscrit est posé dans la gravure à côté d'une montre sur un écritoire surplombé d'une étagère couverte de livres; Sir Walter Raleigh, représenté dans une gravure figurant en frontispice de son Histoire du Monde avec un compas à la main avec en arrière plan un globe terrestre où apparaissent la Virginie et la Guyane, les terres qu'il a colonisées. A partir de la seconde moitié du XVIIe siècle, le thème de la mélancolie est illustré par des "vanités". A ce genre appartient le portrait de John Evelyn où le personnage est accoudé, la main sur la joue, sur une table où sont posés une lettre et un crane.



*Henry Percy, 9th
Earl of Northumberland,
c.1500-05.*

(Rijksmuseum - Amsterdam)

représentations collectives d'intellectuels. La Royal Society, par exemple, ne se donne jamais à voir en groupe. Aux Pays-Bas, au contraire, où le pouvoir politique a l'habitude de se faire représenter en corps, les savants ne dédaignent pas de se faire peindre ensemble, par exemple dans l'amphithéâtre de médecine de Leyde autour d'une table à dissection. En Italie, l'*Accademia del Cimento* se met également en scène avec ses membres discutant autour d'une table alors même qu'elle ne dispose pas encore d'un lieu de réunion officiel. Le cas anglais souffre cependant une exception qu'il convient de signaler: une gravure représentant des praticiens des mathématiques et des géographes au travail, figurant en frontispice du livre d'un Membre de la Royal Society, Sir Jonas More, intitulé A New System of Mathematicks. La scène montre une douzaine de personnages regroupés autour d'une grande mappemonde, occupés à consulter des cartes et à manier des instruments mathématiques tels un télescope ou un astrolabe. Devant eux, au premier plan, figurent des compas, des cadrans, un sablier, des cartes et des instruments géographiques variés. Au-dessus d'eux, un tableau mythologique représentant Neptune, Eole et deux navires de haut-rang rappelle le but ultime de ces réunions: la maîtrise du globe par la Marine de sa Majesté le Roi d'Angleterre. Ce dessin constitue donc une pièce de propagande destinée à justifier l'activité des savants regroupés dans leur société mathématique.

Passons maintenant au second moyen d'identifier l'intellectuel qui est l'étude de son inscription dans ce que Pierre Bourdieu³⁴ appelle le "champ intellectuel".

Daniel Roche, dans les Républicains des Lettres, désigne sous le vocable "intellectuel":

quiconque se voit consacré par le champ littéraire, en d'autre terme quiconque participe aux activités objectives des instituts incarnant dans l'espace social les activités intellectuelles: circuit de production du livre, rapports avec les pouvoirs de contrôle et de censure, entrée dans les réseaux de la société civile, participation aux salons et aux institutions de sociabilité culturelle³⁵.

Cette définition, bien que liée à une époque précise, le XVIIe siècle, est très générale

34 Pierre Bourdieu, "Champ intellectuel et Projet créateur", Les Temps Modernes, n°246, 1966, pp. 866-875.

35 Daniel Roche, Les Républicains des Lettres, Fayard, 1988, 389 pp..



A New
SYSTEM of MATHEMATICKS —
Composed by the Eminently Worthy
S^r JONAS MOORE Knight
Late Surveyor Gen^l of his Ma^{ty}
Ordnance and Fellow of the
Royall Society &c.

et pourrait presque être reprise terme à terme pour le XVI^e et le XVII^e siècle anglais, la référence aux salons mise à part. Le problème, cependant, s'en trouve complexifié pour nous: Qu'est-il légitime d'appeler "champ intellectuel"? Quelle est l'origine de cet espace, quelle est sa structure, quel est son devenir durant les deux siècles considérés ici? Pour Alain Viala, auteur d'un ouvrage intitulé La Naissance de l'Écrivain³⁶, l'analyse du champ intellectuel littéraire peut s'opérer selon quatre axes:

-l'analyse lexicologique des notions d'écrivains et de lettrés (que nous avons évoquée plus haut).

-le recensement des écrivains.

-l'étude des institutions de la vie littéraire.

-l'identification des stratégies de l'écrivain.

La conclusion de l'étude de Viala est que le XVII^e siècle en France est le moment où l'écrivain s'individualise, par la naissance des académies, par le développement du commerce des oeuvres et des droits d'auteur, par l'apparition de palmarès d'écrivains ainsi que par celles de genres neufs ou renouvelés. Jean-Philippe Genet applique ces catégories à l'Angleterre et fait remarquer que l'écrivain professionnel apparaît en Grande Bretagne dès la fin du XVI^e siècle grâce à la fortune du théâtre, aux libraires-éditeurs et à un mécénat multipolaire, et que l'idée académique est présente dans ce pays à une date tout aussi précoce qu'en France³⁷. Parler du champ intellectuel, c'est en fait s'intéresser à la chronologie de l'autonomisation de ce dernier par rapport à d'autres champs comme le champ politique. Le présent travail s'attachera par conséquent à comprendre la tension permanente entre l'autonomisation et l'instrumentalisation de l'intellectuel. Il n'est pas clair *a priori* que l'évolution du XVI^e à la fin du XVII^e siècle vers une plus grande autonomie des auteurs soit un phénomène continu et linéaire. Il se peut en effet qu'il y ait des périodes où les intellectuels soient relativement autonomisés suivies de périodes où ils le soient moins. La question de savoir à ce propos, par exemple, ce qui se passe pendant la

³⁶ Alain Viala, La Naissance de l'Écrivain, Paris, Le Sens Commun, le Seuil, 1986.

³⁷ Jean Philippe Genet, "La mesure et les champs culturels", Histoire et Mesure, n°4, C.N.R.S., Paris, 1986, pp.137-153.

guerre civile avec l'écroulement des structures traditionnelles de la vie culturelle centrée sur la Cour, ne manque pas d'intérêt. Ici encore, la chronologie et les contextes différents ont leur importance.

Certains philosophes considèrent que les idées ont une vie indépendante du contexte dans lequel elles sont produites. Ainsi, Imre Lakatos et Elie Zahar, deux spécialistes de la pensée de Copernic, affirment qu'il est possible de faire l'économie de l'étude historique pour comprendre la révolution copernicienne. Pour eux, cette révolution aurait pu advenir à n'importe quel moment pourvu qu'un individu génial en ait eu l'idée. Cette théorie au demeurant assez extrémiste, semble difficilement crédible aujourd'hui après les travaux de Daniel Roche sur les académies, ceux de Roger Chartier et de Carlo Ginzburg sur la réception des textes et sur les pratiques de lecture et ceux des sociologues des sciences comme Simon Schaffer et Steven Shapin sur la construction de l'espace de crédibilité de la philosophie expérimentale³⁸. En prélude au travail qui va suivre, il convient par conséquent de réitérer la profession de foi exprimée par Daniel Roche dans l'introduction des Républicains des Lettres:

répétition.
(p 8)

Par comparaison avec l'histoire des idées et des concepts pratiquée par les historiens littéraires ou philosophes, étrangers ou français, et avec d'autres objets par les historiens des sciences, il me paraît nécessaire d'insister sur les phénomènes d'enracinement et de circulation, c'est-à-dire penser le rapport aux idées autrement qu'en terme de détermination et d'influences, autrement aussi qu'en tant que révélateur d'un discours ou d'une textualité explicable par elle-même, mais en retrouvant des structures qui organisent les usages et les pratiques collectives.

Le but de notre travail est donc, en somme, de construire une sociologie du monde savant permettant de rendre compte des conditions de production et d'acceptation du paradigme nouveau du savoir propre à la période considérée. Cette approche réclame de l'historien une attention particulière à l'interdépendance de tous les domaines du savoir et de la culture³⁹. La littérature, l'histoire, la philosophie, les sciences ou bien

³⁸ On citera à titre indicatif: Daniel Roche, Les Républicains des Lettres, Fayard, Paris, 1989. Roger Chartier, Les Usages de l'imprimé, Fayard, Paris, 1986, Simon Schaffer et Stephen Shapin, Leviathan and the Air-Pump,

³⁹ La littérature historique récente s'est souvent attachée à démontrer ce point de vue en mettant en valeur l'impact de l'humanisme sur la Science nouvelle. Citons pour mémoire les articles suivant: Ann Blair and Anthony Grafton, "Reassessing Humanism and Science", The Journal of History of Idea, vol.53, n°4, Dec.1992 (l'article en question cite lui-même pour références qui suivent); Erich Cochrane "Science and Humanism in the Italian Renaissance", American

encore la magie forment en effet toujours, à la fin du XVI^e siècle, une sorte de *continuum*. L'existence d'humanistes aussi polyvalents que Sir Walter Raleigh ou Francis Bacon illustre bien ce phénomène. Le champ intellectuel, à cette époque, ne s'est pas encore spécialisé en sous-champs et les modèles d'organisation ne cessent de se copier les uns les autres. Il découle de cette observation qu'il est indispensable de se pencher sur les aspects complexes d'une sociabilité savante qui détermine l'interdépendance ou l'autonomie des divers champs du savoir. }

Le colloque tenu à Rouen en 1986 sur le sujet de la sociabilité⁴⁰ commence dans son introduction par mettre à plat la polysémie de ce mot largement utilisé en histoire depuis son élaboration en concept historiographique par Maurice Agulhon:

La sociabilité, c'est à la fois l'aptitude à vivre en société, le courant qui passe entre les membres de l'association considérée, les relations par lesquelles passe le courant et, par extension, l'ensemble des lieux ou des milieux coquilles de vie.

Cette remarque suggère que toute étude sur le sujet a en charge à la fois l'analyse de l'intensité des relations, l'analyse des formes de ces relations et la description des lieux ou des milieux que ces relations investissent.

L'étude des structures de la sociabilité intellectuelle la question de l'identification des types d'objets sociaux que l'on est susceptibles de rencontrer: cercles informels, cercles de patronages, clubs, ou cadres institutionnels dont la Société Royale de Londres fournit l'exemple le plus achevé. Une division s'opère tout d'abord ici entre des formes de sociabilité "constituées", ce que les sociologues nomment des organisations, et des formes "spontanées" (*leaderships*, alliances, affinités, quarantaines...) que les sociologues appellent des "réseaux". Réseaux et organisations,

Historical Review, 81, 1976, pp.1037-59; Michel-Pierre Lerner, "L'Humanisme a-t-il secrété des difficultés au développement de la Science au XVI^e siècle?", Revue de Synthèse, 93-4, 1979, pp.48-71; Cesare Vasoli, "The contribution of Humanism to the Birth of Modern Science", Renaissance and Reformation, 3, 1979, pp.1-15; Barbara Shapiro, "History and Natural History in Sixteenth and Seventeenth Century England: An Essay on the Relationship between Humanism and Science", in Barbara Shapiro and Robert G.Frank, English Scientific Virtuosi in the Sixteenth and Seventeenth Centuries, Los Angeles, 1979, pp.3-35, et "Early Modern Intellectual Life: Humanism, Religion and Science in Seventeenth Century England", History of Science, 29, 1991, pp.45-71.

40 Thelamon F. (ed.), Novembre, 1983, Sociabilités, Pouvoirs et Société, Actes du Colloque de Rouen, n°110 des Publications de l'Université de Rouen/ C.N.R.S., 1987.

naturellement peuvent se superposer: à l'intérieur de la Société Royale de Londres, par exemple, Robert Hooke, le expérimentateur, peut mobiliser un réseau d'amis qu'il rencontre à part dans les cafés voisins du siège de l'institution. Un certain nombre de critères permettent de distinguer si l'on se trouve dans une catégorie ou dans l'autre. Dans les organisations, les rôles sont spécialisés: Hooke, par exemple, est le expérimentateur de la Société Royale, Oldenburg en est le secrétaire et Lord Brouncker le Président. En outre, une organisation se donne des règles explicites: par exemple, dans la Société Royale, tout nouveau venu devra être parrainé par deux membres anciens et reconnus et son entrée dans le groupe sera soumise à un vote. En revanche dans les réseaux, d'abord, les liens ne sont pas aussi formels que dans les organisations et peuvent être purement implicites: Hooke connaît Aubrey qui est en relation avec John Hoskins, il est donc possible que Hooke connaisse à son tour John Hoskins etc. La difficulté de la définition d'un réseau est que les frontières en sont toujours plus ou moins floues et que les relations s'organisent selon des règles purement implicites d'amitié ou d'antipathie, de politesse ou de hiérarchie etc. Ici se profilent un certain nombre de problèmes méthodologiques: Jusqu'où étendre un cercle? Toute relation entre deux individus fait-elle sens? La société intellectuelle est alors suffisamment réduite pour que l'on parvienne à trouver des types de relation entre des individus ou des groupes alors que ceux-ci s'excluent. Tout d'abord, il semble qu'il faille considérer que le choix volontaire que font les individus d'appartenir ou de s'exclure d'un cercle est un critère absolument discriminant. Autrement dit, une institution comme la Société Royale de Londres peut être considérée comme un cercle puisque ses membres exercent, pour y entrer, leur libre arbitre en postulant auprès de leurs futurs collègues, alors que le groupe constitué par la famille de Francis Bacon, par exemple, n'est pas forcément un cercle. La distinction entre liens forts et liens faibles, rendue possible par l'étude du nombre et du type de connexions observables entre deux individus d'un réseau peut permettre également de donner à un cercle ses limites. Cela étant posé, le cercle ou le réseau peut prendre des aspects très divers et l'objet de toute étude sociologique le concernant est de le décrire

pour tâcher de dégager des modèles. Le mot "cercle" est banalisé par un usage courant aussi convient-il de préciser le vocabulaire que l'on utilise. Un cercle se définit-il par un patronage, par un lieu où l'on se réunit, par un réseau de correspondants, ou par des dédicaces d'un auteur à un autre? Un cercle ne se définit-il pas plutôt par des relations horizontales entre ses membres ou encore par des relations verticales entre des individus et un patron? Toutes ces questions sont des fils directeurs pour l'étude qui va suivre mais n'appellent pas forcément une réponse univoque car il est bien évident que d'une époque à l'autre, les définitions varient et la prise en compte des phénomènes diachroniques est une précaution absolument nécessaire.

L'analyse des rapports de pouvoir qui se forment à l'intérieur ou autour des cercles est un autre point de vue à prendre en considération. Faut-il croire en effet à la réalité de l'idéal égalitaire avancé par la République des Lettres? Cette question en appelle toute une série d'autres: comment les règles de hiérarchie à l'intérieur d'un cercle sont-elles traduites? Quand est-on en présence d'un schéma égalitaire, quand est-on au contraire en présence d'un schéma hiérarchique? Comment s'opère la prise de parole à l'intérieur des cercles? En quoi les cercles intellectuels anglais reproduisent-ils les modèles hiérarchiques de la société dans laquelle ils sont inclus? Quel est, par exemple, le type de relation qui s'instaure à la fin du XVI^e siècle entre Thomas Harriot et son patron Sir Walter Raleigh? Quelle est, à la fin du XVII^e siècle, la place qu'occupe Robert Hooke à l'intérieur de la Société Royale de Londres et quelles relations ce dernier entretient-il réellement avec ceux qui sont, si l'on en croit la fiction institutionnelle, ses pairs? Des conflits apparaissent-ils parfois entre intellectuels de statuts différents? Comment ces conflits sont-ils réglés?⁴¹

Les rapports de pouvoirs ne sont pas seulement internes: il faut par conséquent se demander également à quelles pressions extérieures peuvent être soumises les structures de sociabilité. Dans quelle mesure les cercles intellectuels peuvent-ils servir au pouvoir de relais de propagande par rapport à l'opinion⁴²?

41 Sur le problème de l'existence de règles de sociabilité, on consultera le Colloque de Rouen déjà cité.

42 Voir E.Thuau: Raison d'Etat qui analyse le groupe des propagandistes de Richelieu. Voir

Puisque l'objet ici considéré est un type de sociabilité particulier, la sociabilité savante, il faut de surcroît s'interroger sur une de ses spécificités: les problèmes de communication qu'implique l'affirmation d'un paradigme intellectuel. L'enjeu est ici de mieux comprendre la façon dont des réseaux d'intellectuels permettent de faire avancer une idée ou une conception particulière en la faisant circuler et en la testant. Lorsque William Harvey, qui servira ici d'exemple, le "découvreur" de la circulation sanguine, couche sa théorie sur le papier, l'acceptation de celle-ci par le monde de la médecine est loin d'être acquise. L'idée nouvelle doit encore être diffusée dans les cercles médicaux, puis être vérifiée par des savants de bonne volonté avant de devenir le discours officiel sur la physiologie accepté par le Collège Royal des Médecins. Une histoire des cercles savants se doit donc de réfléchir sur les liens d'homme à homme, sur la nature et la structure des contacts entre les praticiens de la médecine qui rend possible l'éclosion de la médecine nouvelle⁴³. Une histoire des cercles savants, une fois encore, se doit d'être particulièrement attentive à la matérialité des échanges: comment les intellectuels ont-ils accès au savoir? Comment se rencontrent-ils? Echangent-ils plus leurs idées par des conversations, par des lettres ou par des livres? Quelle est leur langue de communication? Certains résultats relèvent de l'intuition, encore faut-il la vérifier, ainsi: les réseaux personnels jouent-ils un rôle plus important dans la diffusion des idées neuves quand le paradigme n'est pas encore accepté? Si c'est bien le cas, il faut alors convenir que les moyens de diffusion ainsi que les moyens de vérification ont une moindre pertinence, quelles sont alors les conséquences de ce phénomène sur l'essor du savoir?

Ces questions ne peuvent trouver de réponses que dans un travail approfondi sur les réseaux intellectuels. A l'égard de l'analyse microscopique de cercles particuliers, l'appareillage conceptuel mis au point par les sociologues des réseaux sociaux peut s'avérer extrêmement utile. Depuis près de trente ans, en effet, la

également Théodore Pannier sur la Fronde dans le colloque sur la Fronde du CMR 17.

43 Sur ce cas précis, on renverra au livre très documenté de R.G.Franck, Harvey and the Oxford Physiologists, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1980.

sociologie⁴⁴ a cherché à appliquer aux réseaux sociaux un fonctionnalisme structurel en croisant deux critères: le critère interactionnel et le critère structurel. Selon le premier critère, on distingue la diversité des liens (dans leur langage, on appelle cette diversité "multiplexité"), le contenu transactionnel, les flux directionnels, la fréquence et la durée de l'interaction. On peut ainsi reconnaître des liens forts et des liens faibles. Du point de vue du second critère, on distingue la taille du réseau, sa densité, son degré de connexion, sa centralité. L'analyse fait apparaître plusieurs sortes de groupes: coalitions, cliques, gangs, groupes d'actions se réunissant temporairement pour la réalisation d'un but spécifique, factions et groupes de discussion. Les réseaux ainsi décrits peuvent ensuite être expliqués par des critères d'environnement: le sexe, l'âge, la personnalité, le lieu de résidence, l'idéologie, les liens familiaux, les occupations, le pouvoir, l'éducation, la mobilité géographique et sociale etc.

Certes, il est difficile d'appliquer tel quel ce formalisme aux cercles intellectuels du XVI^e et du XVII^e siècles car les sources ne sont que partiellement disponibles. L'historien doit se contenter par conséquent de collecter une à une les relations explicites ou non qui sont disponibles pour un cercle donné, quelles que soient leurs natures. Il peut ainsi enregistrer l'existence d'une relation liant Sir Walter Raleigh à Thomas Harriot qu'il nommera "don de vêtement", ou une autre encore allant de John Dee à Harriot qu'il nommera "prêt de livre". Compte tenu, cependant, qu'aucune enquête directe n'est possible, il doit souvent renoncer à qualifier l'intensité d'une relation ou même sa durée. Il est également bien évident qu'une analyse des réseaux portant sur la totalité de Londres pendant un siècle n'est pas envisageable. En revanche, l'analyse de réseaux limités offre certaines possibilités. Le club de la taverne de la Sirène en 1611, le cercle des historiens de la Société des Antiquaires, le cercle des fondateurs de la Société Royale de Londres sont de ce point de vue autant d'objets d'étude possibles.

Le problème fondamental est ici le manque d'homogénéité des données et le

44 Pour avoir un large aperçu de cette question, on consultera l'article de Michel Forsé, "Les Réseaux de Sociabilité: un Etat des Lieux", *L'Année Sociologique*, 1991, n°41, pp.247-264.

trop grand nombre de données manquantes. Le second problème est que les cercles personnels (les ego-réseaux) que l'on saisit avec le plus de précision sont ceux des individus les plus en vue et que cela fausse les perspectives. Le dernier problème, et non le moindre, est que l'on ne peut appréhender qu'un état de la sociabilité savante à un moment donné alors que cette sociabilité est par essence changeante et instable. Il faut donc se contenter d'un état des relations à un moment t ou alors multiplier les coupes, ce qui soit complique le travail, soit le rend impossible car certaines relations n'ont qu'une seule occurrence dans les textes-sources.

Au-delà d'une simple description formaliste dont l'apport ne peut pas être considéré comme négligeable (voir plus loin le travail concernant la taverne de la Sirène), l'analyse des réseaux fourni également des résultats théoriques qui ne sont pas intuitifs. Ainsi, contrairement à l'idée reçue, plus un ensemble de référence est large, et si l'on accepte la condition que la probabilité que les acteurs soient lié n'y décroisse pas trop vite au fur et à mesure le chiffre de population grossi, plus la probabilité que des individus constituent en son sein des coalitions est élevé⁴⁵. La taille même de Londres et de sa communauté intellectuelle a des effets immédiats sur la nature, le nombre et l'intensité des relations sociales que la ville abrite. Des études récentes sur la diffusion de l'innovation dans un contexte contemporain⁴⁶ soulignent en outre la force des liens faibles et la rapidité avec laquelle une information peut passer d'un acteur à un autre dans un réseau virtuellement infini. Ces découvertes soulignent l'intérêt que représentent pour l'historien la connaissance des cliques et des phénomènes d'exclusion dans l'histoire des idées. Dans un monde où tous, ont la possibilité de se connaître plus ou moins directement, en effet, ce qui importe en bout de course, c'est bien de comprendre les mécanismes d'agrégation et d'exclusions réciproques entre groupes ou individus. Au départ en effet, tous les citoyens peuvent

45 Nous tenons à remercier ici le Professeur Alan Kirman, qui a lui même travaillé sur la problématique des réseaux et de la circulation de l'information dans le domaine économique, pour nous avoir signalé l'existence de la démonstration de B. Bollobas dans l'article intitulé "The Diameter of Random Graphs", Transactions of the American Mathematical Society, 267, 1981.

46 Cf. Granoveter, "The strength of weak ties", American Journal of Sociology, LXXVIII, 6, 1973. Ronald Burt, "Social Contagion and Innovation; Cohesion versus structural equivalence.", American Journal of Sociology, 92, pp.1237-1335, 1987.

virtuellement se connaître, et la courbe de connaissance maximale d'un cercle personnel est une exponentielle⁴⁷, mais dans la réalité, les acteurs du cercle personnel finissent toujours par se connaître entre-eux, les redondances s'ajoutent aux redondances et la courbe en question a finalement l'apparence d'une courbe bien connue des statisticiens sous le nom de "courbe logistique". Plus le réseau est large, plus le nombre de relations directes puis indirectes de l'acteur pris comme point de départ a de chances d'être grand. Cela signifie que la vitesse de propagation des idées est en général plus rapide dans un ensemble vaste que dans un ensemble petit car les redondances de l'information surviennent plus vite dans un réseau étroit. La reconstruction, opérée pour ce travail, de réseaux particuliers, comme celui de la taverne de la Sirène, démontre la densité incroyable des relations indirectes entre les individus d'un groupe donné. Ce que l'approche biographique aborde d'un point de vue impressioniste, puisque ne sont retenues que les relations qui "font sens", est exploité de façon systématique par une analyse informatique des réseaux. On y découvre la nécessité de relativiser l'importance d'une relation unique et de faire plutôt confiance aux vérités statistiques ou encore d'accepter que l'enquête historique fonctionne parfois "à l'intuition" plus qu'à la véritable rigueur scientifique.

Pour riche qu'elle puisse être, l'analyse des réseaux ne répond pas à la totalité des questions que pose l'étude de la sociabilité, elle laisse en particulier de côté l'étude des espaces de sociabilité à laquelle ce travail au parti pris cartographique réservera une large place. Par ailleurs, la typologie à laquelle permet d'aboutir une étude des structures a beaucoup à gagner d'une approche plus dynamique: Y-a-t-il, en d'autres termes, une logique qui fait passer d'une forme de sociabilité à une autre? Le cercle de patronage aristocratique doit-il nécessairement céder la place au club littéraire et le club lui-même est-il à l'origine de l'institution académique?

Roger Chartier, qui s'inscrit ici dans la lignée de Kant et de Habermas⁴⁸, suggère dans

47 Une telle courbe figure en abscisse le nombre de "pas", c'est à dire la distance en nombre de connexions entre un individu A et un individu-cible, et en ordonnées le nombre d'individus "touchés" par A à chaque pas.

48 Nous faisons directement référence ici à l'article de Denis Pelletier dans le numéro déjà cité des Cahiers de l'I.H.T.P. intitulé "Georg Simmel: la sociabilité, forme ludique des forces éthiques de

ses Origines culturelles de la Révolution française un angle d'approche original à ces problèmes: la dynamique à considérer serait l'apparition progressive d'un espace public dans lequel peut avoir lieu le libre exercice de la raison critique grâce à la confrontation des individus sur un plan égalitaire. Les clubs, les cafés, les académies seraient ainsi, à des degrés divers, des formes plus ou moins publiques que prend la sphère littéraire. A l'horizon de l'usage public de la raison à des fins littéraires (ou scientifiques, devons nous ajouter), se dessine la naissance d'une sphère publique politique. Toute sphère critique intellectuelle, selon la théorie de Jürgen Habermas reprise par Roger Chartier, s'oriente plus ou moins nécessairement vers la naissance d'une sphère publique politique. De fait, l'intellectuel tel qu'il se définit au XIXe siècle avec l'Affaire Dreyfus se définit bien par son engagement politique.

Utiliser le cadre théorique de cette analyse pour mettre en relation les différentes formes de sociabilités savantes qui coexistent ou se succèdent de 1580 à 1680 à Londres n'est pas sans intérêt, ne serait-ce que parce que les acteurs historiques de cette période font un large usage du mot public, en particulier après la guerre civile où la référence à une opinion publique devient de plus en plus fréquente⁴⁹. D'autre part, Habermas lui-même, dans L'espace Public, faisait une large place à l'étude de Londres au XVIIe siècle arguant des particularismes de la capitale anglaise: le fait qu'elle échappe en partie au contrôle de la Cour et du Parlement, le fait que le public qui lit y est extrêmement large, le fait que les théâtres s'y développent précocement et le fait enfin que les clubs et cafés s'y soient très tôt multipliés⁵⁰. Le fil d'Ariane du travail qui va suivre pourrait par conséquent être de chercher si la thèse de

la société concrète". l'auteur y résume en effet les approches de Roger Chartier à laquelle il est ici fait allusion. Citons en outre les textes de référence: Emmanuel Kant, Qu'est-ce que les Lumières? (1784), in Oeuvres Complètes, Gallimard, La Pléiade, vol.1, Paris, 1980, Jürgen Habermas, L'Opinion Publique, Paris, Payot, 1983 et Roger Chartier, Les Origines Culturelles de la Révolution française, Paris, Seuil, 1990.

49 Voir en particulier Thomas Hobbes, Behemoth, in English Works, vol.3, Scientia Verlag Aalen, ed.by Sir W.Molesworth, 1966, où figure une définition du mot public: *as by public is always meant, either the person of the commonwealth's, as no private person can claim any propriety therein.*

50 Cf Habermas, op.cit., pp.43-44 sur les cafés, p.49 sur le théâtre, pp.67-74 sur le modèle anglais et les fonctions politiques de la sphère publique. Voir aussi les notes 7, 13 et 22 du chapitre 2. Cf. également la citation d'un édit royal par C.S.Emden dans The People and the Constitution, Oxford University Press, 1956, p.33.

l'élargissement et de la politisation de l'espace public peut être vérifiée ou invalidée à travers l'étude des formes que prennent au fil des décennies les cercles intellectuels londoniens.

Il est impossible de considérer un siècle de vie intellectuelle à Londres sans mettre en avant les changements qui ne peuvent manquer d'être intervenus sur une période aussi longue. Il s'agit alors, pour organiser la large présentation qui va suivre, d'opérer un découpage chronologique ayant quelque valeur heuristique.

Il faut également brosser à grands traits la toile de fond de l'évolution que l'on va décrire et il convient par conséquent dans un premier temps d'insister sur ce qui fait l'originalité londonienne sous le règne d'Elizabeth, c'est l'objet du premier chapitre.

Le second chapitre considère en bloc les règnes d'Elizabeth et de Jacques Ier dans la mesure où les formes de sociabilité savante propres à ces deux périodes sont également marquées par le système de patronage, le cloisonnement du monde intellectuel en "archipels savants" et par un certain nombre de blocages structurels qui empêchent qu'une communication plus large aie lieu entre hommes de lettres et qui entravent en outre tous les projets visant à créer une académie. Le cas très particulier de la taverne de la Sirène est étudié à part dans ce chapitre en raison de sa dimension quasi-mythique et fournit à l'occasion un objet exemplaire pour l'utilisation des techniques de l'analyse des réseaux.

Le troisième chapitre s'attache à montrer les déficiences de la politique culturelle de Charles Ier, à expliquer le devenir des cercles intellectuels de la période Caroline dans la tourmente de la guerre civile et à rendre compte de l'instrumentalisation des intellectuels par le gouvernement de Cromwell. L'attention y est aussi portée sur l'influence qu'ont les événements politiques sur les transformations de fond que connaît alors le monde savant et littéraire.

Le quatrième chapitre a pour objet la Restauration. Celle-ci se caractérise par l'institutionnalisation de la Science avec la création de la Société Royale de Londres (qui voit s'imposer la domination du paradigme de la philosophie expérimentale), par

la transformation radicale du public littéraire et par l'émergence, au travers des clubs, de l'idée de partis politiques ainsi que d'un système politique binaire où s'affrontent *Whigs et Tories*.

La conclusion essaye de faire le bilan des transformations qui ont eu lieu en considérant le destin exemplaire d'un londonien hors du commun que son parcours a mis en contact à la fois avec la Société Royale de Londres, le monde de la Cour, le monde du théâtre et des Beaux-Esprits, les cafés à la mode, et les clubs politiques: ce londonien n'est autre que le fameux Samuel Pepys dont le Journal constitue une source d'une extraordinaire richesse.

CHAPITRE I

L'ORIGINALITE LONDONIENNE: L'ARRIERE-PLAN STRUCTUREL.

1ère partie. Les facteurs démographiques, économiques et sociaux.

1. La croissance

La relation entre la ville et l'innovation¹ est problématique. Le Londres d'Elizabeth à Charles II est précisément un excellent laboratoire d'études pour l'innovation scientifique et littéraire (on hésite d'ordinaire à appliquer le concept d'innovation aux humanités mais il faut bien reconnaître que les divers champs sont alors encore assez entremêlés d'une part et que d'autre part, littérature, théâtre et histoire ont connu une rupture incontestable à l'époque élizabéthaine et que leurs éléments peuvent être considérés comme des marques d'innovation au même titre que la pompe à vide!). Qui étudie la vie intellectuelle de cette période, et notamment la vie des cercles intellectuels, rencontre toujours la question du pourquoi d'une telle réussite.

Une des causes les plus souvent invoquées pour expliquer le décollage intellectuel de Londres aux XVIe et XVIIe siècles, est l'extraordinaire croissance que la ville a connu. Comment ne pas supposer qu'une telle concentration de personnes dans un si petit espace ait été un ferment de la circulation des idées?

Comprendre la croissance, ses caractéristiques et la nouvelle physionomie de la ville, c'est en même temps donner des éléments de description pour l'atmosphère intellectuelle qui règne à Londres aux XVIe et XVIIe siècles.

"Le cœur d'une ville change plus vite que le cœur d'un mortel" disait Victor Hugo de retour à Paris après un long exil; cela a rarement été aussi vrai dans les siècles passés que pour Londres au tournant du XVIe et du XVIIe siècle. Quelqu'un qui s'absentait de cette ville pendant vingt ans durant ces années là retrouvait une cité très différente

¹ Bernard Lepetit et Jochen Hoock (eds.), La ville et l'innovation en Europe 14e-19e siècles, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1987.

de celle qu'il avait laissé. En fait, le changement est perceptible depuis 1550 mais s'accélère au XVII^e siècle.

Les chiffres peuvent à tout le moins rendre compte de la remarquable croissance de la population londonienne qui n'a guère d'équivalent en Europe alors que la croissance de la population parisienne. En 1550, selon Roger Finlay et Beatrice Shearer², la ville aurait 120 000 habitants, elle en aurait 200 000 en 1600, 375 000 en 1650 et 490 000 en 1700. En 1750, avec 675 000 habitants, elle dépasse Paris et Constantinople, les deux plus importantes agglomérations d'Europe. L'extraordinaire dans le contexte européen est que l'accroissement ne se tarisse pas après 1650. La population de la "City" seule, a-t-il été démontré à partir des registres des décès, compte pour le quart de celle de la métropole.³

La croissance de Londres n'est pas seulement la conséquence d'un contexte démographique positif pour le royaume d'Angleterre, en effet, d'autres centres urbains comme Norwich ou York qui au Moyen-Age disputaient à la capitale son hégémonie se retrouvent largement dépassés dès le XVI^e siècle et le mouvement s'accroît encore au XVII^e. Londres seule compte pour 50% de l'accroissement de la population anglaise de 1500 à 1650. En 1580, elle abrite sept fois plus d'habitants que Norwich, la deuxième ville du royaume et au XVII^e siècle cette proportion passe à quinze fois plus!

On sait pourtant que Londres était sujette à des crises de mortalité très sévère dont elle était incapable de se remettre par le seul accroissement naturel. Cet accroissement naturel, si l'on en croit les calculs faits à partir des registres de baptêmes et de sépultures dont on dispose pour la période 1604-1659 était même négatif puisqu'on enregistre un déficit annuel moyen de 3500 naissances. On estime que pour rattraper des chiffres aussi désastreux et parvenir à la situation que l'on observe, il fallait un solde migratoire annuel positif qui se situait entre 7000 et 10 000 nouveaux arrivants.

² R.A.P. Finlay, *The demography of London, 1580-1650*, CUP, Cambridge, 1981, 187pp.

³ Vanessa Harding, qui est l'auteur de cette démonstration dans un article où elle passe en revue les données publiées sur la population londonienne ("The population of London, 1550-1700, a review of published evidence", *London Journal*, vol.15, 2, 1990), estime qu'en 1664 par exemple, alors que la métropole a entre 550 000 et 641 000 habitants, la City en a entre 88 000 et 101 330.

La connaissance du lien entre la croissance et les bouleversements culturels impose une question préalable à savoir qui étaient les migrants? Mais la réponse apportée est complexe. En majorité, ce sont des apprentis qui arrivent à Londres pour chercher une formation, un statut et, pourquoi pas, faire fortune (les gages sont plus élevés à Londres qu'ailleurs). Ils viennent de la province, des villes et surtout des campagnes démographiquement prolifiques où le niveau de vie baisse et où les transformations de l'agriculture libèrent des bras en créant du chômage. D'autres arrivants sont des étrangers chassés de leurs pays par des troubles religieux ou politiques, huguenots français, protestants chassés des Pays Bas par les espagnols, allemands du Palatinat fuyant la guerre de Trente Ans etc. Ils apportent avec eux des techniques, des traditions et des savoirs différents, mais aussi, et cela importe plus encore, des structures d'organisation et de l'argent. Ces groupes d'immigrés ont été parfois au centre des transformations culturelles de l'Angleterre. Hartlib, Oldenburg, pour ne citer que deux exemples, sont des noms germaniques qui ont énormément compté dans l'éclosion de la science britannique. Enfin accourent à Londres toute une série de migrants temporaires qui se recrutent aussi bien dans la *gentry* que parfois dans la noblesse qui fait ses quartiers d'hiver dans la capitale. Il faut aussi compter avec l'immigration d'une *gentry* appauvrie constituée souvent de veuves et de cadets de familles qui s'installent à Londres de façon définitive. Cette élite, par ses intérêts et ses loisirs, constitue une base sociale de la consommation culturelle.

Comment expliquer ces flux de personnes qui se dirigent tout au long du XVIIe siècle sur la capitale?

On l'a dit, les campagnes ont un trop plein de main d'oeuvre que Londres absorbe mais cette absorption à son tour contraint les campagnes à se vider. L'afflux de travailleurs implique en effet un accroissement de la consommation ce qui pousse les campagnes à se moderniser pour répondre à la demande et donc à chasser de nouveaux paysans de leurs terres. Cela n'est pas sans conséquences sur la sociabilité londonienne d'une part et sur la disposition des mentalités au changement d'autre part. En effet, Londres devient un endroit où les lieux se multiplient pour l'accueil des

nouveaux venus et où les contacts interpersonnels sont de plus en plus fréquents dans un contexte où les paroisses ne cessent de changer de physionomie. Les nouveaux résidents ont besoin de se construire dans leur lieu de vie des bases sociales stables et, ayant pour beaucoup perdu leur mémoire en venant de la province ou d'autres quartiers de Londres, de se construire une nouvelle identité. L'ouverture d'un théâtre à St Paul, par exemple, reflète bien ce phénomène: les paroisses adjacentes à la cathédrale de St Paul, de St Gregory, de St Martin et de Ste Anne, connaissent à la fois des taux d'accroissement naturels importants et une immigration constante. Au total, on rencontre là plus de 500 familles dont le niveau économique autorise la fréquentation du théâtre local. Le théâtre en question n'est d'ailleurs à même d'absorber qu'un cinquième de ce potentiel de spectateurs⁴! Par ailleurs, l'installation d'un lieu de spectacle en son centre dynamise le quartier et constitue à son tour un stimulus à la multiplication de lieux de services, de commerce ou d'industrie. L'autre explication de l'immigration est que Londres s'est transformée au cours du XVI^e siècle passant d'une économie retardataire (si on la compare par exemple aux Pays Bas) à une économie dynamique. A la fin du XVII^e siècle, on n'achète quasiment plus rien hors d'Angleterre, l'échelle de la production et la qualité des biens et services ont connu un changement majeur: l'économie anglaise est devenue exportatrice. Londres est sur le point de devenir l'atelier de l'Europe.

Les coûts de production y sont réduits par la large demande et les techniques nouvelles. Il y a là à n'en pas douter un des facteurs de l'innovation technologique et de la demande en production scientifique appliquée⁵. La spécialisation des occupations est sans cesse plus importante. Derek Keene a montré que l'on était passé de 154 activités en 1500 à 400 en 1700⁶ mais que la corrélation entre le gain de population et la spécialisation n'était pas totale puisque lorsque la population se

⁴ Cf. R. Gair, The Children of Paul's: the story of a Theatre Company, 1553-1608, Cambridge University Press, 1982, pp.72-74.

⁵ On se référera ici à la seconde partie du livre de R.K. Merton, Science, Technology and Society in XVIIth century England, Osiris, London, 1935.

⁶ Cf. sa communication au colloque sur le développement d'une main d'oeuvre qualifiée à Londres de 1500 à 1600 tenu au Center for Historical Research de Londres le 11 mai 1991.

multiplie par 3, le nombre d'activité se multiplie par 3,5. Londres, ce qui signifie que le rythme de la spécialisation a des causes complexes. En étant le plus important centre de production et de spécialisation du pays, Londres est aussi le plus important centre de consommation en produits de base. C'est aussi l'endroit par excellence où le cadre de l'économie de subsistance peut être dépassé et où peut se réaliser le décollage économique car toute une frange de la population est en mesure d'acheter des produits manufacturés. Le commerçant y devient d'ailleurs bientôt plus important que le fabricant dans la production de richesses. Il bénéficie de la consommation ostentatoire. Celle-ci engendre des effets de mode, par exemple dans le domaine du vêtement féminin l'utilisation de baleines pour donner leurs formes aux robes, ou de tissus de plus en plus compliqués, ou encore de décorations de perles, de dentelle ou de velours comme indispensables attraits. Le tabac que l'on commence à fumer dans les tavernes aristocratiques dès la fin du seizième siècle serait, dans un autre domaine, encore un autre exemple d'une consommation ostentatoire qui se nourrit de stratégies de distinction. La consommation culturelle, en matière de livres ou de spectacles par ailleurs, n'est pas le moindre des moyens adoptés par les londoniens pour marquer la différence entre eux et leurs voisins. Au cours du XVIIe siècle, par exemple, la multiplication des instruments scientifiques et le succès connu par leurs fabricants s'explique par l'acquisition de ces "jouets" par des aristocrates qui se targuent d'être des *virtuosi*. Ce type de consommation assez particulier mais commun à Londres qu'est la consommation ostentatoire, a pour effet induit le développement de compétences techniques nouvelles qui ne sont pas toujours sans lien avec les progrès intellectuels de la période⁷.

Au delà même des frontières du pays, Londres a gagné sa place dans l'économie-monde. Elle centralise les productions de la province pour l'exportation. Londres est un port, le plus grand port du royaume; la Tamise est le moyen idéal pour

⁷ Sur le lien entre l'artisan et le savant, voir E.Zilsel, "The sociological roots of Science", American Journal of Sociology, 47, 1942, pp.544-560, ainsi que A.C.Keller, "Zilsel, the artisans and the idea of scientific progress in the Renaissance" in P.P.Weiner et A.Udard Seds., Roots of Scientific Thought, Basic Books, New York: 1957, pp.281-286.

distribuer les richesses vers l'intérieur des terres comme vers la mer. Cette situation ouvre aussi aux esprits les horizons lointains et nul ne saurait évaluer vraiment l'importance de ce phénomène dans la création de savoirs nouveaux. Il est certain cependant que les londoniens se sentent au centre du monde et qu'aucun complexe vis-à-vis d'un pays voisin ne les entrave dans leur processus créatif⁸. De plus, il va sans dire que les flux commerciaux et financiers sont toujours doublés de flux d'informations et que la vie intellectuelle s'en trouve dynamisée.

Les années 1580 ont représenté un tournant car c'est le moment où Anvers fut ruiné par le pillage espagnol de 1576 et par un second siège subit en 1585. La capitale anglaise n'a plus eu alors de concurrents véritables pour les transactions internationales et le Royal Exchange construit par Thomas Gresham en 1567 est devenu la bourse qui a fait de Londres le plus grand centre financier européen. Au départ, on exporte surtout des textiles car l'industrie drapière et l'industrie du vêtement britanniques sont en pleine expansion, mais au cours du XVIIe siècle, le métal prend la part de la laine dans les exportations, signe que les nouvelles activités industrielles du pays progressent. L'influence du développement de la métallurgie et, en amont, de l'industrie minière, a été grande sur les premières recherches des membres de la Royal Society. Du côté des importations, on fait venir beaucoup de matériaux de base d'Asie ou, plus tard, des Amériques, mais parallèlement, le commerce de réexportation s'accroît lui aussi au fur et à mesure que la demande en produit de qualité se fait plus forte. Les grandes Compagnies comme celle des Marchands Aventuriers, tenues par les gros négociants londoniens, fonctionnant dès le XVe siècle à l'image des hanses germaniques et flamandes, contrôlent ce commerce. Les nouvelles compagnies par actions créées sous Elisabeth et dans lesquelles l'aristocratie et la gentry investissent lourdement au côté des marchands et des *aldermen* de la City rapportent rapidement des bénéfices considérables. Elles se partagent les grandes routes du commerce

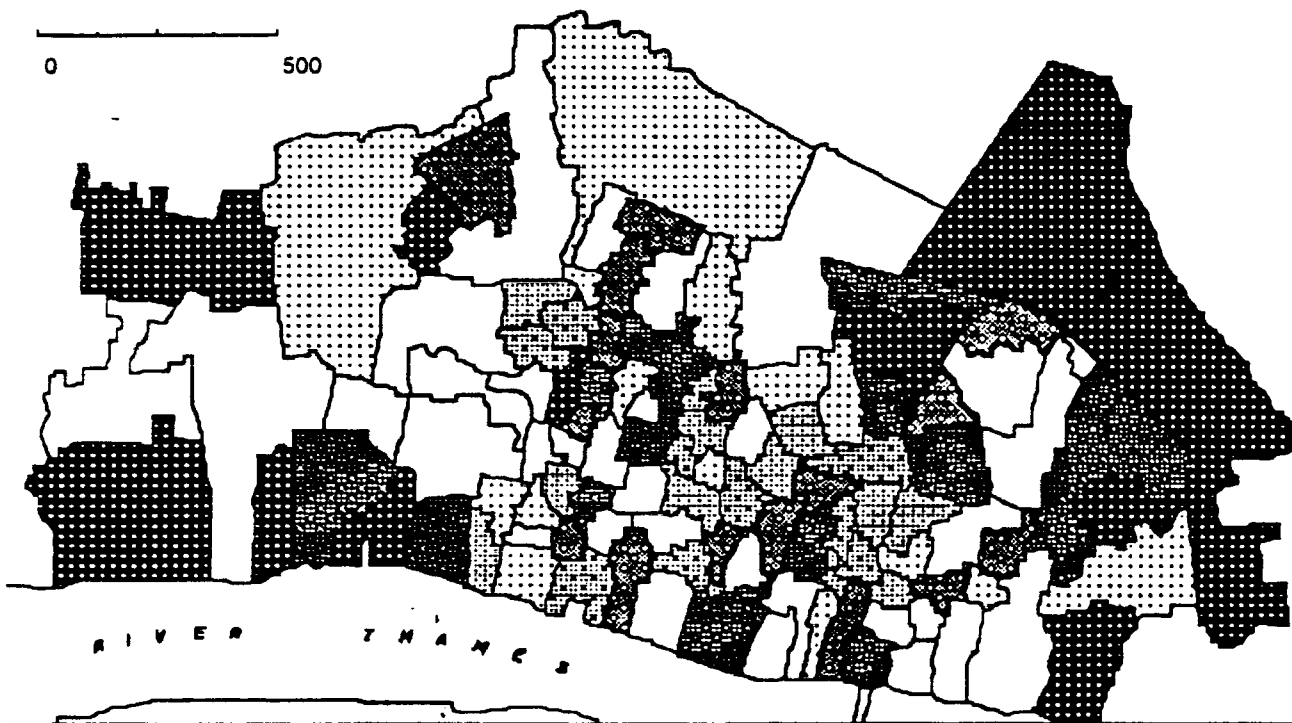
⁸ Voir à ce propos le travail de Françoise Waquet sur l'Italie et la France au XVIIe siècle: F.Waquet, Le modèle français et l'Italie savante: conscience de soi et perception de l'autre dans la République des Lettres, 1660-1750 Collection de l'Ecole Française de Rome, n 117, Rome:EFR, 1989, pp.565.

international à mesure qu'elles sont libérées par les espagnols: Compagnie de Moscovie(1553) dans l'Atlantique Nord et Compagnie des Terres Orientales(1579) en mer Baltique, Compagnie des Indes Orientales(1600) dans l'Océan Indien, Compagnie de Venise(1583) en Méditerranée, Compagnie du Maroc(1585), et pour finir la Compagnie de Virginie(1584) vers les Amériques. Ces grandes compagnies ont encouragé le développement de la géographie et de la science de la navigation par leurs investissements. Leur système de monopoles rencontra néanmoins une vive opposition au cours du XVIIe siècle, et créent le débat à l'intérieur de certains clubs comme le laisse penser la fin du poème de Thomas Coryate décrivant l'atmosphère d'un banquet philosophique tenu à la taverne de la Sirène.

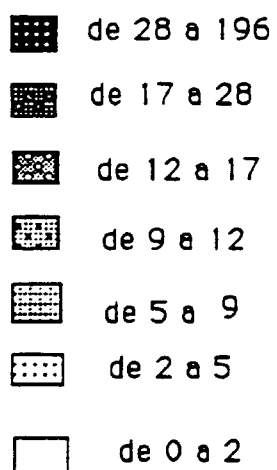
La centralisation du commerce sur Londres entraîne un afflux d'argent qui circule car les marchands prêtent à l'aristocratie, au gouvernement et à l'armée. La City devient ainsi rapidement une force politique avec laquelle il faut compter. Jacques Ier l'a compris, qui utilise la ville pour se passer du Parlement. Dès qu'un lourd besoin financier se fait sentir, en effet, il emprunte de l'argent aux marchands et aux banquiers de sa bonne ville, évitant ainsi d'avoir à justifier sa politique devant les deux Chambres. Charles I en revanche se montre incapable d'obtenir le soutien de la City et sa chute en est précipitée. Londres est aussi le plus grand marché de l'achat de terres, et le haut lieu de rencontres sociales et de négociation des mariages pour la gentry et la noblesse, ce qui explique la multiplication des hôtels et des appartements loués occupés par les élites provinciales. Celles-ci ne restent pas à Londres car la couronne cherche à les en dissuader et aussi parce que leurs affaires les appellent sur leurs terres, mais elles y séjournent assez longtemps pour constituer une masse d'acheteurs de produits de luxe. C'est également la demande de la gentry et de la bourgeoisie aisée qui profite des fruits de la croissance, qui crée en partie les professions intellectuelles: docteurs en médecine du Collège Royal des Médecins(les catégories de population plus modestes se contentent des barbiers ou des sages-femmes), architectes, écrivains, journalistes, professeurs. Le fait que Londres soit le centre de gouvernement politique et juridique du royaume par la présence de la Cour

et du Prince, des cours de justice et des Inns of Court (auberges-résidences des juristes et apprentis juristes), n'est bien s_r pas étranger à l'afflux des ambitieux et des élites économiques, sociales et politiques dans la capitale. Le clergé lui même a fait de Londres un passage obligé pour ses membres qui veulent faire carrière. La conséquence immédiate est que les personnes les plus éduquées d'Angleterre passent pratiquement toutes à Londres. Londres était par ailleurs au dire même des contemporains "la troisième université du royaume". Cette qualité de centre d'éducation est indéniable. On trouvait à Londres les plus prestigieuses des *Grammar Schools* telles St Paul's School ou Merchant Taylor's School, on y trouvait aussi des académies nobiliaires comme celle de Thomas Farnaby ou celle de Balthazar Gerbier, des écoles pour les femmes, d'autres pour apprendre les spécialités et les langages les plus exotiques. On pouvait y fréquenter les *inns of courts*, écoles de droit et de manières, antichambres de la cour qui accueillaient de plus en plus d'étudiants; on pouvait enfin prendre des cours au collège Gresham , qui s'ouvrait sur des enseignements nouveaux ainsi que sur le monde des marchands et des marins. La thèse de David Cressy⁹ sur l'alphabétisation à Londres contient en appendice un fichier informatique qui permet de dresser une carte du nombre des professeurs par paroisse et qui montre à l'évidence le "suréquipement" de Londres, et particulièrement des quartiers les plus riches, en enseignants. La consommation de loisirs culturels des classes aisées est aussi un élément dynamisant pour la vie intellectuelle de la ville. Les théâtres fleurissent en périphérie de l'agglomération urbaine, hors les murs pour éviter une juridiction municipale trop tatillonne sur le plan de la censure. Les autorités de l'Etat sont en effet plus tolérantes qu'une municipalité aux fortes tendances puritaines et le jeu entre divers types de censures permet aux entrepreneurs de théâtre et aux artistes de dégager un certain espace de liberté pour leur activité. A la Restauration, la noblesse se pique d'ambitions et de goûts littéraires et le retour des théâtres dans le centre-ville devient possible.

⁹ David Cressy, Literacy in London 1580-1690, Cambridge PhD, 1979.

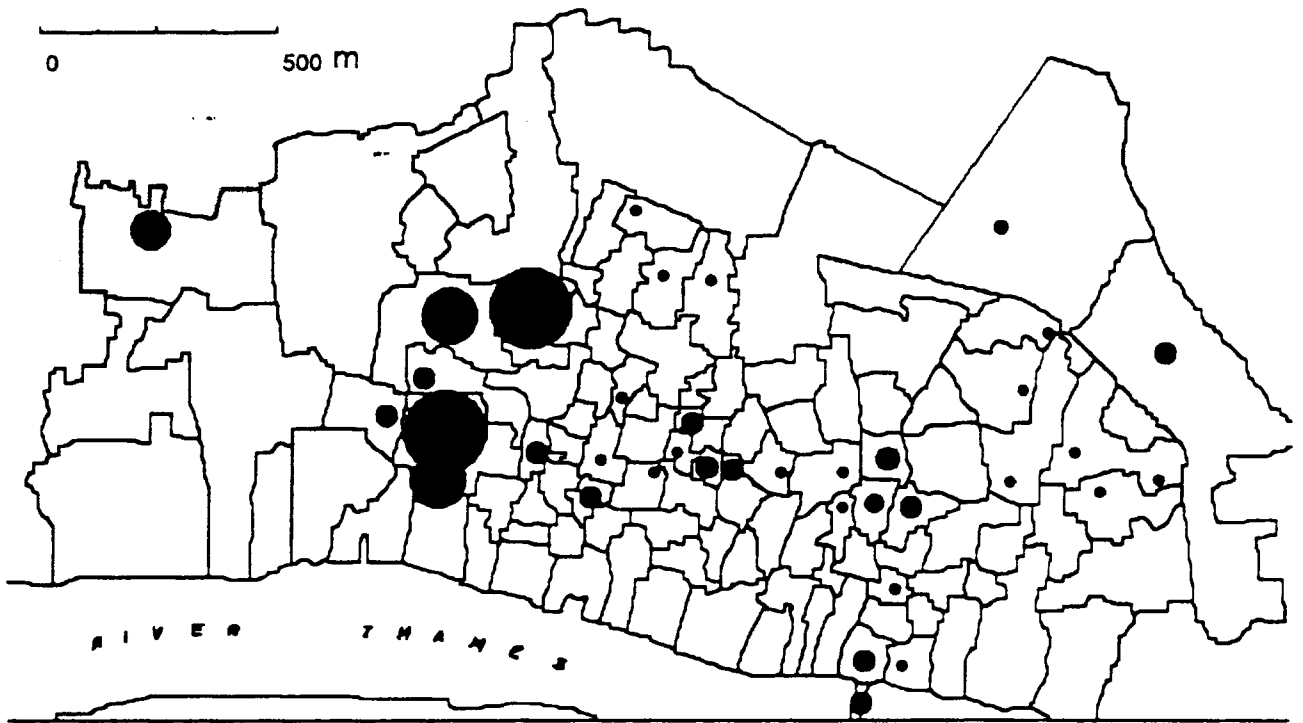


Carte montrant les limites de paroisses a Londres
et le nombre de professeurs par paroisse classes par quantiles.

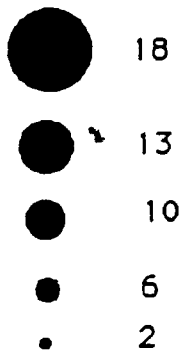


De façon générale, Londres est également un lieu privilégié pour la circulation des idées et un processus de type boule-de-neige permet l'accélération des échanges intellectuels. Que trois auteurs se rencontrent au voisinage de Westminster et cela devient vite une coterie, que quelques savants échangent des secrets chez un fabricant d'instruments de St Paul's et bientôt des collègues brûleront de se joindre à eux. La présence commune dans un périmètre restreint d'esprits brillants, qu'ils soient prédicateurs comme John Donne, historiens comme Cotton, géographes comme Hakluyt, mathématiciens comme Harriot, chimistes comme Hester, peintres comme Hilliard, musiciens comme Byrd ou auteurs comme Shakespeare, est en-soi un aimant pour les contemporains et la condition de possibilité d'échanges multiples. Il a été démontré¹⁰ que les structures du voisinage et celles de l'organisation urbaine créaient des solidarités très puissantes et ainsi les intellectuels habitant dans un même quartier se connaissaient fort bien. De plus, les lieux de rencontre abondent car les nouveaux venus dans la ville, toujours plus nombreux, ont besoin de s'intégrer rapidement. Londres est le lieu par excellence où l'on peut s'enquérir des nouvelles, nationales et internationales, et des innovations. Les abords de Westminster, la Bourse Royale, St Paul's et même Cheapside, le grand boulevard à la mode, sont des lieux publics à fréquenter pour se tenir au courant d'où va le monde. Certaines activités productives de la capitale sont aussi la garantie de la présence d'intellectuels: les deux exemples-types en sont l'imprimerie et la construction navale. L'industrie du livre se concentre à Londres pour quelques raisons majeures. La première est que l'essentiel du marché est là, la seconde est que l'édition dépend étroitement de grandes compagnies à monopoles comme la Stationers Company qui édictent les règles de la publication et, en partie du moins, de la censure. Les presses provinciales restent plus ou moins illégales jusque vers les années 1695, années où la Compagnie des Editeurs affirme son déclin et où l'on assiste au décollage de l'édition extra-londonienne. Cette évolution résulte d'une longue lutte entre les imprimeurs des universités et des

¹⁰ Cf. Jeremy Boulton, Neighbourhood and Society, a London suburb in the XVIIth century, CUP, Cambridge, 1989.



Distribution des libraires au XVIIeme siecle.
 Carte montrant les limites de paroisses a Londres



provinces, la Couronne et la Compagnie des Editeurs. Il existe en effet deux régimes de publication, l'un contraignant les auteurs à obtenir une entrée de leurs ouvrages sur les registres de la Compagnie des Editeurs, l'autre fonctionnant avec un système de lettres patentes par prérogative royale. Les deux systèmes sont en concurrence mais c'est surtout avec la guerre civile que la contradiction éclate. La prérogative royale est alors remise en question et la Compagnie des Editeurs a tous pouvoirs pendant l'Interrègne. A la Restauration, en conséquence, la monarchie n'a de cesse de porter des coups aux éditeurs londoniens. En 1670, une première tentative pour annuler la charte de la Compagnie des éditeurs se solde par un échec mais finalement, le *Press Act* de 1695 crée un vide législatif en privant les londoniens de la "Licence" qui fait leur pouvoir. Quoiqu'il en soit, de 1580 à 1680, il est impossible de nier la puissance de la Compagnie des Editeurs, le déclin véritable ne vient qu'après la seconde date. Une raison à invoquer serait le fait que les intérêts de la couronne coïncident étroitement avec ceux des compagnies à monopoles pour ce qui est du contrôle des presses, au moins jusqu'à la guerre civile. La conséquence de cette consécration de Londres comme place de publication est que les auteurs sont obligés de s'y retrouver à un moment ou à un autre. Il est en effet prudent d'être là pour relire les épreuves et plus d'un auteur s'est mordu les doigts de l'avoir oublié. Spencer, par exemple, vient d'Irlande spécialement pour publier sa Faerie Queene.

La construction navale est quant-à-elle une activité londonienne importante pour les mathématiciens. Londres est à l'époque le plus grand port du royaume, et a donc besoin de tous les spécialistes pour construire des instruments de navigation de plus en plus complexes et d'architectes navals compétents. Ces personnes viennent parfois du monde des imprimeurs, parfois de l'artisanat traditionnel.¹¹

Certes, il est à proprement parler impossible de mesurer le nombre d'individus ayant alors une activité intellectuelle plus ou moins professionnelle dans la ville,

¹¹ Dans l'état actuel de nos connaissances, il est encore difficile de donner une image précise de la provenance et de la formation des fabricants d'instruments, néanmoins, le Projet Simon qui est actuellement en cours à l'Imperial College de Londres sous la direction de Gloria Clifton devrait apporter, avec la base de donnée qu'il se propose de construire, de plus amples informations.

cependant, on peut se risquer à une évaluation rapide en additionnant les chiffres de population de quelques catégories de londoniens représentatifs. La cour est, par le mécanisme du patronage, un centre privilégié de la production et de la consommation intellectuelle. Le nombre des courtisans oscillerait du XVI^e au XVII^e siècle entre 1000 et 2000 personnes et il faudrait compter quelques 1500 officiers supplémentaires pour la faire fonctionner. Une évaluation rapide à partir de l'Index of Dedications before 1641¹² tend à prouver que le nombre des auteurs de livres publiés ne devait guère dépasser les 120 individus pour une génération. Les parlementaires, qui forment comme il a été démontré par le passé une population très éduquée dès la fin du seizième siècle, sont 300 en 1500 et 500 en 1650. En ce qui concerne le monde des juristes, les travaux de Wilfrid Prest¹³ donnent le nombre de nouveaux inscrits dans les *inns of court* chaque décennie et ce nombre varie entre 187 et 275. Les professeurs d'après David Cressy¹⁴ sont pour chaque décennie de 1580 à 1680 entre 91 et 202. Du côté des scientifiques, E G R Taylor¹⁵ dénombre près de 300 praticiens des mathématiques. Les médecins du Collège Royal des Médecins n'auraient pas été plus de 40, les chirurgiens plus de 150¹⁶. L'ajout à ces chiffres du nombre des imprimeurs et des libraire augmente le total de 377 unités. Une estimation minimale du total des londoniens impliqués professionnellement dans une activité intellectuelle serait donc de 4500 individus environ. L'estimation maximale dépend de trop de facteurs inconnus pour qu'il soit légitime de l'envisager.

2.les réactions des autorités vis-à-vis de la croissance: la crise du gouvernement urbain.

¹² F.B Williams Jr, Index of Dedications and commendatory verses in English Books before 1641, The Bibliographical Society, London, 1962.

¹³ W.Prest, The Rise of the Barristers, a social history of the English Bar,1590-1640, Clarendon Press, Oxford,1986,442pp.

¹⁴ D.Cressy, "A Drudgery of Schoolmasters: the teaching Profession in Elizabethan and Stuart England" in The Professions in Early Modern England, ed by Wilfrid Prest,Croom Helm, London, 1987, pp.129-153.

¹⁵ E.G.R. Taylor, Mathematical Practitioners in Elizabethan England, OUP, London, 1935.

¹⁶ A ce sujet, voir Lucinda Mc Cray Beier, Sufferers and Healers, Routledge and Kegan Paul, London,1987, spécialement pp.12 et 13.

On insiste parfois, dans l'explication de la créativité d'un lieu privilégié, sur l'instabilité politique et sociale qui le caractériserait. Pour certains, la Chine Impériale n'était pas propice au développement de la Science car le pouvoir était tenu par des mains trop fermes et la société était trop ordonnée. Si l'on accepte cette hypothèse, la crise du gouvernement urbain londonien, que trahissent les réactions des autorités vis à vis de la croissance, est une condition facilitante à l'éclosion d'une pensée nouvelle. Les quelques remarques qui suivent sont à prendre dans cet ordre d'idées comme des indices.

Comme les bénéfices de la croissance ne sont pas redistribués équitablement, l'expansion très rapide de la pauvreté est un problème majeur que doit affronter le gouvernement de la ville. Il suffit de lire les pièces de Dekker pour découvrir des descriptions hautes en couleur des contrastes sociaux. Un passage des Seven Deadly Sinnes of London sur Londres la nuit par exemple, est l'occasion d'un véritable tableau sociologique de la ville passant en revue tous les noctambules: citoyen vêtu de Damas, jeunes boutiquiers, huissiers, valets, prostituées, négociants en vin etc.

Le cinquième article des réformes demandées par le Roi au Parlement de 1610 dresse un tableau du Londres jacobéen et confirme les constatations horrifiées de John Stow dans son Survey of London:

"Mesures à prendre pour corriger et limiter l'accroissement de nouvelles constructions, et la division de nouvelles maisons en plusieurs appartements, et l'admission d'habitants et sous occupants dans et près des cités de Londres et Westminster, car l'expérience a montré que dans ces cités et lieux la multitude de gens, et de la pire espèce, augmente si grandement tous les jours qu'ils ne peuvent être tenus sous bonne règle et ordre de gouvernement, d'où s'ensuit non seulement toute sorte de désordres et mauvaise vie, mais la continuelle infection de la peste et autres maladies contagieuses, outre le gaspillage et la consommation de vivres et de combustibles, qui par là sont montés à des prix excessifs et inaccoutumés. Et il est aussi à considérer que par cet afflux excessif de gens à Londres, beaucoup des autres grandes cités et anciens bourgs du Royaume sont très appauvris et tombés presque en ruine et déclin complet..."

La croissance démographique s'est accompagnée d'une multiplication anarchique des logements par remplissage des espaces vides comme les jardins et par subdivision de certaines grandes demeures utilisées désormais pour la location et le profit. Le

paysage urbain s'est dégradé par endroits. Les prix des loyers et des denrées également. Les politiques de la Couronne pour enrayer la prolifération par des taxes restent assez inefficaces dans l'ensemble. Le manque de revenus de l'Etat est la cause de cet échec, les méthodes de lutte, les taxations plutôt que les démolitions, montrent assez quelles sont les priorités de la Couronne. Une fois de plus, le problème est la périphérie. La juridiction municipale ne s'applique pas sur ces zones que l'on appelle les paroisses et les "libertés" extérieures. Les conflits entre ces dernières et l'autorité centrale sont incessants. C'est un paradoxe de constater que les zones qui ont le plus besoin d'un arbitrage municipal, les zones les plus pauvres, les plus sensibles aux famines et aux épidémies, les plus instables et où les abus sont les plus graves, restent privées de l'état de droit où elles pourraient peut-être trouver un secours. L'incorporation des faubourgs sous une même autorité juridique n'a lieu qu'en 1636 mais l'acte de droit qui la sanctionne ne doit pas cacher la difficulté qu'ont eu les magistrats municipaux à faire accepter une intégration que les habitants refusaient. De plus, la City voit d'un mauvais oeil l'abolition de ses privilèges. Concrètement, les faubourgs sont le refuge des chômeurs, des vagabonds, des mendiants et de tout un monde souterrain. Les gueux sont partout présents dans Londres, c'est exact, mais se concentrent plus encore dans les paroisses extérieures. Ces lieux sont dangereux pour le pouvoir et la bonne société, on y redoute la violence ainsi que la sédition, qu'elle soit catholique ou puritaine. Les communautés étrangères vivent là, en effet, et on craint qu'elles ne constituent une tête de pont papiste en Angleterre. Les leaders puritains eux aussi habitent la périphérie: Holborn, Hackney, Westminster, Covent Garden. Les théâtres, ces ferments de désordre eux aussi sont implantés hors les murs dans la majorité des cas. Les State Papers témoignent de la méfiance de l'Etat vis-à-vis de ces zones urbaines. Ce qui se passe dans les faubourgs reflète parfaitement l'impuissance du gouvernement, urbain ou central, à contrôler l'opinion publique. Plus Londres gagne en population, en effet, moins les autorités de la ville et la Chambre Etoilée sont capables d'exercer une stricte censure de l'écrit. Pamphlets, ballades, pièces de théâtre sur l'actualité et commérages se multiplient. Les partisans de

l'autorité le déplorent amèrement. Ainsi Clarendon décrit il la situation dans son Histoire de la Rébellion et des Guerres Civiles: "Il ne peut y avoir meilleur exemple de l'esprit mutin et anarchique de la cité de Londres, qui était le cloaque de tous les mal-contents du royaume, que l'entrée triomphante que firent à cette époque certaines personnes à Londres, que l'on avait aperçues auparavant au pilori, et qui étaient stigmatisées comme offenseurs diffamatoires et notés d'infamie"¹⁷. Clarendon ne dit pas qu'en outre, Londres dispose de toutes les facilités pour que la rumeur se propage comme une tra_née de poudre: population mobile de colporteurs, de charretiers et de transporteurs, épistoliers professionnels, lieux de sociabilité populaire nombreux (*alehouses*, tavernes à bière) etc. A l'intérieur des murs, Londres a su néanmoins se doter des structures de protection nécessaires pour enrayer les conséquence "désastreuses" de l'afflux de population. Elle disposait pour cela des guildes qui contrôlaient les échanges et la production par un système de monopoles, et d'une administration urbaine qui était l' émanation de ces guildes. Les guildes organisaient la vie quotidienne des londoniens. Impossible d'échapper aux cadres qu'elles proposaient, cadres étroits ou chacun se connaît. C'étaient, pour reprendre le terme de Steve Rappaport: "des mondes à l'intérieur des mondes"¹⁸. Certaines correspondaient à des populations entières de travailleurs intellectuels: médecins, praticiens des mathématiques, libraires etc. La promotion sociale passait également par elles. L'acceptation de l'innovation par la société dépendait d'elles et la question se pose de savoir si elles n'ont pas été parfois des entraves à la production culturelle au sens large. Leurs règles constituaient aussi des modèles pour les sociétés savantes organisées comme le prouve l'analyse comparée des règles de l'Apollo Club de Ben Jonson et de la Confrérie du Puy. Enfin, ce sont aussi les guildes (notamment les

¹⁷ "There cannot be a better instance of the unruly and mutinous spirit of the city of London, which was the sink of all the ill humour of the kingdom, than the triumphant entry which some persons at that time made into London, who had been before seen upon pillories, and stigmatized as libellous and infamous offenders" in Edward Hyde, Earl of Clarendon, History of the Rebellion and Civil Wars (1839),i, p324-4, cité par F.J.Fisher dans London and the English Economy 1500-1700, Hambledon Press, London, 1990.

¹⁸ Rappaport Steve, Worlds within worlds: structure of life in XVIth century London, CUP, Cambridge, 1989, 449p.

compagnies à livrées) qui étaient chargées d'organiser les "pageants", ces divertissements dont la ville était friande, et d'engager pour cela des auteurs. Pour toutes ces raisons, il faut expliquer le fonctionnement de ces dernières et le pouvoir qu'elles représentaient. Les guildes à Londres étaient des organisations professionnelles telles que la Compagnie des Orfèvres, la Compagnie des Merciers, la Compagnie des Tailleurs etc. Elles avaient le pouvoir d'édicter des règles sur l'organisation du métier (limitation des heures de travail, nombre maximum d'apprentis, conditions d'embauches, conditions salariales...), sur la qualité des produits et la collecte des taxes versées au trésor royal. La croissance de la population avait pour conséquence la multiplication d'intermédiaires entre l'artisan producteur et l'acheteur.

Le Statut des Artisans voté au Parlement en 1563 était la protection traditionnelle des artisans, il contraignait les apprentis au paiement d'un droit souvent assez élevé, et à sept années de travail chez un maître avant l'entrée dans la profession. Il réservait en outre l'accès de certains métiers aux seuls fils de propriétaires fonciers. Ces mesures conservatrices ne prenaient pas assez en compte les transformations de l'économie: la concurrence de l'industrie drapière par manufactures dispersées dans les campagnes non soumises aux réglementations par exemple, et la multiplication des métiers nouveaux. Le contrôle de la qualité et de la production donnait également aux guildes le pouvoir de s'opposer aux changements technologiques, ce dont elles ne se privaient pas. En plein XVII^e siècle par exemple, les plans des machines à tricoter les bas inventées par Christopher Wren restent lettres mortes parce que l'on refuse de le payer pour mettre en pratique un mode de production qui fait peur aux ouvriers. La logique des guildes n'est pas toujours une logique économique, la conservation de l'ordre ancien et des droits établis prime même face à des transformations rentables. A la fin du XVI^e siècle, les boutiquiers prirent vite le contrôle des guildes grâce à leurs capitaux nécessaires à la création de guildes nouvelles.

Le négoce lui même était organisé aussi en guildes. On y distinguait cependant les compagnies "à livrées" responsables du commerce local (parmi les compagnies "à livrées", certaines étaient plus prestigieuses que d'autres, notamment les douze plus anciennes qui comptaient par exemple la guilde des orfèvres et celle des merciers) et les compagnies "à chartes" dites aussi compagnies "régulées" qui, elles, rassemblaient avec les compagnies par actions les élites du monde des affaires. Il se trouve cependant que les londoniens que l'on trouvait à la tête des compagnies à chartes étaient souvent aussi à la tête des compagnies à livrées. Les compagnies à chartes, issues de la crise de concurrence sauvage qui avait frappé Londres dans les années 1540-1560, avaient pour but de fermer l'élite mercantile par une limitation de la qualité de membre et par l'usage des monopoles commerciaux. Le prototype en est la Compagnie des Marchands Aventuriers. Le monde des compagnies à monopoles se superpose aussi à celui de la Cour car la Couronne concède des patentes et des fermes de douanes aux courtisans. Ainsi, Sir Walter Raleigh, favori d'Elizabeth, obtint-il la ferme des douanes sur le vin vendu en Angleterre. Au sommet de la pyramide, les affaires étaient tenues par une grande bourgeoisie et une aristocratie impliquées dans le grand commerce international, le commerce colonial et le commerce de réexportation. Non seulement, l'accès aux compagnies était très sévèrement gardé (chaque compagnies ne comptait guère plus d'une centaine de membres et il n'y avait guère plus de 80 compagnies dans la ville) mais de surcroît, à l'intérieur des compagnies, la hiérarchie était stricte. Il y avait trois modes d'entrée possibles, l'apprentissage, le patrimoine et l'achat. Une fois membre, ou pour reprendre le terme des contemporains, une fois "freeman" (homme libre), on entrait dans la yeomanry, c'est-à-dire l'étage inférieur de la guilde où l'activité était plutôt la manufacture. Devenir *freeman* signifiait bien sur acquérir des privilèges par rapport au métier mais aussi payer des impôts. On pouvait pour parvenir à l'étage supérieur occuper des petits offices comme *constable* (garde) d'une "Ward". Dans une *Yeomanry*, on distingue encore deux groupes, celui des journaliers à qui il est interdit d'ouvrir une boutique, ils représentent en nombre entre les deux tiers et les trois quarts d'une compagnie, et

compagnies à livrées) qui étaient chargées d'organiser les "pageants", ces divertissements dont la ville était friande, et d'engager pour cela des auteurs. Pour toutes ces raisons, il faut expliquer le fonctionnement de ces dernières et le pouvoir qu'elles représentaient. Les guildes à Londres étaient des organisations professionnelles telles que la Compagnie des Orfèvres, la Compagnie des Merciers, la Compagnie des Tailleurs etc. Elles avaient le pouvoir d'édicter des règles sur l'organisation du métier (limitation des heures de travail, nombre maximum d'apprentis, conditions d'embauches, conditions salariales...), sur la qualité des produits et la collecte des taxes versées au trésor royal. La croissance de la population avait pour conséquence la multiplication d'intermédiaires entre l'artisan producteur et l'acheteur.

Le Statut des Artisans voté au Parlement en 1563 était la protection traditionnelle des artisans, il contraignait les apprentis au paiement d'un droit souvent assez élevé, et à sept années de travail chez un maître avant l'entrée dans la profession. Il réservait en outre l'accès de certains métiers aux seuls fils de propriétaires fonciers. Ces mesures conservatrices ne prenaient pas assez en compte les transformations de l'économie: la concurrence de l'industrie drapière par manufactures dispersées dans les campagnes non soumises aux réglementations par exemple, et la multiplication des métiers nouveaux. Le contrôle de la qualité et de la production donnait également aux guildes le pouvoir de s'opposer aux changements technologiques, ce dont elles ne se privaient pas. En plein XVII^e siècle par exemple, les plans des machines à tricoter les bas inventées par Christopher Wren restent lettres mortes parce que l'on refuse de le payer pour mettre en pratique un mode de production qui fait peur aux ouvriers. La logique des guildes n'est pas toujours une logique économique, la conservation de l'ordre ancien et des droits établis prime même face à des transformations rentables. A la fin du XVI^e siècle, les boutiquiers prirent vite le contrôle des guildes grâce à leurs capitaux nécessaires à la création de guildes nouvelles.

Le négoce lui même était organisé aussi en guildes. On y distinguait cependant les compagnies "à livrées" responsables du commerce local (parmi les compagnies "à livrées", certaines étaient plus prestigieuses que d'autres, notamment les douze plus anciennes qui comptaient par exemple la guilde des orfèvres et celle des merciers) et les compagnies "à chartes" dites aussi compagnies "régulées" qui, elles, rassemblaient avec les compagnies par actions les élites du monde des affaires. Il se trouve cependant que les londoniens que l'on trouvait à la tête des compagnies à chartes étaient souvent aussi à la tête des compagnies à livrées. Les compagnies à chartes, issues de la crise de concurrence sauvage qui avait frappé Londres dans les années 1540-1560, avaient pour but de fermer l'élite mercantile par une limitation de la qualité de membre et par l'usage des monopoles commerciaux. Le prototype en est la Compagnie des Marchands Aventuriers. Le monde des compagnies à monopoles se superpose aussi à celui de la Cour car la Couronne concède des patentes et des fermes de douanes aux courtisans. Ainsi, Sir Walter Raleigh, favori d'Elizabeth, obtint-il la ferme des douanes sur le vin vendu en Angleterre. Au sommet de la pyramide, les affaires étaient tenues par une grande bourgeoisie et une aristocratie impliquées dans le grand commerce international, le commerce colonial et le commerce de réexportation. Non seulement, l'accès aux compagnies était très sévèrement gardé (chaque compagnies ne comptait guère plus d'une centaine de membres et il n'y avait guère plus de 80 compagnies dans la ville) mais de surcroît, à l'intérieur des compagnies, la hiérarchie était stricte. Il y avait trois modes d'entrée possibles, l'apprentissage, le patrimoine et l'achat. Une fois membre, ou pour reprendre le terme des contemporains, une fois "freeman" (homme libre), on entrait dans la yeomanry, c'est-à-dire l'étage inférieur de la guilde où l'activité était plutôt la manufacture. Devenir *freeman* signifiait bien sur acquérir des privilèges par rapport au métier mais aussi payer des impôts. On pouvait pour parvenir à l'étage supérieur occuper des petits offices comme *constable* (garde) d'une "Ward". Dans une *Yeomanry*, on distingue encore deux groupes, celui des journaliers à qui il est interdit d'ouvrir une boutique, ils représentent en nombre entre les deux tiers et les trois quarts d'une compagnie, et

celui des propriétaires. L'étage supérieur était la livrée qui représentait en pourcentage un cinquième des individus d'une compagnie; on payait pour y entrer un droit élevé, de l'ordre de quatre shillings par an et de trois livres pour le vêtement. Ce qui distinguait les *liverymen* était en effet comme leur nom l'indique, le port d'une livrée. Leur prestige leur richesse et leur pouvoir étaient grands. Ils étaient cependant imposés plus lourdement que les *yeomen* et tous ne parvenaient pas à maintenir leur statut. Parmi les *liverymen* étaient choisis les "assistants" qui avaient le pouvoir d'élire les *Aldermen*. La Cour des Assistants dirigeait la Compagnie tant au niveau exécutif et législatif qu'au niveau judiciaire.

Dans l'Angleterre élizabéthaine et jacobéenne s'observe un fort taux de mobilité sociale à l'intérieur des compagnies¹⁹, en particulier à cause de forts taux de mortalité. Entre deux tiers et trois quarts des journaliers devenaient par exemple propriétaires et l'origine familiale ou le patronage des *freemen* ou encore leur appartenance à des compagnies diverses altère à peine le schéma. La promotion sociale rapide a pu être une raison de l'accès de fils de marchands et d'artisans aux professions intellectuelles.

Au sommet de l'échelle de la réussite du citoyen londonien se trouvent les postes de contrôle des guildes. Les guildes sont en effet les substructures de l'administration municipale. En d'autres termes, les métiers sont au centre de la vie politique locale et, par là même, des conditions matérielles de la production et de la vie intellectuelle. La Constitution de Londres prévoit le partage des compétences entre trois cours:

La Cour du lord-maire et des *Aldermen* détient le pouvoir exécutif. C'est une sorte de conseil privé de 28 personnes présidé par le Maire. Elle est à l'origine de toutes les propositions de lois importantes et a le pouvoir de rejeter les propositions de la seconde cour, la cour du Conseil Commun.

19 Rappaport Steve, "Social Structure and Mobility in sixteenth and seventeenth century London", *London Journal*, 10, (1), 1984.

La Cour du Conseil Commun est une sorte de chambre des Communes pour la ville. Les élus sont uniquement des *freemen* (membres des guides) et l'élection se fait par *wards*(circonscriptions). Cette Cour, en tant que corps législatif, établit les lois et consent à l'assiette de levées et de prêts financiers sur les citoyens. La Cour du Hall Commun n'a que la capacité électorale.

Des unités locales de tailles variées, avec par ordre de taille décroissant les *wards* (circonscriptions électorales), les *precincts* (enceintes) et les *parishes* (paroisses), fournissent le cadre du gouvernement.

Si l'on s'en tient à la fiction constitutionnelle, le système est extrêmement oligarchique puisque le gouvernement de la cité est entre les mains d'une trentaine de personnages issus d'une caste fermée de grands marchands. Steve Rappaport, cherchant à comprendre la stabilité de Londres comparée aux autres capitales européennes du point de vue des émeutes urbaines, a mis en évidence²⁰ le rôle des institutions locales dans le gouvernement et a prouvé qu'une part plus importante que prévue de la population londonienne prenait en charge le gouvernement de la ville. L'administration centrale, la Cour des Aldermen, était dépourvue de l'immense bureaucratie qui eut été nécessaire pour une tâche aussi herculéenne. Elle était de même dépourvue de moyens fiscaux réguliers. Sa fonction était par conséquent d'intégrer les unités locales. Parmi ces unités, la compagnie à livrée était un acteur essentiel. Elle était responsable de la garde de réserves de grains en cas de disette et de la distribution de ces grains. Elle s'occupait de l'assistance aux veuves, aux orphelins des membres de la compagnie ainsi que de l'assistance aux pauvres et aux handicapés. Elle était garante de la paix civile et de la punition des contrevenants à travers une cour de première instance qui évacuait toutes les affaires de routine. Elle prenait en charge l'assiette de l'impôt à son niveau. Les autres associations communales géraient les problèmes de voirie et d'enterrement des pauvres, ce qui, en temps d'épidémie, n'était pas toujours de tout repos. De telles responsabilités confiées

20 op.cit. pp. 109-113

aux instances inférieures limitaient nécessairement le pouvoir des aldermen que l'on a eu trop tendance par le passé à croire omnipotents.

3.la géographie de Londres: un système tricéphale.

Dessiner une géographie sociale de Londres de 1580 à 1680 n'est pas chose aisée car les sources sont rarement systématiques et ne permettent pas toujours d'étudier les problèmes de distribution socioprofessionnelles. Certaines sources peuvent cependant être utilisées avec un certain succès: ce sont d'abord les rôles d'impositions(Poll Tax) conservés pour les années 1552-4, 1612-3, 1680 et 1692. La liste des maisons louées à Londres en 1638 que détenait la bibliothèque du palais de Lambeth sous le titre: "Un Catalogue des Habitants des Diverses Paroisses de Londres, Contenant les loyers des Maisons..."²¹ est d'une rare richesse puisque l'on peut en tirer des chiffres pour 97 paroisses. Il y a en outre à la Guildhall Library un manuscrit fort intéressant pour qui s'intéresse aux élites puisqu'il recense tous les "Noms des Gentilshommes importants qui résidaient dans la Cité de Londres, ses libertés et ses faubourgs le 28 novembre 1595, 38^{ème} année du règne de la Reine Elisabeth"²²

Des cartes ont été réalisées représentant à partir de ces sources la répartition de la population et des catégories de citoyens selon leur richesse dans la capitale anglaise²³. En 1981, le Professeur Emrys Jones a eu l'initiative heureuse de présenter

21 Cf.Lambeth MS 272, Lambeth Palace Library, (ed T.C.Dale en 2 volumes, Society of Genealogists, 1931)

22 Guildhall Library, Lansdowne MS 78, No 67 Burghley Papers. "The Name of all Suche gentlemen of accompte residing within ye cite of London, Liberties and suburbs there of 28 November 1595 Anno Elizabeth Reginae" ("Strangers beyng not citizeins lodgyng in London").

23 Une école d'histoire urbaine qui s'intéresse depuis les années quatre-vingts à la cartographie de Londres (Voir en particulier: A.L.Beier et R.Finlay, London 1500-1700, The Making of the Metropolis, London, 1986, J.Alexander, The Economic and Social Structures of the city of London cir. 1700, University of London, unpublished PhD Thesis, London, 1989, ainsi que les articles de The Urban History Yearbook: J.Alexander 'The economic structure of the City of London at the end of the seventeenth century', Urban History Yearbook, 1989, Leicester University Press, 1989, pp.47-63 ou encore J. Boulton,"Residential mobility in seventeenth century Southwark", Urban History Yearbook, 1986, Leicester University Press, 1986, pp.2-15. On se reportera également à D.Keene, "A New Study of London before the Great Fire", Urban History Yearbook, 1983, Leicester University Press, pp.11-21, 1983). Cette école a pour devanciers deux auteurs, P.E.Jones et A.V.Judges, qui en 1935 ont rassemblé les données fournies par le recensement de 1595 (P.E.Jones and A.V.Judges, "London's population in the late

une approche écologique de Londres au XVII^e siècle²⁴ partant des cartes de 1638 et 1695. Le tableau qu'il dresse est assez complexe puisqu'il montre la coexistence dans les mêmes lieux de zones de richesses (comme Temple) et de pauvreté et de délinquance (comme le quartier nommé Alsatia). Il montre aussi que l'idée d'une périphérie pauvre opposée à un centre riche est à nuancer du fait que l'aristocratie et la gentry font construire leurs nouvelles demeures urbaines dans les périphéries où l'on trouve encore de la place. Au total cependant, on peut distinguer trois centres résidentiels aisés qui correspondent à trois fonctions différentes, et une périphérie consacrée essentiellement à l'artisanat textile et au travail du bois (constructions navales).

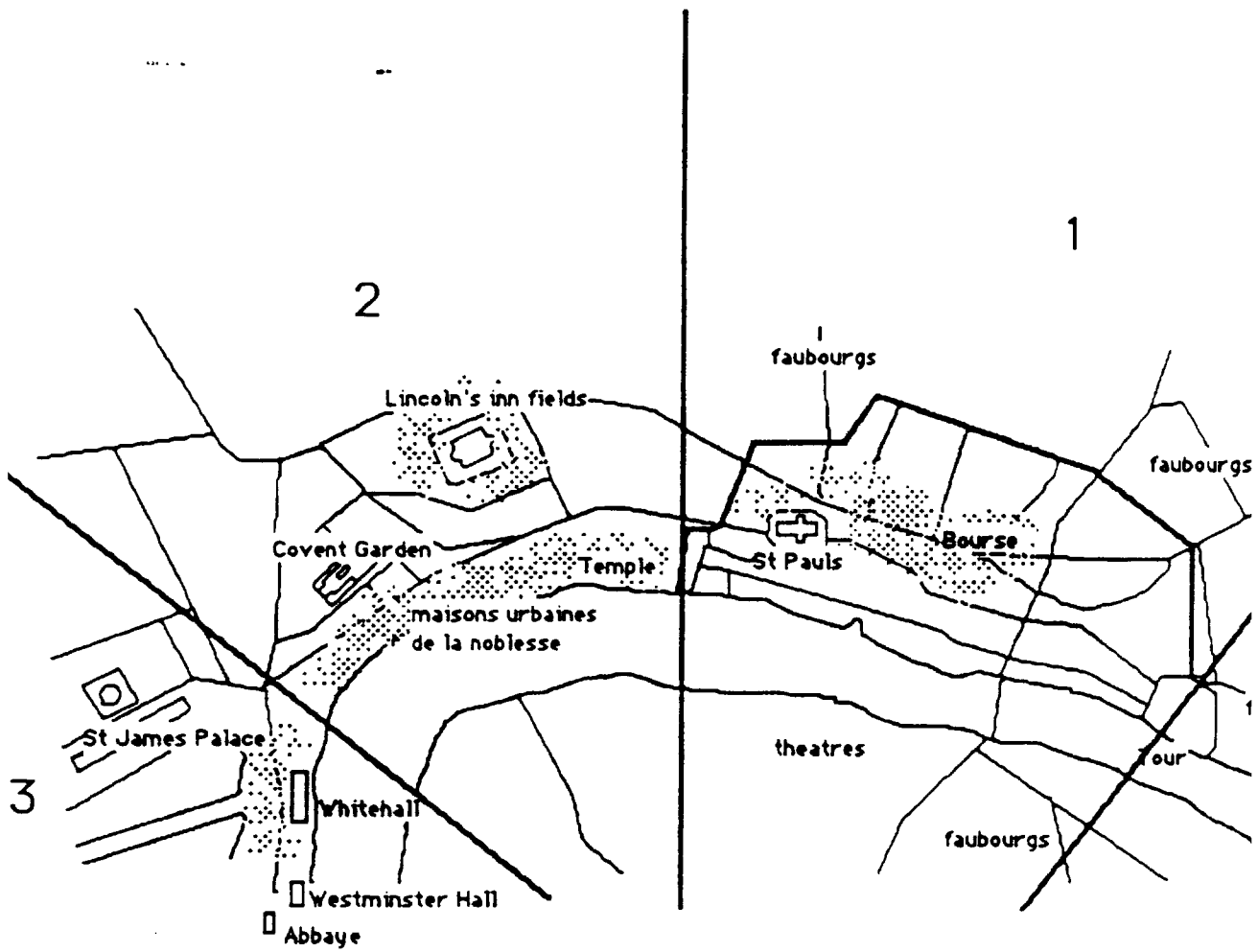
Dans la City, premier des trois coeurs de l'agglomération, un ensemble central est constitué par le voisinage de la Cathédrale St Paul's d'une part, lieu d'échange d'informations sociales, politiques et intellectuelles, et Lombard Street où se trouvait la Bourse Royale, lieu d'échange commercial et financier. La richesse est produite dans cette zone.

Le deuxième coeur de l'agglomération est Whitehall. Il est inconcevable d'étudier séparément la cité de Londres et celle de Westminster. A l'époque Elizabéthaine, le Palais et l'Abbaye de Westminster étaient déjà les lieux symboliques de la Cour et du Parlement; à l'époque des Stuart, cette prééminence de Westminster dans la vie politique de l'Angleterre est confirmée par la construction du Palais de Whitehall. Les Stuarts, par leur patronage des arts et par leur type de gouvernement, firent de la Cour de Whitehall un centre de consommation sans équivalent. Le futur West End de la haute société était là en gestation. L'ouest devint rapidement à la mode, d'autant que les propriétaires fonciers de cette zone, ou du moins les détenteurs

seventeenth century", *Economic History Review*, VI, (1935), 35). Une carte réalisée à partir de ces données est parue en 1966 dans un livre édité par D.V.Glass, *London inhabitants within the walls, 1695*, London Record Society, 1966, pp.xx-xxi. Valerie Pearl a montré en 1979 dans "Change and stability in seventeenth century", *London Journal*, 5, 1 1979] quelle crédibilité relative il fallait accorder à ces données spatiales dans une ville où les modèles socio-économiques du Moyen-Age étaient toujours en vigueur et où les professions diverses, la richesse et la pauvreté, continuaient de cohabiter.

24 E. Jones, "London in the Early Seventeenth Century: An Ecological Approach", *London Journal*, 6 (2), London, 1980.

Londres au XVIIe siècle: structure de la ville (d'après l'article de E.Jones: "London in the Early Seventeenth century, an ecological approach").



- 1 La "City": zone de production de richesses et d'échanges financiers et commerciaux.
- 2 Zone de résidence de la noblesse, des hommes de loi et des étudiants, nouveaux quartiers à la mode en expansion.
- 3 Coeur administrativo-legal et zone de forte consommation, zone de la Cour, du Parlement et des cours de justice.

 "Beaux quartiers".

de baux emphytéotiques concédés par la couronne, spéculèrent en y faisant construire des places et des rues modernes et magnifiques. Le développement vers l'ouest était en quelque sorte planifié. Cette zone est, selon Jones, le centre de consommation de la ville qui structurellement répond au centre de production de richesses de la City (par le biais du commerce et du prêt d'argent), il s'agit cependant aussi du cœur administrativo-légal car les cours de justices sont toutes là.

Le troisième cœur est en réalité le trait d'union entre l'est et l'ouest, entre Whitehall et la City. Il s'agit du Strand, de Covent Garden et du quartier des hommes de loi (Temple et Lincoln's Inn Fields). Le Strand est la bande qui lie Whitehall à la City au long de la Tamise. Sous les Tudors, ces territoires confisqués aux monastères et à l'Eglise Romaine sont distribués par la couronne à la grande aristocratie, c'est pourquoi l'on vit s'y construire de grandes demeures nobiliaires: York House, Durham House, Savoy Palace, Somerset House, Arundel House, Wimbledon House, Bedford House etc. L'extension vers l'ouest de la construction de ces maisons privées était bloquée par la présence des Ecoles de Droit et des auberges-résidences destinées aux étudiants, c'est pourquoi le développement se fit plus au nord vers Covent Garden, nouvelle place dessinée par Inigo Jones, et Lincoln's Inn Fields qui, sous Elisabeth, était pourtant encore une marge où l'on se battait en duel. Ce sont sans doute ces quartiers qui se transforment le plus sous les premiers Stuarts. Fleet Street, le prolongement du Strand vers la City, était la grande artère où se faisait le commerce de détail à l'intérieur d'un quartier de juristes.

L'évolution générale allait dans le sens de l'expulsion de certains habitants des quartiers centraux vers la périphérie devenue plus "habitable". Il fallait en effet faire de la place aux activités nouvelles liées à la circulation des marchandises et de l'information.

Faubourgs et paroisses extérieures s'accroissaient beaucoup plus rapidement que le centre. Certes les anciens quartiers acquéraient de nouveaux habitants par le biais de bâtiments que l'on subdivisait au mépris des règles de sécurité mais ce phénomène, en raison de l'action des autorités, avait lui même tendance à être repoussé vers les

périphéries. De surcroît, dans les faubourgs, l'artisanat ne payait pas les charges de la ville et cela constituait un attrait indéniable pour une population modeste aussi bien que pour les entrepreneurs. La croissance, et notamment celle liée aux industries nouvelles comme le raffinage du sucre ou l'usinage du verre, touchait donc les zones que la juridiction de la cité n'englobait pas, ce qui permettait aussi aux fabricants de bénéficier d'une régulation plus laxiste sur les apprentis. Très concrètement, la ville se développe aussi là où elle trouve la place de le faire; or, c'est dans les faubourgs que se trouvaient les monastères confisqués par la couronne sous Henry VIII et qui sous Elisabeth sont devenus des concessions pour lotissements. On ne s'étonnera donc pas de constater qu'en 1690, plus des deux-tiers de la population vivaient hors les murs. Des précisions que l'on peut réunir sur les quartiers qui s'étendent sous Charles Ier²⁵ laissent à penser qu'une géographie sociale nouvelle s'esquisse. Des recensements en 1603 et en 1638 permettent de saisir le schéma de la répartition des immeubles neufs édifiés autour de la cité. Sur 1631 maisons nouvelles construites entre les deux dates, 50% sont construites à l'ouest, 30% au nord, 18% à l'est et 2% au Sud. Les constructions de l'ouest, c'est-à-dire dans la direction de Westminster, répondent à des projets urbanistiques visant une population aisée. C'est en effet là que l'on trouve les quartiers à la mode où des résidences aux façades de briques entourent des squares spacieux (Lincoln's Inn Fields, Long Acre, Great Queen Street, Covent Garden), c'est là aussi que l'aristocratie fait bâtir ses résidences urbaines (Drury Lane, Chancery Lane, Holborn, Bloomsbury...). Les activités de ces quartiers sont des commerces ou des manufactures à hautes valeurs ajoutées (armurerie, horlogerie, confection et textiles de luxe. L'autre périphérie est plus pauvre, elle abrite aussi les étrangers. Les imprimeurs Hollandais par exemple se regroupent à Clerkenwell, les tisserands et les soyeux français sont à Spitalsfield et Shoreditch, les chapeliers à Southwark... Vers la Tour de Londres et au delà du pont se concentrent les industries du bois, de la construction navale et des activités maritimes en général.

25 V.Pearl, London and the Outbreak of the Puritan Revolution, city government and national politics, 1625-43, Oxford University Press, London, 1961.

C'est donc dans ce paysage qu'il faut imaginer la vie intellectuelle londonienne, faite de privilèges et de contraintes et inscrite dans un espace-vécu très particulier. Nul équivalent dans le royaume d'une telle agglomération créant les conditions de possibilité d'une agitation perpétuelle et de bouleversements culturels incessants. Depuis le Moyen-Age, Oxford et Cambridge ont devant elle la préséance en matière d'enseignement et de vie culturelle, mais on commence à appeler la ville de la Cour la "troisième université du royaume", il convient alors de comprendre ce qui est en train de se passer entre seizième et dix-septième siècle à Londres en examinant plus avant la relation de la ville et du nouveau savoir qui s'y épanouit.

Deuxième partie. La "Troisième Université du Royaume"

La question de savoir quel rôle Londres a joué dans la nouvelle pensée qui s'élabora en Angleterre au tournant du XVI^e et du XVII^e siècles n'est pas encore élucidée²⁶. Il est clair néanmoins aujourd'hui qu'il est artificiel d'opposer un savoir londonien moderne et éclairé à un savoir figé des universités traditionnelles²⁷. Le problème le plus délicat est plutôt celui du lien existant entre le développement du puritanisme, du capitalisme et celui de la Science moderne. Pour y voir plus clair et tâcher de mesurer l'importance des cercles intellectuels londoniens dans la

²⁶ Christopher Hill dans The Intellectual Origins of the Scientific Revolution, (Oxford UP, London:1965), ne faisait que reprendre une thèse ancienne en insistant sur le rôle de Londres dans la nouvelle pensée pourtant, les chapitres qu'il consacrait à la capitale firent l'effet d'un pavé dans la mare à cause de l'opposition qu'ils impliquaient entre les anciens (les hommes des universités) et les modernes (les savants londoniens). F.A.Yates, une des premières à avoir exposé cette idée, écrivait déjà en 1938 à propos de John Dec: "...It was largely through his efforts that the stream of philosophy diverted from Oxford, came to flow in London. The main feature of the distribution of that philosophy is that it was now to be found not in the universities but amongst groups of private individuals, mostly in the neighbourhood of London. Another of its features was that great noblemen took interest in the studies and that such men helped to finance them" (Cf."Giordano Bruno's conflict with Oxford", Journal of the Warburg Institute,2, 1938-39, p127). Le débat, néanmoins, court toujours car le problème est d'une extraordinaire complexité.

²⁷ Voir au sujet du cursus des universités M.Curtis Oxford and Cambridge in Transition, 1558-1642, Oxford UP, London, 1959, et M.Feingold, The Mathematician's Apprenticeship, Science, Universities and Society in England 1560-1640, CUP, Cambridge, 1984, 248p.

révolution intellectuelle, il convient de revenir à l'ouvrage fondateur de Robert Merton, source de bien des interrogations modernes.²⁸

Merton voulait expliquer la valorisation de la Science par une société en partant de l'exemple de la révolution scientifique qui eut lieu en Angleterre au XVIIe siècle. Il cherchait également, dans cet ordre d'idées, à comprendre les forces qui conduisent les scientifiques à explorer plutôt telle discipline que telle autre. Son analyse partait d'une étude statistique des œuvres scientifiques et littéraires et des variations d'intérêts d'un champ à l'autre. Elle partait aussi de constatations sur le rôle de la demande économique et sociale dans certains domaines de recherche spécifiques comme l'hydrostatique ou l'aérostatique. La première réponse qu'il donnait au décollage scientifique dans le cas anglais était le rôle du puritanisme et on a cru reconnaître là l'influence de Max Weber pour qui les croyances religieuses affectent aussi les comportements et les attitudes non spirituelles. L'approche weberienne de la Science, dite approche externe puisqu'elle observe la Science à un stade précoce de son développement avant le processus d'autolégitimation qui la caractérise et dont l'étude correspondrait à l'approche interne, repose sur le postulat durkheimien de la différenciation institutionnelle.

Le travail de Merton se rattachait à cette théorie fonctionnaliste qui suppose que la société peut être analysée en termes d'institution -science ou religion, politique ou famille- et qu'à travers l'histoire ces institutions se différencient au fur et à mesure qu'elles approchent d'une autonomie jamais atteinte²⁹. La thèse de Merton veut en effet qu'au départ la religion, en l'occurrence le puritanisme et les valeurs correspondantes d'utilité, de rationalité, d'empirisme et d'individualisme, lance la Science. Ensuite, la Science gagnerait de l'autonomie jusqu'au rejet de ce qui l'empêche de progresser dans la religion. Cantonner la thèse de Merton au lien

²⁸ Cf. R.K.Merton, "Science, technology and society in XVIIth century England", *Osiris*, 1938. Rares sont les livres d'Histoire dont l'espérance de vie dépasse les cinquante ans, tant il est vrai qu'une œuvre est idéologiquement datée. Quand R.K.Merton écrivit ce texte à Harvard en 1938, il ne se doutait peut-être pas qu'un demi siècle plus tard, la querelle lancée par lui continuerait de déchaîner les passions.

²⁹ T F Gieryn, "Distancing Science from Religion in seventeenth century England", *Isis*, vol 79 n299, 1988, pp.582-593

Science-Religion (ce que ne fait pas Gieryn, au demeurant) est toutefois réducteur et il faut rappeler les autres explications données à la dynamique et au statut de l'entreprise scientifique en Angleterre par l'auteur de Science, Technology and Society, savoir: la densité de population, les facteurs économiques et politiques, les modes d'interaction sociale et le caractère auto dynamique de la Science elle-même.

La thèse du sociologue américain est souvent caricaturée au point que l'on oublie la part fondamentale que ce dernier prêtait aux facteurs en question. Merton se rattache en fait autant à la sociologie de Vilfredo Pareto, en vogue à Harvard dans les années trente, qu'à celle de Max Weber³⁰. Pareto développait une théorie antimarxiste qui critiquait l'approche rationnelle des comportements humains et la notion de cause. Pour lui, trois instances liées entre elles commandent les phénomènes sociaux (schéma triangulaire): les sentiments, l'action et les jugements exprimés ou non sur l'action. Merton, reprit à son compte la notion de sentiment définie par Pareto comme un "état psychologique ou neurologique qui dispose les hommes vis-à-vis de leurs actions". Ce n'est ni la religion ni même son expression qui sont la motivation mais "les sentiments cristallisés dans des valeurs religieuses et l'orientation culturelle qui gouverne leur expression". L'idée d'une interaction entre les sentiments l'action et son expression s'exprime lorsque Merton montre comment la Science du XVIIe siècle éprouve le besoin de se justifier face aux sentiments contemporains en utilisant un langage religieux. On est ici bien loin du matérialisme et de l'idéalisme, et pour tout dire de Weber. Si on a voulu, plus tard, voir en Merton un weberien ou un marxiste, au mépris du texte dont il préfaçait une nouvelle édition en 1970 afin de rectifier les contresens de lecture, c'est aussi que de 1935 aux années soixante-dix, de nombreux textes peut-être moins nuancés ont paru cherchant à prouver une relation de causalité entre le puritanisme ou les forces sociales et la Science nouvelle. Le premier de ces textes, celui de Dorothy

³⁰ S.Shapin. "Understanding the Merton Thesis", Isis, vol 79 n°299, 1988, pp.594-605.

Stimson (1935)³¹, est également fondateur. Il insiste sur le lien entre le puritanisme modéré et la Science expérimentale qui se propose de révéler la nature de Dieu, entre le puritanisme et l'utilitarisme visible dans le projet de Bacon et dans la pratique du Collège Gresham, entre le puritanisme et, enfin, l'esprit de coopération et d'enthousiasme. Il insiste aussi sur le caractère international de la Science du XVIIe siècle qui trouve des modèles organisationnels dans les académies italiennes et chez les protestants allemands émigrés du Palatinat. D'autre part, Stimson montre le puritanisme du groupe londonien de 1645 qui est à l'origine de la Royal Society³². Son livre met en place les premiers arguments en faveur d'une primauté intellectuelle de Londres. Les textes de Zilsel (1942-1945) , ajoutent à ses thèmes la thèse de l'alliance de l'artisan et de l'intellectuel qui là encore donnent crédit à l'importance de Londres en tant que premier grand centre de manufacture et d'industrie dans le pays. Les artisans en effet, et tout spécialement les fabricants d'instruments, les constructeurs de navires et les fabricants de canons, auraient été très proches des mathématiciens dont ils utilisaient les services et qui leur apportaient formation et savoir-faire.

C'est toutefois à Christopher Hill que revient le mérite d'avoir opéré une saisissante synthèse où Londres apparaît comme un centre d'une importance cruciale dans la naissance et le développement d'une Science puritaine³⁴. Quelques arguments résumant assez mal un travail riche et savant mais si l'on devait dégager les grandes lignes des Intellectual Origins of the Scientific Revolution on pourrait retenir les points suivants:

³¹ D.Stimson, "Puritanism and the New Philosophy in Seventeenth Century England", Bulletin of the Institute of the History of Medicine, iii, 1935, pp.321-334.

³² D.Stimson, "Amateurs of Science in XVIIth century England", Isis, XXXI, 1939, pp.32-47.

³³ E.Zilsel, "The Sociological Roots of Science", American Journal of Sociology, 47, 1942, pp.544-562.

voir aussi A.C. Keller, "Zilsel, the artisans and the idea of Progress in the Renaissance" in P.P.Weiner et A.Noland (eds),Roots of Scientific Thought, New York, Basic Books, 1957, pp.281-286.

³⁴ Outre The intellectual origins of the scientific Revolution, déjà cité, voir aussi C.Hill, The century of Revolution, Edinburgh University Press, Edinburgh, 1961..

-il y a à Londres une demande en matière de savoirs nouveaux de la part des artisans et des marchands. Le Collège Gresham, institution de recherche et d'enseignement pour les adultes, répond à cette demande et offre un cadre original au nouveau savoir progressiste. Ce collège incarne par ailleurs un baconisme d'avant Bacon.

-l'oeuvre de Bacon a offert une orientation progressiste aux marchands et aux artisans. Le groupe de 1645 à l'origine de la Royal Society qui se réunissait à Londres et où se manifestait l'influence de Comenius a mis en pratique l'utilitarisme baconien.

-la Cour, le Clergé et l'Université sont réactionnaires (Cf. thèse de Jones³⁵) à l'inverse de quelques patrons puritains et de la ville de Londres.

-il y a un lien entre le radicalisme scientifique et le radicalisme religieux.

-la Science originellement puritaine s'épanouit sous le puritanisme de l'Interrègne.

Des critiques nombreuses et parfois justifiées sont venues nuancer cette vision. Certains points méritent un examen approfondi³⁶. Le puritanisme qu'invoque Hill à la suite de Merton, par exemple, comme moteur du changement, pose un problème de définition. Il n'y a pas en effet un mais plusieurs puritanismes dans l'Angleterre d'Elizabeth et des Stuarts. Les puritains proches d'un calvinisme dur, dits "Indépendants" n'ont en effet rien à voir avec les "modérés" ou "latitudinariens". Entre ces deux extrêmes, une infinité de nuances peuvent être individualisées (encore qu'il soit difficile de bien distinguer, par exemple, les puritains modérés des anglicans modérés), dès lors, on ne peut guère soutenir que

³⁵ R.F.Jones, Ancients and moderns, a study of the rise of the scientific movement in XVIIth century England, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1965.

³⁶ Les résultats auxquels nous ferons allusion ici résultent d'une bataille d'articles qui s'est livrée dans Past and Present de 1962 à 1965. Elle débute par l'article de C.Hill, "Puritanism, capitalism and the Scientific Revolution", Past and Present, 29, 1964, pp.88-97, vient ensuite la réponse de H.F.Kearney, "Puritanism, capitalism and Scientific Revolution", Past and Present, 28, 1964, pp.81-101 puis du même, "Puritanism and Science, Problems of Definition", Past and Present, 31, 1965, pp.104-110. L'argument est ensuite repris par T.K.Rabb dans "Religion and the Rise of Modern Science", Past and Present, 31, 1965, pp.111-126. ainsi que dans, "Science, Religion and Society in the Sixteenth Century", Past and Present, 33, Avril 1966.

les puritains n'ont eu qu'une seule attitude vis-à-vis des sciences et des universités. La question d'une identification des prises de position en fonction des options religieuses des uns et des autres est donc piégée. On peut certes, comme l'avance Hill, repérer certains critères de l'*ethos* puritain tels que l'enthousiasme pour en faire des éléments discriminants mais la discussion devient alors très subtile, surtout à quatre cents ans d'intervalle et avec des données lacunaires. La façon dont on peut faire de Bacon un puritain comme un modéré illustre bien ce propos. Une définition trop floue qui fait des plus modérés des puritains l'équivalent des plus intransigeants d'entre eux est à rejeter. Ce qui demeure, c'est qu'il existe bien un *ethos* puritain et que l'on y trouve un certain nombre de valeurs sur lesquelles la Science pouvait reposer: l'utilitarisme (militant dans le projet de Bacon et déjà revendiqué dans les textes de fondation du Collège Gresham), l'esprit de coopération, l'enthousiasme et la volonté de révéler la nature de Dieu par la recherche de lois de la nature. La question est donc moins l'existence d'une influence puritaine possible qu'une évaluation de son poids véritable. Certaines caractéristiques du puritanisme, doit on rappeler, comme le sectarisme, l'intolérance et l'autoritarisme, étaient tout autant hostiles au développement du savoir nouveau que certaines autres y étaient favorables.³⁷

La contribution du puritanisme au rationalisme, à l'empirisme et à l'utilitarisme est à vrai dire très discutable. Ces derniers ne se sont intégrés au puritanisme qu'au cours du processus où la Science s'est affirmée. Le XVI^e et le XVII^e siècle se caractérisent en fait surtout, de ce point de vue, par un refus des querelles religieuses, cela vaut pour Bacon comme pour Raleigh pourtant définis par Hill comme des puritains³⁸. Les exemples de Comenius, de Boyle et de

³⁷ L'attaque de Rabb (op.cit.) qui se concentre sur la question du puritanisme et plus précisément sur la chronologie pose bien ce problème. Pour lui en effet, la thèse puritanisme/Science n'a de valeur qu'après 1640. Il n'y aurait pas de savants qui comptent avant cette date en Angleterre, non plus qu'il n'y aurait d'organisation de la communauté scientifique. Les caractéristiques du puritanisme favorables à la Science ne domineraient qu'après 1640.

³⁸ B.J.Shapiro, "Latitudinarianism and Science in Seventeenth-Century England", Past and Present, 40, pp.16-41.

Wilkins³⁹ et de son Wadham College (groupe d'Oxford) démontrent le goût partagé de la modération chez un certain nombre d'intellectuels important. Le latitudinarisme rend certainement mieux compte des inclinations idéologiques de la communauté scientifique que le puritanisme⁴⁰. La vie intellectuelle du XVIIe siècle doit aussi beaucoup par ailleurs à l'humanisme érasmien dont les valeurs recourent celles des latitudinariens⁴¹. Il ne s'agit ici ni d'exclure la religion des influences reçues par le mouvement scientifique, ni de séparer complètement le monde scientifique des humanités. Thomas Gieryn, dans l'article de Isis déjà cité⁴² propose une solution élégante pour garder le lien puritanisme/Science en éliminant de chez Merton les postulats trop durkheimiens. Il suggère que le constructivisme est une alternative au fonctionnalisme. Pour les constructivistes, les institutions ne sont plus des faits sociaux mais des constructions sociales. Ainsi, la connaissance scientifique est moins un miroir de la nature qu'une construction sociale car les faits scientifiques sont fabriqués dans les laboratoires et les journaux ainsi que par les talents de conviction des savants. Dans cette théorie⁴³, c'est le processus de fabrication de la Science qui est intéressant, par là même, les relations entre la Science et la Religion revêtent des formes variées. A la fois, Science et religion au XVIIe siècle ont des valeurs qui se superposent et à la fois les savants prennent grand soin de distinguer la Science d'éléments de religion soigneusement sélectionnés. Ils excluent par exemple de leurs discussions les débats de théologie et de Morale (cf. Thomas Sprat). Il faut comprendre que les scientifiques

³⁹ Voir à ce propos: B.J.Shapiro, John Wilkins 1614-1672, an intellectual biography, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1969

⁴⁰ Voir aussi sur la thèse du latitudinarisme comme élément explicatif de la révolution scientifique M.C.Jacob, The Newtonians and the English Revolution, Hassocks, England: The Harvester Press, 1976.

⁴¹ B.J.Shapiro, "Early Modern Intellectual Life: Humanism, Religion and Science in Seventeenth Century England", History of Science, xxix, 1991.

⁴² op.cit.note 4

⁴³ Cette théorie est représentée par les travaux suivants: S.Shapin, "Pump and Circumstance: Robert Boyle's Literary Technology", Social Studies of Science, Sage publications, London, Vol 14, 1984, pp.481-520.

S.Shapin and S.Schaffer, Leviathan and the Air Pump, Princeton University Press, 1985, 440p.

M.Hunter, Establishing the New Science: the experience of the Royal Society, The Boydell Press, Woodbridge, 1989.

S.Shapin, "The House of Experiment in XVIIth Century England", Isis, 1988, 79, pp.373-404.

contemporains de Boyle ont choisi certaines valeurs comme l'utilitarisme, l'empirisme et le rationalisme, et en ont rejeté d'autres comme le sectarisme, l'enthousiasme, l'intolérance, le dogmatisme et l'autoritarisme. En fait, au XVII^e siècle, on distingue bien Science et Religion, Foi et Raison, et l'on tient deux discours au grès des circonstances et des intérêts: l'un où Science et Religion se confondent, l'autre où ils se distinguent. Quand on a besoin de soutenir la Science ne affirmant qu'elle révèle Dieu, on opte pour la première solution, lorsque l'avancée de la Science est handicapée par le dogme religieux (comme dans le cas de la nouvelle astronomie), on opte pour la seconde. On peut donc conclure que le puritanisme, sans être une cause unique de l'éclosion intellectuelle du XVII^e siècle, a pu en être une condition partielle. Le livre de Charles Webster sur "la Grande Instauration", c'est à dire l'avènement d'une science baconienne au XVII^e siècle, démontre qu'il n'est pas nécessairement judicieux de jeter trop vite la défroque de l'explication religieuse et sociale car bien des arguments en sa faveur n'ont pas encore été réfutés.⁴⁴

Les autres éléments utilisés par Christopher Hill pour défendre l'existence d'une Science puritaine se développant à partir de Londres placent la scène londonienne au cœur du débat, il s'agit à ce point de la démonstration de comprendre si, et en quoi, la "Troisième Université du Royaume" pouvait prétendre à une avance sur Oxford et Cambridge. La première interrogation porte sur le caractère réactionnaire ou non des deux universités traditionnelles. Ici, il est difficile d'accepter ce que dit Hill car toute une bibliographie atteste qu'Oxford et Cambridge étaient novatrices elles aussi. En 1954, le livre de Curtis⁴⁵ sur les deux universités est venu réévaluer le cursus de ces dernières. Plus récemment, l'ouvrage de Mordechai Feingold sur la formation des mathématiciens⁴⁶ est venu remettre très explicitement en question la doctrine communément admise de facultés

⁴⁴ Cf. C. Webster, The Great Instauration, Duckworth, London:1975 et pour une critique-insuffisante-L. Mulligan, "Puritans and Mid-XVIIth century Science: a critique of Webster's thesis", Isis, n°71, London:1980.

⁴⁵ M. Curtis, Oxford and Cambridge in Transition, 1558-1642, op.cit.

⁴⁶ M. Feingold, The Mathematicians' Apprenticeship, Science, op.cit.

tournées vers le passé. Du côté de l'histoire des idées, les objections non plus n'ont pas manqué dès lors que l'on s'est mis à relativiser les innovations de la Renaissance et de l'Age Classique en reconsidérant le rôle des facultés médiévales et du cursus aristotélien dans la Science dite moderne⁴⁷. On sait donc désormais que l'opposition des anciens et des modernes était un cliché, mais si le contraste est moins spectaculaire que ce à quoi on s'attendait, cela ne signifie pas pour autant que la Science londonienne ne montre pas quelques avances et quelques particularismes.

Pour commencer, l'attitude des artisans et des marchands londoniens par rapport au nouveau savoir est extrêmement originale. A Londres en effet, les marchands se sont mis à patronner les savants, à financer des cours de mathématiques, à créer des institutions d'enseignement comme le Collège Gresham⁴⁸. Certes, les marchands eux-mêmes n'étaient guère des savants mais ils s'intéressaient à l'innovation et employaient des marins et des artisans qui eux acquéraient un savoir-faire connecté aux découvertes scientifiques⁴⁹. Les travaux de Briggs, Harriot, Wright ou Napier, pour ne prendre que les noms les plus connus, trouvaient des applications pratiques immédiates. On connaît encore mal, par manque de sources, le processus de formation des praticiens des sciences dans leur ensemble mais il est de plus en plus évident que l'élite détentrice de loisirs et éduquée à l'université n'est que la partie émergée de l'iceberg. Le Collège Gresham, institution de recherche et d'enseignement pour les adultes, a pu peut-être fournir un cadre à la demande de formation des nouveaux praticiens-intellectuels. Il faut cependant avouer que contrairement à ce qu'a essayé de démontrer C.Hill, il n'existe pas de preuve formelle de la présence d'artisans nombreux aux cours de l'institution créée par le

⁴⁷ Cf. A.C. Crombie, *Augustine to Galileo*, London, 1952.

M. Clagget, *The Science of Mechanics in the Middle Ages*, Madison, Wisconsin, 1959.

E.J. Dijksterhuis, *The Mechanisation of the World Picture*, Oxford University Press, 1961.

⁴⁸ Waters D.W., *The Art of Navigation in Elizabethan and Early Stuart Times*, 2nd ed, Greenwich, 1978.

⁴⁹ Cf. le colloque du 11 mai 1991 tenu dans le cadre de l'*Achievement Project* à l'Institut pour la Recherche Historique de Londres, sur la formation d'une main d'oeuvre qualifiée à Londres de 1500 à 1750 qui en a apporté une confirmation.

célèbre marchand élisabéthain⁵⁰. Par ailleurs, le clivage n'est pas si grand qu'on l'a voulu dire entre les universités et le collège londonien. En effet, les professeurs circulent en permanence entre Londres Cambridge et Oxford et le cursus du Collège Gresham en ce qui concerne les matières classiques diffère très peu de ceux des vieilles universités. Enfin, il faut concéder à Kearney⁵¹ que pour quelques esprits brillants et novateurs, le Collège Gresham comptait dans son équipe d'enseignants bien des personnages conservateurs. Le baconisme du Collège Gresham, lui aussi, pose un problème de définition. Qu'entend-t-on par baconisme, par exemple, lorsque l'on sait que les deux tendances existent chez Bacon d'une Science utilitaire et d'une Science se consacrant à la connaissance pure? Les deux penchants n'étaient pas antinomiques au XVIIe siècle, il est vrai. La question est cependant de savoir si l'utilitarisme du Collège ne venait pas autant des ramistes dont le fief était Cambridge, que de Bacon puis de Coménius reprenant Bacon. Le groupe de 1645 à l'origine de la Royal Society qui se réunissait à Londres dans les appartements privés de professeurs du Collège Gresham et où se manifestait l'influence de Coménius incarnait lui en tout cas l'utilitarisme baconien et les valeurs du puritanisme. On peut dire la même chose du groupe de Samuel Hartlib, lui aussi à l'origine de la Royal Society. Le groupe d'Oxford, également invoqué comme ancêtre fondateur, l'est beaucoup moins et se range plutôt du côté de Descartes, d'Aristote et des mathématiques pures⁵². Il y a donc de fortes présomptions sur le lien fort ayant existé entre Londres et les nouvelles valeurs utilitaires ainsi que, corrélativement, avec la Science nouvelle.

L'ensemble des thèses souvent contradictoires sur la révolution scientifique anglaise s'accorde globalement sur l'importance majeure de Londres, même lorsque celle-ci est relativisée par la réhabilitation des universités. D'autre part, les rapports

⁵⁰ Voir la démonstration serrée de M.Feingold dans The Mathematicians' Apprenticeship, op.cit., chap V, pp.166-189, "Gresham College and its role in the genesis of London Science". Voir également, la critique de Feingold faite par J.A.Bennett dans sa revue de The Mathematicians' Apprenticeship publiée dans The British Journal for the History of Science, n°59, 1985, pp.212-217; la discussion sur le Gresham College et la défense de la compétence des praticiens des mathématiques y est particulièrement digne d'intérêt.

⁵¹ H.F.Kearney, op.cit. dans Past and Present, 28, 1964, p83.

⁵² Le chapitre III.D/ traitera plus loin en profondeur le problème des origines de la Royal Society.

complexes qu'entretiennent la religion et la science, ainsi que les notions d'utilité et de savoir, se manifestent dans des pratiques qui elles-mêmes définissent des lieux d'échanges intellectuels. Ce sont ces pratiques et ces lieux qui doivent être maintenant examinés.

Troisième partie. Les lieux de savoirs et de culture.

Londres a su précocement répondre à la demande sociale créée par les transformations du siècle élisabéthain, notamment aux aspirations technologiques et intellectuelles des nouvelles catégories sociales enrichies par la croissance. Cette capacité de la capitale à prendre en compte la nécessité d'apprentissages différents s'est traduite dans l'espace par la fondation de lieux de savoirs et de culture nouveaux.

1. écoles pratiques

Le premier trait original de Londres est de s'être doté d'écoles pratiques en prise avec la réalité économique et commerciale. Ces écoles sont non seulement des lieux d'enseignement mais aussi des lieux de sociabilité intellectuelle où les savants échangent des vues sur leurs recherches respectives. La demande des marchands, qui ont besoin de navigateurs formés aux mathématiques et à la cosmographie ainsi que de facteurs formés aux langues étrangères pour commercer dans le monde entier, est ici cruciale. Dans les premières décennies du règne d'Elizabeth, ce sont d'abord les livres qui répondent à la demande, les almanachs de William Bourne et de Leonard Digges étant particulièrement prisés. Il arrive aussi que les navigateurs aillent prendre conseil auprès d'experts. En 1583, par exemple, John Dee reçoit la visite dans sa maison de Mortlake de Gilbert et de Walsingham qui viennent demander l'avis du célèbre mathématicien sur le Passage du Nord Ouest⁵³. La conjoncture pour la

53 J. Dee, The Private Diary of Dr John Dee and the Catalogue of his Library of Manuscripts, O.J. Haliwell ed., London: 1921.

création de centres d'apprentissages plus conséquents s'améliore dans les années 1580. L'Angleterre a alors à sa disposition un certain nombre de modèles étrangers pour ce type de réalisation. La *casa de contratacion* de Séville, par exemple, prodigue déjà depuis de nombreuses années aux pilotes partant pour le Pérou des cours de haut niveau. A Paris certains Anglais, sont impressionnés par le Bureau de la Marine et le font savoir aux autorités. Ainsi William Borough écrit à Walsingham pour lui proposer de créer des cours de mathématiques à Londres et à Oxford à l'imitation des français. Ce n'est pourtant qu'en 1588 que l'ont se met à financer des cours publics. La ville elle même est l'un des premiers bailleurs de fonds. John Stow⁵⁴ en témoigne:

En outre, à peu près à la même époque (1582) commença également un cours de mathématiques, donné dans une élégante vieille chapelle construite par Simon Eayre, à l'intérieur de Leaden Hall: là, un savant citoyen, nommé Thomas Hood fut le premier professeur. Mais cette chapelle et d'autres parties du bâtiment étant réquisitionnées pour le stockage de marchandises prises sur une grande caraque espagnole, le dit cours cessa d'être assuré, et se tint par la suite en l'an 1588 dans la maison de Maître Thomas Smithe dans Gracious Street.

Le livre de Thomas Hood, L'Usage du Globe Céleste (1590) et particulièrement sa préface confirment le témoignage de Stow. Sur la page de frontispice, Hood est qualifié de: "Lecteur mathématique en la Cité de Londres, ancien Fellow du Collège de Trinity à Cambridge". L'adresse inaugurale donne en outre des renseignements sur la nature de la chaire créée pour Hood: "Au vénérable Maître Thomas Smith, et aux autres auditeurs amicaux du Professeur de mathématiques".

Si vous vous étonnez, Vénérable Seigneur, de la raison pour laquelle en introduisant ce travail, je dois spécialement vous citer devant le reste de mes auditeurs, considérant que je ne m'en suis jamais occupé jusqu'à présent, lorsque j'écrivais pour eux, je vous demanderai de prendre cela comme une explication de mon acte. Le cours de mathématiques fut grâce à vous créé dans cette cité et je fus par votre volonté non seulement choisi pour y être lecteur mais encore en quelques manières, j'y fus maintenu à vos frais. De plus, j'ai reçu plusieurs privilèges et certains bénéfices spéciaux de votre main...⁵⁵

⁵⁴ J.Stow, Survey of London, *ibid.*, p.80.

⁵⁵ Préface de Thomas Hood à son Usage du Globe Céleste(1590) dans la collection des English Reprints: *To the worshipful master Thomas Smith, and the rest of the friendly auditours of the Mathematicall Lecturer.*

If you marvaile, worshipful Sir, why in setting foorth this worke, I should especially name you before the rest of mine auditours, considering I have not done heretofore, when I did write unto them, I would request you to take this as a reason of my deed. The Mathematical Lecture by your meanes was first erected in this Citie, and I by your liking was not onely chosen to be the reader thereof: but also in

Thomas Hood est mandaté par Thomas Smith et John Wolstenholme, des financiers et des marchands de la Compagnie des Indes Orientales, ainsi que par John Lumley, pour enseigner les mathématiques appliquées à la navigation. Les cours, qui couvrent des matières telles que la géométrie, la géographie, l'astronomie, l'hydrographie et la navigation, et qui comprennent aussi l'enseignement de l'emploi d'instruments mathématiques, sont donnés d'abord à Leaden Hall puis chez Hood lui-même dans Abchurch Lane et enfin en 1588 chez Thomas Smith dans Gracious Street.

Quelques notes figurant dans les papiers de la Compagnie des Indes Orientales, montrent bien le lien entre les protégés de Smith et le monde des affaires: "lettre reçue du Capitaine Downton, de la part de Mr Wright, le mathématicien, qui a rassemblé un grand savoir dans les universités, et effectué plusieurs travaux de valeur en rectifiant des erreurs précédemment commises; il a été résolu que pour ses cours de mathématiques jusque là payés par Sir Thomas Smythe et Mr Wolstenholme, la compagnie lui allouera 50£ par an; il devra examiner ses journaux de bord, faire subir des examens à ses marins et perfectionner leurs pilotes" ou encore plus loin "divers journaux et lettres de renseignement, nécessaires à l'instruction, à la fois des endroits et des commodités seyant au commerce aux Indes, doivent être examinées par Mr Wright, et réduites à des titres de chapitres propres à être retrouvés rapidement lorsque l'occasion s'en présente"⁵⁶

Wright est le théoricien-navigateur qui explique la projection de Mercator aux Anglais, c'est aussi le collègue de Hood et de Hakluyt, il est remplacé chez Thomas

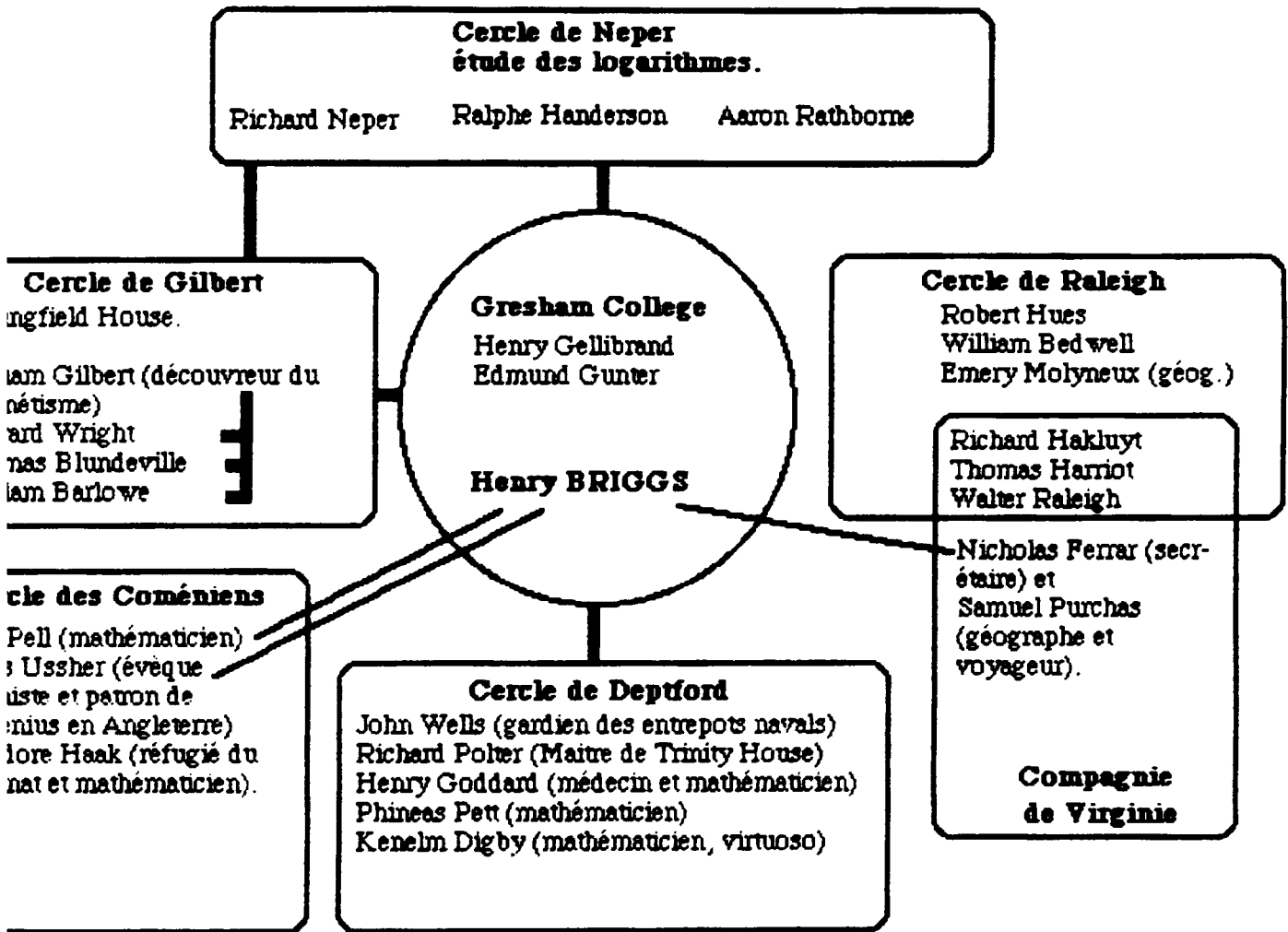
some part I was maintained at your cost. Moreover I have received privlie manie, and those especiall benefites at your hande...

⁵⁶ *letter received from capt Downton, in behalf of Mr Wright, the mathematician, who has gathered great knowledge in the Universities, and effected many worthy works in rectifying errors formerly smothered; resolved that for his courses of lectures hitherto paid for by Sir Thomas Smythe and Mr Wolstenholme, the company will allow him 50£ per annum; he to examine their journals and mariners and perfects their pilots ou encore plus loin sundry journals and letters of intelligence, necessary for instruction, both for the places and commodities fit for trade in the Indies to be examined by Mr Wright, and reduced to heads to be readily found upon occasion offered: voir dans les State Papers Colonial East Indies 1513-1616, à l'année 1614 pp. 284 et 306. En ce qui concerne l'activité antérieure de Wright au service de la compagnie, voir aussi ses lettres de conseils en Janvier et Février 1601.*

Smith par Edward Wright à une date indéterminée. De tels documents apportent la preuve de l'existence de cours privés financés par les compagnies pour leurs navigateurs mais les mathématiciens et les défenseurs du projet colonial ne cessent de demander quant à eux la création de cours publics. Ils ont gain de cause en 1598 lors de la création du Collège Gresham. Cette fondation, qui est une clause du testament de Thomas Gresham, grand marchand londonien, peut fonctionner à partir des gains des boutiques de la Bourse Royale (elle aussi fondée par Gresham) à raison de 50£ versées chaque année à la Corporation de Londres qui gère le tout en commun avec la Compagnie des Merciers. Le collège est aussi le lieu de résidence de ses sept professeurs. Ces derniers enseignent gratuitement en latin mais aussi en anglais à tout citoyen de Londres les sept arts libéraux: droit, rhétorique, théologie, musique, médecine, géométrie et astronomie. Ces deux dernières matières ont une évidente vocation de science appliquée dès le texte de fondation du Collège. On ne connaît malheureusement pas le public qui vient assister aux cours. Mordechai Feingold a montré du reste qu'il est fort imprudent d'imputer un rôle trop grand au Collège Gresham dans la genèse d'une Science Londonienne⁵⁷ par l'éducation. Quoiqu'il en soit, ce centre a fonctionné comme lieu de rencontre entre savants et a permis l'échange d'idées nouvelles en particulier en astronomie et en géométrie. Le rôle central joué par de Henry Briggs, le premier des professeurs de géométrie du Collège Gresham, dans les cercles scientifiques de l'époque, a sans doute été un facteur de l'intégration d'une science londonienne (voir fig.ci-contre). Les quelques individus qui à cette époque travaillent sur la fabrication de tables de logarithmes sont en relation avec le groupe du Collège Gresham; il en va de même pour le cercle de mathématiciens gravitant autour de William Gilbert, découvreur du magnétisme et pionnier de la philosophie naturelle expérimentale. Les relations entre Briggs et le groupe des propagandistes de Raleigh, géographes et mathématiciens travaillant pour le compte de la compagnie de Virginie, indiquent la connexion entre le collège et les

⁵⁷ Voir M.Feingold, *The Mathematician Apprenticeship*, pp. 166-176 le chapitre intitulé "Gresham College and its role in the genesis of London Science".

LE MATHÉMATICIEN HENRY BRIGGS ET SES CONNEXIONS DANS LE MONDE SCIENTIFIQUE LONDONNIEN.



— liens fort d'amitié

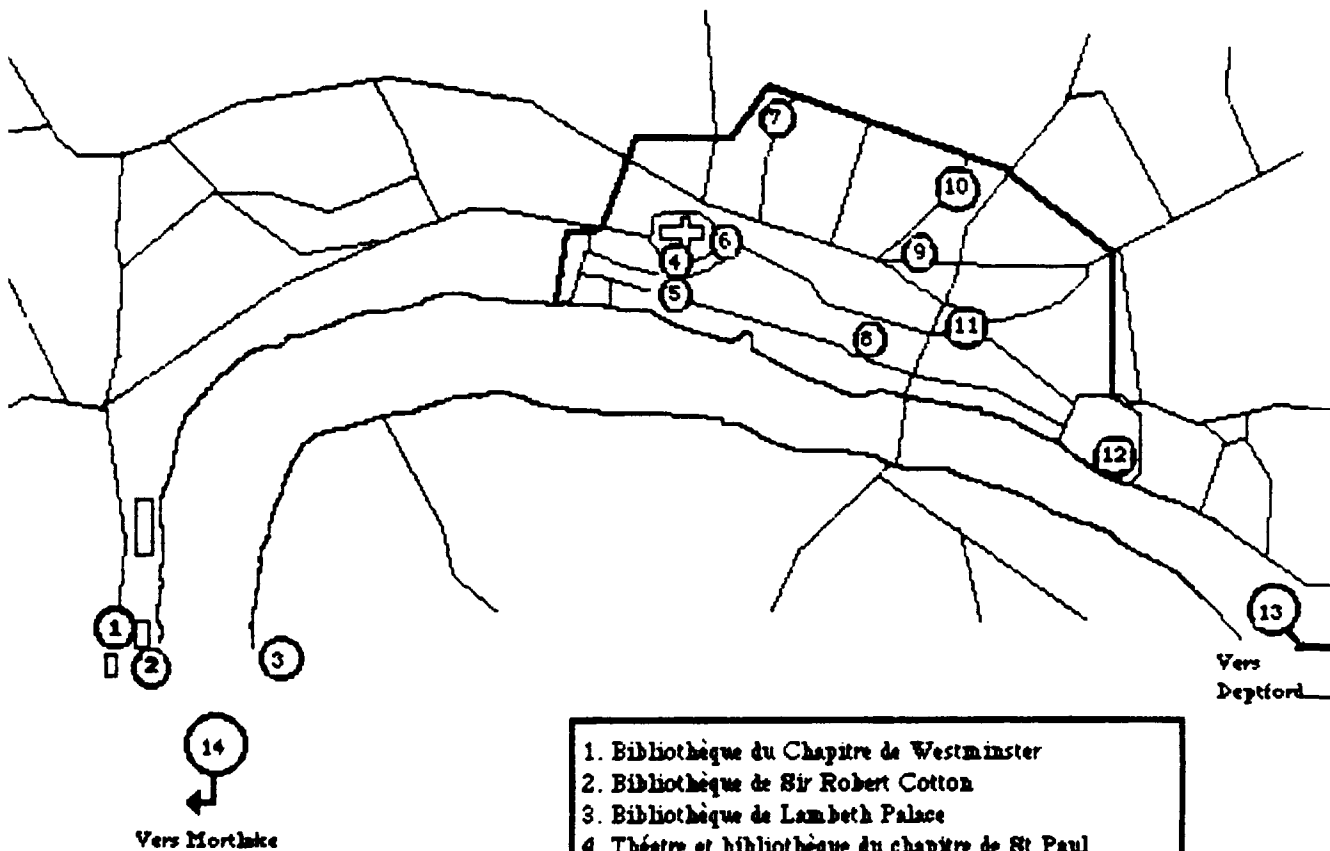
▬ collaboration scientifique

navigateurs impliqués dans l'entreprise coloniale. Briggs, c'est indéniable, constitue un lien entre le monde des sciences et celui de la marine et des compagnies marchandes comme la compagnie de Virginie. Les constructeurs de bateaux de Deptford (Deptford, à l'Est de Londres sur la Tamise, est le plus grand chantier naval de toute l'Angleterre) et les experts techniques de la Marine dont le centre est la fondation royale de Trinity House sont en relation étroite avec le mathématicien. Tous les outils mathématiques dont la navigation a besoin sont en fait pensés entre le Collège Gresham et le cercle de Deptford. Le collège Gresham ajoute à ses fonctions d'enseignement et de recherche celles d'un centre de conseils.

Les cours de médecine qui se multiplient dans la capitale anglaise sont encore le signe des besoins nouveaux qui apparaissent au seizième siècle. Le Collège Royal des Médecins et la Compagnie des Barbiers-Chirurgiens ont en effet beaucoup de mal à faire face à la demande de soins qu'impose une ville sans cesse plus peuplée. Les deux collèges se cramponnent à leurs privilèges et cherchent à limiter le nombre de leurs membres tout en maintenant les règles d'une médecine classique et académique. Pourtant, les centres d'enseignement traditionnels ne suffisent plus et un changement important est en train de se produire: on commence petit à petit à accepter dans les milieux savants ce qui jusque là était considéré comme faisant partie du monde méprisé des travailleurs mécaniques. A l'imitation des théâtres d'anatomie italiens (Bologne, Padoue...), sont fondés dans la ville des lieux où l'on pratique régulièrement la dissection et ceux-ci sont suffisamment importants pour que Stow les indique avec orgueil dans son livre sur Londres: "Plus tard, en l'année du Christ 1582, fut créé un cours public de chirurgie qui devait être donné dans Knightriders Street. Il devait commencer le 6 mai 1584 et se tenir ainsi indéfiniment deux fois par semaine, le mercredi et le vendredi, sous l'autorité de l'Honorable baron Lombley et du savant Richard Caldwell, Docteur en médecine: la charge de professeur devant être attribuée à Richard Forster, Docteur de médecine, pour sa vie entière"⁵⁸. Ici, la chirurgie se

⁵⁸ *Of later time, in the year of christ 1582. There was founded a publicke lecture in chirurgie to be read in the colledge of physicians in Knightriders Streete, to begin in the yeare 1584. On the sixte of may: and so to be continued for ever twice every weeke, on wednesday, and Friday. by the honourable*

LES PRINCIPAUX LIEUX DE SAVOIR A LONDRES A LA FIN DU SEIXIEME SIECLE.



1. Bibliothèque du Chapitre de Westminster
2. Bibliothèque de Sir Robert Cotton
3. Bibliothèque de Lambeth Palace
4. Théâtre et bibliothèque du chapitre de St Paul
5. Collège Royal des médecins dans Knightriders Street.
6. Ecole de St Paul
7. Hall des Barbiers-Chirurgiens
8. Ecole des Marchands-Tailleurs
9. Bourse Royale (Royal Exchange)
10. Collège Gresham
11. Cours de mathématiques de Smith dans Gracious St. pour le compte de la Cie des Indes Orientales.
12. The Mint.
13. Deptford
14. Mortlake: la bibliothèque de John Dee en amont de la Tamise.

voit conférer la double caution de l'aristocratie et du Collège des Médecins, son statut social et savant dévalorisé bien que compensé n'en est pas moins patent. De la même façon, il est significatif que le premier théâtre d'anatomie véritable ne soit construit à Londres dans Monkwell Street qu'en 1636, sur les plans d'Inigo Jones, il est vrai. Ce sont pourtant des savants londoniens, Robert Fludd et William Harvey, qui développent dès le début du XVIIe siècle la théorie de la circulation sanguine. L'évolution porte ses fruits.

2. bibliothèques semi-publiques.

L'Angleterre n'est peut-être pas le seul pays où les élites d'une capitale construisent des bibliothèques humanistes ouvertes aux érudits, (à Paris, la bibliothèque de Fronton du Duc, par exemple, est ouverte à la fin du seizième siècle aux écrivains français), mais c'est assurément le seul pays où de tels centres se multiplient, offrant tout particulièrement aux historiens et aux scientifiques l'occasion rare de travailler dans de bonnes conditions.

On a du mal à imaginer aujourd'hui la difficulté que représente la recherche historique, philosophique ou scientifique à une époque où n'existe pas encore de bibliothèque nationale ni d'archives nationales publiques. L'appartenance aux "bons réseaux" conditionne bien plus que de nos jours la réussite de l'érudite. A la fin du XVIe et au XVIIe siècle, en effet, les bibliothèques où se trouve l'information sont rares. Il y a à Oxford la Bodleian Library, il y a les bibliothèques de Cambridge, celles de Lambeth Palace et de Syon College, mais surtout il y a des bibliothèques privées pour lesquelles des laissez-passer idoines sont requis. Au XVIe siècle, l'accès aux textes scientifiques, quand ils concernent de près ou de loin la navigation ou la topographie, est un problème insoluble. Il faut appartenir à un cercle scientifique déjà existant pour lire Harriot ou Napier, mais aussi pour lire les

baron, John Lord Lomley, and the learned Richard Caldwell, Doctor in Phisicke: the readerwhereof to be Richard Forsier, Dr of Phisicke, during his life. in J.Stow, op. cit. p 75

manuscripts grecs, hébreux ou arabes d'astronomie, d'astrologie, de mathématiques ou de chimie. Les deux centres les plus importants où l'on est susceptible de découvrir ces richesses sous Elisabeth puis James I sont des centres privés: il s'agit des bibliothèques de John Dee et de Henry Percy, Comte de Northumberland⁵⁹. Heureusement, il se trouve que ces deux personnages sont des humanistes et qu'ils veulent qu'un nombre toujours croissant de scientifiques puissent prendre connaissance de leurs matériaux de travail.

La bibliothèque de John Dee⁶⁰ à Mortlake au sortir de Londres, par exemple, est un centre d'étude et d'expertise. L'on peut reconstruire à partir du journal du mathématicien-astrologue⁶¹ le cercle de ceux qui sont venus travailler chez lui sur ses volumes manuscrits ou non (la présence d'ouvrage en 157 exemplaires suggère leur utilisation à des fins pédagogiques). Les utilisateurs de la bibliothèque de John Dee connus par le Journal sont au nombre de vingt-et-un. Ce sont des collègues scientifiques comme Thomas Digges et des élèves. Tous ne sont pas nobles même si l'aristocratie est bien représentée (Sir Philip Sidney, Sir William Pickering) mais beaucoup viennent de l'université. Ce résultat vient de ce que Dee a constitué un sanctuaire qui compense les manques des bibliothèques universitaires en particulier en astrologie et en mathématiques. Son but initial, comme en témoigne le plan de 1556 envoyé à la Reine Marie, est de créer une grande bibliothèque rassemblant les trésors du livre anglais et qui est en même temps ouverte aux savants. Pour cela, dès les années 1560, Dee s'est attelé à la tâche immense de collecter le plus grand nombre possible de livres et de manuscrits. L'époque y est propice car on peut alors racheter les ouvrages des bibliothèques ecclésiastiques dispersées comme celles de Canterbury. On peut aussi acquérir les bibliothèques de certains collègues comme John Leland, l'antiquaire. On peut emprunter aux universitaires d'Oxford comme ce

⁵⁹ G.R.Batho, "The library of the wizard Earl, Henry Percy 9th Earl of Northumberland, 1564-1632", *The Library*, 25, 1960, pp.246-261.

⁶⁰ J.Roberts et A.G. Watson eds, *John Dee's Library Catalogue*, London Bibliographical Society, London, 1990.

⁶¹ John Dee, *The private diary of Dr John Dee and the catalogue of his library of manuscript*, Orchard James Halliwell ed., 1921.

pauvre Richard Bruern d'Oriel College qui ne revoit jamais ses livres. On peut enfin faire des copies de manuscrits comme ce *Liber Experimentorum* de Ramon Lull que Dee duplique en 1564. John Dee, bibliophile avisé, tient des listes de collectionneurs en possession de manuscrits. Sa bibliothèque est donc à la fois un centre de documentation et une base de données.

Henry Percy, IXe comte de Northumberland, est un autre héros de la bibliophilie philosophico-scientifique. Il appartient à l'une des familles les plus nobles du royaume, il s'est pourtant construit, contre l'ethos aristocratique qui voudrait qu'il soit actif, civil et courtois, l'image d'un aristocrate savant contemplatif dévoué à l'isolement de l'étude. Sous Jacques Ier, il est impliqué dans la Conspiration des Poudres et passe plusieurs années en prison à la Tour de Londres où ses expériences d'alchimie en compagnie de Raleigh lui valent par la suite l'appellation inquiétante de Comte-sorcier. Au delà de sa légende, un fait demeure: autour de sa bibliothèque, à Syon House, se rassemble un groupe de scientifiques de renom comme Thomas Harriot, Nathaniel Torporley, Robert Hues ou Nicholas Hill, et c'est sans doute grâce à elle que l'atomisme, théorie révolutionnaire alors, se diffuse en Angleterre. On peut en effet trouver sur ses étagères les livres sulfureux de Giordano Bruno, introducteur de ces idées dans le pays en 1583-85. C'est dire à quel point de tels lieux ont pu influencer l'histoire des idées.⁶²

Autre centre semi-public de savoir londonien, la bibliothèque de Robert Cotton à Westminster est, quant à elle, un enjeu politique important. Cotton est à la fois un juriste, un parlementaire, un linguiste et un historien. Il est à l'origine des études saxonnes en Grande Bretagne et a joué un grand rôle dans l'introduction d'arguments historiques dans le droit sous la forme de références à des précédents médiévaux. L'ouverture de sa bibliothèque, fruit d'une initiative privée, répond au besoin d'un lieu de travail et de réunion pour ses amis les antiquaires après que le

⁶² voir à ce propos G.R.Batho, "The library of the Wizard Earl, Henry Percy 9th Earl of Northumberland, 1564-1632", *The Library*, 25, 1960, pp. 246-261 ainsi que R.Kargon, "Thomas Harriot, the Northumberland Circle and Early Atomism in England", *Journal of History of Ideas*, 27, 1966, pp. 128-136.

projet d'Académie de Bolton a échoué (voir infra p.). Impossible en effet de faire de l'histoire sans sources manuscrites ou imprimées. Les historiens ainsi que les hommes au pouvoir et les érudits de toute sorte, contactent Cotton pour obtenir des ouvrages et des documents rares et originaux. Grâce à la confiscation de la bibliothèque de Cotton par la couronne sous Charles Ier, la *British Library*, qui contient aujourd'hui l'ancienne Bibliothèque Royale, est détentrice des manuscrits et des notes relatives aux emprunts effectués dans la bibliothèque de l'Antiquaire de Westminster. Kevin Sharpe a reconstitué le fonctionnement des sorties de livre et de la consultation. La liste des emprunteurs est connue⁶³. On compte près d'une cinquantaine de signatures de visiteurs, des plus humbles chercheurs aux plus puissants des nobles de la Cour. Des personnalités qui n'appartiennent absolument pas au cercle de ses relations écrivent à Cotton pour obtenir son assistance qu'il concède d'ailleurs volontiers. Les livres passent de mains en mains avant de revenir à leur propriétaire. Cotton essaye de tenir la comptabilité des livres sortis⁶⁴. Il garde des reçus signés de livres prêtés⁶⁵. Parfois, il n'est plus très sûr de qui détient le volume, comme le prouve la mention marginale récurrente "*Quere*"⁶⁶. D'autres fois, il accuse quelqu'un de ne pas lui avoir renvoyé le livre incriminé⁶⁷. Avec le temps, il essaye de plus en plus de défendre ses livres en contraignant les lecteurs à des consultations sur place ou en refusant purement et simplement le prêt. Au bout du compte, cependant, le réseau de circulation de manuscrits historiques qui se tisse à partir de la bibliothèque cottonienne s'étend sur toute l'Europe (voir fig. ci-contre).

A observer ce réseau et sa composition, il est facile de se convaincre que l'Histoire est devenue alors un instrument de gouvernement, ou de justification politique, comme on voudra, ainsi que l'instrument de la *via media* en Europe. La plupart des modérés en matière religieuse trouvent dans l'histoire un substrat théorique à la Paix d'une Europe tourmentée. A l'heure où la diplomatie de James I cherche la

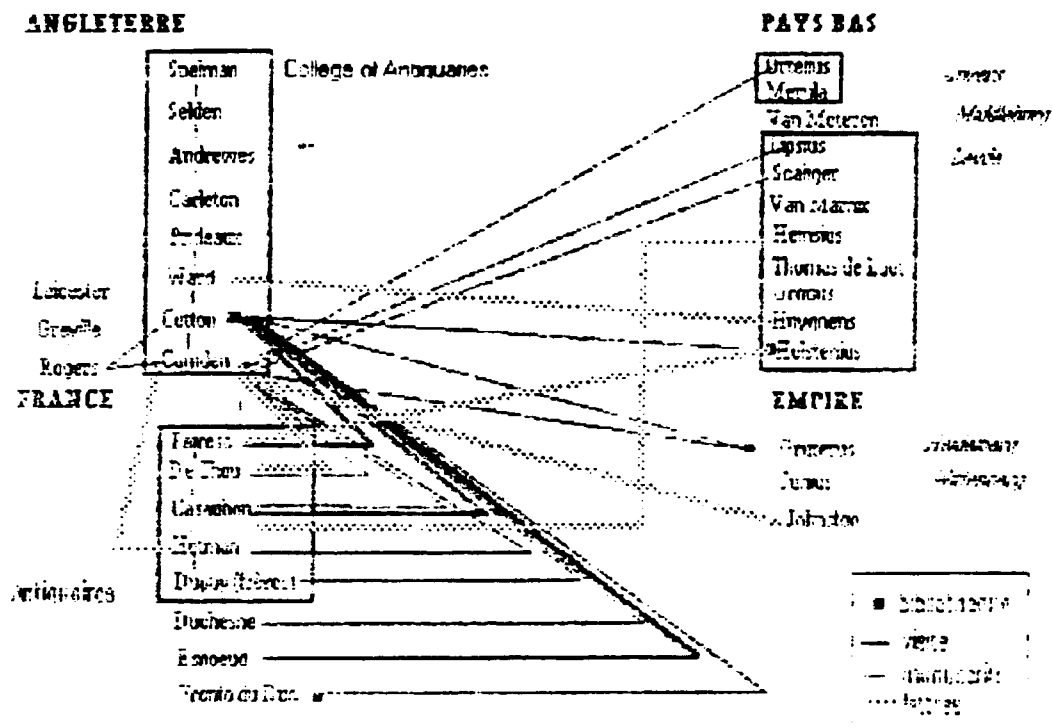
⁶³ Mss.Harl, fol 150 et seq

⁶⁴ Mss.Harl.6018 fol 154

⁶⁵ B.L. Mss. Harl. 6018 fol.153., fol 157v, fol 161v

⁶⁶ Mss.Harl.6018 fol 161v et fol 174

⁶⁷ Mss Cotton Vespasian F XIII, fol 134



LA CIRCULATION DES MANUSCRITS EN EUROPE DANS LA COMMUNAUTÉ DES ANTIQUAIRES

173

S^r I read y^r letter by the bearer
 the letter I^d I borrow of y^r I^d y^r will
 adv. to ease my imprisonment spare me some of
 the french negotiations, y^r shall have them
 as gay & fully kept and as well returned as
 they: And when I come worth y^r Ambroise
 I am ready y^r for my brother in my
 Chamber 20 febr. 1602

your devoted servant
 J. Donne



J. Donne



JOHN DONNE

John Donne, poet and divine, autograph letter to Robert Cotton dated from my prison in my chamber, 20 February 1601/2, requesting the loan of papers from Cotton's collections. Donne was committed to the Fleet prison in Feb. 1602 by the agency of Sir George More of Loseley, whose daughter Anne he had secretly married without her father's consent.

conciliation des divers partis (Habsbourgs catholiques et princes protestants), la bibliothèque de Cotton et ses manuscrits, et son utilisation tant par son propriétaire que par ses amis Français, Allemands ou Hollandais, constituent un outil indispensable pour un pouvoir qui se pense toujours sur un mode féodal et qui par conséquent ne trouve pas absurde d'utiliser par exemple les arguments historiques des antiquaires. Tout peut continuer de fonctionner ainsi jusqu'au moment où la bibliothèque et les manuscrits de l'historien deviennent des outils de contestation aux mains des parlementaires: contestation des monopoles, de la politique des favoris, et de l'imposition royale. La nature séditeuse de la circulation des textes historiques sur lesquels la couronne s'appuie apparaît assez vite au gouvernement. L'affrontement de Cotton et du parti de Buckingham débouche sur la fermeture de la bibliothèque du juriste. Dès lors que les intérêts du Roi sont menacés, un tel lieu semble trop dangereux pour rester offert à un public susceptible d'y élaborer sa critique politique.

Les autres bibliothèques ouvertes au public à Londres sont moins considérables et mettent moins en péril l'équilibre politique. Les bibliothèques des *Inns of Court* permettent l'accès à certaines chartes et aux livres de droit civil et de droit canon. La bibliothèque de l'*Herald Office* remplit à l'occasion la même fonction. La permission d'utiliser la bibliothèque royale dépend du bon vouloir de son bibliothécaire, Patrick Young. Pour consulter les documents publics, il faudra encore attendre deux cents ans avant que ne soit créé le *Public Record Office* et ce n'est qu'en 1604 que les sujets de la couronne peuvent prendre connaissance des actes du Parlement. A l'époque de Simonds d'Ewes, par exemple, les textes officiels se trouvent dispersés à la Tour de Londres, à la Maison du Chapitre de l'Abbaye de Westminster, dans la Chapelle des Rôles, dans les dépôts des cours de justice et même dans d'autres endroits moins évidents. De plus, compte tenu de la grande valeur des manuscrits et même des transcriptions de manuscrits, il est partout entendu qu'il faut suborner des gardiens pour pouvoir consulter. Londres possède également à cette époque trois grandes bibliothèques ecclésiastiques: celle de l'Archevêque de Canterbury à Lambeth Palace, celle de Sion College, et celle du Chapitre de

Westminster. Elles semblent être d'un accès facile. Sion College, par exemple, exige seulement la recommandation d'un homme d'Eglise ainsi qu'une taxe d'une demi-couronne. Elle propose en contrepartie des heures d'admission favorables (de huit à douze le matin et de deux à cinq l'après-midi) et même des chambres pour les étudiants qui désirent rester plus longtemps. Westminster de son côté, est ouverte gratuitement à tous les professeurs de Londres, toutefois, son fonds est réduit. Lambeth Palace, en revanche, est une grande bibliothèque de quinze mille volumes. Elle est ouverte à qui est en bon terme avec les bibliothécaires qui, là encore, sont la clef de tout.

La relative faiblesse ou la trop grande spécialisation des bibliothèques "publiques" dispose très tôt les antiquaires qui en ont les moyens financiers à la bibliophilie et à la construction de leurs propres "instruments de travail". Les collections privées se sont ensuite consolidées vers 1625. Ces bibliothèques sont dispersées ou détruites après 1640 mais quelques unes restent intactes comme celles de Lancelot Andrewes, de Sir Robert Cotton, de William Drummond et d'Henry Wriothesley. Avant 1640 on reste toutefois à des tailles de bibliothèques inférieures à deux-mille volumes. L'ère de la bibliophilie ne commence qu'au milieu du XVII^e siècle quand de grands intellectuels se mettent à rassembler les collections dispersées. C'est ce que font John Selden, John Evelyn, John Locke, John Morris, Samuel Pepys et Sir Kenelm Digby. Le cas de George Thomason, libraire londonien qui de 1640 à 1661 réunit quelques 23000 tracts en 2000 volumes est connu de tous les historiens de la vie politique anglaise de l'Interrègne.

Il n'est sans doute pas exagéré d'affirmer pour conclure que les bibliothèques jouent le rôle de véritables académies informelles et si elles en assument les charges elles connaissent aussi les menaces qui pèsent sur ces dernières. La concentration à Londres des bibliothèques les plus originales et les plus complètes fait de la capitale un lieu privilégié de l'étude mais aussi de l'émancipation des intellectuels.

3. Les théâtres.

a. Les audiences.

La précocité du développement des théâtres en Angleterre mérite que l'on s'attache maintenant à la façon dont ces derniers ont modelé la société intellectuelle londonienne en définissant des audiences, en faisant naître un champ littéraire autonome et en dotant certaines catégories sociales d'instruments critiques vis-à-vis du monde qui les entourait.

Depuis la parution en 1981 du livre de A.J.Cook intitulé The Privileged Playgoers of Shakespeare's London⁶⁸, la nature de l'audience des théâtres londoniens est l'objet d'un débat houleux. Cook critique en effet dans son ouvrage la théorie des deux audiences formulée par Harbage⁶⁹. Pour ce dernier, le public londonien se scinde en un public des théâtres de coterie et un public des théâtres populaires. Pour Cook, les choses sont plus nuancées. S'il existe bien deux types de théâtres, le théâtre populaire reste cependant une fiction. Une synthèse des statistiques sur la mobilité sociale à Londres et une reprise des travaux sur le degré d'alphabétisation la conduit à proposer un chiffre de 15% de la population de la ville comme évaluation de la proportion des privilégiés. La population londonienne étant de 180 000 individus en 1576 et de 350 000 en 1642 et le nombre de place de théâtres de 10 000 (chaque théâtre pouvait contenir entre 2000 et 3000 spectateurs), la conclusion de Cook est que la seule population des élites suffit à remplir les salles de spectacle. L'argument employé pour réfuter la présence de travailleurs, d'apprentis, d'hommes de peine et de prostituées, dont membres du conseil municipal et puritains déplorent la présence, est le résultat d'une analyse des salaires de ces catégories qui montre que les apprentis ne peuvent guère rassembler l'argent nécessaire pour la distraction théâtrale (le prix est d'un penny dans l'arène, de deux pences dans la galerie et plus cher encore dans les

⁶⁸ A.J.Cook, The Privileged Playgoers of Shakespeare's London, Princeton U P, 1981, 316p.

⁶⁹ A.Harbage, Shakespeare's audience, New York, 1941.

"loges de Gentilshommes"). Il n'est pas facile en réalité de démontrer l'absence d'un public modeste, la popularité des théâtres alors qu'il n'existe pas d'autre distraction commerciale est grande. Le public est socialement mixte de toute façon et la hiérarchie des places comme les prologues comportant des adresses aux spectateurs l'attestent suffisamment. Le public privilégié est certes prédominant, et les théâtres se remplissent surtout durant la période légale, lorsque la *gentry* afflue à Londres pour plaider ou pour chercher à obtenir un office à la Cour, cependant toutes les salles ne voient pas arriver le même public et de plus il y a une évolution nette de l'époque élizabéthaine et jacobéenne à l'époque caroline. Le théâtre "cavalier" de la seconde période, tout éclectique qu'il soit, est en effet majoritairement destiné à une audience d'élite et à servir la cause royaliste alors que le théâtre de la période shakespearienne est plus ouvert sur la ville, le monde des artisans et des marchands.

b. Les types de théâtres et leur répartition dans la ville.

Les deux traditions rivales, le théâtre populaire et le théâtre de coterie, se répartissent dans les salles de la capitale. Leur public est cependant certainement moins strictement divisé que Harbage ne l'a laissé supposer. Des aristocrates, par exemple, visitent fréquemment des salles dites populaires. Néanmoins, aucun londonien ne confondrait le théâtre de la Fortune et le théâtre des enfants de St Paul. Bien des différences sont là pour marquer des *habitus* sociaux de consommation culturelle différents.

Ce sont les populaires théâtres-arènes, dignes héritiers mais aussi contemporains des cours d'auberges de comédies, qui font l'originalité de Londres sur le plan européen. En effet, les théâtres de cour sont déjà connus en Italie mais les théâtres publics permanents de la taille du Swan, du Globe et de la Fortune sont une véritable innovation. Ils accueillent un public relativement varié qui se hiérarchise dans l'espace de la salle entre la basse-cour où l'on se tient debout et l'on paye moins cher, les galeries moins économiques et les loges enfin, qu'occupent même parfois les

aristocrates. Ils apparaissent à Londres après 1576 lorsqu'un édit interdit les performances des tavernes. Un coup d'oeil à la carte des théâtres dans la ville montrera que malgré tout, les tavernes-spectacles continuent d'exister après qu'on a décidé leur disparition, d'une part, et que d'autre part, les théâtres nouveaux (tels le Globe où jouait la compagnie de Shakespeare) sont construits par les entrepreneurs prudents en dehors des juridictions de la Cité. Ces lieux produisent des pièces jouées par des compagnies d'acteurs adultes professionnels.

Les théâtres privés, quant à eux, ne font jouer que des compagnies d'enfants, et ce pendant l'Hiver, lorsque la Reine et plus tard le Roi reçoivent à la cour. Ils offrent une alternative saisonnière aux théâtres d'adultes et se destinent à une audience d'exception. La clientèle y est effectivement plus choisie. Entre chaque acte, de la musique et de la danse viennent agrémenter le spectacle et le confort des spectateurs y est pris en considération (coussins sur les bancs, toits permanents). L'idéologie de la coterie sous-tend les préoccupations des auteurs et des entrepreneurs qui animent de tels lieux. Ces derniers considèrent comme la Comtesse de Pembroke qu'il y a une littérature pour les gens cultivés et une autre pour les ignorants. Il y aurait danger selon eux à céder à la tyrannie du nombre car les styles les plus "purs", la mode la plus élégante, qui font l'accomplissement du gentilhomme seraient bannies de la scène. De plus, l'aspect coterie permet aux courtisans de se retrouver entre égaux et de ne pas avoir à supporter la plèbe. Ce désir des privilégiés de jouir en toute tranquillité de leurs privilèges et de se différencier du commun est explicite dans les lignes de certaines pièces de l'époque, ainsi, dans Jack Drum's Entertainment(V.106-8), on vante les lieux où: "...un homme ne sera pas choqué par la puanteur de l'ail, ni collé à la veste à l'odeur de levain d'un brasseur de bière"⁷⁰. Au fil du temps, pourtant, la coterie devient moins fermée à cause de la curiosité des londoniens et au tournant du siècle, le théâtre de St Paul lui même voit son audience se transformer.

⁷⁰ ...*A man shall not be choakte with the stench of garlick, nor be pasted to the barmy jacket of a beer-brewer*", cité par W.R.Gair dans sa thèse p119, op.cit.infra.

Le premier théâtre privé à la ville est celui de l'école de grammaire de la cathédrale St Paul, dit Théâtre des enfants de St Paul⁷¹, le Blackfriars de John Lyly vient ensuite (1580-84). Les deux endroits bénéficient de libertés ecclésiastiques et donc échappent, tout comme les théâtres-arènes, aux ingérences de la juridiction urbaine (après 1608, la protection royale prend le relais de la protection du clergé). Leur audience est composée principalement de galants, d'aristocrates, de gentilshommes et de membres des *inns of court* toutes proches; des prix plus élevés (6 pences au minimum) garantissent une certaine mise à l'écart du peuple, l'exclusion peut également être obtenue par des invitations spéciales ou des contributions volontaires et onéreuses des spectateurs⁷². Le style de pièces qu'on y affectionne est tout différent du style des théâtres publics. Les liens avec les cercles de la Cour des théâtres privés sont évidents, les auteurs qui écrivent pour eux, Jonson, Davenant, pour ne citer que les plus célèbres, sont des courtisans. La Reine Henriette Marie elle même faisait donner des représentations privées pour elle et ses dames d'honneur à Blackfriars.

Le théâtre occasionnel des *inns of courts* mérite, quoi que lié aux théâtres privés (Marston, par exemple, l'auteur emblématique de St Paul, est membre des écoles de droit), d'être classé à part. Sont concernés ici les spectacles que l'on appelle des masques qui ont lieu une fois par an à l'initiative des écoles de droit. Les pièces jouées dans le voisinage de Temple par les jeunes aristocrates arrivant dans le monde sont l'occasion pour ces derniers d'affronter le public. Le style des *inns of court*, où s'exprime une tension entre la volonté de reconnaissance par la Cour et une critique toujours latente de cette dernière, est assez libre, voire avant-gardiste. La comédie autorise les joutes spirituelles qui font le bonheur des apprentis courtisans, ils s'essayaient à la satire, à la parodie, aux pastiches et même aux élégies.

⁷¹ Pour une analyse plus fine du théâtre des enfants de St Paul, voir R.Gair, The Children of Paul's: the Story of a Theatre Company, 1553-1608, Cambridge University Press, 1982.

⁷² Cela étant dit, R.Gair a bien montré (ibid.p.72-74) qu'il n'y avait pas de stricte exclusion et que le théâtre de St Paul servait de lieu de distraction à la population des quartiers environnant: le prix des places ne représentait après tout qu'1% du revenu hebdomadaire d'un commerçant.

Les théâtres privés construits entre 1615 et 1642, pour conclure sur cette description, sont une réponse au doublement de la population londonienne qui se produit dans la première moitié du XVIIe siècle. Ils ont pour nom le Porter's Hall, le Phoenix, le Salisbury Court et le Cockpit. Dans leurs salles "à l'italienne", le populaire et le distingué cohabitent, tout comme coexistent en bonne intelligence les catégories privilégiées. C'est toutefois la *gentry* qui afflue en ville pour affaires qui fait leur succès et non plus seulement une coterie aristocratique. Les sujets des pièces qui y sont jouées suggère que le public est double. S'il y a bien eu, en effet, des romances pastorales et héroïques reflétant les goûts d'une société de "Cavaliers", il y avait aussi des pièces plus traditionnelles et plus roturières dans leurs intérêts.

c. Les fonctions des théâtres.

La première des conséquences de la multiplication précoce des théâtres en Angleterre est la naissance, précoce elle aussi, de l'écrivain professionnel. Par l'écriture théâtrale, le dramaturge élisabéthain introduisait un nouveau type de patronage: celui du public. Il faut cependant d'entrée de jeu signaler qu'il est très difficile de ne vivre que de l'écriture. En moyenne, un auteur recevait entre 5 et 50£ (dans des cas exceptionnels) pour un livret. Il va de soi ici que c'est la compagnie qui décidait des thèmes qui devaient être abordés. Le cas de Shakespeare qui est à lui même son propre patron est exceptionnel. Quelquefois, lorsque la recette d'une journée avait été bonne, il arrivait que l'auteur reçoive une gratification supplémentaire. On se fera une idée de la somme en question si l'on sait que moins de 10£ par an est ne pouvait constituer une ressource unique. Or, Ben Jonson confie à Drummond que l'ensemble de ses pièces (au théâtre) ne lui a guère rapporté tout au long de sa vie que 200£. Il ne dit rien, il est vrai des 36 masques qu'il a écrit et qui lui ont quant à eux rapporté 720£. Au total, Jonson avait en moyenne un revenu de 25£ par an, ce qui constituait une somme rondelette mais ne le classait pas dans la classe

opulente⁷³. Si Jonson constitue un cas de réussite d'écrivain, ce qui est généralement admis, il est clair vu ce qui précède que l'on doit relativiser l'autonomie des auteurs professionnels. Ceux qui s'en tiraient ont plusieurs cordes à leur arc, ils écrivaient mais à l'occasion ils sont aussi comédiens, entrepreneurs de compagnies ou aubergistes. L'autre planche de salut pour les auteurs est la publication de leurs pièces sous forme de livres. Les pièces peuvent rapporter 10£ lorsque leur manuscrit est vendu à un libraire, mais ce que les auteurs y gagnent surtout, c'est de la légitimité. La pièce imprimée devient en quelque sorte éternelle et s'offre au jugement d'un public à la fois élégant et plus large, celui de ceux qui peuvent consacrer 6 deniers à un *in-quarto*, soit la moitié du salaire journalier d'un travailleur qualifié.

Le théâtre offre de surcroît un contexte où les auteurs se rencontrent, s'entraident, prennent conscience enfin de leur existence en tant que groupe: il est en somme "*le sénat le plus accompli des beaux-esprits*"⁷⁴. Pour qui n'est pas admis dans les coteries, pour les auteurs professionnels en particulier, il représente un pôle d'attraction unique dans la cité. En outre, le fait qu'il existe des lieux relativement indépendants en dehors de la cour et des grandes maisons aristocratiques, permet de troquer la grammaire du langage du patronage, le don et le compliment, contre une rhétorique plus libre. Plus besoin non plus d'attendre le bon vouloir de l'aristocratie pour jouer et exprimer des opinions nouvelles, la scène des théâtres publics autorise que l'on joue tous les soirs, selon la logique commerciale, devant une audience diversifiée.

En même temps qu'il confère une certaine autonomie au champ littéraire, le théâtre offre une image-miroir de la société élizabethaine et stigmatise la bipolarisation entre le peuple urbain et les classes aristocratiques. Les deux traditions rivales du théâtre public et du théâtre de coterie renvoient dos-à-dos deux visions idéologiquement déterminées du monde qui leur est contemporain. Ces visions

⁷³ Cette arithmétique est empruntée à P. Shoevyn dans The Literary Profession in the Elizabethan Age, Manchester UP, rééd. 1967, pp.92-93.

⁷⁴ "*the wits most accomplish senate*" formule citée par Gair, *ibid.*, p.75.

également critiques influencent à leur tour le public et font du théâtre une institution de plein droit dotée d'un pouvoir propre qui est celui de déterminer des modes et l'opinion publique.

En l'absence au seizième siècle de réels journaux, le théâtre pourvoit la population en nouvelles variées: meurtres sensationnels (ex: A Yorkshire tragedy), controverses politiques (ex: A Game at Chess, par Thomas Middleton), querelles littéraires (The Poetaster, par Ben Jonson). La plupart du temps, les pièces à buts journalistiques⁷⁵ utilisent la trame de livres de nouvelles déjà existant mais sont sévèrement contrôlées par la censure. Certaines pièces passent néanmoins au travers du crible gouvernemental, surtout quand le Roi, Jacques Ier par exemple, décide d'être tolérant. Les contemporains sont quoiqu'il en soit très conscients du potentiel subversif ou pacificateur du théâtre. Les souverains Stuarts, pour commencer, subventionnent les masques, véritables panégyriques de rois civilisant leurs sujets par la culture et la politique, afin d'offrir, par leur classicisme, un modèle de comportements au pays tout entier. Les patrons de l'aristocratie utilisent parfois eux aussi le théâtre à des fins de propagande. Essex faisant jouer Richard II avant son coup d'état n'est que le plus célèbre des exemples. La ville est encore un autre des bénéficiaires de la capacité des théâtres à produire de l'idéologie, et ce n'est pas par hasard qu'elle emploie des écrivains tels que Dekker pour vanter ses valeurs et sa grandeur. Les auteurs enfin, prennent aussi parfois sur eux de défendre certaines idées leur tenant à cœur, ainsi Middleton critiquant la politique de Jacques Ier face à l'Espagne dans A Game at Chess.

Il est à noter que les pièces les plus critiques sont jouées dans les théâtres privés. Le fait que ce soient des enfants qui les interprètent apporte certainement un élément de distanciation sur lequel tablent les auteurs pour obtenir de leur public un esprit toujours alerte. Le théâtre privé constitue également pour la Cour un lieu de rencontre privilégié. Les pièces fournissent souvent les sujets de la conversation courtoise et par là même créent un espace public de discussion intellectuelle et de critique assez

⁷⁵ Cf. J. Bakeless, "Christopher Marlowe and the newsbooks", Journalism Quarterly, vol. XIV, 1937.

original. De là partent rumeurs et idées nouvelles. L'actualité internationale y est analysée, les personnalités de la Cour y sont singées de façon suffisamment allusive pour que les auteurs ne prennent aucun risque, et tout cela fait les délices de la bonne société. Il convient d'ajouter que c'est par les représentations du Blackfriars ou du théâtre de St Paul que le public roturier se fait une idée de ce qu'est la Cour et de ce que sont ses travers. Les divertissements des *inns of court*, sont plus radicaux encore. A cause des intérêts littéraires mais aussi politiques des acteurs, on se risquait en effet à des critiques dangereuses de la monarchie. Les Antimasques, joués sous Charles Ier vont parfois jusqu'à insinuer que c'est le droit, incarné par les juristes, plus que le roi, qui constitue le garant de la paix sociale (cf. James Shirley, The Triumph of Peace, 1634). Les masques des *inns of court* représentent sans aucun doute l'un des plus beaux espaces de liberté intellectuelle dont aie disposé l'Angleterre des Stuarts.

Ce que Beaumont appelle "le commerce ordinaire et facile de se moquer des Lords, des courtisans et des citoyens"⁷⁶, suggère que les théâtres publics, de leur côté, sont des instruments précieux pour fomenter des sentiments populistes. Ils ont la réputation bien fondée d'entretenir l'instabilité de Londres depuis l'au-delà des barrières et des limites judiciaires de la ville en critiquant les autorités et l'ordre établi. Les *State Papers* sont remplis de récriminations contre les salles de spectacles, ainsi le *Red Bull* dans St John's Street, Clerkenwell, est cité parmi tant d'autres pour avoir en 1638 semé la sédition en laissant jouer devant une foule agitée une pièce brocardant un monopoliste célèbre, l'*alderman* William Abell⁷⁷. La peur sociale devant des foules incontrôlées rassemblées dans des lieux singuliers n'est sans doute pas le dernier des mobiles des puritains pour critiquer les théâtres et leurs faubourgs (qu'on se réfère à ce propos au pamphlet de Stubb, The School of Abuses, une des attaques les plus virulentes contre le théâtre). Ces derniers font tant et si bien qu'en

⁷⁶ "the ordinary and over-won trade of jesting at lords and courtiers and citizens" (Prologue de The Woman Hater, 1606).

⁷⁷ Cf. SP. Dom. 16/429/51-52 cité par V.Pearl dans London and the Outbreak of the Puritan Revolution, p 41.

1642, la loi incarne leur haine des spectacles "immoraux et décadents" et ferme purement et simplement les salles. Celles-ci ne sont rouvertes qu'à la Restauration.

Le théâtre joue un rôle de premier plan dans la vie intellectuelle londonienne: il confère à certains groupes, comme celui des auteurs ou celui des comédiens, leur autonomie. Il crée également des habitudes mentales au sein d'un public en formation. En outre, il est la métaphore du monde et reflète l'expansion de la connaissance que connaissent les sociétés élisabéthaine et jacobéenne. Enfin, en établissant une hiérarchie culturelle sur scène et dans les salles, il s'inscrit dans la dimension politique.

4. Tavernes et lieux de sociabilité urbaine.

La taverne, si l'on en croit la littérature du XVI^e et du XVII^e siècle est l'autre lieu de prédilection de l'intellectuel quand il n'est pas à la Cour ou sur son lieu de travail. Nombreuses sont les pièces de théâtre élisabéthaines⁷⁸, plus nombreuses encore celles de la Restauration⁷⁹, contenant une scène de taverne. Il n'est en effet guère de meilleur endroit qu'une taverne pour faire se rencontrer des personnages qui ne se connaissent pas, tout comme il n'est guère de meilleur endroit pour se sociabiliser quand on est nouvel arrivant dans la capitale. Les Londoniens de longue date passent eux aussi une bonne partie de leurs temps dans les tavernes dont ils ne sont jamais éloignés de plus de quelques centaines de mètres lorsqu'ils se promènent dans la ville. Si en 1553, en effet, une loi limite à 40 le nombre des tavernes londoniennes, en 1633 le chiffre passe à 211, puis en 1638 à 400 et avoisine en 1700 les 2000! La densité de ces établissements est tout aussi impressionnante que leur

⁷⁸ Entre autres exemples, on renverra en premier lieu aux pièces de Thomas Dekker à propos desquelles M.T.Jones Davies a recensé toutes les allusions aux tavernes dans son livre intitulé: Un peintre de la vie londonienne: Thomas Dekker, Collection des Etudes Anglaises, Didier, Paris: 1958, pp. 319-323. On citera encore, prises au hasard dans la littérature de l'époque, les pièces de Ben Jonson, The Devil is an Ass, Act III, sc I, Every Man out of his Humour, Act III, sc I, Act V, sc IV, VI et VII, la pièce de Middleton, Your Five Gallants, et celle de Beaumont et Fletcher, Wit Without Money, Act II, sc IV.

⁷⁹ The Beaux Stratagem de George Farquhar par exemple commence dans une auberge, la scène 2 de l'acte III de The Provoked Wife de Sir John Vanbrugh se déroule dans une taverne etc.

multiplication. Pour la seule année 1633, les archives officielles du gouvernement font état de cinq dénonciations de ce phénomène que les autorités voudraient limiter⁸⁰.

La taverne est le lieu de sociabilité urbain par excellence. D'une part, elle remplit un rôle d'intégration sociale pour la population émigrante et résidante en structurant le voisinage, d'autre part, elle remplit toute une série de fonctions économiques, sociales et politiques sur lesquelles il faudra revenir plus loin. Les rencontres d'intellectuels n'en sont pas exclues. Elle est intégrée dans une hiérarchie de consommation et ne représente qu'un des trois types d'établissements de boisson que l'on rencontre alors en Angleterre, les deux autres sont l'auberge et le cabaret.

Une enquête du gouvernement en 1577 enregistre pour tout le royaume 17 000 débits de boisson dont les auberges représentent 12%, les tavernes 2% et les cabarets 86%.

Dans une hiérarchie des prestiges, on classerait ces trois catégories de la façon suivante.

Les auberges occupent la position la plus haute. Peter Clark⁸¹ les définit ainsi, ce sont "(...)habituellement des établissements vastes et à la mode offrant vin, bière blonde et brune ainsi que nourriture élaborée et logis aux voyageurs aisés⁸²;(...)". Elles sont non seulement vastes mais encore très confortables car elles se doivent de recevoir dignement des visiteurs de marque voyageant le plus souvent à cheval ou en carrosse. La décoration des chambres était souvent élaborée. Clark donne l'exemple de The Bell Savage, sise près de Ludgate Hill qui sous Charles II possédait quelques quarante chambres, une bonne cave et des écuries pouvant accueillir une centaine de chevaux. Les auberges londoniennes prospèrent plus que toutes autres à cause de

⁸⁰ Cf. Calendar of State Papers Domestic, 1633-34, 12 juillet, 29 août, 8 et 18 octobre et 6 novembre 1633.

⁸¹ P.Clark a écrit l'ouvrage le plus synthétique et le plus documenté sur les tavernes anglaises; ce dernier s'intitule: The English Alehouse, A social History, 1200-1830, Longman, London: 1983, 353p. Ont été également consultés pour ce chapitre les ouvrages suivant: T. Brennan, Public Drinking and Popular Culture in XVIIIth century Paris, Princeton U.P., Princeton: 1988, 330p, R.Muchembled, Culture populaire et culture des élites dans la France Moderne, Paris. Flammarion, 1978, et D. Roche, "Le cabaret parisien et les manières de vivre du peuple", Actes du colloque Habiter la Ville, XVIe-XXe siècles, Presses Universitaires de Lyon, 1984.

⁸² Ibid., p5.

l'afflux de la gentry dans la capitale pendant le "term". Comme elles sont à la mode et "bien" fréquentées, elles sont aussi moins suspectes aux yeux des autorités qui les contrôlent beaucoup moins que les cabarets. Elles font aussi fonction d'entrepôts et de noeuds de communications comme le souligne leur fortes densités aux portes de la ville. On pouvait y louer aussi des carrosses, surtout après la Restauration. Cependant, leur fonction essentielle est la sociabilisation sous des formes variées. La rareté des grandes salles de spectacles dans la ville font aussi d'elles des centres de rencontre sociale privilégiés. On y donne des d_ners, des fêtes de voisinage ou de métiers, des bals, des assemblées, des réunions d'associations commerciales, des concerts et des spectacles divers. L'exemple le plus connu à Londres et celui de l'Auberge du Taureau près de Aldgate.

Les tavernes quant à elles, toujours d'après Clarke⁸³, "vendent du vin aux plus prospères mais ne disposent pas des onéreuses possibilités d'hébergement des auberges".

Une autre définition en avait été donnée par John Earle⁸⁴ en 1628, qui a le mérite d'être descriptive et critique: "une taverne, écrit-il, est un étage, ou, si vous voulez, une paire d'escaliers au dessus d'un cabaret où les hommes sont saouls avec plus de crédit et d'excuse". La taverne occupait en effet souvent un premier étage, au dessus d'une boutique. A l'entrée était un bar avec l'hôte ou l'hôtesse⁸⁵. L'immeuble possédait de grands celliers et plusieurs pièces meublées de cheminées, de tables et de chaises où servaient des garçons de salles. La description d'une taverne par Beaumont et Fletcher dans leur pièce The Captain (1613)⁸⁶, acte IV, scène 2, témoigne de ce que les salles recevaient parfois un nom:

-Garçon: "Mets sur l'ardoise un gallon d'alcool, et une pinte d'olives, pour la Licorne."

-Un bourgeois, à l'intérieur: "Ho là, serveur!"

-Garçon: "Tout de suite, tout de suite!"

⁸³ Ibid., p5.

⁸⁴ Cf. John Earle, Microcosmographie, pp.90-1

⁸⁵ Cf. Thomas Dekker, Northward-Hoe, p31.

⁸⁶ Voir aussi pour une description haute en couleur de la consommation et des moeurs des tavernes élizabéthaines, la pièce de Thomas Dekker intitulée The Guls Horne Booke, p255-260.

-un autre garçon: "Regarde dans la Tête de Harpie, là."

-Garçon: "Mets sur l'ardoise un quart de vin clair et pour le Bar, et une livre de saucisses dans le Pot-de-Fleurs".

Entre le premier serveur avec du vin.

-serveur: "Ils ont le diable dans la gorge, Tout de suite, tout de suite!"

Entre le second serveur:

-serveur: "Epice une pinte d'alcool pour les femmes dans la Fleur de Lys. Et Mets assez de gingembre. Ils rotent comme des tromblons; et Robin, envoie du tabac pour la Pie"⁸⁷.

Ce texte n'est pas seulement anecdotique et comique, il laisse en effet entendre que les élites peuvent maintenir la distance sociale en s'isolant dans des espaces plus ou moins clos. La consommation de la taverne elle-même garantit en outre l'exclusion de qui ne fait pas partie de ces élites: le vin et la nourriture sont chers (à l'époque de Pepys, le prix d'un repas variait de 8s6d dans les établissements à la mode à 2s6d dans les endroits moins en vue). Seule la bière est à la portée des gens modestes. En conséquence, la clientèle des tavernes se limite à la noblesse (le Journal de Walter Yonge mentionne par exemple en 1620 une société de jeunes gens se réunissant dans les tavernes londoniennes et comprenant "divers chevaliers, quelques nobles et quelques gentilshommes"⁸⁸), à la gentry et à la bourgeoisie aisée. Le titre ironique de la pièce de Thomas Randolph: The Drinking Academy⁸⁹ (1628), semble lui aussi indiquer que les jeunes aristocrates londoniens, ceux que le moraliste s'attendrait plutôt à voir fréquenter des académies de noblesse, ont gagné l'habitude de fréquenter les tavernes. La taverne est donc considérée comme un lieu relativement honorable à la différence des cabarets qui eux ne servent que de la bière ou de l'*ale*, accompagnées parfois d'une nourriture élémentaire, et qui par conséquent accueille seulement les

⁸⁷ -Boy: "Score a gallon of sack, and a pint of olives, to the Unicorn".

-A boy within: "Why, drawer!"

-Boy: "Anon, anon!"

-Another Boy: "look into the Nags Head there".

-Boy: "Score a quart of claret to the Bar. And a pound of sausages into the Flower Pot".

Enter First Servant with wine

-Servant: "The devil's in their throats, Anon, anon!".

Enter second servant:

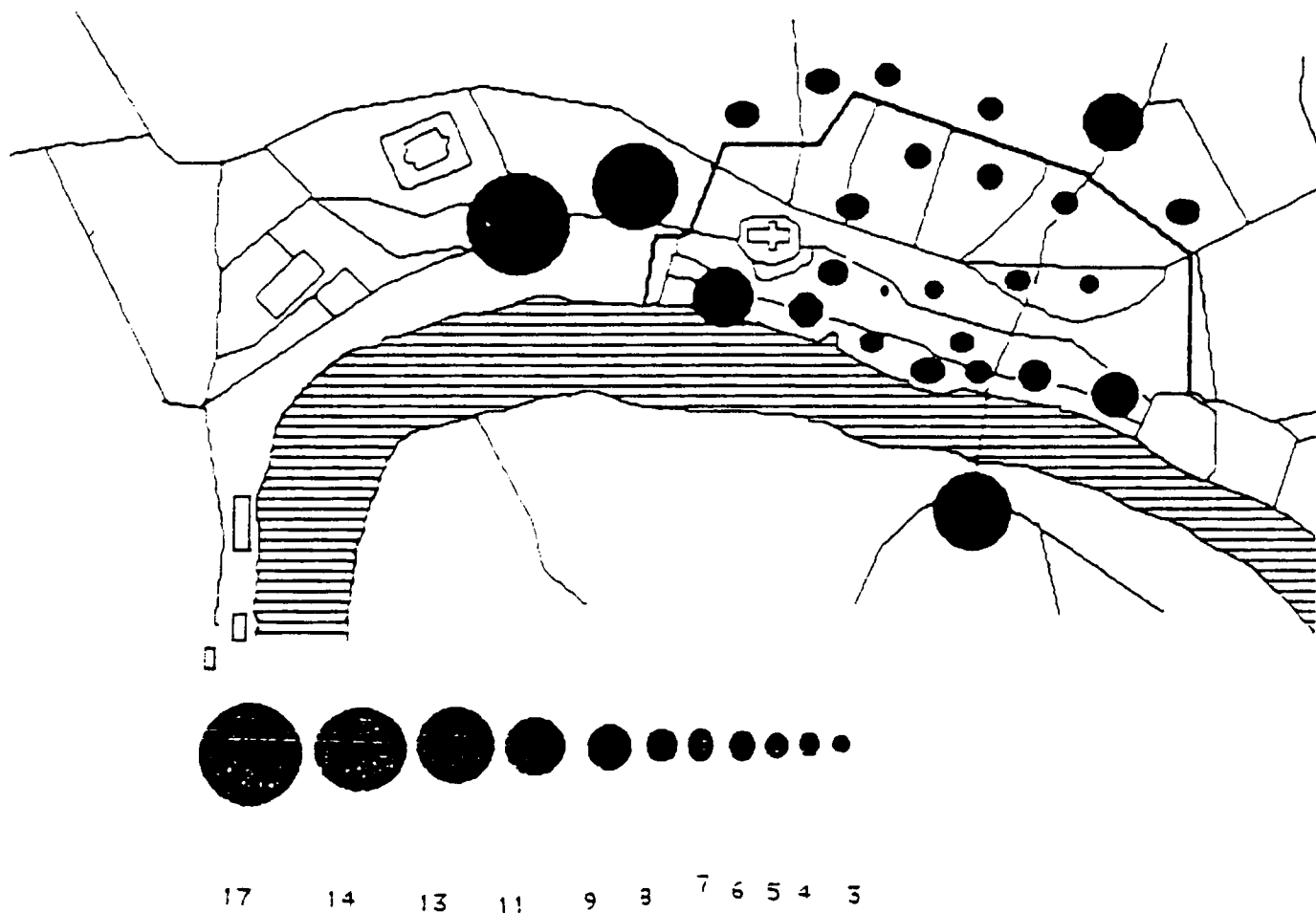
-servant: "Mull a pint of sack there for the woman into the flower de Luce. And put in ginger enough. They belch like pot guns; and Robin, fetch tobacco for the Peacock".

⁸⁸ Cité par Clarke p.13, référence: G.Roberts (ed.), Diary of Walter Yonge, Esq., Camden Society, old series, XLI, 1848 p70.

⁸⁹ Thomas Randolph, The Drinking Academy, repr Harvard U.P., Cambridge Mass.:1930.

plus pauvres. Ces cabarets fournissent quelquefois aussi le gîte mais leur confort est tel que les chambres ne peuvent convenir qu'aux moins fortunés.

Répartition des tavernes dans Londres d'après une enquête menée vers 1630 par le gouvernement (source: C.S.D.P.).



La répartition géographique des tavernes⁹⁰ dans la capitale révèle des concentrations plus importantes de ces établissements en dehors des murs dans des circonscriptions qui comptent parmi les plus pauvres (Ward of Farrington, without, ward of Bridge without etc...). Il ne faut cependant pas sauter immédiatement à la conclusion d'une corrélation entre les deux éléments. En effet, ces mêmes zones correspondent aussi à des points d'arrivée ou de départ des voyageurs dans la ville. De plus, le fort taux de présence de ces débits de boisson à l'ouest, entre la cité et Westminster, peut éventuellement s'expliquer par le fait que cet espace est l'espace de transition entre la Cour et la ville "juridique" d'une part et la ville commerçante d'autre part.

Les tavernes restaient semble-t-il ouvertes tard le soir, Pepys par exemple, se rend plus d'une fois à la taverne après minuit. La seule limitation imposée aux taverniers est de fermer leur établissement le dimanche pendant les heures de service religieux. Leur succès est dû à ce que leur fonction était multiple.

Elles intégraient les nouveaux arrivants qui y trouvaient du travail (cela est surtout vrai des cabarets) et des amis. Elles contribuaient en cela à la cohésion du tissu social. Les tavernes, toujours plus policées que les cabarets promouvaient également la civilité. Elles constituaient aussi des centres d'activité économiques parallèles. On y fait des affaires. Plus d'un contrat de marchand ou de commerçant, en effet, était signé dans une arrière salle dont le confort et le caractère semi-privé étaient toujours préférables au plein air des marchés. Ce fait est confirmé par la densité des auberges, des tavernes et plus tard des cafés autour de la Bourse. Il semble que certains contrats entre deux personnes privées, ou des promesses d'investissements, aient été aussi plus volontiers signés sur une table de taverne. Pepys, par exemple, signait toujours ses baux de locations avec son propriétaire dans un établissement voisin de chez lui.

Les médecins et les hommes de loi donnaient aussi certaines consultations à dates fixes chez un tavernier de leur connaissance. Certaines professions intellectuelles s'exerçaient dans les tavernes, en particulier à cause de la présence saisonnière de

⁹⁰ Il a été possible de dessiner une carte de cette répartition pour l'année 1633 car une enquête a été alors réalisée par le gouvernement pour endiguer la progression du "fléau" et ses résultats figurent dans les State Papers Domestic (CSP 1633, p276-277).

certaines personnes dans la capitale pendant la période d'activité. Ainsi, Ralph Agas, le mathématicien cartographe, rencontrait ses clients lorsqu'il était à Londres: "à la Fleur de Lys, en face de l'enseigne du Soleil, après Fleetbridge" puis "à l'enseigne du Heaume, dans Fetter Lane".

Une phrase de Dekker dans son ouvrage paru en 1606 intitulé Les Sept Péchés Capitaux de Londres montre que les tavernes assumaient aussi des fonctions moins recommandables mais il y a fort à parier qu'il fait plutôt allusion ici aux cabarets:

De jeunes boutiquiers qui viennent de s'aventurer sur les voies escarpées du ménage (...) s'ils veulent trouver une chandelle pour leur tenir compagnie dans n'importe quelle maison de rendez-vous (j'ai nommé la taverne), eux aussi se mettent à courir le prix de Londres à l'aide de trois armes principales: la boisson, la danse, le jeu de dés.

Mais la taverne elle même abritait parfois, comme en témoigne le journal de Pepys, des relations sexuelles illicites. Les jeux, les danses et la musique y trouvaient aussi leur place sous une forme plus élaborée cependant que dans les cabarets. Dès le XVIIe siècle existaient en effet des sociétés de musique, ou clubs, qui donnèrent naissance aux premiers concerts publics. Quelques notes du journal de Pepys attestent qu'à la Restauration, ces clubs impliquaient le versement d'un droit d'entrée assez élevé, renforçant encore le principe d'exclusion cité plus haut. On ne coopte jamais que ses pairs.

Si l'on se cantonne à ces descriptions, toutefois, la taverne apparaît comme un lieu qui ne peut être que bénéfique au pouvoir par la création de distractions et par le renforcement de l'ordre social, et on ne comprend guère la multiplication des plaintes de la ville et des tracasseries exercées par l'Etat sur les tavernes. C'est que l'on oublie alors que ces dernières portent en elles des ferments de critique ou de sédition. On y lit en effet les canards et les journaux et on les commente à haute voix. A la fin de l'Interrègne, Pepys fréquente certaines tavernes pour obtenir de serviteurs de personnages en place, en leur offrant une consommation, des nouvelles inédites sur les derniers événements. La discussion de l'actualité fait des tavernes de véritables forums politiques. Plusieurs sociétés de débat nous sont connues aujourd'hui à cause de leur rôle historique: durant la Révolution, par exemple, les Niveleurs se

réunissaient à "The Nags Head" près de l'Hôtel de Ville, sous les Stuart, la taverne de la Sirène et celle du Diable sont fréquentées par les célébrités du temps (elles mériteront plus loin plus ample discussion), plus tard, le Rota Club de Harrington se retrouve chez Will, une taverne transformée en café. Il semble cependant que les clubs à vocation de discussion politique étaient plus nombreux et surtout bien antérieurs à ce que la tradition laisse penser. Une lettre de William Fleetwood à Burgleigh, chancelier de la Reine⁹¹ en 1584 constitue un des indices qui permettent de l'imaginer: "Randolph, le fils d'un boulanger, arriva dans Fleet Street et là fit une déclaration solennelle et bonne pour un club".

Le prologue de Ben Jonson pour A Tale of the Tub(1633) démontre également que sous les premières années du règne de Charles Ier, la tradition continue: "Nous ne prétendons parler ici ni d'affaires d'Etat, ni d'un quelconque club politique mais d'un bain"⁹².

Il est clair cependant que les clubs se sont surtout multipliés dans les années 1640 et c'est de cette époque que date le texte du royaliste William Murray, serviteur de la chambre du Roi, qui dit bien la "douceur d'être inclus" dans un cercle de taverne et de boire ensemble:

"C'est un lieu où viennent les individus les plus fous du pays. La taverne de l'Ours, au pied du Pont, doit être aujourd'hui appâtée car les Gallants y accourent de toute part. Waggs ne désire qu'esprit et discours joyeux. Il y a là Wentworth et Willmot, et Weston et Lave, si il n'y avait ces fous alors qui diable viendrait boire à la santé de Will Murray; sur cela ils sont d'accord et chacun crie, A moi garçons, à moi! Un grand bourgogne à la santé de Will Murray. George Symonds se voue à commander le premier plat. Quand Stradling laissait échapper un lévrier (peut-être un mot d'esprit rapide? NdT), qui attrapait l'Ours par le nez (allusion aux combats de chiens et d'ours alors courants à Londres, le sens de cette expression métaphorique est toutefois peu clair hors du contexte NdT), à les voir si naturels, Hugh Pollard souriait, lui qui se soignait depuis longtemps à l'huile des Canaries, et haussait la tête pour que George Goring puisse voir qui criait ainsi: à moi garçons, à moi! C'est un plaisir que de boire parmi ces hommes car ils ont de l'esprit et de la valeur, ils sont tous capables de manier l'épée et la plume, de courtoiser une Dame et d'exciter une putain, et au milieu de tout leur vin, de discuter de Platon et de l'Arétin. Et quand

⁹¹ Papers Domestic (CSP 1584)

⁹² "No state-affairs, nor any political club pretend we in our tale, here, of a Tub" in Ben Jonson, A Tale of a Tub, vol VI de The Works of Ben Jonson, ed W.Gifford and F.Cunningham, London: 1865, p121.

vient le moment de boire à la santé de quelqu'un, tous tombent à genoux et qui en a envie s'écrie: à moi, garçons, à moi!"⁹³.

Ici encore, on constate le choix délibéré d'égaux (tous sont des membres de la Cour et de fervents royalistes), de gentilhommes portant l'épée et partageant des valeurs et une culture communes. Comme Thomas Brennan l'a montré pour les cabarets parisiens⁹⁴, l'identité du groupe est renforcée dans ce genre d'endroits par le prix payé en commun pour les consommations ou par le fait que l'un des membres paye pour tout le monde (dans une logique du don et du contre-don). En buvant à la santé de chacun alternativement, on réassure la pérennité du groupe dans un geste qui ressemble à un serment de fidélité et d'amitié. De la même façon, ces clubs se réunissent régulièrement dans le même lieu(cf Pepys) afin de donner à la société une source d'identité dans une continuité temporelle. Si l'on manquait une séance, on était aussi parfois tenu de payer une amende.

Il faut toutefois remarquer que ce texte n'est qu'une représentation et qu'il ne doit pas être pris forcément comme une image fidèle de la réalité. En effet, on sent à travers ces lignes un écho des poètes latins que les anciens étudiants d'Oxford et Cambridge, en bons potaches, se plaisent à parodier. Quoiqu'il en soit, les modèles poétiques peuvent tout aussi bien eux-mêmes avoir une influence en retour sur les pratiques et après tout, si Horace peut fournir un alibi à ceux qui agrémentent la philosophie de vin de Bourgogne, pourquoi pas?

⁹³ *Come hither the maddest of all the land, the Bear, at the Bridge-Foot this day must be baited. Gallants flock thither on every hand. Waggs wantonly minded, and merry conceited. Ther's Wentworth and Willmott, and Weston and Lave, if these are not mad boys, who the devil would you have, to drink to Will Murray, they all do agree, and every one crys, to mee, boys, to mee! A great burgondine for Will Murray's sake, George Symonds, he vows the first course to take: when Stradling a Graecian dogg let fly, who took the bear by the nose immediately. To se them so forward, Hugh Pollard did smile who had an old cur of canary oyl, and held up his head that George Goring might see, who then cryed aloud To mee, boys to mee! Tis pleasure to drink among these men for they have witt and valour good store, they all can handle a sword and a pen, can court a lady and tickle a whor, and in the middle of all their wine discourse of Plato and Aretine. And When the health coms fall-down on their knees and hee that wants, cry, to me Boys to mee.* tiré de Wit Restored, the Gallants of the Time, p118-119: supposed to be made by Mr William Murray of his Majesties Bedchamber about 1640.

⁹⁴ Ibid.

La prolifération des clubs de buveurs intellectuels, dont le club de l'Ours fournit un excellent exemple, durant la période Caroline, reste un mystère. On a pu suggérer⁹⁵ que de telles académies bacchiques se sont modelées sur l'exemple français des cabarets ou "tavernes à la mode" qui fleurissait à Paris dans les années 1620. Ces cabarets d'outre-Manche, portant par exemple le nom de la Pomme de Pin ou de La Croix de Lorraine, étaient fréquentés par des Libertins comme Théophile de Viau. La circulation d'aristocrates entre Londres et Paris était alors commune en raison des origines françaises de la reine Henriette-Marie et de sa cour gallicisée. Théophile de Viau lui même était venu auparavant en 1616 à Londres et son oeuvre était populaire parmi un cercle de poètes dont Suckling, Carew et Lovelace. de la même façon que les cabarets, les académies littéraires parisiennes comme celle qui se réunissait chez Piat Maucors, exerçaient leur influence sur l'Angleterre. A Londres, la cour de la Reine copiait le platonisme en vogue sous Louis XIII et parallèlement, peut-être en réaction (?), les clubs des tavernes de la ville copiaient le libertinage savant. Ce moment particulier de l'histoire des tavernes sera développé ultérieurement (chapitre III).

Après la révolution puritaine, les choses changent en ce que les cafés, plus moraux et plus civils (voir chapitre IV), détrônent les tavernes, en étant parfois d'ailleurs construits sur les emplacements occupés par leurs prédécesseurs. Le principe de sociabilité reste cependant le même, l'alcool en moins. Leur succès en tant que lieu de débats fut cependant plus large que celui des tavernes. Aussi importantes puissent-être les tavernes et les cafés dans la formation de l'opinion et du goût littéraire, ils ne sont pas les seuls endroits où les Londoniens peuvent s'abreuver en nouvelles. Ben Jonson dans The Staple of News (1625), résume assez bien la situation en localisant les quatre points cardinaux de la boussole du vendeur de nouvelles à "la Cour, la cathédrale de St Paul, la Bourse et Westminster". Cette description reste correcte pour l'Interrègne pour peu qu'on ajoute à la liste l'Hôtel de Ville. Dans la Cité, St Paul et la

⁹⁵ Cf. W.R. Gair, Literary Societies from Parker to Falkland, Cambridge unpublished PhD, pp.144-147.

Bourse sont en effet des points de passage obligés. La cathédrale, outre ses fonctions épiscopales et religieuses (et les sermons des prédicateurs sont des événements importants dans la vie culturelle de la capitale, surtout quand par exemple le prêtre en chaire s'appelle John Donne!), assume des fonctions sociales importantes: on s'y donne des rendez-vous galants, on y vend des pamphlets sous le manteau, on peut y louer des serviteurs, y fréquenter des prostituées, y donner la quête aux enfants de chœur, se faire voler sa bourse par des criminels... pour résumer, on y rencontre toute la société londonienne au grand complet et dans sa diversité. Avec ses échoppes situées sur les bas-côtés de la nef et dans les chapelles latérales (où travaillent par exemple relieurs et instituteurs gagés!), la cathédrale fonctionne un peu, selon la comparaison de Reavley Gair⁹⁶, comme une galerie commerçante couverte élizabéthaine! Le voisinage de l'église offre lui aussi des intérêts multiples. Le cimetière de St Paul est bordé de boutiques nombreuses dont les échoppes des 25 libraires les plus fameux⁹⁷ et des fabricants d'instruments⁹⁸. Chez ces commerçants d'un type un peu particulier, la clientèle cultivée aime à flâner et à discuter avec ses pairs. Le théâtre des enfants de St Paul est lui aussi l'occasion de rencontres mondaines. Les tavernes de St Paul sont également le rendez-vous des voyageurs du fait de la centralité de la cathédrale et sont par conséquent l'un des premiers endroits où les renseignements sur l'extérieur arrivent.

La Bourse Royale est l'autre pôle de circulation de nouvelles de la cité. A son activité économique et financière s'ajoute une activité de consommation ostentatoire des élites car on y trouve les boutiques de mode (135 échoppes occupent la galerie du premier étage). Une gravure datant de 1644 exécutée par Wenceslaus Hollar représente le bâtiment construit sur la commande de Sir Thomas Gresham en 1566: on y voit la cour intérieure bondée de marchands, chaque groupe à son point de rendez-vous coutumier, et de gentilshommes portant l'épée. La Cour, ainsi que les tavernes et plus

⁹⁶ R.Gair, *The Children of Paul's*, Ibid., pp.27-31.

⁹⁷ Cf.R.B.McKerrow, *A Dictionary of the Printers and Booksellers in England, 1557-1640*, The Bibliographical Society, London:1910.

⁹⁸ Cf.E.G.R.Taylor, *The Mathematical Practitioners of Tudor and Stuart England*, C.U.P., Cambridge: 1954.

tard les cafés environnants, était la meilleure source de nouvelles commerciales et étrangères. Le nombre d'occurrences dans le journal de Pepys de la bourse royale comme lieu d'échange de nouvelles est de 72!

Qu'il y ait dans la ville de Londres des lieux très spécifiques où peuvent se rassembler des populations, se rencontrer des milieux différents, pour échanger des idées et des informations n'étonnera personne. La spécificité londonienne vient surtout du fait que précocement, la Cour, et plus généralement le monde des gentilshommes, se retrouvent dans la cité autour des plaisirs de la boisson avec l'élite intellectuelle et marchande de la ville. Bien sûr, en France aussi, au début du XVII^e siècle, la capitale secrète ses académies et ses cercles aristocratiques⁹⁹ mais ce n'est qu'en Angleterre que le cadre urbain propose des lieux semi-publics de débats à vocation plus ou moins politique. Ce n'est qu'à Londres que la vie intellectuelle peut s'épanouir si tôt en dehors de la Cour.

Quatrième partie. La diffusion du savoir.

1. La demande

Les transformations de la vie intellectuelle londonienne sont en relation étroite avec l'apparition précoce en Angleterre d'un public plus large pour le savoir. Le développement d'une *middle class* nombreuse n'y est pas étranger. En effet, cette classe moyenne est consommatrice d'une culture nouvelle où les écrits religieux, les ouvrages concernant la vie pratique, les sciences appliquées, le théâtre et la littérature de colportage, font recette.¹⁰⁰

Par ailleurs, la circulation du savoir devient nécessité dans un monde où tout semble changer vertigineusement, aussi bien dans l'économie (avec l'ouverture de nouveaux

⁹⁹ Voir à ce propos A.F. Yates, French Academies in XVIIth century, 19... ainsi que R. Pintard, Le Libertinage Erudit, Slatkine, Genève:1983, 765p.

¹⁰⁰ L.B. Wright, Middle Class Culture in Elizabethan England, University of California Press: Chapell Hill, 1985, 733p.

espaces, l'épanouissement du grand négoce et le rythme accru des progrès techniques), dans la politique et dans le domaine de la pensée (avec le renversement du vieux paradigme médiéval). Londres, capitale politique, économique et culturelle, se trouve être le lieu où les bouleversements surviennent le plus vite.

La noblesse, la *gentry* et la marchandise ont compris la nécessité de s'investir dans le mouvement intellectuel dès l'orée du XVI^e siècle. Au départ néanmoins, les conditions sont assez inégales d'une catégorie sociale à une autre. Pour la noblesse, l'accès aux universités et aux livres est par définition assuré. En outre, les réseaux servant à collecter le savoir qu'elle utilise sont à la fois nationaux et européens. Le passage quasi-obligé dans la formation nobiliaire par le Grand Tour permet à l'aristocrate cultivé d'avoir dans les pays qu'il visite des correspondants qui lui seront utiles sa vie durant. Ceci est vrai pour toute la période. Ainsi Sir Philip Sidney échange avec Hubert Languet de 1573 à 1580 toute une série de lettres où il est question de conseils académiques mais aussi d'éléments de politique internationale. Le cas de lettres de ce genre n'est pas isolé. Lord Scudamore, de son côté payait en 1620 un épistolier professionnel, John Pory, la somme de vingt livres par an pour recevoir de Londres des nouvelles du Parlement et de la ville. La *gentry*, quant à elle, a vite pris conscience que son avenir dépend moins de son aptitude à la guerre que de son éducation, de son savoir et de sa capacité à rassembler des données sur le monde qui l'entoure. Elle investit donc dans les études de ses enfants et, parfois, dans l'utilisation d'informateurs. Dès 1618, par exemple, Thomas Lorkin écrit chaque semaine à Sir Thomas Puckering resté en province contre rétribution. Les marchands, enfin, calquent leurs réseaux d'informations sur leurs réseaux commerciaux et il n'est pas rare que des lettres sur l'état du marché à Anvers discutent aussi de la conjoncture politique internationale. Si les économies d'échelles diffèrent entre noblesse, *gentry* et marchandise, les canaux de diffusion du savoir et des nouvelles sont cependant pour tous les mêmes: les livres imprimés, les manuscrits et le courrier.

2. Les moyens de diffusion:

a. Les manuscrits et les livres

Une querelle sur les rôles comparés du manuscrit et de l'imprimé a été lancée en 1979 par Elizabeth Eisenstein¹⁰¹. Sa thèse concernant la révolution scientifique consiste à mettre l'accent sur le rôle de l'imprimé et des endroits où la censure des presses ne s'exerce pas. Elle juge par exemple que "la publication était indispensable pour qui cherchait à faire une contribution scientifique". Pour elle, lettres et manuscrits sont des modes de communication parfaitement inadaptés aux nouvelles conditions du savoir. C'est aller sans doute un peu vite en besogne que de glisser à de telles conclusions. A la vérité, en effet, tout tend à prouver que les deux médias ont connu un succès parallèle, aussi bien dans le domaine littéraire que dans le domaine scientifique.

Il est difficile de comprendre aujourd'hui la raison pour laquelle la plupart des oeuvres littéraires ou scientifiques majeures du XVI^{ème} siècle ont circulé d'abord essentiellement sous forme de parchemins écrits à la plume, en réalité, plusieurs mobiles expliquent le comportement des auteurs de la Renaissance. Le premier d'entre eux est le fonctionnement des modèles cléricaux. Pour l'Eglise, la production intellectuelle, don de Dieu, ne peut être l'objet de transactions économiques et le commerce du livre est réprouvé. Cette doctrine n'est pas rigoureusement suivie mais influe néanmoins sur les comportements. Les modèles aristocratiques tendent à avoir les mêmes effets: pour Balthazar Castiglione, le courtisan doit avoir la capacité "d'écrire en vers et en prose, notamment dans sa langue vernaculaire". Les poètes qui comptent, il faut l'avouer, sont au XVI^e siècle en majorité écrasante du monde des courtisans. La poésie elle-même est un moyen d'expression privilégié à la Cour où la Reine elle-même se pique de faire des vers. C'est un moyen de dire les choses sans les dire vraiment, de distraire ou de convaincre un auditoire, de séduire les Dames et de

¹⁰¹ E.Eisenstein, The Printing Press as an Agent of Change, Cambridge University Press, Cambridge, 1979 .

flatter les supérieurs ou les égaux. C'est une parole civilisée capable d'exprimer en peu de mots un sentiment ou une situation complexe. "évaporer ses pensées en un sonnet" écrit Henry Wotton à Essex. Cette parole est l'apanage des cercles de la Cour. Elle ne doit pas en sortir et les poètes publics, auteurs de ballades de rues ou de livres de poésie bon marché sont méprisés par ceux qui vivent autour de la Reine et de ses proches. La poésie est une distinction suprême, c'est pourquoi elle ne doit pas être mise dans les mains du vulgaire, dans les mains de cette middle class montante aux prétentions littéraires injustifiées. Elle ne doit donc en aucun cas être publiée. Le choix d'une circulation manuscrite des textes semble alors s'imposer comme allant de soi. Les textes sont en effet copiés par leurs auteurs ou par des copistes professionnels en un nombre limité d'exemplaires et circulent dans des coteries aussi jalouses de leur clôture que le salon Verdurin. Philip Sidney par exemple, écrit l'*Arcadie* "on loose sheets of paper"¹⁰². Il, tient expressément à ce que son texte ne soit pas publié et l'*Arcadie* n'est devenue le livre fameux apprécié encore aujourd'hui qu'à cause de l'intervention de certains amis de Sidney auprès de ses ayants-droit, cela après la mort de ce dernier. Les publications posthumes sont monnaie-courante au XVIIe siècle. De manière générale, les courtisans en vue (Gascoigne, Oxford, Raleigh, Dyer...) oient leurs poèmes comme des choses légères destinées à une audience limitée et surtout pas comme des monuments littéraires voués à une quelconque postérité. Les Gentilshommes amateurs cherchent à éviter ce que J.W.Saunders appelle le stigmatisme de l'imprimé¹⁰³ soit en refusant de publier leurs vers, soit en les publiant anonymement et en déclinant leur responsabilité. Shakespeare lui même avec ses Sonnets destinés à son patron et à ses amis n'échappe pas à la règle.

Du côté des Sciences, le défaut de communication et de coopération entre les savants par les livres peut sembler à nos yeux contemporains être un grave handicap à tout développement, mais à la Renaissance, on considère que le savoir est le bien et la

102 J.W.Saunders, 'From Manuscripts to Print: A Note on the Circulation of Poetic MSS in the Sixteenth Century', Proceedings of the Leeds Philosophical and Lit.Soc., 6-8, Leeds, 1951, pp.513-514

103 J.W.Saunders, 'The Stigma of Print: a Note on the Social Bases of Tudor Poetry', Essays in Criticism, 1, Oxford, 1951, pp.139-164

responsabilité des élites et de ceux qui détiennent les secrets par leur appartenance à un métier. Cette idée est héritée de la tradition ésotérique de l'alchimie, grande utilisatrice de codes et de chiffres et de l'éthique des corporations qui tiennent à préserver leurs savoir-faire. Ce n'est que petit à petit que la circulation l'écrit est perçue comme condition nécessaire de la constitution d'une communauté scientifique¹⁰⁴.

Echapper à la censure est une autre raison de la limitation de la circulation des textes à la voie manuscrite. L'*Arcadie*, par exemple, a un contenu politique caché qui fait que son auteur préfère peut-être ne pas encourir le déplaisir de la Reine par une diffusion trop large d'idées séditieuses. Qui sait ce que peut devenir un texte aux mains d'un public incontrôlé? Les écrits catholiques eux aussi, pour échapper à l'index, circulent en manuscrits tout d'abord dans une audience d'aristocrates influents (Southwell, par exemple, est lu dans la coterie des Arundel/Howard). On peut suivre au hasard des *Commonplace Books* le parcours d'un manuscrit. Peter Mowle est un représentant typique de ces copistes qui ont forgé un modèle de piété pour les familles nobles vivant dans leurs demeures provinciales. A partir des dédicaces de son *Commonplace book*, il est possible de se faire une idée du réseau de circulation des manuscrits catholiques dans l'Est de l'Angleterre; ce dernier englobe les Hereford et les Garneys du Suffolk, les Knyvett et les Bacon de Baconsthorpe du Norfolk, ainsi que les Devereux, les Willoughby et les Paulet. Des cercles identiques ont été identifiés dans le milieu jésuite ou dans les quartiers catholiques de Londres (Spitalfields, Clerkenwell); ainsi, il a été possible de reconstituer les réseaux de diffusion des textes de Robert Southwell et de Robert Persons, jésuites fameux sous Elizabeth¹⁰⁵: tout part en général de grandes maisons aristocratiques mais les prêtres papistes prennent également de forts risques pour distribuer leurs papiers de maison à

¹⁰⁴ Voir W.Imon, "From the Secrets of Nature to Public Knowledge" in *Reappraisal of the Scientific Revolution*, Cambridge:C.U.P., 1990 et du même auteur, l'article intitulé "Arcana Disclosed" in *History of Science*, 1984, pp.111-150.

¹⁰⁵ Nancy Pollard Brown, "Paperchase: the dissemination of catholic texts in Elizabethan England" in *English Manuscript Studies 1100-1700*, vol I, ed. by Peter Beal and Jeremy Griffiths, Basil Blackwell, Oxford, 1989.

maison. L'identification des canaux de diffusion des textes est la plupart du temps, il faut l'avouer, extrêmement complexe. Il suffit cependant de savoir que l'efficacité du système des coteries est tel que même dans les cas où l'utilisation de presses clandestines est envisagée et finalement réalisée, le manuscrit n'est que très tardivement abandonné.

Si le manuscrit a conservé un rôle primordial tout au long de la période, la diffusion de l'imprimé n'est cependant pas un phénomène secondaire car ce support concerne d'autres strates de population que celles qui s'intéressent aux manuscrit. Le XVI^e siècle connaît de surcroît une véritable explosion de la production imprimée¹⁰⁶. Le coût d'achat des livres baisse considérablement: il oscille entre quelques shillings pour les ballades populaires et cinq livres sterlings pour les ouvrages rares ou luxueux. Il convient de préciser ici que si certains sont obligés par le devoir du paraître d'afficher un luxe ostentatoire jusque dans leurs rayonnages, d'autre préfèrent se moquer des reliures dorées à l'or fin et acheter des livres d'occasion (les livres, par exemple, que Robert Burton, l'auteur de *l'Anatomie de la Mélancolie*, possède dans sa bibliothèque, sont pour les trois quarts d'un aspect modeste). L'apparition de différents formats est une autre occasion de diminuer les coûts, rares sont ceux qui n'en ont pas bénéficié. Le calcul des sommes consacrées à la constitution d'une bibliothèque permet de mesurer combien l'accès au livre est devenu facile, pour la plupart des gens concernés tout au moins, c'est-à-dire des privilégiés. Le Comte de Northumberland par exemple, débourse en moyenne cinquante livres par an pour garnir sa bibliothèque alors que son revenu annuel est de douze-mille livres (la dépense représente par conséquent 0,4% de son budget). Les chiffres produits pour deux membres de la gentry, Sir John Harrington et Sir John Harrison, sont sensiblement les mêmes avec des pourcentages de leur budget avoisinant les 0,35%. Cela peut sembler maigre mais il faut tenir compte des autres

¹⁰⁶ Sur ce sujet, on renverra simplement, parmi l'abondante littérature qui existe déjà, à H.S.Bennet, *English Books and Readers, 1603-1640*, Cambridge, C.U.P., 1979 et à G.Pollard, "The English Market for Printed Books: the Sandars Lectures 1959" in *Publishing History*, vol.4, 1978, pp.7-48.

dépenses qu'implique la charge de vivre noblement et le chiffre devient alors assez conséquent. Les sommes en jeu permettent en tout cas de former des bibliothèques de tout premier ordre. Ben Jonson, qui lui n'est pas noble mais est réputé posséder une des plus belles bibliothèques de son temps, consacre à cette dernière, en plus de ses propres deniers (soit peut-être 10 livres par an) les 20 livres annuelles que lui alloue le comte de Pembroke. Le prix des livres n'est donc pas un obstacle insurmontable pour la plupart des intellectuels. Encore faut-il savoir néanmoins où se procurer les dernières nouveautés pour ne pas se retrouver détenteur d'une culture obsolète. On observe que le londonien est de ce point de vue avantagé par rapport à son homologue provincial. En effet, l'activité de l'imprimerie se concentre à Londres et dans les deux villes universitaires, la compagnie des Editeurs a même fait édicter un règlement pour rendre cela officiel et définitif. De fait, il est facile pour l'homme de culture londonien de se procurer ce qu'on imprime chez lui. Il lui suffit de se rendre dans les quartiers des libraires, celui de St Paul par exemple, où l'on trouve à la fois des échoppes spécialisées et des relieurs. Les livres étrangers sont à peine plus difficile à acquérir que les productions nationales. Il suffit souvent de connaître la boutique qui les distribue comme celle du fameux libraire Ascanius de Renalme sous les règnes de Elizabeth et de Jacques Ier ou celle de Henry Fetherstone sous celui de Charles Ier. Une autre méthode pour se procurer des livres étrangers est de compter sur des réseaux d'amis à l'étranger. Quelques échanges épistolaires entre Sir Philip Sidney et Hubert Languet sont assez parlants à ce sujet. Dans une lettre envoyée de Venise le 19 décembre 1573, Sidney interroge:

*Dîtes moi également, dans votre prochaine lettre si vous avez en votre possession l'Historia del Mondo de Tarchagnota, les Lettere de Principi, les Lettere de tredici illustri Homini, les Imprese di Girulamo Ruscelli et le Il Stato di Vinegia scritto da Contarini e da Donato Gianotti. Tous ces ouvrages sont intéressants et s'il y en a d'autres que vous voudriez avoir, je peux facilement vous les faire envoyer*¹⁰⁷.

¹⁰⁷ Tell me too in your next if you have the historia del Mondo di Tarchagnota, the lettere dei Principi, the Lettere de tredici illustri Homini, the Imprese di Girulamo Ruscelli and the Il Stato di Vinegia scritto da Contarini e da Donato Gianotti. All these are interesting books, and if there are any others you would like to have, I can easily have them sent to you.

Le 18 avril 1574, il demande à la suite de cette première proposition un livre en italien intitulé "Le stratagème du Roi de France", c'est un système d'échange qui est en train de semettre en place. En février 1578, Languet lui annonce:

Je vous ai envoyé les travaux sur les questions german,iques, comme vous me l'aviez demandé. Je les ai donné, sous forme de trois paquets, à Ascanius de Renalme, un libraire londonien, que vous devez payer pour le port.¹⁰⁸

En mars de la même année, Sidney écrit:

Je vous prie de saluer pour moi Clusius et de dire à Maître Salvart que je me sens grandement en dette envers lui pour le livre traduit en français qu'il m'a envoyé¹⁰⁹ et dans une autre lettre: J'ai reçu le traité de Schuendi de la part du Comte de Hanau¹¹⁰.

Il semble que les canaux de circulation des ouvrages étrangers utilisent à la fois les libraires londoniens itinérants et les aristocrates voyageurs. Ascanius de Renalme, dont il est question ici, est un personnage célèbre dans le monde des négociants en livres. Il est vénitien et réside longtemps à Londres où il importe des livres italiens. Il maintient aussi des connexions aux Pays Bas puisqu'il est l'agent de Christophe Plantin en Angleterre. De plus, il fréquente régulièrement le marché des livres de Francfort. Les canaux de circulation des imprimés qui viennent d'être décrits ici sont toutefois réservés à une population de privilégiés, c'est à dire à l'aristocratie et aux négociants internationaux. Mais si l'achat n'est pas toujours à la portée de toutes les bourses, les livres sont en revanche très souvent prêtés. Là encore, tout est question de réseaux d'amis et de connaissances. L'analyse d'un circuit de prêt est possible dans le cas de Cotton qui a laissé avec ses catalogues de bibliothèque des feuilles manuscrites où sont couchées des listes d'emprunteurs. Prendre la précaution de tenir de telles listes était sage, on sait par exemple qu'Aubrey ne rendit jamais à Simonds d'Ewes certains de ses précieux manuscrits. Malgré les désagréments, l'habitude de faire circuler ses livres semble avoir été bien ancrée parmi les intellectuels. Une lettre de

¹⁰⁸ *I send you the works on german affairs, as you requested me. I have given them, made up into three parcels, to Ascanius de Renalme, a London bookseller, whom you must pay for the carriage.*

¹⁰⁹ *I pray you to salute Clusius and tell Master Salvart that I am greatly indepted to him for the book he sent me translated into french.*

¹¹⁰ *I have received Schuendi's treatise from the Count of Hanau.*

Gabriel Harvey à Arthur Capel datée de 1573 présente l'avantage d'être à la fois un témoignage sur les pratiques de prêts de livres dans le milieu universitaire (et sur ses difficultés!) et un panégyrique du savoir. Elle témoigne de l'enthousiasme, fréquent dans le monde des auteurs, pour la communication d'informations à des amis ou à des étudiants favoris:

Mr Capel, je ne doute pas que vous ayez suffisamment utilisé ou au moins parcouru ces tragiques pamphlets de la Reine des Ecossais: comme vous avez achevé il n'y a pas si longtemps le fort élégant traité de Mr Chek contre la sédition: et très récemment une bonne partie du Miroir des Magistrats: les livres à mon sens valent d'être lus et relus, à la fois pour leur style et leur matière. Maintenant, si vous en avez le loisir, (car je vous suppose de bonne volonté en vérité), je vous propose de parcourir toute partie du livre de Mr Ascham qui vous interesse, (car je suppose que vous l'avez exploré de fond en comble fort raisonnablement déjà) ou d'écouter le rapport des furieux outrages de Fraunc en anglais, ou d'achever la lecture du Livre du Courtisan en latin (ce que je souhaiterais faire moi même et que je voudrais que vous fassiez vous même pour diverses raisons) ou de fréquenter un quelconque chapitre de Osorius, Sturmius ou Ramus, ou de jeter un regard à quelque autre livre en ma possession et que je pourrais vous passer en échange de ceux quez vous avez; venez donc vous même, ou envoyez quelqu'un, et faites votre possible pour ne pas y manquer. Peut-être vous étonnerez-vous d'une requête si soudaine, mais mon dessein n'est rien d'autre que celui-là: je voudrais que des gentilshommes connaissent ces livres et s'en occupent spécialement; par ce biais ils obtiendront un bon usage et une bonne pratique à la fois de l'écriture et du langage éloquent ou spirituel, maintenant et par la suite. Portez-vous bien, mon bon Mr Arthur, et tenez le savoir pour ce qu'il est, l'un des plus beaux et des meilleurs ornements qu'un gentilhomme puisse avoir, et qui se recommande à tous. Ce matin, en hâte.

*Un ami à moi m'a parlé hier soir de mon livre sur la Reine des Ecossais. Si vous en avez fini avec cet ouvrage, je vous prie de me l'envoyer aussi vite que possible, autrement il me faudra vous en priver. En revanche si vous me l'envoyez maintenant, soyez sûr que en jouirez encore. De nouveau portez-vous bien.*¹¹¹

¹¹¹ *Mr Capel, I dout not, but you have ere this sufficiently perusid, or rather thoroughly red over thos tragical pamflets of the Quen of Scots: as you did not long ago that pretti elegant treatis of M.Chek against sedition: and very lately good part of the Mirrur for Magistrates: the books iwis in my judgment wurth the reading over and over, both for the stile and the matter. Now if your leisure wil serv you, (for truly I presume of your good will) to run thurrough any part of Mr Ascham, (for I suppose you have canvassid him reasnably well alreddi) or to hear the report of the furious outragies of Fraunc in English, or to read over the Courtier in lattin (whitch I would wish, and will you to do for sundrie causis) or to peruse ani pes of Osorius, Sturmius or Ramus, or to se ani other books, ether English, or lattin, that I have, and mai stand you in stead, do but cum your self, or send on for it, and make your ful account not to fail of it. Perhaps you wil marvel at the sudden proffer: in good sooth mi purpose is nothing els, but this: I wuld have gentlemen to be conversant and occupied in thos books especially; Whereof thai mai have most use, and paractis, ether for writing, or speaking, eloquently, or wittely, now or hereafter. Fare wel good M Arthure, and account of lerning, as it is, to be on of the fairist, and goodliest ornaments that a Gentleman can bewtisi, and commend him self with al. This morning . In hast. There is a friend of mine, that spake unto me yesterniht, for my book of the Quen of Scots. If you have dun withal, I prai you send me it praesently, otherwise he shal for me tarri your leisure. Or if you send it now, assure yourself to have it again at your pleasure. Iterum vale. (tiré de The letter-book of Gabriel Harvey, pp. 167-8).*

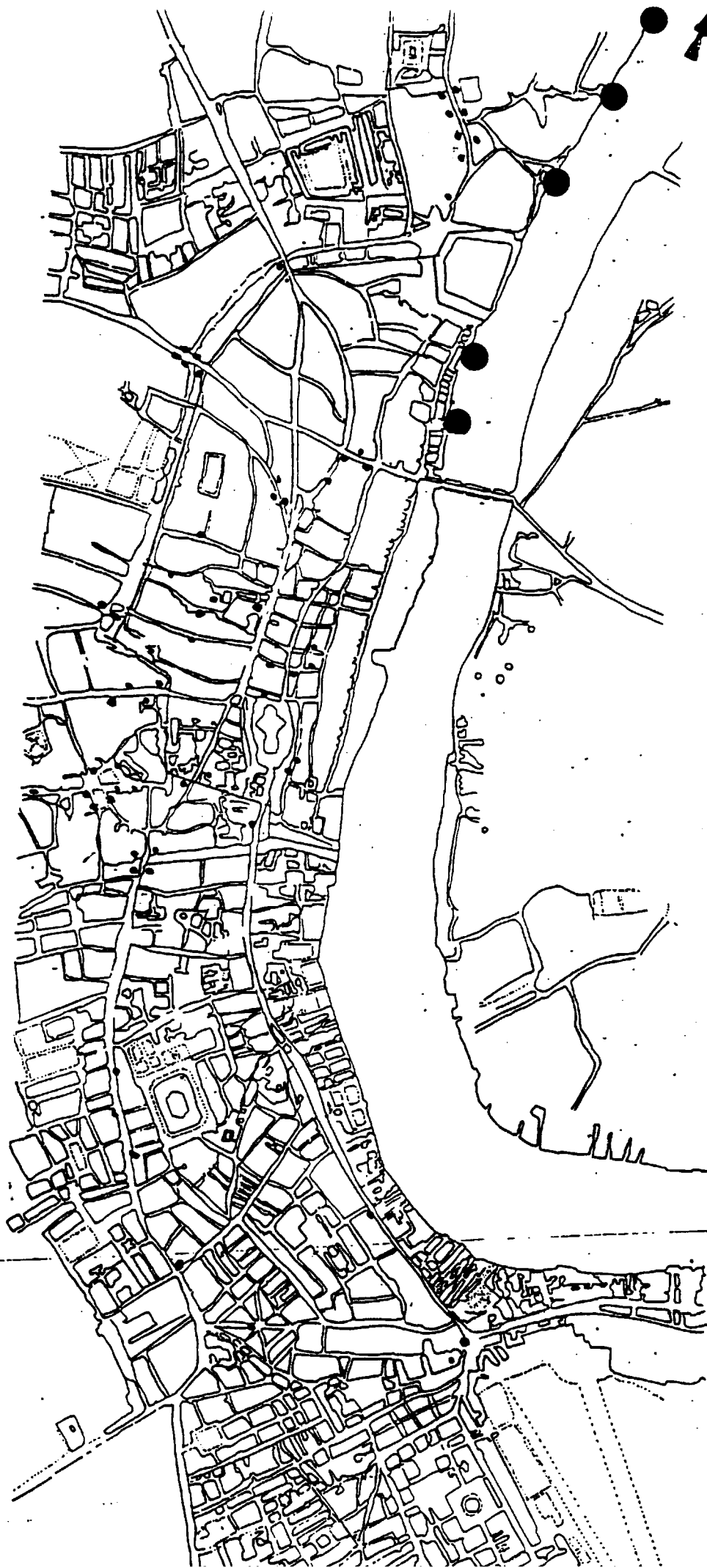
b. La correspondance.

Se surajoutant aux manuscrits et à l'imprimé, la correspondance est un des principaux supports de l'échange d'informations. Son rôle est sans doute fondamental. Londres, au tournant du XVII^e siècle, voit en effet se perfectionner le système de poste. Des courriers réguliers partent de certains endroits dans la capitale, un jour déterminé de la semaine (souvent le mardi) vers toutes les villes du royaume. Ces lieux, qui sont en général des tavernes ou des auberges, sont connus par des brochures qui en établissent la liste¹¹². Par ailleurs, comme Londres est le premier port du pays, il n'est pas difficile de trouver des navires qui font le lien avec les diverses nations du continent. Enfin, l'épistolier peut également confier sa lettre ou son paquet à des amis ou des relations qui traversent la Manche ou la Mer du Nord pour leurs affaires privées. Ceux qui partent pour un Grand Tour sont généralement chargés de messages à transmettre sur leur chemin. Les structures, bien qu'imparfaites et fragiles, existent. Dans le domaine de la politique, grands et moins grands se tiennent au courant de ce qui se passe à la Cour grâce à des correspondants rétribués ou volontaires.¹¹³ Bientôt, la lettre devient marchandise avant de se transformer finalement parfois dans les années 1640 en feuille de nouvelles imprimée. En littérature, la lettre est également un média très prisé. Il n'est qu'à lire les oeuvres complètes de John Donne ou de Ben Jonson pour se convaincre que la partie épistolaire des oeuvres de certains auteurs élisabéthains et jacobéens est d'une valeur inestimable. De fait, les lettres des intellectuels obéissent aux règles très codifiées du genre épistolaire largement inspiré de l'enseignement de Cicéron et des auteurs classiques. Elles sont par conséquent souvent un matériau qui peut circuler et devenir, si le destinataire en fait le choix, publiques. Dans le fonctionnement des coteries, la correspondance est un outil essentiel. On ne saurait négliger non plus le rôle de l'échange de lettres sur le plan

¹¹² John Taylor (the Water Poet), *The Carriers Cosmography*, London, 1637.

¹¹³ Voir infra dans le chapitre sur le fonctionnement du renseignement dans les cercles de patronage.

LES RELAIS DE POSTE LONDONIENS D'APRES "THE CARRIERS
COSMOGRAPHY". 1637



• Inns and taverns frequented by carriers
● barges and boats

North
of Roc

scientifique. En effet, même si l'on considère qu'à partir du XVI^e siècle, de plus en plus de textes sont imprimés, la caractéristique majeure des XVI^e et XVII^e siècles par rapport à la période précédente est que les savants multiplient entre eux les débats sous forme épistolaire. Ceci est crucial à une époque où n'existent pas encore les journaux scientifiques. En outre, la lettre est un moyen des plus efficaces pour éviter la censure qui s'exerce sur les publications scientifiques comme en témoigne Thomas Harriot dans une lettre à Kepler où il écrit son dépit de ne pas pouvoir écrire tout ce qu'il sait. On peut argumenter comme l'a fait Elizabeth Eisenstein que "publier était indispensable pour qui cherchait à faire une contribution scientifique" et qu'avec des lettres il était impossible de disséminer "des centaines de copies d'un travail contenant des chiffres, des diagrammes, des cartes, des chartes ou, même des rapports détaillés", mais c'est méjuger de l'usage qui est fait à cette époque de la correspondance. En effet, les lettres sont lues en commun et contrairement à ce qui est affirmé par Elizabeth Eisenstein, on échange bien justement des listes de chiffres, des calculs, des diagrammes et des dessins de toutes sortes. Des copies sont faites ensuite puis envoyées sous forme manuscrite aux correspondants du groupe du premier destinataire et ainsi de suite. Cela est parfaitement attesté par la correspondance de Oldenburg.

3. La censure et l'opinion publique.

Au total, donc, le public intellectuel dispose pour répondre à sa demande de savoir d'une panoplie de moyens qui tendent toujours à se perfectionner: les livres deviennent de moins en moins coûteux, le système postal s'améliore et la lettre d'information se transforme peu à peu en feuille de nouvelles, annonçant les premiers journaux. Cette évolution n'est évidemment pas sans conséquences et l'une d'entre elles est la naissance et le développement d'un espace de discussion et d'une opinion

publique redoutés par l'Etat. Le passage de la sphère publique littéraire¹¹⁴ à la sphère publique politique est présenté comme inévitable par Jürgen Habermas¹¹⁵, dans la mesure où l'usage public du raisonnement a tendance à se généraliser au fil du temps. La critique du goût et la critique intellectuelle autorisées sur le plan public médiatisent selon lui une critique de l'Etat monarchique. On peut tout-à-fait souscrire à ce raisonnement à condition de penser la chronologie de constitution du nouveau public. Cela n'est pas chose simple car la formation de l'opinion est l'enjeu de conflits et les avancées sont souvent suivies de reculs. Ni l'Etat, ni le public de la Cour, ne sont prêts à laisser s'agrandir le cercle de ceux qui forment l'opinion (ce n'est qu'au XVIIe siècle que le public commence à être considéré comme pôle d'arbitrage pouvant servir aux intérêts de l'un ou de l'autre camp). La Cour tient à conserver le privilège d'être l'instance de reconnaissance du beau et du savoir car c'est une de ses plus efficaces stratégies de distinction; quant à la couronne, l'apparition de tendances politiques dans la sphère publique de la ville ne peut que lui nuire. Est-il possible de parler, pour revenir à un cas historique concret, d'opinion publique sous le règne d'Elizabeth? Plusieurs indices y engagent l'historien. Le théâtre d'abord: il est patent que les apprentis, les domestiques et même les soldats allaient applaudir Shakespeare et Marlowe. Le problème est ici de savoir si on a bien affaire à un public capable de faire, selon l'expression de Habermas, "librement usage de son raisonnement". Le théâtre "populaire", de toute façon, ne survit pas à la guerre civile. Autre indice, les londoniens expriment incontestablement un mécontentement grandissant vis-à-vis des impôts et des compagnies à monopole, au point que Robert Cecil se plaint aux Communes de ce que "les problèmes du Parlement soient devenus sujets de conversation dans les rues"¹¹⁶. Cela dit, le fait même que le secrétaire d'Etat s'indigne prouve assez que dans l'esprit des dirigeants, la légitimité de l'opinion

¹¹⁴ N.B.: on devrait pouvoir parler également de sphère publique scientifique bien que Habermas s'en dispense, car la transformation des formes de la communication affecte également les sciences en créant un champ de débat où sont établis les critères d'accréditation de la découverte ou de la théorie.

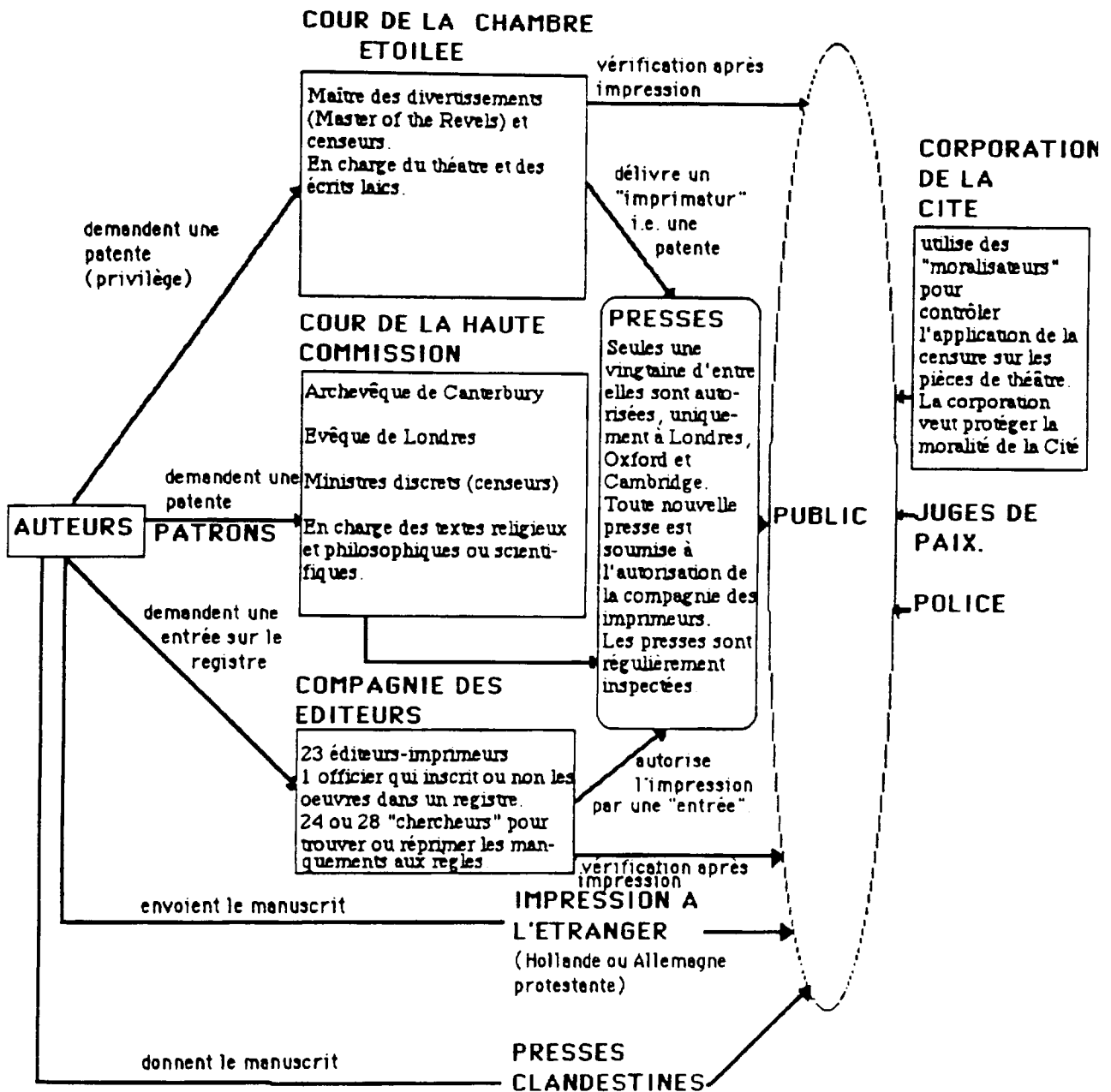
¹¹⁵ J.Habermas, *L'espace Public*, Payot, 1978.

¹¹⁶ Cité dans C.S.Emden, *The People and the Constitution*, London, O.U.P., 1956.

publique est totalement déniée. Pourtant, la Reine prend en compte les réclamations de ses sujets et trouve un arrangement sur le problème des monopoles... Si la situation est complexe, néanmoins, il serait absurde de s'exagérer le rôle de l'opinion publique au début du XVII^e siècle. Toutefois, si le doute est permis sur l'existence décisive d'une opinion publique élizabéthaine, il l'est déjà moins en ce qui concerne l'époque des Stuarts. La politique arbitraire de ces derniers envers le Parlement au nom du droit divin a galvanisé les ambitions critiques d'une partie des anglais.

Pour contrôler cette opinion publique de plus en plus préoccupante, l'Etat dispose de deux moyens essentiels: d'abord conserver une masse inalphabétisée et réserver la culture à une élite mais cela va à l'encontre les intérêts du pays, les souverains l'ont compris et de plus, la Religion du Livre et la multiplication d'ouvrages à bon marché rendent la solution impraticable. L'Etat peut toutefois encore contrôler les productions intellectuelles ainsi que les réunions indésirables par la censure, il ne s'en est certes pas privé¹¹⁷. Sous Elizabeth et jusqu'en 1640, le système censorial se divise en quatre instances: la Cour de la Chambre Etoilée, la Cour de la Haute Commission, la Compagnie des éditeurs et la Corporation de la Cité. Le tableau ci-contre explique leurs compositions et leurs compétences. La corporation de la Cité doit en réalité être considérée à part car elle concerne moins l'imprimé en général que le théâtre en particulier. C'est elle qui par ses "moralisateurs" prend en charge le contrôle de la moralité citadine. En réalité, le système de contrôle des publications est double: il y a d'un côté ce qui relève de la compagnie des éditeurs et de l'autre ce qui relève de la prérogative royale et qui passe par les deux cours de justice de la chambre étoilée et de la haute commission. La procédure habituelle lorsqu'un auteur veut faire imprimer un titre comporte trois étapes: il s'agit d'abord d'obtenir la permission de publier des autorités politiques (les censeurs et les Maîtres des Cérémonies de la chambre étoilée) et ecclésiastiques (les "ministres discrets" de la Haute Commission, assistés d'hommes de loi et d'ecclésiastiques, l'évêque de Londres

¹¹⁷ Voir en premier lieu le chapitre sur la censure dans H.S.Bennet, English Books and Readers, 1603-1640, *ibid.*, puis D.M.Loades, "The Theory and Practice of Censorship in XVIth century England", The Royal Historical Society, Vth serie, n°24, London, 1974, pp.141-175.



SCHEMA D'ENSEMBLE DE LA SURVEILLANCE DE LA PRODUCTION DE L'IMPRIME DE 1580 A 1640 EN ANGLETERRE.

et l'Archevêque de Canterbury). Il faut ensuite recueillir une approbation pour le titre de la part du gardien de la compagnie des éditeurs, ce qui signifie passer le filtre des "chercheurs" qui sont là pour examiner les textes et les expurger de tout manquement aux règles en vigueur. Enfin, il faut en s'acquittant d'une taxe, obtenir du Secrétaire de la Compagnie, l'enregistrement du titre dans le registre. L'autre procédure consiste à obtenir une lettre patente royale en s'adressant directement aux deux cours de la Chambre Etoilée et de la Haute Commission. Les deux systèmes de patentes et d'entrées sont en concurrence et le conflit est latent jusque dans les années 1640 où l'opposition au régime des entrées se fait très vive chez les éditeurs.¹¹⁸

La description des structures de l'appareil de censure, cependant, donne une idée un peu trop rigide de ce que sont réellement les pratiques de la cette dernière. Pour corriger la vision purement institutionnelle, il est nécessaire de prendre un exemple d'application et le théâtre constitue à cet égard à la fois un enjeu et un champ d'investigation très révélateur car il est un instrument privilégié de la formation de l'opinion publique.

Il semble qu'il y ait en réalité des cycles durant lesquels la censure se montre plus ou moins tatillonne¹¹⁹. L'attitude des censeurs ne correspond pas à une ligne théorique précisément définie à l'avance mais dépend au contraire du contexte historique et des personnalités des censeurs. Sous Elizabeth, par exemple, la censure résulte principalement des pressions exercées par la *City*, effrayée des désordres auxquels donnent lieu certaines représentations dans les années 1580. C'est ainsi qu'en 1597, le Conseil Privé ordonne une enquête sur les théâtres de *Bankside* aboutissant à une demande de démolition de ces derniers. Cette demande n'est finalement pas appliquée et le nombre de performances hebdomadaires reste toujours le même, mais dans les années 1600, les représentations dans les auberges sont interdites et seules deux salles nouvelles ont le droit d'ouvrir leurs portes. La censure est en fait plus

¹¹⁸ Nous sommes redevable pour cette introduction au système de publication anglais au séminaire présenté par Roger Chartier à l'E.H.E.S.S sur ce thème le 25 mars 1992.

¹¹⁹ Cf. J. Clare, Art made tongue-tied by Authority: Elizabethan and Jacobean dramatic Censorship, Manchester, Manchester U.P., 1990, 290p.

préventive que punitive¹²⁰. En ce qui concerne la publication des oeuvres, toute presse publiant un texte manuscrit n'ayant pas reçu l'*imprimatur* de l'Archevêque de Canterbury ou de l'évêque de Londres encoure le risque d'être détruite. En ce qui concerne par ailleurs l'interprétation des oeuvres sur scène, à partir de 1581, le Maître des Divertissements et son bureau, qui sert d'agence centrale de contrôle, ont les pleins pouvoirs. Ils peuvent refuser les licences des pièces, les supprimer purement et simplement ou encore emprisonner les auteurs. Les entrepreneurs de spectacles, tels Henslowe, leur versent une somme forfaitaire pour chaque semaine de représentation. Tout le processus, cependant, est oral et ne laisse aucune trace dans les archives. Espions et informateurs divers renseignent le gouvernement sur le contenu des oeuvres que l'on joue en ville¹²¹ et constituent la base du système de contrôle *a posteriori*. Il est en effet important pour les censeurs de savoir si les acteurs se plient aux textes censurés, ce qui n'est bien évidemment pas toujours le cas. Quoiqu'il en soit, il apparaît que les interventions sont au total peu nombreuses car les auteurs savent s'autocensurer, utilisant le cas échéant métaphores et procédés littéraires d'éloignement (situant la scène de l'action à Ferrare ou Vérone, par exemple). D'autre part, le public est peu réceptif aux pièces à thèmes trop ouvertement politiques. Les sujets d'interdictions sont rares: ce sont par exemple les scènes de révolte, les critiques de la Cour ou encore celles de la politique extérieure¹²². Avec Jacques Ier, la censure du théâtre se fait plus discrète, on passe simplement, dans certains cas graves, d'une censure préventive à une censure rétrospective. Le théâtre est en effet considéré comme le lieu où peuvent s'exprimer, à travers certains codes bien délimités, les

120 Sur l'efficacité de la censure élizabéthaine, on renverra à l'article de R.P.Adams dans le *Sixteenth Century Journal* (vol X, 3 (1979), intitulé "Despotism, Censorship and Mirrors of Power Politics in Late Elizabethan Times", pp. 5-16.

121 Cf. la dédicace aux universités du *Volpone* de Ben Jonson ou l'introduction de *Bartholomew Fair* par le même auteur in B.Jonson, *Three Comedies... Volpone, The Alchemist, Bartholomew Fair*, Penguin Books: Harmondsworth, 1966.

122 Il est impossible, par exemple, pour un auteur, de faire allusion à un quelconque despotisme d'Elizabeth. Cette dernière n'est-elle pas l'auteur de cette phrase fameuse à propos de la pièce de Shakespeare: "Know you not that I am Richard II?" La menace de la charge de trahison pèse lourd dans les pratiques d'autocensure. Ainsi, Greville en 1600, au moment de la chute d'Essex, préfère brûler le manuscrit de sa tragédie sur Antoine et Cléopâtre plutôt que d'encourir le courroux de sa souveraine pour une pièce trop chargée de double-sens.

frustrations politiques des diverses factions de la cour. Le cas de la pièce de Ben Jonson, Eastward Hoe, est à ce titre exemplaire¹²³. Cette comédie qui attaque la cour écossaise du souverain Stuart reçoit malgré tout en 1605 une autorisation d'impression, avec quelques amendements. Elle est jouée devant la cour en 1606 par les "Children of the Queen's Revels", une compagnie d'enfants, dans son état d'avant la censure. Aucun acteur n'est pourtant arrêté. Des lettres de Ben Jonson témoignent du sentiment qu'a ce dernier d'avoir une certaine latitude pour déterminer ce qui est offensant et ce qui ne l'est pas. Les transgressions sont possibles pourvu que l'on y mette les formes. Jacques Ier, en effet, est un roi tolérant qui encourage la liberté d'expression et la discussion (l'ambassadeur vénitien et l'ambassadeur de France qui visitent alors sa cour sont les premiers à s'en étonner). Pourtant, finalement, Jonson et Marston, qui a collaboré à l'écriture de la pièce, finissent par être emprisonnés pour leurs audaces. La punition est assez dure mais elle n'est pas grave si on la compare à ce qui se passe dans les décennies suivantes. La période jacobéenne, durant laquelle le roi accepte des critiques sur sa cour écossaise et sur les pratiques de ses financiers, correspond très certainement à un relâchement de la censure même si, dans les institutions, on adjoint un second censeur au premier censeur élisabéthain en 1603, qui est aussi la date d'arrivée de Jacques Ier sur le trône¹²⁴. Après 1620, en revanche, tout change dans le sens d'une sévérité accrue. En 1622, Henry Herbert est nommé Maître des Divertissements et commence à tenir un registre des réponses des censeurs de son bureau à chacune des pièces autorisées ou non. La procédure est en train de se rigidifier et le contrôle de redevenir préventif et coercitif. Il devient impossible, par exemple, de s'en prendre aux favoris du Roi comme Buckingham. En outre, les années 1630, qui correspondent à l'apogée du règne de Charles Ier,

123 Les remarques suivantes sont inspirées par la communication donnée par James Knowles en décembre 1991 sur le thème de la censure sous Jacques Ier dans le cadre du London Renaissance Seminar.

124 En 1679, Edmund Tilney, protégé du clan des Howard avait été nommé au poste de *Master of the Revels* et c'est un autre protégé des Howard, Sir George Buc, qui le rejoint en 1603 comme second censeur officiel.

apportent de nouvelles restrictions à la liberté d'expression¹²⁵. En premier lieu, on limite à vingt le nombre des imprimeurs londoniens, puis on censure rétrospectivement, à côté des nouvelles oeuvres théâtrales, les pièces qui sont jusque là passées pour inoffensives ainsi que les almanachs trop ouvertement porteurs d'idées subversives¹²⁶. Les peines encourues sont lourdes, témoin le sort du leader puritain Prynne qui, pour avoir critiqué l'Eglise anglicane, est essorillé! La loi de Laud fait régner l'orthodoxie dans les affaires ecclésiastiques. Les informations sur les actualités, ces lettres de nouvelles par exemple, dont il est fait grande consommation, sont par ailleurs interdites. Ce tableau terrible doit cependant être nuancé. En premier lieu, si l'on compte le nombre de livres non-autorisés, il apparaît qu'ils représentent en 1640 soixante-cinq pour cent des livres publiés, ce qui en dit long sur l'efficacité réelle des censeurs. D'autre part, les écrivains ont trouvé des stratégies pour contourner les contrôles et les règlements. Ainsi, ont-ils pris l'habitude de publier à l'étranger, notamment aux Pays Bas (Leyde et Anvers). Certains ont plutôt cherché des patrons puissants capable de les protéger des foudres des autorités. C'est le cas de Philip Massinger par exemple, qui expose dans ses ouvrages les idées des Herbert sur la politique étrangère et qui n'a jamais encouru que des remontrances malgré la violence de ses propos.

Pour résumer, les londoniens sont dotés au début du XVI^e siècle des moyens matériels nécessaires à la transmission et à l'accumulation de la connaissance. Cette connaissance et sa circulation constituent les condition de possibilité de l'élargissement de la communauté du savoir et de la remise en cause des autorités intellectuelles, sociales et politiques. Le système censorial mis en place alors est une réponse aux inquiétudes légitimes de ces autorités. La question suivante porte sur

¹²⁵ P.M.Olander, Changes in the Mechanism and Procedures for the control of the London Press 1625-1637, B.Litt. non publiée, Oxford, Bodleian Library, 1973.

¹²⁶ Le cas des almanachs est délicat car ces derniers relèvent depuis 1603 du système dit de l'*English Stock* qui procède d'une autorisation globale obtenue de la couronne par les éditeurs. Grâce à elle, ils peuvent se répartir directement le marché des multiples publications populaires sans que le gouvernement interfère. L'*English Stock* constitue en quelque sorte le lien entre le système des patentes et le système des entrées.

l'interaction des nouvelles pratiques intellectuelles, de la censure et des formes de sociabilité savante. Elle est l'objet des chapitres suivants.

CHAPITRE II. D'ELIZABETH A JACQUES IER: LES BLOCAGES DU SYSTEME DE PATRONAGE ET LES TENTATIONS ACADEMIQUES.

Ière partie. La production de savoir et de biens culturels dans les cercles de patronage.

L'exemple bien connu de Shakespeare et de Southampton rappelle à l'envi que le cadre premier de la production intellectuelle à la fin du XVI^e siècle en Angleterre est la relation de patronage. C'est d'autant plus vrai que les sciences sont aussi marquées par elle que les lettres et les arts. La déconstruction du mécanisme du patronage est pour cette raison une étape nécessaire à la compréhension de la sociabilité savante. Il est en effet légitime de soupçonner que plus les cercles de patronage soient strictement définis, plus les milieux intellectuels sont cloisonnés. Répondre à la question: "Qu'est-ce que le patronage intellectuel?" est donc urgent. La nature de cette relation particulière entre l'auteur (scientifique ou littéraire) et l'aristocrate représentant le pouvoir politique ou économique peut ensuite éclairer l'influence du système de clientèle sur la production et la circulation de l'information à l'intérieur de champs particuliers.

L'étude de la concurrence entre les auteurs et des récompenses espérées ou obtenues des patrons, ainsi que celle de quelques carrières, peut dans un deuxième temps servir à comprendre les usages et les dysfonctionnements du système clientéliste.

Enfin, l'apparition de lieux où se rencontrent gens de lettres et gens du monde (clubs et académies) constitue un nouvel objet de recherche, celui d'un système qui met en cause la structure d'un monde gouverné par le modèle du mécénat.

"...(Désirant), selon la coutume commune, quelque patron susceptible d'apporter de l'autorité à ce mien petit livre, et aussi, si le besoin s'en faisait sentir, de le défendre des sarcasmes amers de langues envieuses, je n'en ai pas aperçu, très honorable, un seul à qui, soit pour sa bonté généreuse envers mes amis (que les gens d'ordinaire respectent), soit pour l'humanité gracieuse et bienveillante qu'il montre aux universitaires (au nombre desquels je me compte), je pourrais si justement adresser ce petit badinage et cette marque de bonne volonté, en dehors de votre Seigneurie, dont l'honorable bonté, ou plutôt la magnificence, a profité à la fois au lieu où votre honneur suçà le lait du savoir (i.e. l'Université d'Oxford) et à l'Université de Cambridge ainsi qu'à mes amis..."¹.

¹ Dédicace au Comte de Leicester par T. Nunce d'une traduction de *Octavia* publiée en 1566: *"...(Desiring), as the common custom is, some patron that might both bring authority to this my little book, and also, if need should be defend it from the bitter taunts of envious tongues, I have not espied,*

Ce petit texte ampoulé est très représentatif d'une dédicace d'auteur à un patron, dans son style comme dans ses requêtes. Une relation de patronage commence souvent par un don, celui d'un livre ou d'un objet symbolique. Le rituel de la dédicace est toujours d'abord le moyen d'obtenir de l'autorité et un statut. On attend du patron, par une rhétorique codée, une reconnaissance qui légitime un travail et lui confère sa valeur. On attend aussi, mais sans le dire, une éventuelle rétribution en argent, en offices, ou en logement, vivre et couvert. Le langage du don permet à la fois d'exprimer l'amitié recherchée du patron et la hiérarchie implicite existant entre le donneur et le destinataire. Si le patron accepte le don, il accepte aussi la responsabilité. Ce point est particulièrement important dans un contexte où les ouvrages sont passés au crible de la censure et où certaines interprétations des censeurs peuvent conduire à la ruine ou à l'emprisonnement de l'auteur. Quand Spenser dédie à Sir Walter Raleigh son Colin Clout, il implore la défense de ce dernier "*contre la malice de mauvaise langues toujours prêtes à mal interpréter ce que je dis en toute simplicité*"². Il peut arriver également que le patron ait à essuyer des attaques à cause de son protégé. C'est le cas du Comte de Devonshire par exemple, quand Samuel Daniel lui dédie son Philotas dans lequel on lit des allusions en faveur d'Essex qui vient d'être exécuté pour haute trahison. Cependant, les patrons ont malgré tout quelque intérêt à recevoir des dédicaces. La nouvelle société de Cour, dont les codes ont été bien définis par Il Cortegiano de Balthazar Castiglione, livre fort lu en Angleterre, veut en effet que le courtisan soit cultivé, qu'il lise, qu'il écrive et, comme il ne doit pas être lui même un professionnel, qu'il patronne. Le rayonnement d'un aristocrate peut donc se mesurer à son pouvoir politique mais aussi à la qualité et au nombre des auteurs qui appartiennent à son cercle³. Le patronage intellectuel

right honourable, any one, either for his bountiful goodness towards my friends (which commonly men respect) or else for his favourable and gracious humanity toward scholars (in whose number I am) unto whom I might so justly give this small cumbrous trifle and especial token of good will as to your lordship, whose honourable goodness or rather magnificence, both your honour's nursery of learning (i.e. Oxford University), and as I can boldly say, the University of Cambridge, with my poor friends, have most abundantly tasted of..."

- 2 E. Spenser dans la dédicace de Colin Clout comes home again, cité par P. Sheavyn dans The Literary profession in the Elizabethan age, Manchester UP, réed.1967: "*against the malice of evil mouths which are always wide open to carp at and misconstrue my simple meaning*".
- 3 Sur les modèles économiques du mécénat, voir: D.Roche, Les Républicains des Lettres, Fayard, Paris:1988, spécialement les pages 254 à 262, et A.Viala, La naissance de l'Écrivain, Les éditions de Minuit, Paris, 1986.

peut au demeurant prendre des formes variées: musique, peinture, littérature, théâtre, science, théologie... L'échelle de valeur de la classe dirigeante définit cependant des priorités. Traductions, compilations historiques, pieuses recherches et controverses en tout genre viennent bien avant les belles lettres et les sciences. Toutefois, cette hiérarchie a tendance à être bouleversée au cours du temps.

De fait, le système du patronage est alors en pleine évolution, dans son contenu comme dans ses formes. Au XVI^e siècle, il est en train de se débarrasser de sa coquille médiévale pour prendre une forme sans doute plus fragile au bout du compte. Jusqu'à Elizabeth, le patronage rappelle encore le féodalisme. Dans la maisonnée des seigneurs, les intellectuels (ceux que l'on nomme les clercs), trouvent une place organique de protégé. Le lien d'homme à homme qui rattache le clerc à son patron est permanent et encore emprunt de dignité. Dans les années 1580, cet aspect survit dans quelques grandes maisons. Ainsi, la table des Cecil est un centre d'humanisme où la relation patron-client ne s'est pas encore détériorée. Roger Ascham, qui avait servi comme tuteur pour les enfants de William Cecil, décrit dans la préface de son *Scholemaster* (1570), l'atmosphère qui règne à Theobalds, la propriété de son bienfaiteur:

Bien que son esprit n'ait jamais été aussi rempli qu'à ce moment là des lourdes affaires du royaume, il (Cecil) semblait laisser ses problèmes de côté au moment du dîner: et trouvait toujours l'occasion appropriée de discuter plaisamment de sujets autres, mais ce qui lui plaisait le plus était de parler de certains aspects du savoir, et durant ses discussions, il écoutait courtoisement l'avis du plus humble des hôtes présents à sa table⁴.

Jan Van Dorsten⁵ a bien montré comment le patronage privé lié à l'éducation des enfants de la maisonnée (et Cecil avait en plus de son fils et de ses filles la garde de jeunes aristocrates comme le futur Comte d'Oxford), fait de Theobalds un centre d'étude pour les classiques, la poésie et la musique, les sciences et la philosophie, en même temps qu'un salon assez semblable à celui presque contemporain des Morel qui accueillent à Paris les poètes de la Pléiade. Les hôtes de William Cecil trouvent chez ce dernier une hospitalité généreuse et une accessibilité qui devient rare chez les patrons de la génération suivante. A la fin de l'époque

4 Roger Ascham, *The Scholemaster*, London, 1570, cité par Jan Van Dorsten dans Lytle and Orgel (op cit.) p 195: "Though his head be never so full of most weightie affaires of the Realme, yet, at dinner time he doth seeme to lay them always aside: and findeth ever fitte occasion to taulke pleasantlie of other matters, but most gladlie of some matters of learning: wherein, he will contestlie heare the mind of the meanest at his table".

5 J.Van Dorsten, "Literary patronage in Elizabethan England, the early phase", in Lytle et Orgel, op cit., pp.191-206.

Tudor, en effet, la relation se vide de son sens originel. Le lien de patronage est de plus en plus contingent et de plus en plus court dans le temps. Nombreux sont les seigneurs qui se permettent d'entretenir plusieurs protégés mais ils le font désormais sur de brèves périodes. La relation a aussi tendance à se monétariser de sorte qu'il n'est plus nécessaire de loger les clients que l'on s'est choisis. S'il existe des auteurs bénéficiant d'un patronage toute leur vie, Samuel Daniel ou de Thomas Harriot en sont de bons exemples, une telle chance reste l'exception. Conséquence de la précarité du lien, la servilité devient une caractéristique de la relation auteur/patron. En témoigne cette autre dédicace énumérant les raisons justifiant la recherche d'un patron :

"Divers hommes ont diverses intentions en dédiant leurs études et leurs travaux à de tels hommes d'honneur que vous. Certains cherchent l'amitié et la bonne volonté, d'autre une augmentation de leur revenu, d'autres l'autorité qui commentera et lancera leurs travaux, certains une chose, d'autres une autre encore. Je n'ai été ici conduit par aucune de ces considérations. Pour la bienveillance et l'amitié de Votre Honneur je suis longtemps resté assis en ce lieu bien trouvé et j'ai prouvé ... que mon seul désir dans ce simple labeur que j'ai entrepris, était de me montrer à moi même quelques moyens par lesquels je ne me montrerais pas ingrat de la libéralité de Votre Seigneurie dont je fus gratifié il ya longtemps de cela(...)"⁶.

Pour conclure cette description du patronage, il convient maintenant d'établir une cartographie des principaux patrons à Londres. Une telle liste est bien entendu toujours présente à la conscience des auteurs du XVI^e et du XVII^e siècles, mais le fait que l'historiographie récente propose surtout des études particulières, du reste nécessaires, nous donne une image souvent très partielle des possibilités offertes aux intellectuels.

Il est clair, en premier lieu, à l'observation des dédicaces des livres parus en Angleterre avant 1640⁷, qu'il existe des patrons principaux et des patrons périphériques. Si l'on examine par exemple la liste des mathématiciens fournie par E.G.R. Taylor et que l'on compte combien de

⁶ Dédicace de la traduction par Bridge du livre de R Walther, An Hundred, three score and fitene Homelyes...1572, in H.S. Bennett, English Books and Readers, 1558-1603, CUP:1965, pp33-34: *"Sundry men have sundry meanings in dedicating their studies and travails to such men of honour as you are. Some seek their friendship and goodwill, some augmentation of living, some authority to comment and set forth their works and labour, some one thing, some another. I have herein been led with none of these considerations. For your Honour's benevolence and friendship I long sithence well found and proved,(...)mine only intent in this simple labour of mine was to show myself some manner of ways not unmindful of your Lordship's liberality so long agone bestowed upon me(...)"*.

⁷ Les deux outils de base sont ici: A.W. Pollard et G.R.Redgrave, A short Title Catalogue of books printed in England, Scotland and Ireland, 1475-1640, The Bibliographical Society, London:1926 et F.Williams, An index of dedications and commendatory verses in English books before 1640, The Bibliographical Society, London:1962, 2 vols.

professionnels des mathématiques chaque patron prenait sous sa protection, la disproportion entre un Cecil ou un Percy et la plupart de leurs pairs est flagrante. Là où les grands peuvent se permettre d'"entretenir" une dizaine de *virtuosi* dans un domaine particulier, les plus modestes (c'est-à-dire la plupart d'entre eux) se contentent d'un seul protégé. La spécialisation du patronage en fonction de champs spécifiques est par ailleurs toute relative. Un humaniste comme Sir Walter Raleigh est à la fois protecteur de géographes comme Richard Hakluyt, de mathématiciens comme Thomas Harriot, d'hommes de théâtre comme Georges Chapman, et de poètes comme Edmund Spenser. Il est néanmoins possible d'établir une liste des principaux patrons et de les classer en cinq grandes catégories correspondant à leurs champs de prédilection: la littérature et l'histoire, le théâtre, la philosophie, les sciences (ou pour employer la terminologie de l'époque, la philosophie naturelle), la géographie et l'exploration (peut être faudrait il prendre en compte également, compte tenu de leurs implications scientifiques, la musique et certains des beaux-arts). Il est un peu artificiel de ne pas mentionner ici les objets les plus courants du patronage que sont la politique, la religion ou l'éducation car l'idée générale est bien, au XVIe siècle, que la littérature doit avant tout servir à la chose publique, mais il est également plus intéressant de travailler sur les acteurs sociaux impliqués dans les champs de production qui sont en train de s'individualiser. La classification, portant sur une centaine de personnages notables, et réalisée à partir de l'index des dédicaces publié par la *Bibliographical Society*, reflète des pôles d'intérêts marqués mais rarement exclusifs (voir fig.). Au demeurant, l'observation des simples dédicaces est trompeuse en ce sens qu'elle met trop en valeur les patrons individuels. L'étude d'itinéraires d'intellectuels révèle en effet plutôt l'existence d'"archipels de patrons" tels le groupe Sidney-Walsingham-Leicester ou la communauté d'intérêts Raleigh-Northumberland. Les fidélités changent parfois mais les conséquences du patronage sur la circulation de l'information sont, la plupart du temps, les mêmes: l'accent est toujours mis sur le secret. Le savoir, lorsqu'il représente un pouvoir, est jalousement gardé pour qui offre le plus. En se déclarant l'obligé d'un patron, un érudit engage auprès de lui ses connaissances, lui en garantit l'exclusivité. Un savoir donné, s'il représente d'une façon ou d'une autre un atout pour ses possesseurs, quitte donc difficilement l'"archipel" de patrons auquel il est rattaché, sauf si les aléas du pouvoir

LES PRINCIPAUX PATRONS EN ANGLETERRE SOUS ELIZABETH I ET JACQUES Ier CLASSES PAR CHAMPS DE PATRONAGE.

THEATRE

Robert Dudley (Leicester)
 Southampton
 William Herbert (Pembroke)
 Philip Herbert (Montgomery)
 Hertford
 Somerset
 Dorset
 Rutland
 Middlesex
 Holland
 Carnavan
 Petersborough
 James I
 Henriette Maria
 Guildes
 Henry Carey (Lord Hunsdon)

PHILOSOPHIE ET THEOLOGIE
 LITTERATURE ET HISTOIRE

Elizabeth I

Francis Walsingham
 Robert Dudley
 William Herbert (Pembroke)
 Mary Sidney (Pembroke)
 Philip Herbert (Montgomery)
 Philip Sidney
 Charles Howard
 Edward De Vere (Oxford)
 Robert Devereux (Essex)
 Henry Wriothesley (southampton)

William Cecil
 Robert Cecil
 Earl of Derby
 Earl of Thomond
 Lord Scrope
 Lord Wenmann
 Earl of Suffolk
 Lord William Grey
 Earl of Argyll
 Earl of Warwick
 Lord Paget
 Earl of Lincoln
 Lord Mountjoy
 Shrewsbury
 Sir Thomas Parry
 Sir Henry Goodere
 Sir Fulke Greville

Sir Walter Raleigh
 Sir Walter Aston
 Sir Henry Willoughby
 Stafford
 Sir Robert Cotton

Bishop Corbet
 Bishop Ridley
 Archbishop Parker

James I

Queen Henriette Maria

Prince Henry

Princess Elizabeth of Bohemia

Prince Charles Queen Anne of Denmark

Robert Carr (Somerset)
 Buckingham
 Duke of Richmond
 Duchess of Richmond
 Earl of Bridgewater
 William Laud

John Egerton
 George Clifford
 Francis Willoughby
 Edward Coke
 Robert Radcliffe

SCIENCES

William Cecil
 Robert Dudley (Leicester)
 Henry Percy (Northumberland)
 Sir Walter Raleigh
 Lord Arundel
 Philip Herbert
 Sir Francis Knollys
 Sir Thomas Parry
 Sir Henry Saville
 Thomas Aylesbury
 James I
 Prince Henry
 John Lumley
 Lancelot Andrewes
 George Abbot
 John Williams
 William Laud

GEOGRAPHIE ET EXPLORATION

Queen Elizabeth I

Francis Walsingham
 Charles Howard
 Humphrey Gilbert
 Walter Raleigh
 William Cecil
 Thomas Smith (Citizen)
 John Wostenholme (citizen)
 Earl of Cumberland
 Sir Walter Midmay
 Sir Francis Drake
 Francis Cobham
 Earl of Nottingham
 Ferdinando Stanley
 Prince Henry

libèrent le client de ses obligations (le cas de Hakluyt, développé plus loin, illustrera ce propos).

Il est cependant difficile de généraliser ces considérations sur le secret et les entraves à la circulation de l'information occasionnées par le patronage si l'on ne considère pas de façon plus détaillée chaque type de production intellectuelle car il va de soi qu'une information sur les côtes de la Virginie, une autre sur l'état politique de la Cour, une autre encore sur les satellites de Jupiter et une enfin sur la façon d'écrire un sonnet "bien tourné", n'ont pas strictement la même valeur ni la même fonction.

La production littéraire, historique ou philosophique, relève, dans cette perspective, d'un champ assez particulier mais les formes du patronage y sont cependant aussi influentes qu'ailleurs. Le corollaire du patronage littéraire, son mode de sociabilité particulier, est la coterie. Elle s'identifie à un groupe de littéraires où l'on n'écrit que pour des lecteurs "idéaux". Il peut s'agir d'un lieu qui reçoit de la production littéraire, ou d'un lieu où l'on écrit en commun, ou l'on suggère des thèmes d'écriture, ou l'on se mesure, enfin, à d'autres poètes. Consulter l'avis de ses pairs est l'un des avantages de la coterie. Barnabe Googe trouvait difficile d'écrire "...sans pouvoir (s)'entretenir familièrement avec des amis érudits grâce auxquels dans les périodes de doute (il) aurai(t) pu être plus résolu."⁸. On connaît les coteries de l'âge élisabéthain. Il y a celle du parti de Essex avec Southampton, Shakespeare, Nashe, Barnes et d'autres. Il y a les dames de la Cour qui admirent la traduction de l'Arioste par Harrington⁹. Il y a les coteries qui se retrouvent dans les grandes demeures de la noblesse de province comme celle des Goodere à Polesworth, fréquentée par Michael Drayton. Il y a les coteries qui sont nées dans les fraternités universitaires ou celles des *Inns of Court*. The Phoenix Nest, fameux recueil de poésie des années 1590, est représentatif d'une coterie d'Oxford puisque tous les participants, Breton, Dyer, Edes, Lodge, Peele, Raleigh, Roydon, Watson et Greene, se trouvaient à Oxford à la même époque. Sidney et son Aréopage

⁸ Dédicace de "The Zodiacke of Life", 1565: "*not having the familiar conference of any studious frends wherby in some doubttes I might better have bene resolved*".

⁹ Le patronage des femmes est un sujet intéressant qui a été abordé par D.M.Bergeron dans l'article intitulé "Women as patrons of English Renaissance" aux pages 274 à 290 de l'ouvrage collectif de G.H.Lyttle et S.Orgel, Patronage in the Renaissance, Princeton U.P., New Jersey:1981. Il signale en particulier que le Short Title Catalog (ibid.) mentionne pour la période 733 dédicaces à des femmes et il individualise un groupe de 14 "Ladies" d'une importance capitale pour la littérature.

incluant Dyer, Greville, Harvey, Spenser et d'autres, sont connus par le livre de lettres de Harvey et l'Apologie de la poésie de Sidney qui est un véritable programme de réforme littéraire pour l'Angleterre.

La coterie est le lieu où les textes sont recopiés par l'auteur, par ses amis ou, plus exceptionnellement, par des scribes professionnels. Sidney décrit ainsi la diffusion de son *Arcadie*: "elle fut écrite et distribuée sous forme de feuilles volantes sans même que l'on ait pris la peine de prendre des dispositions pour les mettre en ordre"¹⁰. Il feint de ne pas savoir que son audience sera plus large que son cercle d'amis, mais ses amis eux-mêmes copient le texte et le diffusent sur une longue période, comme l'atteste le manuscrit "Phillips" qui porte la mention: "fait en l'année 1580 et confié à quelques uns de ses amis peu nombreux de son vivant et ensuite à d'autres plus nombreux après son décès"¹¹. Au reste, aucun des manuscrits de l'*Arcadie* que nous ayons n'est de la main de Sidney. L'audience réduite de ce texte explique aussi ses obscurités pour le lecteur du XXe siècle. La façon dont Sidney utilise l'érotisme pour parler métaphoriquement de ses ambitions sociales et politiques déçues est parfaitement transparente à ses contemporains dans la mesure où ceux-ci sont aussi ses amis. Le contexte est de manière générale extrêmement important pour le sens lorsque les œuvres sont manuscrites. La diffusion des textes courts comme les poèmes peut à la rigueur se faire oralement mais pour les textes plus longs, les copies manuscrites qui circulent de la main à la main ou par correspondance restent le média obligé. Cela dit, les œuvres sont toujours lues, à un moment ou à un autre, devant le public initialement prévu. On distingue néanmoins à l'intérieur des copies de textes littéraires des types fort différents qui reflètent des hiérarchies assez strictes. Si un aristocrate comme Sidney peut s'autoriser lui-même à écrire pour ses pairs "*on loose paper*" c'est-à-dire sur feuille volante, les auteurs à la recherche de l'assentiment d'un patron rendent plutôt à ce dernier *a fair copy* manuscrite mais soigneusement reliée. Parfois même, le poète fait remettre son œuvre par un intercesseur bien né. L'observation attentive des textes originaux de John Donne sous forme manuscrite¹²

10 Cf. P.Sidney, dédicace de *The Arcadia*, Penguin Classics, London:1987: "*it was done and sent away on several loose sheets without any certaine disposition in perfect order*"

11 "*Made in the year 1580 and imparted to some few of his friends in his lyfe tyme and to more sence his unfortunat deceasse*".

12 A.Mac Coll, 'The Circulation of Donne's Poems in Manuscripts', in *John Donne: Essays in Celebration*,

semble indiquer qu'en matière de littérature on distingue parfois plusieurs zones concentriques à l'intérieur de la sphère privée¹³. Certains textes sont réservés à des individus proches, amis ou liaison amoureuse, d'autres sont destinés à des groupes d'amis (comme dans ce cas particulier le cercle de la Comtesse de Bedford), d'autres encore ont une vocation semi-publique et peuvent se retrouver publiés en *Mélanges Poétiques* avec l'assentiment de l'auteur. Il est bien clair cependant que tout ne va pas toujours dans le sens voulu par ce dernier. Dans une lettre écrite à Henry Goodere en 1611, Donne se lamente que certains de ses textes existent en "copies qui ont rampé dans le monde extérieur sans que j'en aie eu connaissance"¹⁴. Que Donne ait été un poète de coterie¹⁵ apparaît clairement dans le fait que ses manuscrits se retrouvent toujours assemblés avec les manuscrits des mêmes personnes, celles qui partagent son environnement social (Sir Henry Goodere, Benjamin Jonson, Sir John Roe, Sir John Hoskyns, Sir Henry Wotton, Sir Thomas Overbury, Pembroke, Rudyerd...). Cette preuve est confirmée par le style même de l'écrivain qui semble toujours faire appel à la connivence du lecteur, à un savoir prérequis de ce dernier et à une transparence de la relation interpersonnelle avec lui. La relation elle-même fait d'ailleurs souvent l'objet du texte. Dans le cas de Donne, il est intéressant de noter que la coterie n'est pas forcément aristocratique mais s'enracine dans le milieu des *inns of court* qui, il est vrai, prend la Cour comme modèle.

Les formes du patronage scientifique peuvent sembler éloignées de celles de la coterie littéraire, pourtant un examen attentif dévoile des analogies frappantes.

Il existe en effet à Londres et dans les environs de Londres au XVI^e siècle de véritables coteries scientifiques. Au centre de ces coteries trônent des patrons éclairés. Certains, comme Henry Percy, IX^e Comte de Northumberland, sont eux-mêmes des savants qui passent du temps à la recherche et à l'expérimentation, d'autres comme Cecil, sont des inspireurs de projets¹⁶, d'autres sont simplement des collectionneurs de curiosités. Tous

Smith ed., New American Library, New York and Toronto, 1967, pp 28-46.

13 A.Sackton, "Donne and the Privacy of Verse", *Studies in English Literature*, 7, 1967, pp67-82

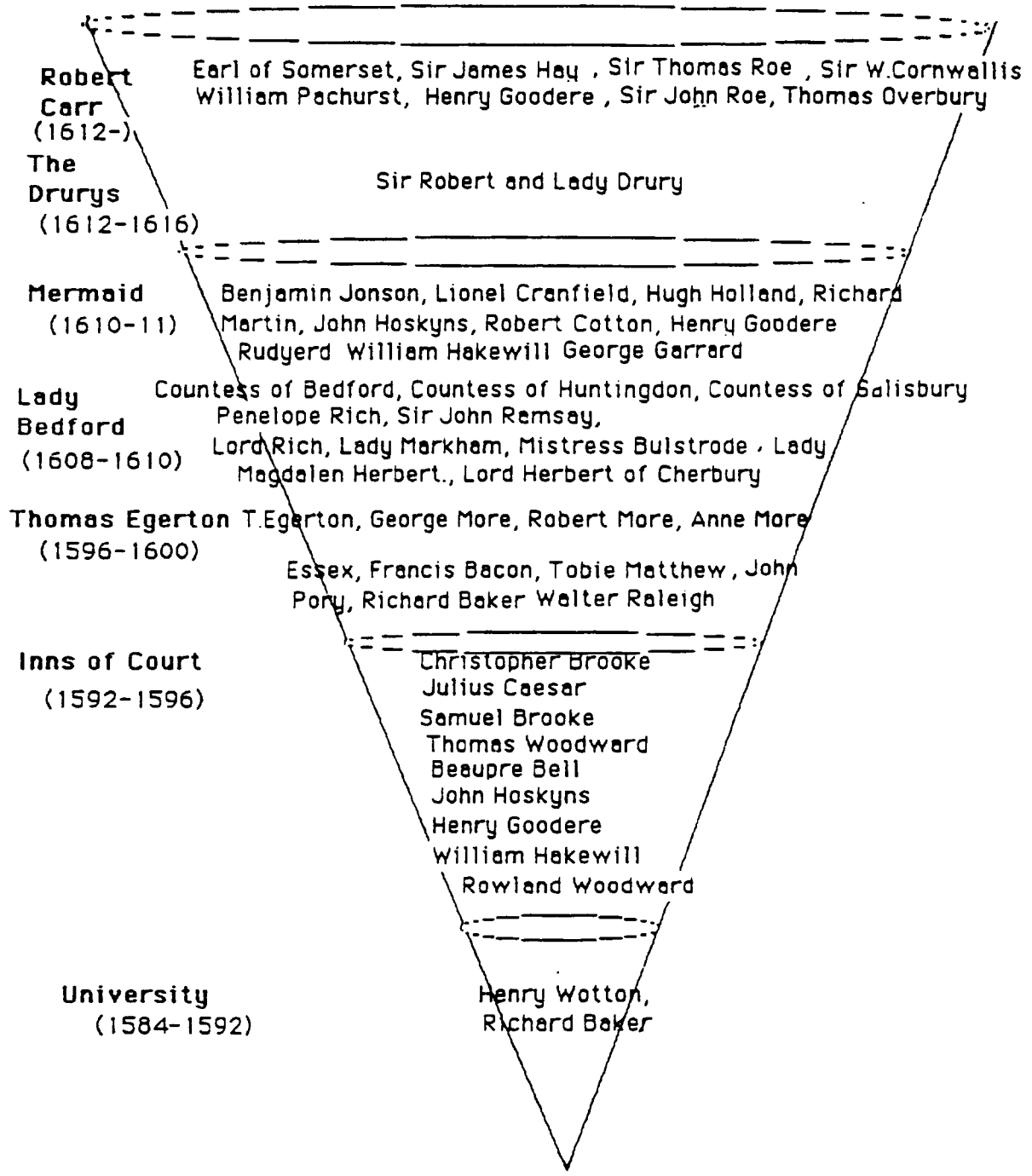
14 "*which have crept out into the world without my knowledge*".

15 A.F.Marotti, *John Donne, coterie poet*, University of Wisconsin Press, Wisconsin, 1986 .

16 Voir à ce propos dans le livre de J.Thirsk, *Economic policy and projects: The Development of a Consumer Society in Early modern England*, Clarendon Press, Oxford:1978, comment sous Elizabeth, et en particulier à partir de Burghley, des projets liés aux patentes et aux monopoles se sont développés

LES CERCLES DE JOHN DONNE:

Classification chronologique des cercles parmi lesquels ont circulé les manuscrits de John Donne au long des premières années de sa vie.



partagent les valeurs humanistes mais offrent également une alternative aux cadres traditionnels et permettent d'échapper quelquefois à leurs contraintes. Le cas de Northumberland illustre tout à fait ce paradoxe de patrons attachés à la formation classique aristotélicienne et promouvant simultanément les innovations théoriques les plus révolutionnaires. Les Conseils à son Fils de celui que l'on a appelé le Comte Sorcier, où sont énumérées toutes les disciplines nécessaires aux "jeunes étudiants", reflètent chez ce dernier la valorisation du curriculum classique (sauf en ce qui concerne l'exclusion de la théologie et l'introduction de la navigation), et ne laissent guère imaginer que c'est le même auteur qui a défendu en Angleterre l'atomisme le plus extravagant (introduit par Bruno, Harriot et Hill). En tout état de cause, la forme même du patronage a déterminé sans doute plus qu'on ne saurait le dire, à la fois positivement et négativement, la nature de la science moderne lors de sa période de formation. La dédicace d'une oeuvre scientifique à un patron puissant et sa reconnaissance par ce dernier établit la crédibilité de son auteur, surtout lorsque la découverte emprunte des voies non orthodoxes. La nature de la vérité scientifique, dans une société d'ordres, doit être affirmée par la hiérarchie sociale autant que justifiée rationnellement. Pour cette raison même, il faut également que les savants sachent mobiliser l'intérêt de l'aristocratie. La carrière de John Dee prouve qu'ils y parviennent souvent fort bien. Cette nécessité oriente cependant plus d'une fois la Science vers ses aspects les plus spectaculaires (cf les collections de curiosités) ou utilitaires, l'éloignant du même coup de voies plus théoriques.

Ce biais utilitariste de la science aristocratique a été bien identifié par Mordechai Feingold¹⁷. Sa conséquence en est le développement des sciences dans des directions très balisées et en particulier vers l'épanouissement des arts mécaniques. Les instruments de mesure et de navigation remplissent en effet une fonction économique (la topographie permettant d'asseoir la propriété de territoires conquis en Irlande ou Outre-Atlantique, la navigation de trouver de nouvelles terres et de commercer etc.). Les "miracles artificiels" réalisés dans les théâtres et les nouvelles demeures des grands (tels les jeux d'eau conçus pour

sous la houlette des cercles dirigeants.

¹⁷ Cf. M. Feingold, The Mathematical Apprenticeship, op.cit., voir surtout le chapitre intitulé "The mechanism of patronage, pp.190-216".

les jardins par Salomon de Caus), ainsi que les instruments de musique, répondent, eux, à une finalité esthétique (correspondant parfois au goût maniériste des *mirabilia* ou "curiosités"), et aux besoins évidents de la noblesse dans la sphère de la représentation. Les besoins de la couronne encouragent également le développement d'une science essentiellement appliquée: les mathématiciens doivent perfectionner la flotte pour contribuer à l'effort de guerre, faire progresser la balistique, dessiner des cartes des ports, réhabiliter ceux-ci, inventer des machines pour assécher les marais, d'autres pour assainir les mines... Les scientifiques reçoivent à cette occasion des offices mais abandonnent aussi leurs recherches plus fondamentales. Un autre aspect négatif du système du patronage est qu'il détermine la clôture de la recherche scientifique autour d'espaces privés. L'idée qu'une découverte que l'on vient de faire doit rapidement être mise à la disposition de tout le monde est une idée récente. Le secret est souvent maintenu pour les avantages qu'il donne d'autant que tout savoir nouveau est susceptible de donner un avantage dans l'ordre du "pouvoir-faire". Quelques exemples peuvent aisément le démontrer. Thomas Harriot, pour commencer par l'un des plus grands génies scientifiques anglais de cette époque, ne publie jamais ses papiers mathématiques, et ses observations astronomiques d'une importance capitale, équivalentes à celles de Galilée, restent inconnues encore aujourd'hui du public. C'est qu'il garde les bénéfices de son travail pour ses patrons, Raleigh et Northumberland, ainsi que pour quatre ou cinq collègues, amis et correspondants (Hues, Torporley, Kepler, Napier...). Les découvertes de John Napier (que l'on connaît en France sous le nom de Neper) sur les logarithmes, ne circulent que par lettres destinées à des érudits appartenant aux cercles du pouvoir comme Anthony Bacon, secrétaire de Essex. John Dee, autre savant célèbre et mage patenté, écrivant pour la Reine elle-même un mémoire sur la navigation, publie en cent exemplaires in folio en 1577 le texte intitulé: *General and rare memorials pertayning to the perfect art of Navigation*, mais fait parvenir à la Reine Elizabeth un exemplaire particulier couvert d'annotations manuscrites secrètes. Dans le champ de l'exploration et de la géographie, les choses sont plus claires encore. Ainsi Richard Hakluyt pratique-t-il la rétention d'informations destinées au service exclusif de ses protecteurs successifs dans le domaine de l'exploration et la colonisation¹⁸. En 1584, il

18 G.B.Parks, Richard Hakluyt and the English Voyages, Frederick Ungar Publishing Co, New York, 1928

présente à la Reine au nom de Sir Walter Raleigh, son patron, un *Discours particulier sur les plantations occidentales*. Nous n'avons connaissance de ce texte dans sa forme originale que par une lettre du géographe à Walsingham, le secrétaire d'Etat de la Reine, datée du 14 octobre 84:

*"Deux jours avant mon départ, à la vue de deux de mes livres en manuscrits, l'un en latin sur la Politique d'Aristote, l'autre en anglais sur le voyage de Monseigneur Raleigh, je me propose d'envoyer à Votre Honneur ce dernier ouvrage immédiatement après Pâques."*¹⁹

Le texte en anglais est un appel à l'investissement royal dans la piraterie et les voyages outre-atlantiques ainsi qu'à la colonisation. Il semble clair au ton de Hakluyt que le mémoire ne doit pas être mis entre toutes les mains. L'extraordinaire ici est que Hakluyt est alors connu comme l'auteur très public des *Divers Voyages*, oeuvre de propagande destinée à montrer aux Anglais qu'il n'est pas trop tard pour se lancer dans la conquête du monde. Nous savons en réalité que c'était l'habitude de Hakluyt de mettre à la disposition de ses protecteurs successifs un matériau documentaire non publié sous forme manuscrite permettant de préparer les expéditions. Le géographe a commencé sa carrière dans l'orbite du groupe Sidney-Walsingham-Leicester, dont Sir Humphrey Gilbert est le protégé, ceci jusqu'à la disparition de ce dernier (principale récompense: la nomination comme chapelain de l'ambassadeur à Paris); puis il est aspiré par les projets nord-américains de Raleigh et c'est là qu'il rédige le fameux *Discourse of Western Planting* cité plus haut, jamais publié et écrit pour quatre ou cinq lecteurs. Dans la décennie suivante, Leicester puis Walsingham étant morts et Raleigh en disgrâce, on voit Hakluyt graviter dans l'orbite de Robert Cecil et lui faire un rapport confidentiel et sceptique sur la *Gujana* du susdit Raleigh²⁰. De telles pratiques sont communes.

Le patronage scientifique met fortement l'accent sur l'idée de secret qui doit entourer toute découverte. Le savoir n'est pas une chose publique. L'absence de communication et de coopération entre les savants peut sembler à nos yeux d'hommes du XXème siècle être une

repr.1961 .

19 *"Two days before my dispatch, upon the sight of a couple of books of mine in writing (c'est-à-dire en manuscrit), one in latin upon aristotle's politics, the other in english concerning Mr Raleigh's voyage, the copy whereof I purpose to send your honour immediately after Easter"*

20 D.B.Quinn (ed.), *Virginia voyages from Hakluyt*, Oxford English Memoirs and Travels, Oxford, 1973.

entrave intolérable, le secret une brèche où le charlatanisme risque de s'engouffrer, mais ce serait un anachronisme de transporter nos préjugés au XVI^e siècle. Raleigh dans son Histoire du Monde (livre 1, 5^{eme} partie, chapitre 3, section 15) offre un bon exemple de l'argumentation du temps en faveur du secret: Archimède a eu raison de ne pas diffuser des inventions destinées à tuer des gens. Il faut louer les alchimistes et tous les détenteurs de talents secrets pour ne pas vouloir "*divulguer à des individus de peu de valeur les longues pérégrinations d'un esprit pénétrant*"²¹. La Science est le bien et la responsabilité des élites. Cette idée est effectivement héritée de la tradition ésotérique de l'alchimie, grande utilisatrice de codes et de chiffres, elle est partagée en Europe par de nombreux humanistes dont Della Porta et Cesi ne sont pas les moindres représentants²². La fameuse et indémontrable Ecole de la Nuit, dont Raleigh fut peut être l'instigateur, illustre parfaitement l'ambiance ésotérique de l'époque élizabéthaine. Frances Yates a essayé de montrer que cette Ecole qu'on a soupçonné d'athéisme apparaît sous forme allusive dans la pièce de Shakespeare Love's Labour Lost: on y voit des courtisans se retirer du monde et prôner la chasteté pour se consacrer à la philosophie...peines perdues en effet puisque grâce à Shakespeare tout rentre dans l'ordre! Si l'on ne peut guère prouver ce qui a réellement eu lieu dans le cercle de Raleigh et de Northumberland à l'époque de la supposée Ecole de la Nuit, vers 1590-93, il est probable en revanche qu'il se soit passé quelque chose²³: Shakespeare aurait réglé des comptes avec Northumberland qui préférait ses chères études à son épouse, soeur du patron du dramaturge, Southampton. Il est caractéristique que le groupe de philosophes sulfureux ait pu conserver l'anonymat, même après un procès instruit contre ses membres en 1593. Bien sûr, il est possible aussi qu'il n'y ait rien eu mais trop d'indices laissent penser que l'affaire a été enterrée à cause de l'ampleur du scandale qu'aurait constitué la révélation que de hauts

21 "*to cast away upon men of no worth the long travels of an understanding braine*" cité par Elizabeth Eisenstein, The Printing Press as an Agent of Change, C U P, Cambridge, 1979.

22 Voir à ce propos l'article de W.Eamon, "Court, Academy, and Printing House: Patronage and Scientific Careers in Late-Renaissance Italy" in B.T.Moran (ed), Patronage and Institutions, The Boydell Press, New York: 1991, 261p.

23 La thèse de l'Ecole de la Nuit, selon laquelle aurait existé un groupe d'athées autour du noyau formé par Raleigh, Northumberland, Harriot et Chapman, fut exposée pour la première fois par M.Bradbrook dans The School of Night, a study of the literary relationships of Sir Walter Raleigh, CUP, Cambridge:1936. Cette théorie a d'abord été renforcée par A.F.Yates dans A Study of Love's Labour Lost puis critiquée avec raison par P.Lefranc dans Sir Walter Raleigh, écrivain, l'oeuvre et les idées, Armand Colin, Paris, 1968 ainsi que par J.Shirley dans Thomas Harriot, a biography, Clarendon Press, Oxford:1983, 507p.

personnages faisaient preuve d'irreligion, même si l'hypothèse de l'athéisme de l'académie occulte est improbable. Quoiqu'il en soit, la forme des cercles de patronages gardant des secrets précieux est déjà moribonde en 1590 car l'idéologie baconienne est à l'oeuvre. John Dee, savant emblématique de la fin du XVIème siècle, pourtant lui même alchimiste, envisage déjà une collaboration scientifique à l'intérieur d'une République des Savants. C'est ce qu'indique son plan d'Institut scientifique écrit sous le règne de Mary Tudor.

Ce n'est pourtant pas dans les sciences et les arts que le secret du savoir est le plus jalousement gardé. Quand la diffusion de l'information ne présente pas de danger ni d'enjeu évident de pouvoir, libre aux intellectuels de se communiquer ce qu'ils veulent, dans les limites de la censure. Il en va tout autrement pour les intellectuels qui font profession de moissonner des renseignements variés pour de hauts personnages de la Cour.

La cour est un endroit où l'accès à l'information rare et discrète est particulièrement vital, pour le gouvernement d'abord, pour les courtisans ensuite. Dans ses Essais, Francis Bacon esquisse une structure de la Cour où des cercles concentriques représentent une cartographie des personnes en vue hiérarchisées selon l'honneur et la réputation: Au centre, la Reine; viennent ensuite les *Participes Curarum* comme Burghley ou Walsingham, conseillers directs et participants dans la politique de la souveraine, puis les *Duces Belli*, c'est-à-dire les chefs de guerre comme John Norris ou Charles Howard, puis les *Gratiosi*, favoris tels Hatton, Raleigh ou Essex, enfin les *Negotii Pares* comme Bacon lui-même. Cette classification donne également une idée des divers niveaux d'accessibilité des savoirs stratégiques. Il apparaît qu'à chaque étage, la collecte d'information se soit organisée par un système de sous-traitance. Les services secrets de Walsingham, par exemple, dans leur complexité machiavellienne, peuvent être considérés en la matière comme un aboutissement. Autour de l'Etat s'est constitué sous Elizabeth une sorte de "*brain trust*" de fonctionnaires et de gens extérieurs à la cour. Les courants des conseils à la couronne utilisés dans l'élaboration de la politique élizabéthaine impliquent toute la communauté savante, des érudits individuels aux universités en passant par les spécialistes du droit et les professionnels en tout genre. Dans ce cadre, John Dee constitue un exemple parfait d'intellectuel instrumentalisé par le gouvernement. Il fait partie des agents de renseignements de Walsingham en Angleterre,

LES RESEAUX DE RENSEIGNEMENT A LA COUR SOUS ELIZABETH:

ELIZABETH

BURGHLEY

Une maisonnee de 84 serviteurs dont 8 Ecuyers et 66 gentilhommes. Parmi eux, 16 universitaires et 17 Membres du Parlement.

WALSINGHAM

Un reseau international d'agents de renseignement. 40 en Angleterre, 7 en France, 4 en Italie, en Espagne et dans le Saint Empire, 3 aux Pays Bas, un a Constantinople, Alger et Tripoli.

Une equipe de secretaires et de conseillers prives: Lawrence Tomson, Nicholas Faunt, Robert Beale, Henry Killigrew, William Davison, Thomas Randolph, Anthony Bacon et Julius Caesar (droit), John Dee et Richard Hakluyt (navigation).

Un dechiffreur: Thomas Phelippes.

A la mort de Walsingham en 1590, Heneage et Burghley ne reprennent qu'a moitie l'Intelligence Service de leur predecesseur. Cela laisse le champ libre a des initiatives prives de hauts personnages de la Cour comme Essex.

RALEIGH

Raleigh ambitionna longtemps de concurrencer son ami Walsingham par un reseau prive d'agents de renseignements et de collecteurs d'informations universitaires.

2 secretaires principaux: Thomas Harriot et Richard Hakluyt.

Propagandistes de la Cie de Virginie: R Hakluyt, John White, Thomas Harriot, Emery Molyneux, De Brye, William Sanderson, John Dee...

Agents en Angleterre: A Gorges, B Jonson, G Chapman, M Roydon, C Marlowe(?), J Hooker, M Hikes, R Winwood, R Hues H Lok, J Hester, J Case, W Monteagle, J North, J Pannington, W Langherne, G Whetstone...

Sources de renseignements sur l'etranger:

Pays Bas: T De Brye, A Ortelius, Mercator, T Bodley

Italie: A Gentili, J Florio, G Castelvetro.

France: Castelnau De La Mauvissiere

Divers: R Hakluyt, Ferdinando Fielding...

Antiquaires et Juristes:

W Camden, R Holinshed, R Cotton, J Hoskyns, J Caesar, C Parker...

ESSEX

3 secretaires: Edward Reynolds. (Oxford, sec. personnel)
Henry Cuff (erudit, acad., tacitien)
et Thomas Chaloner (envoye a Florence)

Des conseillers en intelligence aux larges reseaux personnels: Francis Bacon et Thomas Phelippes de 1590 a 1594 puis en 94: Anthony Bacon Henry Wotton Thomas Smith

| | | |
|-----------------|--------------|--------------------|
| France: | GB: | William Temple |
| Henry IV | R Winwood | |
| A. Perez | R Woodward | |
| La Haye: | G Rooke | |
| Anthony Shirley | E Barret | |
| Ecosse: | T Wilson | |
| John Napier | Italie: | Suisse: |
| Venise: | S Alberti | JF Castelineo |
| John Hawkins | G Eno | France: I Casaubon |
| | Z Bassedonna | Palatinat: |
| | B Buoni | J Medouse |
| | S Lentulo | Prague: |
| | Pays Bas: | J Hammon |
| | J Wierckhous | |
| | P Scaptus | |

Intellectuels impliquees dans ses activites confidentielles:

Henry, Lord Howard, Fulke Greville, Sir Edward Dyer, Sir Robert Sidney: on peut detailler les agents de ce dernier qui sont: a la Cour, Thomas Lake et Rowland White, a la Haye, George Gilpin et Thomas Bodley, en Italie: Thomas Edmonde.

comme on l'a vu pour ses *Rare Memorials*, et à l'étranger, en l'occurrence à la Cour de Rodolphe II à Prague, observatoire idéal de ce qui se trame entre l'Espagne et Rome vers 1585. Dee communique avec Walsingham par manuscrits et en code. Son nom de code, d'ailleurs, l'anecdote mérite la citation, est 007! Walsingham emploie de son côté un décodeur professionnel, le très sûr Thomas Phelippes. Un peu plus tard, alors que la succession de Walsingham est assurée par Thomas Heneage et Burghley en 1590, le Comte d'Essex parvient à rassembler autour de lui un groupe privé d'agents de renseignements particulièrement intéressant du point de vue de la circulation d'informations manuscrites. Certains agents, comme Henry Cuff ou William Temple sont ses secrétaires particuliers (ils remplacent en 1594 Thomas Smith et Edward Reynolds), d'autres comme Anthony Bacon ou Sir Henry Wotton ses conseillers dévoués. Tous ont des contacts à l'étranger, voire des réseaux très étoffés. Une lettre de Wotton à Essex²⁴ datée de Décembre 1594 (Cecil MS 99 f.38) est à cet égard un document remarquable car l'auteur y présente ses agents dans toutes les villes d'Europe. Son but est de convaincre Essex qu'il est irremplaçable. Les renseignements, souvent obtenus par sous-traitance auprès de spécialistes(voir schéma), sont centralisés au sein de la cellule londonienne du favori de la Reine. Ils lui parviennent sous forme de rapports écrits. L'un d'entre eux, concernant l'attaque de Cadix en 1596, écrit par Henry Cuff, fut même publié à des fins de propagande malgré l'interdiction formelle de la Reine et du Conseil. Dans l'orbite de Essex, Robert Sidney, en mission en Hollande, utilisait les services de Rowland White pour se tenir au courant des affaires et des intrigues de la Cour. Les rapports contiennent des renseignements suffisamment précieux ou dangereux pour que l'on prenne le soin de désigner les individus, là encore, par des codes (200 pour Robert Cecil, 900 pour Burghley, 1500 pour Elizabeth, 24 pour Sir Walter Raleigh, 66 pour Lady Essex...).

IIème partie. Le point de vue des intellectuels-clients: la concurrence et les récompenses du patronage.

24 Logan Pearsall Smith, *The Life and Letters of Sir Henry Wotton*, 2 vol, Clarendon Press, Oxford, 1907 repr.1965 .

Durant la période Tudor, les universités et les *Grammar Schools* ont produit de plus en plus de lettrés. Curtis a bien analysé ce phénomène qu'il appelle celui de la création d'"intellectuels frustrés". Le surplus d'intellectuels formés chaque année et ne trouvant pas de poste dans les emplois traditionnels, notamment les emplois cléricaux, devait chercher ailleurs pour vivre. Il se trouve que le système ancestral du patronage était incapable d'absorber la masse des nouveaux venus. Il y avait trop de demandes pour trop peu de patrons. L'aristocratie et la gentry, à qui d'ordinaire il convenait de s'adresser quand on cherchait un patronage, connaissaient des problèmes financiers liés à la transformation de l'économie et à de nouvelles habitudes de consommation. Elles mêmes souffraient de ne pouvoir toujours offrir à leurs fils des situations brillantes. Laurence Stone a évalué le nombre de places intéressantes par rapport à la demande: le rapport est de 1 à 5 pour les 500 familles dirigeantes du pays et de 1 à 30 pour la *gentry*. Il restait donc peu de récompenses splendides pour les auteurs! Quant aux catégories qui bénéficiaient de la croissance, comme celles des financiers et des marchands, elles ne partageaient pas exactement les valeurs de la noblesse et ne prenaient pas au sérieux les obligations du patronage, sauf dans des cas bien précis où la nature utilitaire du patronage dans leur intérêt apparaissait (création de cours de mathématiques pour les capitaines de vaisseaux par exemple). Pour toutes ces raisons, il devenait rare de pouvoir vivre des faveurs d'un patron car chaque auteur n'était plus qu'un faiseur de requêtes parmi d'autres. Dans *Pierce Penniless*(1592), Thomas Nashe exprime bien en décrivant sa condition, la terrible situation de ses collègues:

"En vain je me couchais tard et me levais tôt, me contentais du froid et ne conversais guère qu'avec le dénuement pour tout mes travaux perdus, ma muse vulgaire était méprisée et négligée, mes blessures ignorées, ou peu récompensées, et moi-même (pour toute récompense de mon plus bel esprit) j'étais jeté dans la pauvreté. Là dessus...j'accusais le malheur, raillais mes patrons..."²⁵

La forme des dédicaces en vint à se transformer au fur et à mesure que se perdait le lien personnel, que les conditions de vie empiraient. Elles devenaient plus détachées et même parfois véritablement critiques. De même la fraude, les oeuvres dédicacées à plusieurs

²⁵ *All in vaine, I sate up late and rose earely, contented with the colde, and conversed with scarcitie for all my labours turne to losse, my vulgar muse was despised and neglected, my paines not regarded, or slightly rewarded, and I my selfe (in prime of my best wit) laid open to povertie. Whereupon... I accused my fortune, raild on my patrones...*
in Thomas Nashe, *Works*, 1958, I, p157.

patrons, devinrent plus fréquentes. Le mécontentement et l'amertume étaient le lot commun mais c'est peut-être encore Edmund Spenser qui les a le mieux exprimés dans sa dédicace aux Contes de la Mère Hubbard où il s'adresse ainsi à son lecteur:

*"Tu sais bien peu, toi qui n'a pas essayé,
 Quel enfer est de quémander pour attendre;
 De perdre de bons jours qui auraient pu être dépensés mieux;
 De gâcher de longues nuits en déplaisir pensif;
 D'accélérer un jour, d'être rétrogradé le lendemain;
 De te nourrir d'espoir, de dépérir de peur et de mélancolie;
 D'avoir la grâce de Pronce, de vouloir celle de Peer;
 D'obtenir ta requête et pourtant
 D'attendre plusieurs années qu'elle se réalise;
 De ronger ton âme en épreuves et en précautions;
 De dévorer ton cœur par des désespoirs sans consolations;
 De courber l'échine, de ramper, d'attendre, de chevaucher,
 De courir, de dépenser, de désirer, de te ruiner"*²⁶.

Le jugement négatif porté sur certains patrons, rapporté par certains visiteurs étrangers à la cour, témoignent tout autant que les plaintes des écrivains des blocages du système:

*"Les gens disent de lui (Cecil) qu'après avoir gravit l'échelle du succès, il l'a relevée et mise hors d'atteinte des autres: la raison en est qu'il fut élevé à son haut rang après avoir fini ses études, et qu'ensuite il refusa à toute autre personne éduquée d'entrer dans son département"*²⁷.

Un fort sens de la compétition, sensible dans bien des textes, était la conséquence toute naturelle de la situation nouvelle. Tout était vécu comme attaque ou rivalité personnelle car il n'y avait pas de notion de marché. L'auteur se retrouvait vite en situation de menace permanente: chacun était son ennemi. Les querelles entre les auteurs, les allusions perfides

²⁶ E.Spenser, Mother Hubbard's Tale, in Works, *ibid.*, p 504.
 in Works of Edmund Spenser, ed J.C. Smith (1932):

*"Full little knowest thou that hast not tried
 What Hell it is, in suing long to bide;
 To lose good days that might better be spent;
 To waste long nights in pensive discontent;
 To speed today, to be put back tomorrow;
 To feed on hope, to pine with fear and sorrow;
 To have thy Pronce's grace, yet want her Peer's;
 To have thy asking, yet wait many years;
 To fret thy soul with crosses and with cares;
 To eat thy heart through comfortless despairs;
 To fawn, to crouch, to wait, to ride, to run,
 To spend, to give, to want, to be undone.*

²⁷ *"People say of him that after climbing the ladder of success he pulled it well out of everyone else's reach: this is because he was raised to his own high rank after completing his studies, and even afterwards he refused to allow any well educated person to enter his department."*
 in The Diary of Baron Waldstein, a traveller in Elizabethan England, Thames and Hudson, London:1981, p111.

étaient le lot quotidien de la vie intellectuelle. Lorsque Nicholas Breton, poète, déplore les rivalités entre auteurs, il rend compte d'un fléau largement répandu:

*"...tous les hommes d'étude devraient être amis, et les poètes ne devraient pas se bagarrer pour des résultats qui tournent en eau de boudin"*²⁸.

Tout concourt à donner la même image. Ainsi Jonson confie à Drummond que Daniel était *"jaloux de lui"*. Harvey parlant de Greene dans Pierce Penniless est plus qu'agressif et montre sa volonté d'abattre un rival:

*"Qui à Londres n'a pas entendu parler de la vie licencieuse et dissolue de Greene; son déguisement naïf en Maître ès Arts aux cheveux de brigand, improbable appareil et improbable compagnie"*²⁹.

Les célèbres disputes d'Harvey et de Nashe, de Jonson et de Marston et Dekker sont en réalité selon toute probabilité typiques de l'époque. Rivalités théâtrales, rivalités entre conceptions diverses de la littérature prennent communément des formes conflictuelles. C'est qu'il y a beaucoup à gagner et à perdre au jeu du patronage³⁰.

La récompense la plus recherchée, pour son profit autant que pour sa durée, est un office à la Cour ou autour du gouvernement ou de l'Eglise. Comme les offices disponibles sont en nombre limité, on court également après la réversion des offices (on appelle réversion le fait qu'un office soit reversé à un bénéficiaire donné à la mort du prédécesseur de ce dernier). Pour les aristocrates, un titre à la Cour constitue l'équivalent d'un office. En seconde position viennent les situations chez les nobles: chapelain, médecin, secrétaire, tuteur, serviteur personnel. La maisonnée des Herbert (à Penshurst hors de Londres ou à Baynard Castle à Londres, selon la saison) fournit tout l'échantillonnage de ces possibilités. Gervase Babington est un des quatre chapelains, Thomas Moffet un des quatre médecins, John Florio un des quatre tuteurs, Samuel Daniel un des secrétaires etc. Les récompenses en argent

28 *"...all scholars should be friends, and poets not to brawl for puddings ends"* in Nicholas Breton, Works in verse and prose, ed A.B. Grosart, 1879, I, p34.

29 *"Who in London has not heard of his (Greene's) dissolute and licentious living; his fonde disguisinge of a Master of Arte with ruffiantly haire, unseemly apparell and more unseemly company"*. Four Letters, dans Pierce Penniless(1592) Works of Gabriel Harvey, 1885, I, p168.

30 Sur les profits du patronage, on renverra aux quatre textes suivant: R.C.Barnett, Place, profit and power, a study of the servant of William Cecil, Chapel Hill:University of North Carolina Press, 1963, 180p. M.Brennan, Literary patronage in the English Renaissance: the Pembroke Family, Routledge: London, 1988. "The patronage of dramatists: the case of Thomas Heywood" in English Literary Renaissance 18(2), 1988. L.L.Peck, Nortampton, Patronage and policy at the court of James I, Allen and Unwin, London, 1982, 277p.

viennent rarement sous forme de rentes (le statut d'écrivain pensionné est exceptionnel. C'est cependant celui de Ben Jonson qui reçoit de Charles 1er 100£ par an). Occasionnellement les auteurs reçoivent de grosses sommes. Ainsi Southampton verse un jour 1000£ à Shakespeare et Chapman reçut 300£ du Prince Henry pour sa traduction d'Homère, La Reine Elizabeth, connue pourtant pour sa parcimonie, verse 50£ à Edmund Spenser pour The Faerie Queene. De tels cas restent cependant l'exception, des auteurs comme Michael Drayton ou Joshua Sylvester ne reçoivent que des sommes allant de 10 à 20£ et plus généralement, il ne s'agit que de petites sommes ne dépassant guère les 2 ou 3£. Les scientifiques ne sont guère mieux lotis, le Prince Henry, pour prendre comme exemple un patron d'ordinaire fastueux, donne entre 3 et 5 livres pour une dédicace. Northumberland, de son côté, alloue 20£ annuelles à Walter Warner pour ses services de mathématicien pensionné. Il est à vrai dire très difficile d'établir une table des tarifs en vigueur pour chaque type de travail. Il est néanmoins évident, dans la limite de ce qui nous est connu, qu'il est impossible au XVIIe siècle de vivre uniquement de l'argent du patronage. Les récompenses en nature ne sont pas une compensation indifférente. Elles sont un des archaïsmes les plus flagrants du patronage mais n'en sont pas moins répandues. Les livres sont sans doute l'objet symbolique le plus échangé et au don du livre dédicacé de l'auteur répond parfois le don par le patron de coffres de livres. Ben Jonson reçoit de Herbert 10£ par an pour augmenter sa bibliothèque. Aussi surprenant que cela puisse paraître, la venaison représente aussi un cadeau des plus usuels. Les aristocrates, dont la chasse fait partie des habitudes de vie, n'hésitent pas à faire parvenir un cuissot de chevreuil à leur protégé (voir, entre autres, le cas de Donne et de Cranfield). Quant à l'hospitalité, c'est une autre forme de paiement qui est en harmonie avec les valeurs aristocratiques: Nashe vit chez les Carey, Donne chez les Drury, Spenser chez Leicester, Harriot chez Raleigh puis chez Northumberland. Vivre sous le même toit que son patron, que d'autres écrivains parfois, donne à l'auteur une audience devant laquelle parler et par qui être critiqué. Un public avisé est chose suffisamment rare pour être apprécié des auteurs, des dédicaces l'attestent³¹. C'est sans doute dans ce cadre des grandes maisons nobiliaires que le patronage garde le plus longtemps ses caractères originaux; la présence physique du patron,

31 Cf. J. Buxton, Sir Philip Sidney and the English Renaissance, MacMillan Press, London:1954, 284p.

le ton de sa voix, la gestuelle (le baise-main par exemple) et l'étiquette scrupuleusement observées, concourent à rendre très concrète et très forte la relation. Enfin, dernier avantage qui doit être cité de nouveau, le patronage permet aux intellectuels-clients d'atteindre un certain statut social par la reconnaissance qu'ils obtiennent de personnes situées plus haut qu'eux dans la hiérarchie. Leur oeuvre y gagne une certaine plus-value doublée (cf. supra) d'une éventuelle protection face aux attaques du public et de la censure.

Il est assez difficile, pour vérifier la façon dont les trajectoires d'auteurs ont pu s'inscrire dans le contexte de concurrence qui était le leur et ont pu actualiser les récompenses possibles d'une relation de patronage, d'opérer, comme l'a fait Alain Viala pour la France, une approche statistique. En effet, il n'existe rien de comparable pour l'Angleterre des XVI^e et XVII^e siècles, au registre bibliographique utilisé par Alain Viala donnant des informations systématiques sur les biographies d'écrivains français de la même époque. Il convient donc de recourir à des études prosopographiques nécessairement plus limitées statistiquement³². Trois échantillons de la population savante, une sélection de deux-cents poètes vivants entre 1525 et 1625, de 118 mathématiciens vivant entre 1515 et 1686³³ et 74 membres du groupe de patronage Sidney/Leicester/Raleigh, fournissent trois angles d'observation d'un monde des auteurs assez diversifié si l'on consent à ne pas exclure par principe les "scientifiques" de l'étude.

Le premier échantillon retient les auteurs en fonction de trois conditions: le fait qu'ils soient vivants entre les bornes chronologiques de 1525 et de 1625, le fait qu'on en sache assez sur leurs carrières pour établir leur statut, le fait qu'ils soient suffisamment importants pour figurer dans les histoires de la littérature d'Oxford University Press³⁴ et dans le recueil

³² Lorsque A. Viala (Ibid., p240) peut citer par exemple 2200 auteurs, on est bien en peine en Angleterre de travailler sur des populations de plus de 200 individus.

³³ Le premier échantillon a été étudié par Phoebe Sheavyn dans The Literary profession in the Elizabethan Age, Manchester U.P., réed. 1967. Ce livre contient un appendice figurant une analyse du statut social de 200 poètes avec leur occupation, leur titre au décès, la mention de leur passage dans une université ou dans une inn of court. Sachant que 500 poètes de cette époque sont aujourd'hui connus par leur nom, cette sélection paraît significative. Le second échantillon, celui de 118 praticiens des mathématiques, est extrait du livre de E.G.R. Taylor, Mathematical Practitioners of Tudor and Stuart England, Cambridge U.P., 1954, qui propose un index biographique détaillé ainsi qu'un catalogue des oeuvres.

³⁴ C.S. Lewis, English Literature in the XVIth century, Oxford History of Literature, 1954 et D. Bush, English Literature in the earlier XVIIth century, Oxford History of Literature, Oxford University Press, London 1954.

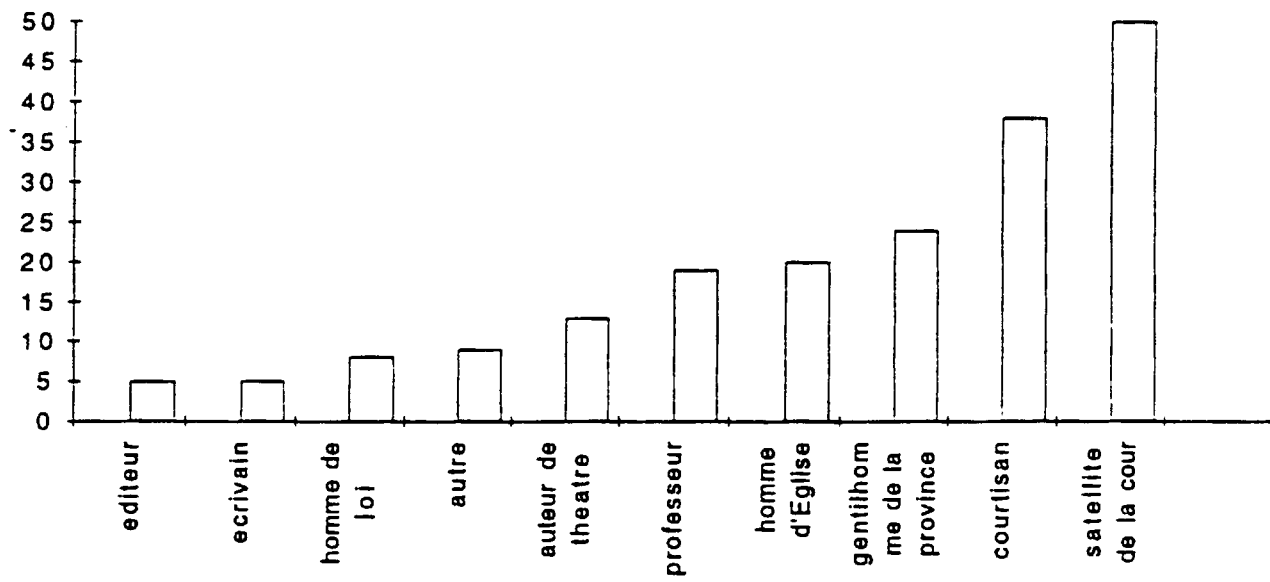
intitulé: Poetry of the English Renaissance, 1509-1660³⁵. La figure ci dessous, où les origines sociales des 200 poètes ont été calculées en pourcentages, montrent à l'évidence que la société des auteurs est une société fortement apparentée à l'aristocratie de cour (plus de 47%). Des cercles concentriques se définissent autour du monarque: poètes-courtisans comme Philip Sidney, courtisans de moindre envergure comme John Donne et satellites extérieurs de la cour comme Michael Drayton. Hors du cercle curial se trouvent les gentilshommes de province et les rares auteurs professionnels (moins de 15% en prenant une définition large de ce terme). La plupart des poètes, membres de l'élite sociale, a également profité d'une formation universitaire (152 sur 200, soit 76% sont passés par Oxford ou Cambridge, 53 sur 200, soit 26,5% ont été membres des *inns of court*).

Si l'on compare ensuite les origines sociales des poètes aux titres dont ils sont détenteurs à la fin de leur vie, il est clair qu'ils bénéficient d'une nette promotion sociale. A l'origine, 59% du groupe se rattache en effet à l'aristocratie ou à la gentry mais à regarder les fins de carrière, ce sont près de 67,4% d'auteurs titrés que l'on peut distinguer. De même, les récompenses en offices ecclésiastiques apparaissent puisque l'on passe de 10,5% des pères appartenant au clergé à 18% des fils. Au total, il n'y a plus que 14,6% des poètes qui ne soient pas titrés (i.e. détenteurs au minimum du titre d'Ecuyer) en fin de carrière.

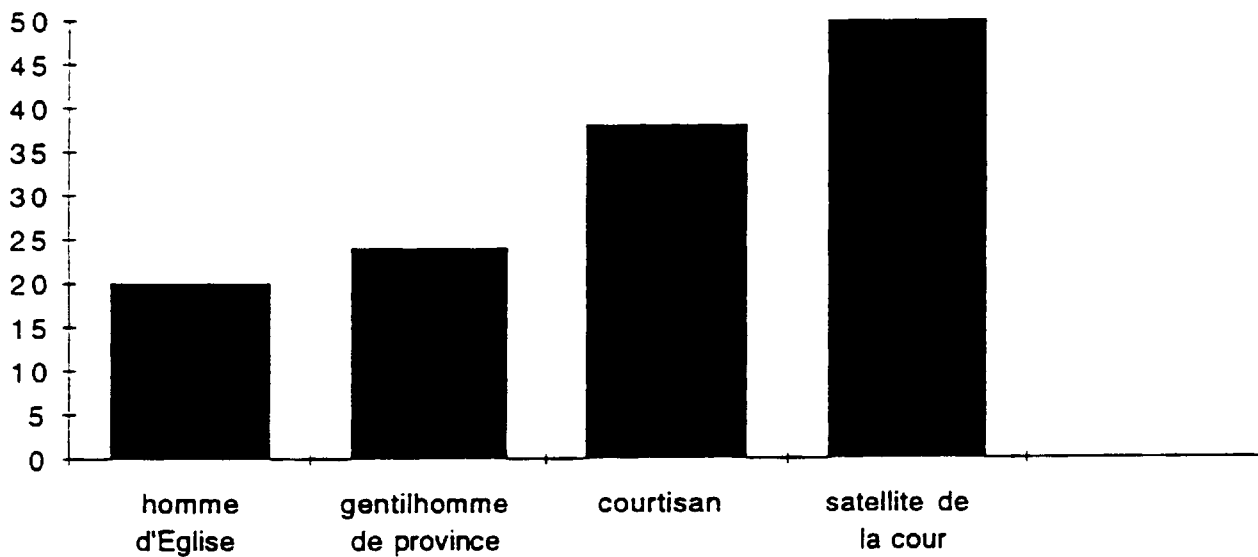
Le second échantillon considéré ici se veut aussi exhaustif que possible sur les praticiens des mathématiques ayant publié, ou écrit sous forme manuscrite, des ouvrages scientifiques (cela signifie que les simples fabricants d'instruments ne sont pas pris en compte). Toutefois, les informations biographiques fournies par la source de départ n'étant pas homogènes, il est impossible de faire des comparaisons terme-à-terme avec les informations disponibles pour le premier échantillon. Il est à ce titre regrettable que les origines sociales des "mathématiciens" soit rarement connues. Néanmoins, quelques indices, comme les mentions sporadiques de la profession du père de l'auteur, négociant en vin pour le père de John Dee, tavernier pour celui de William Bourne, ou fabricant d'almanach pour celui de Thomas Digges, permettent de penser que la composition sociologique des cercles scientifiques est beaucoup plus modeste que celle des cercles de poètes. Le monde des mathématiciens est en effet celui des arts

35 Hebel J.W. et H.Hudson, Poetry of the English Renaissance 1509-1660, New-York, 1947.

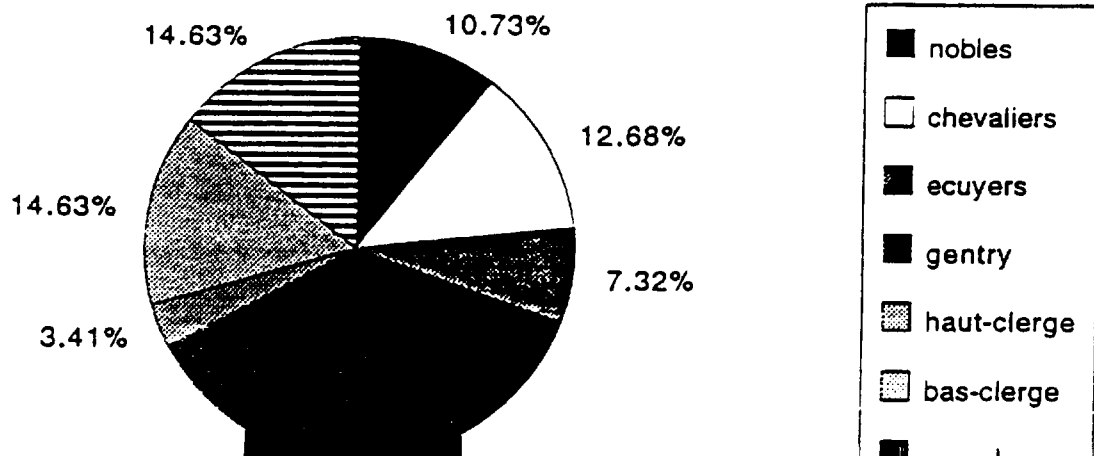
Origines sociales de 200 écrivains élisabéthains (d'après P.Sheavyn)



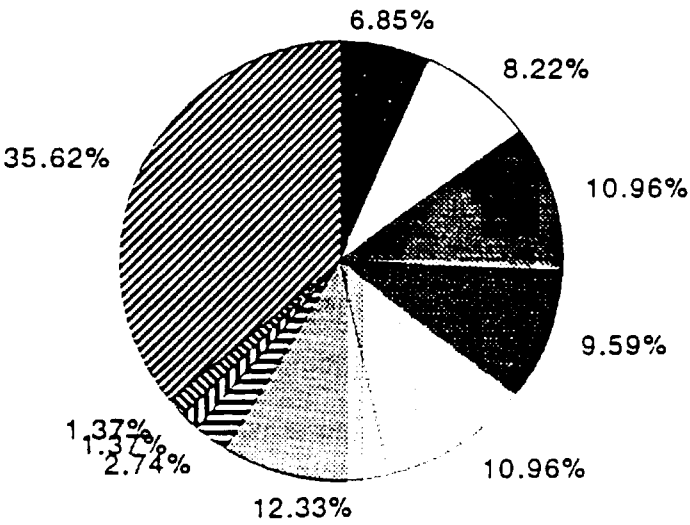
Occupations sociales de 200 écrivains élisabéthains (d'après P.Sheavyn)



TITRES DE 200 POETES ELISABETHAINS A LA FIN DE LEUR VIE (D'APRES P.SHEAVYN).



ORIGINES SOCIALES DES MEMBRES DU GROUPE
SIDNEY/LEICESTER/RALEIGH



- aristocrate
- chevalier
- ▒ gentry
- marchand
- ▒ artisan
- ecclesiastique
- ≡ medecin
- ▢ universitaire
- ▨ ecrivain
- ▩ inconnue

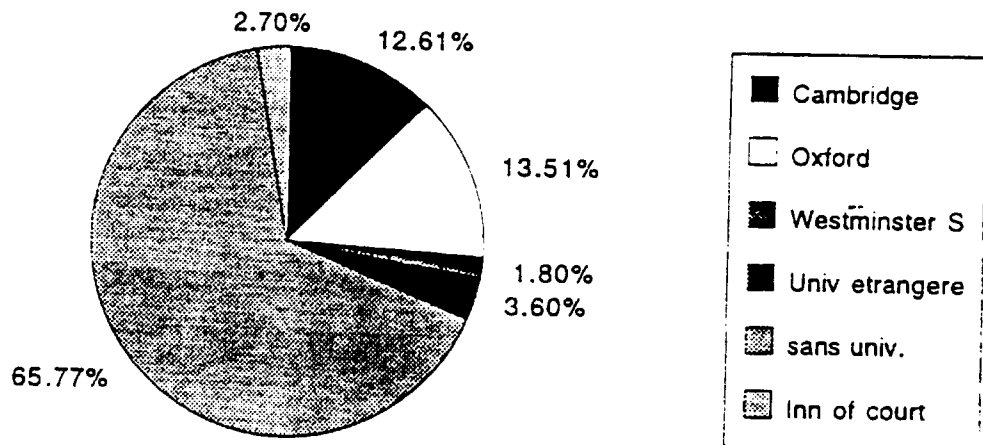
mécaniques, socialement déconsidéré. La formation intellectuelle de ces auteurs est également différente, la proportion de formation universitaire parmi eux est en effet plus faible (seulement 31%). La moitié d'entre eux sont des Londoniens et leurs liens avec les compagnies marchandes de la ville sont fréquents (21 en sont membres à part entière). Il ne faudrait cependant pas imaginer que ce groupe échappe à la tutelle de l'aristocratie de cour, en effet, 50% de ces scientifiques se réclament d'un patron et sensiblement la même proportion reçoit un office de la couronne (41%) ou un office religieux (7%) en récompense de ses services.

L'analyse des membres d'un cercle de patronage assez vaste, celui du groupe pro-puritain de Sidney, Leicester et Raleigh (ce dernier pouvant s'associer à l'occasion de ses intérêts aux deux premiers) permet de saisir quels types d'auteurs avaient la possibilité de se côtoyer dans les maisonnées aristocratiques³⁶. il n'est guère possible de reconstituer plus de 65% des origines sociales des membres de ce groupe, aussi faut-il prendre les données statistiques qui suivent avec des réserves, néanmoins, il apparaît que la haute aristocratie, la petite noblesse et la gentry représentent 25% de la population étudiée, marchands et artisans, c'est-à-dire les milieux urbains, en représentent 21%, le milieu ecclésiastique 12% et les professions intellectuelles aux alentours de 5%. Ces chiffres assez différents de ceux que l'on trouve à partir des données fournies par Sheavyn semble surtout prouver l'hétérogénéité sociale de la population d'un cercle de patronage donné. Celle-ci peut s'expliquer par la multiplicité des fonctions remplies par les clients des patrons aristocrates. Dans le cas des poètes comme dans celui des mathématiciens, quoiqu'il en soit, il est flagrant que Londres tient une place cruciale dans les stratégies de carrières. D'une part, la cour et ses patrons se trouvent là, d'autre part, les seules institutions non-aristocratiques susceptibles de fournir des récompenses ou des emplois (guildes, compagnies marchandes ou éditeurs contrôlant le marché du livre) se trouvent là également. En outre, le petit monde des auteurs y est tellement concentré que c'est aussi le lieu où les réputations se font et se défont .

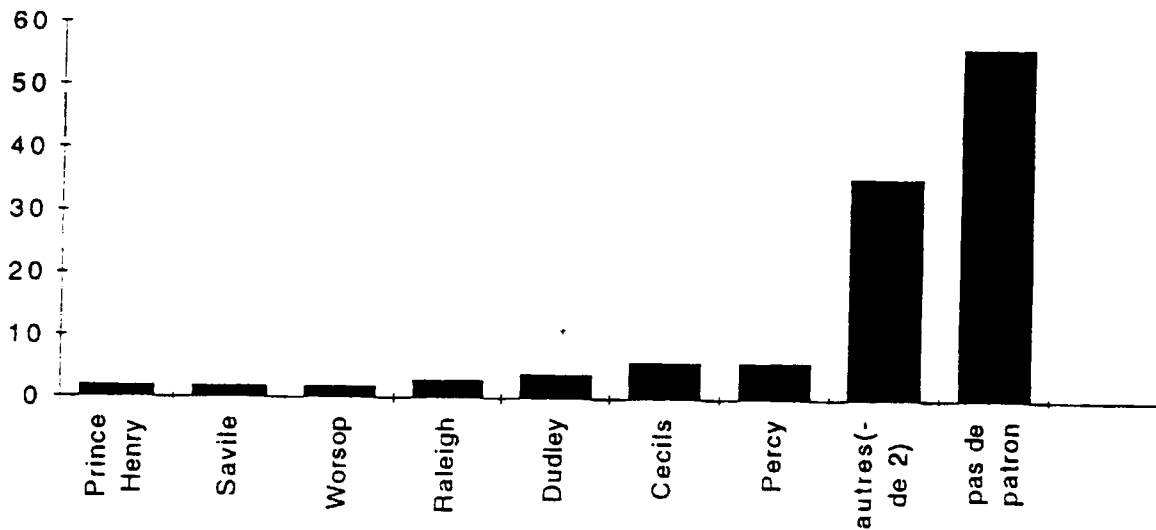
Le grand changement qui s'opère au cours du XVIe et du XVIIe siècle et qui

³⁶ Nous avons réalisé la reconstruction prosopographique de ce cercle de patronage à partir de l'index des dédicaces publié par la bibliographical society et à partir d'outils biographiques divers comme le D.N.B.

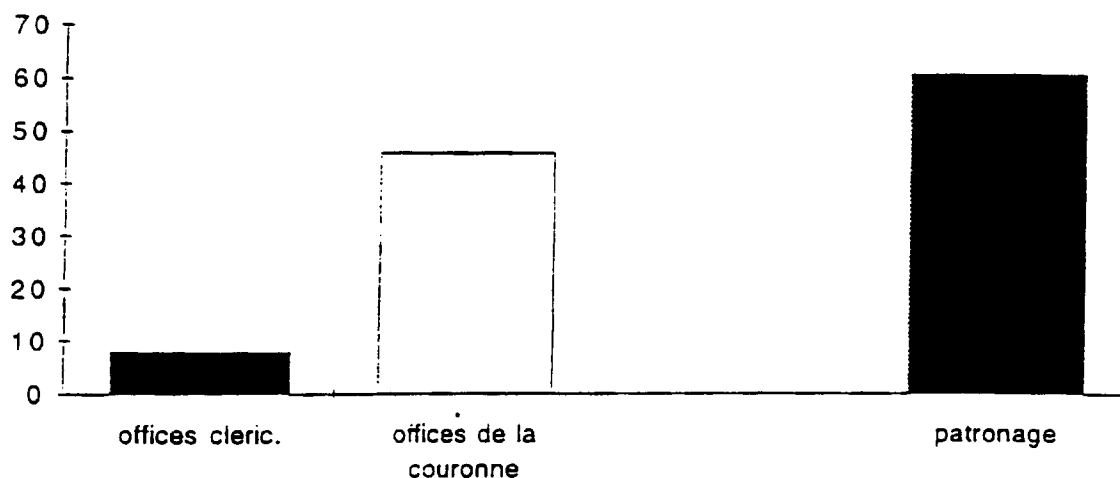
FORMATION UNIVERSITAIRE DE 118 PRATICIENS DES MATHÉMATIQUES (d'après EGR Taylor).

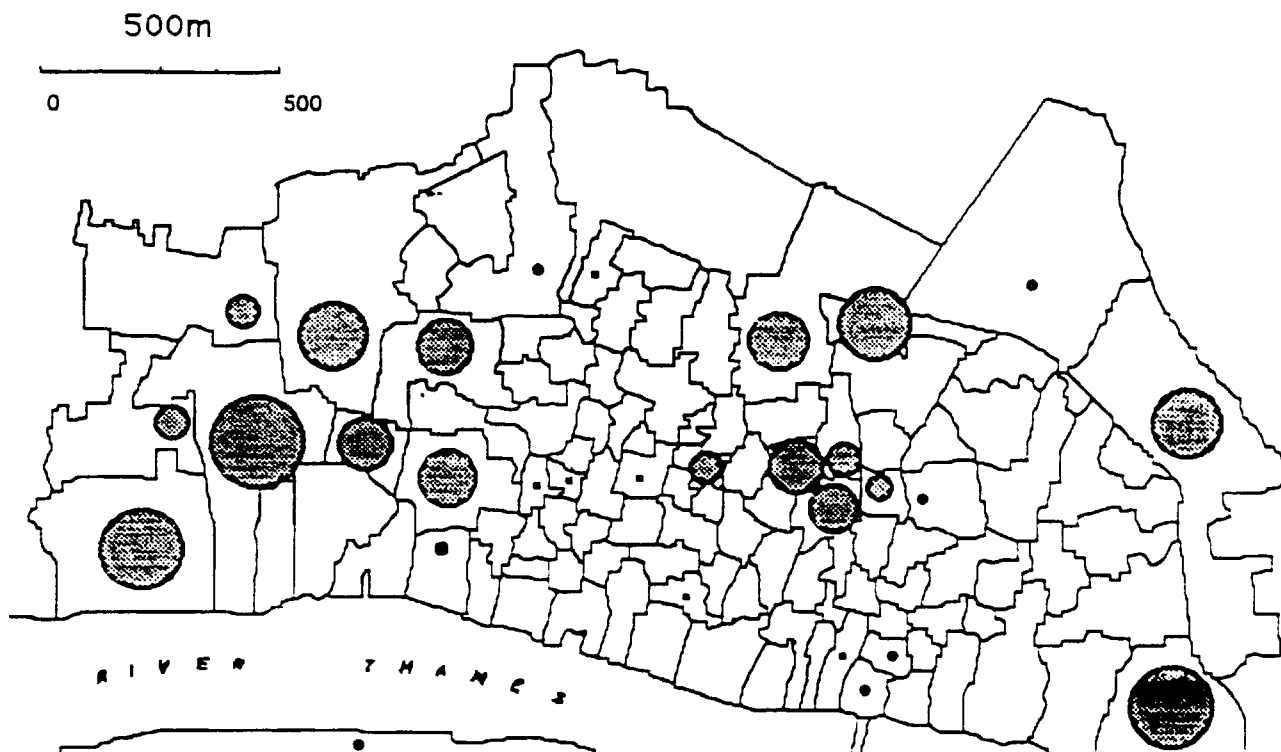


Principaux patrons de 118 mathématiciens d'après
E.G.R.Taylor.

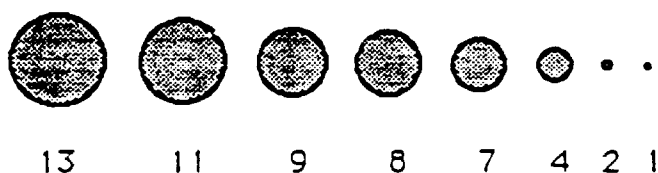


RECOMPENSES DES MATHÉMATIENS DANS LEURS CARRIÈRES

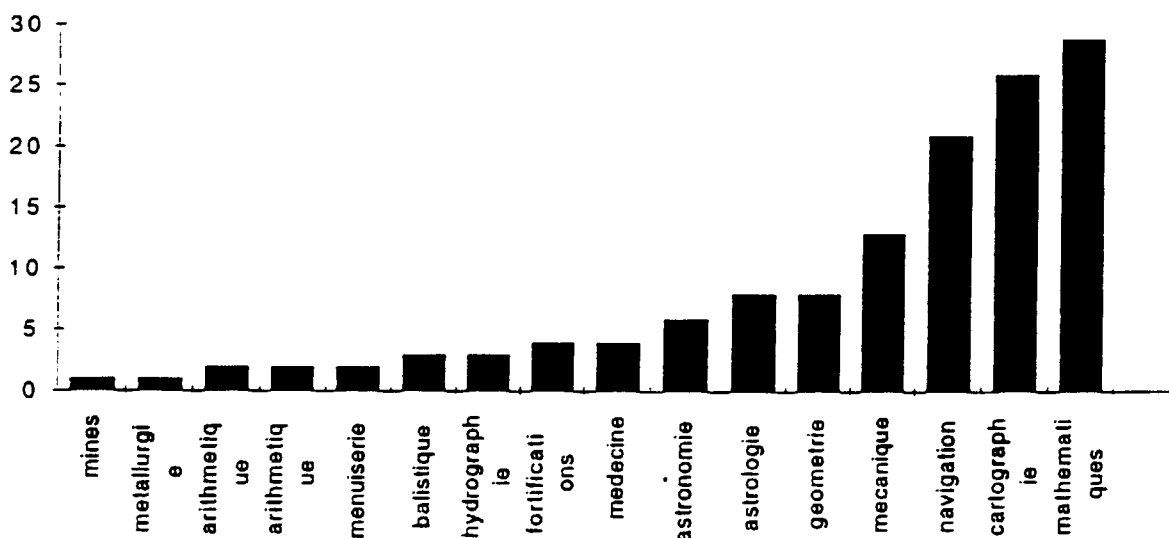




Nombre de praticiens des mathematiques par paroisses a Londres d'apres E.G.R. Taylor. Carte montrant les limites de paroisses a Londres



Champs de production de 118 mathématiciens d'après E.G.R.Taylor.



bouleverse quelque peu les données du patronage et change les profils de carrière représentés jusqu'ici indûment comme uniquement dépendante du système clientéliste, est l'apparition de l'écrivain professionnel.

Les causes de l'évolution sont d'abord le développement d'un nouveau public. A Londres et dans les régions de l'Angleterre les plus économiquement avancées (notamment dans les comtés du Sud Est), une classe moyenne cultivée constitue une clientèle avide de nouveaux livres pour la lecture ou la bibliophilie. A cette demande répondent dans la capitale les industries de l'imprimerie et de l'édition. D'autre part, le théâtre, qui est en train d'acquérir une nouvelle respectabilité, requiert lui aussi ses écrivains, de même que les masques commandés par des personnes privées ou par les guildes de la ville. Les textes écrits pour le théâtre sont publiés, parfois sous forme d'oeuvres complètes, et vendus assez bon marché pour que toute une frange de la population puisse y avoir accès (un in-quarto, vendu 6 d, représente la moitié du salaire journalier d'un travailleur qualifié). Le nouveau public peut-il commencer, dans une certaine mesure, à se substituer aux patrons? Pour pouvoir l'affirmer, il faut s'intéresser aux bénéfices financiers de l'écriture professionnelle. Comment sont rétribués les auteurs? La question n'est pas facile à résoudre en une époque antérieure au fameux "copyright act" de 1709. Il n'y a en effet pas de propriété littéraire pour les auteurs, ce sont les libraires qui ont la propriété perpétuelle d'un titre qu'ils achètent. Le paiement au forfait en échange d'un manuscrit est la règle, à la différence par exemple de la France où l'écrivain reçoit souvent un pourcentage de la vente de son ouvrage. La forme anglaise de rétribution est bien entendu la forme la plus efficace d'exploitation pour les éditeurs. Quelques prix donneront une idée de l'échelle des paiements: le manuscrit d'un almanach ou d'une pièce populaire se vend à la fin du seizième siècle à St Paul's quelques 6 shillings. Les livres de nouvelles et les ballades rapportent à leurs auteurs entre 2 et 3 livres par brochures, c'est la raison pour laquelle des auteurs comme Middleton, Dekker, Greene ou Breton s'intéressent à ce genre mineur. D'après le journal de Henslowe, un drame se vend par ailleurs entre 6 et 20 livres. Un masque privé coûte 5 livres, Middleton vend des masques à la ville entre 13 et 20 livres. Une pièce pour la Cour est payée à son auteur entre 5 et 20 livres. A titre de comparaison, la somme de 20 livres correspond à peu près à une année de salaire d'un

travailleur qualifié ou à une année de salaire d'un professeur de *grammar schools*. Les carrières, étant donnée la précarité d'une vie fondée sur la simple écriture, sont souvent doubles. On associe la création littéraire au commerce, à l'édition (cas de Nashe ou Harvey), au métier des armes (cas de Thomas Churchyard), aux traductions (cas de John Florio), à l'enseignement (cas de William Cartwright), à la médecine (cas de Thomas Lodge), enfin, cas assez général puisque c'est à ce métier que prépare l'université, à l'épiscopat ou à la prêtrise (cas de Lancelot Andrewes ou de John Donne). Ces divers moyens de subsistance permettent à beaucoup de survivre petitement. Un bénéfice ecclésiastique, par exemple, ne rapporte guère plus de 13 livres par an, être le maître d'un collège universitaire pas plus de 12 livres, être tuteur ou professeur, jamais plus de 20 livres. Force est de conclure à une pauvreté globale, bien que relative, des auteurs. Tous, néanmoins, considèrent de plus en plus le travail de leur plume comme un métier. Pour eux, la littérature n'est plus un jeu d'amateurs qu'il convient de prendre avec légèreté pour ne pas se déconsidérer. Ils sont porteurs d'un nouvel ethos que l'aristocratie, et les auteurs de la cour, ont certainement du mal à appréhender. Le sous-groupe des auteurs professionnels ne représente pas, il est vrai, les mêmes catégories sociales que l'entière population des auteurs³⁷. Les familles des écrivains professionnels ont généralement des moyens modestes et appartiennent au milieu urbain (commerçants et artisans). Ces mêmes familles n'hésitent pas à investir dans l'enseignement de leurs enfants: alphabétisation et apprentissage des lettres dans les *grammar schools*, mise sous tutorat dans une grande maisonnée, parfois, et passage par l'université ou même par les *inns of court*, sont des traits assez communs. L'université étant très onéreuse (entre 50 à 60 livres par an pour un gentilhomme), les futurs écrivains doivent soit obtenir une bourse des *grammar schools* ou d'un patron (cas de Marlowe dont les études sont payées par les Walsinghams), soit devenir le suivant d'un étudiant aristocrate pour lequel ils exécutent le travail domestique et parfois scolaire. Le degré assez élevé de la formation des auteurs professionnels n'en demeure pas moins une des caractéristiques de leur groupe, et le passage par les mêmes lieux de formation crée souvent parmi eux des solidarités durables.

³⁷ Cf. E.H. Miller, *The Professional writer in Elizabethan England*, Harvard U.P., Cambridge Mass., 1959, 282p.

Concurremment au développement d'un nouveau style d'auteurs apparaissent des cénacles professionnels d'approbation littéraire tels l'Appolo Club de Ben Jonson ou le cercle rival de Michael Drayton.

L'Apollo Club qui se réunissait à la Devil Tavern vers les années 1520-1530, est certainement l'un des "salons" sur lequel on dispose du plus grand nombre de témoignages: ce sont d'abord les textes de Ben Jonson lui-même, comme ce poème de bienvenue dont la légende veut qu'il ait été suspendu à l'entrée de l'établissement, comme ces règles de comportement que le brillant tyran littéraire avait édicté pour ses compagnons, les fameuses "Leges Conviviales", ou encore comme cette "Epistle answering to one that asked to be sealed of the tribe of Ben". Ce sont ensuite les poèmes d'autres auteurs comme Robert Herrick ("An Ode for Him" [Ben Jonson]), ou comme Thomas Randolphe ("A gratulatory to Master Ben Johnson, for his adopting of him to be his son"), ou bien encore des pièces de théâtre comme celle de Shakerley Marmion, A Fine Companion (1633)³⁸. Quelques recoupements et suppositions conduisent à supposer que le groupe de littéraires se réunissant à la "Taverne du Diable" près de Temple Bar, avait pour habitués Ben Jonson, Alexander Brome, Robert Herrick, John Falkland, Shakerley Marmion, Kenelm Digby, George Mayne, John Field, John Cleveland et Thomas Randolph. Si Falkland et Digby sont des aristocrates bien introduits à la cour, tous les autres, en revanche, sont des auteurs professionnels, la taverne est un endroit où les milieux s'interpénètrent. La description de la "Bienvenue" fait référence à un tripode surélevé duquel le Maître, le "Bon Vieux Ben", aurait distribué les oracles, ses poèmes ou ses avis sur la littérature. La pièce de Marmion parle d'autels fumant, de prophéties. Le décorum appolinien n'en laisse pas moins sa place au dyonisiaque. Tous les textes font également allusion à la philosophie épicurienne qui sous-tend les assemblées des inspirés convives: le vin est, comme l'alcool, un ingrédient nécessaire à la fureur poétique. Le désordre est néanmoins exclu de ces fêtes: les musiciens "vulgaires" sont laissés à la porte, les

38 Sur le sujet, voir K.A. Esdaile, "Ben Jonson and the Devil Tavern", Englische Studien, 1943, p 93-4 (contient les *Leges Conviviales*), R.C.Evans, "Men that are safe and Sure", Renaissance and Reform, vol. XXI, 1985, pp. 235-254, T.Partridge, The Tribe of Ben, Oxford U.P., London:1966 et la thèse de G.W.Gair (ibid.) pp 149 à 153. On pourra retrouver les textes mentionnés ici dans l'ordre dans: Ben Jonson, The Complete Poems, Penguin Classics, réed. 1988, Pages 341 (Welcome) et 191 (Epistle), L.C.Martin, Herrick's Poems, Oxford U.P., London:1965, E.Hazlitt, Works, T II., pp. 537 à 539 (Randolphe/Gratulatory), et S.Marmion, A Fine Companion, 1633, Sig D9v.

conversations ont leurs règles:

*Votons de porter des toasts les uns aux autres
D'une coupe modérée,
Qu'aucun d'entre nous ne reste muet, ou ne parle trop;
Que l'on ne touche pas aux choses sérieuses ou sacrées
Avec des têtes et des ventres remplis à satiété,
Que les violonistes non plus, que l'on n'a pas conviés,
Ne viennent pas nous importuner en jouant.
En riant, en bondissant, en dansant, en chantant,
Et en pratiquant tout ce qui relève de la plaisante gaieté,
Célébrons nos fêtes. Et veillons à ce que nos gestes
Soient toujours réfléchis; Que personne ne répète d'insipides poèmes.*

Si les *leges Conviviales* et la *Bienvenue* révèlent sur un mode allusif la façon dont les réunions se passaient concrètement, c'est la "Lettre répondant à quelqu'un qui demandait à être enrôlé dans la tribu de Ben" qui fournit le plus d'indications sur les buts de ces réunions. Jonson, à travers une attaque en règle d'Inigo Jones et de ses partisans, suggère que les autres groupes d'auteurs de la cité ou de la cour ne peuvent le remettre en question, lui et ses "fils", par des pratiques indignes, car sa "tribu", comme il dit, n'est pas contaminée par la corruption. Après avoir été rejeté du projet de réception de l'Infante d'Espagne³⁹, en 1624, Jonson, signe ici un poème, destiné au public, dans lequel il attaque les milieux de la cour, artificiels, auxquels il oppose la véritable amitié de ses disciples. Il y avait déjà eu des critiques de la Cour dans la littérature avant cette date (chez Walter Raleigh, chez Edmund Spenser, chez John Donne), mais on voit ici, et cela est neuf, un auteur opposer aux cercles des courtisans les relations authentiques d'un cercle de la ville. La valeur de ce cercle vient du haut degré de moralité imposé par le Maître à son cénacle, valeurs stoïques et valeurs de modération:

*Les hommes qui sont raisonnables, et sûrs,
Dans tout ce qu'ils font,
N'ont cure des procès qu'on leur intente;
Ils affrontent le feu, l'Épreuve,
Comme le feraient les martyrs;
Et bien que l'Opinion ne les distingue pas,
Ils sont d'or. [1-4]40*

³⁹ La venue de l'Infante à qui l'on voulait faire épouser le Prince Charles pour celler une alliance avec l'Espagne avait fait l'objet de préparations de spectacles somptueux auxquels tous les créateurs artistiques du temps voulaient participer. L'exclusion de Ben Jonson de l'entreprise constituait pour lui une terrible rebuffade.

⁴⁰ *Men that are safe, and sure, in all they doe,
Care not what trials they are put unto;
They meet the fire, the Test, as Martyrs would;*

L'amitié du père spirituel envers ses fils est la base de l'association et le seul critère d'acceptation dans le cercle, la parole de ce dernier, de préférence imprimée. Une fois cet honneur accordé, le "Fils" peut se prévaloir des qualités littéraires que confère le label de la tribu⁴¹. Les lauriers, si l'on en croit Jonson, se doivent d'être décernés par les poètes eux-mêmes, et, si possible, par lui! Les siens acceptent la discipline du tyran littéraire et répondent à ses attentes en matière de style: revitalisation de la poésie par des techniques nouvelles bien que néo-classiques (imitation des bons auteurs comme Horace ou Ovide), utilisation d'un "langage pur et net", "évident et coutumier", visée prophétique et didactique de l'écriture. Il est une autre instance de consécration que reconnaît Jonson, en dehors de son propre jugement, c'est le public qui achète les livres, témoin ce petit épigramme intitulé "à mon libraire":

*Toi, qui fais du gain ton but, et bien sagement,
Qualifie un livre de bon, ou de mauvais,
En fonction de ce qu'il est vendu,
Fais ainsi usage du mien, également:
Je t'en donne la permission[...]*⁴².

C'est bien à l'aune de la réception que lui font ses contemporains que Jonson propose que l'on mesure la valeur d'une oeuvre. Preuve de sa confiance dans ce mode d'évaluation, l'auteur de *Volpone* est d'ailleurs lui-même pionnier dans la présentation de son travail sous forme d'oeuvres complètes *in folio* à destination d'un marché d'amateurs et de riches bibliophiles. Certes, le marché visé est toujours plus ou moins finalement celui de la cour; pourtant, la médiation du patronage n'est plus nécessaire et c'est ici que se révèle le changement de paradigme.

Si le petit cercle de la *Devil Tavern* semble révolutionnaire dans cette présentation, il l'est pourtant probablement bien moins que celui d'une autre taverne qui l'a précédé et dont il est vraisemblablement l'héritier: le cercle de la *Mermaid Tavern*. Jonson le fréquente dans les années 1610 mais il n'y figure pas encore le maître incontesté (ou difficilement contestable)

And though Opinion stampe them not, are gold.

Cf. Epistle [1-4] Ibid.

⁴¹ Cela étant, l'amitié du grand homme est des plus fluctuantes.

⁴² To My Bookseller, *Complete Poems* (Ibid.), p35:

Thou, that mak'est gain thy end, and wisely well,

Call'st a book good, or bad, as it doth sell,

Use mine so, too: I give thee leave.[...]

de la scène littéraire londonienne qu'il sera une ou deux décennies plus tard. Il y fréquente en effet des esprits libres et brillants qui ne sont pas ses disciples, qui ne viennent d'ailleurs pas tous de la littérature, et qui forment là, dans le plaisir partagé de la discussion et de la boisson, un centre intellectuel original déjà autonomisé par rapport à la cour.

IIIe partie: Un exemple de réseau complexe: la société "sirénaïque" de la Mermaid Tavern.

Un mythe tenace, quand on parle des clubs anglais, court encore la littérature historique, c'est celui du Mermaid Club, une des légendes les plus populaires concernant le Londres élizabéthain. Soient trois citations, à titre d'exemples.

Voici d'abord dans la récente *Histoire de la Vie Privée*⁴³: "Le vrai modèle des associations libres viendra pourtant non d'Italie mais d'Angleterre, avec les clubs, dont l'origine remonterait aux XVe (avec le *Court de bone Compagnie*) et XVIème siècles (avec le Friday Street, ou Bread Street, fondé par Walter Raleigh, et qui se réunit à la taverne Mermaid), mais qui s'y multiplient entre XVIIe et XVIIIe".

Voici encore dans un livre publié en 1952: "En dehors de la Cour, le centre intellectuel de Londres était la taverne de la Sirène dans Holborn(?), l'antre de Shakespeare, Edmund Spenser Ben Jonson, ainsi que d'autres esprits lumineux de moindre envergure de la littérature élizabéthaine et jacobéenne"⁴⁴.

De même, The London Encyclopedia éditée en 1987 affirme à l'article *Mermaid Tavern*: "Elle était célèbre en tant que lieu de réunion du Club de la Rue du Vendredi (quelquefois connu sous le nom de Club de la Sirène) fondé par Sir Walter Raleigh. On comptait parmi les membres: Shakespeare, Donne, Beaumont, Fletcher et Jonson"⁴⁵.

43 M.Aymard, "Amitié et convivialité", voir particulièrement p483, in P.Ariès et R.Chartier (eds.), *Histoire de la Vie Privée*, t3, Seuil, Paris, 1986, 635 pp.

44 "Outside of Court, the intellectual centre of London Privéon was the Mermaid tavern in Holborn, the haunt of Shakespeare, Edmund Spenser, Ben Jonson, as well as a host of lesser luminaries of Elizabethan and Jacobean literature". La généalogie de ces erreurs est fort bien résumée par M.Strachan dans son article "The Mermaid Tavern Club: A New Discovery", *History Today*, vol./part 17, 1967, p534.

45 "It was famous as the meeting place of the Friday Street Club (sometimes known as the Mermaid Club) founded by Sir Walter Raleigh. Members included Shakespeare, Donne, Beaumont, Fletcher and Jonson."

Il est peut-être inutile de reprendre ici la liste des textes qui se sont copiés entre eux pour aboutir à une accumulation de fausses informations, en revanche insister sur deux points, qui sont désormais des acquis, semble nécessaire:

En premier lieu, Sir Walter Raleigh n'a pas pu être le fondateur d'un cercle de beaux esprits incluant Shakespeare vers 1610 (date probable d'après les textes dont nous disposons des premières réunions du club) car il était à ce moment enfermé à la Tour de Londres depuis 1603 et ne devait être relâché qu'en 1616, c'est à dire après la mort de Shakespeare!

Deuxièmement, on ne trouve nulle part de preuve certaine que Shakespeare ait été un "sirénaïque"⁴⁶. L'assertion de Fuller (The Worthies of England, 1662) selon laquelle Ben Jonson et l'homme de Stratford ont eu de vives discussions -rien ne prouve que cela se soit passé à la "Mermaid"- et la preuve que Shakespeare était en 1613 suffisamment familier du propriétaire de la susdite taverne pour s'associer à lui afin d'acheter le corps de garde de Blackfriars, ne démontrent qu'une chose: Shakespeare connaissait le tavernier le plus en vue de la capitale... cela n'est pas si surprenant.

Qu'était donc la Mermaid Tavern pour qu'elle ait acquis cette célébrité précoce que l'on peut lire à travers les lignes de la littérature de l'époque? Que s'y est-il réellement passé et qu'y-a-t-on vu vraiment, pour reprendre les termes de Francis Beaumont?

Quatre textes principaux dans l'historiographie ont déjà fait pièce de certains clichés, établi quelques certitudes factuelles et ouvert des pistes de recherche⁴⁷. Shapiro pour commencer, peut être considéré comme un pionnier et assurément comme le premier expert de la question. Son article concernant le club de la Sirène date de 1950 et reconsidère les sources les plus fiables. Il établit la liste des membres du club et décrit les relations qui rassemblent ces derniers en comparant plusieurs documents. Il propose une datation des réunions autour de l'année 1611 et invalide le témoignage de Beaumont qui faisait jusque là souvent

⁴⁶ Le nom de sirénaïque que se donnaient les membres du club est un jeu de mot sur Mermaid dont la traduction latine ou française commence par sirèn- et sur la ville de Cyrène dont les habitants peuvent s'appeler effectivement des cyrénaïques.

⁴⁷ Voir d'abord pour une introduction I.A.Shapiro, "The Mermaid Club", Modern Language Review, XIV, i, 1950 voir ensuite Strachan, The life and adventures of Thomas Coryate, Oxford UP, London:1962, 317p ainsi que du même auteur "The Mermaid Tavern Club: A New Discovery", op.cit. Voir également M.Prestwich, Cranfield, Politics and Profits under the Early Stuarts, Oxford UP, London:1966 et le livre plus récent de K.Sharpe, Sir Robert Cotton: History and Politics in early Modern England, Oxford UP, London:1979.

référence. Il offre quatre éléments d'interprétation sur la nature du club:

- le noyau initial serait constitué des amis juristes et parlementaires de Donne.
- le club serait à la base une coterie venue des *inns of court* (avec une exclusive pour Lincoln's inn et Middle Temple).
- le nombre important de parlementaires dans ce club serait à prendre très au sérieux.
- l'intérêt pour la littérature des membres du club (qui est marqué pour le genre du "Masque" et pour la poésie), ne serait pas partagé par tous et ce serait la politique qui jouerait le rôle du "liant".

Strachan, un second auteur, complète la description par Shapiro du club et des individus qui y étaient en relation avec sa monographie sur Thomas Coryate, déconstruisant à son tour les légendes communément acceptées. Un article de lui ultérieur fait état d'un document inédit: le sauf conduit délivré par le club à Thomas Coryate. Ce texte apporte des précisions sur les règles et la hiérarchie à l'intérieur du club, confirme que ce dernier se réunissait bien tous les mois dans une taverne de Bread Street, et qu'il était toujours en activité en 1612. Il atteste également la possibilité pour des visiteurs étrangers de participer aux réunions. Le troisième et le quatrième auteur (en l'occurrence Meama Prestwich et Kevin Sharpe) apportent leur pierre à l'édifice par des monographies sur des membres du club. Ces ouvrages ont le mérite de s'intéresser de près aux activités de la taverne et d'approfondir la piste du rôle du politique. On le voit, la littérature est relativement abondante, néanmoins, elle n'est pas suffisante pour décrire ce qui se passe à la Sirène près de St Paul en 1612. Des questions demeurent sans réponses. L'analyse sociologique des membres du club, par exemple, est à reprendre. Le problème de leurs groupes de rattachement dans la société, en particulier les cercles de patronage renvoyant à des options politiques différentes, est également à débattre. Si politique il y a, de surcroît, que doit-on entendre par ce mot? On peut encore utiliser l'informatique et l'analyse des réseaux pour vérifier si les relations existant entre les clients prestigieux de la Sirène les conduisent réellement à faire de cette "politique" leur centre d'intérêt commun majeur. Il faut d'autre part reprendre les règles de fonctionnement du club et mesurer leur originalité. L'enjeu de l'étude est ici que la présence dans la ville d'un cercle de marchands, d'hommes de loi, de parlementaires et d'hommes de lettres faisant concurrence

à la Cour sur le plan intellectuel et élaborant des règles de comportement remet peut-être en question la fonction de centralité que Norbert Elias a voulu accorder à la Cour sous l'Ancien Régime.

1. Les sources.

L'enquête doit commencer en bonne logique par l'inventaire des sources.

La première référence dont on dispose est un poème en latin intitulé le *Convivium Philosophicum* (1611) et signé d'un certain Rodulphus Colphebius de Brasenose College. Ce Colphebius ne peut pas être identifié dans les registres d'Oxford mais la raison en est qu'il s'agit selon toute probabilité d'un pseudonyme. En effet, colit-Phoebus signifie: "il se dédie à Phoebus", et ce genre de jeu de mot s'inscrit totalement dans la logique du poème. Colphebius semble avoir en réalité été le nom d'emprunt de Thomas Coryate. Trois indices au moins le laissent penser. D'une part, le manuscrit porte en mention marginale, sans doute ajoutée par la main de Chamberlain, *Latin Rimes of Tom Coriat*. D'autre part, dans le corps du poème, Coryate est le seul à ne pas avoir de jeu de mot sur son nom. Enfin, la conclusion revient sur Coryate en disant que lui seul connaît la vérité et cela peut fort bien être une des fameuses forfanteries du bouffon.

Voici en tout état de cause le texte *in-extenso* retranscrit de sa version manuscrite:

CONVIVIUM (a) PHILOSOPHICUM TENTUM IN CLAUSO-TERMINO MITRIS IN
CRASTINO FESTI SANCTI EGIDII IN CAMPIS
AUCTORE DOMINO RODULPHO COLPHABIO AENEO-NASENS

(a) quidam legunt (phalosopicum) sed nequiter credo ut patet per ipsum catalogum conviviarum in fine.

1 Quilibet si sit contentus
Ut statutus, stet conventus
Sicut nos promisimus
Signum Mitrae erit locus
5 Erit cibus, erit iocus
Optimotutissimus.
Veniet, sed lente currens
Christopherus vocatus Torrens
Et Johannes Factus,
10 Garni-campus et Arthurus
Ante coenam non pransurus

Veniet primo exactus
 Robertus equorum amicus
 Et Ne-vile aestimet Henricus
 15Dignabitur adesse.
 Cuniculusque quercitanus
 Caligula accurret Janus
 Si modo sit necesse.
 Et Ricardus Guasta-Stannum
 20Et Henricus Bonum-Annum
 Et Johannes Occidens
 Et si quis desideretur
 Protinus amerietur
 Pro defalta 40 d
 25Hugo inferior Germanus
 Nec indoctus nec profanus
 Ignatius architectus
 Sed iocus, nisi invitatus
 veniet illuc Coriatus
 30Erit imperfectus
 Nam facete super illum
 Sicut malleus in anvillum
 Unusquisque ludet
 Coriato, cum potabit
 35Lingua regnum pererrabit
 Nec illum quicquam pudet
 Puer fuit expers artis
 Et cum fabis et cum sartis
 Somersetizatus
 40Vir cum Scotis et cum Anglis
 Vir cum scarsis et cum spanglis
 Est accommodatus
 Si Londinum
 Si latinum
 45Amas, te amabit
 Sive Graecum
 Ille tecum
 Sir Edward Ratclif fabit
 Hic orator aratores
 50Studens meliorare mores
 Ubi congregavit
 Rusticos et Coridones
 Fatuos et moriones
 Discorconibriavit
 55Ultra littus, ultra mare
 Res Periculosa
 Per Europam FleetStreetare
 Idem calceus hunc venerit
 Eadem camisia terit
 60Res pediculosa
 Quisquis hunc exonthanizat
 Garrettando Swabberizat
 Et pro hac iniuria
 Disrespectus ambulabit
 65Cum bonis sociis non coenabit
 In Urbe nec in Curia
 Hic in Stolidum elatus
 Ut montebancus sic effatus
 Harrenguizansbene

70 Quisquis hic vult esse prudens

Adsit nihil aliud studens

Quam potare plene

Quiquid agis quiquid dicis

Jucundando cum amicis

75 Eris fortunatus

Nam secundum rectum stam pium

Qui non vicit Rampum Seranipum

Item est beatus.

Rex religionem curat

80 Populus ligeantium iurat

Cives foenurantur

Miles et mercator clamant

Puer et puella amant

Foeminae moechantur

85 Princeps nescit otari

Cupiens materiam dari

Propriae virtuti

Carolus imago patris

Imitatur acta fratris

90 praelucens iuventuti

Cancellar ius iuvat multos

Prudentes iuvat, iuvat stultos (b)

(b) Vetus codex vaticanus habet sic
(Inter decem, novem stultos) sed altera
visa est tutior lectio.

Humillime supplicantes

Thesaurar ius iuvat summos

95 Quia sed, non habet nummos

invident mendicantes

Northamptonius nunquam satis

Literis et literatis

Juvandi delectatur

100 Et Suffolcius genere

Regis aulam coercere

Studens defatigatur

Proceres aedificant

Episcopi sanctificant

105 Clerus concionatur;

Generosi terras vendunt

Et dum rustici contendunt

Juridicus lucratur

Unusquisque sic facessit

110 Nullius cor conquiescit

Nemo habet satis

Solus Coriatus sapit

Nihil perdit quicquid capit

Nec stultescit gratis.

CONVIVA

Christopher Brooke, Mr Conniock,
Johannes Donne, Mr Hoskins,
Magister Cranfield, Ricardus Martin,
Arthurus Ingram, Sir Henry Goodyear,
Sir Robert Phillips, John West,
Sir Henry Neville, Hugh Holland,

Inigo Jones.

- 1 Whoever is contented
 That a number be convented
 Enough but not too many
 The Mitre is the Place decreed
- 5 For witty jests and cleanly feed
 The betterest of any.
 There will come through scarcely current
 Christopherus surnamed Torrent,
 And John Ycleped Made
- 10 And Arthur Meadow-Pigmies-foe
 To sup his dinner will forgoe
 Will come as soon as bade
 Sir Robert Horse-Lover the while
 Ne let Sir Henry Count it vile
- 15 Will come with gentle speed
 And Rabbit-tree-where acorn grows
 And John surnamed Little-hose
 Will come if there be need
 And Richard Pewter-Master best
- 20 And Henry Twelve-month-good at least
 And John Hesperion true
 And if any be desiderated
 He shall bee americiated
 forty pence in issue
- 25 Hugh the Inferior Germayne
 Not yet unlearned nor profane
 Inego Ionicke-pillar.
 But yet, the Number is not righted
 If Coryate bee not invited
- 30 The jeast will want a tiller
 For wittily on him, they say,
 Each man his jeast may breake
 When Coryate is fudled well
 His tongue begins to take pel-mel
- 35 He shameth not to speake
 The youth was expert of the art
 Both of tales and tayloring
 Born in Somerset
 The Man with the Scots and with the English
- 40 The man with scars and spangles
 was welcomed
 If you love London
 If you love latin or greek
 he will love you and be with you
- 45 Sir Edward ratcliff will tell tales
 This orator studying oratores
 To improve his manners
 When he brought together
 Rusticos and Coridon
- 50 Deeds and morions
 Beyond the coast, beyond the see
 Through Europe to Fleet Street,
 He came wearing the same shoes
 And the same worn out shirt
- 55 Whoever be the one who shall go away

He shall leave Swabia
 And for that insult
 he shall wander unrespected
 With goodfellows he shall not dine
 60 Neither in the City nor in the Court
 This one born into stupidity
 Was thus pronounced a mountebank.
 Whoever wishes to be prudent
 Should be present studying nothing
 65 Other than to drink fully
 Whatever you do, whatever you see
 In taking pleasure with friends, you will be fortunate

...
 The King looks after religion
 The people swears its allegiance
 70 The citizens furnish soldiers
 and ask for a fair
 The young man and the young woman love
 Women commit adultery
 Prince Henry cannot idly liven
 75 Desiring matter to be given
 To prove his valour good
 And Charles, the image of his father
 Doth imitate his eldest brother
 And leades the noble blood.
 80 The Chancelor helps many people
 (6)He helps the prudent, he helps the stupid
 Those humbly requesting favours
 The Treasurer helps the rich
 And cannot satisfy the stitch
 85 Of mendicants disdainning
 Northampton seeking many ways
 Learning and learned men to raise
 is still negotiating
 And Suffolk seeking in good sorte
 90 The King his household to supporte
 Is still defatigated
 Nobles build
 Bishops bless
 The cleargie preaches
 95 The gentlemen sell lands
 And while the clownes strive for the shell
 The fish is lawyer's prey
 Whoever does this
 No one has enough of nothing
 100 Only Coryate knows the truth.
 He loses nothing of what he understands⁴⁸.

(6)An old book has thus prophesized
 (among them ten are stupid)
 But another reading seemed safer.

LE BANQUET(a) PHILOSOPHIQUE EST TENU EN LIEU CLOS A LA TAVERNE DE

⁴⁸ La traduction anglaise qui figure ici est proposée en notes dans J.Aubrey, *Brief Lives*, ed Andrew Clarke, Oxford, 1898, vol. II, pp 50-53. Son auteur, contemporain de Aubrey, serait John Reynolds. Nous remercions ici de leur aide pour la traduction française Mme Dolorès Pralon-Julia et Mme Lucia Felici.

LA MITRE LE JOUR DE LA FETE DE LA ST ELOI DES CHAMPS.
 AUTEUR MAITRE RODOLPHUS COLPHOEBUS DU COLLEGE DE BRASENOSE

(a)Quiconque lit en étant ignorant (le philosophe), je crois, trouvera les choses plus claires, à la fin, avec ce catalogue des convives.

Si tous s'en satisfont,
 La réunion se tiendra comme convenu,
 Comme nous l'avons promis,
 Le lieu en sera à l'enseigne de la Mitre
 Il y aura de la nourriture,
 Il y aura des rires
 Les meilleurs qui soient
 Viendra, se hâtant lentement,
 Christophe appelé le Torrent
 (Christopher Brooke)
 Et Jean Factus (John Donne),
 Et aussi Arthus Garni-Campus
 (Arthur Ingram),
 Pour renoncer à déjeuner avant le dîner,
 Il viendra dès qu'on l'en aura requis,
 Robert, l'Ami des Chevaux
 (Sir Robert Phillips),
 Henry Qui-n'est-pas-vil
 (Henry Ne-vile),
 Sera digne d'être présent
 Ainsi que le Petit Lapin des chênes
 (Conniock),
 Viendra en courant Jean petites bottines
 (John Hos-kins)
 Pourvu que ce soit nécessaire
 Et Richard Qui-brise-l'étain
 (Richard Mar-tin),
 Et Henry Bonne-Année
 (Henry Goodere),
 Et Jean du Couchant
 (John West),
 Et si quelqu'un se fait désirer
 Pour finir il paiera
 Pour son absence 40 deniers,
 Hugo, le Germain Inférieur
 (Hugh Holland),
 Et, ni peu savant, ni profane,
 L'architecte Ignace (Inigo Jones),
 Mais le rire, si n'est pas invité
 Et ne vient pas Coryate,
 Sera imparfait.
 Car en plaisantant à son sujet
 Comme le maillet frappant sur l'enclume,
 Chacun s'amusera.
 Quand il a bu,
 La langue de Coryate
 Fait périr le Royaume,
 Et il n'a honte de rien,
 C'était un enfant doué de l'art
 De la couture et du conte,
 Né dans le Somerset,
 L'Homme s'est accommodé

Des Ecossais et des Anglais,
 Des cicatrices et des paillettes.
 Si tu aimes Londres et le latin,
 il t'aimera,
 Si tu aimes le grec, il sera avec toi,
 Sir Edward Ratcliff s'y connaît,
 Cet orateur étudiant les gens des campagnes,
 Pour améliorer les manières
 Quand il a rassemblé
 Les paysans et les Corydons,
 Les acteurs et les bouffons,
 S'est enivré avec eux en déglutissant.
 Au delà du rivage, au delà de la mer,
 A travers l'Europe
 Pour revenir à Fleet Street,
 Chose périlleuse,
 La même chaussure il a chaussé,
 La même chemise usée jusqu'à la corde
 Il a mise,
 Quel que fut l'homme qui l'a expulsé
 Il était sorti en plaisantant de la Souabe
 Et pour cette injure
 Il se promènera sans respect
 Et ne dînera pas avec ses bons compagnons
 Ni à la ville, ni à la Cour on ne trouvera
 Cet homme élevé pour la grossièreté,
 Parlant comme un saltimbanque
 Et haranguant bien.
 Quiconque veut être sage,
 Qu'il soit présent sans autre envie
 Que de boire largement.
 Quoi que tu fasses, quoi que tu dises,
 En t'amusant avec tes amis tu seras heureux.
 Qui n'a pas vaincu le Serpent qui rampe,
 Est également heureux.
 Le Roi s'occupe de la Religion
 Le peuple jure allégeance
 Les citoyens pratiquent l'usure
 Le soldat et le marchand crient
 Les garçons et les filles font l'amour,
 Les femmes commettent l'adultère,
 Le Prince ignore le repos,
 Souhaitant donner matière à sa propre valeur,
 Charles, portrait de son père
 Imite les actes de son frère,
 Illuminant sa jeunesse.
 Le Chancelier aide bien des gens,
 Il aide les prudents, il aide les sots (b),

(b) C'est le texte d'un vieux codex du Vatican (entre dix, neuf sont sots) mais nous en avons vu une autre version.

De tous ceux qui supplient très humblement,
 Le Trésorier aide les plus élevés en rang
 Mais il n'a pas d'argent
 A donner aux mendiants.
 Northampton qui jamais ne satisfait
 Les Lettres et les lettrés

Se délecte à aider les financiers.
 Et Suffolk qui s'efforce
 D'aider sa lignée à la Cour du Roi
 Se fatigue.
 Les Grands construisent,
 Les Evêques bénissent,
 Le Clergé fait des discours,
 Les nobles vendent leurs terres,
 Et, tandis que peinent les paysans
 L'Homme de Loi s'enrichit
 Chacun agit ainsi
 Personne ne se satisfait
 De rien de ce qu'il amasse.
 Seul Coryate est sage
 Il ne perd rien de ce qu'il prend
 Il fait le bouffon à ce prix.

La raison de la présence de ce texte dans les *State Papers* reste obscure, on peut cependant conjecturer qu'il y a été gardé parce que John Chamberlain, collectionneur officiel de nouvelles pour le chancelier Thomas Egerton, s'intéressait alors à ce qui se passait en ville, particulièrement à ce qui pouvait avoir des connotations politiques. La forme même du texte en dit déjà beaucoup sur le club. La première partie est un divertissement joyeux, parodique de vers latins classiques, décrivant les réunions d'un club dans une taverne. La seconde partie développe le portrait de Thomas Coryate. La troisième partie, dont le ton sérieux tranche avec les deux premières, donne une image critique de la société anglaise sous le règne de Jacques premier. L'écriture de tels exercices de style est probablement une des activités favorites de la taverne de la Sirène. Il est possible que le poème soit le produit d'une collaboration de plusieurs plumes. Les beaux-esprits, dont la formation classique transparaît ici clairement, chérissent le genre littéraire du poème latin qu'ils ont appris à maîtriser dans les *grammar schools* et les universités. Le *Convivium Philosophicum* est pour eux l'occasion de jeux de mots drôlatiques sur les noms de leurs amis. Le poème cite quatorze noms d'individus qui se voient pour discuter "philosophie". C'est la première liste de "beaux esprits" se réunissant le vendredi dans une taverne de Bread Street. Le texte ne mentionne pas la *Mermaid Tavern* mais la *Mitre Tavern*, toutefois, la *Mermaid* est sise, elle aussi, dans Breadstreet. Comme, de surcroît, la plupart des noms cités dans le *Convivium Philosophicum* se retrouvent sur la liste que procure une deuxième source, c'est-à-dire les lettres indiennes de

Thomas Coryate (1615), qui, elle, parle de la *Mermaid Tavern*, l'hypothèse qu'il s'agit du même club n'est pas invraisemblable.

D'autres sources plus indirectes permettent de rendre compte des relations entre les divers membres du groupe. Le problème est ici qu'il faut se livrer à un exercice de prosopographie et collecter des informations dans les endroits les plus divers. Les correspondances, les dédicaces des membres à leurs patrons ou à leurs amis, la liste des livres de la bibliothèque de Sir Robert Cotton que ce dernier prête dans son entourage, peuvent tour à tour servir. La bibliographie anglaise fournit de surcroît un certain nombre d'outils très riches en matière de références biographiques comme le Dictionary of National Biography (DNB), le Complete peerage et le Complete baronetage de G.E. Cokayne, les Athenae Oxonienses⁴⁹(qui permettent de retrouver les étudiants passés par Oxford), les registres de parlementaires, ou encore l'index des dédicaces publié par la *Bibliographical Society* pour tous les ouvrages parus en Angleterre avant 1641⁵⁰.

Tous les renseignements rassemblés permettent la confection d'un fichier biographique contenant des données relationnelles (voir appendice). Il est utile de distinguer chaque type de relation pour la suite de l'étude.

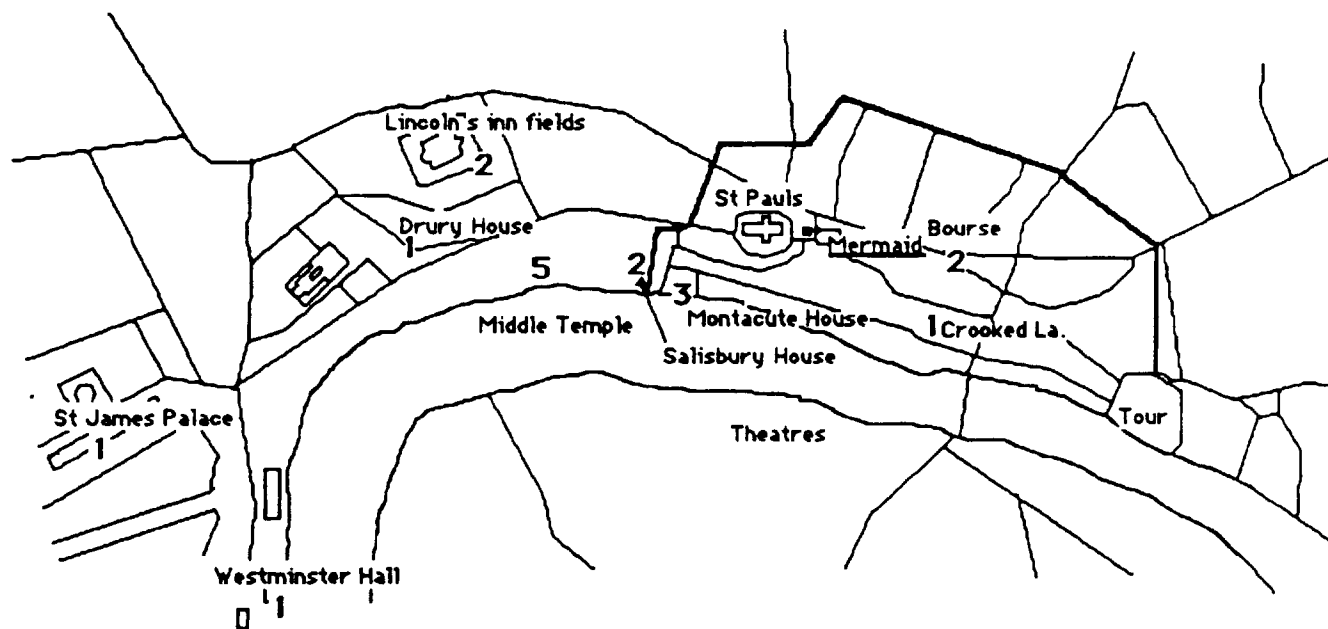
2.La taverne.

La Sirène se loge entre Friday Street et Bread Street. Elle est proche de la Tamise et des "escaliers" qui y mènent un atout sérieux puisque le fleuve est alors l'"autoroute" de la capitale. On y circule en barges bien plus rapidement qu'à cheval dans le dédale des rues non pavées. Des escaliers, on embarque pour se rendre à Southwark où se trouvent les théâtres à la mode. On y débarque également les marchandises comme le poisson (la Sirène est

49 Cf.L.Stephen et H.Lee, The Dictionary of National Biography, 63 vols, London:1909. Pour Oxford, voir A.Wood, Athenae Oxonienses, 4vols, P.Bliss ed., Oxford:1820. Voir aussi pour Cambridge J.Venn, Alumni Cantabrigensis, Cambridge UP, Cambridge:1929 et J.Cooper, Athenae Cantabrigenses, 3vols, Macmillan, Cambridge:1858-1913.

50 Cf.pour les parlementaires: C.Jones et D.L.Jones (eds), Peers, Politics and Power, the House of Lords 1603-1911, The Hambledon Press, London:1986, 577p ainsi que W.Notestein, The House of Commons, 1604-1610, Yale UP, New Haven and London:1971, 597p. Pour les dédicaces, voir: F.Williams, An index of dedications and commendatory verse in English Books, The Bibliographical Society, London: 1962.

Fig. : Emplacement de la Mermaid et localisation des adresses des membres du club.



5 nombre de sirenaïques habitant à l'endroit indiqué.

d'ailleurs vraisemblablement un restaurant où l'on sert des fruits de mer...). La situation de la Sirène explique aussi qu'elle soit un lieu à la mode. Elle bénéficie en effet de la proximité de la City et des lieux de résidence des citadins aisés à l'Est; à l'Ouest, le Strand et Blackfriars où la noblesse et la gentry ont construit leurs demeures urbaines sont à deux pas. Un peu plus loin, sur la Tamise, le quartier du Temple et des écoles de droit est facilement accessible. Le voisinage de St Paul et des librairies attenantes au cimetière de la Cathédrale est un attrait supplémentaire que les membres du club doivent goûter. Le quartier de Breadstreet si l'on en croit John Stow dans sa Survey of London (1598) est alors un quartier huppé habité par de riches marchands et des orfèvres.

Les tavernes jouent à cette époque une série de rôles variés dont celui de l'intégration sociale et de la communication n'est pas le moindre. S'y réunissent des clubs politiques, religieux ou littéraires. A partir du XVIIe siècle, la taverne gagne, semble-t-il, en respectabilité et devient parfois un lieu à la mode. En 1628, John Earle peut écrire: "une taverne est un étage, ou, si vous voulez, une paire d'escaliers au-dessus d'un cabaret où les hommes sont saouls avec plus de crédit et d'excuse"⁵¹. La clientèle des tavernes était en effet l'élite de la société du XVIe siècle: noblesse, *gentry* et bourgeoisie aisée. La consommation de vin (au lieu de la bière des cabarets) garantit l'exclusion des gens du commun. De plus, dès le Moyen-Age, les tavernes sont de vastes établissements: un minimum de dix salles est un chiffre commun, et les cloisons permettent l'isolement de groupes de clients dans des espaces semi-privés maintenant les distances sociales.

Une gravure intitulée The Lawes of Drinking (fig.1.) publiée en 1617 semble avoir fait en son temps une allusion à la Sirène. On y voit le monde à la mode de la taverne, où l'on boit du vin, contraster avec les plaisirs plus rudes du cabaret. A l'arrière plan figure la montagne des muses, l'Hélicon, d'où s'écoule le fleuve de l'inspiration: l'Aganippè. Apollon lui même sert aux buveurs attablés le nectar du génie et le vin Hippocren des poètes. Ces derniers habillés en gentilshommes fument dans leurs pipes l'herbe nouvelle et très prisée (!) rapportée des Indes Occidentales par Sir Walter Raleigh. A l'entrée de la salle soutenue par

51 "a tavern is a degree or (if you will) a pair of stairs above an alehouse where men are drunk with more credit and apology" Cf.J. Earle, Microcosmographia, pp90-1.

THE LAWES of Drinking.



The Lawes of Drinking 1617: contraste entre la taverne des poètes où l'on boit du vin et l'alehouse à la sociabilité plus populaire. Peut-être cette illustration fait elle référence aux clubs littéraires à la mode parmi lesquels il faut compter le Mermaid Club.

des piliers néo-classiques, une enseigne où figure un poisson clame: "*Poets impaled, lawrells coranets*": les poètes empalaient(leurs contemporains par des mots d'esprit?), le laurier les couronne. Le sens de cette devise demeure obscure. La musique figure sous une forme savante symbolisée par la lyre du Dieu. L'image du dessous renvoie à un monde moins policé: la musique est ici celle, bruyante et populaire, de la cornemuse et un personnage danse sur le côté. De plus, c'est de la bière qu'on boit dans des chopes. Il y a des femmes alors que la taverne est un monde exclusivement masculin. Le fleuve de l'inspiration est remplacé par le ruisseau qui s'écoule d'un établissement de boisson sis au bord de la Tamise, près de St Paul's: Puddle Wharf. Dans cette image négative de l'image du haut, le jugement social est patent.

3 Les membres du club et leurs réseaux.

a.Présentation

I.A. Shapiro a parfaitement décrit dans son article chacun des membres du réseau, il suffira donc de renvoyer à ce travail, ainsi qu'à l'appendice biographique situé à la fin de cet article, pour plus de détails. Notons aussi qu'il existe une excellente notice du même genre à la fin du livre de Michael Strachan sur Thomas Coryate⁵².

Ce qui frappe de prime abord, c'est que rares sont les sirénaïques qui n'aient eu leur rubrique dans le *Dictionary of National Biography*. La taverne était le lieu de réunion de célébrités du temps: John Donne et Ben Jonson pour la littérature, Inigo Jones représentant les arts visuels, Coryate l'excentricité du bouffon-voyageur, Cranfield et Ingram la haute finance, Phelps, Martyn et Goodere les parlementaires en vue.

Quelques considérations statistiques peuvent aider en outre à mieux cerner la silhouette du club. En premier lieu, soulignons une évidence qui est cependant significative, le club est totalement masculin même s'il n'est pas impossible que des Dames aient pu assister de temps à autre aux réunions. Pourtant, la société intellectuelle de l'époque laisse une

⁵² op.cit.

certain place aux femmes: la Cour, par exemple, et le genre littéraire du Masque qui lui est étroitement apparenté, est un monde relativement féminisé. De même, le patronage des lettres est souvent l'affaire des femmes. L'exclusion de celles-ci à la Sirène est par conséquent un choix.

-sociologie du club:

Les origines sociales de 16 des clients de la Sirène parmi les 22 cités par Coryate sont identifiables. On n'est pas surpris de trouver là toute la strate sociale qui s'est enrichie sous les Tudors: parmi les pères des sirénaïques, en effet, on compte 2 chevaliers, 4 membres de la gentry, 9 marchands aisés et un clergyman. La grande noblesse est absente de la taverne, c'est une évidence mais il faut le noter car la particularité du club est de se réunir en dehors de la Cour, en dehors des grandes maisons nobiliaires et à la ville. De plus, ce club semble être indifférent à ce que pense la bonne société car Ingram, par exemple, est en 1611 mis au ban du Londres établi parce qu'il s'est ruiné par le jeu et la spéculation, ne devant son salut qu'à l'intervention de la Cour.

-formation:

La formation des membres du club indique une première logique de la cohésion de ce dernier. Sur 22 individus, 12 sont passés par les universités, ce qui permet de constater qu'un cercle d'intellectuels, de "beaux esprits" peut comprendre d'autres gens que ceux à qui s'applique le qualificatif de *learned* ou de *scholar*. 10 sont passés par les écoles de droit, ces antichambres de la vie politique anglaise mais aussi ces nids d'"intellectuels frustrés". Il ne s'agit pas de n'importe quelles écoles. Il semble y avoir une exclusive dans ce club pour Middle Temple et Lincoln's inn, deux facultés alors associées pour des réalisations théâtrales.

-carrières:

Que donne le descriptif des carrières? 17 membres ont exercé une fonction gouvernementale ou occupé un office, la taverne évolue dans des sphères proches du pouvoir soit que ses clients participent au gouvernement du royaume, soit qu'ils aient reçu des récompenses de la part des grands sous forme d'offices. La moyenne des âges des clubbers est de 36 ans et demi, le plus âgé a 47 ans et le plus jeune 25 ans. Tous sont des esprits brillants mais ne sont cependant pas encore au faite de leurs carrières. Si l'on considère les dédicaces faites aux

auteurs présents à la Sirène, on s'aperçoit qu'elles sont offertes en majorité après 1611. De même, la trajectoire professionnelle exceptionnelle de Cranfield n'est alors qu'à son point médian. Certains ont considéré que la Sirène pouvait être un accélérateur d'intégration dans les hautes sphères de la société et du patronage. Dans un nombre élevé de cas, les carrières et le patronage ont aussi mené aux gloires de la politique. 13 sirénaiques ont été membres du Parlement, soit aux Lords soit aux Communes.

11 ont fait un séjour en prison, cette forte proportion s'explique souvent par des intérêts politiques divergents de ceux de Jacques Ier.

-religion:

Le critère religieux n'a pas été facteur d'exclusion: on trouve dans le club 4 catholiques, 3 puritains et 15 anglicans de stricte obédience. La représentation des deux extrêmes confessionnels semble indiquer que la ligne de partage religieuse ne correspond pas à des divergences trop fortes.

-localisation:

La répartition géographique des hommes de la Sirène dans Londres n'est guère parlante si ce n'est qu'elle souligne la géographie du Londres prospère et à la mode (voir carte, fig.2).

La description statique peut maintenant céder la place à une analyse plus dynamique.

b.Des cercles de patronage parfois contradictoires.

1. trouver un patron

Il est clair qu'il faut examiner de près cette question du patronage puisque c'est un problème qui obsède les contemporains. L'illusion rétrospective ne doit pas laisser croire que des individus comme Ben Jonson, Inigo Jones ou même encore Cranfield ont trouvé facilement leurs patrons, en réalité, chacun vit dans la crainte du lendemain et une quantité incroyable d'énergie est dépensée pour trouver des protecteurs. La deuxième moitié du XVIème siècle et le début du siècle suivant souffrent de la pénurie de patrons car l'aristocratie et la gentry connaissent des revers financiers et les nouvelles catégories aisées n'intègrent guère le

patronage dans leur système de valeurs. De plus, du fait même de l'abondance des candidats, il devient difficile de vivre du patronage et il est nécessaire d'être admis à la Cour pour promouvoir sa carrière. Les possibilités de remplacement pour un intellectuel sont l'Eglise, la City, les universités, les écoles de droit et les compagnies marchandes.

L'angoisse de trouver un patron pour être introduit dans les sphères du pouvoir politique et social est évidente dans les vers de John Donne. Sa trajectoire professionnelle montre la fragilité du système du patronage car le poète perd tout par son mariage contracté contre l'avis d'un beau-père irascible. Ses lettres et ses poèmes reflètent sa frustration et ses regrets. Tous les efforts qu'il déploie pour trouver un office ou un emploi séculier se soldent par des échecs. C'est par ses amis de la Sirène que Donne peut malgré tout fréquenter les cercles à la mode et se rapprocher de l'objet de sa quête: par Phelips, il obtient un siège au Parlement en 1614, par Goodere, il rencontre Lucy Comtesse de Bedford, protectrice des lettres et favorite de la Reine Anne. C'est cette dernière rencontre qui fait de lui contre son gré, mais avant tout, un poète. Même pour des personnages plus puissants que Donne, la course au patronage est vitale. Sir Henry Goodere cherche ainsi la protection royale et l'attribution d'un office afin de sauver une situation financière désastreuse. Ingram est sensiblement dans le même cas. Sir Henry Neville quant à lui est sans patron depuis la mort d'Essex et cherche à se rapprocher des Cecils, la puissante famille qui a gagné la confiance du souverain en lui assurant la succession d'Elizabeth. Hoskyns, Brooke et Martin cherchent des protections politiques du côté du clan des Howards à proportion de leurs audaces au Parlement. Ben Jonson, enfin, opte pour une stratégie différente: il feint d'être déjà universellement reconnu et de considérer ses patrons sur un pied d'égalité. Il se dédie des vers à lui-même, véritable "lauréat auto-couronné", et refuse de s'asseoir à la table des grands à une place subordonnée. Derrière cette attitude, souvent mal comprise (Jonson est toujours perçu comme un personnage plein de suffisance et de mépris pour les autres), se cache en réalité un homme peu sûr de l'avenir et adoré par ses "fils", qui l'appellent "bon vieux Ben" (lui-même signe *Good Ben*).

Tous les visiteurs de la Sirène ne trouvent pas leurs maîtres dans les mêmes camps politiques; dès lors, la question pour l'historien devient: comment le club a-t'il pu

s'accommoder de logiques de clans différentes?

2. les cercles de patronage en 1611.

La Sirène, loin d'être un lieu d'accueil pour un cercle particulier est en réalité un véritable rapiéçage de cercles différents. Est-il possible de discerner un plan dans cet assemblage hétéroclite?

Revenons quelques instants sur la situation politique à la Cour de Jacques 1er car le contexte est assez complexe. Le Roi Stuart et ses Ecosais ont remplacé déjà depuis sept ans la Cour Elizabéthaine. Le nouveau souverain fait alors face à une situation internationale troublée: l'Europe est déchirée entre deux confessions, la protestante et la catholique. Le camp catholique est incarné par la monarchie Habsbourg, le camp protestant par certaines principautés germaniques. Jacques 1er essaye d'éviter la guerre à son pays en ménageant les deux partis, mariant par exemple sa fille Elizabeth avec l'Electeur Palatin protestant et prévoyant de marier son fils cadet, Charles, avec l'Infante d'Espagne. Dans le pays, cette politique, qui est à l'opposé de la politique élisabéthaine, est mal ressentie par toute une partie de la population et particulièrement par les marchands londoniens aux tendances puritaines qui sont prêts à l'engagement militaire contre les catholiques. Signe de l'engouement pour le parti réformé, le mariage de la Princesse Elizabeth fut l'occasion de fêtes magnifiques et populaires dans la capitale. Ce n'est pas la seule pierre d'achoppement entre le souverain et son peuple, d'autres éléments rendent la couronne impopulaire. Il s'agit par exemple de la politique des favoris. La Cour écossaise du Roi faisait grincer bien des dents, de même que le choix de Robert Carr, Comte de Rochester et plus tard de Buckingham, comme favori royal. La corruption de la Cour qui s'exprime entre autre dans le renforcement du système des monopoles marchands (c'est-à-dire la concession par le gouvernement de Cecil de privilèges économiques à certains individus, comme par exemple le droit exclusif de commerce d'une marchandise) est un autre sujet de mécontentement. Enfin, en ce qui concerne l'impôt, le Roi entend aussi renflouer les caisses de l'Etat par un Grand Contrat avec le Parlement et des impositions nouvelles. Il est sûr de son droit absolutiste. C'est précisément sur ce point qu'il

entre en conflit avec certaines factions du Parlement.

Il semble que deux groupes principaux, antagonistes sur certains points mais complémentaires sur d'autres, peuvent être distingués: le groupe Howard-Hunsdon-Somerset d'une part (c'est en réalité le groupe au pouvoir à la Cour, celui qui est proche des idées de Jacques Ier) et le groupe Bedford-Pembroke-Prince Henry d'autre part. Dans la taverne de la Sirène, ces deux groupes de patronage renvoient à des options politiques fort différentes.

Le premier est lié par des alliances matrimoniales. Hunsdon et Howard ont tous deux soutenu Jacques Ier lors de la succession d'Elizabeth, défendu les Ecossais et le rapprochement avec l'Espagne. Ils s'apparentent par là à Burghley (Robert Cecil). Ils ont par ailleurs toujours protégé les Antiquaires, ces pionniers de l'historiographie anglaise. Leur politique de patronage des arts est connue: Hunsdon a été le protecteur de la Compagnie de Shakespeare et de Nashe, Henry Howard(Northampton) celui de Samuel Daniel et de Michael Drayton. C'est ce à quoi Coryate fait allusion quand il écrit à la ligne 96 "*Northamptonius nunquam satis literis et literatis financtis detretatur*" c'est-à-dire: "Northampton ne cesse de chercher des moyens pour élever le statut du savoir et des savants".

Le second groupe (Pembroke-Bedford-Henry) est l'héritier du groupe de Sir Philip Sidney, actif sous la Reine Elizabeth. Ce groupe philo-protestant n'éprouve de sympathies ni pour l'Espagne ni pour Buckingham mais soutient le prince Palatin. Ce qui caractérise la comtesse de Bedford, Lucy, c'est plus encore que la force de son patronage (de Donne, de Jonson, de Jones du Masque en général, de Drayton et de Daniel), son rôle politique éminent: elle est l'amie de la Reine et la conseillère de la Princesse Elizabeth, comtesse Palatine. Quant à la cour du Prince Henry, c'est une cour à la fois martiale et humaniste dont le goût pour les formes classiques renforce l'influence italienne sur les arts anglais. Politiquement, le prince défend une attitude belliqueuse vis à vis des Habsbourgs. C'est aussi ce groupe qui amène à maturité le genre littéraire du Masque à l'occasion des fêtes données en l'honneur du mariage palatin en 1611.

L'incompatibilité entre les deux cercles n'est toutefois que relative. Certes, Northampton déteste Ben Jonson qui appartient à l'autre camp, néanmoins un Howard fait le pont entre le côté de Northampton et le côté du Prince Henry, c'est Thomas Howard, comte

d'Arundel qui est en même temps que le patron de Cotton l'ami du Prince Henry. En outre, un individu comme Ben Jonson est politiquement proche des idées pacifistes de son monarque et devrait en bonne logique se tenir à l'écart des belliqueux Herberts. Il est également esthétiquement éloigné de l'engouement pour le genre pastoral manifesté par les spensériens qui fréquentent ce même groupe des Herberts. Les spensériens, chez qui l'on compte des auteurs comme Samuel Daniel, Michael Drayton et Christopher Brooke, sont, rappelons le, des admirateurs de la période élizabéthaine, des apologistes de la campagne anglaise, du genre littéraire prenant modèle sur l'Arcadie, ainsi que des défenseurs de l'idée que la poésie est inspirée et prophétique. Or, aussi surprenant que cela paraisse, Jonson accepte volontiers l'amitié et le patronage de Mary Herbert, comtesse de Pembroke qui incarne ces mêmes valeurs. Comme l'a bien mis en relief David Norbrook⁵³, les clivages politiques ne sont sans doute pas aussi tranchés au XVII^e siècle que ce que l'on peut croire lorsque l'on pense dans les catégories du XX^e siècle.

3. Le fonctionnement et la nature du club.

a. les règles et la place de chacun.

Comprendre comment s'exerçait la prise de parole et quelles étaient les règles de comportement à l'intérieur de la taverne relève en partie de l'art divinatoire. I.A Shapiro a montré dans son article sur le *Mermaid Club* que l'on ne pouvait prendre comme preuves de discussions spirituelles ayant eu lieu réellement ni la lettre de Beaumont à Ben Jonson ("que de choses avons nous vues, vécues à la Sirène") ni le témoignage de Fuller en 1662 ("Nombreuses étaient les joutes spirituelles entre Shakespeare et Jonson..."). A partir de la composition du groupe et des intérêts des participants, quelques conjectures sur le contenu des propos tenus sont cependant peut-être possibles.

Par ailleurs, un document, découvert en 1950⁵⁴, a révélé quelques détails supplémentaires: il

⁵³ David Norbrook, Politics and Poetry in the English Renaissance, Routledge and Kegan Paul, London: 1984.

⁵⁴ Il s'agit d'un manuscrit en latin découvert dans la bibliothèque Bainbrigg de l'Appleby Grammar School

s'agit d'un sauf-conduit délivré par la Sirène à Thomas Coryate pour son voyage en 1612. On y apprend qu'en plus d'un Haut Sénéchal, le club compte d'autres "officiers" dont un *Capellus Thesaurii* ou secrétaire de la bourse et un *Bedellus* ou huissier, dont la fonction est remplie par Coryate lui-même. Il se peut aussi que les diverses façons d'appeler les membres du club: *socii, fratres* et *alumni*, renvoient à divers grades dans cette société très réglementée⁵⁵.

Le texte de Coryate semble également indiquer que les divers offices sont tournants: si Lawrence Whitaker est bien le Sénéchal du Club quand Coryate est parti, ce dernier ignore qui est le remplaçant de son ami pendant son absence. On peut suggérer plusieurs types de modèles pour les règles mentionnées par le bouffon-voyageur: en premier lieu, il est certain que l'imitation littéraire des banquets auxquels font allusion les poètes latins a été une source, mais il est aussi un modèle médiéval qu'on ne saurait négliger, celui de la Confrérie du Puy⁵⁶. Au cours du Festival du Puy, une compétition de musique et de poésie avait lieu dans la Cité. La Confrérie du Puy s'est donné un ensemble de règles copiées sur celles des guildes et des groupes occasionels jouant les mystères qui ne sont pas sans évoquer la discipline dont le *Convivium Philosophicum* établit le canon. Les membres, par exemple, doivent payer une taxe s'ils ne sont pas présents aux assemblées. Une hiérarchie définit dans la Confrérie un Prince, un secrétaire et douze conseillers qui rappellent les officiers sirénaïques. Le Prince est élu. Enfin, en accord avec la tradition médiévale, aucune femme n'est admise. Tout le rituel formel de cette guilde littéraire a pu être une réminiscence pour les jacobéens, même si la confrérie a interrompu ses activités au XVI^e siècle. Après tout, Robert Cotton, client de la Sirène, est expert en traditions de ce genre en tant qu'Antiquaire et ne peut ignorer un tel précédent.

Cela étant posé la vraie question est de savoir s'il y a partage intellectuel. Y-a-t'il échange entre les diverses disciplines représentées par les acteurs ou domination par exemple des

par Mr Edgar Hinchcliffe, Schools Fellow de l'Université de Newcastle. Le texte est écrit sur la page de garde, recto-verso, des *Coryate's Crudities*.

55 Le document, cité par M. Strachan dans son article (op.cit.) est ainsi adressé: "*To all our kindred spirits...our companions in witty conceits and fellow drinkers at the crystal stream, battling beneath the banners of Jove, Mercury, Bacchus, Pallas, Ceres and Venus...to all presidents and masters of ceremonies...to all the fastidious and every chairman, steward, Butler and waiter at meetings, feasts, banquets and drinking parties*".

56 Pour une description de cette confrérie voir le *Liber Customarum* ed H.T. Ridley (*Munimenta Gildhallae Londoniensis Rolls Ser.*) London 1860, vol.2 Pt 1, pp 216-228 et Pt2 pp. 579-594.

parlementaires ou des littéraires? On peut toujours, malheureusement, continuer de se poser la question! Une règle démocratique est cependant peut-être observée car Coryate écrit: "ce sauf-conduit incomparablement élégant dont votre Fraternité m'a gratifié *par généralité de suffrage* avant mon départ d'Angleterre, m'a apporté la sécurité de ma pérégrination future"⁵⁷. La phrase est assez ambiguë pour qu'on ne la surinterprète pas. Il semble en tout cas que le voyageur à la Cour du Grand Mogol voit le club comme une fraternité, comme un *Convivium*, pour reprendre ses propres paroles. Il suggère ainsi le devoir d'entraide auquel il ne va pas manquer de faire appel. La façon dont s'exerce la prise de parole reste obscure. Y a-t'il échange ou confrontation? Les textes nous donnent malgré tout quelques indices. Il faut avant tout faire preuve d'esprit, c'est là le maître mot: *wit*. Ce mot aura un succès tout particulier dans les Cafés de la Restauration mais c'est ici qu'il acquiert ses lettres de noblesse. Coryate lui même est l'objet d'épigrammes spirituels de la compagnie: "...Spirituellement, disaient-ils, chacun brisait contre lui une lance, tels des marteaux jouant avec l'enclume"⁵⁸. En dehors de la Cour est en train de se définir une aristocratie de l'intelligence. La Sirène est qualifiée par Coryate, ironiquement ou non de "la plus noble des sociétés". Ce qui compte, c'est le triomphe des apparences langagières, une élégance du parler qui prouve l'élection. A lire Coryate, l'activité de la Sirène consistait en des joutes verbales particulièrement accueillantes aux jeux de mots, si possible en latin ou en grec. La jovialité semble être un autre impératif du club:

ainsi dans les lettres de Coryate: "Droits, généreux droles et lunatiques sirénaïques"⁵⁹ ou encore dans Jeremy Taylor parodiant Coryate intitulant son poème: Riez et soyez gras⁶⁰. etc... Quand John Donne écrit: "Qu'un homme sage se reconnaît à sa propension à rire"⁶¹ il se peut qu'il pense à ce contexte. La légèreté est obligatoire chez ces beaux-esprits, peut-être parce qu'il est difficile d'avouer que l'on va parler de choses sérieuses comme de politique mais aussi parce que le modèle en vigueur est la Cour et la supposée ingénuité du courtisan.

57 *"that incomparable elegant safe conduct, which a little before my departure from England, your Fraternity with a general suffrage gave me for the security of my future peregrination"*.

58 ...*"Wittily on him, they say, as hammers on an anvil play, each man his jeast may break"*(dédicace aux Crudities).

59 *"Right generous Joviall and Mercuriall Sirenaicks"*

60 J.Taylor, *Laugh and be fat*, London, 1630.

61 *"That a wise man is known by much laughing"* in J. Donne, *Complete Works*, *ibid*.

La question du caractère public ou privé du cercle est plus complexe qu'il n'y parait de prime abord. La taverne est ouverte aux visiteurs extérieurs puisque le but même de la lettre de Coryate mentionnant son sauf-conduit aux clients de la Sirène, est d'introduire auprès d'eux un de ses amis, porteur de la lettre, le Rev. Peter Rogers. D'autre part, il n'est pas impossible que le club reçoive, comme plus tard le Club du Diable de Ben Jonson, des invitées du beau sexe⁶². De plus, les littéraires de la Sirène passent leur temps à se dédicacer des poèmes les uns aux autres, poèmes publiés où les apologies réciproques fonctionnent aussi comme moyen de publicité. Il est difficile de soupçonner Jonson qui se dédicace des textes à lui-même d'ignorer l'importance de ces pratiques. Par ailleurs, il semble bien que Coryate se serve de la Taverne comme d'un tremplin pour accéder à la célébrité. C'est par elle qu'il obtient pour ses Crudyties les vers dédicatoires et humoristiques de la plupart des auteurs à la mode du temps. C'est par elle aussi qu'il obtient la reconnaissance publique de son vivant sous la forme des parodies de son ennemi juré, John Taylor le "Poète Aquatique" auteur de The Odcombian Banquet et de Laugh and be fat. C'est par elle enfin qu'il fréquente les personnages de haut rang qui lui permettent de publier ses textes (Cranfield, son financier, Mocket son garant moral auprès du comité de censure ecclésiastique).

b.analyse du réseau.

62 En effet, dans ses deux lettres publiées dans Traveller for the English Wits, London:1616, Coryate se recommande à "certaines Dames" et ne les distingue pas de la compagnie des dîneurs:

"Pray remember the recommandations of my dutifull respect to all those whose names I have heard expressed, being the lovers of vertue and literature...":

"Lady Mary Verney and her daughter Lady Ursula Vernay

Sir Robert Cotton, the Antiquary, Rev William Ford, (who had been chaplain at Constantinople), George Speuke, of the Middle Temple, (Whose Home was near Odcombe), John Donne, Richard Martin, Christopher Brooke, John Hoskins, George Gerrard, William Hakewill, Ben Jonson, John Bond (chief secretary to Lord Chancellor Ellesmere)Dr Mocket, (who licensed the Crambe and became warden of All Souls)

Samuel Purchas and his assistant Master Cooke, Inigo Jones,

John Williams, (The Kings Goldsmith), Hugh Holland, Robert Bing, William Stansby, (who printed the Crudyties and the Crambe). All the stationers in ST Paul's Churchyard, but especially John Norton, Simon Waterson, Matthew Lownes, Edward Blount, and William Barrett."

Le nom de Whitaker n'apparaît pas car il reçoit une lettre spéciale qu'il est supposé lire aux membres du club. dans cette lettre, Coryate demande que l'on rappelle son bon souvenir à: *"Master Protoplast and all the Sirenaicall Gentlemen"*. Michael Strachan suggère p 148 que Protoplast est le surnom de Thomas Adams, un des libraires du cimetière de St Paul's.

Plutôt que de se cantonner aux discours du club sur lui même, il est possible de choisir d'approcher l'objet d'étude de l'extérieur en reconstituant, à partir de ce que nous savons des connexions entre les gens du club, la structure du réseau auquel on a affaire. L'information déjà collectée dans des fiches individuelles, peut être résumée sous forme de matrices. Les matrices ne sont rien d'autre que des tableaux à double entrée où figurent en ordonnées et en abscisses les noms des membres du club. Dans chaque case du tableau, un "zéro" représente l'absence de relation entre tel individu et tel autre, un "un" représente l'existence d'une relation. Voici par exemple ci-contre le tableau montrant qui fréquentait qui au Parlement en 1611-1615 (Fig. 3).

Pour affiner la recherche, il est précieux d'individualiser chaque type de relation et de produire pour chacun une matrice différente. La description du réseau devient ainsi un tableau en trois dimensions dessinant une géométrie dans l'espace où l'axe des "z" est représenté par des types de relation différents. Les acteurs qui sont à l'origine de la relation sont ceux de l'axe des abscisses. Certaines des relations étant par nature asymétriques comme les prêts d'argent ou de livres, les dédicaces ou les envois de lettres, les matrices ne sont pas toujours symétriques.

Le réseau pris dans son ensemble est très dense (la densité calculée⁶³ est supérieure à 0,5 ce qui est assez exceptionnel).

L'étude des relations symétriques met en évidence en premier lieu un groupe très compact de membres des écoles de droit (on a pu même suggérer que la Sirène était un club fermé de membres de Middle Temple et de Lincoln's inn, écoles alors liées par des festivités communes, notamment les masques en l'honneur du mariage palatin). Ici on retrouve Connock, Cotton, Goodere, Hakewill, Hoskins, Martin, Phelips, et West. Un effet de génération a aussi pour conséquence que des sous-groupes d'individus ayant fréquenté au même moment la même université apparaissent (la relation ici en jeu est baptisée "collège" dans les fiches biographiques). Pour Oxford on trouve Brooke, Cotton, Hakewill, Holland et

⁶³ La densité est, pour faire vite, une proportion des "1" par rapport aux "0" dans la matrice. Pour plus d'informations, une référence de base sur l'analyse des réseaux à partir de matrices de relations pourrait être le livre de D.Knoke et J.H.Kuklinski: Network Analysis, Sage Publications, Beverley Hills, London, New Dehli, 1982, 96p.

Jonson, pour Cambridge Donne, Hoskins, Hakewill, Martin et Neville. De plus, il est à noter que Hoskins, Cotton et Holland sont tous trois passés à Westminster dans la *grammar school* de Camden (d'où peut-être leur goût pour l'Histoire).

La méthode d'analyse des réseaux par matrice permet d'autres types de conclusions. La "centralité" d'un acteur dans un réseau, par exemple, est la proportion de liens orientés vers cet acteur par rapport à la totalité des liens observés. Ce chiffre peut être évalué, même s'il est légitime de penser que toute conclusion numérique est sujette à caution dans la mesure où l'on ne dispose pas de toutes les informations. Les trois acteurs qui ont le score de centralité le plus important au niveau des relations individuelles (liens d'amitié observés, prêts de livres, relations d'affaires, lettres, dédicaces) sont Donne, Brooke et Cotton qui appartiennent aussi à ce noyau. Insistons bien là dessus, prenons les chiffres pour ce qu'ils sont: leur limite est nette, c'est celle des liens observés et des sources utilisées (et ces sources sont assez dissemblables: sources ouvertes comme des corpus de lettres incomplets, sources fermées comme les listes fournies par Coryate des membres du club). Une dernière remarque cependant: Ben Jonson et Inigo Jones ont dans le club des scores de centralité relativement faibles, ce qui suggère que la littérature et les arts libéraux qu'ils représentent ne sont pas forcément la base des relations sociales internes à la Sirène, contrairement à ce qui a été dit.

Une analyse par *cluster* offre des arguments interprétatifs intéressants. Un *cluster* est un groupe de personnes agrégées par leurs liens. Les *clusters* peuvent être reconstruits à partir des matrices de relations⁶⁴. Chaque type de relation correspondant à une matrice différente, on peut donc produire aussi bien une analyse des *clusters* obtenus par l'observation des liens d'amitié, qu'une autre concernant les liens de patronage.

Une comparaison d'une classification obtenue en prenant en compte l'ensemble des relations et d'une classification prenant seulement en compte les relations combinées d'amitié, de passage dans une même école de droit à une même date, d'appartenance à un même parlement et de dépendance d'un même cercle de patronage (cette combinaison est sensée

⁶⁴ Nous tenons à remercier ici Joaquim Carvalho de l'Université de Coimbra qui a écrit pour nous en 1991 un programme de construction de ces matrices à partir d'une base de données. La transformation des matrices en clusters peut être réalisé par un logiciel commercial d'analyse statistique dénommé SPSS/PC (voir à ce propos P. Brioiist, "Un programme d'analyse des réseaux: Network for Pascal", dans Mémoires Vives, n° , 1992).

Fig. 4: Comparaison de deux analyses par cluster

a) Analyse par clusters des associations entre sirénaiques (toutes relations confondues)

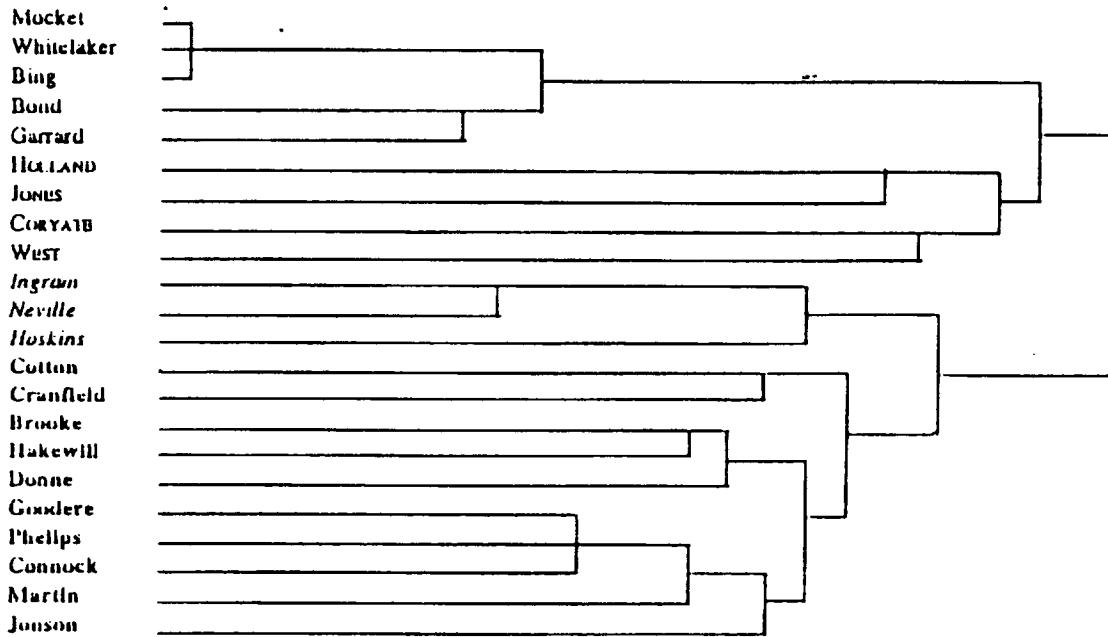


Fig. 4: Comparaison de deux analyses par cluster

b) Analyse par clusters des associations de type politique

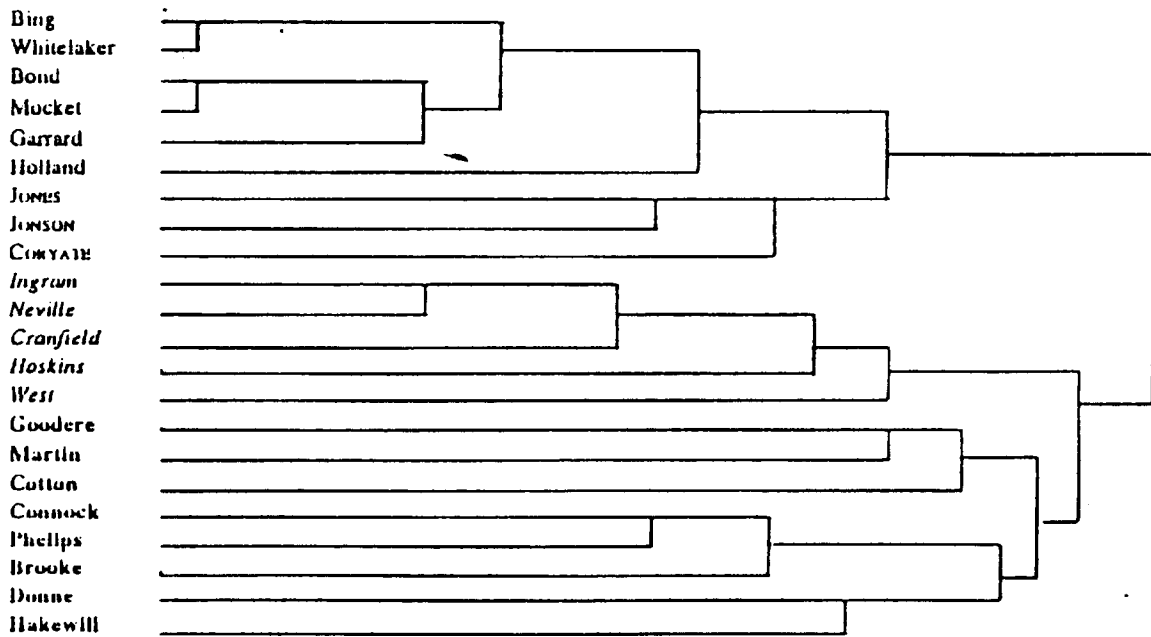
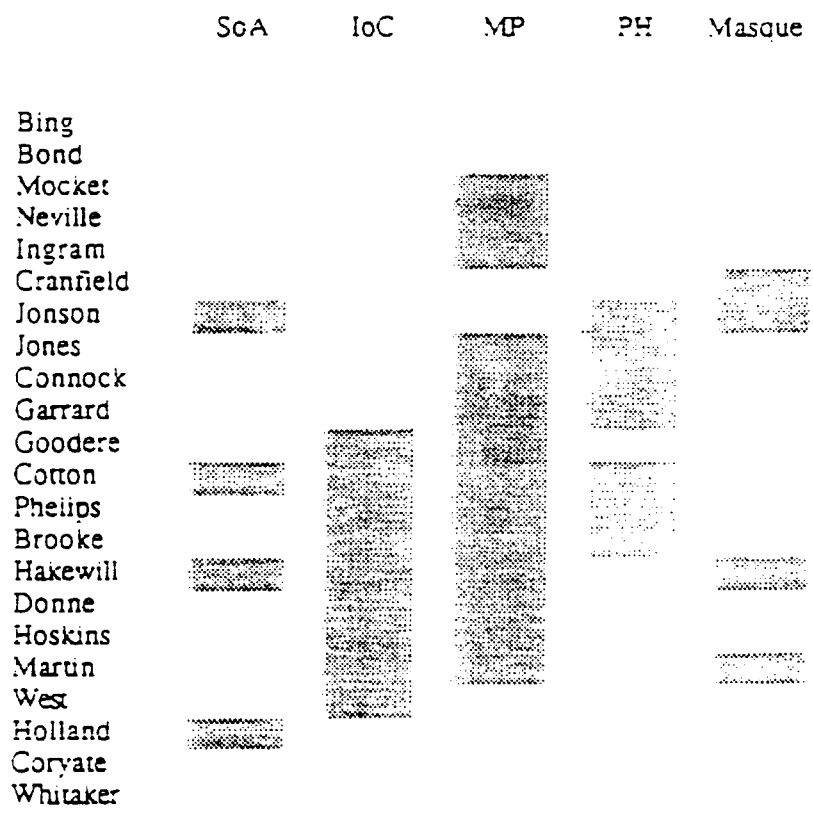


Fig 5:
Matrice "de Berlin" indiquant les proximités entre les groupes



SoA: Society of Antiquaries
 IoC: Inns of Court
 MP: Members of Parliament
 PH: Cour au Prince Henry

représenter les critères les plus "politiques" d'association) est troublante (fig 4).

Elle semble en effet indiquer que les quatre derniers critères d'association rendent assez bien compte des regroupements que l'on obtient en mettant en jeu tous les critères, dont aussi bien les collaborations littéraires, les dédicaces, les correspondances, les amitiés universitaires, les prêts de livres ou d'argent etc...

La comparaison fait surtout apparaître un noyau de treize ou quatorze individus (selon que l'on compte ou non Ben Jonson dont la situation est intermédiaire) formé de Ingram, Neville, Hoskyns, Cotton, Cranfield, Brooke, Hakewill, Donne, Goodere, Phelips, Connock, Martin et Jonson.

Tous ou presque ont été des parlementaires... Si on constitue une sub-matrice en extrayant uniquement les parlementaires de la matrice initiale, on découvre un sous-ensemble extrêmement connecté assimilable à ce que les sociologues appellent une "clique". Le graphe de leurs relations est fait de lignes intriquées d'une complexité extrême.

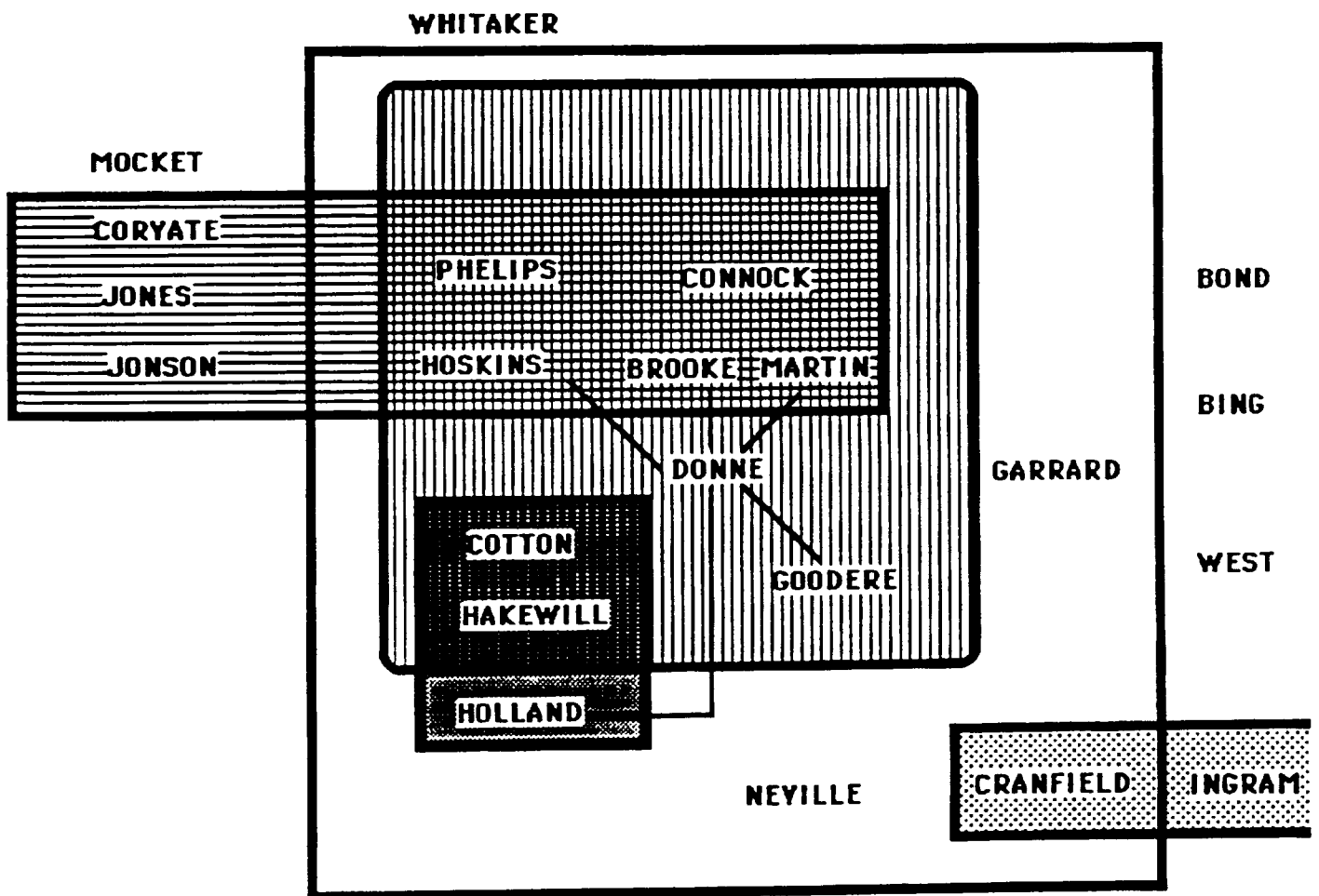
Pour regrouper par ailleurs un certain nombre d'informations fondamentales et obtenir des conclusions graphiques immédiates, il est possible d'utiliser également la méthode du géographe Jacques Bertin dite matrice de Bertin (voir fig.5) Il s'agit d'un tableau où chaque donnée est représentée par une case noire ou blanche et où l'on a permuté à partir d'un état alphabétique initial lignes et colonnes pour faire apparaître en fin de parcours des amalgames significatifs de cases noires. Dans ce cas précis, le tableau donne les principaux groupes de rattachement de chacun des membres du club. L'opération de permutation réalisée montre bien que le milieu Parlementaire/Inn of Court/Société des Antiquaires (à l'occasion) rattaché à la Cour du Prince Henry constitue un noyau important.

Un schéma inspiré des réflexions précédentes et montrant les sous ensembles imbriqués semble une interprétation plausible de la structure du club de la Sirène (voir fig.6). Qu'en conclure?

4. Antécédence du politique sur le littéraire.

Fig. : INTERPRETATION GRAPHIQUE.

- GROUPE DES PARLEMENTAIRES
- ▨ MEMBRES DES INNS OF COURT
- ▧ COUR DU PRINCE HENRY ET GROUPE DU MASQUE
- ANTIQUAIRES
- ▩ MARCHANDS ET FINANCIERS
- NOYAU DES AMIS DE JOHN DONNE



La fin du poème de Coryate intitulé *Convivium Philosophicum* dévoile les préoccupations politiques de certains des clubbers. L'auteur y développe une analyse des groupements politiques, du patronage et des problèmes de la période "Cecilienne" (de Sir Robert Cecil, comte de Salisbury qui fut Secrétaire d'Etat pendant la première période du règne de Jacques Ier). Tous les patrons connectés au club sont cités: Egerton, Northampton, le Prince Henry et Cecil. Une fois de plus la préoccupation du patronage et la crise de financement des intellectuels sont abordées. Le passage sur le trésorier (ligne 93 du texte en latin) est une attaque contre Cecil dont la politique de monopoles a favorisé les courtisans par exemple sur les profits liés à la soie. Celui sur Northampton (ligne 96) nous rappelle que ce dernier, venant de succéder à Cecil, recherche alors des conseillers. Cranfield entre ainsi dans sa clientèle et devient son expert en matière de douanes afferméées et de commerce. Coryate offre aussi une vision aigüe de la société et de ses problèmes: prospérité des nobles qui s'enrichissent et construisent (Cecil et Hatfield House par exemple), gentry appauvrie qui vend ses terres aux usuriers de la city (Cranfield et Ingram par exemple) et juristes qui prospèrent à cause de la multiplication des litiges (lignes 105 à 110). Cette vision critique est partagée par Ben Jonson qui s'attaque à Salisbury en fustigeant les Lords-ignorants et les Perroquets de Cour un jour qu'on l'assoit au bout de la table de ce dernier. C'est aussi Ben Jonson qui dénonce les requins financiers dans ses pièces (Cf le personnage de Mosca dans *Volpone* qui a bien pu avoir comme modèle Cranfield ou Ingram). John Donne lui non plus ne fait pas secret de ce qu'il pense de la déliquescence des temps (Cf The Anatomie of the World).

Les sources parlementaires semblent également indiquer que les membres du club étaient extrêmement impliqués dans les affaires politiques. Premier indice: 14 clubbers sur 22 étaient MP. Mieux encore, dans la quarantaine de parlementaires qui interviennent vraiment aux chambres il y a 5 sirénaïques. Les membres du club au Parlement sont Brooke, Connock, Cotton, Cranfield, Donne, Garrat, Goodere, Hakewill, Hoskins, Martin, Neville et Phelips. Parmi ces derniers, Phelips est le "*speaker*" dont le rôle est de poser les questions de la Chambre au gouvernement, rôle extrêmement important de conciliateur par euphémisation. Brooke Hakewill Hoskins et Martin sont incontestablement des leaders. Leur importance ne

peut être comprise qu'à l'aune de la procédure parlementaire de cette époque: le Parlement se réunit le matin pour une discussion générale, l'après-midi, on élit un grand comité (*Grand Comitee, Great Comitee* ou *Comitee of the Whole House*) qui désigne des sub-comités qui eux-mêmes présentent la formulation d'un projet à la séance suivante. Ce qui est décidé en sub-comité pouvait théoriquement être remis en question en Grand Comité mais dans les faits, le sub-comité décidait seul. Or, il se trouve que Martin est souvent président ou modérateur du *Comitee of the Whole House* et qu'il a un don particulier pour désigner ses proches dans les sub-comités dont il fait lui-même partie. Le système du patronage parlementaire se double donc d'un système de clientèle interne qui fausse le jeu politique. La tenue de la séance parlementaire a le vendredi, la désignation des sub-comités l'après-midi et le fait que les agapes de la Sirène se déroulent le soir ne sont peut-être pas trois faits purement contingents. La taverne n'est-elle pas, en effet, un lieu où se prépare, au moins de manière informelle, ce qui va se dire au Parlement? Tout dépend en fait de la date à laquelle les réunions de la Sirène ont commencé. En effet, le premier parlement du Roi Jacques a fonctionné jusqu'à sa dissolution le 9 février 1611. Si le club a existé avant cette date, alors il se peut que la réponse soit oui. Si en revanche le club, comme le suggère Strachan, ne manifeste une activité régulière qu'en 1611-1612, alors il n'a fait que relayer les réunions suspendues du Parlement. Ces dernières n'ont repris qu'en 1614.

Si l'hypothèse d'un club politique travesti en club littéraire est la bonne, il est légitime de se demander quelles en sont les idées. Les sirénaïques semblent partager entre eux certaines opinions. Il paraît évident cependant qu'il n'y a dans le club aucun unanimisme a priori. Il existe par exemple (cf. supra) une ligne de partage religieuse à l'intérieur de la Taverne entre catholiques, anglicans et puritains. Il semble qu'au niveau politique puissent être également définies deux options au moins, c'est-à-dire une opposition et un parti de la conciliation et du renforcement de l'autorité royale. Du côté du Roi et de l'ordre se rangent Lionel Cranfield, Sir Robert Phelips et Sir Robert Cotton. Ce choix a ses avantages puisque Phelips et Cotton ont tous deux bénéficié du titre de noblesse nouvellement créé: le baronnetage. Du côté de l'opposition, Martin, Hoskins et Neville attaquent le système des monopoles et des patentes. Hoskyns est même envoyé en prison pour avoir fait allusion avec

trop peu de délicatesse à la générosité du roi vis-à-vis des Ecossais. C'est encore lui qui dénonce la pratique des marchands qui consiste à ne pas vendre un temps pour faire croire à la rareté des vêtements et augmenter les prix. Quant à Hakewill, il est le porte-parole de l'opposition aux impôts nouveaux. Son discours de 1610 utilise les arguments historiques pour définir les droits du Souverain dans les limites d'une prérogative royale fondée sur l'idée de justice. L'argumentation historique peut être un corollaire de la présence d'antiquaires à la Sirène, Hakewill lui-même est l'archétype de l'homme de loi historien. Bien des idées des clubbers ou de leurs patrons n'apparaissent pas dans les débats des Lords ou des Communes, reflétant l'impossibilité de tout dire, en particulier en matière de politique extérieure, ainsi que le processus d'euphémisation que l'on retrouve à tous les niveaux de l'expression parlementaire. L'éclatement du groupe de la Sirène correspond chronologiquement à ce qu'on appelle *the Addle Parliament* en 1614. Tout se passe comme si une opposition se radicalise alors (Phelips, Martin, Neville et Hakewill) et comme si les autres se rangent du côté du pouvoir: Hoskins passant au Roi, Cranfield devenu client du corrompu Northampton rétablissant les finances de l'Etat et Donne renforçant la couronne par sa défense de l'Eglise anglicane.

Le club de la Sirène est un endroit où les modèles intellectuels de la Cour pouvaient se diffuser dans la ville: comportements aristocratiques, langage des élites, littérature savante et poésie à la mode. En même temps, cependant, c'est un creuset où s'opère la mixion de plusieurs milieux qui gravitent autour de la Cour: milieu de la finance, du Parlement, des cours de justice et des auteurs. La fonction de solidarité du club en fait un outil puissant aux mains de ses membres. Pour Donne, un moyen d'être introduit dans des cercles aristocratiques, pour Coryate, un moyen d'être publié, de trouver un banquier compréhensif (Lionel Cranfield) et d'être reconnu dans la bonne société littéraire, pour les parlementaires un droit d'entrée dans la bibliothèque riche en arguments politiques de Robert Cotton, le club est utile en de multiples manières. Le club, par les réseaux qu'il tisse, est redoutable au pouvoir. Les méthodes d'analyse informatique qui ont été employées pour cet article semblent également attester que les liens les plus forts à l'intérieur du groupe sont de nature

politique, du moins dans le sens assez diffus que l'on peut donner à cet adjectif au XVII^e siècle. Enfin, le choix du Vendredi comme date de rendez-vous rend hautement probable d'intenses discussions sur les questions traitées au Parlement derrière les tables de la taverne. Ces résultats nous apparaissent tout-à-fait significatifs. En effet, l'existence éventuelle dans la city d'un club préparatoire aux décisions politiques dès 1611 est une originalité au sein de l'Europe moderne. Celle d'un club prenant le relai du Parlement l'est plus encore. En France, par exemple, le premier groupe de ce style n'apparaît qu'en 1730 lorsque les jansénistes constituent un groupe de pression pour le Parlement⁶⁵. L'idée de Habermas, qui utilise beaucoup l'exemple anglais du XVII^e siècle pour sa démonstration, selon laquelle la sphère publique littéraire précède la sphère publique politique, est donc sujette à discussion. La taverne de la Sirène fournit l'exemple d'une sphère publique politique précoce qui coincide dans l'espace et le temps avec une sphère publique littéraire.

D'où vient le mythe littéraire, cette perte de mémoire qui conduit à évacuer les implications politiques des réunions de la taverne? C'est une question qui demeure à l'issue de l'étude. La première explication plausible est que l'approche biographique est trompeuse. L'accumulation d'histoires de vie ne donne pas forcément le sens global d'un fait social. En outre, il est possible que les premiers auteurs ayant construit la légende de la Sirène, à savoir John Aubrey et Samuel Fuller, ayant écrit dans d'autres conditions politiques que celles de 1609-12, aient été incapables de voir la réalité. Enfin, il n'est pas non plus impossible que les Sirénaïques aient volontairement jeté un voile sur leurs sujets de discussions. Une couverture permettant de déjouer le pouvoir leur était précieuse. Certes, il est difficile d'entrer dans les consciences, mais la duplicité constante des oeuvres d'écrivains comme Donne et Jonson laisse à réfléchir.

Après l'examen de détail d'un groupe semi-privé, il convient de prêter maintenant attention aux tentatives de création de cadres publics pour les cercles intellectuels, c'est-à-dire aux tentatives anglaises de création d'académies qui se sont suivies de loin en loin de la fin du XVI^e siècle jusqu'à la guerre civile.

⁶⁵ Cf.l'article récent de C.L.Maine, "La constitution d'un parti janséniste au Parlement", Annales E.S.C., nov-déc.1991, pp.

IVe partie. Les tentations académiques.

La polysémie du mot Académie est grande, aussi faut-il s'entendre sur les définitions que l'on utilise. Le *Dictionary of the English Language* ⁶⁶ de Samuel Johnson (1735) propose plusieurs choix de significations:

"ACADEMIE: n.f. [... *Academia*, lat. de *Academus* d'Athènes, dont la maison fut transformée en école et dont vient l'expression: les "*Plantations d'Academe*" de Milton]

-une assemblée ou société d'hommes se réunissant pour la promotion d'un art.

-un endroit où les sciences sont enseignées.

-une université

-un lieu de formation, par opposition aux universités ou aux écoles privées".

L'origine platonicienne du mot académie, relayée souvent par la référence obligée à Marsile Ficin, permet que deux significations sensiblement différentes lui soient accordées; à l'époque de Platon, coexistent en effet dans l'*academos* deux fonctions, celle d'enseignement et celle de discussion. On distingue donc l'académie en tant que société savante (première acception chez Johnson) et l'académie comme lieu d'enseignement (trois dernières acceptions). Dans la dernière catégorie, l'enseignement des sciences est classé à part car à l'époque de Johnson, les sciences se sont déjà autonomisées et ont acquis leurs lettres de noblesse, ce qui n'est pas encore le cas au XVIe siècle ni même dans la première moitié du XVIIe siècle. Académie est en outre un synonyme d'université. Le troisième sens, c'est-à-dire l'académie en tant que "lieu

⁶⁶ Cf. Samuel Johnson, *Dictionary of the English Language*, in two volumes London, 1735:
ACADEMY: n.f. [anciently and properly, with the accent on the first syllable, now frequently on the second. Academia, lat. from Academus of Athens, whose house was turned into a school from whose the Groves of Academe in Milton.]
 1. *An assembly or society of men, uniting for the promotion of some art.*
"Our court shall be a little academy,
Still and contemplative in living arts"
Shak. Love's Lab. Lost
 2. *The place where sciences are taught.*
"Amongst the academies, which were composed by the rare genius of those great men, these four are reckoned as the principal; namely, the Athenian School, that of Sicyon, that of Rhodes, and that of Corinth". Dryden's Dufresnoy.
 3. *An university.*
 4. *A place of education, in contradistinction to the universities or public schools."*

de formation" correspond mieux à ce que l'on entend aujourd'hui par académie. On peut cependant encore ici distinguer, ce que Johnson omet de faire, les institutions qui se contentent de transmettre un savoir déjà normalisé (académies nobiliaires françaises par exemple), et celles qui offrent des possibilités à la recherche et à l'introduction de savoirs nouveaux, institutions plus dynamiques dont celle imaginée dans le projet de Gilbert aurait été un bon exemple si elle avait été réalisée.

Parmi les sociétés se dédiant à un art, il est possible d'individualiser trois genres majeurs: le premier est celui où l'on cherche à définir des canons du goût littéraire et de la langue (un exemple italien en est l'*Accademia della Crusca* -1583- qui cherche à Florence à établir un dictionnaire; un autre exemple, français celui-là, pourrait être l'Académie de Malherbe -1610/1628-). Dans le type d'institution qui correspond à cette orientation, le travail est fondamentalement la critique et la censure des textes publiés dans un Etat. Le second genre est plus concerné par la création que par la censure, et correspond plutôt à des clubs d'auteurs qui essayent de déterminer des lignes directrices pour orienter leur travail. Un exemple en serait en Angleterre le fameux Aréopage de Sidney et en France les Cabarets Libertins qui fleurissaient à Paris de 1617 à 1634. L'Académie de Poésie et de Musique de Baïf -1570- qui cherche à imposer le goût d'une langue archaïsante et du vers mesuré à l'antique mais qui en même temps se consacre à l'écriture poétique pour le public de la Cour est à mi-chemin entre ces deux options. Le dernier type d'organisation littéraire est représenté par la société savante s'intéressant plutôt au patrimoine littéraire passé, à la préservation des textes et à la célébration des "grands hommes"⁶⁷. Les institutions savantes à caractère

⁶⁷ Nous empruntons cette typologie pratique à H.R.Steeves, qui l'utilise dans l'introduction de son livre fondateur: *Learned societies and English scholarship*, Columbia University Studies in English and Comparative Literature, ser.3, vols. 14, New York, 1913, pp.3-4. On retiendra en outre des travaux de Daniel Roche sur *Les Républicains des Lettres* publiés chez Fayard en 1988, (spécialement les pages 157 à 172) et d'Alain Viala sur *La Naissance de l'Ecrivain*, parus aux éditions de Minuit en 1985 (spécialement les pages 15 à 50), les traits suivants congénitaux aux académies:

- par son caractère institutionnel, l'académie donne droit et règlement à une association libre d'individus.
- pour cette même raison, elle assure la continuité dans le temps du travail des hommes qui y collaborent.
- enfin, elle répond à un certain nombre de fonctions variées qui sont à un niveau global la création de lieux de sociabilité savants, de lieux de formation et d'information, d'instances de soutien mutuel des académiciens, et enfin d'instances de consécration et de reconnaissance des auteurs. Au cas par cas, certaines autres fonctions peuvent varier: défense de la langue, découverte et promotion de l'histoire, avancement du savoir scientifique etc.

scientifique n'apparaissent que plus tardivement (l'Accademia dei Lincei, la première en date, est fondée en 1603 à Rome). Elles ont pour précurseurs à la fois les académies littéraires dont elles s'inspirent, et les cours scientifiques appliqués fondés dans les villes à des fins pratiques par les marchands (du type de la Casa de Contratacion à Séville ou des lectures mathématiques de la Compagnie des Indes Orientales à Londres). Toutes ces variétés ont eu leurs représentants en Angleterre du XVIe au XVIIe siècle. Cependant, les académies, ou souvent seulement les tentations académiques, anglaises, sont le produit de choix entre divers modèles continentaux autant que des créations originales, et il convient de tout recontextualiser. La sociabilité savante ou érudite ne peut guère s'étudier en effet que dans le contexte d'une République des Lettres ignorant les frontières. Les racines européennes du phénomène académique se trouvent incontestablement en Italie à la Renaissance. Le premier modèle archétypal en est la fameuse Académie Platonique fondée par Marsile Ficin à Florence au moment du Concile de 1439. Ce concile s'était donné pour but de rassembler les deux chrétientés d'Orient et d'Occident, mais son résultat essentiel fut de réintroduire la philosophie et la littérature grecque classique auprès des intellectuels. Le groupe de Ficin fit des émules et les académies se multiplièrent en Italie au XVe et au XVIe siècles. En Angleterre, cette dynamique fut connue au moins dès la parution de l'histoire de l'Italie de William Thomas en 1549. Ce dernier y décrivait l'Aréopage Florentin" fondé par Cosme l'Ancien. En 1576, ce dernier texte est cité par un auteur qui par la suite fut connecté à l'Aréopage anglais de Philip Sidney⁶⁸. L'autre influence majeure subie par les cercles intellectuels anglais est assurément l'influence française. L'émulation entre la France et l'Angleterre, qui tourne parfois même à la concurrence, se poursuit tout au long du dernier quart du XVIe siècle et pendant tout le XVIIe. Des traits structurels révèlent l'existence de parentés entre les diverses académies européennes. La présence ou l'absence de certains de ces traits montrent l'existence de plusieurs traditions parallèles. L'héritage italien du deuxième quart du XVIe siècle est incontestablement important. Il définit quelques règles de base: les académiciens doivent être de bonne naissance et se trouver dans l'institution sur un

⁶⁸ G.Harvey, The Letter Book of Gabriel Harvey and his Marginalia, Camden New Series, XXXIII, London Camden Society, London:1884, p124.

pied d'égalité. Ensuite, l'académie doit se doter d'un nom et d'une devise ou *impresa*, chaque sociétaire doit également avoir lui même un nom symbolique et une devise. On reconnaît là l'influence de la mentalité chevaleresque⁶⁹. Enfin, le groupe doit s'imposer des règles de fonctionnement précises sur, par exemple, la langue parlée, les sujets discutés, l'élection des officiers ou la fréquence des réunions.

La nécessité d'organiser les activités du groupe autour d'une bibliothèque semble avoir été ressentie par tous sans qu'il soit possible de dire de qui vient originellement l'idée qui à vrai dire s'impose d'elle même, mais dans certains cas, les auteurs de projets vont plus loin et envisagent la création de véritables bibliothèques nationales bénéficiant d'un dépôt légal (cf. plan de John Dee ou de Humphrey Gilbert). Parmi les clubs d'auteurs, le modèle est sans doute moins fixe, il correspond soit au cercle de patronage (type Aréopage), soit au groupe d'amis aux intérêts mutuels discutant à partir d'un texte ou d'une théorie (du type du groupe de la Pléiade ou des Cabarets Libertins). L'un n'est d'ailleurs pas complètement antithétique de l'autre. Le club d'auteur a rarement une constitution formelle et garde une ouverture que n'ont pas les académies.

Les académies ou les projets académiques anglais vérifient assez fidèlement la typologie qui vient d'être esquissée ici, comme le montre l'analyse de chaque catégorie.

1. L'académie nobiliaire à vocation éducative incarnée par l'Académie de Gilbert⁷⁰.

Quand en 1570 Humphrey Gilbert présente à Elizabeth Ière son projet d'Académie pour les pupilles de la Reine (*the Queen's wards*), il entend par académie une institution d'éducation de la noblesse. Son argumentation pour obtenir les 2966li.13s.4d. qu'il demande repose sur la médiocrité invoquée des universités et sur la nécessité de former une Cour d'élite autour de la souveraine. Gilbert imagine une structure de l'école idéale et un cursus original pour les étudiants (voir fig.). La formation, telle qu'elle peut être perçue à travers un texte qui ne

⁶⁹ Sur ce point voir: F. Yates, "The Italian Academies" (1949), in Renaissance and Reform, collected Essays vol 1, Routledge and Kegan Paul, Londres, 1983, pp.6-30.

⁷⁰ Cf.H.Ellis, "Copy of a plan proposed to Queen Elizabeth by Sir Humphrey Gilbert, for instituting a London Academy", in Archaeologia, part.21, pp.506-521, 1826.

INFLUENCES RECIPROQUES DES MODELES ACADEMIQUES

L'ordre suivi est chronologique du haut vers le bas.

~~Groupe de la Pléiade
1567 L P~~

Académie de poésies et de musique de Balzac (1570) L d r = c
Académie du Palais L d r = c

Projet de John Dee
Formation d'un institut de recherche scientifique proposé à la Reine Mary (1558)
Plan de bibliothèque nationale
b S

Accademia Platonica de Marsile Ficin (1450)
Philosophie.

Casa de Contrazione
cours de navigation
S

Académie de Sir Humphrey Gilbert
Académie d'enseignement publique qui sont introduits les nouveaux savoirs (1570)
S E

Proposition de Hakluyt (1582) Cours de navigation à Londres
S

Accademia della Crusca (Florence) (1583) établir le vocabulaire
L d r = c

~~L'Archange de Sir Philip Sidney (1579)
cinq auteurs se proposent de reformer la langue
L P r =~~

~~Académie de Hatherlye
1610-1628 L r d =~~

La Société des Antiquaires
(créée en 1572; charte en 1589)
Recherche historique et préservation du passé.
c b r = H

Accademia dei Lincei (Rome) (1605)
Recherche scientifique
S d r = c

~~Cabarets Libertins
1610-1614 P r =~~

~~Le Cabinet Du Pug: groupe de De Thou (1620) H r d = b~~

Le Projet d'Edmund Bolton (1622) Régenter la langue et la littérature
H L r d = b c

~~Académie des Puristes
1619-1624 L r d = c~~

~~Académie de Compagnie de Richelieu (1624) L~~

Projets de Bacon
La Nouvelle Atlantide (1627)
Centre de recherche scientifique
S c

~~Académie Française (1630) L d r = c~~

Musæum Minervæ de Kynaston (1635-1642) Académie d'enseignement
b d E H

- Ⓒ règles définies
- Ⓕ régularité
- Ⓖ égalité des membres
- Ⓓ devises et noms symboliques
- Ⓑ présence d'une bibliothèque
- Ⓗ réforme de la langue
- Ⓖ établir des règles de poésie
- Ⓖ intérêts scientifiques
- Ⓗ histoire et conservation du passé
- Ⓕ enseignement

donne pas le nombre d'années que requiert l'enseignement envisagé, semble très lourde. Elle prévoit des cours sur les matières classiques enseignées à l'université: grammaire et rhétorique, philosophie morale et théologie, droit. Elle prévoit également des cours spécifiques à la formation du courtisan: héraldique, équitation et arts militaires, danse, musique. Elle prévoit enfin des cours concernant des matières plus modernes. Ici, l'Académie de Gilbert est novatrice par rapport à ses modèles continentaux. Elle introduit en effet dans son cursus un enseignement orienté vers la pratique: cours de langues, de médecine et de mathématiques. La définition précise du contenu de ces cours montre que le paradigme de la science expérimentale est en train de s'imposer chez certains aristocrates (voir appendice). Gilbert insiste en effet sur la nécessité d'apprendre de façon très pratique (en utilisant par exemple des instruments) l'astronomie et la navigation. Dans les cours de médecine, il insiste également sur l'expérimentation continue. Il est vraisemblable que ces caractéristiques sont inspirées, entre autre, par certains cours privés et par les lectures publiques du Collège Gresham qui se tiennent alors dans la capitale. Par ailleurs, en évoquant l'obligation de recherche et de publication auxquels doivent se soumettre les professeurs, Gilbert signale que son Académie se pense aussi comme autre chose qu'un lieu d'enseignement. Le fait que son créateur envisage comme partie intégrante de l'institution une véritable Bibliothèque Nationale titulaire d'un dépôt légal, confirme totalement cette impression. L'Académie doit à la fois produire et diffuser du savoir. Si ce projet ambitieux ne se concrétise pas, c'est d'une part parce qu'Elizabeth est connue pour sa parcimonie (et on lui demande 4000£!), mais c'est aussi parce que son inspirateur meurt en mer peu de temps après. La tradition inspirée par l'académie gilbertienne est reprise plus tard par Francis Kynaston et Balthazar Gerbier.

2. L'institut de recherche structuré autour d'une bibliothèque nationale: le projet de Dee.

Gilbert, dans son ambition de faire construire une bibliothèque nationale, a eu un illustre prédécesseur. John Dee, dans son projet présenté à la Reine Marie en 1556 y avait en effet également pensé. Gilbert connaissant bien John Dee, puisqu'il lui rend visite fréquemment

PLAN DE L'ACADEMIE DE HUMPHREY GILBERT PRESENTE A LA REINE ELIZABETH EN 1570.

1 Master of the court's wards 1 recteur ou Master of the wards

Un Maitre de l'Ecole
4 serviteurs

BIBLIOTHEQUE
depot legal pour les editeurs
somme importante pour constituer
un fond.

collection d'instruments.

la bibliotheque aura un registre de
livres et sera tenue par un
bibliothecaire.

JARDIN BOTANIQUE

ECURIE
pour 20 destriers

Un majordome, un officier de maison, un secretaire, un pretre
un cuisinier.

COURS CLASSIQUES:

grammaire et rhetorique

insistance sur l'utilisation de l'anglais
comme langue de gouvernement

philosophie morale et theologie

morale | politique | theologie

droit

droit civil | droit commun | justice de
paix.

COURS SPECIFIQUES A LA FORMATION DU GENTILHOMME COURTISAN:

heraldique

enseignee par un
heraut d'armes.

equitation et arts militaires

equitation et combat a cheval | armes a feu | escrime et
armes blanches

danse

musique

MATIERES PLUS "MODERNES":

langues

Hebreu | francais | allemand

mathematiques et philosophie naturelle

arithmetique
|
cosmographie
|
astronomie navigation

geometrie
|

tactique artillerie chimie (poudre)
|
fortification et genie

medecine

obligation de mener des
recherches en continu.

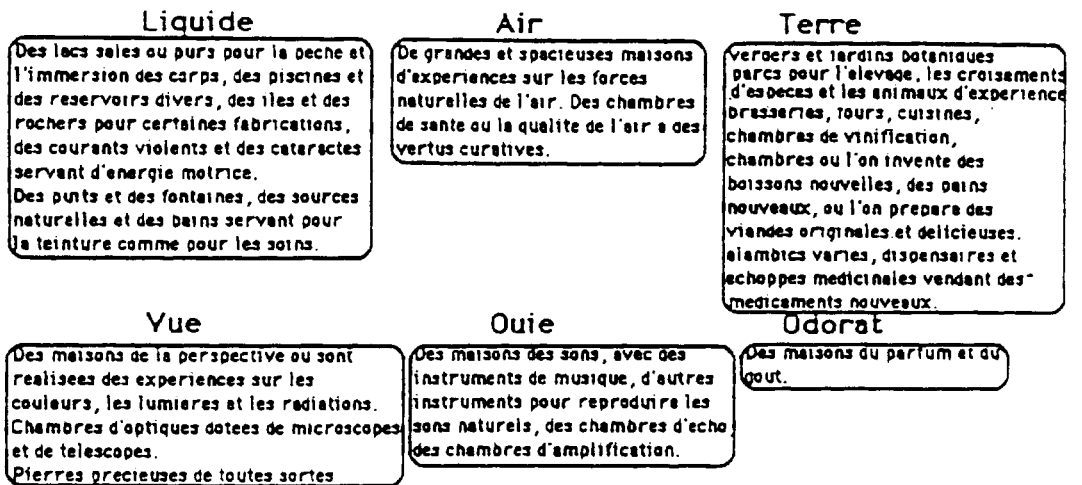
En tout 22 professeurs et deux militaires professionnels.

LA MAISON DE SALOMON

LES LIEUX DE TRAVAIL ET D'EXPERIENCES:

- Regions d'en haut: de hautes tours où l'on trouve des serres, des lieux de réfrigération, des lieux de conservation des corps, des lieux d'observation des météores, du vent, de la pluie, de la neige et de la grêle.
- Regions d'en bas et du milieu: des caves où l'on peut réfrigérer les corps, où l'on peut fabriquer des métaux nouveaux par alliages, cuire des porcelaines variées, réaliser des métaux aux vertus curatives (influence de Paracelse).

Classification par éléments (physique d'Aristote) et par sens:



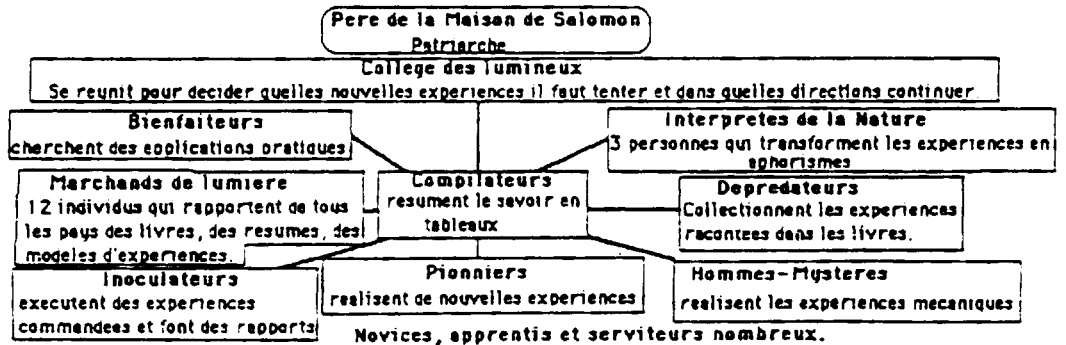
Maison des inventions mécaniques:

On y invente des machines et des moteurs, des instruments de guerre (entre autres des explosifs et de la poudre) on y invente aussi des engins pour voler et pour aller sous l'eau...

Maison mathématique: dotée d'instruments mathématiques.

Deux galeries d'exposition: une pour les expériences, une autre pour les statues des savants.

PERSONNEL ET SPECIALISATIONS:



dans sa retraite de Mortlake comme l'atteste le journal privé du savant⁷¹, il n'est pas impossible que les deux hommes aient échangé leurs vues sur le sujet. La Reine Marie n'a pas donné suite à la proposition de Dee mais cela n'a pas empêché le célèbre astronome de reprendre l'idée de façon privée et de commencer à rassembler chez lui le plus grand nombre possible de manuscrits originaux. Le projet de Dee et sa semi-concrétisation a peut-être aussi inspiré Cotton lorsqu'il a entrepris de constituer sa propre bibliothèque. Le projet de Bibliothèque Nationale se retrouve plus tard dans le projet de Bolton au cours de la première moitié du XVIIe siècle. Il serait faux cependant de cantonner le projet de Dee à l'édification d'une bibliothèque fonctionnant comme un conservatoire. Un certain nombre d'indices prouvent que le savant a en tête la réalisation d'un institut de recherche et d'éducation dès qu'il écrit à la Reine et même encore à la fin du XVIe siècle lorsqu'il rentre d'Europe centrale. Ce qui précède montre que Bacon n'est pas le premier à avoir pensé en Angleterre à une institution savante scientifique sous le contrôle de l'Etat; c'est cependant lui, lorsqu'il décrit dans sa New Atlantis la Maison de Salomon, qui laisse sur les esprits, par une utopie, l'image la plus forte, celle qui inspire par la suite le plus d'entreprises concrètes, en Angleterre comme sur le continent. La Nouvelle Atlantide est un texte de fiction qui présente la découverte par des naufragés d'une Île perdue dotée d'un gouvernement idéal. Ces naufragés sont introduits auprès d'un patriarche, "Père de la Maison de Salomon" qui leur décrit le fonctionnement d'une société savante idéale à la tête de laquelle il se trouve, qui se dédie à l'étude des travaux et des créatures de Dieu afin de repousser les limites de l'empire humain. Bacon s'inspire à la fois de prédécesseurs illustres comme Thomas More (auteur de l'Utopia), ou Johann Valentin Andreae (Republicae Christianopolitanae descriptio, Strasbourg, 1619⁷²) et du modèle des maisonnées savantes de la Renaissance telles qu'elles sont encore incarnées sous Elizabeth par celle des Cecil⁷³. L'originalité de la Maison de Salomon est qu'au lieu d'un groupe informel de discussion où ne sont définis ni des conditions d'admission, ni des buts de recherche, ni des méthodes, ni des responsabilités, elle représente un endroit doté de

71 J. Dee, The Private Diary of Dr John Dee and the catalogue of his library and manuscripts, ed. O.J. Halliwell, 1921.

72 Voir à propos de la parenté entre Bacon et Andreae A.F. Yates, The Rosicrucian Enlightenment, p.

73 Voir supra à propos du patronage.

moyens, où l'on entre à condition de faire preuve de ses qualités, où des règles hiérarchiques déterminent le fonctionnement de la recherche, et où la spécialisation en vue de l'obtention d'un souverain objectif, la Vérité, est de mise. Les acteurs de l'utopie baconienne travaillent de façon coopérative mais dans le cadre d'une stricte répartition des tâches et d'une hiérarchie à la tête de laquelle on trouve une élite d'esprits éclairés (*les Lumineux*). Loin d'être une démocratie où l'on partage le savoir, la Nouvelle Atlantide observe des règles aristocratiques afin de mettre le savoir entre les mains de gouvernants philosophes. La méthode baconienne met également en avant la nécessité de rassembler des informations par l'observation, l'expérimentation et par l'ouverture sur le monde extérieur (Cf. les *Marchands de Lumière*). Les buts à la fois pratiques et théoriques de la fondation sont gérés par des officiers qualifiés (voir schéma). La volonté de Bacon, déjà transparente après la parution de Du progrès et de la promotion des savoirs⁷⁴ en 1605, est de rassembler dans des cadres institutionnels précis, les initiatives individuelles sans ordre, redondantes et même parfois contradictoires, des savants de son temps. Encourager le nouveau paradigme scientifique passe par la création d'une idéologie du progrès totalement nouvelle qui ne peut faire l'économie d'une académie placée sous l'égide de l'Etat où les bonnes volontés s'additionnent de générations en générations. Seul l'Etat peut en effet permettre à la recherche des effets cumulatifs sur le long terme. La Maison de Salomon insiste sur la collection des données, d'où le rôle clé des *Compilateurs*, et sur la nécessité d'une politique cohérente (cf. les réunions du collège des *Lumineux*). Il est facile de lire ici en creux ce que Bacon reproche à la science qui lui est contemporaine: la dispersion, les contradictions, l'absence de circulation et de capitalisation du savoir... L'auteur de La Nouvelle Atlantide est aussi conscient de la nécessité de donner de la crédibilité sociale aux savants, c'est pourquoi il dote sa création d'une galerie où sont exposés, en même temps que leurs inventions et leurs expériences, les bustes des inventeurs et des découvreurs.

⁷⁴ Le titre anglais complet est The Two Bookes of Francis Bacon of the Proficience and Advancement of Learning Divine and Humane, to the King, nous reprenons ici la traduction de Michèle Le Docuff, Ed.Gallimard, Paris, 1991, dans laquelle figure une excellente introduction qui éclaire les idées baconiennes.

3. L'académie littéraire et le contrôle de la langue et du "beau style".

La troisième forme académique n'a plus rien à faire avec les Sciences, elle s'inspire directement des formes du patronage, montrant par là certains traits archaïques, et a pour vocation l'orientation du goût littéraire. Il s'agit de ce que l'on appelle généralement l'Académie des Belles Lettres. Son prototype en Angleterre en est le groupe se réunissant autour de Sir Philip Sidney s'intitulant l'*Aréopage*. La connaissance que nous en avons est relativement fortuite puisque ce club privé n'a laissé aucune trace écrite de ses activités et que les seuls témoignages qui restent de son existence sont deux correspondances: celle de Spenser et Harvey (publiée du temps de l'*Aréopage*), et celle de Daniel Rogers et Philip Sidney (non-publiée). Philip Sidney appartient à la fin du XVI^e siècle à une famille noble qui pourrait avoir des prétentions au trône. Sa généalogie comme ses options religieuses et politiques philo-protestantes le classent dans le clan de Robert Dudley, son oncle, Comte de Leicester. Dudley entretient lui même un cercle d'intellectuels très vaste. Son expérience d'exilé à l'époque de la très catholique Marie Tudor, a sans doute été le premier ferment chez Leicester de l'idée d'une académie. Ses amis vivaient en effet leur exil dans des collèges du continent et cela a pu constituer un modèle. Vers 1570, un membre influent du cercle de Leicester, le diplomate Sir Thomas Smith, apporte par ailleurs dans le groupe des idées venues de France et d'Italie. Smith connaît bien Paris où il a été plusieurs fois en poste. Il y est devenu l'ami de l'érudit Robert Estienne, et a constitué une bibliothèque où se trouvent en bonne place les ouvrages de Baïf et de Du Bellay, des membres actifs de la Pléiade. Revenu en Angleterre, Smith essaye de fonder une académie privée s'occupant de droit, d'histoire et de politique. Gabriel Harvey, qui est du nombre de ses protégés, décrit sa demeure de Mount Hall comme un centre intellectuel privilégié:

*"Il me semble être dans l'Académie de Platon [le mot est prononcé] ou dans le Tusculum de Cicéron"*⁷⁵.

Smith meurt en 1577 et ses propriétés de l'Essex ou du Cambridgeshire ne connaissent plus

⁷⁵ *"forme thinckes I am in Platoes Academie. or Ciceroes Tusculane"* in G.Harvey, *Prose Works*, *ibid.*, "A discourse on the Queen's Marriage".

ensuite de réunions savantes; néanmoins, il est assez probable que Smith a montré, par son patronage, l'exemple à son ami Leicester. Par ailleurs, le contexte est après cette date assez favorable à l'écllosion d'un nouveau centre littéraire. En effet, la Reine considère alors très sérieusement l'éventualité d'un mariage avec le Duc d'Alençon venu de France accompagné d'une cour brillante de chevaliers, de poètes et de musiciens qui ternit un peu par sa splendeur les couleurs de Leicester. Le comte, disqualifié auprès de sa souveraine par un mariage secret avec la veuve d'Essex, souhaite rivaliser avec le prétendant français, un catholique fils de Catherine de Médicis⁷⁶. Dudley connaît bien la poésie de la Pléiade et l'atmosphère académique qui l'entoure car ses protégés, George Buchanan et Daniel Rogers, ont fréquenté les cercles parisiens. Il s'entoure alors d'un cercle de poètes prêts comme dans le camp d'Alençon à établir des règles définissant des formes de littérature en langue vernaculaire. Sidney, Dyer, Spenser, Harvey, Rogers, Fraunce, Campion, Reshoulde, Mills et Dickenson, tels sont les noms qui relèvent le défi. L'enjeu n'est rien moins que de définir ce que sera la poésie anglaise. Au cœur du groupe se forme vers 1579 à *Leicester House* sous le contrôle de Philip Sidney, le chevalier exemplaire, un club d'auteurs, une coterie privée qui prend le nom d'Aréopage. C'est ce club, fasciné par l'exemple parisien⁷⁷, que documentent pauvrement les lettres de Spenser et Rogers. Le premier texte sur l'Aréopage est la lettre d'Edmund Spenser à Gabriel Harvey écrite à Westminster en octobre 1579:

*... "les deux valeureux Gentilshommes, Maître Sidney et Maître Dyer, me tiennent, et je les en remercie, en quelque usage de familiarité: de qui, et à qui, quel discours est attribué à votre crédit, je vous le laisse concevoir, vous qui avez toujours fait confiance à mon affection et à mon zèle non-feint envers vous. Et à présent, ils ont proclamé en leur Aréopage une abrogation générale des maigres rimailleurs, leur silence ainsi que celui des meilleurs poètes: au lieu de quoi ils ont par l'autorité de leur Sénat, prescrit certaines règles et lois de Quantité des syllabes anglaises, pour le vers anglais: ayant eu déjà eux-mêmes grande pratique en la matière, et m'ayant attiré dans leur faction"...*⁷⁸

⁷⁶ Sur Leicester, on renverra d'une part au livre de E.Rosenberg, *Leicester, patron of Letters*, et d'autre part à la thèse non publiée de H.R.Woodhuysen déposée à la Bodleian Library: *Leicester's literary patronage: a study of the English Court 1578-1582*, Lincoln College Oxford, D. Phil, 1980.

⁷⁷ Voir à ce propos J.B.Jefferson, "Areopagus and Pleiade", *Journal of English and German Philology*, II, London, 1921-1923.

⁷⁸ *... "the two worthy gentlemen, Master Sidney and Master Dyer, they have me, I thanke them, in some use of familiarity: of whom, and to whome, what speache passeth for youre credit and estimation, I leave yourselfe to conceive, having alwayes so well conceived of my unfained affection and zeale towards you. And nowe they have proclaimed in their areiopago a generall surceasing and silence of halde Rymers, and also of the verie beste to: in steade whereof, they have by authoritie of their whole Senate, prescribed certaine Lawes and rules of Quantities of English sillabes, for English Verse: having had thereof already greate practice, and drawne mee to their faction"...*

Spenser est heureux de pouvoir signifier sa relation d'amitié avec d'importants chevaliers, écrivains amateurs, qui peuvent décider, en tant que membres de la Cour, ce que doit être le bon goût littéraire. La puissance de Sidney et de Dyer vient de ce qu'ils contrôlent, alors même qu'ils sont écartés du pouvoir politique effectif (à cette date Sidney cherche en vain un office à la Cour ou une place dans les conseils de sa Majesté), le patronage des lettres. C'est bien d'un Sénat qu'il s'agit puisque la Reine se repose totalement sur sa suite, dont ce cercle fait partie, pour la conduite d'une politique culturelle. Le goût poétique dont ce sénat se fait le défenseur a pour caractéristique la défense de la scansion sur le modèle latin au détriment de la rime consonantique. Cette formule, qui correspond semble-t-il déjà à une pratique avérée lorsque Spenser écrit, pratique à laquelle ce dernier déclare avoir été initié, n'est ni originale, ni isolée. Elle s'enracine dans la tradition mise à la mode par l'Académie de Poésie et de Musique de Baïf en France, et inaugurée par le groupe de la Pléiade. A Cambridge, où des liens traditionnels avec les cercles français, et en particulier avec celui de Pierre de la Ramée, existent, cette tradition a d'ailleurs des sympathisants comme Harvey lui-même, Thomas Preston ou John Still. Il n'est, par conséquent, pas surprenant de constater de l'enthousiasme dans la réponse suivante de Harvey à Spenser rédigée à Trinity Hall le 23 octobre 1579:

*"J'honore plus que vous ne supposerez ou ne pourrez supposer votre Aréopage nouvellement fondé: et je fais plus grand cas des deux valeureux Gentilshommes, que de deux-cents Denys Areopagites, ou des très notables Sénateurs que du nombre de ceux qu'Athènes a jamais pu avoir"*⁷⁹.

La troisième source sur l'Aréopage est en latin, elle donne une toute autre vision des activités des Aréopagites; il s'agit du poème dédicatoire de Daniel Rogers à Philip Sidney, composé à Gand le 14 Janvier 1579 alors que Rogers se trouve en compagnie de Hubert Languet, le mentor de Sidney lorsque ce dernier effectuait son Grand Tour:

"Les amis ne manquent pas, une troupe de joyeux compagnons qui se ressemblent, de l'amitié

la source utilisée ici est la série de la John Hopkins press, intitulée *Spenser Variorum*, ed.Greenlaw, Osgood, Padelford, Heffner et tout particulièrement le volume *Prose works*, special ed.R.Gottfried, Baltimore, 1949.

⁷⁹ *"You new founded areiopagon I honoure more than you will or can suppose: and make greater accompte of the two worthy Gentlemenne, than of two hundreth Dionisii Areopagitae, or the verye notablest Senatours, that ever Athens dydde affourde of that number".*

Lettre de Harvey à Spenser, Octobre 1579, op. cit.

de laquelle est né un pieux amour. Parmi eux, Dyer excelle en vertus saintes, régisseur du jugement et majordome du talent; ensuite vient Fulke connu de toi depuis des années, Fulke, cher descendant de la Maison des Greville. Avec eux, quand les heures de loisirs le permettent, tu discutes des derniers développements du droit, de Dieu et du Bien"⁸⁰.

Il apparaît donc que l'Aréopage n'est pas, comme le suggère la correspondance de Harvey et Spenser, un salon littéraire où la littérature joue un rôle central, mais un cercle privé où l'on discute de sujets "sérieux" propres aux gentilshommes: le droit, la morale et la théologie. Ces thèmes sont d'ailleurs beaucoup plus en harmonie avec les valeurs classiques de l'aristocratie que ne l'est la poésie, passe-temps roturier s'il sort de la sphère privée. Il se trouve donc que dans ces conditions l'Aréopage ne peut pas être pris comme le pendant anglais de l'Académie de Baïf. Il est probable en effet que les conversations littéraires de Sidney, Dyer, Spenser et Harvey et Greville, sont purement occasionnelles, d'autant que la dispersion géographique de ces personnes durant les années 1578/1580 est là pour entraver la régularité de réunions. Les titres de *Majordome* et de *Régisseur* du talent conférés par Rogers à Dyer ne peuvent pas réellement renvoyer à l'existence d'un cadre académique formel, il s'agit de termes évoquant plus classiquement le fonctionnement d'une maisonnée aristocratique. Spenser, dans ses lettres, fait surtout montre de sa méconnaissance de la vie de Cour en donnant plus d'importance à l'étiquette des réunions que celle-ci n'en a en réalité. Son oeuvre, en particulier The Shepherde's Calender, révèle cependant qu'il essaye jusqu'en 1580 au moins d'appliquer fidèlement les préceptes de ses amis et patrons. L'Apology of Poesie de Sidney suggère que, pour avoir été sans doute casuel, l'intérêt du Chevalier-modèle pour les tentatives d'ordonnancement du style n'en est pas moins authentique. Spenser, qui prend au sérieux les goûts de celui de son patron, a donc raison de persévérer et d'écrire dans un style propre à sa coterie. Pourtant, il commet une faute de tact en publiant d'un commun accord avec Harvey en juin de l'année 1580 ses Three Letters en première partie de son Shepherde's Calender. Il y laisse en effet transparaître les secrets de l'Aréopage avec sans doute l'espoir

80 *"Nec desunt fidi, iucunda caterva sodales
Queis pius adstricta compede sudat amor,
Ex quibus antistat dia virtute Dierus
Iudicii condus, promus et ingenii,
Dein praetextatis Fulco tibi notus ab annis,
Fulco Grevillaeae chara propago domus.
Cum quibus aut summo de iure, Deove, bonove
Disseris, his studiis dum vacat hora piis".*
cité par J.A. Van Dorsten dans Poets, Patrons and Professors, London 1962, p179.).

que son indiscretion soit un facteur de vente. Dans ces lettres, par ailleurs, certaines allusions malignes de Harvey au Comte d'Oxford, qui vient de se disputer sur un court de tennis avec Sidney à propos du "mariage français", ou à Sir James Croft, Contrôleur de la Maisonnée de la Reine qui s'est opposé aux ambitions de l'auteur à Cambridge, deviennent véritablement gênantes une fois mises sur la place publique. De fait, le poète est obligé de se protéger des coups de dagues des partisans d'Oxford en restant enfermé tout l'été à l'intérieur de *Leicester House*⁸¹. En réalité, la mention de l'Aréopage dans un livre publié, est davantage une manoeuvre malheureuse (par son association avec d'autres éléments qu'il aurait fallu taire), que la marque claire d'un dessein académique que ni la diversité des activités des membres de la coterie, ni leurs mouvements en Angleterre et à l'étranger, ne rendent vraiment envisageable. L'Aréopage n'est sans doute en fin de compte qu'un groupe informel d'amis lettrés qui se rencontre pour discuter d'un projet littéraire autour d'un ou de plusieurs textes. Le témoignage de Giordano Bruno sur ce genre d'activités prenant place chez Greville en 1583, dans la *Cena delle Ceneri*, abonde également dans ce sens.

4. Un fondement des valeurs nationales.

L'académie historique à vocation de conservatoire national promouvant les valeurs anglaises a été représentée par une réalisation sans officialisation, la Société des Antiquaires et un par un projet officiel non réalisé: l'académie de Bolton.

Il convient pour commencer de résumer quelques résultats de l'historiographie sur le sujet⁸², de donner quelques statistiques et de voir à quel genre académique correspond ce club d'historiens. Il faut tout d'abord rappeler que la Société est fondée en 1572 à l'initiative d'un groupe de personnes gravitant autour de l'Archevêque Parker. Parker s'attache à cette époque à rassembler les textes rares dispersés depuis la suppression des Abbayes par Henry VIII (dont la conséquence a été le démantèlement des bibliothèques les plus riches du pays). Il a le

81 Cf. sur cette anecdote T. Nashe, *Works*, vol.3, p78.

82 Il ne peut guère être question de reprendre ici dans le détail le travail très complet de Van Norden dont la thèse sur la Société des Antiquaires fait toujours référence. Cf. Van Norden, *The Society of Antiquaries*, Oxford Phd, 1954.

soutien de William Cecil et, depuis 1568, une reconnaissance officielle de son travail par le Conseil Privé. L'intérêt de la Couronne dans cette affaire est que Parker se charge de prouver que l'Eglise d'Angleterre est bien fondée sur une descendance apostolique distincte de celle de Rome. Le De Antiquitae Britannicae Ecclesiae de l'historien publié en 1572, est la concrétisation de cette entreprise. Parker sait s'entourer d'érudits capables de l'aider dans sa recherche de manuscrits et dans l'énorme travail de correspondance qu'il a entrepris; parmi eux se rangent John Stow, William Lambarde, Thomas Agarde, William Fleetwood, John Doderidge et James Leigh. Tous ces noms sont ceux des premiers "antiquaires". La société commence par être un club sans charte et sans règles mais avec le temps, les réunions se formalisent.

Le lieu de réunion en 1572 est d'abord le domicile privé du Dr Garters, puis devient Derby House où Dethicke, Chancelier de la Jarretière et antiquaire éminent, a ses appartements, dans St Benet's Hill, entre St Paul et la Tamise. Derby House est également le local du *College of Arms* (aussi appelé *Herald's Office*). En s'installant dans ce noble bâtiment semi-public aux fonctions officielles, les Antiquaires obtiennent à la fois des facilités pour leurs études, car le Collège est équipé d'une bibliothèque et d'un fonds de documents, et une réelle autorité. A la fin du règne d'Elizabeth, la compagnie se déplace encore chez Sir Robert Cotton, à Westminster, autour de la fameuse bibliothèque du collectionneur. Les réunions ont lieu tous les vendredis après midi durant la saison d'activité des juristes. De fait, la composition de la Société des Antiquaires, sur laquelle Van Norden a fait le point en croisant les diverses sources à la disposition de l'historien, révèle un fort pourcentage de juristes ou d'ex-étudiants des *Inns of Court* (entre 30 et 37 des 43 noms que l'on peut raisonnablement retenir comme ceux d'Antiquaires avérés). Les Antiquaires sont en général des professionnels très éduqués aux intérêts marqués par l'étude du droit. Il convient également de souligner leur classement élevé dans l'échelle sociale: 33 sont des gentilshommes de la Cour, 20 tiennent des offices importants qui délimitent une sphère d'influence politique non-indifférente (voir schéma).

Les premières règles de la Société des Antiquaires concernent son recrutement. Il semble que cette dernière est extrêmement jalouse du droit de ses membres d'assister aux réunions. Les

invitations personnelles reçues par chacun des membres à l'occasion de chaque session révèlent une politique d'exclusion sévère ainsi que des règles de fonctionnement plutôt strictes. L'invitation envoyée à M. Bowyer, par exemple, précise très clairement:

*"Il est souhaité que vous n'amenez personne avec vous et que vous ne fassiez savoir à personne, sauf à ceux qui auront comme vous reçu cette convocation, l'existence de cette réunion"*⁸³.

La lettre suivante, destinée à John Stow, donne une idée de ce qu'est l'invitation-type et du ton de commandement employé par les Antiquaires pour rappeler aux leurs leurs devoirs:

*La Société des Antiquaires au Dr Stowe. Le lieu choisi pour une conférence sur la question suivante est le domicile du Dr Garter, et la séance se déroulera le vendredi 2 novembre 1598, jour de la Toussaint, à 2 heures de l'après midi, et l'on y attend votre opinion par écrit ou autrement. La question est: Des Antiquités, etymologies et privilèges des paroisses en Angleterre*⁸⁴.

Une lettre anxieuse de Launcelot Andrewes, doyen de Westminster, à Abraham Hartwell, enfin, montre combien la présence à une réunion de la société est chose prisée dans certains cercles et avec quelle parcimonie une telle autorisation est accordée:

Monsieur,

*J'ai reçu la lettre "ci-incluse" (comme il était dit) envoyée par vos ordres: j'ignore cependant qui l'a écrite: elle n'était pas de votre main: mon nom n'était pas mentionné, et j'ai parlé avec M. Clarencieux qui ne peut me certifier que j'ai été compté parmi les vôtres, bien qu'il ait été présent lors de votre dernière réunion, où de telles choses (comme il me le disait) ont été convenues avant que quiconque n'arrive, d'où il m'est venu à l'esprit qu'il est probable que la personne qui m'a apporté votre note se soit trompée. Cependant, si je devais avoir vent d'un changement de situation par vous même ou par M. Clarencieux, soyez certain que je ne me déroberai point; cependant, à moins de cela, je n'ose rien promettre, car je ne puis rien faire autrement, mais j'apprends chaque jour avec de plus en plus de joie. Si ce n'était que l'après-midi est consacré chez nous aux traductions, et que la plupart des membres de notre compagnie est négligente, je vous aurais vu; mais aucune traduction ne me retiendra, si je devais un jour comprendre que je ne ferais pas d'erreur en venant...Ce dernier jour de Novembre 1604, Votre très dévoué pauvre ami, Lancelot Andrewes*⁸⁵.

⁸³ "Yt is desired, that you bringe none other with you nor geve anie notice unto anie, but such as have the like summons" in Hearne, *Curious Discourses*, vol 1 p XV, cité par W.R.Gair, p.15, op. cit.

⁸⁴ *Society of Antiquaries to Dr. Stowe. The place appointed for a conference upon the question followinge, ys att Dr Garters House on Frydays the ii of this November, being Alsoules day [2 novembre 1598], at iis of the clocke in thafternoone, where your opinion in wrytinge or otherwise is expected. The question is, Of the Antiquities, Etimologie and privileges of parishes in England"*.

⁸⁵ *Sir,*

I have received the inclosed (as yt was sayd) by direction from you: but the partie I Know not: it was not in your hand: it had no mention of my name, and I talkt with Mr Clarencieux, and he would not certify me that I was made of your number, and yet he was at your last meeting, wher such things (as he sayd) used to be agreed on before any come in, wherby I thought it likelie the partie might be mistaken that brought your note. But if I may have notice from yourself or Mr Clar., that I will not fail in obedience, though unless it be that I dare not promise, because I cannot perform ought ells, for I learn every day more and more gladly. But that this afternoon is our translation times, and most of our Company are negligent I would have seen you; but no translation shall hinder me, if once I may understand I shall commit no error in coming...this last of November 1604, Your verie assure poor Friend, L.Andrewes. in

D'après ce texte, il semble que chaque nouveau membre est élu de façon démocratique lors des réunions, et non désigné par des responsables spécialement appointés. L'idéal égalitaire n'empêche cependant pas qu'à la fin du règne d'Elizabeth sont élus deux officiers appelés "modérateurs"⁸⁶ chargés d'organiser les réunions. Leur rôle n'est pas complètement clair mais leur nom suggère une fonction d'arbitre lors des discussions et il est par ailleurs possible qu'ils se chargent de la correspondance avec les membres de province. Des lettres de convocation et des minutes de la Société, il est possible d'induire quelques conclusions sur le fonctionnement des sessions. Dans la lettre de Stow, par exemple, on apprend que les réunions, prévues à des dates plus ou moins fixes, puisque l'on a besoin de préciser le jour et l'heure de la rencontre, sont préparées activement par les sociétaires. Toutefois, la formule "*où votre opinion écrite ou orale est attendue*" laisse planer un doute sur la nature générale ou non du formulaire: tous les Antiquaires reçoivent-ils l'injonction d'écrire quelque chose sur un thème donné ou ce type de demande n'est-il envoyé qu'à ceux de qui la présence est effectivement requise lors de la réunion (auquel cas, les sessions ne sont pas toujours plénières)? Derrière cette question se cache le problème de la nature des débats de la société. En effet, si l'on ne convoque que des spécialistes, les discussions ne sont évidemment pas de la même nature que si tout le monde est invité à débattre de façon libre. Si l'on s'en tient à ce que dit Spelman, les réunions sont très spontanées et l'art de la conversation y est parfaitement maîtrisé:

*"Deux questions étaient proposées à chaque Réunion, afin d'être débattues à la session suivante; ainsi chacun disposait d'un répit de Sept nuits pour prendre conseil sur elles et pour ensuite délivrer son opinion. Ce qui semblait le plus consistant, devait être recopié par un membre de la Comagnie (choisi pour cela) dans un Livre; ainsi les résultats pouvaient être gardés pour la postérité"*⁸⁷.

Il se trouve pourtant que le témoignage de Spelman est largement remis en question par ceux de Smith, le bibliothécaire de Cotton, et de Thomas Hearne. Au départ, les versions de Smith et Spelman concordent plus ou moins: lors des sessions, des sujets sont proposés soit sous

Thomas Smith, *Vita cottoni cataloguum*, viii, Sig a4v, cité par Van Norden (op.cit.p 165-6).

86 Cf. *Cotton Faust.E.V. f.108.*, où en Février apparaissent avec la charge de "modérateurs" les noms de Sir James Leigh et Francis Tate puis en Mai ceux de Mr Tate et Mr Broughton.

87 "*Two questions were propounded at every Meeting, to be handled at the next that followed; so that every Man had a Sennight's respite to advise upon them, and then to deliver his Opinion. That which seem'd most material, was by one of the Company, (chosen for the Purpose) to be enter'd in a Book; that so it might remain unto Posterity*" in H.Spelman, *Reliquiae*, p69, sig.13.

forme de questions à débattre, soit sous forme d'articles. Smith ajoute cependant ensuite que les discussions ne sont jamais le fait de tous mais plutôt de trois ou quatre experts, occasionnellement seulement d'un nombre plus important d'individus, et que c'est ce comité restreint qui se charge de produire par un travail collectif une transcription écrite pour la réunion suivante. Pour Smith, cette solution est la bonne et il convient de laisser débattre *"ceux qui en savent un peu plus que le vulgaire"*⁸⁸. Hearne est encore plus clair: *"On avait l'habitude de convoquer les Membres de la Société lorsque l'on désirait leurs opinions"*⁸⁹; pour lui, mais il tient tout son savoir de Smith, les discours produits par la société sont produits par des experts spécialisés travaillant collectivement dans la direction d'une encyclopédique histoire sociale anglaise. La contradiction des positions de Spelman d'une part et de Smith et Hearne d'autre part, peut se résoudre si est introduite la dimension chronologique: Spelman témoigne des débuts informels de la société alors que Smith et Hearne rendent compte d'une période ultérieure à 1590, lorsque la société se complexifie passant d'un club d'amis qui travaillent autour d'un programme de recherche commun, à une organisation beaucoup plus structurée où l'on confie, en effet, l'exécution des rapports aux individus les plus compétents. L'inégalité de la répartition des signatures des discours, qui laisse identifier un groupe d'une dizaine d'Antiquaires plus actifs que les autres (Agard, Holland, Camden, Cotton, Ley, Thynne, Tate, Davies, Dethicke, Leigh et Whitelocke), va tout à fait dans ce sens. La question du contenu des discussions peut être plus facilement résolue que celle de leur forme. L'analyse des thèmes des discours montre en effet des orientations très nettes vers la littérature topographique (dont la description géographico historique du Kent par Lambarde est un exemple fameux), l'étude de la langue anglaise et de ses origines (décryptage des premiers textes anglo-saxons) et la recherche de précédents juridiques sur des points de droit précis, dont les privilèges respectifs de la Couronne et du Parlement.

La formalisation progressive des débats, et le corollaire de sérieux qu'elle entraîne, constitue sans doute l'encouragement nécessaire qui pousse Cotton, Doderidge et Ley à proposer en

⁸⁸ [...]qui paulo supra vulgus sapiunt[...], in "Vita ...Cottoni", *Catalogum*, pviii, sig a4v.

⁸⁹ "The Members of the Society used to be summoned when their Opinions were desired" in T.Hearne, *Curious Discourses*, Oxford, 1720, pxxxviii, sig e3v.

1589 à la Reine une chartre pour le Collège des Antiquaires destinée à le transformer en une Académie à part entière⁹⁰. La proposition reflète assez fidèlement les intérêts des Antiquaires. Le cœur en est une bibliothèque bénéficiant d'un dépôt légal, pouvant remplir les fonctions d'archives nationales conservant à la fois des manuscrits anciens et les proclamations officielles. Les connexions entre les membres de la Société et John Dee suggèrent l'influence du projet de ce dernier sur les idées des Antiquaires. Au sommet de l'édifice, un "Gouverneur" et deux "Gardiens" (qui rappellent les "Modérateurs" des sessions de l'*Herald Office*) sont les garants du bon fonctionnement de l'ensemble. La Reine ne donne cependant pas suite à la proposition. Après 1603, date de son accession au pouvoir, Jacques 1^{er} est tout aussi méfiant et déçoit les espoirs de Cotton et des siens. Pourtant, le souverain Stuart fonde en 1609, pour répondre à la menace intellectuelle du papisme, le Collège de Chelsea. Ce dernier, qui valorise la controverse théologique, s'inscrit dans la lignée des travaux de Parker, le fondateur de la Société des Antiquaires. C'est qu'en effet, Jacques 1^{er} n'est pas hostile à l'idée académique prise comme telle: il se méfie simplement d'historiens-juristes se penchant trop sur la question d'antécédents politiques à des questions de prérogatives. Le Collège de Chelsea n'exclue pas l'étude historique, puisqu'aux dix-huit théologiens de sa constitution s'ajoutent deux historiens professionnels, mais son but, plus que la recherche telle qu'elle est définie par la pratique des Antiquaires, est en réalité l'hagiographie royale à travers un monopole du contrôle de la réflexion théologique et de la publication d'ouvrages religieux. De cela, le Parlement n'est pas dupe, et ce dernier résiste à l'extension des prérogatives du Collège. La première réaction d'Antiquaires comme Spelman est d'essayer d'intégrer l'institution nouvellement créée. La tentative ultérieure de Spelman de faire revivre en 1614 la Société des Antiquaires qui avait cessé de se réunir depuis 1607 est sans doute une conséquence de son échec à se faire accepter par les théologiens. La nouvelle société, qui réunit de nouveau un certain nombre d'érudits ayant appartenu à la première, voit ses activités concentrées autour de la bibliothèque de Sir Robert Cotton. La formation par Cotton d'une bibliothèque de recherche privée après le refus du gouvernement de créer une

⁹⁰ Cf. Cotton Ms Faustina E.V., fol.89. publié intégralement par E.Flügel dans "Die Älteste Englische Akademie", Anglia Zeitschrift, xxii, 1909, pp. 263-268.

bibliothèque nationale, est très analogue à la formation du centre d'études de John Dee sous Elizabeth. Les temps ont cependant changé et les réunions d'Antiquaires autour de documents au contenu possiblement séditionnaires sont perçues comme une cabale par la Cour. Spelman s'en attriste un peu naïvement en 1616:

*"Mais avant la réunion suivante, nous avons eu connaissance de la légère antipathie de Sa Majesté envers notre Société; n'étant pas informée de notre résolution de ne pas nous occuper des affaires de l'Etat"*⁹¹.

La Société des Antiquaires reconstituée en 1614 continue son existence jusqu'en 1625 malgré le déplaisir royal. On peut estimer en effet que l'*Antiquitas Rediviva* fondée en 1638 par Sir Edward Dering n'a plus grand chose à voir avec la Société de Spelman. Il ne s'agit plus que d'un groupe quasi-professionnel de quatre érudits férus d'antiquités (Dering lui-même, Sir Christopher Hatton, Sir Thomas Shirley et Sir William Dugdale) qui signent ce que nous appellerions aujourd'hui un contrat de prêt inter-bibliothèque afin de mener à bien des recherches sur des histoires régionales en cours de rédaction⁹². Le projet d'Académie proposé par Edmund Bolton dès 1620 et discuté au Parlement en 1628, en revanche, fait directement référence dans son préambule à la Société des Antiquaires. Curieusement, cependant, l'Académie Royale de Bolton n'a plus que de lointaines parentés avec son ancêtre fondateur. L'hypothèse selon laquelle la Société des Antiquaires n'ayant pas pu obtenir de charte royale, se serait débandée afin de laisser le champ libre à Bolton pour que ce dernier lui apporte le statut d'académie nationale, est assez invraisemblable. En premier lieu, Bolton n'était pas lui-même un Antiquaire, en second lieu, son projet ne reflète ni la structure, ni le fonctionnement, ni même les buts de la vieille société élizabethaine. Tout commence en 1617 lorsque Bolton rédige pour Buckingham une pétition à propos de son "Academe". De 1617 à 1620, l'appui de Buckingham permet la transmission, en plusieurs étapes, jusqu'au Roi⁹³. En 1621, Buckingham transmet également le schéma à la Chambre des Lords. En 1624, Bolton finit par obtenir une audience à Rufford auprès du souverain auquel il présente les progrès de

91 *"But before our next meeting, we had notice that his majesty took a little mistlike of our Society; not being enform'd, that we had resolv'd to decline all matters of state"* in *Reliquiae Spelmaniae*, ed.C.Gibson Oxford:1968, pp.69-70.

92 Sur l'*Antiquitas Rediviva*, voir Van Norden, thèse non-publiée sur la *Society of Antiquaries* déposée à la British Library, pp.482-486.

93 Le texte présenté au Roi en 1620 se trouve à la British Library: B.M.Harleian MS.1603.

l'*Académie de l'Honneur* qu'il projette. Jacques 1^{er} écoute la proposition avec sympathie⁹⁴ et garantit presque une charte; malheureusement il meurt l'année suivante. Bolton continue alors son travail de sape auprès de Charles 1^{er} en réduisant son Académie à un *Cabinet Royal*⁹⁵ prenant en compte la passion du nouveau Roi pour les collections d'antiquités et de médailles et arguant de la nécessité de joindre au cabinet de curiosités royal un cabinet d'écriture pour l'éloge des héros morts ou vivants. En 1628, après la mort de Buckingham, la Chambre des Lords accepte finalement de discuter le projet mais Bolton voit une fois de plus passer sa chance car en 1629, précisément, le Parlement qui lui est favorable est dissous. Une étude comparative des divers manuscrits de la proposition de Bolton permet immédiatement de constater que son Académie est loin d'être une reprise de la Société des Antiquaires. Elle tient plus en effet du conservatoire que de l'institut de recherche. Elle est aussi beaucoup plus proche de la Cour que des érudits. Son organisation est pyramidale et inégalitaire. Du modèle de la Société des Antiquaires ne sont gardés que les officiers: un Président, un vice-président et quatre secrétaires. Au sommet des trois classes de la hiérarchie sont les *Tutelaries*, dont le statut ne sied qu'au Lord Chancelier et aux Chevaliers de la Jarretière, ensuite viennent les *Auxiliaries*, Lords, membres des conseils de guerre du Roi et conseillers des nouvelles plantations, enfin viennent les *Essentials*. Seuls ces derniers participent activement au travail de l'académie. Dans l'esprit de Bolton, il s'agit de créer un titre destiné aux personnes de bonne naissance venant immédiatement au dessous du titre de Lord. Ceux qui ne sont que Gentilshommes de Qualité doivent recevoir par leur fonction d'*Essentials* le titre d'Ecuyer. Bolton propose une liste de 84 *Essentials* parmi lesquels sont représentés les gentilshommes de la Cour, ceux de la Cour de Buckingham (le protecteur du projet), les Hérauts du College of Arms, des Antiquaires, des poètes et des artistes. Tous doivent avoir plus de trente ans et Rien n'est dit du mode d'élection mais il est probable que Bolton s'en remet au Roi pour choisir les honorables membres. Comme dans le modèle des académies italiennes, des devises, des armes et des privilèges sont attachés au titre d'académicien: un privilège de préséance, un insigne propre à l'ordre (un ruban vert portant les lettres JRFC sous une

94 Bodleian, Tanner MS 94.

95 B.M.Royal MS.18 A 71.

couronne impériale) et des armes personnelles marquées du signe de la Licorne. Le corps politique que l'on veut former doit également être doté d'une charte royale garantie par une main-morte de 200£ et de deux sceaux, l'un ordinaire, l'autre extraordinaire. La pompe de ce programme reflète assez bien l'atmosphère de la Cour des Stuarts dont l'une des préoccupations majeure est de créer de l'ordre dans le royaume par les vertus de l'exemplarité. En contrepartie de leurs privilèges, les académiciens ont également des devoirs et des charges. Le premier d'entre eux est l'entraide au sein de leur "fraternité", le second, les respects des droits de la monarchie, le troisième, la célébration de la mémoire des souverains et des ordres de chevalerie de l'Angleterre (à l'horizon de cette tâche se profile la production d'une histoire encyclopédique du pays); le quatrième devoir est de faire l'éloge des écrits et des paroles des "bons auteurs" nationaux ou étrangers, le cinquième d'enregistrer les événements publics, la dernière tâche enfin, est de revoir toutes les traductions anglaises de textes étrangers et de censurer tous les livres situés hors de la sphère théologique. Il ne s'agit plus, pour résumer, de s'adonner à la recherche du passé de l'Angleterre en discutant autour d'une bibliothèque, mais d'une part de régenter le langage (contrôle des traductions par l'établissement d'un standard du bon anglais) et la littérature, et de décerner des prix d'honneur aux grands hommes à célébrer (rôle que remplit actuellement encore en France l'institution de la légion d'honneur) pour la plus grande gloire de la monarchie anglaise.

Au terme de cette typologie, il reste à expliquer les raisons de l'échec de la formation d'une véritable académie nationale en Angleterre (Il est clair que l'on compare ici le modèle anglais aux modèles continentaux où ce type d'instances de reconnaissance du champ littéraire ou historique que sont les académies connaît au même moment un grand succès. Aucune réflexion sur le problème académique en Angleterre ne peut en effet éviter de se nourrir d'une comparaison avec le cas français.) .

Il est bien entendu nécessaire, en premier lieu, d'invoquer des raisons économiques. La politique de parcimonie d'Elizabeth, qui consistait surtout à se décharger de ses obligations en matière de politique culturelle sur ses courtisans, ne pouvait guère permettre d'envisager sérieusement les schémas audacieux de Gilbert. Les conflits entre le Parlement et la monarchie sous les Stuarts sont d'autre part des raisons de l'atavisme des souverains vis-

à-vis des propositions qui leurs sont faites et des refus essuyés par les académiciens devant la chambre des communes: une académie est vue en effet comme un moyen de renforcer la prérogative royale. La naissance d'une académie est beaucoup plus envisageable en France dans un contexte de pouvoir absolutiste. En France, à l'origine, les académies sont des cercles privés qui se multiplient dans les années 1620⁹⁶. Ces derniers sont peu à peu investis par l'Etat qui les transforme. En Angleterre au contraire, comme on l'a vu, c'est plutôt les cercles privés qui recherchent la reconnaissance de la couronne que l'inverse. Lorsque Richelieu, en 1635, crée l'Académie Française, il choisit de privilégier le groupe de ceux qui se proposent de contrôler la pureté de la langue française et la conformité de la production littéraire à un canon esthétique prédéfini. Son dessein transparent est de renforcer le centralisme culturel. Ces "puristes" qu'il prend sous son aile, cela va sans dire, se gardent bien de refuser la protection du ministre, d'autant que les lettres patentes et les statuts leur donnent une supériorité de droit et de fait sur le cercle rival, le fameux cercle Du Puy, plus éclectique dans ses centres d'intérêts mais aussi plus difficile à manipuler par le gouvernement. Dans un premier temps, l'appareil d'Etat français conçoit l'académie comme un instrument de censure et de contrôle des livres. Cet instrument lui est propre et lui permet de ronger peu à peu le pouvoir ecclésiastique. Le Parlement est très conscient des enjeux de l'institutionnalisation des cercles littéraires puisque dès cette époque primitive, il s'oppose violemment aux lettres patentes signées par Richelieu et le Roi. Les termes du problème sont légèrement différents en Angleterre puisque, d'une part, la rivalité de l'Eglise et de l'Etat n'existe pas, et que d'autre part, le Parlement, comme on l'a dit, est plus fort et a la possibilité de contrecarrer les plans du monarque. En France, dans un deuxième temps, quoiqu'il en soit, la résistance des auteurs, hostiles à l'alliance qui s'opère entre le pouvoir et les nouveaux doctes, constitue un obstacle aux desseins gouvernementaux, cependant l'Académie Française gagne en puissance avec le ralliement à cette Société d'auteurs qui autrefois auraient fondé leurs propres académies. Dans un troisième temps, les nouveaux cercles d'intellectuels, qui se

⁹⁶ On ne prend pas en compte ici l'expérience de l'académie de poésie et de musique de Baif à laquelle Frances Yates a consacré plusieurs chapitres entiers de son ouvrage The French Academies of the XVIIth century. London, Courtault, 1947, car l'expérience académique lancée sous les Valois a été interrompue sous Henri IV et a du repartir quasiment à zéro sous Louis XIII.

spécialisent par disciplines (littérature, physique, agronomie etc.) sont de nouveau confisqués par l'Etat. C'est l'époque où Colbert entend s'assurer par les académies à la fois le contrôle des langues et l'expertise savante en général. La conception centralisatrice du ministre de Louis XIV est d'ailleurs formulée par un milieu d'administrateurs compétents déjà très étoffé, or, ce dernier n'existe pas, à cette échelle du moins, en Angleterre. Au demeurant, la conception et la structure de l'Etat sont différentes dans les deux pays et ces différences conditionnent l'échec ou le succès des tentatives académiques d'un côté ou de l'autre de la Manche. En France, le ralliement sans condition des élites sociales et savantes à la monarchie et à son "roi-arbitre", comme le désigne Elias⁹⁷, laisse une plus large latitude à la couronne, notamment en matière culturelle. Il faut peut être aussi ajouter qu'il existe en France une motivation du pouvoir pour la création d'académies qui n'existe pas en Angleterre: la motivation de l'unification religieuse. En effet, dès l'Académie de Baif, l'un des buts avoué du souverain qui garantit des privilèges à un groupe d'auteur, est d'obtenir que les diverses confessions, au niveau le plus haut, vivent en bonne intelligence. Sous Louis XIII et Louis XIV, les académies ont aussi pour rôle de faire respecter l'hégémonie catholique, et du moins jusqu'à la révocation de l'Edit de Nantes, de préserver un terrain de discussion entre intellectuels protestants et intellectuels catholiques. En Angleterre, les divergences d'opinions religieuses existent certes bel et bien, mais pas au point d'être aussi préoccupantes que sur le continent; le rôle de défense de la foi anglicane passe souvent au second plan dans les discours de ceux qui veulent fonder des académies. On verra plus loin qu'après la guerre civile, les données du problème changent quelque peu et que le discours religieux est au centre des discours de justification des fondateurs de la Société Royale de Londres.

Par ailleurs, une monarchie qui est au bord de la banqueroute, comme celle de Charles Ier, et qui a besoin d'un support du Parlement n'a pas le pouvoir de se doter d'une machine aussi complexe qu'une académie et la formation de cette dernière, même si elle est envisagée, ne peut en aucun cas être une priorité. Le milieu intellectuel lui même, par ailleurs, n'est pas sans critique vis à vis des doctes assemblées qui entendent régenter les belles lettres tout en établissant le canon d'une histoire officielle. Pourtant, à la différence de la France où c'est

⁹⁷ Norbert Elias, La Société de Cour, Champs, Flammarion, 1986.

surtout la volonté d'imposer les règles du beau langage qui crée le débat, à Londres, les résistances à la tendance académique s'élèvent surtout contre la futilité et l'ésotérisme des études érudites sur le passé: Thomas Earle qui, dans sa *Microcosmographia*, s'ingénie à dresser le tableau des caractères londoniens brocarde sans pitié les Antiquaires. Quelques années plus tard, Shakerley Marmion, un cavalier et un intime du spirituel Sir John Suckling, attaque dans sa pièce *The Antiquary* une philosophie contemplative tournée vers le passé. Il décrit ainsi l'oncle, Antiquaire, de l'héroïne:

*Ils disent qu'il reste assis toute la journée en contemplation d'une statue qui jamais n'a de nez et radote sur le déclin des choses, avec plus d'amour que l'amoureux de lui-même Narcisse n'en avait pour sa propre beauté*⁹⁸.

Qu'on s'attaque aux historiens ne signifie pas, cependant, que le débat sur le beau style ou la parole juste n'existe pas, on sait par exemple que la querelle française autour du classicisme de Boileau trouve des échos ironiques dans les écrits de Thomas Carew⁹⁹, simplement, cette controverse est surtout l'objet de conversations de salons alors que la critique des Antiquaires dénote l'existence de plus profonds préjugés, partagés par beaucoup, vis-à-vis d'un certain type d'attitude intellectuelle. Il est vrai que la réformation de la langue et de la littérature reste toujours à l'état de projet et n'inquiète jamais véritablement le monde des auteurs.

L'expérience de la Société des Antiquaires et les divers projets qui l'ont accompagnée ou suivie, n'ont pas été sans prolongements dans le futur. En effet, l'idée d'une coopération littéraire avait pris corps et resurgit périodiquement parmi des groupes ultérieurs comme l'*Antiquitas Rediviva* de Sir Edward Dering en 1638¹⁰⁰, ou encore dans le *Great Tew* de Clarendon pendant l'interrègne¹⁰¹. En outre, l'intérêt pour l'histoire et la linguistique avaient été éveillés et devaient connaître une certaine postérité. Enfin, un modèle de coopération

⁹⁸ "They say he sits all day in contemplation of a statue with never a nose, and doats on the decays, with greater love than the self-loved Narcissus did on his beauty", tiré de S.Marmion, *The Antiquary*, London, 1636, p139.

⁹⁹ Voir à ce sujet T.Carew, *The poems of Thomas Carew with his masque Coelum Britannicum*, Clarendon Press, Oxford, 1949, ed. by Rhodes Dunlap.

¹⁰⁰ Pour une analyse plus détaillée de ce groupe, voir J.Evans, *A History of the Society of Antiquaries*, Oxford, 1956, pp.21 à 26 ainsi que le chapitre de la thèse de Gair intitulé *Topographical Literature*, pp .34 à 51.

¹⁰¹ On reviendra sur ce point dans le chapitre III.

égalitaire, celui de la Société des Antiquaires, et un modèle hiérarchique celui du projet, de Bolton, avaient pour la première fois défini les principales possibilité d'agencement des sociétés savantes: l'une gouvernée par l'idéal humaniste des intellectuels, l'autre par la logique du pouvoir monarchique.

**DEPARTEMENT
D'HISTOIRE ET CIVILISATION**

Année 1993

THESE

**LIB
942.055C
BRI**

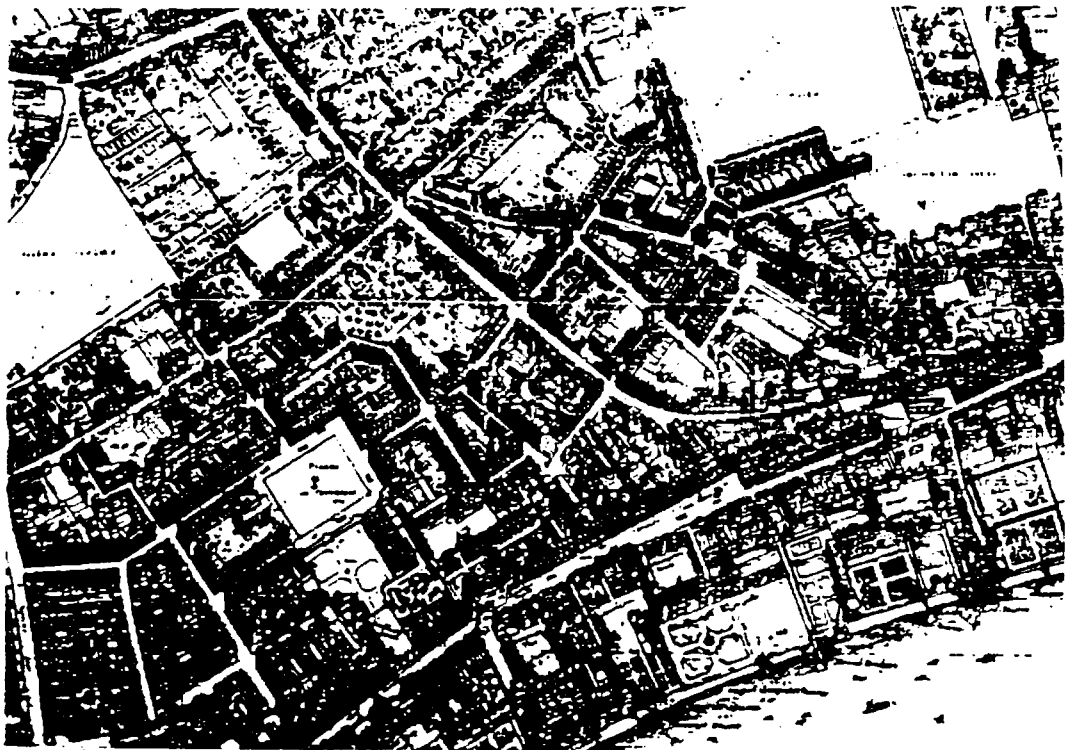
POUR LE

**DOCTORAT EN HISTOIRE
DE L'INSTITUT UNIVERSITAIRE EUROPEEN**

Pascal BRIOIST

VOL.2

**LES CERCLES INTELLECTUELS A
LONDRES 1580-1680.**



Membres du jury:

**Daniel Roche, Université de Paris I (superviseur)
Jean Philippe Genet, Université de Paris I, Penelope Gouk, St Catherine's College
(Oxford), Dominique Julia Institut Universitaire Européen, Simon Schaffer,
Darwin College (Cambridge).**

CHAPITRE III: DE CHARLES Ier AU COMMONWEALTH: LES INTELLECTUELS DANS LA REVOLUTION.

La période qui s'étend du début du règne de Charles Ier à la fin de ce que l'on a pris l'habitude de nommer l'Interrègne, a vu l'Angleterre traverser des bouleversements majeurs sur le plan politique et sur le plan social. Le passage d'un régime de monarchie à tendance absolutiste à la tourmente de la guerre civile puis à la République et à la dictature militaire a transformé le pays de façon durable. Londres était au coeur de ces changements, les cercles intellectuels de la capitale ne pouvaient manquer d'être particulièrement affectés par eux. Le travail de l'historien est ici de marquer les continuités et les ruptures: qu'est-il arrivé à la sociabilité savante entre les années 1630 et les années 1660? Plus d'une génération sépare les deux dates, s'il y a des continuités, le problème se pose de savoir comment se sont opérées les transmissions entre la génération "caroline" et la génération de la Restauration. Les transformations radicales de la vie intellectuelle, en outre, doivent également être explicitées: comment est-on passé par exemple du théâtre populaire, un produit de l'époque élizabéthaine en vogue encore dans la ville sous Charles Ier, au théâtre bourgeois et aristocratique du règne de Charles II? Pourquoi, en deux décennies, les tavernes ont-elles laissé la place aux cafés en tant que lieux de débats? Pourquoi la période de Cromwell a-t'elle été favorable au développement de la presse? Comment les sciences, plutôt minoritaires dans le monde culturel des premiers Stuart, ont-elles été amenées à la Restauration à élever ce monument que fut la Société Royale de Londres et à connaître un tel succès qu'il devint "à la mode" d'être un *virtuoso*? Y-a-t'il une logique propre à la période qui a commandé l'institutionnalisation du monde savant?

Pour répondre à toutes ces questions, qui n'ont de sens qu'à cause du regard rétrospectif que nous portons sur les événements, il convient de revenir au début du règne de Charles Ier, à un moment où personne ne peut se douter que l'ordre monarchique n'est pas immuable et où Londres est surtout le lieu par excellence où fleurissent des clubs de toutes sortes.

lère partie. Les clubs cavaliers et leur multiplication.

La forme associative du club existait déjà à l'époque jacobéenne, mais elle connaît sous le règne de Charles Ier un succès sans précédent, notamment auprès des intellectuels proches de la Cour, ceux qu'on appelle alors les "Cavaliers". Ces groupes, qui se forment alors sur la base d'intérêts amicaux, esthétiques (littéraires la plupart du temps) ou professionnels communs, sont extrêmement éphémères. La renommée de quelques uns d'entre eux a cependant survécu jusqu'à nous grâce à de brèves mentions dans la littérature ou dans des journaux privés. Leur nombre est suffisamment réduit pour qu'on puisse en envisager la liste et même la classification. Il faut cependant rappeler la multiplicité des clubs "régionaux" anonymes. John Selden y fait allusion en 1640:

Rien n'exprime mieux la condition des chrétiens de notre temps, qu'une de ces réunions que vous avez actuellement à Londres, d'individus du même pays, des hommes du Sussex, des Hommes du Bedfordshire; ils fixent leurs réunions à une date précise, et ils conviennent qu'ils adopteront entre eux des lois [Celui qui sera absent paiera le double de ce qu'il doit ordinairement, etc.] et si quelqu'un se conduit mal, ils l'excluent de leur compagnie; mais peuvent-ils punir une faute commise lors de leur réunion par une loi quelconque? Ont-ils un quelconque pouvoir pour contraindre quelqu'un à payer?¹

Ces groupes, quelle que soit l'efficacité de la coercition qui s'y exerce, remplissent une fonction nécessaire: l'intégration des nouveaux venus dans la capitale. Ils présentent à l'analyse par ailleurs tous les éléments qui définissent un club: la régularité des réunions, le paiement d'une cotisation et des règles de comportement plus ou moins rigoureuses.

Plusieurs types de motivations gouvernent la formation d'un club. L'une d'entre elle est l'exercice commun d'une profession par un groupe de personnes. C'est

¹ *Nothing better expresses the condition of christians in those times, than one of the meetings you have in London, of mmen of the same country, of Sussex men, Bedfordshire men, they appoint their meeting, and they agree, and make law amongst themselves [He that is not there shall pay double, etc.] and if anyone misbehave himself, they shut him out of their company; but can they recover a forfeiture made concerning their meeting by any law? Have they any power to compel one to pay?.* in J.Selden, Table Talk, London, 1640.

sur une telle base que se retrouvent les habitués du salon de Mme Percy, auquel Bulstrode Whitelocke, appartient:

Durant la période des vacances, Wh[itelocke] avait d'excellentes conversations dans une sorte de Chambre des Communes privée en la demeure d'une certaine Mme Percy dans Fleet Street, avec Mr Palmer, Mr Hyde, Mr Grymston, Mr Hail, Mr Challone et d'autres, où ils exerçaient leurs esprits et leur savoir à l'imitation de la procédure de la Chambre Etoilée, et taçant avec des discours ingénieux ceux de leur compagnie qui transgressaient les règles de leur ordre en jurant, en parlant mal etc., ce qui était leur pratique plutôt que de boire, et parfois ses compagnons et lui rassemblaient des cas, mais ils détestaient toute ... ou toute débauche².

Les membres du club sont en effet ici pour la plupart des juristes de Middle Temple partageant plus ou moins le même idéal calviniste de conduite morale, et prêts à venir discuter de points de droit afin de perfectionner leur formation et leur pratique. Un an après les réunions chez Mrs Percy (c'est-à-dire en 1629), Whitelocke se voit chargé de l'organisation des divertissements de la Cour, ces *Revels* auxquels participent les jeunes aristocrates des écoles de droit. C'est un autre type de club qu'il crée alors dans les tavernes de la ville, se définissant presque comme une l'académie de danse et de bonne manière:

Etant de retour à Londres après son long voyage, Whitelocke ne quitta pas son bureau, jusqu'à ce qu'il soit interrompu vers Noël, étant choisi à l'unanimité comme Maître des Divertissements par les gentilshommes de Middle Temple, ce qu'il finit par accepter, bien que cela fut importun et qu'il soit réticent à abandonner son étude, à certaines conditions: qu'un nombre considérable d'entre eux seraient acteurs et observeraient ses ordres, ce qu'ils acceptèrent et ce qui fit qu'il n'y eut ni débauche, ni jurons, ni aucun autre désordre du même genre parmi eux, bien qu'ils se soient retrouvés pratiquement chaque jour dans des tavernes, pour se consulter et répéter en vue de leur spectacle³.

2 *In the Vacation time, Wh[itelocke].had excellent conversation in private Commons in the house of one Mrs Percy in Fleet Street, with Mr Palmer, Mr Hyde, Mr Grymston, Mr Hail, Mr Challoner and others, where they exercised their wits, and learning in the imitation of Starrechamber proceedings, and sentencing with ingenious speeches, those of their company who transgressed their order by swearing, ill speaking or the like, which they used instead of drinking, and sometime they putt cases together, but detested all scurrility and debauchery.* MS of the Marquis of Bute. No Title Vol I 24th year, 1628-9, publié dans The Diary of Bulstrode Whitelocke 1605-1675, ed.by Ruth Spalding, London, O.U.P., 1990, p.58.

3 *Being returned to London from his long journey, Whitelocke kept close to his study, till towards Christmas he was interrupted, being by the unanimous consent of the young gentlemen of the Middle Temple chosen Master of the Revells, which with much importunity, & reluctancy for diversion from his study, he at length was prevayled with, to accept, uppon some termes wherin the gentlemen engaged to him, that a considerable number of them would be revellers, & observe his Orders, which they did, so that there was no debauchery nor swearing, or the like disorders among them, though they mett almost dayly at Tavernes, to consulti & practice about their revelling.* in The Diary of Bulstrode Whitelocke 1605-1675, *ibid.*, p.57.

Durant cette même période, un autre groupe se réunit, lui, à la *Fleece Tavern* dans Covent Garden et accueille des professeurs de musique, Henry et William Lawes, ainsi que l'avocat-maître de danse Francis Lenton⁴. Il n'a toutefois pas grand chose à voir avec l'académie de Whitelocke. Il s'agit en fait d'une compagnie de beaux-esprits littéraires glorifiant la poésie bacchique. Les complices de Lenton et des frères Lawes y sont les poètes Richard Lovelace et Sir Aston Cockaine, Thomas Stanley (cousin de Lovelace), John Tatham (poète de la ville), Thomas Rawlins (ami de Lovelace, tout comme Tatham), Henry Glapthorne (médiocre dramaturge) et Charles Cotton, (héritier de Sir Robert Cotton et cousin de Cockaine). Tous sont de fervents royalistes et se retrouvent à Covent Garden autour des plaisirs de la table, du vin et de la poésie amoureuse.

Les membres d'un club ayant sensiblement la même nature prennent l'habitude en 1635 de fréquenter la taverne *The Bear at the Bridge Foot*. Les principaux animateurs de ce club sont Suckling, Davenant et Jack Young. Un petit texte dont William Murray, de la Chambre du Roi, est l'auteur, offre une vision haute en couleur des séances qui s'y déroulent:

En ce lieu se retrouvent les plus fous du pays; la taverne The Bear, au pied du pont, doit présenter quelques appâts car de partout les gallants y affluent. L'agitation n'y a pas de motifs et les gens suffisants de bonne humeur. Il y a Wentworth, Willmott, Weston et Lave; si ceux-là ne sont pas fous, alors qui au nom de Dieu le serait plus qu'eux pour boire à la santé de Will Murray? Tous ils acquiescent et chacun s'écrie, A moi, Garçon, à moi! Un grand bourgogne pour le salut de Will Murray! George Symonds est prêt à relever le défi de la première course. Quand Stradling laisse filer un lévrier, il prend immédiatement l'ours (the Bear) par le nez. A les voir si pleins d'allant, Hugh Pollard souriait, lui qui suivait une ancienne cure d'huile des Canaries, et redressait la tête afin que George Goring puisse voir criant tout fort A moi, Garçons, à moi! C'est plaisir que de boire parmi ces hommes car ils ont de l'esprit et de la valeur à profusion; ils peuvent tous manier l'épée et la plume, courtiser une Dame et chatouiller une putain, et au beau milieu de leurs libations parler de Platon et de l'Aretin. Et quand vient le moment de porter un toast à la santé de quelqu'un, ils tombent tous à genoux et celui qui le désire peut s'écrier A moi, Garçons, à moi! Cornwallis était dans une salle à l'étage en compagnie d'une demi-douzaine de beaux esprits de sa sorte: il envoya deux ou trois fois quelqu'un pour avoir la permission de descendre, mais ils ne voulurent l'admettre en aucune façon

⁴ L.S.Willis, Francis Lenton, the Queen's Poet, Philzadelphia, 1931., pp.24-25 et W.N.Evans, Henry Lawes, Musician and Friend of Poets, New-York, 1941, pp.53-54.

*bien qu'il jurat dans une large coupe de vin du Rhin qu'il n'en dirait pas plus si des femmes étaient présentes, mais tous s'écrièrent*⁵

Le témoignage des oeuvres de Suckling confirme que ce dernier fréquente bien la taverne de l'Ours (*Bear*). En 1637, il y rédige en effet en commun avec ses amis une lettre comique intitulée: "Des buveurs de vin aux buveurs d'eau, meilleurs voeux!" et y confie à ses lecteurs: "...nous avons eu diverses réunions à la taverne *The Bear* "au pied du pont",... il conclue et signe: "Donné de nos mains à *The Bear*, ce quatre Juillet, John Suckling"⁶. La lettre est en elle-même intéressante car elle est adressée à des membres du groupe partis à Bath prendre les eaux (il y a probablement Carew parmi eux). D'après ce document, Suckling, le Capitaine Puffe, Monsieur de Granville et le Colonel Young font partie de cette équipée pour le Pays de Galles décrite en des termes militaires et bacchiques à la fois. Selon Aubrey, c'est lors de son séjour à Bath que Suckling aurait écrit un petit essai sur le socinianisme qu'il est possible d'identifier à An account of Religion by Reason⁷. La tentation est grande par conséquent d'estimer que la coterie a un rôle à jouer dans l'éclosion d'un courant de pensée nouveau, jugé hérétique, voire à tendance athée et qui a fortement influencé les penseurs anglais de la décennie suivante, à commencer par Hobbes. Le fameux

5 Cornwallis was set in an upper room with halfe a duzzen small wits of his size: he sent twice or thrice to have him come down, but they would admitt him in no manner wise though in a full bowle of Rhenish he swear, hee'd never tell more, when woemen were there, but they all cry'd alon'd his tongue is to free he is not company for such a wee.

Come hither the maddest of all the land, the Bear, at the Bridge-Foot this day must be bated. Gallants flock thither on every hand. Waggs wantonly minded, and merry conceited. Ther's Wentworth and Willmott, and Weston and Lave, if these are not mad boys, who the devil would you have, to drink to Will Murray, they all do agree, and every one crys, to mee, boys, to mee! A great burgondine for Will Murray's sake, George Symonds, he vows the first course to take: when Stradling a Graecian dogg let fly, who took the bear by the nose immediately. To see them so forward, Hugh Pollard did smile who had an old cur of canary oyl, and held up his head that George Goring might see, who then cryed aloud To mee, boys to mee! Tis pleasure to drink among these men for they have witt and valour good store, they all can handle a sword and a pen, can court a lady and tickle a whor, and in the middle of all their wine discourse of Plato and Aretine. And When the health coms fall-down on their knees and hee that wants, cry, to me Boys to mee. Cornwallis was set in an upper room with halfe a duzzen small wits of his size: he sent twice or thrice to have him come down, but they would admitt him in no manner wise though in a full bowle of Rhenish he swear, hee'd never tell more, when woemen were there, but they all cry'd alon'd his tongue is to free he is not company for such a wee. in William Murray, Wit Restored. The Gallants of the Times, London:1640, pp118-119.

6 The Wine Drinkers to the water Drinkers, Greetings.... we have had divers meetings at the Bear at the Bridge-Foot,...Given under hour hands at the Bear, this fourth of July (date uncertain). in Suckling, Works.

*7 Le socinianisme est la doctrine qui nie la divinité du Christ. En ce qui concerne la référence, voir J.Aubrey, Brief Lives, *ibid.*, p.343.*

poème de suckling "a Session of the Poets"⁸, se réfère peut-être également à la taverne *The Bear*, mais les noms qu'il mentionne diffèrent en partie de ceux cités par le texte de Murray. Il se peut que les deux sources ne soient pas contemporaines l'une de l'autre et que la composition du club aie changé au cours du temps; il se peut aussi qu'il s'agisse de deux clubs différent; il se peut enfin que cette "session" ait été exceptionnelle; quoiqu'il en soit, le poème de Suckling est riche de renseignements. Pour commencer, les séances (ou peut-être la séance) ressemble(nt) à une sorte de concours littéraire amical où l'on confère des lauriers aux plus méritants des poètes de la ville et de la cour. Ces poètes sont nommés et la liste est effectivement impressionnante pour qui connaît la scène littéraire londonienne d'alors: Selden, Wenman, Sands, Townsend, Digby, Chillingworth, Selwin, Waller, les frères Bartlet, Vaughan, Porter, Ben Jonson, Carew, Davenant, Mathews, Suckling, Montague, Murray, Hales, et Falkland. L'auteur suggère en outre que des liens existent entre la compagnie attablée et la Cour (et en particulier la Maison de la Reine):

*En hâte de la Cour entrèrent deux ou trois nouveaux hôtes
Et ils apportaient des lettres (en vérité) de la Reine;
Ce fut fait discrètement, aussi, car s'ils ne les avaient pas eues, on ne les aurait guère
laissé pénétrer⁹.*

Dans les années 1630, les confréries bacchiques, à vrai dire, se multiplient à Londres et le groupe de Suckling et Davenant n'est sans doute qu'un des clubs les plus en vue parmi d'autres moins connus. Thomas Heywood, également poète, par exemple, appartient à l'un d'entre eux lorsqu'il écrit: "Un Nouvel Ordre du Boire est récemment apparu parmi nous, baptisé Ecole de la Boisson ou Bibliothèque¹⁰". Mais le plus bacchique d'entre tous les clubs bacchiques est assurément celui de Ben Jonson, amateur patenté de vin des Canaries et surtout première figure du monde littéraire de

8 A. Hamilton Thompson (ed.), *The Works of Sir John Suckling*, London, 1964, pp.9-12.

9 *In haste from the court two or three came in
And they brought letters (forsooth) from the Queen;
Twas discreetly done, too, for if th'had come
Without them, th'had scarce been let into the room.*
Les sociétés littéraires, Suckling, *ibid.*, p.11.

10 "A New order of drinking lately come up amongst us, call'd a drinking Schole or library." in *Philoconista* de Thomas Heywood, 1635, chap XII tiré de T. Heywood, *Dramatic Works*, 6 vols, Vol.6.

la capitale. Le rendez-vous des "fils de Ben" membres de l'Apollo Club (c'est son nom), est la *Devil Tavern*, située entre Temple Bar et Middle Temple Lane¹¹. Shakerley Marmion, un auteur de comédie alors fameux, en donne une vision idyllique:

Aemilia- D'où viens-tu, de l'Apollo?

Carelesse- Du paradis de mon plaisir, où le jovial Dieu delphique boit du vin léger et tient ses bacchanales, dispose de son encens et d'autels fumant, et s'exprime en prophéties pétillantes; de là je viens l'esprit parfumé de la riche vapeur indienne, et gonflé de suffisance: loin des beautés tentatrices, des délicats accents poétiques et musicaux, des coupes de nectar, des plats semblables à l'ambrosie, des valets spirituels, des excellents companions, et d'un puissant continent de plaisirs, fait voile ton courageux Careless¹².

On trouverait dans l'oeuvre de Robert Herrick ou celle de Thomas Randolphe des éloges semblables¹³. Comme dans le club de Suckling, la Devil Tavern sert de lieu poétique en même temps que de lieu de libations. Il y règne une atmosphère très néo-classique et mystique (on ne cesse de citer les Dieux de l'antiquité, Ben Jonson se met en scène sur un tripode au milieu de l'encens qui brûle et devant un buste d'Apollon, comme l'oracle de Delphes) ce qui ne surprend pas si l'on connaît les goûts que Jonson fait respecter alors sur les scènes de théâtre de la ville. L'originalité de ce groupe réside surtout, en fait, dans l'existence de règles écrites qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui et ont fait sa légende. Les *Leges Conviviales*, rédigées par Jonson en latin (et traduites ultérieurement en anglais par Alexander Brome, un des membres du club), déterminent de strictes règles d'exclusion (des violoneux, des fous, des tristes sires, des non-membres ou des non-invités) et de comportement¹⁴.

11 Voir supra à propos de l'émergence de l'écrivain professionnel.

12 *Aemilia- Whence come you, from Apollo?*

Carelesse- From the heaven of my delight, where the boone delphicke God, drinks sacke, and keeps his Bacchanalias, and has his incense, and his altars smooking, and speakes in sparkeling prophesies; hence doe I come my braines perfumed with the rich indian vapour, and heighthed with conceits: from tempting beauties, from dainty Musicke and Poeticke Straines, from browles of Nectar, and Ambrosiacke dishes, from witty varlets, fine companions, And from a mighty continent of pleasure, sayles thy brave Carelesse. in Shakerley Marmion, *A Fine Companion*, 1633 Slg D9^v

13 Cf R.Herrick, *Poems*, ed. by L.C.Martin, London:OUP: 1965, spécialement "An Ode for Him" et "His Prayer to Ben Johnson", ainsi que T.Randolph, *The Drinking Academy*, Cambridge: Harvard U.P., 1930, et spécialement le prologue de la pièce p.5.

14 Pour en savoir plus sur l'Apollo Club, on se reportera à K.A.Esdaile, "Ben Jonson and the Devil Tavern", *Englische Studien*, 1943, 93-4, Percy Simpson, *Modern Language Review*, xxiv, 1939, pp367-73 et Michael Drayton, *Works*, ed J W Hebel, Oxford:1961, ii, p357-8. "the sacrifice to Apollo".

Si tous ces clubs sont essentiellement masculins, parfois, comme le suggèrent les *leges conviviales*, les femmes y sont cependant invitées à titre exceptionnel en tant qu'inspiratrices de jeux littéraires platoniques. Un poème peu connu de John Howell fait référence à cette pratique:

*Pour l'admission de Maïtesse Anne King à être la dixième Muse.
Mesdames de l'Hélicon, ne soyez pas mécontentes
De ce que j'ajoute une unité à votre nombre neuf
Afin de le rendre pair: j'apporte en effet parmi vous
Rien moins que la fille d'un roi [King];
Belle Basil-Anna: donnez lui promptement votre voix,
Et élisez-la avec joie, car je pourrais nommer
D'autres semblables à elle mais de moins de mérite qui sont devenues déesses¹⁵.*

Si la pièce de Ben Jonson Epicoene. or The Silent Woman (1609), est autre chose qu'une fiction satirique et qu'elle renvoie effectivement à l'actualité sociale, il se peut qu'il y ait eu en ville des clubs complètement constitués de femmes semblables à ces Femmes Savantes dont se moque Molière en France près de soixante ans plus tard. L'auteur y dénonce en effet:

Une nouvelle fondation ici dans la cité, de Dames, qui se sont donné le nom de Collégiées, un ordre entre les dames de la Cour et celles de la Campagne, qui vivent du revenu de leurs maris, et entretiennent tous les Beaux Esprits et les Braves de l'époque, comme ils les appellent: décrivant ou louant ce qu'ils aiment ou détestent dans un cerveau, ou dans une mode, avec une autorité toute masculine ou plutôt hermaphrodite.: et, chaque jour, elles gagnent pour leur Collège de nouvelles voix¹⁶.

Ce que craint Ben Jonson dans la pièce, c'est que les Dames qui se sont formées en Collège (Lady Haughtie, Mrs Trusty, Mrs Otter, Madame Centaure, Madame Mavis)

Les *Leges Conviviales* sont reproduites par Esdaile (ibid.) et leur traduction par Brome est pour la première fois publiée par Alexander Brome en 1660 à Londres dans ses Songs and Poems.

15 *For the admitting of Mistress Anne King to be the tenth Muse.*

Ladies of Helicon, do not repine

I add one more unto your number nine

To make it even: I among you bring

No meaner than the daughter of a King;

FAIR BASIL-ANNA: quickly pass your voice,

And gladly her install, for I could name

Some of less merit goddesses become. in Mr Howell's poems upon divers emergent occasions, London, printed by James Cottrel 1664, Guildhall Library.

16 *A new foundation...here i'the towne, of Ladies, that call themselves, the Collegiates, an order betweene courtiers, and country-madames, that live from their husbands, and give entertainment to all the Wits, and Braveries o' the time, as they call them: crie downe, or up what they like, or dislike in a braine, or a fashion, with most masculine, or rather hermaphroditicall authoritie: and, every day, gaine to their colledge some new probationer". (l.l. 73-81)*

ne deviennent les pédantesques maîtresses de la mode et du bon goût dans la ville. Il les punit en les privant de séducteurs et en prouvant à la fin de la comédie que Lady Haughtie, la présidente, est en réalité...un homme! La vie des clubs est décidément considérée comme une affaire masculine et le modèle des salons français du premier XVIIe siècle, où les femmes jouent un rôle central, ne peut être accepté en Angleterre. Comme l'illustre le texte cité plus haut de William Murray, les valeurs des *clubbers* londoniens, sont des valeurs masculines de conquêtes militaires ou féminines.

Les valeurs guerrières ont l'occasion d'ailleurs de s'épanouir à la fin des années trente et durant les années quarante, avec les guerres d'Ecosse auxquelles participent les jeunes aristocrates londoniens. Les Beaux-Esprits restent en effet en contact avec ceux qui sont au front, ainsi le Dr James Smith, vers 1639, décrit sa vie de club à Londres au capitaine Mennis, commandant une troupe de Cavaliers contre les écossais. Il envoie sa missive: "De chez le Vicomte Conway dans la rue Woman Royall, où nous nous réunissons¹⁷". Plus tard, pendant la guerre civile, les clubs cavaliers clandestins continuent de produire des poèmes à la gloire des jeunes héros partis combattre pour le Roi. C'est dans une taverne, d'autre part, que Suckling, au début de la Rébellion, rassemble une troupe de Cavaliers pour aller au secours de son souverain.

A cause de leur engagement dans le parti monarchique et des valeurs qu'ils adoptent, les clubs cavaliers sont attaqués par les puritains. En 1641, un pamphlet s'en prend ainsi implicitement au groupe des amis de Suckling:

Ici sont assis les enfants prodigues, les jeunes frères jouant leur rôle de bouillants Cavaliers déguisés d'articles de seconde-main défraîchis. N'ayant pas Dieu pour guide, il [le Cavalier] a le Diable (Devil) pour conducteur, ne marchant désormais non plus seulement après les plaisirs de la chair mais aussi après ceux de son esprit, satisfaisant aux deux, mais le prix de son air, le prix de l'esprit de désobéissance qui désormais hante les enfants, ainsi que les gallants débauchés de ces temps corrompus, est qu'il absorbe son patrimoine par sa gorge, ne léguant que destruction pour assouvir sa voracité immodérée, sa délicate luxure, et sa prodigalité gaspilleuse, dépensant tout, ou pour son ventre, ou pour son dos, suivant les modes orgueilleuses,

17 "From Viscount Conwaies house in Street of Woman Royall, where we meet".in T.Park. *Facetiae*, I. London 1813, p104.

Dans le cercle de Smith: Tom Pollard et Mr Mering, peut-être également Ben Jonson (Cf lettre d'éloge p 180-181).

sans originalité, antiques et ridicules, afin de se présenter sous l'aspect d'une poupée peinte sur la scène de sa vanité... buvant du vin, dansant, jouant aux dés, en compagnie de femmes, de chevaux, de chiens de chasse et de putains... Abondance de viande produit gloutonnerie, et transforme l'homme en porc, mais c'est en vérité un homme modéré celui qui peut dîner d'un seul loyer, il n'a pas besoin de serviette pour s'essuyer les doigts, il tient sa cuisine dans une boîte, son rôti dans une pipe [...] Qui n'a pas été rendu spirituel par le vin? Il boit donc afin d'être éloquent et il ne passe -- aux actes qu'après avoir bu une coupe de trop, il se lance dans un canon éméché sur Bacchus ou dans l'hymne à Barnabé, criant de vérité, et continuant de chanter ainsi joyeusement.[...] suit une chanson en latin [...]¹⁸.

Le conflit de valeurs est évident. Pourtant, ce témoignage va totalement *a contrario* du jugement que porte Swift sur la période près de soixante-dix ans plus tard:

Je tiens la partie pacifique du règne de Charles Ier (et la période correspondante en France) comme ayant été la plus haute période de politesse en Angleterre; et d'après ce que nous pouvons lire sur ce temps, ainsi que d'après les compte-rendus que j'en ai eu de ceux qui ont vécu à cette cour, les méthodes utilisées alors pour élever et cultiver la conversation, étaient totalement différentes des nôtres: plusieurs dames, que nous trouvons célébrées par les poètes de cet Age, tenaient chez elles des Assemblées, où les personnes les plus intelligentes, et appartenant aux deux sexes, se réunissaient pour passer la soirée en discours sur tous les sujets agréables qu'ils avaient occasionnellement abordés; et bien que nous soyions en mesure de ridiculiser les sublimes notions platoniques qu'ils chérissaient, ou personnifiaient, en amour ou en amitié, j'ai l'impression que leurs raffinements se fondaient sur la raison, et qu'un petit grain de romance ne peut nuire à la préservation et à l'exaltation de la dignité de la nature humaine, qui risque toujours de dégénérer dans le sordide, le vice, et le vulgaire. Si la conversation des dames n'avait pas d'autre usage, il serait suffisant qu'elle restreigne l'immodestie et l'indécence, péchés dans lesquels la grossièreté de notre génie septentrional risque de nous faire tomber¹⁹.

18 Here sit the prodigall children, the younger brothers acting yr parts of hot purs Cavaliers and disguised ding-thrifts. Not having God for his guide, hee hath the Devil to his conductor, walking now not only after the lusts of the flesh, and of his mind, fulfilling the desires of both, but after the Price of his ayre, the spiriù that now worketh in the children of desobedience, with the debauchd gallants of these lascivious and loose-living times. he drawes his patrimony through his throat, bequeathing the ereatures to consumption for consummation of his intemperate voracity, delicate luxury, and wastfull prodigality, spending all either upon his belly, or his backe, following the proud, apish, anticke and disguised fashions of the times, to present themselves a painted Puppet on the stage of vanity...with wine, and women, horses, hounds, and whores, dauncing, dicing, drabbing, drinking... [...] Much meate doth gluttony produce, And makes a man a swine, But he is a temperate man indeed, That with a lease can dine, Hee needes no napkin for his hande, His fingers for to wipe, Hee has his kitchin in a box, His Roast meate in a pipe[...]
Whom has not wine made witty?
He drinks that he may be eloquent
And facete after his cup of nimis,
he haps on Barnabies Hymne,
Or Bacchus his inebriating catch,
Boufing verity, and chanting on this wise merrily
in Suckling, Works, ed WC Hazlitt, vol. 2 Appendice d'un pamphlet daté de 1641, The Sucklington Faction.

Le pamphlet est accompagné d'une illustration représentant deux beaux-esprits fumant la pipe (B.M.).

19 "I take the highest period of politeness in England (and it is of the same date in France) to have been the peaceable part of King Charles the First's Reign; and from what we read of those times, as well as from the accounts I have formerly met with from some who lived in that court, the methods then used for raising and cultivating conversation, were altogether different from ours: several ladies,

Ce petit texte, extrait de l'essai intitulé Polite Conversation, offre en quelques lignes un résumé des idées reçues à la fin du dix-septième siècle concernant le procès de civilisation qui aurait eu lieu dans l'Angleterre des Stuart: un sommet de politesse aurait été atteint sous le règne de Charles Ier, l'art de la conversation s'y serait développé sous le patronage de "plusieurs Dames" qui se réunissaient dans leurs demeures privées ou à la Cour, et les idées platoniques auraient joué un rôle important dans l'évolution en cours. En regrettant le "monde qu'il a perdu", Swift crée une vision idéale d'une vie culturelle passée échappant à la logique économique, vision parfaitement en harmonie, au demeurant, avec la théorie de Elias supposant l'existence d'un procès de civilisation. Selon le sociologue, en effet, au cours du XVIe et du XVIIe siècle se met en place une transformation des manières, la Cour étant le centre du processus de transformation. Pourtant, le texte de Swift apparaît réducteur à qui connaît l'histoire de la littérature anglaise du XVIIe siècle. Il est vrai que les clubs féminins ont existé, mais Swift semble oublier que la vie culturelle sous les Stuart dépendait autant de ce qui se passait dans les tavernes des Cavaliers que des conversations de ces salons féminins. Une gravure des années 1630 figurant sur la page de titre de la pièce "The Counter Scuffle" (fig.) et représentant une scène de taverne où les hôtes se battent à coup de poissons, de chopes et de gigots, rend difficile de croire sur parole l'assertion selon laquelle les années du règne de Charles Ier correspondraient à la "plus haute période de politesse" qu'ait connu l'Angleterre. L'étude de la vie des clubs cavaliers présente un intérêt majeur qui est justement de montrer quel rôle les tavernes ont joué dans l'élaboration d'une contre-culture concurrente de celle des salons et de la cour.

whom we find celebrated by the poets of that Age, had Assemblies at their houses, where persons of the best understanding, and of both sexes, met to pass the Evenings in discoursing on whatever agreeable subjects were occasionally started; and although we are apt to ridicule the sublime platonic notions they had, or personated, in love and friendship, I conceive their refinements were grounded upon reason, and that a little Grain of the Romance is no ill Ingredient to preserve and exalt the dignity of human nature, which it is apt to degenerate into every thing that is sordid, vicious and low. If there were no other use in the conversation of Ladies, it is sufficient that it would lay a restraint upon those odious topicks of immodesty and indencencies, into which the rudeness of our Northern genius is apt to fall", Jonathan Swift. "A proposal for correcting the English tongue. Polite conversation etc...", in The Prose Works, ed. Herbert Davis. Basil Blackwell, Oxford, 1957.

THE COUNTER SCUFFLE

Wherunto is added, the COUNTER-RATT!

Written by R. S. K.



LONDON,

Printed by *William Stansby;*

1635.

Il faut cependant pour cela commencer par revenir sur ce qu'est la culture de Cour sous les Stuarts. Une lettre écrite par James Howell et adressée de Westminster le 3 juin 1634 à un ami résident à Paris, démontre qu'une nouvelle mode a submergé la Cour de Charles 1er après la première décennie de son règne:

Il y a peu de nouvelles à propos de la Cour à présent, si ce n'est qu'on fait grand cas d'une sorte d'amour appelé amour platonique; c'est un amour épuré des grossières impressions corporelles et des appétits sensuels, et qui consiste en contemplations et en idées de l'esprit, et non pas en une quelconque jouissance charnelle. Cet amour a mis les beaux-esprits de la capitale au travail; et ils avancent qu'il y aura bientôt un masque à ce propos, auquel Sa Majesté et ses Dames d'honneur prendront part²⁰.

Les renseignements rapportés par Howell s'avèrent de la plus grande justesse dans les années qui suivent. Le genre du Masque, cet exercice artistique qui mélange théâtre, danse et musique, est le parfait instrument pour exprimer les idéaux platoniques. L'un d'entre eux, intitulé *Love's Mistress, a Challenge for Beautie*, joué en 1636 en l'honneur de l'anniversaire du Roi à Denmark House, est un bon exemple de l'expression du platonisme sur scène et de la déification des souverains. Son intrigue repose sur l'histoire de Cupidon et Psyché, son esthétique se fonde sur les règles classiques et sur le bannissement de toute "vulgarité". Son prologue, enfin, renvoie explicitement à la théorie du platonisme: "Qui, si peu lettré qu'il soit, n'a jamais entendu parler de Platon...?". Une collection de lettres adressées par John Suckling à une certaine Aglaura²¹ de 1632 à 1641 montre que le modèle se diffuse chez les Cavaliers et offre un véritable code de l'amour platonique et de ses règles. Il y apparaît que la science de l'amour requière une parfaite maîtrise du langage, des débats codés et une bonne pratique de l'argumentation spirituelle sur les problèmes liés au platonisme. L'art de la conversation devient à ce moment central et contraint le courtisan à transformer l'image qui était jusque là la sienne. Les défenseurs du culte platonique sont nombreux et beaucoup se rangent aux côtés de Suckling pour

20 *The Court affords little News at present, but that there is a Love called Platonic Love, which much sways there of late; it is a Love abstracted from all corporeal gross Impressions and sensual Appetite, but consists in Contemplations and Ideas of the Mind, not in any carnal Fruition. This love sets the Wits of the Town on work; and they say there will be a Mask shortly of it, whereof Her Majesty, and her Maids of Honour will be part*" in James Howell,

21 Cf J.Suckling, *The non-dramatic Works*, ed. by T.J.Clayton, Oxford:Clarendon Press, 1971.

amplifier la mode nouvelle; Herbert de Cherbury, Thomas Carew, Thomas Heywood, tous sont de fervents pratiquants des formes de la galanterie au goût du jour²², tous font également partie des clubs cavaliers.

La mode en faveur de l'amour platonique s'enracine dans la tradition française de la préciosité. En effet, quand la Reine Henriette Marie, l'épouse française de Charles Ier, arrive en Angleterre en 1625, elle apporte avec elle la tradition littéraire née dans le salon de la Marquise de Rambouillet qu'elle a eu l'occasion d'admirer jeune fille. Ce salon avait pour vocation avouée "la purification du langage et des relations entre les sexes" opérée à travers une complète refonte de l'étiquette. Le groupe qui se rassemblait dans la fameuse "chambre bleue" de la Marquise eut, de fait, une énorme influence sur la société française. Cette influence était relayée dans des cercles plus larges grâce à ce magnifique et populaire manuel de la préciosité que fut *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé²³. L'originalité de cet auteur fut sa création d'un complexe système mêlant platonisme, pétrarquisme, et influences italiennes, espagnoles et françaises, qui offrait une alternative au système chevaleresque classique du Moyen-Age. Dans les assemblées qui se tenaient chez Mme de Rambouillet, les scénographies d'Honoré d'Urfé étaient mises en actes dans des conversations courtoises élaborées. La mode connut un tel succès que les Libertins eux-mêmes, Théophile de Viau le premier, se mirent à exercer leurs talents en écrivant des poèmes platoniques et des lettres d'amour enflammées. En Angleterre, les conditions favorables à l'épanouissement des théories platoniques existent déjà lorsque Henriette-Marie les impose à sa cour. L'esprit chevaleresque et le pastoralisme (ce goût de la littérature où les héros et les héroïnes sont des pâtres et des bergères) sont déjà populaires sous Elizabeth, grâce au succès de *l'Arcadia* de Philippe Sidney. *L'Astrée* est traduite en anglais dès 1620 par un certain John Piper, et

22 Cf. Herbert of Cherbury, *Poems*, ed. J. Churton Collins, London, 1881, voir notamment les pages 104, 106 et 114, voir aussi T. Carew, *The Poems of Thomas Carew with his Masque Coelum Britannicum*, Oxford: Clarendon Press, 1949, ed. by R. Dunlap, et T. Heywood, *Dramatic Works*, 6 vols., vol. 6.

23 Cf. Honoré d'Urfé, *L'Astrée*, dont la 1ère partie fut publiée à Paris en 1607, la seconde en 1610, la troisième en 1619 la quatrième et la cinquième en 1627.

ses idées sont exposées en 1627 par Kenelm Digby dans ses Mémoires Privés, lorsqu'il écrit à propos de la cour qu'il fait à une Dame de l'entourage de la Reine. La circulation constante de gentilshommes entre l'Angleterre et la France est certainement une autre raison de la diffusion des modes françaises dans le pays de Sidney. Thomas Carew, par exemple, a de toute évidence pris son inspiration pour son Coelum Britannicum dans le salon de Mme de Rambouillet, toujours actif, qu'il fréquente en compagnie de Herbert à Paris en 1627. Il se trouve en effet qu'il y fait la satire du classicisme de Boileau, et un ton à ce point allusif semble indiquer une certaine familiarité de la cour anglaise avec ce qui se passe dans les milieux littéraires français.

Toute l'histoire de la monarchie Stuart est concernée par l'éradication des comportements incivils et par le façonnage d'une image des souverains sur le modèle classique. On a pu à ce sujet d'ailleurs suggérer que les monarques anglais trouvent les modèles d'une nouvelle grandeur absolutiste en Europe continentale, notamment en France et en Espagne. Deux images du Parlement sous Elizabeth et sous Jacques Ier illustrent parfaitement le changement de conception de la monarchie qui est en train de se produire. Sur la première, les courtisans entourent la Reine et semblent être familiers avec elle, sur la seconde, un espace vide entoure respectueusement le Roi afin de marquer sa sacralité. L'image du souverain est bel et bien en train de changer, et les arts patronnés par les monarques et les courtisans ont à présent pour fonction de présenter une image mythique du Roi et de la Reine qui n'a plus rien à voir avec l'image de la Reine-Vierge. Cette image nouvelle, plus classique, est parfaitement exemplifiée par le plafond du Banqueting Hall peint par Rubens où l'on voit Charles, représenté en Roi Salomon, triompher de ses ennemis extérieurs et intérieurs. Sous Charles Ier, en effet, l'évolution atteint son sommet. Le Roi pense réellement que son patronage des arts (et particulièrement des représentations publiques de Masques), peut servir à transformer les barbares du nord qui peuplent l'Angleterre en citoyens

d'une nouvelle Rome²⁴. Il se voit d'ailleurs lui-même comme une sorte d'empereur romain. Il adore être dépeint dans les Masques sous les traits d'un Dieu antique, autant d'ailleurs que la reine Henriette-Marie se délecte à jouer le rôle de la déesse d'un culte à l'amour platonique. Dans cette conception, la rébellion des sujets peut être évitée par les pouvoirs magiques et incantatoires de la représentation. La croyance que mettent les monarques dans les vertus de l'imitation apparaissent clairement dans une introduction d'un projet de réforme de la maison du Roi édicté par Charles Ier le 8 novembre 1631 où il est question: "d'[y] établir un gouvernement et un ordre tel [...] qu'il se diffusera avec plus d'ordre encore à travers tout notre royaume"²⁵. John Owen, dans Certainn Epigrams (1638), exprime la même confiance dans les vertus civilisatrices de l'exemple royal:

*Tous les sujets, dans leurs manières, suivent les rois
Ce qu'ils font, ce qu'ils ordonnent,
ce dont ils s'abstiennent, ce qu'ils interdisent
La conduite d'un roi influence les vies de ses sujets
Tout comme le premier moteur a déterminé la course des étoiles*²⁶.

Les Stuart allégorisent en quelque sorte la Cour, en introduisant la mythologie dans la politique²⁷; la mode platonique est, notamment sous Charles Ier, un instrument très puissant entre leurs mains. Le procès de civilisation sur lequel ils mettent l'accent s'étend dans la ville par l'intermédiaire des clubs des Cavaliers qui fréquentent à la fois Westminster et les tavernes à la mode. Pour les gentilshommes, les tavernes constituent en effet l'extension naturelle et nécessaire du palais de Whitehall et des Appartements de la Reine dans Denmark House. En raison du manque de place dans ce que l'on considère géographiquement comme la Cour, il n'y a pas de lieux permanents où les gentilshommes de Londres peuvent se retrouver. Tout ce qui n'est

24 Cf Peter W. Thomas, "Charles I of England: the tragedy of Absolutism", in R. Asch, The Courts of Europe, pp.199-209.

25 "to establish such government and order... as thence may spread with more order through all parts of our kingdom. Mss Add.35 333C10 Fol.11-47, BM.

26 *All subjects in their manners follow kings*

What they do, bids; forbearing forbids things

A King's behaviour sways his subject lives

As the first mover all the fixt stars drives.

27 Cf David Norbrook, Politics and Poetry in the English Renaissance, Routledge and Kegan Paul: London, 1984.

pas organisé à Whitehall l'est dès lors dans les tavernes. En outre, toutes les conversations que l'on se garde de prononcer en présence de la famille royale ou des grands, sont tenues en ville. Les divertissements des *inns of court*, les Masques, sont mis en scène dans des débits de boisson, même les répétitions des danseurs et des musiciens ont lieu là²⁸. En raison de cette situation un peu particulière, les clubs cavaliers présentent certaines ambiguïtés.

La masculine activité des tavernes porte témoignage de la présence en ces lieux de valeurs antithétiques de celles de la Cour féminine vantée par Swift. Bien des textes produits par les Cavaliers attestent en effet leur mépris pour les goûts effeminés de la Cour. Dans The Monstrous Regiment of Women, Charles Cotton, par exemple, tempête contre les modes nouvelles:

*Par Dieu, cela va contre toute nature
 Tout honneur et toute virilité, tout esprit et tout sens
 Que de laisser une petite créature femelle
 Faire la loi à cause du pauvre argument de ses traits
 Et de son effeminée patience
 Monstrueuse et honteuse comme son insolence*²⁹.

A la place des valeurs pacifiques des pastorales, les Cavaliers qui se retrouvent dans les tavernes aiment à montrer leur humeur guerrière, ainsi Murray lorsqu'il explique que ses compagnons sont habiles à l'épée ou Suckling usant de métaphores militaires pour dire à ses amis retirés à Bath qu'il va venir les délivrer de leur malheur avec son "armée"³⁰... De même, la défense des conduites bacchiques, qui certes ont quelque chose à voir avec l'idée antique selon laquelle l'inspiration divine coule dans le vin, est une autre forme de défense de l'identité mâle (les femmes sont pratiquement exclues des tavernes à moins qu'elles ne soient chaperonnées). Le platonisme si prisé à la Cour devient, dans ce contexte, un ennemi à exorciser car les femmes y sont

28 Cf Whitelocke, *ibid.*

29 *By Heaven tis against all nature
 Honour and manhood, wit and sense
 To let a little female creature
 Rule upon the poor account of feature.
 And thy unmanly patience
 Monstrous and shameful as her insolence.*

30 Cf. *supra*.

maîtresses du jeu, c'est peut être pour cette raison que les Cavaliers adoptent bientôt les attitudes et les goûts littéraires du libertinage.

S'il est exact que le platonisme est introduit en Angleterre à partir de la France, c'est aussi de la France que vient son inverse absolu, qui est précisément le libertinage. Paradoxalement, en France comme en Grande Bretagne, les plus grands auteurs platoniques et les plus grands auteurs libertins sont en réalité les mêmes personnes. En France, l'auteur libertin emblématique est sans doute Théophile de Viau. Ses amis et lui ont pris l'habitude de se rencontrer de 1617 à 1634 dans les cabarets parisiens pour écrire des chansons et des poèmes. Ces cercles littéraires français semblent être en contact à peu près à cette époque avec les Cavaliers britanniques³¹. Théophile se rend en effet en Angleterre en 1616 puis une nouvelle fois en 1621 sous le haut patronage du Duc de Buckingham, et peut être fait-il alors connaissance avec le cercle des Cavaliers. Quoiqu'il en soit, la poésie libertine trouve immédiatement des imitateurs sur le sol anglais. Le Proffered Love Rejected de Suckling, par exemple, est une adaptation d'un poème de Desportes, Lovelace traduit de son côté des épigrammes de Théophile etc. Le courant prend vite de l'ampleur et son succès est éclatant lorsque Thomas Carew produit avec The Rapture, poème privé à la limite de la pornographie, un texte parfaitement antinomique de son si chaste Coelum Britannicum destiné à la Cour. Le Rape of Lucrece, écrit par Thomas Heywood et joué à la taverne *The Red Bull* en 1609 (et non à St Paul, par exemple, ou à la Cour), est orné d'un canon à trois voix qui montre le même goût pour les gaillardises. Le cynisme amoureux semble aussi conduire les Cavaliers londoniens, dans la tradition française, vers le scepticisme religieux et même, dit-on alors, vers l'athéisme. Un petit texte de Suckling montre bien que sur ce point aussi, les Cavaliers s'opposent à la Cour, et même que la Cour tend de plus en plus à se méfier d'eux:

J'ai entendu (Monseigneur) que le discours qui a circulé a effrayé les Dames, leur a donné des sueurs froides et a fait de moi un athée à la Cour, et de votre Seigneurie un mauvais chrétien. Je n'ignore pas que la crainte du socinianisme rend en ce moment

31 Cf.F.O.Henderson, "Traditions of Précieux and Libertins in Suckling's poetry", Journal of English Literary History, 4., 1937, pp.274-298.

*suspect tout homme qui veut expliquer la Religion par la raison de n'avoir justement pas de religion du tout*³².

La position de Suckling dans l'essai dont ce texte constitue le prologue, n'est certainement pas celle d'un athée bien que l'on puisse y découvrir des sympathies pour le déisme, mais au regard de la stricte foi catholique de la Reine et de son entourage, elle apparaît effectivement comme extrême et choquante. La cohabitation des deux systèmes de valeur de la Cour et des Libertins est très difficile, elle ne peut être autorisée que par l'existence d'espaces de liberté en dehors de la Cour où peut s'effectuer une critique de cette dernière: ces espaces sont les tavernes. On s'y moque avec une ironie acerbe des enthousiasmes de l'amour platonique dont sont entichés les courtisans. Suckling, ainsi, constate:

*Ainsi vos extases ont atteint un tel degré
 Dans la philosophie de l'Amour
 Que vous pouvez vous imaginer être un feu
 Vide de tout battement cardiaque.
 Un amour sans désir...
 Mais je dois vous confesser que je n'ai pas encore trouvé
 Les mouvements de mon esprit à ce point purifiés...*

Les Cavaliers trouvent avec le platonisme et sa préciosité un sujet inépuisable de railleries (et là encore, Molière a des devanciers outre-Manche). Shakerley Marmion, John Suckling, William Cavendish, ..., tous dénoncent dans leurs pièces l'affectation des courtisans, toujours prêts à suivre la mode aveuglément³³. Pour John Cleveland, d'ailleurs, "l'Amour Platonique n'est rien d'autre que de la Mélancolie"³⁴. Malgré leur libertinage et leur épicurisme militant, cependant, les Cavaliers ressentent le besoin d'adopter eux aussi des règles.

L'ambiguïté des clubs cavaliers est en réalité un fait de structure puisque leurs membres appartiennent à la fois au monde de la Cour et à celui de la ville. Ceux qu'ils

32 *I have heard (My Lord) that discourse enlarged has frightened Lady into a cold sweate and has had like to have made me an atheist at court, and your Lordship no very good xstian. I am not ignorant that the feare of socianism at this time renderes every man that offers to give an account of Religion by Reason suspected to have none at all.*

in An Account of Religion by Reason. A Discourse upon Occasion plented to by y. Earle of Dorset by Sir John Suckling, Ms. BL.

33 John Suckling, in The Goblin (1638), Shakerley Marmion in The Fine Companion (1633) and The Antiquary (1636), William Cavendish in The Variety (1638).

34 J.Cleveland, Platonick Love, London, 1687, p.234.

critiquent sont en fait les imitateurs tardifs des pratiques qui ont été les leurs quelque temps auparavant. Les tavernes à la mode de la capitale abritent par conséquent une sorte d'"avant-garde" littéraire largement influencée par le contexte courtois d'une part, et le contexte puritain d'autre part. L'*ethos* calviniste, par exemple, laisse sa trace sur les clubs. La modération, et c'est paradoxal chez des individus qui se réclament de Bacchus, est louée comme une vertu essentielle. Même Jonson, dans les lois qu'il rédige pour ses "fils" spirituels, suggère que les coupes soient "modérées"! De nombreux textes attestent la conscience qu'ont les Cavaliers de la responsabilité collective que leur fait porter leur appartenance à la "meilleure société": ils doivent se conduire décentement car ils sont un exemple pour la population et notamment pour ceux qu'ils considèrent comme leurs inférieurs. Ils essayent pour commencer de bannir les habitudes de violence qui sont les leurs. Ben Jonson, insiste sur ce point dans ses Leges Conviviales lorsqu'il ordonne que:

*L'on s'abstienne de tous les bruits de vaines disputes
Que l'on n'ose jamais se battre et se quereller
comme des Hectors
Que l'on ne brise ni les verres ni les fenêtres
Que l'on ne déchire pas les tentures*³⁵.

Certes, il serait possible d'argumenter que la violence décrite ici ne correspond pas à la réalité car le poème de Jonson se modèle sur des vers latins mais cette hypothèse est rendue douteuse par d'autres indices, notamment par l'application que fait Whitelocke des *Leges Conviviales* dans son propre cercle de jeunes gens des *inns of court* qu'il fait alors répéter dans les tavernes:

Il gagna si bien leurs affections par sa courtoisie et sa justice, et refusant de se piquer d'honneur, ce à quoi on essayait parfois de le pousser, afin qu'il puisse s'en prévaloir dans certaines conditions raisonnables, et bien que parmi un tel nombre de gallants, des différends et des querelles dussent parfois éclater, ces problèmes étaient vite résolus par l'autorité et l'intérêt du Sieur, et bien qu'il les trouvât l'épée tirée du fourreau, sa seule présence suffisait à les faire rengainer et à les faire se soumettre à

35 *All noise of vain disputes must be forborne
To fight and brawl like Hectors let none dare*

Glasses or windows break, or hanging tear. extrait des *Leges Conviviales*, traduction d'Alexander Brome in Esdaile (ibid.).

*sa détermination, qui toujours était juste et honorable puisque liée au meilleur de sa raison, et ainsi il gardait son atout et parvenait à les calmer*³⁶.

On ne se contente cependant pas seulement d'éradiquer la violence, on essaye aussi, comme à la Cour (mais n'est-ce pas normal puisqu'en réalité les tavernes à la mode et la Cour font partie du même monde?), de réformer le langage. Le beau langage constitue en effet une preuve d'élection et doit être maîtrisé par les beaux-esprits. Conscient de sa tâche pédagogique, Whitelocke, s'attache à obtenir sur ce point de bons résultats en exigeant qu'

*...un nombre considérable d'entre eux seraient acteurs et observeraient ses ordres, ce qu'ils acceptèrent et ce qui fit qu'il n'y eut ni débauche, ni jurons, ni aucun autre désordre du même genre parmi eux...*³⁷. Cette entreprise est finalement couronnée de succès grâce au travail de Whitelocke...*tançant de discours ingénieux ceux de leur compagnie qui transgressaient les règles de leur ordre en jurant, en parlant mal etc*³⁸.

Les clubs de la ville refusent l'étiquette et la mode de la Cour jugée trop féminine, ils n'en héritent pas moins des traditions de plusieurs modèles aussi bien en ce qui concerne la prise de parole qu'en ce qui concerne l'art de la conversation. Les règles de ces clubs sont formées d'un assemblage composite s'inspirant de sources diverses. En premier lieu, elles doivent beaucoup aux règlements des guildes médiévales comme cette confrérie du Puy qui invente au XVe siècle l'habitude de faire payer une cotisation aux membres de l'assemblée (le mot "club", d'ailleurs, prend parfois le sens de cet écot que payent des convives pour un repas commun) et de donner une amende à ceux qui manquent la réunion. Si l'on en croit John Selden, cette coutume est fréquente dans les clubs londoniens:

36 *He won so much upon their affections by his courtesy and justice, and not wanting mettle, which was sometimes tryed, that he could prevayle with them in any reasonable thing and though among so many young gallants of warme spirits and equall conditio, differency and contests would sometimes arise, yett it was soon composd by the authority and interest of the Mr, and though he found them with their swords drawn, yet his presence and world would cause them to be sheathed and all way submitted to his determination, which alwayes was in a just and honorary way, allowing to the best of his reason and thereby he kept up his interest and their quiet in Whitelocke, The Diary..., ibid., p.57.*

37 *a considerable number of them would be revellers, and observe his orders, which they did, so that there was no debauchery nor swearing, or the like disorders among them... ibid., p57.*

38 *...sentencing with ingenious speeches, those of their company who transgressed their order by swearing, ill speaking or the like...ibid., p.57.*

ils fixent leurs réunions à une date précise, et ils conviennent qu'ils adopteront entre eux des lois [Celui qui sera absent paiera le double de ce qu'il doit ordinairement, etc.]³⁹.

Une seconde influence marque les règles en vigueur dans certains clubs, c'est celle des procédures du Parlement. Lorsque Whitelocke, par exemple, prend en charge les répétitions des gentilshommes de *Middle Temple* en vue des spectacles destinés à la Cour, il adopte des méthodes qui rappellent beaucoup les pratiques de la chambre des Communes:

Ce comité, ayant reçu son pouvoir des bancs de chaque société [i.e. de chaque école de droit], se rassemblait, et formait alors à partir de ses membres plusieurs sub-comités; un sub-comité pour prendre en charge les problèmes poétiques; un autre pour s'occuper des attributs de chaque comédien de Masque ou d'anti-Masque, ainsi que des autres acteurs; un autre encore chargé de la chorégraphie; et j'avais moi même le soin et la responsabilité de la musique pour ce grand Masque que nous devions jouer... Les tâches étant ainsi distribuées, chaque sub-comité tenait ses assemblées chacun de son côté⁴⁰.

Chez les juristes qui se rassemblent chez Mme Percy, par ailleurs, l'imitation des débats de la Chambre Etoilée va de soi, étant considérée comme un mode ludique de préparation à une grande carrière juridique. La culture de latinistes formés à l'université qui est celle des poètes cavaliers, joue également un rôle dans l'élaboration d'un idéal et de règles de comportement en vigueur dans les tavernes. Ovide et Horace, par exemple, fournissent le modèle de l'"homme heureux" qui transparait dans les *Leges Conviviales* de Ben Jonson. Les jeunes aristocrates qui viennent tout juste de quitter Oxford ou Cambridge lorsqu'ils arrivent à Londres, sont pétris d'une culture humaniste qui les marque profondément et avec laquelle ils savent jouer; leurs pratiques littéraires se font d'ailleurs l'écho de cette maîtrise⁴¹. Enfin, les clubs libertins continuent de chérir l'idéal des coteries de la période précédente. Jonson

39 Cette phrase extraite de *The Table Talk* a été déjà citée plus haut.

40 *This committee, being empowered by the benches of each society, met together, and out of their number made several sub-committees; one sub committee to take care of the poetical part of the business; another for the several properties of the maskers and antimaskers, and other actors; another was for the dancing; and to me in particular was committed the whole care and charge of all the music for this great mask... The business being thus distributed each sub committee had their meetings...* in B. Whitelocke, *Memorials of the English Affairs of State*, 4 vols, OUP, London, 1853, p.54.

41 Cf. P. Aiken, *The Influence of the Latin Elegists on English Lyric Poetry, 1600-1650*, University of Maine, 1952 et K.A. Mc Kuen, *Classical Influence upon the Tribe of Ben*, Cedar Rapids, Iowa, 1939.

stipule clairement dans ses *Leges*: "Quiconque publiera ce qui est fait ou dit dans notre société sera banni"⁴².

Les clubs londoniens du règne de Charles Ier sont donc chargés d'ambiguïté: ils cherchent à la fois à être l'avant-garde de la Cour et à se détacher d'elle, ils imitent à la fois les auteurs qui chérissent l'amour platonique et les auteurs libertins, ils critiquent l'étiquette de Whitehall pour s'en forger une autre, également contraignante; ils reçoivent en leurs murs à la fois des aristocrates amateurs de littérature et des auteurs professionnels... Pourtant, au contact de deux mondes, la Cour et la Ville, ils participent bien à leur manière au procès de civilisation ambiant et produisent des habitudes de discussions bien ordonnées inconnues jusque là.

B. Les maladroites de la politique culturelle de Charles Ier et le développement du cercle du Great Tew.

1. Un patronage déficient.

La multiplication des clubs cavaliers donne la mesure de l'échec du patronage culturel sous la monarchie des Stuart; sous Jacques Ier et surtout sous Charles Ier, la vie intellectuelle se déroule en effet plus en ville qu'à la Cour. Les cavaliers refusent en partie les cadres qui leur sont imposés par l'étiquette et les puritains désignent la Cour comme le lieu de l'immoralité et de l'influence catholique romaine. La culture nationale traditionnelle de type médiéval est en train de se briser avec le développement d'une culture de Cour cosmopolite et d'une culture provinciale qui divergent irrémédiablement⁴³. La question est dès lors de comprendre pourquoi les Stuart ont échoué dans leur tentative d'altérer la perception de la monarchie à travers l'art et la littérature.

Il faut tout d'abord souligner que les souverains Stuart ont une conscience aigüe du rôle politique de la culture. La sensibilité baroque venue d'Italie et des Flandres perçoit par exemple le théâtre comme un instrument didactique et Charles Ier,

42 "Whoever shall publish what's here done or said from our society shall be banished", *Leges Conviviales*, traduction de Brome, Ibid.

43 Cf P.W.Thomas, "Two Cultures. Court and Country" in *The Origins of the English Civil War*, C.Russel ed., London, 1973.

intellectuellement nourri à cette source, est persuadé que la présentation de l'harmonie du royaume sur scène est un outil essentiel pour la pacification de la nation et l'altération de la perception de la monarchie par ses sujets dans le sens d'un absolutisme accru. Le classicisme dans les arts doit apporter, par la vertu de l'exemple, l'ordre dans le royaume, comme au temps de l'empire romain tel qu'il est alors rêvé. La Rome augustéenne comme idéal politique, une civilisation de cour internationale dont les acteurs sont des diplomates et des courtisans, une poésie et une architecture classiques, une peinture baroque comme idéaux culturels, tels sont les modèles chéris par Charles Ier. Les conditions d'un patronage royal pour les arts et les lettres existent donc. Pourtant, et c'est là le point surprenant: les Stuart n'ont semblé-t'il aucune vision d'ensemble d'une éventuelle politique culturelle; ils tergiversent devant les projets académiques visant à uniformiser, comme en Italie ou en France les canons du goût, et échouent jusque dans le contrôle systématique des activités de leur propre cour⁴⁴. Aucune transformation de structure n'est envisagée, le conservatisme est de rigueur: dans le domaine de la musique, la compagnie des Musiciens du Roi remonte à Henry VIII et ne subit aucune autre modification que le remplacement des musiciens qui disparaissent; dans celui de l'architecture, l'office de Surveillant des Chantiers Royaux qui remonte au Moyen-âge reste inchangé... L'administration de la culture ne s'étoffe que lorsque les déficiences deviennent par trop visibles et inacceptables, ainsi l'organisation des Masques ne se structure réellement que lorsque le Bureau des Divertissements s'avère incapable de les gérer. En matière d'art pictural, pourtant cheval de bataille du Roi Charles Ier et de la Reine, les problèmes sont également réglés au coup par coup: des peintres célèbres comme Daniel Mytens ou Anthony Van Dyck reçoivent des offices de conseillers artistiques, mais ces types d'offices sont répartis entre la maisonnée du Roi, celle de la Reine, celle des Enfants Royaux ou celles des favoris, sans grande cohérence. Il en va de même dans le domaine de la poésie où seuls quelques auteurs chanceux trouvent tant bien que mal

44 Cf.M.Smuts, "The Political Failure of Stuart Cultural Patronage", in G.F.Lytte and S.Orgel, Patronage in the Renaissance. Princeton University Press: New Jersey, 1981, pp.165-187.

des protecteurs à la Cour auxquels s'attacher. La tradition d'une politique culturelle d'Etat est encore à naître. Elizabeth, malgré l'image que l'on a de son règne, n'a guère investi elle-même dans la culture, elle a simplement inspiré un culte qui a pris des formes artistiques particulières. Ce culte était entretenu non pas par la souveraine mais par ses courtisans et son peuple qui finançaient aussi bien les joutes, les masques et les spectacles en son honneur que les auteurs de toutes sortes. L'échange culturel était une sorte de dialogue entre le monarque et ses sujets. Les Stuart sont en fait les héritiers de ce système d'allure très médiévale. Ils doivent compter sur les maisonnées des grands pour entretenir la vie culturelle de la Cour et du pays. Buckingham organise des masques privés, reçoit dans sa demeure du Strand tous les gentilshommes qui veulent découvrir sa magnifique collection de tableaux, fait construire des bâtiments selon les nouvelles règles classiques à la mode, etc. Le Comte d'Arundel met également à la disposition de la bonne société londonienne sa galerie de marbres antiques et de peintures. Endymion Porter, poète officiel de la maisonnée royale entretient autour de lui un cercle de poètes. Les revenus des artistes viennent en général de plusieurs sources: le Roi, certes, peut être l'une d'elles, mais il y a aussi les grands aristocrates, la ville, les compagnies à livrées et le public. Le monarque n'est, parmi tous les patrons possibles, que le *primus inter pares*. Cela explique le caractère disparate de la culture jacobéenne et caroline: tradition urbaine d'imagerie symbolique visible dans les arches triomphales élevées pour le souverain, culture des classes moyennes dans certaines pièces de théâtre, culture savante cosmopolite et mythologique, enfin, des poètes courtisans.

Malgré tout, la politique culturelle des Stuart doit être considérée comme un échec car par rapport à la Cour de France, par exemple, la Cour d'Angleterre est toujours aussi pauvre, tant en cérémonies qu'en images de propagande artistiques. Jamais Londres n'a vu, par exemple, de défilés tels que celui auquel assiste John Evelyn à Paris en 1651 lorsqu'il voit passer devant lui le jeune Louis XIV et les milliers d'hommes qui forment sa suite chamarrée. Pour accueillir la Reine Henriette Marie en 1624, à titre de comparaison, il n'y a guère qu'une quarantaine de courtisans! Les cortèges fastueux

tellement en vogue sous Elizabeth connaissent un fort déclin au dix-septième siècle. Les spectacles, la plupart du temps, sont réservés à la sphère privée des palais royaux, Hampton Court ou Whitehall, et sont en général conçus sur une petite échelle pour un public de privilégiés. La vérité est que la couronne a des problèmes de trésorerie. Malgré leurs rêves absolutistes, les Stuart sont incapables d'édifier des palais semblables à Versailles ou à l'Escorial, incapables d'entretenir à demeure une Cour nombreuse fédérant les maisonnées des Grands, incapables de pensionner les principaux poètes du royaume, incapables enfin d'organiser des spectacles aussi coûteux que ceux du continent. La conjoncture économique est alors mauvaise mais surtout, dès le début du règne de Jacques Ier, le système mis en place à l'époque de la reine Elizabeth s'est complètement désagrégé. Tout l'apparat élizabéthain, tous les spectacles de Cour qui en étaient l'expression, étaient financés majoritairement par la noblesse, or sous Jacques Ier, la noblesse refuse de continuer à jouer son rôle et le Roi commence à être blâmé en privé ainsi que parfois, plus ou moins directement, au Parlement, pour son extravagance. Le culte élizabéthain et son nationalisme belliqueux des premières années a du mal à être traduit dans les termes de la politique pacifiste des Stuart. Par ailleurs, les Stuart perçoivent bien qu'il est dangereux de laisser aux courtisans le pouvoir de former, comme sous le règne précédent, l'image de la politique culturelle de leur monarque en s'inspirant de la politique élizabéthaine dont les bases étaient toutes autres que la leur. Enfin, la Cour, en se voulant philo-catholique, internationaliste et savante, s'éloigne peu à peu de la nation politique et notamment des aspirations de la ville de Londres, elle ne peut donc plus compter sur certains appuis traditionnels. Plus d'une fois, en effet, la foule londonienne manifeste contre la politique des Stuart: lorsque le dauphin Charles revient, par exemple, de son aventureux périple espagnol durant lequel il a tenté vainement de séduire l'infante de Castille, le peuple de la ville hostile à cette union lui fait un très mauvais accueil. Lorsque plus tard la paix est signée avec l'Espagne, les rues de la capitale sont en émoi à cause des manifestations des puritains. Ces mêmes puritains refusent de se joindre aux réjouissances liées à la célébration de la naissance

du Prince de Galles fils de Charles Ier car l'héritier potentiel qu'ils ont choisi est le fils de l'Electeur Palatin.

Le divorce entre l'élitisme de cour, les options politiques du souverain et la culture du pays est définitivement prononcé sous Charles Ier.

Il est encore possible d'invoquer une dernière raison à l'incohérence du patronage culturel des Stuart qui est que ni Jacques Ier, ni Charles Ier, n'ont la volonté d'enrégimenter les auteurs ou les artistes dans des formes académiques afin d'orienter les courants culturels de leur temps. Si l'art peut servir à manipuler l'opinion et à glorifier les princes, ce n'est dans leur perspective qu'une fonction incidente. sa finalité première est récréative ou esthétique. Charles Ier, tout particulièrement, se sent plus esthète qu'organisateur et renâcle à diriger directement le groupe des créateurs qui travaillent pour lui, et qu'il connaît tous personnellement, d'une lourde machinerie administrative dont le concept même lui est trop étranger.

Des raisons structurelles existent donc, avant même la guerre civile, pour expliquer d'une part les divergences culturelles entre la Cour et le pays, et d'autre part pour expliquer que le monarque n'a pas les moyens d'une propagande politique qui lui permette de faire face, au moins sur le plan culturel, à la tourmente qui s'annonce. Sa très impopulaire politique de censure est le seul instrument dont il dispose véritablement. Non seulement la vie intellectuelle n'est pas le monopole de la Cour, mais elle est de surcroît contrainte parfois de se développer en dehors de la Cour, en opposition, ou tout au moins en résistance à cette dernière et aux contraintes idéologiques qu'elle impose. Le fait que le plus brillant des cercles intellectuels de la période Caroline, celui de Falkland (auquel les pages qui suivent vont être consacrées), fuit Londres pour réunir les londoniens près d'Oxford, consacre cette évolution.

2. Le cercle du Great Tew et le développement du concept de tolérance.

Dans la dernière décennie de la période Caroline (les années 1630-40), un certain nombre de transformations affectent la vie intellectuelle londonienne. En premier lieu, la censure de Laud pèse lourd sur l'atmosphère des clubs. Il n'est plus aussi facile de parler librement de certains sujets, en particulier des sujets religieux, car on redoute les espions du redoutable archevêque, aussi actifs en province qu'à Londres. Aubrey identifie par exemple William Chillingworth comme un des informateurs de Laud à Oxford:

William Laud, Archevêque de Canterbury, était son parrain et grand ami. Il [Chillingworth] envoyait à Sa Grâce des informations hebdomadaires sur ce qui se passait à l'Université.[...]Le Dr Gill dans une de ses lettres appelle le Roi Jacques et son fils "le vieux fou et le jeune", lettre que Chillingworth communique à W.Laud...⁴⁵.

A Londres, l'atmosphère n'est pas moins tendue. La bibliothèque de Robert Cotton vient d'être fermée et les parlementaires sont toujours suspects de trahison dès lors qu'ils cherchent à se réunir pour parler d'affaires publiques et politiques. L'autre altération majeure de la scène intellectuelle londonienne réside dans ce que les figures du monde littéraire jacobéen, les Donne et les Jonson (nés tous deux en 1573), commencent à vieillir et à laisser la place à la génération suivante des poètes Cavaliers. Enfin, autre élément nouveau, sous l'influence de Lucius Cary (Lord Falkland) un nouveau centre de débat s'ouvre en dehors de Londres, près d'Oxford, et commence à attirer les esprits les plus brillants hors de la capitale. Dans la mesure où le cercle de Cary à Great Tew (nom de la propriété que ce dernier a hérité de ses parents) constitue par bien des aspects une antenne des cercles de Londres (celui de Jonson à la Devil Tavern, celui de Suckling et de ses "rugissants compagnons"), il convient d'étudier ce qui s'y est passé dans les années qui ont précédé la guerre civile.

⁴⁵ William Laud, *A B C [Archbishop of Canterbury]*, was his Godfather and great friend. He sent his Grace weekly intelligence of what passed in the University.[...]Dr Gill in one of his letters calles King James and his sonne, "the old foole and the young one", which letter Chillingworth communicates to W.Laud [...], in John Aubrey, *Brief Lives*, édition utilisée: Penguin Books, 1987, p.159.

Pour la connexion entre Cary et Jonson, voir Clarendon, *History of the Rebellion*, vol2., Oxford, 1703, p.271, voir aussi la dédicace de Jonson à Cary dans une Ode que l'on trouvera dans Jonson, *Works*, vol 8, pp 242-7, ed.Underwoods, LXX.

Le groupe de Tew, trouve ses origines dans la coterie de Lucius Cary, coterie qui est elle-même apparentée à la "tribu de Ben" active dans les années 1628-1631. Cary et son ami Henry Morison rencontrent en effet le Maître à cette époque et sont acceptés dans son cénacle⁴⁶. Ils satisfont alors à l'idéal d'amitié littéraire imposé par le fameux poète lauréat, et sont parfaitement intégré dans la vie culturelle de la ville. Plus tard, Cary fréquente également les Cavaliers de Suckling puisque l'on apprend qu'en 1634, il chevauche jusqu'à Eton en compagnie de ce dernier et d'autres amis éclairés afin d'y discuter des mérites littéraires comparés de Shakespeare et des dramaturges grecs classiques⁴⁷. Entre temps, en 1630, après la mort de Morison, Cary se lie d'amitié avec des érudits de l'université d'Oxford et s'associe avec certains d'entre eux pour écrire des vers latins: ces nouveaux compagnons ont pour noms William Chillingworth, Hugh Cressy, John Earle et Edward Hyde⁴⁸, ils forment le futur coeur latitudinarien du Great Tew. Le séjour de Cary à Oxford, si l'on en croit Anthony Wood, semble avoir également été l'occasion pour ce dernier de mettre en pratique les théories de Jonson sur l'amitié et les réunions littéraires. Wood écrit: "Sa chambre était le rendez-vous de tous les beaux-esprits, les théologiens, les Philosophes, les historiens et les politiciens éminents de cette époque"⁴⁹.

La mort de son père en août 1633 voit le retour de Cary à Londres pour des raisons juridiques et c'est durant ce séjour qu'il fait la connaissance de Thomas Carew qui vient alors de mettre en scène pour la cour son masque Coelum Britannicum. Il apparaît même que la pièce, lue à haute voix, est sujet de discussion au sein du cercle de Falkland⁵⁰. Il est donc clair que les intérêts de la coterie sont alors littéraires. La

46 Cf Britanniae Natalis, Oxford, 1630, cité par Gair p.186.

"his Chamber was the rendez-vous of all the eminent Wits, Divines, Philosophers, Lawyers, Historians and Politicians of that time", in Anthony à Wood, Athenae Oxonienses, vol.2. Col.565.

47 Cf. Charles Gilden, Letters and Essays on Several Subjects, London, 1696, p.41. Plus généralement, sur la vie de Cary à Londres dans les années 30, voir G.W. Gair, Literary Societies in England from Parker to Falkland, Cambridge PhD, 1968, pp.180-204.

48 Cf Britanniae Natalis, Oxford, 1630, cité par Gair p.186.

49 Cf. Charles Gilden, Letters and Essays on Several Subjects, London, 1696, p.41. Plus généralement, sur la vie de Cary à Londres dans les années 30, voir G.W. Gair, Literary Societies in England from Parker to Falkland, Cambridge PhD, 1968, pp.180-204.

50 Cf. la lettre de Lucius Cary à Carew pour le remercier de lui avoir envoyé une copie manuscrite de l'oeuvre en Février 1634: *If I valued it so high at the single hearing, when mine ears could not catch half the words, what must I do now, in the reading, when I may pause upon it, but what should I do if I*

liste des visiteurs de Tew confirme que les principaux auteurs du règne de Charles 1er fréquentent la demeure de Cary: John Suckling, John Earle, George Morley, George Sandys, Sidney Godolphin, Edmund Waller, Wat Montague, William Davenant, Kenelm Digby, Jack Vaughan, Endymion Porter, Thomas Killigrew, et John Maine⁵¹. C'est peut-être d'ailleurs les réunions de Tew que Thomas Heywood vise en 1635 dans son pamphlet intitulé *Philoconista*, lorsqu'il critique ceux qui, sous couvert de culture, s'ennivrent à bon compte:

Un nouvel ordre de la boisson, récemment créé parmi nous, baptisé école de boisson ou bibliothèque...où...l'on professe aujourd'hui un huitième Art libéral ou une Science dénommée Ars Bibendi...l'Art de la Boisson. Les Etudiants et les Professeurs y appellent un ruban vert ou un lacet peint un Collège... (et là)...quelqu'un qui y fait des rimes ex-tempore, ou y joue des dialogues de pièces...(est tenu pour un Professeur de Poésie)⁵².

La description de Tew la plus complète revient en tout cas à John Aubrey, qui dans son article des *Brief Lives* sur Lucius Cary est très généreux de détails:

Mon Seigneur vivait à Tue [Great Tew], qui est un endroit plaisant, situé à 12 miles d'Oxford; sa Seigneurie était familière des meilleurs Esprits de l'Université, et sa demeure était comme un Collège, rempli d'hommes savants. Mr William Chillingworth, de Trinity College à Oxford (qui reçut plus tard le titre de D.D.) était son favori le plus intime et le plus aimé, et demeurait d'ordinaire avec lui. Son chapelain Charles Gataker était un Gentilhomme ingénieux, mais pas un écrivain. En ce qui concerne les Gentilshommes de la province, ses relations étaient Mr Sandys, le voyageur et traducteur; Ben Johnson; Edmund Waller, Ecuyer; Mr Thomas Hobbes, et toutes les personnes excellentes de cette époque pacifique⁵³.

might enjoy a copy of it, or have leave to copy it, which favour I hope I shall one day obtain in C.S.P. Dom.ch.1. (Addenda) 1625-49, p.473, citée par Gair p.188.

51 Cf. K.Weber, *Lucius Cary, Second Viscount Falkland*, Columbia U.P., 1940, p.82.

52 Cf. K.Weber, *Lucius Cary, Second Viscount Falkland*, Columbia U.P., 1940, p.82.

*... a new order of drinking lately come up amongst us, call'd a drinking Schoole or Library...(where)...there is now profest an eighth Liberal Art or Science call'd Ars bibendi,...the Art of Drinking. The Students or Professors thereof, call a greene Garland or painted hoope hang'd out, A Colledge...(and in it)...He that rimes extempore, or speaks play speeches...(is accounted a Professor of Poetry) in T.Heywood, *Philoconista*, London, 1635, ch.XII, pp.51-3.*

53 *My Lord much lived at Tue [Great Tew], which is a pleasant seat, and about 12 miles from Oxford; his Lordship was acquainted with the best Wits of that University, and his house was like a Colledge, full of Learned Men. Mr William Chillingworth, of Trinity College in Oxford (afterwards D.D.) was his most intimate and beloved favourite, and was most commonly with my Lord. His chaplaine Charles Gataker was an ingenious young Gentleman, but no Writer. For Learned Gentlemen of the Country, his acquaintance was Mr Sandys, the Traveller and Translator; Ben Johnson; Edmund Waller, Esq.; Mr Thomas Hobbes, and all the excellent of that peacable time. in John Aubrey, *Brief Lives*. Ibid., p.154.*

Le biographe confirme le lien avec Jonson mais ajoute d'autres noms et insiste sur l'importance, dans le cercle amical de Cary, de Chillingworth, le théologien proche de Laud cité plus haut dont les tendances pro-catholiques n'étaient un mystère pour personne. Ce dernier avait résidé longtemps chez Mrs Falkland, la mère de Lucius Cary.

Le témoignage de Hyde vient cependant altérer l'image d'un groupe très littéraire en mettant en avant la présence à Tew et autour de Chillingworth d'autres théologiens :

*Cela ressemblait à l'université elle-même, par la compagnie que toujours on y trouvait. Il y avait le Dr Sheldon, le Dr Morley, le Dr Hammond, le Dr Earles, Mr Chillingworth et, à dire vrai, tous les hommes importants ou appartenant aux facultés éminentes d'Oxford, en plus de ceux qui venaient de Londres; [...]*⁵⁴

Il semble que cette nouvelle vision corresponde à une deuxième période de l'existence du cercle de Tew. En effet, dans les années précédant la mort de Ben Jonson (1637), le groupe abandonne ses intérêts séculiers pour une littérature sensualiste et l'ars bibendi, qu'elle troque contre des objectifs beaucoup plus sérieux de nature théologique. Deux facteurs semblent expliquer le changement: la sénilité de Jonson, dont la figure admirée représentait jusque là le dénominateur commun de la compagnie réunie chez Cary, et l'influence de Sandys, traducteur des Psaumes, auprès du maître de Tew. Ce dernier se découvre alors une passion pour la poésie religieuse et commence à inviter chez lui de plus en plus de théologiens. A la liste des invités réguliers à laquelle appartiennent les docteurs mentionnés plus haut et Sandys, s'ajoute le nom de John Hales, professeur de grec à Oxford, chapelain de l'ambassadeur à la Haye et grand défenseur de la tolérance religieuse. Par ailleurs, Thomas Hobbes, lui aussi visiteur habituel de Tew avec son ami Edmund Waller, est sans aucun doute un interlocuteur valable en matière de débat théologique⁵⁵!

54 *It looked like the university itself, by the company that was always found there. There were Dr Sheldon, Dr Morley, Dr Hammond, Dr Earles, Mr Chillingworth, and indeed all men of eminent parts and faculties in Oxford, besides those who resorted thither from London; who all found their lodgings there as ready as in the colleges;* in Clarendon, Life, vol.1, Oxford, 1739.

55 Sur cet entourage de Cary et de Hyde, voir R.Ollard, Clarendon and his Friends, Oxford University Press, London, réed.1988, spécialement le chapitre III, pp.29-41.

Tous les témoignages s'accordent pour souligner l'atmosphère de liberté qui règne à Tew dans les années 1630. Clarendon, pour commencer, s'enthousiasme:

...tous trouvaient là un toit aussi facilement que dans les Collèges; et le seigneur de la demeure ignorait qui venait et repartait ou qui était présent dans la maison, jusqu'à ce qu'il vienne déjeuner ou dîner, moments où tous se retrouvaient; par ailleurs il n'était pas question de pesantes cérémonies ni de contraintes empêchant les gens de venir dans cette maison, ou leur rendant pénible le fait d'y rester; si bien que beaucoup s'y rendaient pour étudier dans un air meilleur, trouvant tous les livres qu'ils pouvaient désirer dans la bibliothèque du lieu, et rencontrant toutes les personnes réunies dont ils pouvaient souhaiter la compagnie qu'ils n'auraient trouvée dans aucune autre société⁵⁶

La maisonnée fonctionne en effet autour d'une grande bibliothèque. Depuis qu'en 1628, la bibliothèque de Robert Cotton, à Londres, est mise sous séquestre, il ne reste plus aucun endroit dans la capitale où des érudits peuvent se réunir sans surveillance autour de livres supposés dangereux. Great Tew offre des possibilités de documentation et de discussion qui sont alors sans équivalents. Par ailleurs, la population choisie qui afflue dans cette propriété de l'Oxfordshire est avide de discussions et d'échanges de points de vue. Trois générations s'y côtoient avec un bonheur parfait: Cary, Hyde, Godolphin, Waller, Earle et Suckling sont les plus jeunes puisqu'ils sont nés aux alentours de 1610, Chillingworth et Morley viennent ensuite, qui eux sont nés plus ou moins avec le siècle; la génération des "anciens" est enfin constituée de Carew, Hales, Sandys et Hobbes, nés dans les années 1580. Une telle réussite s'explique peut-être par des raisons personnelles autant que par l'application des théories de Jonson sur l'amitié. Cary fait sans aucun doute preuve, outre d'une grande générosité, de rares qualités sociables et d'un don unique pour la conversation polie.

[Les visites de ses amis] lui étaient si précieuses que durant leur séjour avec lui, il ne lisait aucun livre, à moins que leur conversation ne fasse appel à une lecture particulière; et en vérité sa conversation toute entière était un convivium philosophicum, ou convivium theologicum continu, rendu vivant, et raffraichi, par le

56 *...all found their lodgings there as ready as in the colleges; nor did the lord of the house know of their coming or going, nor who were in his house, till he came to dinner or supper, where all still met; otherwise there was no troublesome ceremony or constraint, to forbid men to come to the house, or to make them weary of staying there; so that many came there to study in a better air, finding all the books they could desire in his library, and all persons together, whose company they could wish, and not find in any other society.* Clarendon, *ibid.*

*caractère facécieux de l'esprit, par le bon humour, et par le charme du discours, qui rendait délectable jusqu'à la gravité de l'argument lui-même (quelqu'il soit)*⁵⁷.

Les hôtes de Cary sont par ailleurs souvent eux-mêmes très qualifiés dans l'art de la dialectique. Aubrey loue le "grand esprit de dispute" de Chillingworth⁵⁸ et l'esprit pétillant de Suckling⁵⁹, il décrit John Hales comme "gentil et courtois"⁶⁰, et vante les qualités oratoires et le don de répartie de Waller⁶¹ et de Hobbes⁶². Au total, le résultat de la mise en présence de tous ces brillants personnages est une atmosphère unique où peut s'épanouir une réflexion originale sur la controverse politico-religieuse qui agite la société de ce temps.

Il est possible de reconnaître dans les courants littéraires représentés dans l'entourage de Lucius Cary au début des années trente du dix-septième siècle les racines d'une théorie de la liberté d'expression. Si l'on examine les positions intellectuelles des amis de Falkland, en effet, on découvre qu'à défaut d'une théorie littéraire, ces derniers partagent un certain nombre de valeurs communes⁶³. Carew par exemple est le tenant d'un épicurisme où se combinent les influences de Donne, de Jonson et des libertins français et défend par ailleurs une sorte de cynisme néopaien inspiré de Ovide (ce même Ovide traduit par Sandys)⁶⁴. De son côté, Suckling est le grand défenseur d'un hédonisme sceptique. Tous deux sont les brillants représentants d'un platonisme de Cour auquel souscrivent des poètes mineurs de Tew tels que George Morley, Jack Vaughan, Sidney Godolphin et Edmund Waller mais en dehors de la mode, leur originalité tient surtout à leur faculté de remettre en question

57 *[His friends visits were] so grateful to him that during their stay with him he looked upon no book, except their very conversation made an appeal to some book; and truly his whole conversation was one continued convivium philosophicum. or convivium theologicum, enlivened and refreshed with all the facetiousness of wit, and good humour, and pleasantness of discourse, which make the gravity of the argument itself (whatever it was) delectable.*

in Clarendon, Ibid.

58 "he merited for his great Disputative Witt.", in Aubrey, *ibid.*, p.159.

59 "He was incomparably readie at repartying, and his Witt most sparkling when most sett-upon and provoked", *ibid.* p.344.

60 *ibid.* p.204.

61 *he haz a great mastership of the English Language. He is of admirable and Gracefull Elocution and exceeding ready.*

62 "He was marvellous happy and ready in his replies, and that without rancor (except provoked) but now I speake of his readinesse in replies as to witt and drollery", *ibid.* p.232.

63 Cf. HAYWARD J.C., The mores of Great Tew: literary, philosophical and political idealism in Falkland's Circle, Cambridge PhD, Cambridge, 1982.

64 Voir à ce sujet Gair, *Ibid.*, pp.194-5.

les certitudes acquises et de relativiser les points de vue. Ils ont retenu la leçon des Libertins français qui leur servent à la fois de modèle littéraire et théorique (surtout chez Carew). Ici, pas de mission poétique comme dans l'Aréopage de Philip Sidney, mais une volonté ferme de réconcilier les contraires dans le champ religieux et le champ politique. Le cercle de Cary insiste sur la

nécessité de la liberté de discussions non orthodoxes. L'Angleterre de Charles Ier est alors dans une phase de controverses théologiques intenses. Laud cherche à renforcer le pouvoir de l'Eglise anglicane (il met l'accent sur l'aspect cérémonial de la pratique religieuse et veut imposer le surplis aux prêtres anglicans) et à la rapprocher, dit-on, du catholicisme. Parallèlement, les sectes protestantes se multiplient et la Guerre de Trente Ans, à l'extérieur, pousse la population à se positionner politiquement par rapport aux camps interventionniste philo-protestant et non-interventionniste. Les visiteurs de Falkland réfléchissent à ces problèmes. Certains ont évolué dans les milieux diplomatiques, ont voyagé en France ou aux Pays Bas (Godolphin, Digby, Chillingworth, Hales, Suckling etc.), et se sont forgé une image nuancée de la conjoncture européenne et nationale. Petit à petit s'élabore dans ce groupe une théorie de la tolérance rationnelle, une théorie où la religion est moins affaire d'autorité et de hiérarchie (même si l'on respecte cette hiérarchie) que de croyance établie sur le fondement de la raison⁶⁵. On appelle généralement cette théologie rationnelle et le mouvement qui en est le corollaire "latitudinarisme". La Microcosmographie de John Earles en 1628 est peut-être le premier texte à définir son idéal mais la voix qui l'exprime de la façon la

plus construite est surtout celle de Chillingworth dans un ouvrage intitulé la Religion des Protestants. Or, c'est précisément à Tew que ce texte fondamental a vu le jour.

Aubrey en raconte la genèse:

Là, Mr Chillingworth écrivit, et forma et modela son livre excellent contre le savant jésuite Mr Nott [La religion des Protestants, un Chemin Sûr pour le Salut] après de fréquents débats sur les points particuliers les plus importants; dans de nombreux

⁶⁵ W.K.Jordan, The Development of Religious Toleration in England, Gloucester Mass., 1965, et l'introduction de A.Morvan pour son livre, La tolérance dans le roman anglais du XVIIIe siècle.

*cas, il souffrit de se voir dicter ses idées par le jugement de ses amis alors que dans d'autres cas il suivit sa propre fantaisie qui était plutôt sceptique, sur les points les plus élevés*⁶⁶.

Chillingworth, pour élaborer des arguments dans sa dispute avec le catholique Nott, bénéficie à la fois de la conversation de ses amis de Tew, en particulier de John Hales, et de l'apport inestimable de la bibliothèque du lieu. Thomas Barlowe, Evêque de Lincoln, en témoigne qui loue cette dernière d'être "bien fournie en livres choisis" et affirme:

*...Il est certain que la plupart des Anciennes Autorités, dont Mr Chillingworth fait usage, sont dues tout d'abord au savoir de Monseigneur Falkland; et ensuite à la civilité et à la gentillesse qu'il a montré en le dirigeant*⁶⁷.

La doctrine exposée dans la Religion des Protestants a des bases philosophiques solides inspirées sans aucun doute, non seulement de Falkland lui même, mais encore des discussions entre les membres du cercle de ce dernier, comme le suggère Aubrey. Les influences réciproques de Chillingworth, Hales, Earles et Hobbes, sont assez évidentes. A la base du raisonnement de Chillingworth, on retrouve, par exemple, des arguments utilisés par Hobbes sur la nature humaine dans le Léviathan: l'homme est à lui même un monde, un cosmos autonome, et se trouve, par nature, victime d'une pensée solipsiste. Sa pratique morale et intellectuelle doit par conséquent tenir compte de sa condition et la seule position acceptable rationnellement est la tolérance mutuelle⁶⁸. Politiquement, le groupe de Tew tire les conséquences de sa théologie rationnelle: le maître mot doit être "conciliation". Il faut refuser l'allégeance aux sectes et, parallèlement, du côté de l'Eglise officielle, être permissif en matière de religion puisque Dieu, à la fin, reconnaîtra les siens. Il faut également opter pour un pacifisme de principe. Tew, de ce point de vue, s'oppose au rigorisme théologique de l'Eglise de Laud et s'inscrit souvent en faux par rapport aux

66 *Here Mr Chillingworth wrote, and formed and modelled, his excellent book against the learned Jesuit Mr Nott [The Religion of Protestant a Safe Way to Salvation] after frequent debates upon the most important particulars; in many of which he suffered himself to be overruled by the judgment of his friends, though in others he still adhered to his own fancy, which was sceptical enough, even in the highest points in Aubrey, Ibid., p.154.*

67 *...It is certain that most of those Ancient Authorities, which Mr.Chillingworth makes use of, he owes first to my Lord of Falkland's Learning, that he could give him so good directions; and next to his civility and kindness, that he would direct him. in T.Barlowe, Remains, ed.Pett, p.329.*

68 Voir T.Hobbes, The Leviathan, spécialement l'introduction p.82 et la première partie "Of Man" pp.85 à 222, édition utilisée: Penguin Classics, 1985, ainsi que R.R.Orr, Reason and Authority, the Thought of William Chillingworth, Oxford UP, 1967, p.69, cité par Gair (Ibid.) p.202.

positions de la Cour, ce que démontrent d'ailleurs les attitudes de Clarendon et Falkland au Parlement dans les années 1640.

Avec la guerre civile, le groupe de Tew finit par éclater car il entre en contradiction avec un contexte où la conciliation doit absolument être rejetée. Ni les sectaires, ni les laudiens ne veulent donner leur appui à un groupe d'intellectuels enfermés dans une tour d'ivoire dont le programme, trop abstrait, n'a de valeur que pour la coterie qui en a fait son idéal. Certains vont même jusqu'à accuser Chillingworth d'être un socinien (le socinianisme est la doctrine qui nie la divinité de Jésus Christ) afin de le discréditer complètement. Toutefois, à la Restauration, certains se souviennent de ce qui a été dit non loin d'Oxford dans les années trente et le latitudinarisme et son idéal d'Eglise universelle connaissent un certain succès. Hobbes, le grand penseur de la Restauration, continue de porter l'héritage du cercle de Falkland et parmi ses relations scientifiques d'Oxford, certains appartiennent au noyau latitudinarien que l'on trouve à l'origine de la Société Royale⁶⁹. Le cercle du Great Tew a non seulement vu la transformation de coterie littéraire de Cavaliers londoniens en une école de pensée philosophique nouvelle, mais encore a préparé des modèles de pensée et de comportements pour la génération suivante. Sans jamais correspondre à un parti, la compagnie des amis de Lucius Cary a développé des attitudes de pensée critiques et des règles de conversation polie qui ne sont pas étrangères à ce que deviennent les sociétés savantes à la fin de l'Interrègne.

C. La guerre civile et ses conséquences.

Le déclenchement de la guerre civile voit la désintégration des cadres traditionnels du monde intellectuel de l'époque Stuart: la destruction de la Cour et l'affaiblissement des grandes maisons nobiliaires et de leur patronage culturel. Londres, au moins dans un premier temps, cesse d'être la capitale intellectuelle et

⁶⁹ Sur Hobbes formant le trait d'union entre l'ancienne génération d'avant la guerre civile et la nouvelle génération de la Restauration, voir N.Malcolm, "Hobbes and the Royal Society", in Perspectives on Thomas Hobbes, edited by G.A.J.Rogers and A.Ryan, Clarendon Press, Oxford, 1988, voir surtout p.54.

artistique. Les poètes Cavaliers se retirent dans le privé de leurs demeures de province ou rejoignent, de 1643 à 1646, la Cour d'Oxford, ville restée fidèle au Roi. Oxford devient pour un temps le nouveau centre. Les pamphlets royalistes y sont imprimés, Abraham Cowley y écrit par exemple son texte intitulé The Civil War proposant une interprétation monarchiste des événements contemporains. En peinture, les artistes se regroupent aussi à Oxford autour de la Cour en exil, c'est ainsi que Dobson peint les portraits de la plupart des gentilshommes royalistes, qui, tels Sir Endymion Porter, résident alors dans la ville universitaire. En musique, comme l'atteste le journal d'Anthony Wood⁷⁰, des clubs semi-privés se forment dans les maisons particulières. Quant aux Cavaliers qui ne sont pas à Oxford ou en province, ils se sont exilés sur le continent, en particulier en France, le mouvement s'accélère même après la défaite militaire royaliste de la première guerre civile et avec la création d'une "Cour de l'exil" à Saint-Germain-en-Laye. La vie culturelle, en somme, s'est déplacée mais n'a pas disparu⁷¹. Après la chute d'Oxford devant les armées du Parlement en 1646 et surtout la création du Protectorat de Cromwell en 1653, tout change de nouveau et la vie culturelle et artistique est reprise en main par les Parlementaires. Autour de Cromwell, dans les palais de Hampton Court et de Whitehall, en effet, se constitue une nouvelle Cour sans roi. La "cour" de Cromwell, centrée de nouveau sur Londres, imite la Cour de Charles Ier avec ses masques, ses galeries de peinture et, malgré les interdictions officielles, son théâtre et ses opéras.

Ce sont les conséquences sur le plan intellectuel de ces transformations à Londres, dans le camp Cavalier comme dans le camp Parlementaire, qu'il convient maintenant d'étudier.

1. Le devenir des cercles Cavaliers.

a. Les Cavaliers dans la clandestinité: L'Ordre du Ruban Noir.

70 Cf. A. à Wood, The Life and Times of Anthony Wood described by himself, 5 vols., Oxford: A.Clark (ed.), 1881.

71 Cf. G.Parry, The Seventeenth Century. The Intellectual and Cultural Context of English Literature. 1603-1700, Longman: London, 1989, pp.82-90.

Durant l'Interrègne, certains clubs cavaliers continuent de fonctionner de façon plus ou moins clandestine. Il est ainsi possible de lier l'existence du groupe qui se réunissait sous Charles Ier dans Covent Garden à la *Fleece Tavern* et l'existence du cercle plus tardif de Thomas Stanley, ce dernier et son ami Richard Lovelace ayant constitué le noyau des deux clubs en question. Ce sont les appartements privés de Stanley à Middle Temple qui servent de rendez-vous aux membres du second groupe. Thomas Stanley, Richard Lovelace, Thomas Fairfax, William Hammond, John Shirley, Edward Sherburne, Robert Herrick et John Hall sont les habitués des réunions qui s'y déroulent⁷². Tous, ou presque, s'intéressent à la poésie. Trois d'entre eux, Lovelace, Sherburne et William Hammond, sont des parents de Stanley (respectivement ses cousins et son oncle). Fairfax a été le tuteur du poète, les autres sont simplement ses amis dévoués, c'est donc au départ un cercle très personnel. Pendant la guerre civile, comme bien des aristocrates, Stanley s'est exilé en France pour quelques années, il semble qu'il soit revenu à Londres vers 1646 pour s'installer dans le quartier des écoles de droit. C'est alors que le club amorce ses activités. Stanley est à cette époque au centre d'une coterie littéraire; il collabore par des dédicaces aux Essays de John Hall, aux Poems de Shirley et aux Fragmenta Aurea de John Suckling⁷³. John Hall, de son côté, dédie à son ami deux poèmes dans le premier volume d'un recueil publié justement en 1646, l'un d'entre eux s'intitule "A Mr Stanley à son retour de France", l'autre est un texte de louanges à propos de l'excellence du style de Stanley et a pour titre: "A mon ami honoré Thomas Stanley, Esq., sur ses Poèmes"⁷⁴. On reconnaît dans ces échanges de bons procédés des pratiques qui étaient communes dans les coterie de l'ère précédente. La coterie de Middle Temple est soudée par des liens d'amitié et par des sympathies pour le camp politique royaliste. Les compagnons de Stanley sont pour la plupart de fervents défenseurs de la monarchie. Un texte de ce dernier, un peu tardif (il avait été écrit après 1655 semble-

72 Sur la composition du cercle de Middle Temple, voir T.Stanley, The Poems and Translations of Thomas Stanley, Oxford:Clarendon Press, 1962, pp.xxiii-xxiv.

73 Ibid. p.xxv.

74 Cf.J.Hall, Poems, Cambridge, 1646, 145 p., p.62 "To my honoured friend, Thomas Stanley, Esq. on his Poems", et p.70: "To Mr Stanley after his return from France".

t'il), dans la veine de A Session of the Poets de Suckling, intitulé A Register of Friends⁷⁵, montre, en faisant le panégyrique des amis de l'auteur, la cohérence du groupe: Hammond, tout d'abord, est dit "oppressé par le malheur public" alors qu'il vient d'être fait allusion à la servitude dans laquelle est tombé le pays, Shirley, lui, est présenté comme ayant souffert de l'interdiction du théâtre par les puritains; Hall, bien que proche de la cause du Parlement est considéré comme ayant vécu "sans être taché par les crimes de ces temps rebelles et épicuriens" et comme étant "repentant, loyal et pieux à l'article de la mort"; Lovelace, est le héros qui s'est opposé les armes à la main à l'"Usurpateur" et dont "l'amour et la loyauté ont chanté les Gloires de [sa] Maîtresse et de [son] Roi; enfin Robert Bowman (dont Stanley a fait en France la connaissance) est commémoré comme celui qui "a osé se dresser contre l'oppression, en dépit des lois du Tyran"⁷⁶. L'attachement des membres du cercle de Stanley à la cause du Roi rend très plausible l'hypothèse selon laquelle le club se transforme bientôt en un ordre secret prêt à défendre la cause monarchique. Cette théorie, répandue chez les historiens de la littérature⁷⁷, est née de l'identification de plusieurs allusions à une *Armilla Nigra* (i.e., un ruban noir) portée par les amis de Stanley. C'est tout d'abord Hall qui explique à Hartlib dans une lettre datée du 20 avril 1647 que Stanley refusera à coup sûr de faire partie de l'académie qu'il projette:

Mr Stanley (qui est resté en province pendant assez longtemps) bien qu'on lui ait conféré la seconde place, (je veux dire le rang d'orateur)[dans l'académie], refusera la proposition pour la simple raison qu'il a formé le dessein d'une Armilla Nigra et qu'en vérité il ne sera pas un ripsaspis [i.e. un lâche qui abandonne son bouclier soit, au figuré, un lâcheur, N.D.T.]⁷⁸.

75 T.Stanley, The Poems, *ibid.* pp.355-366.

76 [...] *Then, though none more with publick opprest, a private Passion labour'd in thy brest;[...]* p.357 (à propos de Hammond), [...] *Thou didst step in, and prop the sinking stage,[...],Till barbarous Times did it and thee suppress.[...]* p.357 (à propos de Shirley), [...] *Then had'st thou liv'd untainted with the Crimes of those Rebellious Epecurian Times! [...]*, p.359, [...] *Repentant, Loyall, pious, at thy death.[...]*, p.360 (à propos de Hall) , [...] *But thy unbounded spirit did elude the cautio.n of that guilty multitude; There thou thy Love and Loyalty didst sing, The Glories of thy Mistris, and thy King.[...]*, p.360 (à propos de Lovelace), [...] *Who durst stand up, spight of the Tyrant's Lawes[...]*, p.362 (à propos de Bowman), in "A Register of Friends" *ibid.* pp.355-366.

77 Sur l'hypothèse d'un Ordre du Ruban Noir voir M.Flower, "Thomas Stanley (1625-1678): a bibliography of his Writings in Prose and Verse (1647-1743)", T.C.B.S., 1950, I II, p.140-141.

78 *Mr Stanley (who has been for a while in the country) though he was profered the second place (I mean orator) [in the academy] will not accept it by reason himself hath a design Armilla Nigra and forsooth he will not be a ripsaspis.* in A.Wood, Fasti Oxonienses, ed.Philip Bliss, 1815, vol.1, col.517.

C'est de nouveau Hall qui, dans une autre lettre à Hartlib, explique, non sans ironie, les raisons du refus de Stanley:

Si mon cher ami T.Stanley (qui est resté en province pendant assez longtemps) a enrôlé dans son formidable parti les inclinations des susdits gentilshommes, je n'aurai pas l'audace de mettre en balance notre domesticité ou le monde étranger et une telle communauté de noblesse⁷⁹.

C'est ensuite Shirley qui compose un sonnet "Sur un Ruban Noir" puis Giles Oldisworth qui porte sur sa copie des poèmes de Donne, en marge de l'épître à Sir Thomas Roe où il est question d'un ruban noir: "1646, Oct. 6", désignant peut être ainsi soit la fondation de l'ordre, soit son incorporation dans le cercle des Cavaliers⁸⁰. Le Ruban Noir symboliserait la sympathie que les membres de l'ordre ressentent pour les malheurs de leur monarque. On ignore cependant quel est le véritable but de Stanley; il se peut que ses intentions soient simplement de perpétuer en des temps troublés une noble poésie d'aristocrates loyaux vis-à-vis de leur Roi, il se peut aussi que son club serve de base à des complots royalistes dans une capitale qui est alors aux mains des puritains, mais il faut rappeler que c'est en 1646 qu'Oxford se rend aux troupes parlementaires et que Lovelace, par exemple, préfère à cette époque servir dans les armées de Louis XIV que de rester en Angleterre. Il est probable en réalité que le club du Ruban Noir soit une sorte d'académie littéraire privée qui compte dans ses rangs tout ce que la bonne société aristocratique a de poètes loyalistes. Il est si peu dangereux, d'ailleurs, que des partisans des parlementaires comme Hall ou Hartlib, connaissent son existence et entretiennent avec lui des relations courtoises.

En effet, les camps cavaliers et puritains ne sont pas aussi étanches qu'il y paraît parfois. Stanley et Hartlib projettent en même temps de fonder une académie; Hall a connaissance des deux projets. Tous veulent repousser les frontières du savoir et voient là l'avenir de la société du Commonwealth. En 1649, Hall imagine à son tour

⁷⁹ *If my dear friend T. Stanley ((who has been for a long time in the Country) had to his stupendous parts the foresaid Gentlemans Inclinations I durst be bold to challeng our domestick or the forreign world for such a Gemini of Nobility.* Ce texte appartient à l'ouvrage de G.H.Turnbull, "John Hall's Letters to Samuel Hartlib", RES, 1953, N.S.,IV, p.221-233. En mars 1646-7, Hall écrit à Hartlib et Stanle y est alors mentionné en connexion avec l'Académie envisagée par Hartlib.

⁸⁰ Cf J.Sampson. "A Contemporary Light upon John Donne", English Studies, 1921, vii.

un plan d'académie qu'il présente au Parlement et où il insiste sur l'importance de l'éducation et de l'apprentissage des mathématiques⁸¹. Après un intermède durant lequel il accompagne Cromwell dans ses guerres d'Ecosse, Hall s'engage, à partir de 1657, dans la tâche difficile de réunir le corps politique. Il semble que le cercle de Stanley, à cette époque, soit de plus en plus modéré. Andrew Marvell, le poète s'en rapproche alors, écrivant des dédicaces à Lovelace. L'arrivée de Marvell en marge du groupe signifie que l'heure de la fin du radicalisme politique a sonné. Marvell, en effet, est à la fois royaliste et sensible aux idées de certains parlementaires, comme le Comte de Northumberland partisan d'une république aristocratique. Pour Marvell comme pour Stanley, les masses sont incapables de comprendre des grands desseins, mais Marvell est sceptique quant à la maturité psychologique de ses amis cavaliers et critique leurs compagnies de buveurs. Le poème qu'il consacre à la mort au combat de son ancien patron, Villiers, n'a rien à voir avec celui écrit par Herrick sur le même thème⁸². Pour Marvell, ce décès est une affaire privée, et ne confère en rien une quelconque vertu civique à sa victime. Le poète est bien en train de chercher une voie médiane⁸³. Le cercle de Stanley, à travers les transformations qui l'affectent au cours de la période qui s'étend du règne de Charles Ier aux premières années de la Restauration, témoigne de l'évolution des idées qui a lieu alors dans les milieux littéraires. Il montre de surcroît qu'il est imprudent de faire des séparations trop rigides entre les groupes d'intellectuels sous prétexte d'affiliations politiques contradictoires. La vie des clubs et des académies embryonnaires de l'Interrègne reflète les ambiguïtés des auteurs dans une période troublée où la recherche d'une conciliation leur apparaît, à terme, comme la seule solution viable pour les intérêts du pays.

81 J.Hall, A Humble Motion to the Parliament of England concerning the Advancement of Learning and Reformation of the University, London, 1649.

82 Cf.A.Marvell, The Poems and Letters, Oxford:Clarendon Press, 1971, 2 vols., pp.415 et 454 et E.Herrick, "The New Charon", in Hesperides and Noble Numbers, Everyman's Library (édition utilisée), London. ed E.Rhys, pp.395-6.

83 Nous sommes redevables à David Norbrook de nous avoir indiqué l'existence de la *Fleece Tavern* et d'avoir montré au colloque de Sheffield de juillet 1992 l'influence sur Andrew Marvell qu'a pu avoir le cercle de Samuel Hartlib.

b. Les contacts avec l'émigration.

Pour beaucoup de Cavaliers, la solution de rester à Londres pendant l'Interrègne et de composer avec le gouvernement du Commonwealth, en s'inventant, éventuellement dans la clandestinité, une vie culturelle bien à eux, est considérée comme impraticable. Nombreux sont ceux qui choisissent de s'exiler en France avec la Cour de la Reine Henriette-Marie et du Dauphin. En 1645, la plupart des écrivains Cavaliers ont franchi la Manche: Endymion Porter, Sir William Waller, Sir John Denham, Richard Lovelace, Davenant, Killigrew, Sir Kenelm Digby, William Crasham, Abraham Cowley, John Cosin, Sir Edward Hyde, Thomas Hobbes et bien d'autres encore⁸⁴...En réalité, les contacts avec la France étaient déjà multiples dans les années 1630, le Grand Tour des aristocrates passait par là, et la souveraine qui venait de ce pays, avait encouragé les flux de personnes cultivées et bien nées entre la France et l'Angleterre. De plus, comme le suggère John Stoye⁸⁵, Paris est alors paradoxalement plus proche de Londres que ne le sont les provinces de l'ouest ou du nord de la péninsule britannique. Paris, pendant l'Interrègne anglais, devient le centre intellectuel privilégié des Cavaliers. Les allées et venues constantes des hommes et du courrier entre les deux villes font de certaines maisons de la capitale française de véritables prolongements à l'étranger des centres de culture et de débats londoniens. Le journal privé de John Evelyn⁸⁶ donne une assez bonne idée de l'intense circulation qui a lieu pendant cette période de part et d'autre de la Manche. Evelyn se rend en effet trois fois à Paris à la fin du règne de Charles Ier et au début de la période cromwellienne: de 1643 à 1644, de 1646 à 1647 et de 1649 à 1651. La première fois, il visite la ville en touriste et fait part de ses enthousiasmes à son lecteur, lors du second séjour, il entretient des rapports étroits avec la Cour du Prince de Galles à

84 G.Parry, The Seventeenth Century. The Intellectual and Cultural Context of English Literature, 1603-1700, Longman: London, 1989, pp.90-1.

85 J.Stoye, English Travellers Abroad 1604-1667, Yale University Press: New Haven and London, Revised Edition, 1989, p.309.

86 J.Evelyn, The Diary of John Evelyn, Everyman's Library (édition utilisée), London. 1925. 2 vols., 406 et 377 pp.

Saint-Germain-en-Laye⁸⁷; de 1647 à 1649, il retrouve ses habitudes à Londres en même temps qu'une chambre à Middle Temple et fréquente les cabinets de peinture et les cercles de collectionneurs (comme Endymion Porter, ex-Gentilhomme de la Chambre du Roi, qui lui aussi fait l'aller-retour entre la France et l'Angleterre, ou encore le Comte et la Comtesse d'Arundel) et les cercles de médecins qui s'intéressent comme lui à l'anatomie. Lorsqu'il retourne en France en juin 1649, il est très introduit auprès de la Cour en exil et se met à profiter de tout ce que Paris peut offrir d'activités intellectuelles. A la date du 21 Octobre 1649 figure l'entrée suivante:

*Je suis allé écouter le cours du Dr D'Avinson au jardin médical, et voir son laboratoire; ce gentilhomme étant Préfet de cet excellent jardin ainsi que Professeur de Botanique*⁸⁸.

Le 19 novembre de la même année, il offre un premier témoignage de l'existence d'une communauté intellectuelle anglaise à Paris:

*J'ai rendu visite à Mr Weller où j'ai rencontré le Dr Holder, un théologien anglais de la Sorbonne, nous nous sommes lancés dans un discours sur la religion*⁸⁹.

Le 7 septembre 1651, lors du troisième séjour, il rend visite à Thomas Hobbes et voit de ses fenêtres défiler comme à la parade le jeune Louis XIV et sa Cour. Lorsqu'il rentre de nouveau en Angleterre, il reprend contact avec les cercles philosophiques de son pays d'origine, rencontrant le théologien Alexander Rosse (justement un contradicteur de Hobbes), le mathématicien Oughtred ou encore le fameux virtuoso Kenelm Digby, lui aussi habitué des cercles parisiens⁹⁰. Si les personnes physiques se déplacent ainsi facilement, il est bien évident que les idées se déplacent avec eux plus

87 Cf. *Diary*, *ibid.*, p 242: le 10 juin 1647, Evelyn visite la Cour de Saint-Germain et obtient de John Earle, chapelain du Prince, que se dernier vienne le marier à Paris en la chapelle anglicane privée de Sir Richard Browne.

88 Cf. *Diary*, *ibid.*, p 252: *I went to hear Mr D'Avinson's lecture in the physical garden, and see his laboratory, he being Prefect of that excellent garden and Professor Botanicus.*

89 Cf. *Diary*, *ibid.*, p 253: *Visited Mr Weller, where meeting Dr Holder, an English Sorbonne Divine, we fell into some discourse about religion.*

90 Cf. *Diary*, *ibid.*, p. 285, p.286, p.288: *1st February 1653: Old Alexander Rosse (author of Virgilius Evangelisans and many other little books) presented me with his book against Mr Hobbes's Leviathan. 17th August 1654: I went to visit Mr Hyldiard at his house at Horsley (formerly the great Sir Walter Raleigh's), where met me Mr Oughtred, the famous mathematician; he showed me a box, or golden case, of divers rich and aromatic balsams, which a chymist, a scholar of his, had sent him out of Germany. 6th April 1654: Come my Lord Herbert, Sir Kenelm Digby, Mr Denham, and other friends, to see me.*

facilement encore. La discussion philosophique entre les Français et les Anglais n'est pas ralentie par les événements liés à la guerre civile mais est au contraire renforcée. Henry More, le platonicien de Cambridge, vient alors lire Descartes au Jardin du Luxembourg. Le Journal de John Evelyn, laisse deviner en outre que les idées de Hobbes discutées d'un côté de la mer par Evelyn avec leur auteur lui même, sont redébattues par la suite dans les maisons privées londoniennes auprès de philosophes restés en Angleterre⁹¹.

Paris est un centre de formation intellectuelle incomparable; avec la multiplicité de ses chantiers, il constitue une des plus belles écoles d'architecture dont les étudiants architectes anglais puissent rêver. Ses académies d'équitation, comme celle de Del Camp où Evelyn rencontre le 13 mars 1650 la fine fleur de la noblesse anglaise et française, sont reconnues partout en Europe. Ses cours de médecine, sont également très courus et ses cabinets de curiosités et ses cabinets de peinture sont d'une richesse inouïe. Enfin, Paris est le paradis des bibliophiles car les métiers du livre (imprimeurs, graveurs, relieurs) y fleurissent et les coûts de production y sont moindre qu'à Londres. Richard Browne, John Evelyn, Christopher Lord Hatton et Kenelm Digby⁹², y acquièrent leurs bibliothèques. En 1649, Hatton, par exemple, acquiert lui même ses livres à Paris tandis qu'il fait venir de Londres les ouvrages achetés pour lui par le tuteur de son fils. Des circuits du livre nouveaux se mettent donc en place entre l'Angleterre et la France qui accélèrent la circulation des idées.

La communauté anglaise de Paris est de surcroît très soudée et très active. Il existe tout d'abord des lieux proprement britanniques où les exilés ou simplement les voyageurs, se rencontrent entre eux. C'est par exemple cette poste de la rue Quincampoix où le courrier part pour l'Angleterre les mercredis et les samedis et arrive les mardis et les jeudis. C'est encore ce café anglais rue de la Boucherie dans le Faubourg St Germain où Edward Browne le 26 mai 1664, après avoir assisté au cours

91 Rosse et Oughtred sont tous deux de vifs opposants de Hobbes.

92 La bibliothèque de Digby restera cependant en France quand ce dernier repartira en Angleterre car elle est si riche que Louis XIV la confisque purement et simplement. Elle fait aujourd'hui partie du fonds de la B.N.

de mathématiques de Blondel à cinq heures et à celui de Roberval à six, "emmène deux gentilshommes français [...], afin qu'ils puissent goûter de la bière, du café et du chocolat"⁹³. Un autre groupe d'étudiants a d'ailleurs pris l'habitude de se réunir dans ce même café sous le haut patronage de Mr Wilson quelque temps auparavant⁹⁴. Au total, la vie intellectuelle de la petite communauté en exil est très intense: c'est à Paris que Hobbes écrit le De Cive et le Léviathan, c'est aussi à Paris que la coterie des Cavaliers apprend à se renouveler en puisant à de nouvelles sources d'inspiration, que ce soit dans le domaine du théâtre ou dans celui de la poésie ou de la musique. Il est même possible de suggérer que la libération des impératifs de la lourde étiquette et des codes culturels de la Cour caroline donne aux oeuvres un ton plus libre⁹⁵.

La communauté anglaise en exil n'a pas dans sa totalité attendu la Restauration pour rentrer en Angleterre. En fait, à partir du Protectorat, certains font le choix de composer avec Cromwell afin d'obtenir un retour à une certaine normalité, c'est pourquoi dès 1649, intellectuels du camp des vaincus et intellectuels du clan des vainqueurs se retrouvent et mettent en commun leurs talents pour reconstruire le pays. Il convient ici de revenir un peu en arrière pour comprendre les transformations qui ont affecté le pays sous la règle puritaine et pour percevoir quel contexte culturel est celui que découvre par exemple Thomas Hobbes lorsqu'il rentre à Londres en 1651.

2. Les conséquences intellectuelles de la guerre civile dans l'"autre camp".

a. Les conséquences de la suppression de la censure.

Les années 1640 voient éclater le système de censure de la période Stuart. Le conflit latent entre la compagnie des libraires et les cours royales dispensatrices de

93 "carried two French Gentlemen with mee to the Coffy house, that they might tast of some English beere and Ale, Coffe, & Chocolate." in G. Keynes, ed., Journal of a Visit to Paris in the Year 1664, by Edward Browne, M.D., F.R.S., P.R.C.P., London 1923, 5. Le passage de Browne à Paris est bien analysé par R. Iliffe dans "Foreign Bodies: 'Strangers', Natural Philosophy and Restoration London", in M. Biagioli and J. Martin, Science and Etiquette in Early Modern Europe, University of California Press, à paraître.

94 Cf. Sloane MS.179a. Fo.8, cité par Stoye (ibid.).

95 Cf G. Parry, ibid., p.90: Cowley compose à Paris son recueil de poèmes intitulé The Mistress et dont le ton est très libre. Davenant y écrit également son poème héroïque Gondibert où se reflètent les discussions sur les principes de critique littéraire qu'il a eues avec Hobbes.

lettres patentes, atteint en 1641 une intensité jamais connue. Derrière le système des patentes, c'est en réalité la prérogative royale qui est remise en question. En 1637, les pamphlétaires William Prynne, John Bastwick, Henry Burton, et John Lilburne, en rédigeant des tracts non-licenciés visant l'épiscopat anglican, contraignent Charles Ier à prendre des mesures extrêmes d'une sévérité allant jusqu'à la sauvagerie. L'opinion se mobilise alors contre les prélats et le 3 novembre 1640, le Long Parlement est convoqué. Ce dernier décide la chute de Laud et de Strafford, les ministres du roi. En 1641, la Cour de la Haute Commission est abolie, faisant cesser la censure ecclésiastique, puis c'est le tour de la chambre étoilée qui disparaît également. Privé du fonctionnement de la moitié des institutions du système censorial, le monopole de la compagnie des éditeurs commence à vaciller et finalement s'écroule. Les autres monopoles en amont de la production du livre, celui de la collection des matériaux nécessaires à la fabrication du papier, par exemple, sont ruinés à leur tour. La conséquence immédiate de cette "révolution" est la multiplication des presses et une rage de publication toute nouvelle. Tout ce qui n'avait pas pu être publié jusque là paraît enfin: livres scientifiques comme ceux de Harriot ou de Gilbert, mémoires de Cour et histoires contemporaines, ouvrages traitant de l'histoire des rois d'Angleterre, livres de nouvelles, textes concernant des affaires d'Etat, pamphlets divers, livres étrangers de philosophie, de science et de théologie, ouvrages et almanachs astrologiques, oeuvres littéraires enfin; c'est un véritable raz-de-marée qui s'abat sur les librairies du royaume⁹⁶. Le vent de liberté qui souffle touche les intellectuels qui se font les apologues de l'émancipation de la censure et qui, lorsqu'en 1643, le Parlement essaye de revenir sur les récents acquits, se mobilisent. En novembre 1644, Milton publie son Areopagitica⁹⁷ dont l'objet est de montrer que la liberté d'expression est un don nécessaire à la vie et au progrès de la Nation. En 1645, le Niveleur John Lilburne se livre à une attaque en règle de la compagnie des éditeurs.

96 Voir, pour plus de précision sur les textes en question, l'article de C.Hill intitulé "Censorship and English Literature", in The Collected Essays of Christopher Hill, vol.1, Writing and Revolution in 17th Century England, Harvester Press, Brighton, 19 ,pp.32-71.

97 Edition utilisée: C.E.Vaughan (ed.), Areopagitica and Other Prose Works of John Milton, Everyman's Library. London. 1927, 306p.

L'enjeu de la liberté d'expression est grand, en effet, la multiplication des pamphlets, sur les prélats mais aussi sur les prérogatives du Parlement et sur une théorie du contrat social, crée les conditions d'un débat public. De 1640 à 1643-4, les pamphlets prenant la défense du Parlement comme ceux de Henry Parker et de William Prynne, s'opposent aux pamphlets royalistes de Henry Ferne et de Sir Dudley Digges⁹⁸. Dans la ville de Londres, les discussions vont bon train. Sir John Spelman compare alors les londoniens aux citoyens de la cité d'Abdera qui

*entendant une étrange tragédie pleine de desseins séditieux, devinrent à ce point frénétiques que, pendant plusieurs jours, ils ne firent rien d'autre que rejouer cette même tragédie dans leurs rues, avec des gestes furieux*⁹⁹.

L'opinion publique est prise au sérieux par les deux camps, la couronne et le parlement. Les clubs cavaliers sont bientôt pris à parti par les prêcheurs qui cherchent à manipuler leurs concitoyens. Ainsi, le pamphlet de John Goodwin qui est publié en 1643 sous le titre Anti-Cavaliérisme¹⁰⁰, vise expressément John Suckling et ses amis de la *Bear Tavern* et les critique pour leur immoralité. En cette même année 1643, le Parlement s'émeut de la guerre des pamphlets et, prenant en compte à son tour l'importance de la presse dans la formation de l'opinion publique, choisit d'exercer sa propre censure. Le préambule de l'ordonnance qu'il produit à ce propos le 14 juin 1643 fait état de ce que "de nombreux travaux mensongers...scandaleux, séditieux et calomnieux" ont été publiés récemment, "à la grande diffamation de la Religion et du gouvernement"; de ce que de nombreuses imprimeries privées ont été créées et que "certains membres de la compagnie des éditeurs" ont outrepassé leurs droits. L'ordonnance prévoit, entre autres clauses,

...qu'aucun livre, etc., ne sera à partir de maintenant imprimé ou mis en vente qu'il ne soit approuvé ou autorisé par une personne ou des personnes ayant été désignées

98 Cf. "The Law of Nature: Henry Parker", chap 3 de W.Waller (ed.), Tracts on Liberty in the Puritan Revolution 1638-1647, 3 vols, Octagon Books, New York, 1979, vol.1, pp.23-29.

99 *...hearing a strange tragedy full of seditious designs, they were all stricken into such a fit of Phrensie, That for many dayes after, they did nothing but act the same Tragedy, with furios gestures in their streets.* in J.Spelman, *View of a Printed Book*, London, 1643, cité par aller, *ibid.*, p.26.

100 Cf. "The Call for Popular Resistance: John Goodwin", chap.4 de W.Waller, *Ibid.*, pp.30-32.

*par l'une ou l'ensemble des deux Chambres pour les permissions d'imprimer en question*¹⁰¹.

Le gouvernement assure par ce texte son appui à la compagnie des éditeurs afin que cette dernière puisse maintenir ses droits de censure et d'impression. C'est en fait la compagnie des éditeurs elle-même, effrayée par la prolifération des textes sans permission d'imprimer, qui a réclamé de telles mesures par une Remontrance envoyée au parlement en avril et mettant en avant le désordre régnant dans les rues de Londres. La demande rencontre un terrain favorable car la Chambre des Communes est déjà sensibilisée au problème: dès 1641, elle a mis en place un comité sur la restriction de la liberté de la presse car elle s'inquiète de la mise sur la scène publique par les pamphlets des discussions qui prennent place en son sein à Westminster. Les pamphlétaires visés par le gouvernement sont cependant essentiellement, en 1643, les royalistes et les écrivains favorables aux prélats. Pourtant, même les auteurs favorables au parlement tels Milton, prennent la défense de la liberté d'expression et expriment l'idée que les censeurs partisans du Parlement ne valent pas mieux que les évêques. Signe de l'inertie que rencontre l'application de la censure parlementaire (à peine dix pour cent des pamphlets recensés par Thomason sont inscrits au registre des libraires après 1643¹⁰²), l'ordonnance de 1643 est reprise en septembre 1647, interdisant la publication de textes n'ayant pas obtenu de permission. Cette nouvelle réglementation ne connaît d'ailleurs qu'un succès limité faute de moyens. Au total, de 1640 à 1660, date du retour d'une stricte censure coïncidant avec le retour de l'armée à Londres, le pays et surtout la capitale, connaissent une période de liberté de publication et de discussion sans précédent. Les conséquences de cette libéralisation sont grandes sur le plan intellectuel et politique.

b. Le Rota Club de Harrington

101 *...that no book, etc. shall from henceforth be printed or put to sale, unless the same be first approved and licensed by such person or persons as both or either of the said Houses shall appoint for the licensing of the same;*

102 George Thomason est un gentilhomme qui a constitué une impressionnante collection de tous les tracts qu'il a pu acquérir durant la guerre civile et l'Interrègne. Cette dernière fait actuellement partie des fonds de la British Library. Voir G.K.Fortescue, Catalogue of the pamphlets, books, newspapers and manuscripts relating to the civil war, the commonwealth and restoration 1640-1661, 2 vols, collected by George Thomason, London, 1908.

Dans les années qui ont suivi la mort de Cromwell et précédé la Restauration, années confuses où le pouvoir était entre les mains de l'armée et du Parlement familièrement appelé "Parlement Croupion", un club se réunit dans un Café de Westminster; il a été fondé par James Harrington, un théoricien Républicain désireux d'obtenir, par l'art de la discussion, l'assentiment de ses contemporains pour des projets de réforme politique. Ces projets avaient été exposés dès 1656 dans un livre intitulé The Commonwealth of Oceana et avaient pour but l'instauration d'une République dirigée par un Sénat aristocratique et une Assemblée populaire proposant les lois (la composition de ces deux chambres étant régulièrement renouvelée). Dans cette République, la propriété aurait été "équilibrée", selon le vocabulaire de celui qui la projetait. Pour réaliser leur utopie, Harrington et ses amis politiques (John Wildman et Henry Neville) commencent par écrire des pamphlets puis forment en 1659 un premier club républicain dans Bow Street afin de promouvoir dans un premier temps leurs idées au Parlement. Ce groupe de pression laisse finalement la place à un club plus ouvert, voué au débat public, lorsque Neville perd son influence à la Chambre des Communes et que l'Armée et le Parlement voient leur pouvoir de législation s'amenuiser. John Aubrey rend compte du succès des réunions qui ont alors lieu dans le Café de New-Palace Yard:

Si bien qu'en l'année 1659, au début du premier trimestre scolaire, il [Harrington] tenait réunion chaque soir à [ce qui était alors] the Turke's Head, dans New Pallace-Yard, où l'on avait fabriqué à dessein une table ovale avec un passage au milieu afin que Miles puisse servir le café. Autour de cette table s'asseyaient les disciples, et les Virtuosi. Les Discours qui étaient tenus là étaient les plus ingénieux et les plus intelligents qu'il m'ait été donné d'entendre ou d'espérer entendre, et ils étaient donné là avec l'enthousiasme le plus grand: les arguments du parlement paraissaient plats à côté de ce que l'on entendait là. Nous avions en ce lieu (très formellement) une urne et nous votions sur la façon dont les choses devaient être menées, en guise de débat. La salle était pleine chaque soir autant qu'il était possible de la remplir.¹⁰³

103 *In so much that, anno 1659, the beginning of Michaelmas terme., he had every night a meeting at the (then) Turke's head, in the New Pallace-Yard, where was made purposely a large oval-table, with a passage in the middle for Miles to deliver his coffee. About it sate his Disciples, and the Virtuosi. The Discourses in this Kind were the most ingeniose, and smart, that ever I heard, or expect to heare, and bandied with great eagernesse: the Arguments in the Parliament howse were but flatt to it. Here we had (very formally) a Ballotting Box, and balloted how things should be caried, by way of tentamens[experiment]. The room was every evening full as it could be cramm'd.*
in J.Aubrey, Brief Lives, Ibid., p.209.

Si l'on en juge par l'étymologie et par certaines pratiques, Harrington s'inspire d'abord pour son club du modèle italien. En effet, l'idée d'un dispositif tournant (rota= roue) pour recueillir les votes est inspirée des élections papales et les boules déposées dans les urnes pour le ballottage ont pour prédécesseurs celles utilisées à Venise à l'imitation de l'antiquité. En ce qui concerne l'influence anglaise, il est également probable que le cercle du *Great Tew* a constitué un autre modèle pour Harrington dont la tolérance bien connue n'est pas sans rappeler celle des amis de Lucius Cary. Par ailleurs, si l'on remonte au règne de Jacques Ier, le Mermaid Club est assurément un précédent autochtone dont il faut tenir compte. La Mermaid partage en effet avec le Rota, toutes choses égales par ailleurs, la caractéristique d'être un club privé en partie littéraire, où des sujets relevant des discussions parlementaires publiques sont abordés. Enfin, il est à noter que le Rota Club est un Café et que les Cafés sont depuis sept ans les lieux de prédilection de la bonne société londonienne¹⁰⁴. Ils ont été mis à la mode par les puritains qui entendent par ce moyen lutter contre l'alcoolisme de leurs contemporains. Le Café est en train de supplanter la taverne en tant que lieu de rencontre de la population aisée et "civilisée". Pepys, d'ailleurs, n'appelle pas autrement le Rota Club que "le Café".

Le public présent chez Miles, à l'enseigne de "la tête de Turc" est de deux natures: il y a les membres du club et il y a les simples spectateurs ou auditeurs. Les membres de la première catégorie payent un droit de participation, tel Pepys qui le 9 Janvier 1659 écrit dans son journal: *Alors je me rendis avec Muddiman au Café, et donnai 18 d. afin de faire partie du club*¹⁰⁵. Le récit de Wood dans sa *Vie de Harrington* permet de reconstruire en partie la compagnie des habitués du Rota:

Ils avaient là une urne et votaient sur la façon dont les choses devaient être menées en matière de débat; ce qui, n'étant pas en usage ou même connu en Angleterre auparavant faisait que la salle était très pleine chaque soir; en sus de Mr Harrington et de Henry Nevill, qui furent les premiers membres de ce club, il y avait Cyriack

104 Voir à ce propos l'article de John Aubrey, *Ibid.*, sur Sir Henry Blount p.132. Blount, qui était l'ami de Aubrey, était un royaliste puritain très amateur de Cafés. Il était le visiteur régulier de Chez Farre, le café à l'enseigne de l'arc-en-ciel ouvert en 1657 près de Inner Temple Gate.

105 9 January 1659:

Thence I went with Muddiman to the Coffee-house, and gave 18d. to be entered of the club. S.Pepys, *Diary*, *ibid.*, vol.1, 1659.

Skinner, le fils d'un Mercier londonien, un jeune gentilhomme ingénieux, et un étudiant de John Milton dont Skinner tint parfois la chaire; le Major John Wildman, Charles Wolseley du Staffordshire, Roger Coke, auteur du Survol des Quatre derniers Règnes, William Poultney, par la suite fait Chevalier, qui fut parfois Président; John Hoskyns, John Aubrey, Maximilian Pettie de Testworth dans l' Oxfordshire, un homme très capable dans ce domaine et qui avait plus d'une fois fait partie du bureau des conseillers d'Oliver Cromwell, Michael Mallet, Philip Carteret de l'Ile de Guernesey, Francis Cradock un marchand, Henry Ford, le Major Venner, Thomas Marriett du Warwickshire, Henry Croone, un médecin, Edward Bagshaw de Christchurch, et quelquefois Robert Wood de Lincoln College, et James Arderne, alors ou peu de temps après théologien, ainsi que de nombreux autres, outre les adversaires et les auditeurs importants. Le Dr William Petty était un homme du Rota club, et venait parfois ennuyer Harrington dans son club,¹⁰⁶

Les vingt et un membres que permettent d'identifier Wood, Pepys et Aubrey¹⁰⁷, appartiennent à une élite politique et universitaire. Trois sont des politiciens éminents: Harrington lui même, membre du Conseil Privé extraordinaire du défunt Charles Ier, John Wildman, *leader* Niveleur des années 1640, et Henry Neville, membre du Conseil d'Etat du Parlement Croupion et parlementaire. Deux sont des officiers de l'armée, agitée alors par un mouvement démocratique. Cinq sont des gentilshommes de la *gentry*, Six appartiennent au monde de l'université, deux sont médecins, deux autres marchands et un autre haut fonctionnaire (Pepys, alors au début de sa carrière). Les simples auditeurs, de leur côté, sont nombreux car les séances sont ouvertes à tous. De fait, ce public est extrêmement varié socialement puisqu'on peut y apercevoir aussi bien le Comte de Tyrconnel que Pepys ou Aubrey (avant que ces derniers ne s'inscrivent sur les listes de Harrington) ou encore les nombreux militaires prenant leurs quartiers en ville durant cette période. Parfois, rançon de l'ouverture au public, la

106 *They had a balloting box and balloted how things should be carried by way of tentamens; which not being used or known in England before for this purpose, the room every evening was very full; Besides Harrington and Henry Nevill, who were the prime men of this club, were Cyriack Skinner, a Mercer's son of London, an ingenious young gentleman, and schollar to John Milton, which Skinner sometimes held the chair; Major John Wildman, Charles Wolseley of Staffordshire, Roger Coke, author of the Detection of the four last Reigns, William Poultney, afterwards a Knight, who sometimes held the chair; John Hoskyns, John Aubrey, Maximilian Pettie of Testworth in Oxfordshire, a very able man in these matters, and who had more than once turned the council board of Oliver Cromwell, Michael Mallet, Philip Carteret of the Isle of Guernesey, Francis Cradock a merchant, Henry Ford, Major Venner, Thomas Marriett of Warwickshire, Henry Croone, a Physician, Edward Bagshaw of Christchurch, and sometimes Robert Wood of Lincoln College, and James Arderne, then or soone after divine, with many other besides antagonists and auditors of note. Dr William Petty was a Rota-man, and would sometimes trouble Harrington in his club; in A. Wood, Life of James Harrington, p.*

107 Cf pour Aubrey et Wood les références déjà citées et pour Pepys le récit de sa visite du 10 Janvier 1659.

tranquillité des débats est perturbée par l'irruption inopinée de visiteurs indésirables et passablement éméchés, Wood en témoigne:

... et un certain Stafford, gentilhomme du Northamptonshire, qui avait l'habitude de venir en auditeur, vint parmi eux un soir avec sa bande, tous très ivres au sortir de la taverne, et lui et ses compagnons se mirent à prendre très directement à parti la Junte, et à déchirer leurs ordres du jour et leurs minutes. Les soldats qui d'ordinaire venaient là en tant qu'auditeurs et spectateurs leur auraient fait descendre à coup de pieds les escaliers mais la modération et la persuasion de Mr Harrington les retint¹⁰⁸.

A l'intérieur du club, cependant, tout a été prévu pour un fonctionnement très codifié. Le texte qui précède atteste par exemple que des minutes sont tenues (vraisemblablement par un secrétaire) et le texte de Wood indique qu'un Président est élu pour régler le déroulement des séances. Le pamphlet de Harrington intitulé the Rota, extrait de The Art of Lawgiving, expose plus complètement encore les pratiques du club, sans doute pour ceux qui voudraient se joindre aux habitués du Rota:

Au Rota Club, le 20 Décembre 1659.

Il a été résolu que l'on a besoin d'un Proposeur, et que l'on a besoin de lui pour proposer un modèle d'Etat Libre ou de communauté égale, en détail, afin que ce dernier soit plus amplement débattu par cette Société, et qu'en bon ordre cela soit ensuite imprimé.

Il a été résolu que le débat proposé sous forme imprimée serait d'abord lu et ensuite discuté par clauses.

Il a été résolu, qu'une clause serait lue durant la nuit et que le débat la concernant ne serait pas lancé plus tôt que lors de la soirée du lendemain.

Il a été résolu que l'on demandera à ceux qui débattront, d'apporter avec eux leurs Questions ou leurs Objections contre la Clause sujet du débat, s'ils le jugent bon par écrit.

Il a été résolu que la Clause ayant été suffisamment débattue, elle serait mise en ballotage dans une urne afin que l'on ne puisse déterminer qui a voté quoi et que l'on ne se mêle pas du gouvernement de ces Nations, mais que l'on puisse tout de même connaître le jugement de cette Société sur la forme du gouvernement populaire dans l'abstrait ou secundum artem.¹⁰⁹

108 ... and one Stafford, a gentleman of Northamptonshire, who used to be an auditor, did with his gang come among them one evening very mellow from the tavern, and did much affront the Junto, and tore their orders and minutes. The soldiers who commonly were there as auditors and spectators, would have Kicked them down stairs, but Harrington's moderation and persuasion hindred them. Wood, *Ibid.*, p., l'épisode est également raconté, pratiquement dans les mêmes termes par Aubrey, in Lives, *Ibid.*, p.305.

109 *At the Rota. Decem.20.1659*

Resolved, that the Proposer be desired, and is hereby desired to bring in a Model of a Free State, or equal Commonwealth, at large, to be farther debated by this Society, and that in Order thereunto it be first Printed.

Resolved, that the Model being proposed in Print, shall be first read, and then debated by Clauses.

On est frappé par la volonté de "civiliser" les débats, de donner aux membres du club le temps de réfléchir et de rendre impossible les interruptions grossières des orateurs par le public. La défiance de l'oral et la foi dans les vertus de l'écrit, et même de l'imprimé, est un autre trait caractéristique qui rend le ton du club très académique, voire pédant. La procédure du vote par ballotage au moyen d'une urne, telle qu'elle est expliquée par Wood, n'est, semble-t-il, utilisée que lorsqu'il y a un doute sur l'opinion de la majorité lors des acclamations requises après la lecture d'une motion; la pratique de l'acclamation est confirmée par le témoignage de Pepys à propos de la séance du 17 janvier 1659¹¹⁰. L'aspect formel des règles, la volonté évidente de transformer le club en modèle d'institution politique, font du Rota un véritable Parlement amateur. Il ne faudrait cependant pas imaginer que le Café de Westminster ambitionne de dicter sa conduite au Parlement réel sur des points précis, ni moins encore qu'il veuille renverser ce dernier. Harrington a pour seul dessein, en tant que personne privée, de faire connaître ses théories au sein de l'opinion publique. Le Rota Club est en réalité avant tout une sorte de théâtre et sert à débattre des vues déjà exprimées dans l'utopie d'Oceana imaginée par Harrington lui-même et à en faire la publicité. L'ouvrage propose que la Nation soit gouvernée par un Sénat renouvelable par tiers chaque année. Aucun magistrat, élu par ballotage, ne doit, dans les termes de cette proposition, rester en place plus de trois ans. La plupart des membres du Parlement est hostile à cette doctrine, défendue seulement par Henry Neville (membre du Rota Club et du Conseil d'Etat) et une dizaine d'autres parlementaires. Harrington craint à cette époque que les tendances oligarchiques du Parlement Croupion n'occasionnent un retour de la monarchie et défend ses idées avec énergie. Pepys le 14 janvier 1659 atteste que d'autres livres de Harrington que le Commonwealth of Oceana sont discutés chez Miles, ainsi The Art of Lawgiving¹¹¹ dont les chapitre II et III théorisent sur les problèmes liés au concept de propriété:

*Rien à faire au bureau. Je partis avec mon épouse et la laissai au marché, et je me rendis moi-même au Café où j'entendis un argument extrêmement intéressant contre l'assertion de Harrington selon laquelle un excès de propriété serait le fondement de tout gouvernement.*¹¹²

Les arguments historiques utilisés pour traiter de l'équilibre de la Nation considéré comme un idéal absolu pour la réforme (arguments repris parfois des penseurs de la période précédente comme Bacon, Raleigh ou Selden) sont l'occasion de controverses animées et érudites; le 17 janvier 1659, Pepys assiste à l'une d'entre elles:

Resolved, that a Clause being read over Night, the Debate thereupon begin not at the sooner till the next Evening.

Resolved, that such as will debate, be desired to bring in their Queries upon, or Objections against the Clause in Debate, if they think fit in writing.

Resolved, that Debate being sufficiently had upon a Clause, the question be put in the Balloting-box, not any way to determine of, or meddle with the Government of these Nations, but to discover the Judgment of this Society, upon the form of Popular Government, in Abstract, or Secundum Artem. in J.Harrington, "The Rota", Works, p.621.

110 Voir citation infra.

111 Cf. The Art of Lawgiving, in Pocock (e.), Political Works of James Harrington, pp.606-10, texte repris dans A.Hughes and W.R.Owens(eds.), Seventeenth-century England: A Changing Culture, vol.1, Totowa, New Jersey, Barnes and Noble, 1981, voir spécialement les pp.239-243.

112 14 January 1659:

*Nothing to do at our office. I went with my wife and left her at market, and went myself to the Coffee-house and heard exceeding good argument against Mr Harrington's assertion that over-balance of propriety was the foundation of government. S.Pepys, Diary, *Ibid*.*

113 Pour une vision synthétique de la pensée de Harrington, on renverra à l'article de R.H.Tawney, "Harrington's Interpretation of his Age", Proceedings of the British Academy, XXVII, 1941, repris

*Au Café et j'entendis un très bon discours; c'était en réponse à une réponse de Harrington, qui affirmait que l'état du gouvernement romain n'était pas celui d'un gouvernement fixe, et que par conséquent il n'était pas surprenant que l'équilibre de la propriété était dans une main et celui du pouvoir de commander dans une autre, impliquant cependant toujours une situation de guerre. Mais Ballat soutint qu'il s'agissait d'un gouvernement solide; Ainsi a-t'il été décidé que demain les opposants devraient prouver que l'équilibre de la propriété était dans une main et celui du pouvoir de commander dans une autre.*¹¹⁴

Les discussions du Rota sont marquées, outre par la réflexion historique, par le nouveau climat intellectuel où le développement de la philosophie expérimentale en vogue joue un rôle de plus en plus important. Harrington lui même marque un intérêt certain pour les sciences naturelles et compare son travail d'analyse politique à celui de ses confrères naturalistes¹¹⁵. Parmi les hommes du Rota, cinq personnalités appartiendront plus tard à la Société Royale: John Aubrey, Samuel Pepys, Philip Carteret, Henry Neville et William Petty. Ce dernier est d'ailleurs très actif dans les débats de chez Miles et y introduit, pour l'étude de la politique et de l'économie, des méthodes quantitatives dont il est l'inventeur:

*Sir W.Petty était un homme du Rota, et embarrassait Mr James Harrington avec ses proportions arithmétiques, réduisant la Politique à des chiffres*¹¹⁶,

témoigne Pepys.

Tous ces débats, cependant, ne débouchent sur rien car, comme il a été dit plus haut, le Parlement est hostile aux réformes qu'on veut lui imposer. Harrington est conscient de son impuissance et il réunit un comité formé de huit personnalités du monde politique pour aller plus loin. Le comité compte quatre membres du Rota: Harrington, Neville, Wildman et M.Petty. Il comprend aussi Matthew Wren et surtout Prynne. Ce dernier, puritain convaincu, a été membre de la Chambre Etoilée de Charles 1er; il a

dans A.Hughes and W.R.Owens(eds.), *Seventeenth-century England: A Changing Culture* (Ibid.Vol.2, pp.211-227).

114 17 January 1659:

To the Coffee club and heard very good discourse; it was in answer to Mr Harrington's answer, who said that the state of the Roman government was not a settled government, and so it was no wonder that the balance of propriety was in one hand and the command in another, it being therefore always in a posture of war; but it was carried by Ballat that it was a steady government; though it is true by the voices, it had been carried before that it was an unsteady government. So tomorrow is to be proved by the opponents that the balance lie in one hand and the government in another. in Pepys, Diary, Ibid., p. 115

115 Cf J.Harrington, *The Mechanics of Nature*, in *Works*, *ibid.*

116 *Sir W.Petty was a Rota man, and troubled Mr James Harrington with his Arithmetically proportions, reducing Politie to Numbers.* in Aubrey, *Lives*, *Ibid.*,p.305.

été emprisonné et torturé pour avoir attaqué dans ses libelles le théâtre de la Cour, les évêques et la politique de Laud. La présence de Prynne dans le comité pose la question du rapport existant entre le Rota Club et les puritains. Cette question est d'autant plus pertinente si l'on considère qu'à la même époque, les puritains encouragent à Oxford un Café-académie prenant modèle sur le Rota londonien. Si l'on cherche à déduire du credo de Harrington les options de son cercle, on parvient à la conclusion que le club serait plutôt tolérant en matière de religion; si l'on se reporte en revanche aux positions de Prynne, le club devient en matière religieuse l'adversaire de la liberté individuelle. Au total, il semble que la plupart des noms cités par Wood soient plutôt ceux de personnalités modérées: aussi faut-il en inférer que si le Comité rêvé par Harrington avait véritablement fonctionné, et si les puritains y avaient véritablement une influence, des dissensions y seraient probablement apparues tôt ou tard. Quoiqu'il en soit, Harrington et son Rota Club ont bien trop d'ennemis pour être à même de concrétiser leurs plans. Outre le Parlement, tout comme nous l'avons vu plus haut¹¹⁷, toute une fraction de l'intelligentsia de l'Interrègne lui est opposée. Le Rota Club est en effet l'objet d'une multitude de pamphlets réclamant sa dissolution et de satires destinées à le ridiculiser comme cette proposition visant à expédier Harrington à la Jamaïque¹¹⁸. Les ennemis les plus virulents sont généralement des royalistes qui, bien sûr, sont souvent également des visiteurs assidus du Café de chez Miles dans lequel ils se délectent de pouvoir porter la controverse.¹¹⁹

Avec une telle publicité, le Rota Club reste longtemps présent dans les mémoires à la Restauration. Butler, par exemple, a encore cette phrase dans Hudibras en 1663: "Mais Sidrophel, tout aussi plein de tours, que les Hommes du Rota de politique¹²⁰". D'autre part, les puritains continuent de tenir salon dans les Cafés après le retour de

117 Voir supra.

118 Pour une liste de ces pamphlets, voir H.F.Russel Smith, Harrington and his Oceana, Cambridge, CUP, 1914, pp.99-101.

119 Cf l'analyse par Russel Smith (Ibid., pp.105-107) du texte royaliste intitulé "The censure of the Rota upon Mr Milton's Book entitled The Ready and Easy Way to establish a free Commonwealth". L'auteur de ce libelle, qui raconte une pseudo-séance où Harrington s'en serait pris à son allié Milton, y démontre une connaissance très intime du déroulement d'une soirée au Rota.

120 S.Butler, Hudibras, London, 1663.

Charles II et il semble improbable qu'ils aient oublié les débats de la compagnie de Harrington. Enfin, les membres du Rota Club qui, comme Petty, font partie des membres fondateurs de la Société Royale en 1660 transmettent à leur nouvelle académie les principes d'organisation qu'ils ont pu observer chez les républicains. Il va cependant de soi qu'ils ne se réclament pas de cet héritage dans un contexte de Restauration monarchique. Enfin, mais c'est une autre histoire, les idées de Harrington font école de l'autre côté de l'Atlantique, tant et si bien qu'on les retrouve aux origines de la constitution des Etats-Unis d'Amérique.

c. Les intellectuels au service de Cromwell

Contrairement à ce qui a été colporté pendant la Restauration, la vie intellectuelle ne s'est pas arrêtée sous Cromwell, elle a au contraire été largement encouragée. Il est même concevable de penser que, dans une certaine mesure, le Parlement et Cromwell ont répondu aux aspirations de certains intellectuels qui auraient été autrement bloqués sous l'Ancien Régime. Cromwell a su rassembler autour de lui une Cour d'artistes et d'écrivains et très tôt, le Parlement s'est constitué une équipe de conseillers hors du commun choisis parmi les meilleurs esprits du temps. L'enjeu que représente le contrôle des intellectuels n'a jamais été ignoré dans les rangs parlementariens. En 1648, lors de la prise d'Oxford, le *Rump* désigne des hommes sûrs, comme John Wilkins, pour prendre en mains l'université. Les utopistes fertiles en idées comme Samuel Hartlib, l'auteur de Macaria (1641) ou John Dury, l'auteur de *The Reformed Library* (1642), reçoivent alors des pensions du gouvernement pour explorer des formes d'organisation nouvelles pour le système universitaire devenu obsolète. Hartlib, inspiré par les travaux du philosophe tchèque John Amos Comenius, cherche dès 1647 à recentrer ce système autour d'un Bureau des Adresses "désigné par l'autorité de l'Etat, dans lequel tous les hommes pourront venir librement délivrer des informations sur les bénéfices qu'ils sont en mesure de

partager avec d'autres"¹²¹. En 1649, un de ses collaborateurs, John Hall de Durham, adresse au parlement une pétition intitulée An Humble Motion to the Parliament of England Concerning the Advancement of Learning: And Reformation of the Universities. Le texte est fortement influencé par la pensée de Bacon et insiste sur l'importance des sciences dans l'éducation et sur la nécessaire prise en charge de cette dernière par l'Etat. Hall voudrait fonder la prospérité sociale et économique du Commonwealth sur une élite intellectuelle éclairée contrôlant une classe laborieuse bien formée et productive. Milton est également convaincu par la nécessité d'une réforme de l'éducation et considère que les écoles primaires doivent être financées sur les fonds publics. Il se dresse aussi contre l'université trop aristotélicienne et scholastique qu'il veut transformer en la faisant passer dans un moule humaniste où livres classiques et disciplines pratiques feraient bon ménage et où les plus pauvres recevraient des bourses. Pour Milton, l'éducation et la formation d'hommes vertueux, critiques et savants est la condition du progrès d'une nation de prophètes.¹²²

Les intellectuels servent non seulement de conseillers mais encore de propagandistes. En mars de l'année 1649, Milton est invité par le nouveau Conseil d'Etat à devenir secrétaire pour les langues étrangères, poste-clé de conseil au sein du gouvernement républicain qui siège chaque jour à Whitehall. Après quelques mois, Milton, jusque-là simple membre du Parlement devient en quelque sorte le propagandiste officiel de la République. Il est chargé de répondre à l'Eikon Basilike, texte royaliste soit-disant écrit par Charles Ier¹²³ et prenant la défense de la monarchie en utilisant un style autobiographique. Son travail aboutit à un texte qui s'intitule Eikonoklastes (1649), et qui s'ingénie, en employant les méthodes les plus académiques, à démonter la trompeuse rhétorique du camp adverse et à apprendre aux

121 "designed by the Authority of the State, whereunto all Men might freely come to give information of the Commodities which they have to be imported unto others", cité par Kevin Dunn, Conference Handbook du colloque de Sheffield, 1992, p.21.

122 Sur Milton et l'éducation, lire Of Education. To Master Samuel Hartlib (1644) ainsi que les scènes XI et XII de Paradise Lost.

123 L'auteur de l'Eikon Basilike fut en réalité le Dr John Gauden.

lecteurs une approche critique des textes de propagande¹²⁴. En janvier 1651, les attributions de Milton sont encore élargies puisqu'il devient le censeur du Mercurius Politicus, l'hebdomadaire officiel du Commonwealth édité par le journaliste Marchamont Needham.¹²⁵

Le cas de ce Needham¹²⁶ est particulièrement intéressant car il illustre à la perfection les hésitations politiques des intellectuels durant la guerre civile et le fait qu'à partir de 1649-1650, beaucoup d'anciens royalistes acceptent de changer de camp et misent sur un retour à la normale¹²⁷. En 1643, pour commencer, Needham est employé par le Parlement pour contrebalancer le journal de propagande que Charles Ier fait éditer à Oxford sous le titre Mercurius Aulicus. Il lance donc, avec son cercle d'amis, un autre journal, le Mercurius Britannicus, qui sort des presses pour la première fois en Août 1643. Bientôt, cependant, l'hebdomadaire commence à refléter les dissensions qui existent à l'intérieur de la coalition parlementaire. Needham, par exemple, sympathise trop avec la gauche du mouvement et se retrouve critiqué pour ces affinités. En 1644, le Mercurius Britannicus est interdit pour avoir publié les papiers privés du Roi saisis à la bataille de Naseby, il est de nouveau autorisé en 1645 puis de nouveau interdit en 1646. Needham évolue alors vers une position toléranciste (c'est-à-dire tolérante vis-à-vis des catholiques) et anti-presbytérienne. En 1647, il passe dans le camp royaliste et publie un nouveau journal, le Mercurius Pragmaticus où il prend la défense du Roi. En 1649, il est arrêté par le Parlement et c'est finalement Milton qui le persuade d'écrire pour le Commonwealth. A partir de ce moment, Needham devient un allié indéfectible du régime de Cromwell. Il obtient la charge de consultant en chef du Commonwealth pour les relations publiques et en mai

124 Cf. La communication d'Elizabeth Skerpan au colloque de Sheffield, Conference Handbook, p.46.

125 Voir, F.J.Milton, "Milton, Needham and Mercurius Politicus", Studies in Philology, xxvi, 1936, pp.236-252.

126 Sur Needham, voir la biographie de J.Frank, Cromwell's Press Agent: A critical Biography of Marchamont Needham, 1620-1678, University Press of America, 1980.

127 Le cas de Needham, en effet est loin d'être isolé, Cowley et Davenant, par exemple acceptent de revenir en Angleterre en 1650 et de s'accommoder de Cromwell. Marvell, qui ne faisait pas mystère de ses sympathies pour Charles Ier, écrit en 1650 une ode à Cromwell. Hobbes, de retour également en Angleterre en 1650, publie son Leviathan afin de convaincre ses contemporains d'accepter la loi du Protecteur...

1650, il se fait l'éditeur du Mercurius Politicus, journal quasi-officiel pour lequel il reçoit la somme de 100 livres par an. Il milite alors pour la tolérance mais aussi contre la tendance démocratique des Niveleurs dont il se méfie. Partisan de la censure contre les royalistes, il est sans doute l'un des artisans de l'acte "Contre les livres et les pamphlets non-autorisés et scandaleux" édicté par Cromwell en 1649. Il dispose à cette époque d'un véritable service de renseignements londonien et travaille en étroite collaboration avec John Thurloe, le chef des services de renseignements de Cromwell. Needham est devenu l'agent centralisant pour le Protecteur toutes les données concernant les royalistes ou les *fifth-monarchists*. Un échange continu de lettres entre le Protecteur et le journaliste de 1654 à 1657 témoigne du rôle de première importance que joue ce dernier. En 1655, dates où de nouvelles lois sur la presse sont votées, le Mercurius Politicus, pris en charge par le susnommé John Thurloe, se voit adjoindre un nouveau journal, The Publick Intelligencer, édité par Needham jusqu'en 1660. Qu'un écrivain aux sympathies royalistes finisse par occuper un poste de responsabilité dans le gouvernement des parlementaires ne doit pas étonner. Nombreuses sont en effet les trajectoires d'intellectuels qui, à cette époque, ont tendance à bifurquer.

Par ailleurs, Cromwell n'a pas d'autre modèle culturel que la Cour des Stuart, lorsqu'il devient Lord Protecteur il essaye donc de regrouper autour de lui certain des beaux-esprits cavaliers. Andrew Marvell est un bon exemple de ces brillants aristocrates ayant fui sur le continent pendant la guerre civile et venus grossir les rangs des défenseurs de Cromwell en 1650. Marvell compose à cette date une "Ode Horatienne sur Cromwell de retour d'Irlande" qui atteste sa réconciliation avec le régime du Commonwealth. A partir de là, il reçoit des protections des cercles gouvernementaux. En 1653, il est recommandé par Milton comme Assistant du Secrétaire d'Etat en langue latine mais au lieu d'obtenir le poste, il devient à Londres le tuteur d'un pupille de Cromwell. En 1655, il se rapproche encore du centre du pouvoir et rédige "The First Anniversary of the Government under his Highness the Lord Protector", une apologie en règle du protectorat. A la mort de Cromwell, il finit

par entrer au service de Thomas, Lord Fairfax, le second du Protecteur. Fairfax est un patron à l'ancienne mode, passionné d'antiquités, de gravures, de livres et de littérature. Le poème de Marvell en son honneur, "Upon Appleton House", n'est d'ailleurs pas sans rappeler le compliment pastoral écrit par Ben Jonson en l'honneur des Herbert sous Jacques Ier, intitulé "To Penshurst". Les formes du patronage en vogue sous les Stuart ne sont décidément pas mortes avec la guerre civile. La façon dont le théâtre et l'opéra, forme moderne du Masque, survivent sous Cromwell, illustre la volonté qu'a ce dernier d'établir une continuité entre sa propre Cour à Whitehall et à Hampton Court, et celles qui l'ont précédée. A cette fin, il prend à son service des auteurs aux goûts classiques. James Shirley, par exemple, écrit pour lui un Masque, Cupid and Death, qui est joué devant l'ambassadeur du Portugal. En 1656, Sir William Davenant et Henry Lawes, deux artistes déjà glorieux sous Charles Ier, composent par ailleurs un opéra, The Siege of Rhodes, joué devant la bonne société londonienne du protectorat, d'abord dans une représentation semi-privée à Rutland House chez Davenant, puis en public au théâtre du Cockpit dans Drury Lane en 1657. Cromwell non seulement tolère ensuite que d'autres opéras soient interprétés (alors que rappelons le, le théâtre et la musique sont interdits des manifestations publiques par les puritains), mais encore nomme Davenant son Maître de Cérémonies à la Cour.

Dans le domaine des sciences, des ingénieurs sont également recrutés par la République. Le chimiste Benjamin Worsley, par exemple, est chargé d'un projet sur la production du salpêtre nécessaire à la fois à la fabrication de la poudre et, éventuellement, à certaines utilisations agronomiques. John Lanyon, de son côté, lance en 1647 en conjonction avec Hartlib, un projet de nettoyage public pour les rues de Londres¹²⁸. Le dernier exemple atteste de la fascination pour l'utilité publique qui est alors de mise, mais aussi de l'investissement dans la guerre civile de certains intellectuels puritains aux côtés de ceux qui combattent. Il s'agit du cas d'Edmund Felton, un inventeur, qui dessine dès le début des années quarante, en collaboration

128 Sur Worsley, voir C.Webster, The Great Instauration, *ibid.*, p. ainsi que la communication d'Antonio Cléricuzio au colloque de Sheffield, Conference Handbook, p.18. Sur John Lanyon et Londres, voir la communication de Mark S.R.Jenner dans le même livret, p.28.

avec Hartlib et Milton, les plans d'un véhicule blindé destiné à protéger dans les combats l'infanterie de la cavalerie ennemie.

Cette instrumentalisation des savants s'accompagne, grâce à la suppression de la censure et au rejet plus global des autorités (que ce soient Aristote ou les évêques), d'un bouleversement des idées scientifiques. En premier lieu, la classe moyenne, composée de marchands et d'artisans, trouve en Bacon le prophète de l'utilitarisme et de la nécessité de la coopération entre les hommes. Un tel credo est confortablement adapté au monde du négoce et de la boutique. Les idées de Bacon, déjà connues auparavant mais reléguées jusque là aux cénacles des cercles érudits, sont popularisées par des pamphlétaires comme Webster, Dury et Hartlib¹²⁹ et, indirectement, par toute une série d'écrivains politiques comme Harrington ou Overton. En second lieu, en raison de la liberté de la presse, les fabricants d'almanachs ont pour la première fois la possibilité d'exprimer leurs idées astronomiques. Les auteurs partisans du Parlement se font alors les apôtres de la nouvelle astronomie inspirée par Copernic et Tycho Brahé dont ils diffusent et popularisent les idées¹³⁰. Le paradigme ptolémaïque est sérieusement ébranlé. Les astrologues coperniciens ont beaucoup de crédit auprès des chefs parlementaires et de l'armée. Fairfax, lors du siège de Colchester, a recours à leurs services pour obtenir la promesse d'une issue qui lui soit favorable, afin de remonter le moral de ses troupes. L'utilisation des compétences des astrologues partisans du Parlement à des fins politiques n'infirme en rien leurs compétences scientifiques mais démontre en revanche que la nouvelle astronomie est adoptée officiellement par le camp de Cromwell. C'est d'ailleurs à un de ces astrologues, William Lilly, que le gouvernement confie en 1649 la tâche de publier un organe de propagande officiel, le Mercurius Rusticus. Les anciennes traditions magiques héritées de la période

129 Voir d'abord, sur la popularisation de Bacon durant la guerre civile le passage des Intellectual Origins of the English Revolution, Oxford University Press, London, 1965, pp.85-130, que C.Hill consacre à ce sujet. Voir également le débat classique Kearney/Hill sur le thème "Puritanism, Capitalism and the Scientific Revolution", dans Past and Present, n°28 et n°29, pp.98-99 pour Kearney, et p.96 pour Hill.

130 Cf.M.Nicolson, "English Almanachs and the New Astronomy", Annals of Science, iv (1939), pp.1-133.

précédente et du Moyen-Age observent un déclin certain. Cela ne signifie pas que les pratiques magiques sont en train de disparaître (et l'on sait d'ailleurs que la tradition hermétique connaît encore une certaine fortune, par exemple, dans l'oeuvre de Newton, bien après la Guerre Civile), mais plutôt que cette tradition est en train d'évoluer et de s'adapter. L'astrologie, pour cette raison, continue d'exister en tant que telle pendant et après la révolution puritaine, mais change ses principes de fonctionnement pour les rendre cohérents avec les dernières doctrines acceptées comme vraies. De façon générale, toutefois, la Guerre Civile semble bien correspondre à la période où le scepticisme grandissant porte le plus gravement atteinte en Angleterre aux traditionnelles habitudes superstitieuses. William Temple, parmi d'autres, le constate lorsqu'il explique que les croyances dans les fées, les esprits, les sorcières et les enchantements ont commencé à disparaître avec les décennies révolutionnaires.¹³¹

Autre conséquence du contexte, les monopoles médicaux londoniens sont remis largement en question¹³². Déjà avant 1641, le Collège Royal des Médecins souffrait des attaques répétées des apothicaires et des Barbiers-Chirurgiens, il montrait par ailleurs des faiblesses structurelles liées au nombre trop restreint de ses membres sur-diplômés par rapport à une demande croissante. La Pharmacopeia Londonensis publiée en 1618 inspirée de Paracelse avait en outre créé une révolution thérapeutique qui n'arrêtait pas de s'étendre et qui favorisait surtout les apothicaires. La vogue paracelsienne, en accord avec les idées puritaines, connaît une envolée spectaculaire pendant la guerre civile. Parallèlement, les attaques des sectes contre l'université ont entamé le potentiel de crédibilité du Collège des Médecins et de ses membres érudits. La contre-attaque des galénistes (Richard Baxter, Méric Casaubon, Henry More) en 1650 ne parvient pas à endiguer le succès de la iatrochimie helmontienne et paracelsienne. Avec le paracelsianisme, l'irrationalité est mise à

131 Cf. W. Temple, "On Poetry" in Miscellanea, London, 1690, p.285. cité par C. Hill, Intellectual Origins, p.118.

132 Voir C. Webster, The Great Instauration, *ibid.*, H.J. Cook, The Decline of the Old Medical Regime in Stuart England, Cornell University Press, London, 1986, et M. Rattansi, "Paracelsus and the Puritan Revolution", Ambix, 11 (1963), pp.24-32.

l'honneur: le phénomène serait donc apparemment inverse de celui qui se produit au même moment dans le champ de l'astronomie et de l'astrologie. Cela est vrai à ceci près que la véritable conséquence du succès de Paracelse est moins le triomphe définitif de l'irrationnel que la défaite du dogmatisme au sein du Collège des Médecins. Il faut rappeler que bien des *Fellows* de ce collège sont des proches du pouvoir puritain: William Petty, par exemple, est le médecin que choisit Cromwell pour ses campagnes en Irlande et en Ecosse; il n'y a donc pas complet divorce entre les puritains et l'instance ultime du contrôle de la médecine en Angleterre, il y a simplement une sorte de réajustement à l'occasion duquel le Collège perd une partie de ses pouvoirs. C'est malgré tout au sein de cette institution londonienne qui reste un haut lieu de la pensée scientifique que William Harvey exprime ses dernières conceptions sur la circulation sanguine, métaphore d'une vision politique où le Roi (le coeur) a perdu sa place centrale et où les sujets (le sang) deviennent prééminents.

L'oeuvre majeure de l'Interrègne sur le plan intellectuel reste cependant liée à l'enthousiasme messianique d'une poignée de philosophes convaincus de la nécessité de réorganiser le savoir pour une société nouvelle: il s'agit de la création des cadres théoriques et des conditions de possibilité de ce qui sera plus tard la Société Royale de Londres. L'enjeu est d'une telle importance qu'il convient de consacrer à ce sujet une étude plus approfondie.

3. Les origines de la Société Royale de Londres.

L'Interrègne n'a pas été uniquement favorable aux expériences littéraires et politiques, c'est même dans les mouvements de nature scientifique qu'il s'est illustré de la façon la plus durable car il a vu la naissance des groupes qui ont été à l'origine de la Société Royale de Londres en 1660. Cette dernière n'est en effet pas sortie du néant à la Restauration mais a été préparée longuement durant les décennies qui ont précédé le retour de Charles II: le point est incontestable; néanmoins, la recherche des ancêtres fondateurs de l'institution expérimentale londonienne s'avère extrêmement

délicate pour deux raisons majeures: d'une part parce que les témoignages des contemporains ne coïncident pas toujours, d'autre part parce que la nature des antécédents de la fameuse société constitue un enjeu parmi les historiens, certains voulant démontrer l'influence du puritanisme, d'autres encore celle du baconisme ou celle des idées mathématiques venues de France, d'Allemagne ou d'Italie.

La source la plus évidente pour éclaircir le problème des origines est l'Histoire de la Société Royale de Thomas Sprat, la deuxième partie du livre étant entièrement consacré à ce sujet. La théorie qui y est avancée est que tout commence à Oxford avant que le groupe des fondateurs ne s'installe à Londres en 1658.¹³³

...Ce fut pour cette raison que, quelque temps après la fin des Guerres civiles à Oxford, se tinrent les premières réunions qui conduisirent à la fondation de tout ce qui s'ensuivit, dans les appartements du Dr Wilkins à Wadham College, qui était un endroit de villégiature pour des hommes vertueux et savants¹³⁴...

Le Dr Wilkins est identifié dans ce texte comme le pivot de la communauté originelle. Cet humaniste aux intérêts expérimentaux est le beau-frère de Cromwell et détient, dans l'Université du Commonwealth, un pouvoir certain. Son arrivée dans la ville universitaire en 1648 s'explique par le fait que jusqu'en 1646, Oxford est restée royaliste et fidèle à Laud. Les autorités parlementaires n'ont repris en main les Collèges que deux ans plus tard. Wilkins fait à cette époque partie d'un groupe d'intellectuels nommés à Oxford grâce au patronage parlementaire. La période qui commence alors voit la renaissance de la médecine et de l'astronomie dans l'université. Wilkins est l'un des principaux acteurs du changement et c'est à juste titre qu'Aubrey le décrit comme:

133 Le livre de M.Purver, The Royal Society, Concept and Creation. Routledge and Kegan Paul, London, 1967, accepte sans la contester cette théorie. Pour une revue critique de cet ouvrage, voir C.Webster, Essay review of The Royal Society, Concept and Creation, in History of Science, 1967, pp.106-128.

134 *It was therefore, some space after the end of the civil wars at Oxford, in Dr Wilkins his Lodgings, in Wadham Colledge. which was the place of Resort of Vertuous and learned Men, that the first meetings were made, which laid the foundation of all this that follow'd.* in T.Sprat, The History of the Royal Society, ed. J.I.Cope and H.W.Jones, St [Louis, 1958, p.53.

celui qui entre tous a fait revivre la philosophie expérimentale...à Oxford, où il tenait un club philosophique expérimental hebdomadaire, qui commença en 1649...¹³⁵.

Sprat donne plus de détails encore, permettant de reconstruire le groupe des membres fondateurs:

...Les premiers d'entre eux [il s'agit des membres du groupe philosophique d'Oxford] et les plus constants, étaient le Dr Seth Ward, à présent Evêque d'Exeter, Mr.Boyl[e], le Dr Wilkins, Sir William Petty, Mr Mathew Wren, le Dr Wallis, le Dr Goddard, le Dr Willis, le Dr Bathurst, le Dr Christopher Wren, Mr Rook: plus quelques autres, qui se joignaient à eux en de certaines occasions.¹³⁶

Pour précise qu'elle soit, il semble que cette liste ne corresponde qu'à un noyau actif du Club Philosophique. En effet, une lettre de Seth Ward à Sir Justinian Isham en février 1652, indique qu'un "Grand Club" composé de trente philosophes multiplie alors les expériences sur des thèmes variés, et Evelyn cite de son côté des noms qui ne sont pas sur la liste de Sprat . La description qui vient ensuite dans L'Histoire.... des activités de cette savante compagnie, qui insiste sur l'aspect expérimental mais également très "amateur" des réunions de cette dernière, n'est pas moins inexacte:

...Leurs réunions étaient aussi fréquentes que leurs affaires le permettaient: leurs débats faisaient plus appel à l'action qu'aux discours; principalement ils assistaient à des expériences particulières, en Chimie ou en Mécanique: ils n'avaient ni de règles ni de méthodes fixées: leur intention était plus de se communiquer les uns aux autres leurs découvertes, seul objectif qu'ils pouvaient réaliser dans des réunions aussi brèves, que de poursuivre une recherche unifiée, constante et régulière.¹³⁸

La mention des expériences de chimie et de mécanique ne doit pas laisser penser au lecteur que les seuls domaines de recherche du groupe d'Oxford se limitaient à deux centres d'intérêts uniques: en réalité, d'autres sources attestent que les champs d'étude du groupe réuni autour de Wilkins étaient fort nombreux, allant du langage universel

135 *principal reviver of experimental philosophy...at Oxford, where he had a weekeley experimentall philosophicall clubbe. which began 1649....* in J.Aubrey, *Brief Lives*, Ibid., p.369.

136 *The principal, and most constant of them, were Doctor Seth Ward, the present Lord Bishop of Exeter, Mr.Boyl, Dr Wilkins, Sir William Petty, Mr Mathew Wren, Dr Wallis, Dr Goddard, Dr Willis, Dr Bathurst, Dr Christopher Wren, Mr Rook: besides several others, who joyn'd themselves to them, upon occasions* Ibid.p.55.

137 Cf.la lettre de Ward à Sir Justinian Isham datée de Février 1652 et la lettre de Evelyn à William Wotton du 12 septembre 1703, BM Add.MS 28, 104, fol.21. Ces deux références sont citées par Webster, *ibid.*, p.157-158. Pour une liste plus extensive du Club Philosophique d'Oxford, on renverra au tableau de C.Webster (*ibid.*), pp.166-169.

138 *Their meetings were as frequent, as their affairs permitted: their proceedings rather by action, then discourse; cheifly attending some particular Trials, in Chymistry, or Mechanicks: they had no rules nor Method fix'd: their intention was more to communicate to each other, their discoveries, which they could make in so narrow a compass, than an united, constant or regular inquisition...* *ibid.*p56.

à l'agronomie en passant par l'optique et l'astronomie¹³⁹. Il se peut en outre que la description de Sprat requière certains autres amendements, par exemple sur le point des règles; en effet, un document daté du 23 octobre 1651 et qui pourrait bien s'appliquer au Club de Philosophie Expérimentale, définit huit règles relatives à l'admission, aux souscriptions et à l'achat d'instruments, à la pratique expérimentale et à la régularité des séances¹⁴⁰. Cette correction n'est pas de l'ordre du détail si l'on considère que l'existence de règles renvoient à une volonté de durer, à l'ambition d'être institutionnalisé et à un projet cohérent. Le groupe d'Oxford, si cette hypothèse s'avérait justifiée, serait la première organisation scientifique anglaise.

Quelques pages plus loin, Sprat explique comment le groupe finit par émigrer en partie à Londres à la veille de la Restauration et à reprendre ses activités en s'organisant autour du Collège Gresham.

...Ainsi continuèrent-ils sans grandes interruptions jusqu'à peu près l'année 1658. Mais étant alors appelés aux quatre coins du pays, et la plupart d'entre eux venant alors à Londres, ils se réunissaient d'ordinaire au Collège Gresham, aux cours du mercredi et du jeudi du Dr Wren et de Mr Rook: ils se retrouvaient là avec plusieurs personnes éminentes de leur connaissance: le Lord Vicomte Brouncker, celui qui est aujourd'hui Lord Brereton, Sir Paul Neil, Mr John Evelyn, Mr Hensham, Mr Slingsby, le Dr Timothy Clark, le Dr Ent, Mr Ball, Mr Hill, le Dr Crone: et divers autres gentilshommes qui partageaient leurs inclinations .

Ici encore, Sprat se trompe. Le club ne s'est pas dissous, il perdure au contraire à travers des personnalités telles que Boyle ou Wren qui demeurent à Oxford et continuent à y faire des expériences de mécanique, alors même que le groupe de Londres s'est déjà formé. En biologie et en médecine, Thomas Willis et Richard Lower continuent également à déborder d'activité en 1659. En réalité, pendant une

139 Voir pour plus d'information l'étude de Charles Webster dans The Great Instauration (ibid.) pp.160-165.

140 Cf C.Webster, The Great Instauration, Ibid., p.156, citant le document suivant: Bodleian, Ashmole MS 1810, 23 October 1651.

141 Sprat, Ibid.p57.

Thus they continued without any great Intermissions, till about the year 1658. But then being called away to several parts of the Nation, and the greatest number of them coming to London, they usually met at Gresham College, at the Wednesdays, and Thursdays lectures of Dr Wren, and Mr Rook: where there joynd with them several eminent persons of their common acquaintance: the Lord Viscount Brouncker, the now Lord Brereton, Sir Paul Neil, Mr John Evelyn, Mr Hensham, Mr Slingsby, Dr Timothy Clark, Dr Ent, Mr Ball, Mr Hill, Dr Crone: and divers other Gentlemen, whose inclinations lay the same way.

courte période, les deux groupes sont concomitants¹⁴². A la fin de son chapitre II, Sprat avance pour conclure une théorie concernant la fondation de la Société Royale à partir du groupe d'Oxford revenu à Londres:

*Tandis qu'ils mettaient en ordre leur plate-forme, parut un traité, qui hâta beaucoup la réalisation de ce dispositif: et il s'agissait d'une proposition par Maître Cowley de créer un Collège Philosophique.*¹⁴³

Abraham Cowley était un poète et un courtisan royaliste qui fut effectivement l'auteur d'une Proposition for the Advancement of Natural Philosophy, cependant, ce gentilhomme, pour avoir sans doute été un bon avocat de ses amis auprès du Roi, n'a jamais été en revanche l'inspirateur de ces derniers. Le nombre d'inexactitudes que l'on relève chez Sprat n'est pas la seule raison qui pousse à se méfier de cet auteur: le fait que son patron soit John Wilkins (celui qu'il place au centre du groupe originel), par exemple, le rend également suspect; enfin, une autre source d'inconfort pour le lecteur critique est que son oeuvre est un travail d'apologétique écrit au service de la Société Royale durant la Restauration. Son but est de démontrer que la nouvelle Institution ne menace ni l'Eglise anglicane, ni le Roi (d'où l'habileté qu'il y a à désigner Cowley comme l'illustre initiateur de la proposition initiale), ni l'ordre établi. De fait, certains héritages lourds à porter doivent être gommés; ce que Sprat décrit est un mythe. Il est bien clair, en effet, qu'il eût été mal venu de rappeler en 1667 que les origines de la Société Royale étaient liées à l'Interrègne, que ses fondateurs les plus évidents (Wilkins, Wallis et Goddard) étaient puritains ou, pire, apparentés au milieu parlementaire, et que Londres enfin, ce lieu honni des royalistes pour avoir été le lieu de l'insurrection, était plus important qu'Oxford qui avait, au contraire, été vaillamment fidèle à son monarque jusqu'à la dernière heure!

142 Pour être plus précis encore, il faudrait souligner qu'alors, la communauté scientifique d'Oxford n'est pas une mais multiple: le groupe "mécanique" de Boyle, Hooke et Wren ne coïncide pas avec celui "biologique" de Willis, Lower, Mayow, Sharrock et Millington, ni même avec celui "chimique" de Peter Stahl.

143 *While they were thus ordering their platform; there came forth a Treatise, which very much hasten'd its contrivance: and that was a Proposal by Master Cowley, of erecting a Philosophical College.* Sprat p.59.

Il est heureux par conséquent que l'on dispose d'un autre texte que celui de Sprat pour reconstituer les origines de la Société Royale. Il s'agit d'une défense de l'institution londonienne écrite par John Wallis, dont la narration s'avère particulièrement précieuse pour les historiens:

...A Londres, vers l'année 1645, voire un peu plus tôt,...le Dr. Wilkins,...et d'autres, se réunissaient hebdomadairement un certain jour et à une certaine heure, sous peine d'une sanction, et en payant chaque semaine une contribution pour la charge des expériences, ayant décidé entre eux de certaines règles. Quand (pour éviter qu'on ne dérive vers des questions de théologie et pour quelques autres raisons) nous prohibions tout discours ayant trait à la théologie, les affaires d'état, et les nouvelles se rapportant à autre chose que notre sujet de Philosophie. Ces réunions se déplacèrent peu après à la taverne The Bull Head, dans Cheapside, et pendant la période d'activité au Collège Gresham où nous nous retrouvions chaque semaine, aux cours de Mr Foster... et quand ces cours finissaient, nous allions parfois chez Mr Foster, parfois dans un autre endroit pas très éloigné, où nous poursuivions nos enquêtes, et notre nombre s'accrut.¹⁴⁴

Si ce qu'écrit Wallis est vrai- et l'on ne voit pas pourquoi cela ne le serait pas¹⁴⁵- la construction de Sprat s'écroule. En effet, la compagnie enthousiaste qui se réunit régulièrement à la taverne *The Bull Head* ou chez Foster ou encore (Wallis le mentionne plus loin) chez Jonathan Goddard (autre professeur en poste au Collège Gresham), devient le véritable précurseur de l'académie de la Restauration¹⁴⁶: ce groupe définit en effet des règles strictes de comportement, et observe une certaine régularité de réunions. La pratique d'expériences à laquelle il est fait allusion trahi par ailleurs sa vocation baconienne. Il se peut que Sprat ait tout simplement ignoré ce qui s'était passé avant Oxford, mais il se peut aussi qu'il ait voulu cacher certains éléments comme la personnalité ou les affiliations politique et religieuse des membres du

144 *...in London, about the year 1645, if not sooner,...Dr. Wilkins,...and others, met weekly at a certain day and hour, under a certain penalty, and a weekly contribution for the charge of experiments, with certain rules agreed upon amongst us. When (to avoid diversion to other discourses of divinity and for some other reasons) we barred all discourses of divinity, of state-affairs, and of news, other then what concerned our business of Philosophy. These meetings we removed soon after to the Bull Head in Cheapside, and in term-time to Gresham College, where we met weekly, at Mr Foster's lecture,.. and after the lecture ended, repaired, sometimes, to Mr Foster's lodgings, sometimes to some other place not far distant, where we continued such enquiries, and our numbers increased.* in John Wallis, A Defence of the Royal Societv...In Answer to the Cavils of Dr William Holder, (London, 1678), p.8.

145 Marjerie Purver, cependant, récuse sans véritable argumentation l'importance du groupe de Londres de 1645 qu'elle associe au groupe de Samuel Hartlib.

146 Voir à ce sujet I. Adamson, "The Royal Society and Gresham College, 1660-1711", Notes and Records of the Royal Society, vol.33, 1978, pp.1-21 et F.R. Johnson, "Gresham College, precursor of the Royal Society", Journal of the History of Ideas, I, 1940, pp.413-438.

groupe de 1645. La constitution de ce groupe nous est connue grâce à Wallis qui cite les noms de Theodore Haak, John Wilkins, Jonathan Goddard, George Ent, Francis Glisson, Christopher Merrett, Charles Scarborough et Samuel Foster¹⁴⁷. Ces noms révèlent l'existence d'une certaine hétérogénéité dans le groupe: la moitié d'entre eux sont, en effet, ceux de médecins aux tendances plutôt catholiques (Glisson, Ent, Scarborough, Goddard et Merrett), la seconde moitié sont ceux de mathématiciens ou de physiciens aux tendances puritaines (Wallis, Wilkins, Foster et Haak)¹⁴⁸. Il est facile de comprendre, donc, la cause des injonctions des organisateurs à ne parler ni de politique ni de religion lors des séances. Wallis avance que Haak fut le premier à suggérer les réunions. Le groupe de 1645 se forme semble-t-il au confluent de deux traditions scientifiques typiquement londoniennes. La première est celle des groupes professionnels médicaux: le Collège Royal des Médecins, la Compagnie des barbiers Chirurgiens et la Compagnie des Apothicaires. Parmi ces trois institutions, la première tient une place à part car, à partir des années 1640, elle se voue non seulement à la réglementation du métier médical et de ses pratiques, mais encore à la recherche. Elle est équipée d'une riche bibliothèque spécialisée et règle ses activités sur l'idéal défini par Bacon dans Du Progrès et de la Promotion des Savoirs. La seconde tradition est celle qui est incarnée par le Collège Gresham. Ce collège, était depuis le XVIe siècle un centre de recherche sur les mathématiques appliquées (en particulier à la navigation) et un centre de diffusion des nouveaux savoirs. Au début du XVIIe siècle, un groupe y avait été particulièrement actif, celui du Professeur Henry Briggs, spécialiste d'astronomie et de géométrie, associé également aux mathématiciens des chantiers de construction navale de Deptford¹⁴⁹. Edmund Gunter, nommé professeur d'astronomie en 1619, puis Gellibrand qui lui succède en 1626, poursuivent cette tradition de collaboration dans la recherche appliquée et ce Samuel Foster, dont les cours sont cités par Wallis comme le point focal du groupe de 1645,

147 Cf J.Wallis, Defence, *ibid.*, p8. N.B.: Haak n'est en réalité cité que dans une seconde version de cet ouvrage publiée en 1697.

148 On trouvera l'analyse de la composition du groupe de 1645 dans Webster, The Great Instauration, *ibid.*, p.55.

149 Voir supra p. 63.

est précisément le continuateur de la lignée puisqu'il succède lui même à Gellibrand en 1637¹⁵⁰. Par ailleurs, le lien avec les générations précédentes s'effectue par d'autres biais, par exemple par la formation de la jeune génération: ainsi, Théodore Haak est un disciple à Oxford de Briggs et de Allen. Au total, pendant plus de trente ans, le Collège Gresham semble avoir eu une activité continue d'une grande qualité puisque l'on y a réalisé des expériences sur la variation séculaire de l'orientation de l'aiguille magnétique et que l'on y a mis au point l'application des logarithmes à la confection des tables de navigation. Il ne faudrait cependant pas exagérer les mérites de cette institution qui montrait assurément dans les années 1630 des signes de faiblesse, comme le vieillissement de son personnel et le déclin quantitatif de sa production scientifique. Elle constituait, néanmoins, un lieu d'échange institutionnalisé pour les londoniens et était à ce titre irremplaçable. Le groupe qui se réunit à Londres en 1645 bénéficie par ailleurs de contacts nombreux avec le continent et en particulier avec la France. Haak entretient en effet une correspondance suivie avec le Père Mersenne¹⁵¹ et connaît à travers lui les travaux de Descartes ou de Gassendi. En outre, des exilés royalistes comme Sir Charles Cavendish transmettent périodiquement des compte-rendus de ce qu'ils voient dans les cercles parisiens à des correspondants de Haak comme John Pell. Le groupe du Collège Gresham veut alors imiter ce dont il entend parler à l'étranger: il multiplie par exemple les expériences autour du baromètre de Torricelli, s'intéresse en astronomie aux résultats de Galilée en développant les télescopes, discute des théories de Descartes sur la matière etc. Ses champs d'activités sont multiples grâce à la combinaison des intérêts des deux sous-ensembles qui le composent: biologie et anatomie d'une part, astronomie, navigation, chimie, physique, et mathématiques de l'autre. Tout aurait pu continuer ainsi mais en 1648, le Parlement décide de nommer les intellectuels dont il a les sympathies à des postes prestigieux à Oxford ou Cambridge afin de conquérir les universités. C'est ainsi que trois figures majeures du groupe de Londres se retrouvent dans les années

150 Cf. John Ward, Lives of the Gresham Professors, London, 1740.

151 Marin Mersenne, La Correspondance du Père Marin Mersenne, 12 vols., Paris. Comelis de Warard et alii., (eds.), 1932.

qui suivent au centre d'un nouveau groupe: le Club philosophique d'Oxford! Ces personnages sont Wilkins, Wallis et Goddard; Wilkins a épousé la soeur de Cromwell, Wallis a multiplié les récompenses académiques offertes par le Parlement et Goddard est considéré comme le propre confident du Protecteur depuis qu'il a fait la guerre avec lui en tant que médecin personnel en Irlande: il est facile de comprendre pourquoi les défenseurs d'une histoire royaliste de la Société ont préféré les oublier. Lorsque le groupe d'Oxford se disloque et qu'une partie de ses membres se regroupe au Collège Gresham pour fonder ce qui sera la future Société Royale, des liens traditionnels existent déjà entre la ville universitaire et l'institution londonienne. Les individus n'ont pas cessé de circuler entre les deux villes. Goddard, par exemple, retrouve en 1657 une chaire qu'il a quitté douze ans plus tôt, mais il n'a en réalité jamais véritablement cessé ses activités au Collège Royal des Médecins. Wren, un autre professeur fraîchement nommé au Collège Gresham est par ailleurs très lié avec Sir Charles Scarborough, un membre du groupe de 1645 qui est resté à Londres et y a poursuivi ses expériences en privé. Le groupe d'Oxford et le groupe de Londres ne peuvent pas, à la vérité, être facilement dissociés.

Les philosophes expérimentaux qui se réunissent autour du Collège Gresham ne forment pas, par ailleurs, le seul groupe londonien actif. Ils sont même en relations avec un second groupe dont l'héritage pour la Société Royale est à prendre en considération: le groupe des admirateurs de Comenius qui se rassemblent autour de Samuel Hartlib. Si, comme Sprat, on cherche à tout prix à trouver un antécédent théorique au Schéma de Société Royale, c'est sans doute plutôt dans le plan de Comenius pour un "Collège Universel" que dans le plan de Cowley qu'il convient de le rechercher¹⁵². John Amos Comenius, en effet, est en relation depuis 1633 avec un admirateur allemand de Bacon installé en Angleterre depuis les années 1620: Samuel

152 Cette question est traitée dans le détail par R.H.Syfret qui démontre les connexions existant entre le groupe de 1645 et celui de Hartlib dans "Origins of the Royal Society", Notes and Records of the Royal Society, v, 1948, pp.75-137 et par G:H:Turnbull qui examine les relations entre les coméniens et Oxford dans "Samuel Hartlib's influence on the early history of the Royal Society", Notes and Records of the Royal Society, X, 1953, pp.101-130.

Hartlib¹⁵³. Hartlib a construit à travers toute l'Europe, de l'Irlande à la Transylvanie, un réseau de correspondants lui permettant de collecter des informations pour l'élaboration d'une base de données universelle concernant tous les champs du savoir, de l'agronomie à l'éducation en passant par la linguistique et la médecine et il est un grand admirateur des théories de Comenius sur l'éducation et l'élaboration d'une Pansophie. C'est ce même Comenius qui, en 1642, formule le plan d'un Collège Universel:

*Celui qui décide d'ériger un bâtiment, quand il a empilé des tas de matériaux et s'est forgé une bonne idée de la maison, et quand il a défini la surface désirée de la structure d'ensemble, a besoin d'un architecte et d'un ouvrier pour mener à bien ses desseins. En entreprenant la réforme du savoir universel, après avoir écrit des livres d'application universels contenant les méthodes les plus appropriées pour enseigner et après avoir imaginé un plan pour construire partout des écoles, on a également besoin de travailleurs pour obtenir avec l'aide de Dieu des plans conçus de façon optimale afin d'obtenir les effets désirés. Quand je dis des hommes, j'entends par là un bon nombre d'entre eux. Un seul, ou simplement quelques uns, seraient de peu de valeur pour une telle tâche. C'est une multitude d'hommes savants qui sauvera le monde. Ce n'est assurément pas le travail d'un homme seul de prendre en charge des entreprises concernant plus d'une nation, Eglise ou Ecole, ou le monde entier, et dans lesquelles ce ne sont pas seulement les intérêts d'une année ou d'un siècle qui sont en question, mais bien ceux de la postérité. On a donc besoin de la coalition de nombreuses bonnes volontés qui, avec une attention très intense et une application continue pourront rechercher le bénéfice de leurs semblables pour la durée d'existence de l'humanité. Mais quand je dis sélectionner, j'emploie ce mot parfaitement à dessein pour ce travail!*¹⁵⁴

On retrouve ici les arguments que Bacon utilise pour justifier ses utopies savantes: pour que le savoir se construise sur des bases cumulatives, il faut qu'une société de spécialistes le prenne en charge. Hartlib, qui se fait l'écho des idées du philosophe tchèque qu'il connaît bien grâce à de nombreux échanges épistolaires, a publié l'année

153 La première lettre à mentionner un contact entre Hartlib et Comenius à propos d'un envoi de livres de Bacon est en effet datée de Leyde en 1633. Cf Hartlib Papers Ms 44/1/2A, Sheffield University Library.

154 *Qui aedificium molitur, post congestas materiarum strues, & bene conceptam domus ideam & explanam structuræ destinatam aream, Architectæ & fabris, qui consilia in opus deducant, opus habet. Necessario igitur in universalis literaturæ reformationis negotio, post libros universales & in illis artificiosam methodum & scholarum ubique erigendarum formam, Operarij etiam requiruntur, qui optime cogitata, optatum in effectum auxilio Dei disponant... Viros dum dico, intelligo plures requiri. Unus aut pauci, tanta in re, nihil poterunt: Multitudo sapientium salus erit Orbis terrarum. Non unius profecto hominis est universalia moliri: præsertim quæ non uni genti, aut Ecclesiae, aut Scholæ, seu mundo parantur: & per quæ non uni anno aut seculo consultum itur, sed omni posteritati. Coalitione itaque plurimorum opus est, qui diligentia juncta & opera successiva: quamdiu homines erunt, hominibus prodesse quaerant. Dum autem dico Selectos, intelligo, negotio huic certas.*

Copie manuscrite de la Collegii Universalis Forma de Comenius, formant le chapitre 17 de sa Via Lucis. 1642, Hartlib Papers, ibid., 7/66/1A-4B.

précédente (1641) un texte utopique sans doute écrit en réalité par un troisième philosophe, Gabriel Plattes, et intitulé A Description of the Famous Kingdom of Macaria. Il y expose sensiblement les mêmes arguments sur la nécessité d'une collaboration gérée par l'Etat entre les intellectuels qu'il applique cependant seulement au champ des inventions et des innovations dans le domaine de l'agronomie. Cette même année 1641, quelque temps avant que Macaria ne soit publiée, Comenius débarque en Angleterre. Il est assez probable que le projet de Collège Universel élaboré par ce dernier soit également le fruit des réflexions de Hartlib. Depuis 1638, en effet, un groupe d'intellectuels comprenant Samuel Hartlib, John Pell et Joachim Hübner, s'intéresse à Londres aux schémas de Pansophie (i.e. de philosophie universelle) imaginé par le maître tchèque. Ce groupe reçoit Comenius lorsque ce dernier visite l'Angleterre à l'invitation de Hartlib et collabore avec ses amis britanniques pendant deux ans. Parmi le comité d'accueil se trouve un cinquième individu qui est en relation avec Hartlib depuis 1630, émigré germanique, lui aussi: Théodore Haak. Il se trouve justement que d'après Wallis, c'est ce même Haak qui propose les réunions du groupe de 1645:

*[Haak] je pense, fournit les premières occasions et suggéra le premier ces réunions*¹⁵⁵.

Certes, Haak n'a sans doute pas participé aux recherches de Comenius sur la Pansophie car il ne reste aucune trace d'un hypothétique travail de sa plume sur le sujet; néanmoins, il connaît fort bien les théories du philosophe étranger puisque dès 1639, il est celui qui envoie à Mersenne des renseignements sur les projets de ce dernier. Il est parfaitement au fait des activités des coméniens et il est en quelque sorte le trait d'union entre le groupe du Collège Gresham et le groupe de Hartlib. S'il n'est pas un véritable scientifique, il est en revanche un spécialiste de la communication et l'on ne s'étonne pas de lui découvrir des sympathies pour un projet de Collège Universel. Il est fort probable qu'il fournit sur cette base au groupe de philosophes expérimentaux auquel il appartient marginalement, un dessein plus

155 Haak, *I think, gave the first occasions and first suggested these meetings*. John Wallis, *op. cit.*, p 9.

ambitieux que celui qui était originellement le sien: l'institutionnalisation sur une grande échelle d'une société savante en relation avec le monde entier. En entretenant par ailleurs une correspondance continue avec des philosophes catholiques tels que Mersenne, il se fait l'avocat d'une ouverture d'esprit que la Société Royale fera sienne deux décennies plus tard¹⁵⁶. En outre, Hartlib, que l'on peut considérer comme étant à la tête des disciples londoniens de Comenius, inclue par la suite la plupart des membres du groupe du Collège Gresham et du groupe d'Oxford dans son réseau personnel de relations¹⁵⁷. Ce point est important car à partir de 1647, à l'imitation de ce qui se passe en France autour de Théophraste Renaudot, Hartlib projette de réaliser un bureau des adresses intégré à ce qu'il nomme une Agence de Communication afin de donner forme aux schémas coméniens et baconiens¹⁵⁸. Il a alors le soutien du gouvernement de Cromwell (qui lui verse une pension annuelle d'un montant conséquent) et obtient quelques succès remarquables. Le Bureau des Adresses permet la rencontre de traditions philosophiques très diverses. En effet, à travers John Dury, Hartlib est en relation avec Descartes et les cartésiens¹⁵⁹; à travers Ralph Cudworth et John Hall, le contact s'établit parallèlement avec les platonistes de Cambridge¹⁶⁰. Le service de renseignements du Bureau des Adresses, ouverts selon les règlements à tous ceux qui en auraient besoin, est assurément un atout pour les membres du groupe d'Oxford qui peuvent le fréquenter. Il ne s'agit pas ici d'avancer que Hartlib est un des fondateurs de la Société Royale, ce qu'assurément il n'est pas, mais plutôt que ses idées sont connues des véritables fondateurs et qu'il est en termes amicaux avec la plupart de ces derniers. Le groupe de Hartlib ne doit pas être confondu, par ailleurs, avec le Collège Invisible auquel fait allusion Boyle dans ses lettres à Marcombes,

156 Sur Théodore Haak et le groupe de 1645, voir les articles cités plus haut de R.H.Syfret et G.H.Turnbull ainsi que l'article de C.Hill. "The intellectual Origins of the Royal Society: London or Oxford", Notes and Records of the Royal Society, vol. 21-22, 1967, pp.144-156.

157 On renverra à ce sujet à la reconstitution par Turnbull (ibid.) de la chronologie des contacts entre Hartlib et les membres des clubs de Londres et d'Oxford.

158 Les pages de C.Webster sur le Bureau des Adresses, dans The Great Instauration, ibid. pp.67-77, offrent une excellente synthèse de ce sujet.

159 Voir dans les Hartlib Papers, les Ephemerides, 1635, 29/3/15a et pour l'année 1650 (28/1/54ab), l'opinion de Hartlib sur Descartes.

160 Voir dans ces mêmes Hartlib Papers les lettres de Hall à Hartlib du 4 janvier 1646-7 (60/14/9a) et du 13 avril 1647 (60/14/30b), ainsi que celle de More à Hartlib du 27 novembre 1648 (18/1a).

Tallents et Hartlib datées du 8 mai 1647¹⁶¹, quoiqu'en dise Thomas Birch dans son Histoire de la Société Royale. Il s'agit en réalité dans ce dernier cas d'un groupe associé à la famille de Boyle dont les activités de pure recherche sont, à vrai dire, assez éloignées des intérêts éducatifs et pansophiques de Hartlib¹⁶². Néanmoins, le Collège Invisible et le Collège Universel rêvé par Hartlib se recoupent; certains inventeurs comme Benjamin Worsley¹⁶³, sont à la fois impliqués dans les projets des coméniens et ceux du cercle de Boyle et les idées circulent. Quoiqu'il en soit, le groupe parlementarien de Hartlib ne peut survivre à la période cromwellienne à cause de son engagement politique, ce sont donc d'autres groupes, prêts à oublier les débats politiques et éventuellement à réinstaurer la monarchie, qui connaîtront un avenir.

En reconstruisant le noyau actif de la Société Royale à ses débuts, grâce aux minutes des séances éditées par Birch au XVIII^e siècle¹⁶⁴, Charles Webster a permis de rendre complètement caduques la thèse de l'origine unique de cette fameuse société et de relativiser l'importance d'Oxford¹⁶⁵. Le noyau en question est composé principalement de douze intellectuels: Boyle, Brouncker, Charleton, Evelyn, Goddard, Moray, Oldenburg, Petty, Rooke, Wilkins et Wren, il est vrai, ont appartenu au groupe d'Oxford. On peut cependant prendre le problème autrement en rappelant d'une part que le club d'Oxford lui même se forme partiellement à partir du groupe de Londres de 1645, et en montrant d'autre part que le groupe mathématique de Londres

161 On trouvera ces lettres dans T.Birch (ed.), Works of the Honourable Robert Boyle, 6 vols., London, 1772, T.1, pp.34, 35, 40 et 41.

162 Sur le Collège Invisible, voir Charles Webster, The Great Instauration, *ibid.*, pp57-67.

163 Cf. *supra*. Le personnage de Worsley est particulièrement intéressant car il a eu une influence certaine sur le jeune Boyle et a lancé, sous Cromwell, un projet sur la production du salpêtre cher à Hartlib (qui voit d'un bon oeil le côté "entrepreneur" de l'inventeur) aussi bien qu'au gouvernement. Dans les années 1650, il établit des liens avec les intellectuels hollandais, rejoint à Londres une Commission sur les plantations coloniales et fournit des modèles pratiques à une planification économique d'Etat. Malheureusement, il entre en conflit avec Petty et le groupe d'Oxford et se retrouve évincé du groupe des fondateurs de la Société Royale. Sur Worsley, on consultera l'article de C.Webster dans la dernière édition du D.N.B., base d'une communication de ce même auteur au colloque de Sheffield de juillet 1992: "Peace, Unification and Prosperity", intitulée "Benjamin Worsley: Engineering for Total Reform".

164 T.Birch, History of the Royal Society, London 1756.

165 Cf. C.Webster, Essay review of The Royal Society, Concept and Creation, in History of Science, *ibid.*, pp.120-123 et du même auteur, The Great Instauration, *ibid.*, pp.88-99.

n'a pas cessé ses activités après 1645. C'est en effet la thèse de John Wallis qui insiste sur la simultanéité des activités londoniennes et oxoniennes:

*dans le même temps, notre compagnie au Collège Gresham s'étant encore fortement accrue...à l'époque du retour de Sa Majesté, nous étions (vers le début de l'année 1662) par la grâce et la faveur de Sa Majesté, incorporés sous le nom de Société Royale*¹⁶⁶.

Une courte lettre envoyée par Anthony Thompson à John Pell confirme cette théorie, qui convie ce dernier à

*[une réunion] dans Moorfields de quelques amis mathématiciens (réunion dont vous savez que nous avons pris l'habitude); il y aura Mr Rook et Mr Wrenn, Monseigneur Brunckerd, Sir Pauel Neile, le Dr Goddard, le Dr Scarburow etc*¹⁶⁷.

Ce groupe de savants est lié en effet au Collège Gresham puisque Wren, Rooke et Goddard y sont professeurs depuis quelques années déjà. Ce Collège constitue en fait un pôle d'attraction qui est sans doute resté actif sous Cromwell. L'autre pôle, le Collège Royal des Médecins, lui est resté attaché pendant cette même période grâce à l'influence de professeurs comme Samuel Foster ou de son successeur Laurence Rooke. Le groupe des fondateurs de la Société Royale a par conséquent gardé la complexité du groupe initial de 1645. Chercher à identifier des affiliations politiques ou religieuses particulières dans ce noyau actif est par ailleurs une tâche délicate, voire hors de propos. Il apparaît en effet que l'on y trouve à la fois des parlementaires (comme John Wilkins) et des royalistes (comme Sir Robert Moray) et que d'autre part, en fonction des événements et des moments historiques, les uns et les autres ont évolué d'une position à une autre. En aucun cas il n'est possible de mettre en évidence une logique univoque.

Pour conclure sur cette question, trois groupes peuvent réclamer le titre de précurseurs de la Société Royale: le groupe de Londres de 1645 revitalisé en 1658, le

166 *In the meanwhile. our Company at Gresham College being much again increased...upon his majesty's return, we were (about the beginning of the year 1662) by his Majesty's grace and favour, incorporated by the name of the Royal Society.* in John Wallis, A Defence of the Royal Society..., *ibid.*, p.8.

167 *[a meeting] in the Moorefields of some Mathematical friends (as you know the costam hath beene); there will be Mr Rook and Mr Wrenn, my Lord Brunckerd, Sir Pauel Neile, Dr Goddard, Dr Scarburow etc.* BM Birch MS 4279, fol.273, cité par Webster in The Great Instauration, *ibid.*, p.91.

groupe de Wilkins à Oxford et, indirectement, le groupe des coméniens réuni autour de la figure de Samuel Hartlib à Londres. Les deux villes ont eu en fait sensiblement la même importance. Hooke, un contemporain de ces événements, en est conscient lorsqu'il assure qu'"on sait bien qui étaient les principaux personnages qui ont inauguré et promu ce dessein [i.e. la Société Royale] à la fois dans cette cité et à Oxford"¹⁶⁸. Les groupes d'Oxford et de Londres ont apporté l'héritage d'une habitude de l'expérimentation et celui de règles de fonctionnement. Le groupe de Hartlib, de son côté, a apporté un idéal puritain d'organisation, où l'État est considéré comme partie prenante d'un nécessaire processus d'institutionnalisation, et la volonté de s'ouvrir au monde par un réseau de contacts internationaux. La combinaison de ces trois origines, l'interpénétration des groupes considérés (on se reportera au tableau de la fig. pour suivre le détail de la circulation des individus), ont permis la mise en présence d'expériences multiples et le mouvement brownien des idées venues à la fois d'Angleterre (comme le baconisme ou le platonisme de Cambridge) et du continent (comme le cartésianisme ou la Pansophie coménienne).

A l'issue de cette étude, on ne peut que constater la complexité des attitudes des intellectuels dans le contexte troublé de l'Angleterre des années 1640 à 1660. Les trajectoires individuelles montrent en outre à l'évidence des espoirs, des stratégies et des accomplissements qui se sont avérés dans l'ensemble d'une grande variété. Trois exemples peuvent servir ici de point de départ à une réflexion sur les réponses aux transformations de la société anglaise qu'ont apporté les acteurs de la période de l'Interrègne. Les parcours individuels sont en effet emblématiques de traits généraux qu'il conviendra dans un deuxième temps de dégager. Une des questions qu'il convient de poser étant: les trajectoires des puritains et celles des cavaliers s'opposent-elles radicalement?

168 "tis well known who were the principal Men that began and promoted that Design [i.e. the Royal Society], both in this city and in Oxford", in R.Hooke, Philosophical Experiments and Observations, ed. W.Derham. London, 1726, pp.388-389. Voir aussi M.B.Hall qui arrive à la même conclusion dans "The Intellectual Origins of the Royal Society: London and Oxford", Notes and Records of the Royal Society, vol.23, 1968, pp.157-168.

Le premier cas de figure est celui de Sir John Suckling¹⁶⁹. L'histoire de ce poète Cavalier illustre le destin tragique de ceux qui perdent tout dans la guerre civile, mais témoigne aussi de la disparition du monde du bel-esprit de l'époque de Charles Ier. Suckling, né en 1609 d'un père Secrétaire d'Etat de James I, membre d'une ancienne famille du Norfolk, commence sa carrière sous les meilleures auspices, héritier d'une conséquente fortune et entouré à la Cour des poètes les plus brillants. Il quitte rapidement l'Angleterre pour élargir ses horizons. Après avoir fait la guerre dans les armées de Gustave Adolphe, il retrouve ses amis courtisans, joue beaucoup, anime les tavernes littéraires, et écrit des pièces de théâtre à la mode. A partir de 1639 et de la guerre d'Ecosse, il reprend les armes pour son Roi. En s'illustrant aux armées et sur les champs de bataille, il devient un proche du monarque pour lequel il écrit en 1641 une lettre de conseil (le conseil au Prince était un des devoirs majeurs des courtisans). A la fin de cette même année, il est l'artisan de ce qui reste connu chez les historiens de la période comme le "premier complot de l'armée". A la suite de l'échec de cette opération militaire, il se voit contraint de s'enfuir en France. A Paris, il écrit des pamphlets publiés à Londres. Il voyage ensuite en Espagne et en Hollande. Privé du revenu de ses terres, il meurt ruiné en 1642 à Paris.

Le second cas est celui de Sir William Davenant¹⁷⁰, un royaliste qui finit par devenir un entrepreneur de spectacles à la Cour de Cromwell. Né en 1606, de trois ans l'aîné de Suckling, il est déjà reconnu comme poète Lauréat à la Cour de Charles Ier, il est l'un des fondateurs de l'école anglaise de poésie classique dans la lignée de Ben Jonson dont il est l'ami. Lui aussi s'engage dans la guerre civile du côté des Cavaliers et plus précisément sous les ordres de William Cavendish, Marquis de Newcastle. Il gagne sur le terrain son titre de Chevalier. Fait prisonnier par les troupes de Cromwell il est ensuite enfermé à la Tour de Londres. Relâché, il franchit la Manche et s'installe à Rouen puis à Paris. Il écrit dans la capitale française une pièce

169 Sur Suckling, on renverra à l'article du D.N.B., op. cit. ainsi qu'à l'article du Who's Who in Stuart Britain de C.P.Hill, pp.84-85.

170 Pour une biographie succincte de Sir William Davenant, voir le D.N.B. ainsi que les Lives de J.Aubrey, op.cit., pp.176-180.

de théâtre intitulée *Gondibert* qui fait l'actualité culturelle et le sujet de débat pour les beaux-esprits en exil à la Cour du Prince de Galles. Davenant est alors très intégré dans la communauté anglaise de Paris et fréquente par exemple Thomas Hobbes qui lui écrit pour sa pièce une épître dédicatoire. Il forme alors le projet d'aller fonder une colonie en Virginie et c'est en faisant voile vers l'Amérique qu'il est fait de nouveau prisonnier par les corsaires de Cromwell. Libéré de la Tour de Londres grâce à l'intervention de Milton et d'autres amis puritains, il fait serment de fidélité au nouveau régime, reprend la plume, assume son rôle d'écrivain, et produit toute une série d'opéras joués en privé à Rutland House puis en public au théâtre du Cock-Pitt. Il est instrumentalisé par le Lord Protecteur pour la Cour duquel il écrit des oeuvres résolument anti-espagnoles (l'Angleterre est alors en guerre contre l'Espagne). A la Restauration, il est à la tête de la plus importante compagnie théâtrale et ouvre le Duke's Theatre dans Lincoln Inn's fields. Cette opération lui apporte la fortune.

Le dernier exemple doit, par souci de démonstration, être pris dans le camp opposé. L'examen des années de formation de celui qui va devenir l'un des penseurs essentiels de la Restauration (et par conséquent, par là, de la monarchie), le philosophe John Locke, est à cet égard parfaitement adapté¹⁷¹. John Locke est né en 1632, la guerre civile éclate donc alors qu'il a à peine dix ans. Son milieu est celui de la classe marchande puritaine du Somerset. Son père est capitaine de cavalerie dans l'armée parlementaire et le bras droit du Colonel Popham. C'est ce dernier qui, usant de son influence, fait entrer le jeune John Locke dans la fameuse Westminster School. Là, Locke a pour professeur Richard Busby, un fervent royaliste qui pousse ses élèves à mettre en question leurs idées préconçues. En 1652, toujours grâce à ses appuis dans l'armée Parlementaire, Locke reçoit une bourse pour entrer au collège de Christ Church à Oxford. Si Christ Church est bien alors sous la houlette d'un homme de Cromwell, John Owen, cet homme est un défenseur convaincu de l'esprit de tolérance

171 On trouvera dans les trois ouvrages suivants les détails biographiques sur John Locke qui ont inspiré ce paragraphe: Richard I.Aaron, *John Locke*, Oxford, Clarendon Press, 1937, reprint.1973. Richard Aschraft, *Revolutionary Politics and Locke's two treatises of Government*, Princeton University Press, 1986. Maurice Cranston, *John Locke*, New York, Arno Press, 1979.

et Locke développe à Oxford ce qui est en train de devenir une attitude de plus en plus acceptée: le respect des convictions et des croyances de l'Autre et le rejet de l'intransigeance idéologique. Ses premiers écrits sur la tolérance datent en effet de 1659. C'est aussi à Oxford que Locke, qui devient à la Restauration un des premiers membres de la Société Royale, rencontre le paradigme de la philosophie expérimentale. Il connaît en effet le cercle de John Wilkins à Wadham College, en 1660, il est l'ami de Richard Lower il rencontre également certainement alors Robert Boyle de qui il s'inspire beaucoup par la suite dans son Traité sur l'Entendement Humain. Au total, Locke incarne l'esprit de sa génération qui refuse les excès idéologiques (coupables d'avoir engendré la guerre civile), et prône le passage d'un âge d'enthousiasme à un âge de Raison. Locke est aussi exemplaire par l'intérêt qu'il porte aux problèmes sociaux, à la médecine et aux sciences nouvelles, trois domaines dynamisés par les réflexions des savants de l'Interrègne. Certes, comme tout le monde, il se réjouit de la Restauration et vient à Londres en Mars 1660 pour voir ce qu'il en est, certes, il fait par pragmatisme l'apologie de la monarchie retrouvée et conforte le nouveau régime par ses écrits philosophiques, il est néanmoins profondément marqué par les conditions de la vie intellectuelle qu'a connu l'Angleterre pendant l'Interrègne.

Ces trois exemples, dont deux, celui de Davenant et celui de Locke, sont symétriques entre eux, témoignent d'une part que les trajectoires, loin de s'opposer, se recoupent ou se font échos, et suggèrent d'autre part que la Restauration ne pouvait pas être une Restauration à l'identique. Des ruptures se sont en effet opérées lors des décennies qui l'ont précédée. L'intérêt pour les Sciences, par exemple, s'est développé sous le patronage de Cromwell; sous Charles Ier, il est bon de le rappeler, il se limitait à des cercles de patronage particuliers, comme celui des Cavendish, ou aux collèges médicaux. Dans une certaine mesure, la dynamisation de l'activité scientifique a été une réponse à des besoins pratiques auxquels devait répondre une science elle-même pratique et puritaine. C'est ce qu'illustrent les projets sur le salpêtre, les projets de plantations etc. La transformation de l'Université, la remise en cause des monopoles

médicaux sont des phénomènes qui montrent que les autorités intellectuelles traditionnelles ont été questionnées. Autre rupture, le changement de nature des cercles littéraires. La guerre civile a détruit la culture de Cour en tant que telle, à la Restauration, le patronage de la Cour devient mineur par rapport au patronage du public. Le contexte culturel anglais se démarque totalement du contexte continental ou les Cours continuent de jouer un rôle central. Le monde des beaux-esprits, remis en cause par la morale puritaine qui rejetait ses valeurs, a pourtant de son côté survécu, soit en exil, soit dans le camp royaliste; à la Restauration, les deux tendances, celle des puritains et celle des cavaliers, coexistent. C'est dans ce contexte de cohabitation que resurgit le bel esprit, mais ce dernier prend désormais une tonalité différente liée à son détachement relatif de la Cour. Le développement de la presse et la mise au premier plan d'une opinion publique dont les contemporains ont conscience qu'elle peut être plus ou moins contrôlée. La Cour, ne peut plus être désormais considérée comme le seul lieu de production et de maîtrise de l'espace public.

On ne peut que constater la complexité des attitudes des intellectuels dans le contexte troublé de l'Angleterre des années 1640 à 1660. Les trajectoires individuelles montrent à l'évidence des espoirs, des stratégies et des résultats qui se sont avérés d'une grande variété. Trois exemples peuvent servir ici de point de départ à une réflexion sur les réponses aux transformations de la société anglaise qu'ont apporté les acteurs de la période de l'Interrègne. Les parcours individuels sont en effet emblématiques de traits généraux qu'il conviendra dans un deuxième temps de dégager. Une des questions qu'il convient de poser étant: les trajectoires des puritains et celles des cavaliers s'opposent-elles radicalement?

Le premier cas de figure est celui de Sir John Suckling¹⁷². L'histoire de ce poète Cavalier illustre le destin tragique de ceux qui perdent tout dans la guerre civile, mais témoigne aussi de la disparition du monde du bel-esprit de l'époque de Charles Ier. Suckling, né en 1609 d'un père Secrétaire d'Etat de James I, membre d'une ancienne famille du Norfolk, commence sa carrière sous les meilleures auspices, héritier d'une conséquente fortune et entouré à la Cour des poètes les plus brillants. Il quitte rapidement l'Angleterre pour élargir ses horizons. Après avoir fait la guerre dans les armées de Gustave Adolphe, il retrouve ses amis courtisans, joue beaucoup, anime les tavernes littéraires, et écrit des pièces de théâtre à la mode. A partir de 1639 et de la guerre d'Ecosse, il reprend les armes pour son Roi. En s'illustrant aux armées et sur les champs de bataille, il devient un proche du monarque pour lequel il écrit en 1641 une lettre de conseil (le conseil au Prince était un des devoirs majeurs des courtisans). A la fin de cette même année, il est l'artisan de ce qui reste connu chez les historiens de la période comme le "premier complot de l'armée". A la suite de l'échec de cette opération militaire, il se voit contraint de s'enfuir en France. A Paris, il écrit des pamphlets publiés à Londres. Il voyage ensuite en Espagne et en Hollande. Privé du revenu de ses terres, il meurt ruiné en 1642 à Paris.

Le second cas est celui de Sir William Davenant¹⁷³, un royaliste qui finit par devenir un entrepreneur de spectacles à la Cour de Cromwell. Né en 1606, de trois ans l'aîné de Suckling, il est déjà reconnu comme poète Lauréat à la Cour de Charles Ier, il est l'un des fondateurs de l'école anglaise de poésie classique dans la lignée de Ben Jonson dont il est l'ami. Lui aussi s'engage dans la guerre civile du côté des Cavaliers et plus précisément sous les ordres de William Cavendish, Marquis de Newcastle. Il gagne sur le terrain son titre de Chevalier. Fait prisonnier par les troupes de Cromwell il est ensuite enfermé à la Tour de Londres. Relâché, il franchit la Manche et s'installe à Rouen puis à Paris. Il écrit dans la capitale française une pièce

172 Sur Suckling, on renverra à l'article du D.N.B., op. cit. ainsi qu'à l'article du Who's Who in Stuart Britain de C.P.Hill, pp.84-85.

173 Pour une biographie succincte de Sir William Davenant, voir le D.N.B. ainsi que les Lives de J.Aubrey, op.cit., pp.176-180.

de théâtre intitulée *Gondibert* qui fait l'actualité culturelle et le sujet de débat pour les beaux-esprits en exil à la Cour du Prince de Galles. Davenant est alors très intégré dans la communauté anglaise de Paris et fréquente par exemple Thomas Hobbes qui lui écrit pour sa pièce une épître dédicatoire. Il forme alors le projet d'aller fonder une colonie en Virginie et c'est en faisant voile vers l'Amérique qu'il est fait de nouveau prisonnier par les corsaires de Cromwell. Libéré de la Tour de Londres grâce à l'intervention de Milton et d'autres amis puritains, il fait serment de fidélité au nouveau régime, reprend la plume, assume son rôle d'écrivain, et produit toute une série d'opéras joués en privé à Rutland House puis en public au théâtre du Cock-Pitt. Il est instrumentalisé par le Lord Protecteur pour la Cour duquel il écrit des oeuvres résolument anti-espagnoles (l'Angleterre est alors en guerre contre l'Espagne). A la Restauration, il est à la tête de la plus importante compagnie théâtrale et ouvre le Duke's Theatre dans Lincoln Inn's fields. Cette opération lui apporte la fortune.

Le dernier exemple doit, par souci de démonstration, être pris dans le camp opposé. L'examen des années de formation de celui qui va devenir l'un des penseurs essentiels de la Restauration (et par conséquent, par là, de la monarchie), le philosophe John Locke, est à cet égard parfaitement adapté¹⁷⁴. John Locke est né en 1632, la guerre civile éclate donc alors qu'il a à peine dix ans. Son milieu est celui de la classe marchande puritaine du Somerset. Son père est capitaine de cavalerie dans l'armée parlementaire et le bras droit du Colonel Popham. C'est ce dernier qui, usant de son influence, fait entrer le jeune John Locke dans la fameuse Westminster School. Là, Locke a pour professeur Richard Busby, un fervent royaliste qui pousse ses élèves à mettre en question leurs idées préconçues. En 1652, toujours grâce à ses appuis dans l'armée Parlementaire, Locke reçoit une bourse pour entrer au collège de Christ Church à Oxford. Si Christ Church est bien alors sous la houlette d'un homme de Cromwell, John Owen, cet homme est un défenseur convaincu de l'esprit de tolérance

174 On trouvera dans les trois ouvrages suivants les détails biographiques sur John Locke qui ont inspiré ce paragraphe: Richard I.Aaron, *John Locke*, Oxford, Clarendon Press, 1937, reprint.1973. Richard Aschraft, *Revolutionary Politics and Locke's two treatises of Government*, Princeton University Press, 1986. Maurice Cranston, *John Locke*, New York, Arno Press, 1979.

et Locke développe à Oxford ce qui est en train de devenir une attitude de plus en plus acceptée: le respect des convictions et des croyances de l'Autre et le rejet de l'intransigeance idéologique. Ses premiers écrits sur la tolérance datent en effet de 1659. C'est aussi à Oxford que Locke, qui devient à la Restauration un des premiers membres de la Société Royale, rencontre le paradigme de la philosophie expérimentale. Il connaît en effet le cercle de John Wilkins à Wadham College, en 1660, il est l'ami de Richard Lower il rencontre également certainement alors Robert Boyle de qui il s'inspire beaucoup par la suite dans son Traité sur l'Entendement Humain. Au total, Locke incarne l'esprit de sa génération qui refuse les excès idéologiques (coupables d'avoir engendré la guerre civile), et prône le passage d'un âge d'enthousiasme à un âge de Raison. Locke est aussi exemplaire par l'intérêt qu'il porte aux problèmes sociaux, à la médecine et aux sciences nouvelles, trois domaines dynamisés par les réflexions des savants de l'Interrègne. Certes, comme tout le monde, il se réjouit de la Restauration et vient à Londres en Mars 1660 pour voir ce qu'il en est, certes, il fait par pragmatisme l'apologie de la monarchie retrouvée et conforte le nouveau régime par ses écrits philosophiques, il est néanmoins profondément marqué par les conditions de la vie intellectuelle qu'a connue l'Angleterre pendant l'Interrègne.

Ces trois exemples, dont deux, celui de Davenant et celui de Locke, sont symétriques entre eux, témoignent d'une part que les trajectoires, loin de s'opposer, se recoupent ou se font échos, et suggèrent d'autre part que la Restauration ne pouvait pas être une Restauration à l'identique. Des ruptures se sont en effet opérées lors des décennies qui l'ont précédée. L'intérêt pour les Sciences, par exemple, s'est développé sous le patronage de Cromwell; sous Charles Ier, il est bon de le rappeler, il se limitait à des cercles de patronage particuliers, comme celui des Cavendish, ou aux collèges médicaux. Dans une certaine mesure, la dynamisation de l'activité scientifique a été une réponse à des besoins pratiques auxquels devait répondre une science elle-même pratique et puritaine. C'est ce qu'illustrent les projets sur le salpêtre, les projets de plantations etc. La transformation de l'Université, la remise en cause des monopoles

médicaux sont des phénomènes qui montrent que les autorités intellectuelles traditionnelles ont été questionnées. Autre rupture, le changement de nature des cercles littéraires. La guerre civile a détruit la culture de Cour en tant que telle, à la Restauration, le patronage de la Cour devient mineur par rapport au patronage du public. Le contexte culturel anglais se démarque totalement du contexte continental où les Cours continuent de jouer un rôle central. Le monde des beaux-esprits, remis en cause par la morale puritaine qui rejetait ses valeurs, a pourtant de son côté survécu, soit en exil, soit dans le camp royaliste; à la Restauration, les deux tendances, celle des puritains et celle des cavaliers, coexistent. C'est dans ce contexte de cohabitation que resurgit le bel esprit, mais ce dernier prend désormais une tonalité différente liée à son détachement relatif de la Cour. Le développement de la presse et la mise au premier plan d'une opinion publique dont les contemporains ont conscience qu'elle peut être plus ou moins contrôlée. La Cour, ne peut plus être désormais considérée comme le seul lieu de production et de maîtrise de l'espace public.

CHAPITRE IV. LA RESTAURATION ET LA MATURITE DU NOUVEAU PARADIGME INTELLECTUEL.

S'il est une réalisation du XVII^e siècle anglais dans le domaine de la vie intellectuelle que l'on considère généralement comme un succès (un "achievement" comme disent les anglo-saxons), c'est bien la formation de la Société Royale de Londres, qui évoque aujourd'hui l'image de la science nouvelle, conquérante, expérimentale, pragmatique et enthousiaste, qui devait imposer au monde un paradigme pluriséculaire.

En effet, la Société Royale de Londres, plus, peut-être, que ses académies-soeurs de l'Europe continentale, incarne l'institution qui a su le mieux populariser la philosophie expérimentale dans la plus grande variété de ses aspects: de l'anatomie à l'astronomie, des sciences de la Terre à celles de la vie ou encore de la chimie à la physique. La Société Royale, rappelons le, ne fut pas la seule forme académique scientifique connue vers la fin du XVII^e siècle. En Italie, l'*Accademia dei Lincei* de Rome et l'*Accademia del Cimento* de Florence, pour ne citer que les cas les plus célèbres, avaient déjà fait parler d'elles longtemps auparavant¹. En France, l'Académie Royale des Sciences fondée par Colbert en 1666, soit un an après la fondation de la société londonienne, comptait dans ses rangs des esprits aussi brillants que Huygens ou Roberval et cherchait à se poser en concurrente de l'institution anglaise². En Prusse, une académie scientifique avait également vu le jour à Berlin

1 Il existe toute une bibliographie sur les académies italiennes, contentons nous d'indiquer trois références majeures: d'une part le livre de W.E.K.Middleton, *The Experimenters: a study of the Accademia del Cimento*, John Hopkins Press, Baltimore, 1971, d'autre part deux articles paru dans le n° 48 des *Quaderni Storici* de 1981; le premier est de Jean-Michel Gardair et s'intitule "I Lincei: I soggetti, I luoghi, le Attivita" (pp.763-787), le second est de Paolo Galluzzi et s'intitule "L'Accademia del Cimento: 'gusti' del principe, filosofia e ideologia dell'esperimento" (pp.788-844). Nous tenons à remercier également ici Michael John Gorman pour nous avoir communiqué son papier sur la conduite des expériences à l'intérieur de l'Accademia del Cimento: "The Descent of Smoke in the Torricellian Void", I.U.E., 1993.

2 Cf. James McClellan, "The Académie Royale des Sciences, 1669-1793", a statistical portrait", *Isis*, 1981, pp.451-567, voir aussi l'article de Alice Stroup intitulé: "Royal funding of the Parisian Académie Royale des Sciences", *Transactions of the American Philosophical Society*, Philadelphia, 1987, 167p. ainsi que celui de David Lux publié dans Bruce Moran (ed.), *Patronage and Institutions: Science, Technology and Medicine at the European Court 1500-1750*, The Boydell Press, New-York, 1990, 261 p.

sous l'influence de Leibnitz. La plupart de ces sociétés étaient porteuses de traits communs: des lettres patentes leur donnaient naissance et droit d'existence, des conditions d'entrée assuraient une sélection sociale acceptable par les membres les plus difficiles, des officiers se chargeaient des affaires courantes, une hiérarchie implicite ou explicite structurait les rapports internes, un journal ou des correspondances assuraient la diffusion de l'information, etc. La Société Royale de Londres, cependant, présentait une caractéristique originale par rapport à ses consœurs et/ou rivales: elle était beaucoup moins dépendante du patronage du Prince que les autres et pouvait se permettre, c'est un signe, de confesser des expériences ratées³. C'étaient les membres originels qui avaient proposé au Roi la fondation de l'institution savante, non le Roi ou son ministre (comme en France) qui avaient décidé de la formation d'un conservatoire ou d'un lieu de recherche pour la Science. De fait l'Europe entière considérait dans les années 1680 la Société Royale de Londres comme le lieu de référence et d'accréditation de toute "vérité" scientifique nouvelle.

Pourtant, cette construction sociale que fut l'académie scientifique anglaise n'eut pas toujours ce caractère d'évidence qu'on lui prête volontiers rétrospectivement. Pour être acceptable, le nouveau paradigme scientifique, et l'institution qui devait le faire prospérer, devaient se conformer à l'horizon d'attente des publics de la société et du gouvernement civil. L'institutionnalisation n'avait des chances de prendre que si un certain nombre d'hommes mettaient tout en oeuvre pour convaincre leurs contemporains de la validité de leur programme expérimental. Il ne s'agissait pas simplement d'avoir l'idée de créer une académie, de réunir les fonds nécessaires et d'obtenir une lettre patente du Souverain, il fallait encore transformer les manières de voir, de sentir et de comprendre en partant du donné social.

Il convient, pour bien saisir la fragilité de l'édifice que les intellectuels londoniens construisirent durant la seconde moitié du XVIIe siècle, de revenir sur la structure, la composition et le fonctionnement de la Société Royale, d'analyser les divers types de

3 Cf. sur ce point délicat un petit texte de Robert Boyle intitulé "On unsuccessfulness of experiments", in Robert Boyle, The Works of the honourable Robert Boyle, Thomas Birch (ed.), 2nd edn., 6 vols., London, J.&F.Rivington, 1772.

forces centrifuges qui pouvaient occasionner à tout moment sa dislocation. Une société savante, en effet, est une structure de sociabilité complexe comportant des règles de hiérarchie, des centres de pouvoirs, des sous-groupes informels (réseaux-diffus, alliances ou "action-sets") ayant chacun leurs intérêts et leurs systèmes de valeurs propres. Les problèmes internes sont en outre toujours doublés par des attaques venant de l'extérieur et les succès de communication de Oldenburg ne doivent pas faire oublier, nous le verrons, les sévères critiques adressées à l'académie scientifique par un auteur de théâtre comme Shadwell. Comment la cohérence de l'ensemble, dans le cas de la Société Royale de Londres, fut-elle préservée, dans de telles conditions, est une question difficile à résoudre. Elle n'est d'ailleurs pas sans rappeler -métaphoriquement, naturellement- la question des interactions fortes ou faibles (celles qui décident de la cohésion ou de la destruction d'un noyau atomique) chères aux physiciens des particules. Les pages qui suivent s'attacheront à l'élucidation de ces problèmes.

1ère Partie. L'institutionnalisation du scientifique: La Société Royale.

1. Structure et composition:

Le 15 Juillet 1662, la Société Royale de Londres reçoit du Roi Charles II la charte lui donnant officiellement naissance⁴ ce qui lui confère, en même temps qu'une constitution, le statut d'une corporation. Ceci l'inscrit dans la durée, et lui apporte des droits et des privilèges⁵ comme celui d'avoir des possessions de plein droit en tant que corps constitué, de construire si elle le désire un Collège, et d'employer des officiers. Elle est alors la première institution publique au monde à se consacrer à la recherche expérimentale. Une deuxième charte est accordée l'année suivante, qui attache à la Société de nouveaux pouvoirs, le droit de correspondre avec des étrangers, une côte d'armes, et une devise, ceci dans la tradition de la proposition

⁴ Cf.T.Birch, History of the Royal Society, London:1756-7, vol I, pp3-4.

⁵ Cf.T.Birch, *ibid.*, pp88-96 et 221-230.

académique de Bolton. La devise reprend une expression d'Horace: *Nullius in Verba*, ce qui signifie "Rien [d'intellectuel] ne doit être accepté d'autorité". Le Roi est considéré comme le fondateur et le patron de la nouvelle institution, même si son patronage ne le contraint guère à fournir des fonds à la Société. Les espoirs entretenus par les philosophes expérimentaux londoniens de recevoir des fonds prélevés sur les profits de la colonisation irlandaise (à partir de 1663), sont finalement déçus. Au lieu d'un financement royal semblable à celui dont bénéficie l'Académie Française, la Société doit se contenter d'un auto-financement: les membres sont tenus de cotiser à raison de dix shillings pour le droit d'admission (ce droit passera à quarante shillings par la suite), et de un shilling par semaine pour l'abonnement. Les possibilités financières sont donc d'entrée de jeu réduites. Bientôt, certains Membres "oublient" de payer leurs cotisations et les déficits s'accumulent. Le schéma habituel est que les nouveaux-venus, d'abord actifs finissent par se relâcher au bout d'un an ou deux. Pour le malheur de la Société, la situation va en empirant. Si, pour la période 1660-64, la participation active est encore de 80 à 86%, elle n'est plus que de 65% en 1690⁶. L'arriéré de souscriptions est de 158£ en 1663, de 678£ en 1665, de 625£ en 1666, de 847£ en 1668, de 1475£ en 1670, de 1696£ en 1671, et de 1818£ en 1672. En neuf ans, la dette des mauvais payeurs s'est multipliée par plus de 11⁷! Les adversaires de la Société Royale n'ignorent pas ce désastre et en 1670, Henry Stubbe défie la Société de publier la liste de ses membres actifs qui paient effectivement leur contribution. Les responsables se voient après quelques années obligés de revenir sur leur laxisme et de prendre des mesures sévères. En 1674-75, le Conseil décide que les Membres seront astreints à la signature d'un contrat à valeur juridique les obligeant à payer leurs cotisations. Cet instrument légal nouveau offre à la Société la possibilité d'une ligne plus dure autorisant poursuites judiciaires et expulsions. Dans un premier temps, ces mesures obtiennent quelques résultats mais de nouveau, après un an ou deux, les

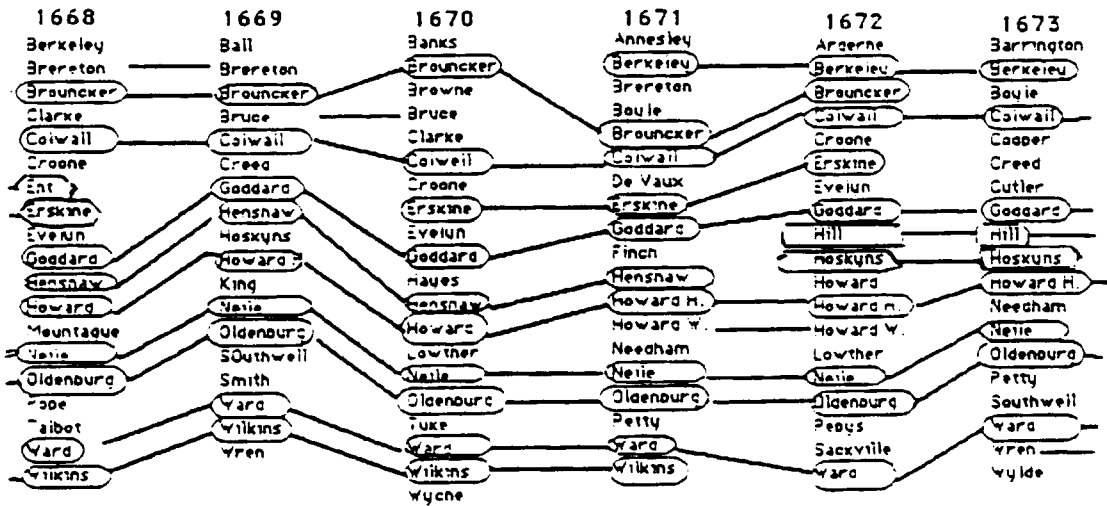
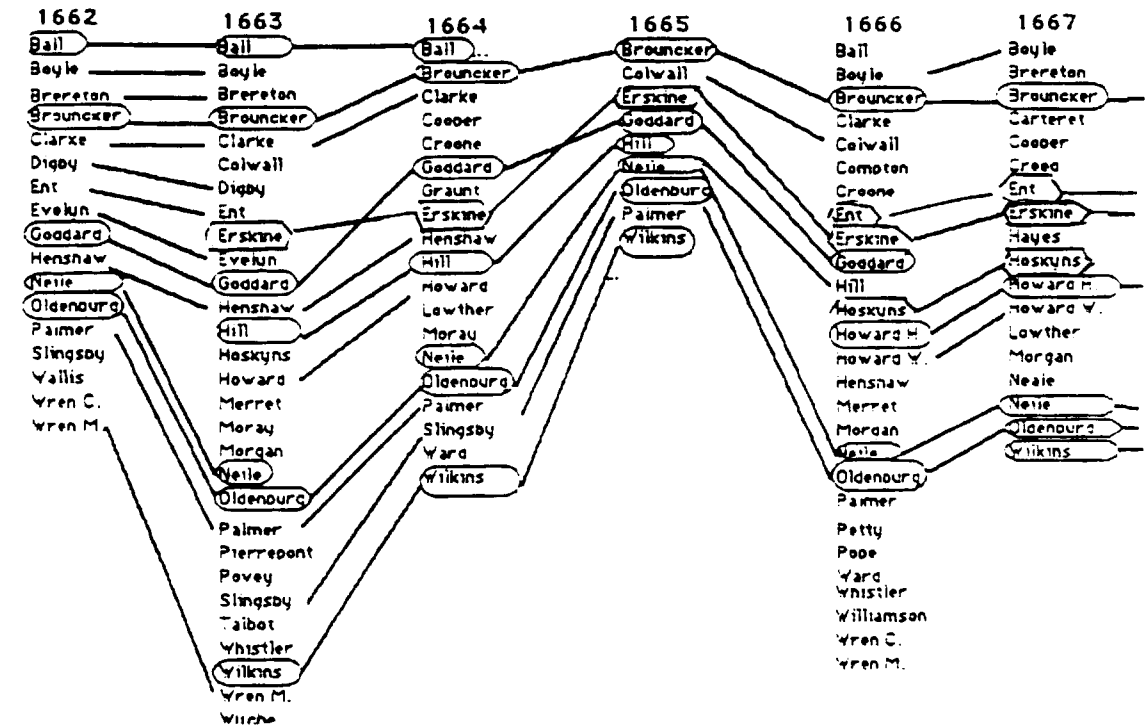
⁶ Cf. Michael Hunter: "The Social Basis and the changing fortune of an early scientific institution: the Royal Society and its fellows", The British Society for the History of Science, 1982, p33-34.

⁷ R.K.Bluhm, "Remarks on the Royal Society's Finances, 1660-1678", Notes and Records of the Royal Society, 13 (1958), 94.

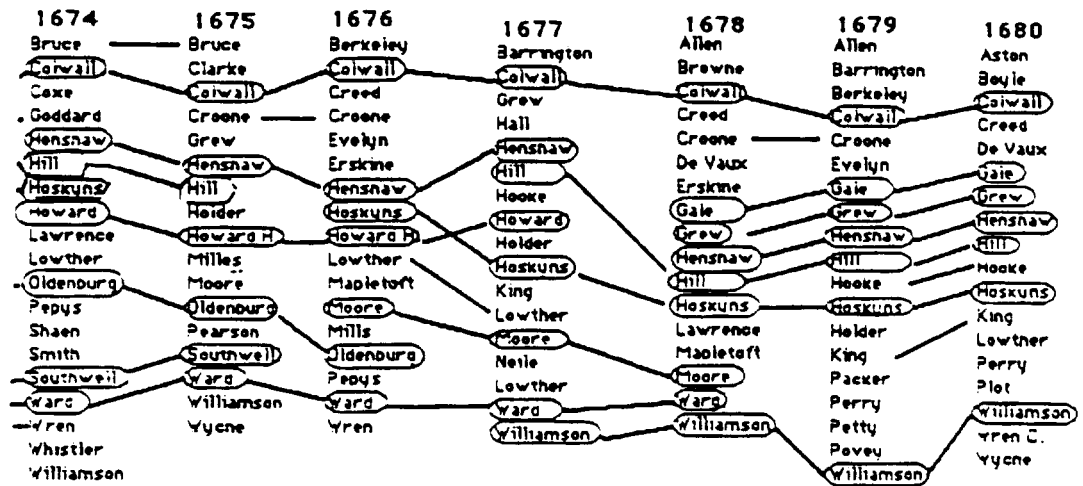
amateurs retombent dans leurs travers. Sous le secrétariat de Hooke, les charrettes d'exclusions commencent à être plus nombreuses et en 1685, plus de soixante membres ont perdu leur statut à cause de leur persistance à ne pas s'acquitter de leur dette. Une mesure telle que l'exclusion est sans doute difficile à prendre au départ par les officiers de la Société car il n'est pas aisé de se séparer volontairement de soutiens à une époque où le groupe a des problèmes de recrutement; en outre, il est dangereux de s'aliéner des personnalités parfois influentes, néanmoins, la survie même de l'activité de la Société (les expériences, les publications etc.) dépend des rentrées. Les dons de généreux bienfaiteurs, comme le don par Howard, Duc de Norfolk, de sa bibliothèque et d'Arundel House, n'amendent qu'en partie les problèmes. Au demeurant, les espoirs de la Société Royale de recevoir des donations de la *gentry* et de la noblesse sont largement déçus. Le don du Chelsea Hospital (lieu de réunion du Chelsea College de James I) par le Roi en 1669 ne compense pas, lui non plus, l'absence de financement public et les déboires du financement privé, car l'hôpital est en mauvais état; en 1670, d'ailleurs, le Roi finit par le racheter en échange de 1300£ qui permettent à la Société d'éponger quelques dettes.

Les difficultés financières expliquent l'incapacité qu'éprouve la Société Royale à se transformer réellement en institut de recherche doté d'un personnel salarié. La construction d'un Collège s'avère même une charge trop lourde pour elle. La Société ne bénéficie d'un lieu de réunion que grâce à la relation de services mutuels qu'elle entretient avec le Collège Gresham: ce dernier l'abrite et profite en retour de ses expériences et de sa réputation. Quand le Collège est réquisitionné par l'Etat en 1666, après le Grand Incendie, la crise n'est évitée que par la générosité de Howard qui ouvre aux *virtuosi* les portes de son palais sur le Strand, Arundel House. Il faut cependant signaler ici que l'échec de la construction d'un Collège bâti spécifiquement pour les besoins de la Société n'est pas uniquement du à la pénurie d'argent, des dissensions à l'intérieur du groupe sur le caractère opportun ou non d'une telle

COMPOSITION DES CONSEILS DE LA ROYAL SOCIETY PAR ANNEE:



— passage du conseil d'une année à celui d'une autre année
 ○ Membre ayant appartenu à au moins trois conseils consécutifs



OFFICIERS DE LA ROYAL SOCIETY:

| | PRESIDENT | SECRETARE | SECRETARE | TRESORIER |
|------|------------|-----------|-----------|-----------|
| 1660 | | | | BALL |
| 1661 | | | | |
| 1662 | BROUNCKER | OLDENBURG | | |
| 1663 | | | WILKINS | HILL |
| 1664 | | | | |
| 1665 | | | | COLWALL |
| 1666 | | | | |
| 1667 | | | | |
| 1668 | | | HENSHAM | |
| 1669 | | | | |
| 1670 | | | | |
| 1671 | | | | |
| 1672 | | | WILKINS | |
| 1673 | | | HILL | |
| 1674 | | | | |
| 1675 | | | | |
| 1676 | | | | |
| 1677 | WILLIAMSON | HOOKER | GREW | |
| 1678 | | | | |
| 1679 | | | GALE | |
| 1680 | | | | |
| 1681 | | | | |
| 1682 | | | | |

aventure en sont aussi la cause⁸. Les plans de 1660 prévoient également un amphithéâtre d'anatomie, ce dernier ne voit jamais le jour à cause des carences financières. Enfin, le Musée de la Société, où doivent être engrangés livres, instruments mathématiques, télescopes, microscopes, curiosités en tous genres, est, avant 1680, encore loin d'égaliser les collections privées telles que celles de Hooke.⁹

S'il n'est pas généreux en argent, le Roi concède cependant quelques honneurs et privilèges à ceux qui se réclament de lui, et cela est loin, malgré tout, d'être un atout négligeable. La constitution prévoit par exemple que les membres fondateurs (qui sont 113 en 1663) aient le titre de Membres Originels et surtout que la société ait le droit d'*imprimatur* sur les livres scientifiques et philosophiques, un droit qui jusque là était réservé aux évêques maîtres de la censure. La constitution donne également à la société sa structure formelle en distinguant parmi les membres, considérés par ailleurs comme des égaux, un Président, un vice-président, un trésorier, deux secrétaires et un conseil de 21 membres élus annuellement. Les officiers sont élus avec un *quorum* de votants défini par la Constitution (21 personnes). La structure institutionnelle d'ensemble rappelle en vérité le modèle de la monarchie constitutionnelle puisqu'elle a à sa tête un Roi, le Président, et un Parlement élu, le Conseil¹⁰. Le rôle du Président est d'ouvrir et de diriger chacune des sessions qui ne peuvent se tenir sans lui ou sans son suppléant: l'un des deux vice-présidents. C'est également le Président qui, épaulé par les secrétaires, est chargé de l'exécution de la politique décidée collégialement par le Conseil (la tenue d'expériences, l'achat d'un local, le paiement du salaire d'un curateur, la création d'un journal, etc.). Un texte daté de 1674 adressé au Conseil du Roi par un certain "A.B.", atteste que le Président est au départ conçu comme la clé-de-voute de l'institution, il est, dit le membre anonyme: "...notre Soleil, [il] nous

⁸ Cf. M. Hunter, Establishing the New Science, chap. intitulé "The Abortive Plan of 1667-1668: A college for the Royal Society", Wodbridge, The Boydell Press, 1991, pp.179 et seq.

⁹ Cf. M. Hunter, Ibid., "Towards Solomon's House: The Royal Society's Repository", pp.190-225.

¹⁰ Voir à ce propos M. Hunter "Reconstructing Restoration Science: problems and pitfalls in institutional history", in Social Studies of Science, XII, 1982, pp.451-466, et particulièrement la lettre citée page 453 sur le rôle du conseil en question.

prodigue sa lumière, sa chaleur, son influence"¹¹ Il peut en outre déléguer éventuellement son pouvoir aux officiers. Ces remarques ne valent cependant plus au delà des années 1690, période à partir de laquelle le titre de Président devient surtout honorifique. Le conseil, seconde instance décisive dans la direction des affaires de la Société, se réunit entre trente-six fois et six fois par an en fonction des besoins (lors des crises financières, par exemple, les réunions se multiplient). Malgré son effectif théorique de vingt-et-une personnes, ses réunions ne rassemblent en moyenne qu'une dizaine de membres qui constituent le noyau actif permettant le suivi des activités de la Société.

De son côté, le trésorier s'occupe de gérer au jour le jour les finances de l'institution, d'enregistrer les donations et les cotisations, de tenir des comptes et, malheureusement, de suivre les problèmes de plus en plus fréquents liés aux impayés. Les secrétaires répondent au besoin ressenti par la Société de garder des minutes de ses réunions et des papiers qui y sont lus afin de préserver son savoir dans la durée, d'une part, et de communiquer avec l'extérieur, d'autre part. Ce besoin de permanence dans l'entreprise de la conquête du savoir avait déjà été mis en évidence par Bacon dans son Advancement of Learning. La tâche est cependant très lourde et Oldenburg s'en plaint:

*Le travail du Secrétaire de la Société Royale. Il assiste constamment aux réunions à la fois de la Société et de son Conseil, note les observations qui y sont faites et dites, les digère en privé, prend garde de les entrer dans son Journal et dans le Registre, relit et corrige toutes les entrées, sollicite la réalisation de certaines tâches recommandées et entreprises, écrit toutes les lettres à l'étranger et répond aux retours de courrier, il entretient une correspondance avec au moins cinquante personnes, y consacre beaucoup de temps, et s'attache à satisfaire les demandes étrangères sur des sujets philosophiques, les disperse au loin et chez les voisins, enregistre les demandes de renseignement pour le bien de la Société et veille à ce qu'elles soient recommandées. Question: Une telle personne doit elle rester sans assistance?*¹²

¹¹ "The President is our sun, giving us light, heat & influence", cette phrase est extraite de la lettre de A.B. datée du 14 octobre 1674 qui constitue une des rares analyses institutionnelles de la Société Royale réalisée par un de ses contemporains. Cette lettre, que l'on trouvera dans le volume 4, 72, des Royal Society Miscellaneous Manuscripts, à la bibliothèque de la Société, est citée par Hunter dans "Reconstructing Restoration Science" Ibid.

¹² *The business of the Secretary of the Royal Society. He attends constantly the Meetings both of the Society and Council, noteth the observables said and done there, disgeteth them in private, takes care to have them entered in the journal and Register-books, reads over and corrects all entrys,*

Quoi qu'en dise Oldenburg, il ne faudrait cependant pas surestimer l'importance des officiers dans la vie de la Société car, comme l'a démontré Michael Hunter¹³, si ce même Oldenburg et Hooke ont été influents, des Membres qui n'étaient pas officiers ne l'ont pas moins été.

Aux institutions définies dans le texte juridique s'ajoutent encore des instances créées par la pratique: les comités. Ceux-ci se tiennent en dehors des réunions officielles pour régler des problèmes particulier, comme l'écriture de certaines parties de L'Histoire du Commerce, ou pour débattre de certaines questions comme la constitution d'un cabinet de curiosité. La formation de comités rappelle, là encore, le fonctionnement du Parlement anglais. La nature égalitaire de la société marque par ailleurs une différence avec les modèles du projet de Bolton, d'une part, et de celui quasi-contemporain de l'Académie Royale des Sciences de Paris, d'autre part. En effet, dans ces deux cas, les académiciens ont des statuts hiérarchisés (*Tutelaries*, *Auxiliaries* et *Essentials* dans l'Académie boltonienne, *Pensionnaires*, *Associés*, *Membres étudiants* et *Membres honoraires* dans l'Académie Royale des Sciences). Ce qui explique que les choix aient pu diverger entre les précédents des années 1630 et la nouveauté des années 1660 est le rapport différent au pouvoir royal des diverses entreprises: dans le cas de la *Société Royale*, le fondement de l'organisation est l'association libre de gentilshommes de la République des Lettres, association où est postulée l'égalité face à la quête rationnelle du savoir. Dans le cas des deux autres institutions, le pouvoir est distribué d'en haut par le monarque et institue une société d'ordres. Pour être égalitaire, la Société Royale de Londres n'en est pas moins disciplinée par ses officiers comme par sa constitution. Samuel Sorbière,

sollicites the performances of taskes, recommended and undertaken, writes all letters abroad, and answers the returns made to them, entertaining a correspondence with at least fifty persons, employs a great deal of time, and takes much pains in satisfying forreign demands about philosophicall matters, disperseth far and near, store of directions and enquiries for the Society's purpose, and sees them recommended.

Query: Whether such a person ought to be left unassisted?

in H.Oldenburg, Correspondence, ed. by H.Hall et M.Boas Hall, 1986.

¹³ On se reportera à la démonstration de Hunter, p.453 de l'article "Reconstructing Restoration Science: problems and Pitfalls in Institutional History", Social Studies of Science, XII, 1982, pp.415-466.

historiographe de Louis XIV, assiste à une séance en 1663, et témoigne de ce qu'il appelle le degré de civilisation atteint par l'assemblée des savants anglais:

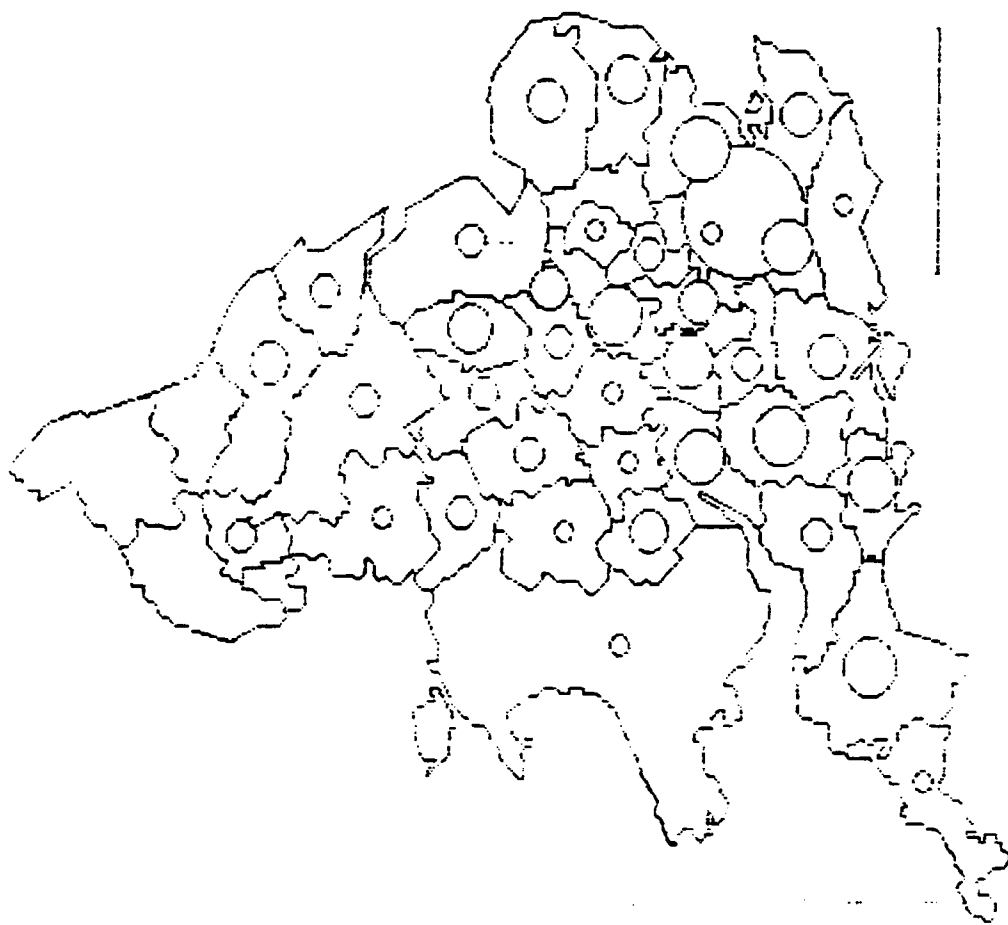
Le Président tient une petite masse de bois à la main, dont il frappe sur la table lorsqu'il veut faire silence. On parle à luy découvert, jusques à ce qu'il fait signe de l'on se couvre; et l'on rapporte en peu de mots ce que l'on trouve à propos de dire sur l'expérience que le Secrétaire a proposée. Personne ne se haste de parler, n'y ne se picque de parler longtemps et de dire tout ce qu'il sçait. On n'interrompt jamais celui qui parle, et les dissentimens ne se poussent pas bien avant, n'y d'un ton qui puisse des-obliger en aucune manière. Il ne se peut rien voir de plus civil, de plus respectueux et de mieux conduit que cette Assemblée telle qu'elle me parut. S'il y a quelques entretiens particuliers qui se forment tandis que quelqu'un parle, ils se passent à l'oreille, et l'on s'arrête tout court au moindre signal que le Président fait; de sorte que l'on n'achève pas même de dire sa pensée.¹⁴

Pour vivante que soit cette description, on ne peut en rester aux aspects institutionnels si l'on veut comprendre le fonctionnement réel de l'académie nouvelle, l'étape suivante est de comprendre la composition de la Société et de mettre en évidence ce que suggère cette dernière.

Il est clair, tout d'abord, que son recrutement fait de la nouvelle académie une société essentiellement londonienne (entre 75 et 84% des membres, selon les périodes considérées, résident en effet dans la capitale la majeure partie de l'année), l'exclusion de la province n'est pas systématique mais il est possible d'identifier dans le pays certains groupes scientifiques, comme le groupe de Towneley dans le Lancashire, qui travaillent en dehors de la Société Royale¹⁵. Cette composante essentiellement londonienne peut s'expliquer par un la volonté de profiter de nouveau des mondanités d'une aristocratie et d'une *gentry* sevrées des plaisirs de la capitale pendant l'Interrègne. Nombreux sont ceux qui veulent revenir à Londres et profiter de ces nombreuses activités culturelles à la mode dont les réunions du Gresham College font indubitablement partie. Pour démontrer l'afflux des *virtuosi* provinciaux vers la capitale, il faudrait retrouver les origines géographiques de tous les Membres élus, mais la tâche n'est guère facile; à partir du Dictionary of National Biography, on peut cependant identifier avec un certain degré de certitude 135 lieux de naissances (sur

¹⁴ S.Sorbière, Relation d'un voyage en Angleterre, Cologne, D.C.LXVII, pp.64-5.

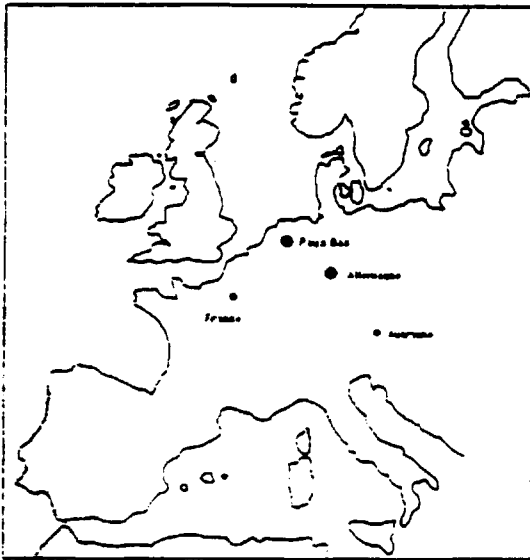
¹⁵ Cf..C.Webster, "The Towneley Group and seventeenth century Science", Transactions of the Historic Society of Lancashire and Cheshire, 118 (1966), pp.51-76.



ENGLAND - ENGLAND SERIE 1 (1830-1850)

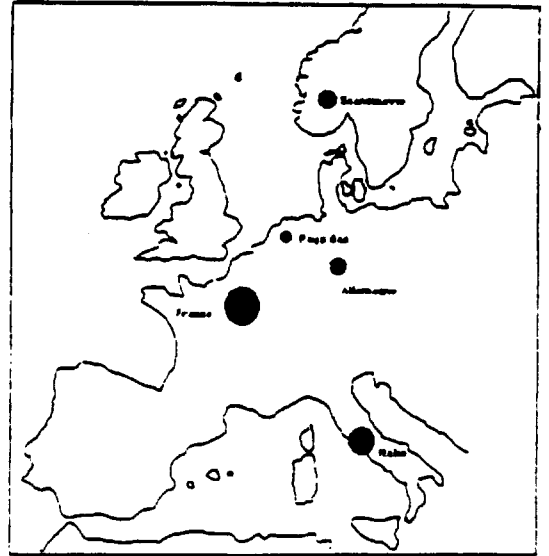
**LES ORIGINES GEOGRAPHIQUES DES MEMBRES DE LA
SOCIETE ROYALE DE LONDRES.**

Lieux de naissances continentaux des membres originaux de la Royal Society en pourcentages.



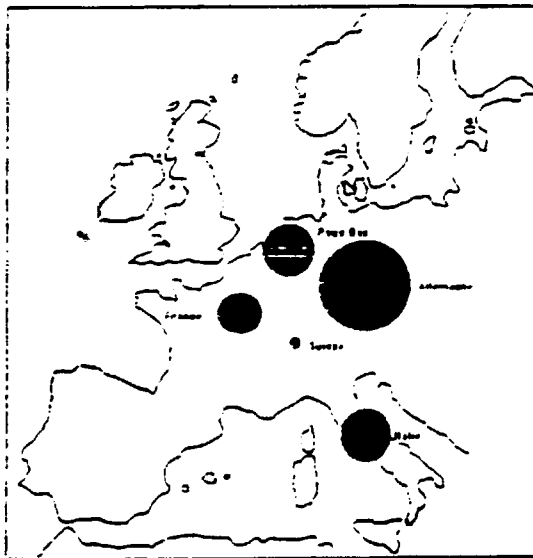
- 1%
- 2%

Lieux de naissances continentaux des membres de la Royal Society sous le secretariat de Oldenbury. (Σ)



- 2%
- 3%
- 4%
- 5%

Lieux de naissances continentaux des membres de la Royal Society sous le secretariat de Hooke (Σ)



- 2%
- 4%
- 7%
- 11%

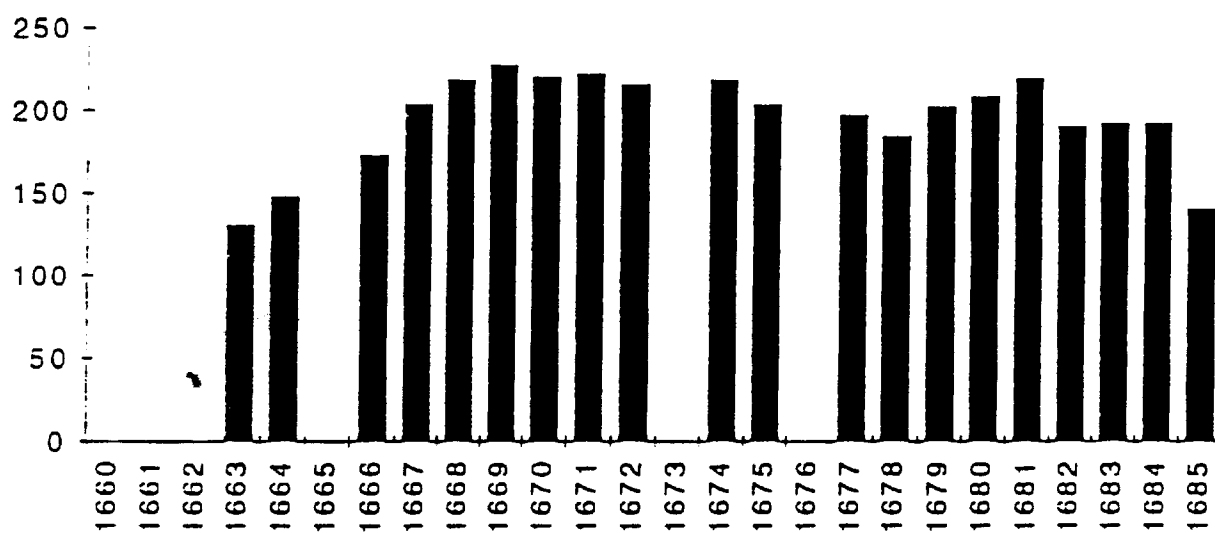
379 élus recensés par Michael Hunter). L'échantillon est bien faible pour tirer des conclusions générales mais donne néanmoins quelques indications sur les personnalités suffisamment importantes pour avoir été retenues par le D.N.B.. Pour faire bref, Londres, fournit 22% de l'effectif total et démontre ainsi assez bien sa suprématie. Les comtés les plus représentés sont par ailleurs en moyenne plutôt ceux du sud-est, phénomène qui reflète la carte de l'alphabétisation et surtout la carte de la répartition des richesses dans l'Angleterre du XVIIe siècle.

Autre trait frappant de la nouvelle académie, elle est totalement masculine, dans la plus parfaite tradition des clubs l'ayant précédée, et l'unique visite rendue jamais par une femme au Collège Gresham (il s'agit de celle de Margaret Cavendish, Duchesse de Newcastle), met en émoi le pauvre Samuel Pepys qui craint les moqueries de la ville à propos de cette dérogation "malencontreuse" à la règle.

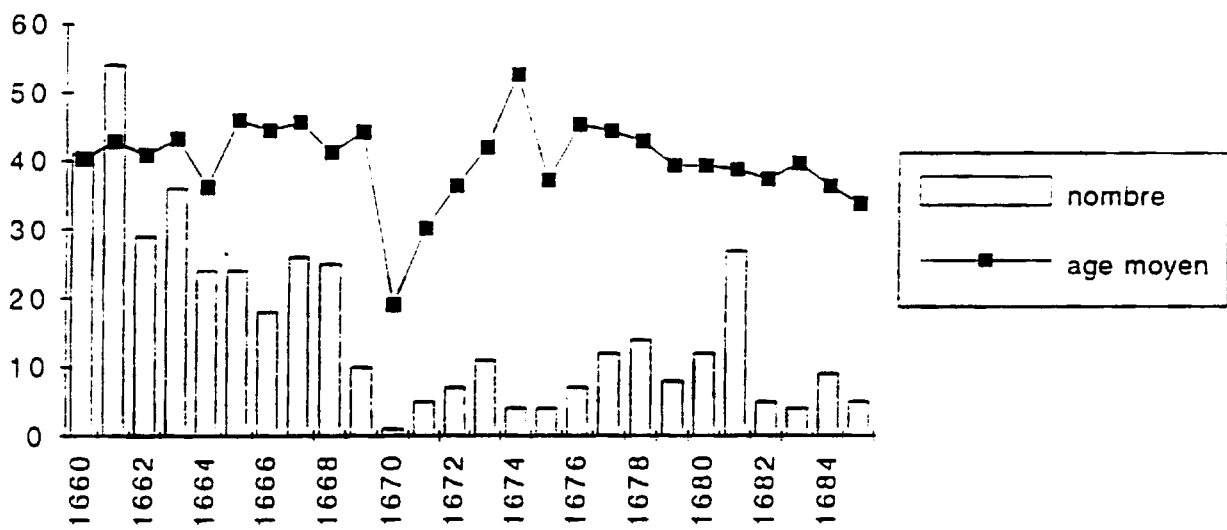
Malgré de telles restrictions, les effectifs de la Société Royale, qui ne devaient pas initialement dépasser les cinquante-cinq élus, ne cessent de croître jusqu'en 1669 où ils atteignent le chiffre considérable de 226 membres; à partir de cette date s'observe une chute relative qui se poursuit jusqu'en 1678, année durant laquelle la société ne compte plus que 190 membres, la fin des années 70 est cependant marquée par une reprise (220 membres en 1681). Le succès des premières années est remarquable. Le passage du groupe de 50 savants initial à un groupe plus large de 200 membres se justifie par l'avantage que procure aux philosophes expérimentaux un nombre important de souscripteurs: 200 cotisations annuelles sont la seule base financière qui puisse alors permettre à l'institution savante de fonctionner. Le déclin relatif des années soixante-dix sera à expliquer plus loin en même temps que les problèmes inhérents à la Société.

Le graphique de la répartition des nouveaux élus par classe d'âge révèle que la Société Royale couche essentiellement sur ses listes, au XVIIe siècle, des personnalités bien installées et déjà au fait de leur carrière (la moyenne d'âge est de 41 ans et demi). La classe d'âge des vingt-trois à trente-deux ans est majoritairement constituée de la population des membres "professionnellement" scientifiques ce qui

EFFECTIFS DE LA ROYAL SOCIETY PAR ANNEE DE 1663 A 1685



AGE MOYEN ET NOMBRE DES ELUS A LA ROYAL SOCIETY PAR ANNEE



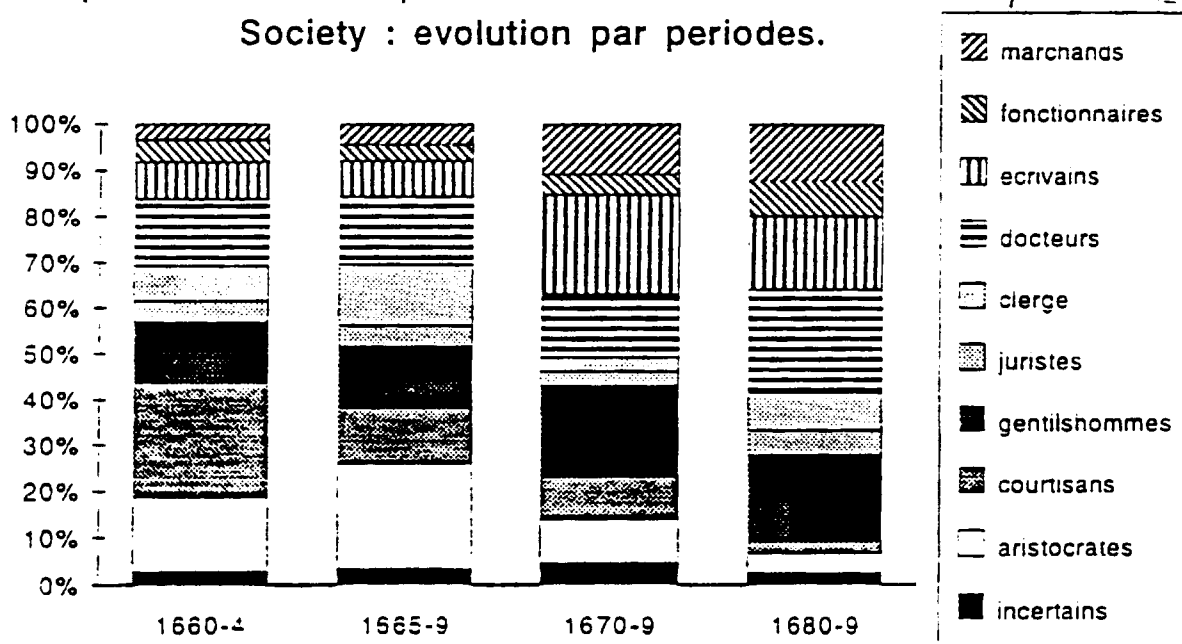
confirme l'hypothèse communément admise selon laquelle les scientifiques sont plus créatifs durant les premières années de leur jeunesse. L'apparition de très jeunes élus sur le graphique (16 ans!) s'explique par le recrutement de jeunes aristocrates avant leur départ pour un Grand Tour dans lequel ils sont censés établir des contacts et recueillir des informations pour le compte de la Société.

Le coeur de l'analyse statistique de la composition de la Société Royale de Londres réside, comme le laisse entrevoir la dernière remarque, dans l'étude de la composition sociale de ce groupe. Cette étude doit être menée de façon diachronique afin de mesurer les changements¹⁶ et d'en tirer des conclusions. Il convient néanmoins de donner en guise d'introduction un tableau des occupations des 479 Membres élus pour la période 1660-1700: 16% des élus sont courtisans, politiciens ou diplomates. 16% encore exercent des métiers liés à la médecine, 15% sont des gentilshommes, 14% appartiennent à l'aristocratie, 12% sont des universitaires ou des écrivains, 8% sont membres du clergé, 7% appartiennent au monde de la marchandise, 4% sont juristes, 4% sont fonctionnaires ou militaires de carrière et 3% échappent à toute classification.

La première évidence à noter est la prégnance du monde de la Cour et de l'aristocratie: les fondateurs de la Société désirent en effet donner de la crédibilité à leurs activités en comptant parmi les leurs ceux qui occupent le sommet de la pyramide sociale. La publication annuelle de la liste des Membres de la Société Royale sert d'ailleurs ce dessein publicitaire. De fait, la Société devient rapidement un lieu à la mode au sein de la Cour et son centre de gravité géographique n'est guère la City, comme pourrait le suggérer son lieu de réunion qui est depuis l'origine le Collège Gresham, mais bien Westminster. La seconde évidence est la relative faiblesse du monde de la marchandise et de l'artisanat. On a pu suggérer, à raison, que

¹⁶ Nous nous baserons pour cette étude sur les chiffres publiés dans la monographie de Michael Hunter (déjà citée): "The Social Basis and the changing fortune of an early scientific institution: the Royal Society and its fellows", The British Society for the History of Science, 1982, qui est une mise à jour du même article inséré antérieurement dans la revue Notes and Records of the Royal Society, vol 31, 1976. Pour une description des catégories utilisées, voir la page 23.

Repartition des occupations des membres elus a la Royal Society : evolution par periodes.



la Société ressemblait par bien des aspects à un club privé de gentilshommes¹⁷. De fait, qui n'est pas bien né, ou au moins un tant soit peu fortuné, a fort peu de chance d'être élu. Certains *virtuosi* ayant appartenu au premier club londonien, comme Ralph Greatorex, le fabricant d'instruments, n'intégreront jamais la Société en dépit de leurs qualifications professionnelles et savantes et de leur intérêt précoce, cela en raison de leur état. Une conséquence de ces barrières sociales est, inversement, que l'élection au titre de Membre prodigue un certain prestige à celui qui en est l'heureux bénéficiaire et dont le statut serait originellement modeste. Les nouveaux académiciens appartiennent à une classe de loisirs. Qu'il s'agisse d'aristocrates, de gentilshommes, de juristes, de fonctionnaires, de membres du clergé, d'écrivains ou de médecins, tous les élus disposent de temps libre qu'ils peuvent consacrer à la philosophie expérimentale. Dans le cas des médecins, cette activité peut, il est vrai, être mise en relation avec des intérêts professionnels. L'observation de cas individuels d'élus négociants laisse découvrir par ailleurs un type de marchand très particulier qui a souvent une double activité dont une activité intellectuelle. Ce schéma global assez cohérent est pourtant légèrement altéré lorsqu'est pratiqué un découpage chronologique.

En effet, la comparaison des quatre graphiques indiquant les parts respectives des diverses catégories d'occupations, montre clairement la croissance significative de la part des marchands et des artisans (qui passe de 3,5% au début des années soixante à 12% dans les années quatre-vingt) ainsi que le déclin corrélatif de la part de l'aristocratie, de la Cour durant la même période (la première catégorie passant de 16% à 4% et la seconde de 26% à 2,7%). L'impression générale est donc que la Société Royale est en train de s'ouvrir socialement et de perdre son assise dans la haute société. La cause de cette évolution est loin d'être claire: on a pu suggérer que les responsables du changement étaient les secrétaires¹⁸ mais cette thèse a été fort

¹⁷ Cf. Q. Skinner, "Thomas Hobbes and the nature of the early Royal Society", The Historical Journal, XII, vol. 2, pp.217-239. Cette thèse a également été développée par Hunter dans Science and Society in Restoration England, CUP, Cambridge, 1981.

¹⁸ A ce propos, voir L. et G. Mulligan, "Reconstructing Restoration Science: Styles of Leadership and social composition of the early Royal Society", Social Studies of Science, XI, 1981, pp. 327-364.

controversée. Une étude du mode d'élection des nouveaux sociétaires, des parrainages, des ratifications et des rejets s'avère donc nécessaire. Elle peut permettre en outre d'identifier des réseaux de pouvoirs. Pour commencer, que disent les textes normatifs?

La charte prévoit un certain nombre de contre-feux pour empêcher la trop grande subjectivité des élections:

Que nul ne soit élu le jour où il est proposé.

Qu'au moins 21 Membres soient présents lors de chaque élection.

Que les Amanuensis fournissent plusieurs petits rouleaux de papier ayant chacun même longueur et même largeur, en quantité égale à deux fois le nombre du public présent. La moitié d'entre eux sera marquée d'une croix, et, roulée, sera mise dans une corbeille sur la table, l'autre moitié sera marquée de codes, et, roulée également, sera placée dans une autre corbeille. Chaque personne arrivant en bon ordre prendra un rouleau dans chaque corbeille, et mettra en privé celui qu'elle voudra dans une urne et l'autre dans une boîte. Alors, le directeur, et deux autres membres de la Société, compteront en public les rouleaux marqués d'une croix de l'urne, et prononceront le cas échéant l'élection. L'élection ne sera considéré comme valide que si deux tiers des votes par scrutin sont favorables.

Règles adoptées le 12 Décembre 1662¹⁹.

Les nouveaux candidats sont élus chaque année par les Membres de la Société lors de la fête anniversaire de celle-ci le jour de la Saint André, c'est aussi à cette date que la composition du conseil pour l'année qui va suivre est décidée. Les règles n'empêchent cependant pas que certains "proposeurs" soient plus influents que d'autres. L'analyse des parrainages et des propositions acceptées montre en effet qu'un tiers des sociétaires seulement fait plus de deux propositions et que neuf individus proposent

Pour ces deux auteurs, le changement de composition est essentiellement du aux options des deux secrétaires successifs que furent Oldenburg et Hooke, le premier mettant l'accent sur un recrutement social élevé, le second sur un recrutement plus scientifique et à la base sociale plus large.

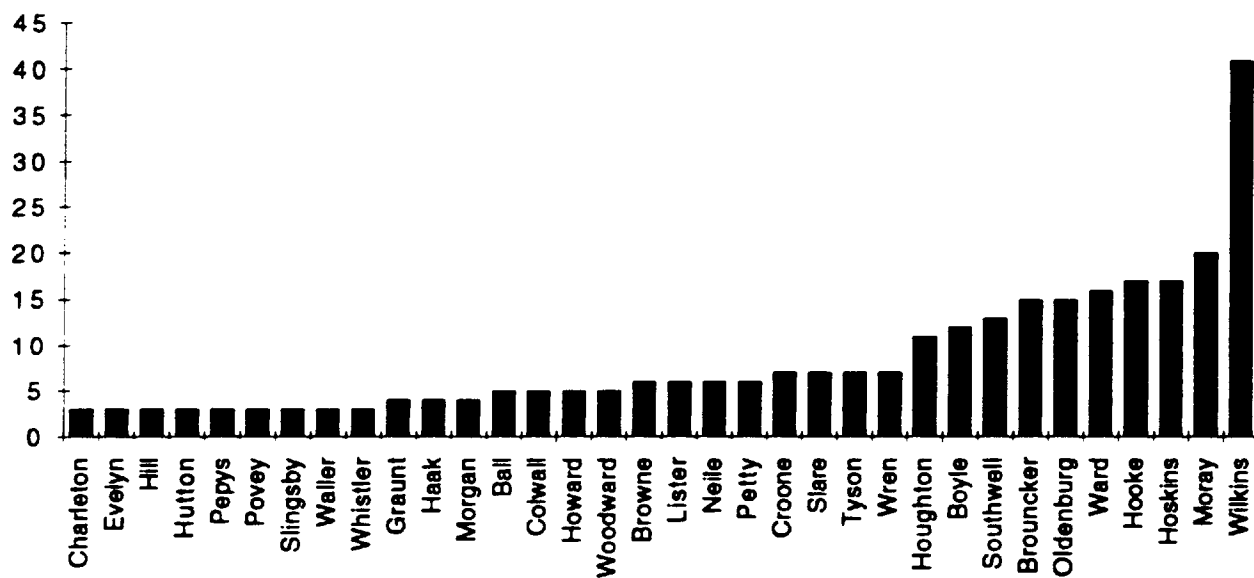
¹⁹ *Concerning the Manner of Elections*

That no man shall be elected the same day he is proposed.

That at the least twenty-one shall be present at each election.

That the Amanuensis doe provide severall little scrolles of paper of an equall length and breadth, in number double to the Society present. one halfe of them shall be marked with a crosse, and being roled up shall be lay'd in a heap on the table, the other halfe shall be marked with cyphers, and being roled up shall be lay'd in another heap. Every person coming in his order shall take from each heap a role, and throwe which he please privately into an urne, and the other into a boxe. Then the Director, and two others of the Society, openly numbering the crossed roles in the urne, shall accordingly pronounce the election. That if two thirds of the present number do consent upon any scrutiny, that election to be good and not otherwise. texte tiré de la Charte du 12 décembre 1660 cité par H.Lyons dans The Royal Society 1660-1940. A History of its Administration and its Charters, C.U.P., 1944, p.25.

**Nombre de propositions de nouveaux membres de la Société Royale
fait par un parrain donné (plus de deux).**



168 des 384 candidats élus soit 44 % du total. Ces hommes influents sont John Wilkins (41 propositions), Robert Moray (20), Robert Hooke (17), John Hoskyns (17), Seth Ward (16), Henry Oldenburg (15), Robert Southwell (15), Lord Brouncker (15) et Robert Southwell (13). Pour certains proposeurs comme Robert Hooke, les chiffres sont encore plus imposants si l'on considère que la période durant laquelle les propositions sont faites est extrêmement courte (dans ce cas précis, Hooke est actif de 1678 à 1681). Il est difficile cependant d'établir ce qui fait qu'un individu est un grand "parrain". Le fait d'être officier de la société, par exemple ne joue pas forcément un rôle déterminant. Un Président comme Brouncker propose bien moins de candidats que Wilkins, un secrétaire comme Oldenburg qui ne propose que 15 candidats sur 10 ans, dont un grand nombre de membres étrangers, a bien moins de rayonnement sur le recrutement de ceux qu'il côtoie que Wilkins, Moray et Ward. Il semble qu'en réalité, la capacité à convaincre des collègues, le charisme d'un proposeur (celui de Wilkins, le professeur enthousiaste, ou de Moray, l'aristocrate homme d'action, par exemple) soient les vrais moteurs de l'influence au sein de la Société. On notera cependant que les individus qui viennent d'être cités appartiennent en majorité au Conseil de la société. Ce conseil, quand on l'étudie en détail, apparaît lui aussi comme étant sous l'influence d'une petite clique. S'il se renouvelle bien partiellement chaque année, en effet, certains individus y demeurent pendant de longues périodes consécutives: Oldenburg 15 ans, Colwall 15 ans, Henry Howard 13 ans, Goddard 12 ans, Brouncker 11 ans, Ward 11 ans, Wilkins 7 ans et Neile 6 ans. Il paraît impossible que le titre de conseiller ne leur aie pas conféré un pouvoir particulier ou tout au moins une certaine aura.

De ce qui précède, il faut donc conclure que pour devenir membre de la Société Royale de Londres, il faut choisir le bon parrain, mais d'autres conditions sont requises à l'admission que révèlent l'analyse des formations des candidats élus.

Les membres de la Société Royale reçoivent dans leur grande majorité (95%) une éducation universitaire. Les parts respectives d'Oxford et de Cambridge (par lesquelles passent 69% des futurs élus) dans cette formation, sont sensiblement

égales; des variations sont cependant perceptibles tout au long du siècle, Oxford perdant au moment du secrétariat de Hooke la suprématie qu'elle détenait lors des années de fondation. La proportion des membres éduqués de façon privée, atteint le chiffre considérable de 16%, soulignant ainsi la forte présence du monde de l'aristocratie. Par ailleurs, les membres de la Société non universitaires sont plus nombreux que ce à quoi l'on pourrait s'attendre puisqu'ils représentent 6,15% de la population. Cela s'explique par la présence de praticiens des sciences venus du monde des professions mécaniques (fabricants d'instruments comme par exemple) qui se retrouvent à égalité de qualifications face aux universitaires dans le domaine des disciplines nouvelles. La multiplication des non-universitaires et des membres des *inns of court* pendant le mandat de Hooke de 1677 à 1685 est un phénomène à considérer. L'influence de Hooke au sein du conseil peut constituer une explication mais il est possible de penser qu'une orientation plus "scientifique" adoptée à cette époque par la Société, est la cause du changement. Les premières années de la vie de Hooke décrites par John Aubrey²⁰ apportent une image vivante de la formation des plus modestes d'entre les futurs membres de la Société Royale ayant fréquenté l'Université, et suggère que la pratique de l'apprentissage constitue souvent une alternative à Oxford et Cambridge:

Alors que John Hoskyns, le peintre, était à Freshwater pour dessiner quelques estampes, Mr Hooke observa ce qu'il fit et pensa, Pourquoi ne pourrais-je pas en faire autant? Alors il alla lui chercher de la craie et des matériaux tinctoriaux, les concassa et les mit sur le tranchoir, il se procura un crayon, et se mit au travail et réalisa un dessin: il copia ensuite les peintures du parloir (qui étaient accrochées là), et les fit parfaitement ressemblantes. Egalement, en ce lieu, étant encore enfant, à Freshwater, il fabriqua un cadran sur un tranchoir circulaire; il fit tout cela en n'ayant jamais eu la moindre instruction. Son père n'était pas du tout mathématicien. Quand son père mourut, son fils Robert n'ayant pas 13 ans, il laissa à ce dernier cent livres qui furent envoyées à Londres en même temps que l'enfant, dans l'intention de mettre ce dernier en apprentissage chez Mr Lilly le Peintre, avec qui il resta quelque temps à l'essai; ce dernier l'aimait beaucoup, mais Mr Hooke perçu rapidement ce qu'il fallait faire, aussi, pensa-t-il, pourquoi ne pourrais-je pas faire cela moi-même et garder mes cent livres? Il se rendit chez Mr Busby, le maître d'école de Westminster à la maison duquel il se tint quelque temps; et il mit beaucoup à profit ce dernier. Avec lui, il investit ses cent livres. Là il apprit à jouer 20 leçons à l'orgue. Là également, en une semaine, il maîtrisa les six premiers volumes d'Euclide, à

²⁰ J. Aubrey, *Brief Lives*, Penguin Books, reprint 1987, pp. 242-245. Aubrey était un ami de la famille de Hooke.

*l'admiration de Mr Busby. A cette école, il se montra très mécanique, et (parmi d'autres choses) il inventa trente moyens différents pour voler. Il ne fut jamais étudiant à King's, et j'ai entendu Sir Richard Knight (qui était son condisciple) dire qu'il le vit rarement à l'école. En l'an de grâce 1658, il fut envoyé à Christ Church à Oxford où il obtint une place de choriste (à cette époque où la musique d'église était abolie) ce qui était un très bon moyen de vivre là (...). Il était l'assistant du Dr Thomas Willis en chimie...*²¹

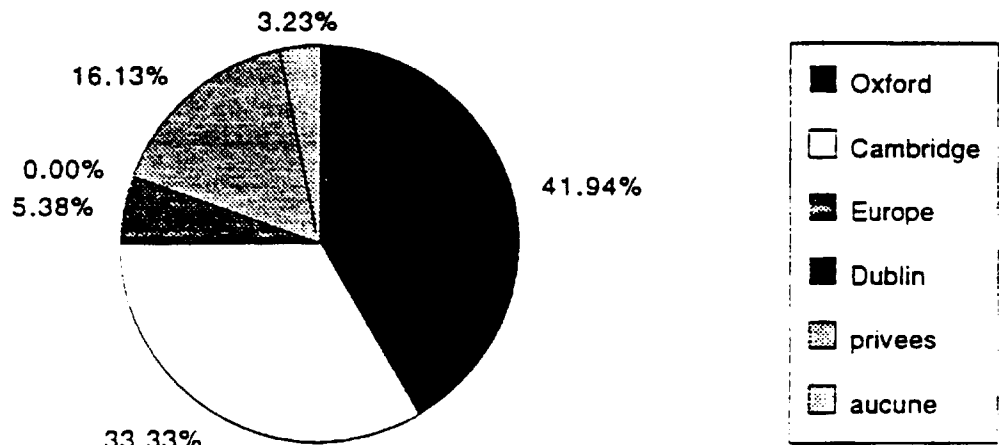
La diversité du recrutement de la Société, tant du point de vue de la formation que de celui des occupations de ses membres, laisse imaginer que l'activité des uns et des autres est susceptible de varier sensiblement. Les statistiques fournies par Michael Hunter²² sont parlantes et renforcent l'impression que l'on a d'un club de gentilshommes où un petit noyau de savants enthousiastes joue un rôle déterminant. La participation des sociétaires à la vie du groupe peut se mesurer de multiples façons: par le paiement régulier des souscriptions, par la présence aux réunions, par la réalisation d'expériences, par les dons effectués, par les services rendus, par les communications faites lors des réunions, par les articles publiés dans le Journal de la Société etc. Michael Hunter définit de son côté, à partir des minutes publiées par Birch au XVIII^e siècle²³, des degrés hiérarchisés d'activité: très actif, actif, assez actif et à peine actif. Dans la première catégorie se rangent ceux qui dirigent les recherches et participent fréquemment aux débats, dans la seconde ceux qui prennent souvent part aux discussions mais dans une mesure moins fréquente que les premiers,

²¹ *John Hoskyns, the painter, being at Freshwater, to drawe pictures, Mr Hooke observed what he did, and, thought he, Why cannot I doe so too? So he gitts him Chalke, and Ruddle, and Roale and grinds them, and putts them on the Trencher, gott a pencill, and to worke he went, and made a picture: then he copied (as they hung up in the parlour) the Pictures there, which he made like. Also, being a boy there, at Freshwater, he made a Diall on a round trencher; never having had any instruction. His father was not Mathematicall at all. When his father died, his Son Robert was but 13 yeares old, to whom he left one Hundred pounds, which was sent up to London with him, with an intention to have bound him Apprentice to Mr Lilly the Paynter, with whom he was a little while upon tryall; who liked him very well, but Mr Hooke quickly perceived what was to be donne, so, thought he, why cannot I doe this by my selfe and keepe my hundred pounds? He went to Mr Busby's the Schoolemaster of Westminster, at whose howse he was; and he made very much of him. With him he lodged his hundred pounds. There he learned to play 20 lessons on the organ. He there in one weeke's time made himselfe master of the first VI books of Euclid, to the Admiration of Mr Busby. At schoole here he was very mechanicall, and (amongst other things) he invented thirty severall wayes of flying. He was never a King's scholar, and I have heard Sir Richard Knight (who was his scholl-fellow) say that he seldome saw him in the schoole. Anno Domini 1658 he was sent to Christ Church in Oxford where he had a chorister's place (in those dayes when the church musique was putt downe) which was a pretty good maintenance (...). He was assistant to Dr Thomas Willis in his Chymistry...*

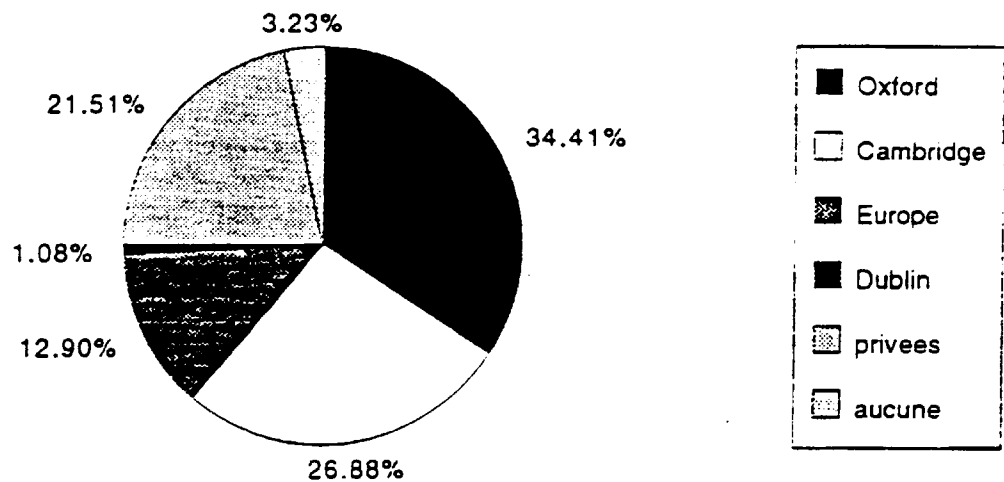
²² Cf.M.Hunter, Ibid., table 7 p.40.

²³ T.Birch, The History of the Royal Society of London, 4vols., London (1756-1757).

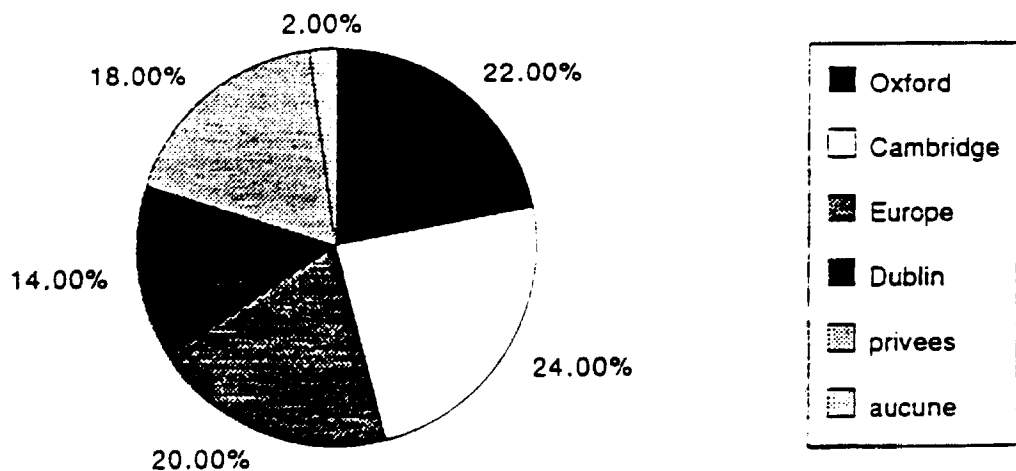
FORMATION DES MEMBRES ORIGINELS DE LA ROYAL SOCIETY



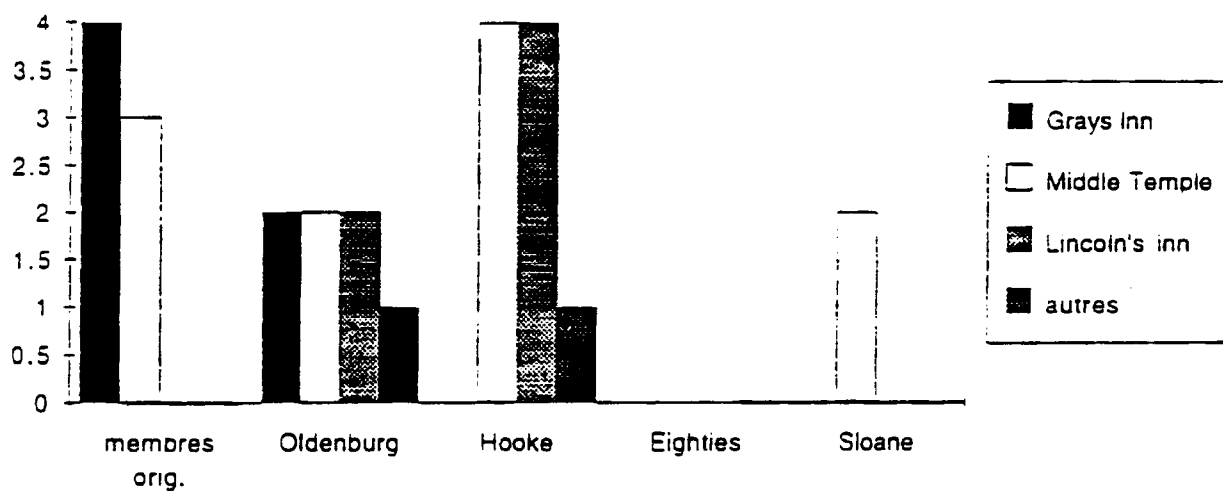
FORMATION DES MEMBRES DE LA ROYAL SOCIETY SOUS LE SECRETARIAT DE OLDENBURG



FORMATION DES MEMBRES DE LA ROYAL SOCIETY DANS LES ANNEES 80



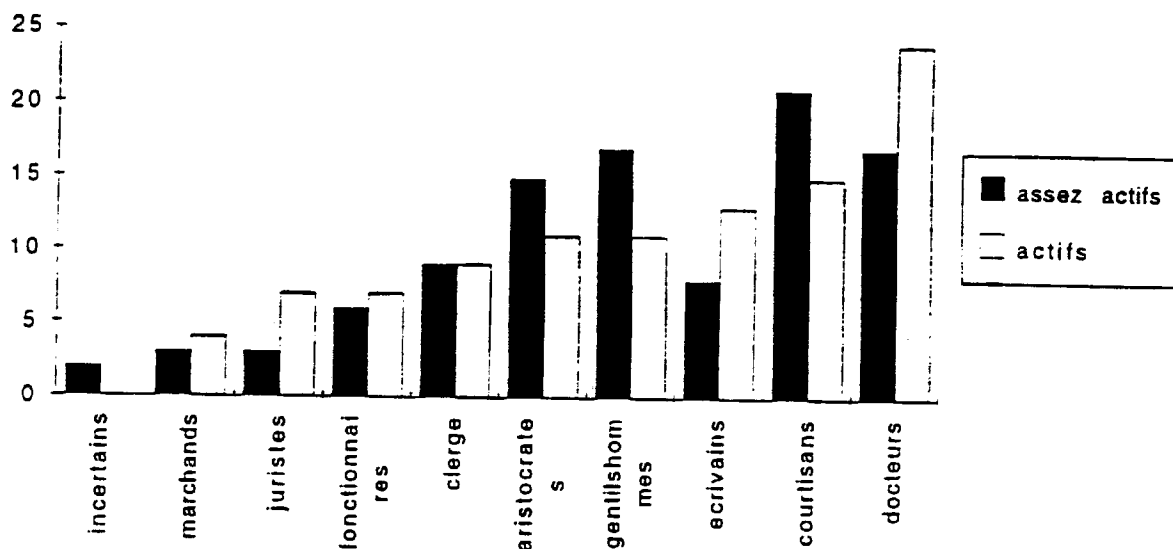
POURCENTAGE DE MEMBRES DE LA ROYAL SOCIETY
FORMES DANS LES INNS OF COURT SOUS CHAQUE
SECRETARIAT



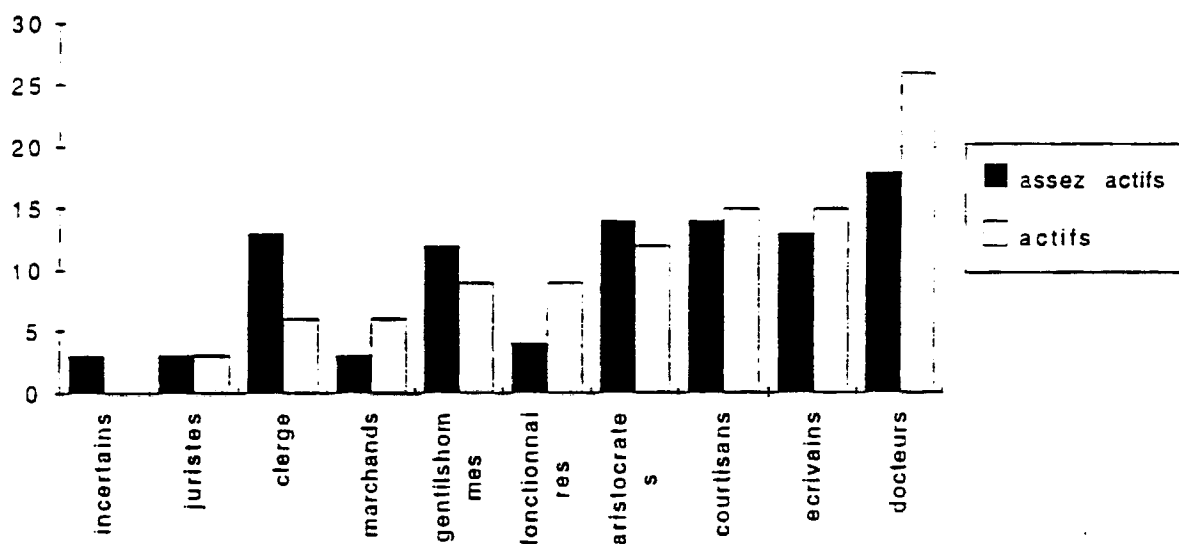
les "assez-actifs" sont ceux qui ne sont pas mentionnés plus d'une douzaine de fois par Birch, les "à peine actifs" n'ont que quelques références éparses. Dans les graphiques figurant en appendice, les catégories ont été réduites à deux: très actifs et actifs d'un côté, assez actifs et à peine actifs de l'autre. Première remarque: le nombre de membres actifs est assez réduit et diminue encore au fil des années. Il passe de 96 en 1665 (soit 59%), à 90 en 1672 (41,5%), 82 en 1680 (soit 39%). Les plus actifs, selon les critères de Michael Hunter, sont les médecins; cela peut s'expliquer par la concordance de leurs intérêts professionnels avec l'expérimentation scientifique conduite à la Société (sur la transfusion sanguine, sur la respiration par exemple). En seconde place viennent les écrivains professionnels et les savants suivis par les milieux de la Cour, de l'aristocratie, et de la gentry; membres du clergé, juristes, fonctionnaires et marchands apparaissent être les moins impliqués. L'importance relative de la participation des groupes de la noblesse va à l'encontre de l'idée selon laquelle seuls les savants auraient été importants dans la vie intellectuelle de la Société²⁴. Elle suggère en outre que le style des réunions est influencé par les intérêts et les pratiques de l'aristocratie, ce que confirment au demeurant les descriptions de discussions que l'on trouve dans les minutes. Trois coupes, réalisées par Michael Hunter en 1665, en 1672 et en 1680, dénotent cependant une certaine modification du schéma dressé ci-dessus au cours du temps: les milieux titrés semblent en effet participer de moins en moins aux activités du groupe à mesure que le temps passe (et cela est particulièrement marqué pour les aristocrates), alors que les écrivains et les savants commencent à voler la première place aux médecins dans les années 1680. De manière générale, cependant, le zèle s'essouffle après les quatre premières années, lorsque l'attrait de la nouveauté commence à se dissiper, et le déclin véritable s'affirme après les années 1670 qui correspondent d'une part au décès de personnalités dynamiques comme Wilkins, Morray ou Goddard et d'autre part à la chute du recrutement. Les appréciations sur le degré d'activité des Membres doivent être

²⁴ Cette hypothèse est implicite dans les travaux de Sir H. Lyons qui comptait par exemple le pourcentage de "Membres scientifiques" dans la société (pourcentage évalué à 32.2% en 1663 et à 25% seulement en 1671).

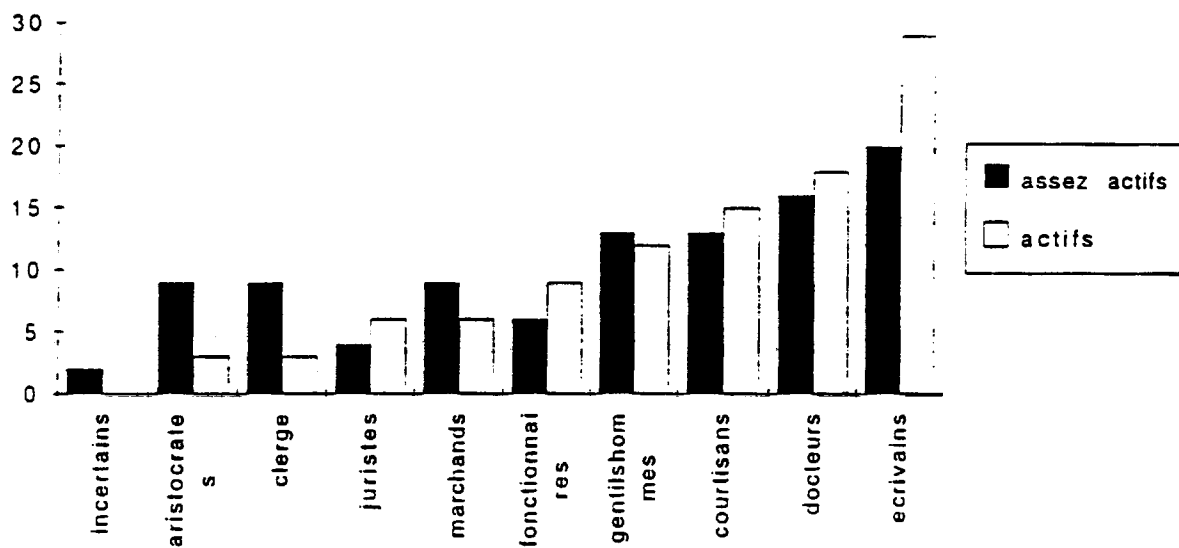
Qui est actif à l'intérieur de la Société Royale en 1665
(répartition par occupations %)?



Qui est actif à l'intérieur de la Société Royale en 1672
(répartition par occupations %) ?



Qui est actif à l'intérieur de la Société Royale en 1680
(répartition par occupations %)?



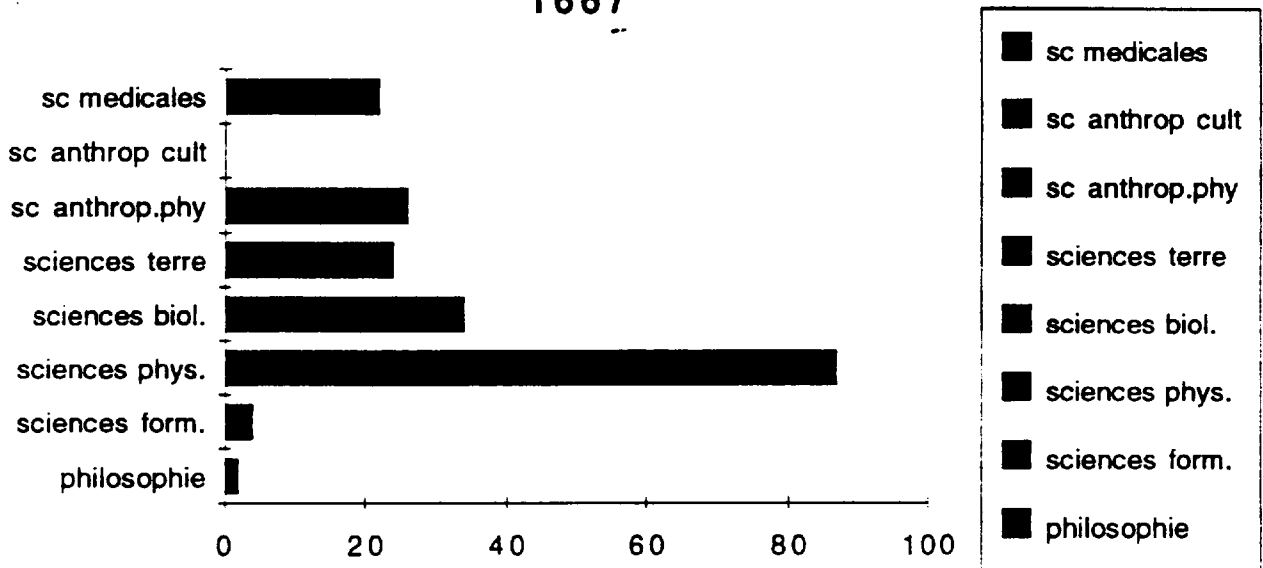
néanmoins nuancées par le fait que les minutes ne rendent pas fidèlement compte des activités de la Société. Le témoignage du Journal de Hooke suggère même au contraire qu'elles n'en donnent qu'une image partielle car elles ne peuvent pas mentionner le travail et les discussions des cafés se déroulant avant et après les réunions et qui sont néanmoins cruciales. En tout état de cause, les minutes ne donnent pas non plus d'indications systématiques du nombre de membres assistant aux séances. Cela étant dit, le reflet qu'elles offrent d'une participation socialement différenciée est digne d'attirer l'attention. De même, la chute de l'enthousiasme aristocratique est le signe d'une mode de Cour qui passe et constitue un phénomène qu'il est important d'établir.

Rendre compte de l'activité des membres de la Société implique également que l'on examine plus en détail les champs de recherche abordés par les *virtuosi*. Est-il possible, par exemple, de déterminer si la Société a eu une politique de recrutement construite en fonction des intérêts de ses programmes? Il semble, d'après les listes annuelles, que l'on ait contacté assez systématiquement les plus grands spécialistes de l'époque sur certains sujets précis (chimie, médecine, hydrographie etc.) afin de les enrôler. Ce ne sont cependant pas ces listes qui donnent la meilleure image des intérêts de la Société londonienne mais plutôt les articles publiés dans le journal de la Société: les Philosophical Transactions²⁵. La catégorie d'article la plus importante est celle des sciences physiques (comprenant mathématiques, astronomie, physique, technologie et chimie) qui, avec quelques 41% des articles publiés, représente le cœur des intérêts de la Société Royale. La seconde catégorie est celle des sciences biologiques (biologie, zoologie et botanique), qui fournit 19% de l'effectif. Les sciences médicales et l'anthropologie physique (anatomie), quand on les réunit, obtiennent pourtant un score supérieur avec 22% de l'effectif. Les sciences de la terre (géographie, géodésique et géologie), avec leur score de 8,5% (variant cependant entre 12 et 6% selon les périodes) constituent également un pôle d'intérêt certain pour

²⁵ Cf. R.K. Merton, Science, Technology and Society in seventeenth century England, New York: Fertig, 1970, table, p.

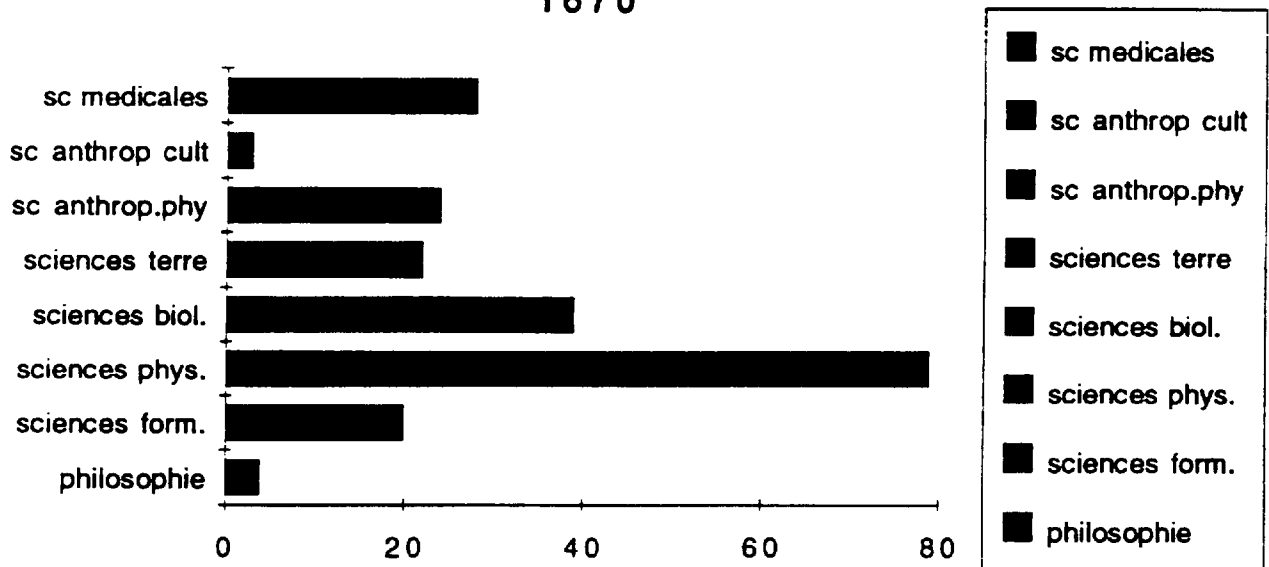
**CLASSIFICATION DES ARTICLES DES PHILOSOPHICAL
TRANSACTIONS PAR GRANDES CATEGORIES: 1665-**

1667

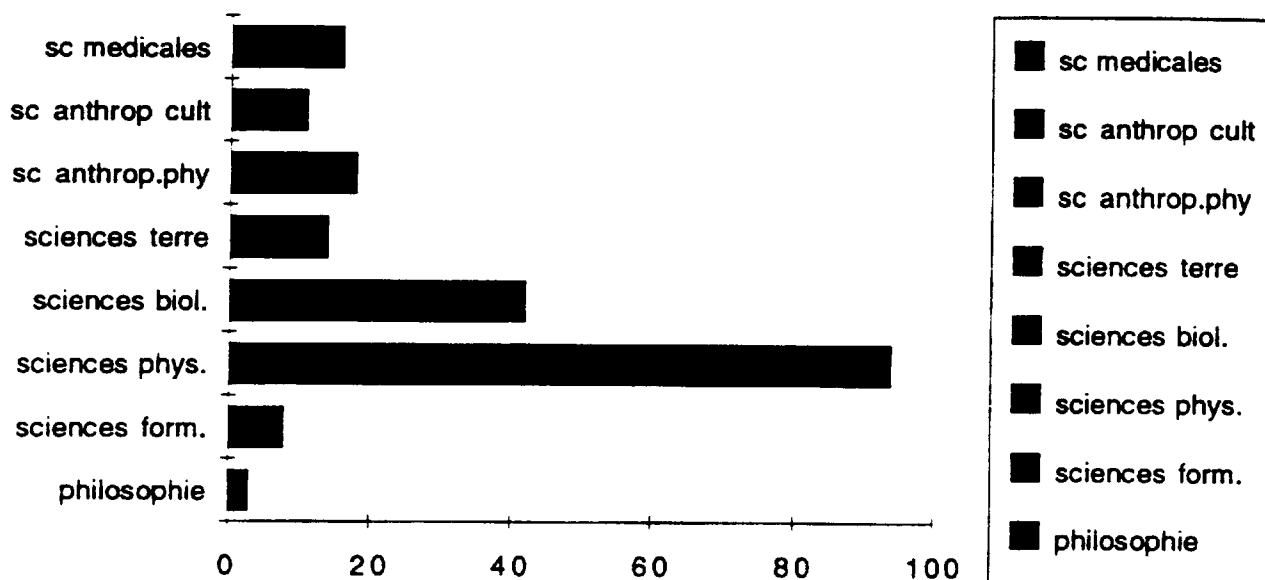


**CLASSIFICATION DES ARTICLES DES PHILOSOPHICAL
TRANSACTIONS PAR GRANDES CATEGORIES: 1668-**

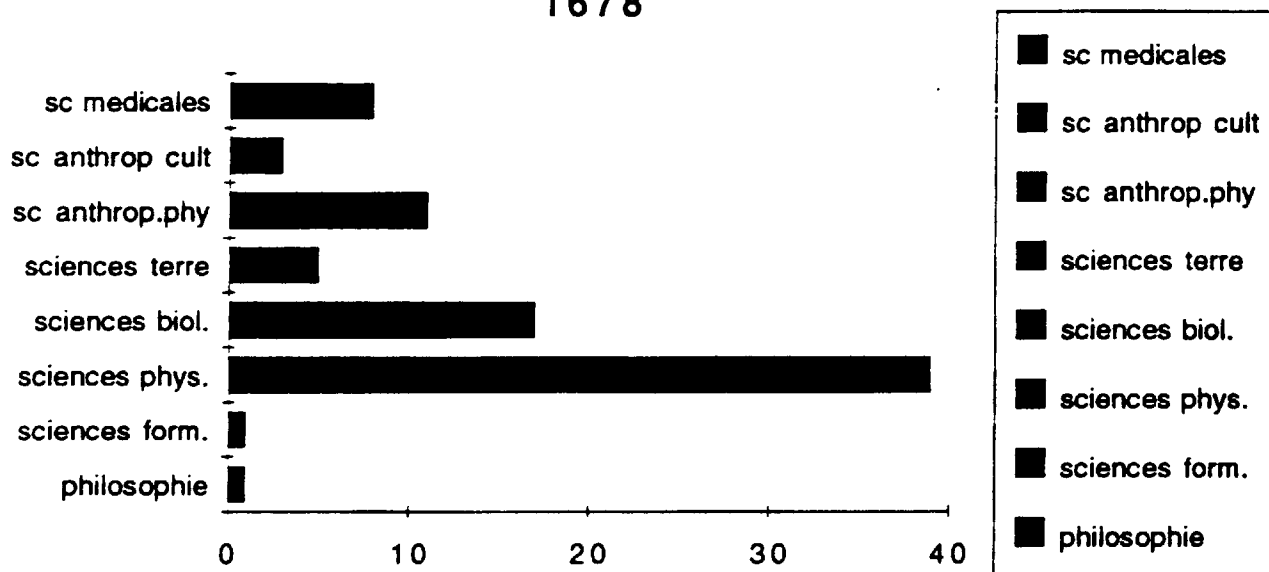
1670



**CLASSIFICATION DES ARTICLES DES PHILOSOPHICAL
TRANSACTIONS PAR GRANDES CATEGORIES: 1674-1676**



**CLASSIFICATION DES ARTICLES DES PHILOSOPHICAL
TRANSACTIONS PAR GRANDES CATEGORIES: 1677-
1678**



les savants londoniens. Les sciences formelles (logique et épistémologie) et la philosophie, ne représentent que 7% du total alors que l'anthropologie culturelle ne dépasse guère les 2,5%. Ces catégories restent globalement assez stables de 1665 à 1680 (à l'exception près des sciences de la terre et des sciences formelles dont les places ont tendance à fluctuer). Au total, le profil des intérêts de la société reflète assez la composition sociale de cette dernière et, également, la structure duale du groupe originel du Collège Gresham partagé entre les médecins et les "physiciens-mathématiciens". Revenir aux origines de la Société Royale est semble-t-il toujours une démarche fructueuse lorsque l'on veut comprendre sa nature. L'étude des modèles, à laquelle il faut passer maintenant, révèle, dans cet ordre d'idées, de nouveaux éléments et répond à de nouvelles questions.

2. Quels modèles a-t-on en tête? Quelles sont les influences étrangères?

La question épineuse de savoir si c'était la Science nouvelle qui avait appelé un nouveau type d'organisation scientifique ou si c'était plutôt la nouvelle organisation scientifique qui avait rendu possible le nouveau savoir a souvent été prise en compte par les historiens des sciences. Une issue peut être trouvée à cette aporie lorsque l'on considère que le mouvement académique, à partir du XVI^e siècle, touche l'Europe dans son ensemble, et la totalité du champ intellectuel, à peu près simultanément²⁶. L'institutionnalisation du scientifique ne constitue qu'un des aspects d'une évolution plus vaste où l'ensemble des disciplines savantes est impliqué. Dès lors, pour saisir en quoi le modèle organisationnel de la Société Royale de Londres est original et en quoi il ne l'est pas, il convient de passer en revue les divers modèles théoriques ou pratiques que les sociétaires ont en tête. De nombreuses sources indiquent en effet des connexions explicites entre des Membres et certains projets ou certaines réalisations antérieures. Le chapitre précédent a souligné le lien étroit existant entre les membres originaux de la Société Royale et le groupe de Samuel Hartlib mais ce groupe ne

²⁶ Cf. Mc Clellan James E., Science Reorganized: Scientific Societies in the Eighteenth Century, III, Columbia University Press, New York, 1985.

constitue qu'une influence parmi d'autres. L'idée selon laquelle l'organisation peut apporter de la continuité dans l'accumulation et la diffusion du savoir est chère au XVII^e siècle. La Société Royale de Londres est l'héritière de toute une tradition de pensée utopiste et les références constantes de ses souscripteurs à des idées anciennes sont là pour le prouver.

Une première méthode, dans la recherche des racines, peut être l'utilisation de la source unique que représente l'histoire officielle de la Société écrite par Thomas Sprat en 1664, mais ce dernier fait surtout référence au schéma baconien et aux expériences étrangères des académies italiennes et de l'Académie française de Paris²⁷. Les textes des minutes de la société peuvent également faire allusion à certains modèles, c'est le cas de la relation de la réunion inaugurale du 28 novembre 1660 qui évoque les académies privées, celles-là même qui ont en France favorisé l'épanouissement de la philosophie expérimentale. La troisième méthode, moins directe, consiste à suivre les histoires de vie de membres de la Société Royale ayant eu connaissance de précédents éventuels: les cas de Boyle ou de Petty ayant participé aux activités du groupe de Hartlib, de Pepys ayant fréquenté le Rota Club de Harrington, de Digby ayant eu des contacts avec l'académie de Mersenne et les autres groupes scientifiques parisiens, sont à ce titre exemplaires²⁸. Il faut, sur ce point, convenir avec Webster de l'importance d'un noyau très actif parmi les fondateurs de la Société Royale, qui a constitué en quelque sorte l'équipe des architectes de la nouvelle académie. Les influences reçues par les individus appartenant à ce noyau sont fondamentales.

Les filiations établies, il s'agit ensuite de déterminer quels sont les emprunts. Le mieux est peut-être pour cela de commencer par les modèles autochtones. La source la plus évidente de modèle, pour les contemporains comme pour nous, est la maison de Salomon décrite en détail par Bacon dans sa Nouvelle Atlantide. En 1665, Joseph Glanville, membre de la Société Royale, reconnaît l'héritage dans son

²⁷ Voir T.Sprat, The History of the Royal Society, London, 1664, p39.

²⁸ Voir à ce propos le tableau de C.Webster dans The Great Instauration (London:Duckworth, 1975) page 94 intitulé "the scientific associations of the active nucleus of the Royal Society"

livre Sceptis Scientifica: "La Maison de Salomon, dans la Nouvelle Atlantide donnait le schéma prophétique de la Société Royale"²⁹. Le frontispice de l' History of the Royal Society de Thomas Sprat renvoie également explicitement à Bacon dont la figure, sur la gravure, est assise à la droite d'un buste de Charles II. Bacon est le premier à dégager clairement les trois nécessités des temps nouveaux en matière scientifique: multiplier l'information, la collecter et la conserver. Il définit également les règles d'une méthode inductive fondée sur l'observation expérimentale. Sa croyance en la technologie (les arts mécaniques sont pris chez lui comme modèle pour la réforme de la philosophie naturelle) ne l'empêche pas d'être parfois critique vis-à-vis de la pure recherche de l'utilité immédiate. Cependant, et c'est là une des ambiguïtés du credo baconien, vérité et utilité étant pour lui virtuellement équivalentes, à terme tout est "utile". Ce terme est d'ailleurs perçu comme proche puisque le modèle est celui des arts mécaniques dont les profits sont rapides. Pour le philosophe, c'est à l'Etat qu'incombe la charge d'entretenir l'institution chargée de conduire la recherche au plan national. Il présente le Roi Salomon de la Bible comme un exemple à imiter: Salomon, par son patronage, a su apporter à son peuple la santé et la richesse en même temps que la recherche pieuse de la vérité. Considérant que le progrès est cumulatif et qu'il doit par conséquent s'ancrer dans la durée, seul l'Etat peut selon Bacon assurer la continuité de l'avancée scientifique. Toutes ces leçons sont retenues par les intellectuels puritains de la Révolution et sont encore d'actualité à l'époque de la Restauration.

Toutefois, pour mesurer l'influence réelle de Bacon sur la Société Royale, il ne faut pas prendre Sprat au pied de la lettre car son History est un livre d'apologétique dont le but est essentiellement de défendre la société contre les attaques de l'Eglise, des universités et des professions médicales qui se sentent menacées par la nouvelle académie. Le baconisme, dans ce contexte, fait office de bouclier car il utilise un langage compris par tous (la scholastique a fait long feu depuis déjà quelques

²⁹ "Solomon's House, in the New Atlantis was a prophetick schein of the Royal Society", in J.Glanville, Sceptis Scientifica, London, 1665, cité par M.Boas Hall, in "Solomon's House Emergent: the Early Royal Society and Cooperative Research", in The Analytic Spirit, p 177.

décennies) et accepté pour sa valeur paradigmatique. L'ascendant que l'on accorde un peu trop facilement à Bacon occulte le fait que d'autres intellectuels ont été influents. Ainsi, sur la question du langage, l'héritage de la Société est plutôt celui de Dalgarno et, en sciences pures, plutôt celui de Harvey ou de Gilbert³⁰. D'autre part, si la Maison de Salomon est un exemple possible suivi par la Société, on ne peut que noter des différences majeures entre le modèle et son imitation: là où les savants londoniens mettent en avant l'idée d'une recherche coopérative entre *virtuosi* venus de divers horizons épousant une forme démocratique, l'utopie baconienne prône une organisation hiérarchique de travailleurs spécialisés (dont certains sont même incapables de percevoir les fins de leur travail) coiffée par quelques esprits choisis formant une aristocratie. Bacon appartient clairement à un monde d'avant la Révolution alors que la Société fondée en 1662 a fait siens les apports des mouvements politiques et culturels qui ont traversé la première moitié du siècle. L'autre différence majeure à noter entre la Maison de Salomon et la Société Royale de Londres est que la seconde insiste beaucoup plus que la première sur la diffusion des découvertes, notamment par la publication de ses travaux, et ce point figure un autre trait de la modernité. Les contemporains de Bacon ont en effet tendance à fétichiser le secret. Malgré toutes les disparités entre le modèle et sa supposée application, les raisons pour lesquelles les fondateurs de la Société Royale voient en Bacon le grand prédécesseur sont cependant assez nombreuses et évidentes: en premier lieu, les philosophes expérimentaux du Collège Gresham sont comme Bacon obnubilés par la nécessité de communiquer et d'échanger des informations, par ailleurs, ils appliquent avec enthousiasme l'injonction du philosophe de constituer une réserve de connaissances sur le monde. Dès 1660, les savants londoniens conçoivent en effet des questionnaires géographiques systématiques à envoyer à l'étranger et destinés à documenter une future Histoire des Commerces. En 1664, un comité se constitue pour gérer ce type de correspondance. Sur le plan de la coopération scientifique, cependant, les conseils du Maître sont un peu oubliés. La machinerie s'enraye en effet

³⁰ Voir C. Webster, "The origins of the Royal Society", History of Science, 1967.

au moment de la synthèse du savoir accumulé. Le tissu associatif d'une Société hostile à l'idée d'une hiérarchie et d'une spécialisation des tâches, ne facilite guère l'entreprise. Le travail réalisé dans la Maison de Salomon par les *Compilateurs* (chargés de résumer le savoir en tableaux), par les *Interprètes* (chargés de transformer les expériences en aphorismes) et par les *Bienfaiteurs* (chargés de trouver des applications pratiques aux découvertes qui viennent d'être faites), est difficilement concevable dans la Société Royale. Certes, des esprits comme ceux de Oldenburg ou de Evelyn rêvent de plans de synthèse d'une histoire naturelle ou d'une histoire des commerces universelles, mais bien trop d'obstacles se dressent devant eux. La coopération à l'intérieur de la Société est souvent assez problématique et manque singulièrement d'organisation. Chacun conduit sa recherche de son côté, dans le secret de son laboratoire ou de son domicile, la mise en commun se produit à un stade ultérieur et prend la forme de discussions amicales publiques devant l'assemblée des pairs. La controverse, souvent recherchée, est la seule véritable forme de coopération et cela est bien compris par les responsables. En 1668, par exemple, Oldenburg engage Wren et Huyghens, tous deux réticents à publier, dans une querelle avec Hooke, afin de les pousser à rendre publiques leurs découvertes³¹. La concurrence apparaît d'ailleurs être une forme de stimulation efficace. L'impression demeure néanmoins d'une Science qui avance "en ordre dispersé", les discussions pour fertiles qu'elles soient parfois, ne font pas de la Société un centre de recherche conduit avec sagacité par un ou plusieurs esprits éclairés, ce que voulait Bacon. Les virtuosi ne sont pas prêts à accepter une telle discipline, totalement contraire à leur façon de penser la noble activité qui est la leur.

Disserter sur l'application stricte du modèle baconien, quoiqu'il en soit, ne se justifie peut-être pas complètement si l'on prend en considération le fait que ce dernier a été médiatisé dans l'esprit des fondateurs de la Société Royale par une première de ses incarnations: le Collège Royal des Médecins de la fin du règne de Charles Ier et de l'Interrègne.

³¹ L'exemple est cité dans Hall, *ibid.* p192.

Ce Collège, dans les années 1640-1660, peut être, en effet, considéré comme une application très scrupuleuse du plan baconien de la Nouvelle Atlantide³². La parenté est d'ailleurs soulignée par l'ouvrage de Walter Charleton, intitulé Immortality of the Human Soul paru en 1657. Ce texte décrit en détail, à titre d'exemple des réalisations intellectuelles de l'homme moderne, les activités du Collège des médecins londonien et celles de l'Université d'Oxford. Il montre que la spécialisation des chercheurs correspond bien au schéma de Lord Verulam qui veut que des expériences soient réalisées, que des faits soient recueillis et singularisés, que des conclusions en soient tirées pour construire ou infirmer des théories et qu'enfin l'on s'occupe de promouvoir les découvertes. La méfiance de ce Collège pour la Société Royale, lors de ses premières années, est dans la mesure où les recherches médicales peuvent bien continuer d'être conduites en ses murs sans que ses membres aillent se mêler à des amateurs, est compréhensible. Néanmoins, des liens existent entre les deux institutions qui suggèrent que les idées ont circulé de l'une à l'autre: en premier lieu, des Membres du Collège des Médecins comme Goddard et Petty faisaient également partie du groupe d'Oxford de 1645 et par la suite ces mêmes *virtuosi* sont devenus des membres actifs de la Société Royale. Que ces individualités aient été exceptionnelles par l'étendue de leurs intérêts, n'invalide en rien l'hypothèse selon laquelle elles auraient été les vecteurs de modèles. En outre, après la peste de 1665 et le Grand Incendie de Londres de 1666, le Collège des médecins, déconsidéré auprès de la population par son incapacité à faire face à l'ampleur du fléau, et privé par les flammes de sa bibliothèque, de ses laboratoires, de ses salles de dissection et de réunion, se voit contraint de rejoindre son ancien concurrent pour poursuivre ses expérimentations. Si les parallèles peuvent être attestés entre la Société Royale et le modèle baconien incarné dans le Collège des Médecins, d'autres parallèles peuvent également être mis en évidence entre la Société et des institutions non-scientifiques, ce qui montre une fois de plus les limites de la thèse de Sprat.

³² C.Webster, "The College of Physicians, "Solomon's House in Commonwealth England", Bulletin of the History of Medicine, 1967, 41, pp.393-412.

Le Rota Club de Harrington, qui tient ses réunions au café de chez Will de 1659 à 1660, est par exemple lui aussi source d'inspiration pour la Société Royale³³. Cinq membres de ce club font le lien avec le groupe scientifique londonien naissant: William Petty, un des membres fondateurs de la Société, John Hoskyns, John Aubrey, Samuel Pepys et Philip Carteret. Des parentés formelles apparaissent clairement entre les deux institutions: la pratique du vote par ballottage les concerne toutes les deux, celle du décalage d'un jour entre une question posée et sa discussion au Rota offre un parallèle frappant avec le décalage d'un jour entre le vote et l'élection d'un Membre à la Société Royale. La rotation du Président du club politique et celle mensuelle du Président du club scientifique, ceci avant la charte de 1662, renvoient également l'une à l'autre; de même, la tâche d'enregistrement des débats confiée aux secrétaires est un trait commun aux deux organisations. Pareillement, l'idée qu'un public de non-professionnels auxquels il faut ouvrir les débats peut fournir un témoignage impartial de ce qui se passe lors des assemblées, est partagée par le Rota Club et la Société Royale. Enfin, le contexte de fin de guerre civile est cause de ce que dans une société comme dans l'autre, les débats sur des sujets religieux et politiques sont exclus. Il est important de souligner ici que le Rota Club est lui même l'héritier de traditions déjà bien implantées dans les clubs anglais avant sa propre fondation: la pratique de la rotation des offices, par exemple, semble avoir été déjà connue dans la taverne de la Sirène en 1612. La chaîne des influences est peut être donc plus longue qu'il n'y paraît de prime abord et dans ce cas, il est bien clair que la Société Royale inclus dans son patrimoine des systèmes d'organisation qui sont loin d'appartenir uniquement au champ scientifique.

Cependant, et il faut revenir maintenant à ce qui est plus connu, malgré l'influence certaine des modèles autochtones, ce sont des étrangers à l'Angleterre qui font généralement référence chez les historiens des sciences comme pourvoyeurs de schémas utopiques et d'exemples pratiques suivis par les fondateurs de l'académie

³³ Voir à ce sujet la fin de l'article bibliographique très documenté de A.M.Strumia, "Vita Istituzionale della Royal Society seicentesca in alcuni studi recenti", in *Rivista Storica Italiana*, 98, 1986, pp.500-523.

londonienne. L'esprit de coopération, au début du XVII^e siècle, souffle en effet du continent. Il a été déjà question plus haut des académies italiennes qui dans leurs derniers avatars (*l'Accademia dei Lincei* établie à Rome en 1601 et *l'Accademia del Cimento* établie à Florence de 1657 à 1667) ont démontré leur intérêt pour les sciences. Celles ci sont connues en Angleterre grâce aux Grands Tours des jeunes anglais et de leurs précepteurs (cas de Milton), grâce aux visites fréquentes au pays de Galilée et de Torricelli, d'italianophiles comme Sir Kenelm Digby, ou aux correspondances savantes comme celle qu'entretient Oldenburg avec Borelli en 1660. Il faut aussi rappeler la floraison de groupes scientifiques à laquelle on assiste en France à cette époque: celui de Daniel Huet à Caen en 1660³⁴, celui de Fermat à Toulouse, de Pierre Borel à Castres, du Sieur de Montmor à Paris, qui réunit des savants aussi brillants que Pascal, Petit ou Roberval et, à tout seigneur tout honneur, celui du Père Marin Mersenne, également à Paris³⁵. Les cercles français démontrent l'efficacité pour une société savante de réseaux de correspondants centralisés par des secrétaires informels qui envoient partout des copies manuscrites des nouvelles scientifiques qu'ils détiennent. Ce n'est que grâce à Mersenne, que Descartes (qui lui même eut beaucoup d'ascendant sur les savants anglais), peut se retirer dans un petit village hollandais et se tenir cependant au courant des travaux de l'Europe savante³⁶. La leçon est vite apprise par les visiteurs britanniques en France, qu'ils soient touristes ou émigrés aristocrates royalistes (comme les Cavendish et leur précepteur familial, un certain Thomas Hobbes) chassés par la guerre civile anglaise³⁷ et des rapports sur l'activité scientifique française parviennent régulièrement à Londres en provenance d'outre-manche. Quel que soit le rayonnement scientifique de la France de Colbert, c'est pourtant de l'empire germanique dévasté par la guerre de trente ans que viennent

³⁴ D.S.Lux, Royal Patronage and Seventeenth century Science: l'Académie de Physique de Caen, 1662-1672, PhD, University of Michigan, 1983.

³⁵ Voir Harcourt-Brown, Scientific Organizations in XVIIth century France, 1620-1680, Baltimore: the Williams and Wilkins Company, 1934, 310p.

³⁶ A ce propos, sur l'influence de Descartes sur la pensée anglaise dans les années 1630-1640, on renverra à M.Nicolson, "The early stage of Cartesianism in England", Studies in Philology, vol xxvi, n°3 (juillet 1929), pp. 356-374.

³⁷ N.B: la Hollande, elle aussi terre d'exil des royalistes anglais, abrite également à cette époque des groupes scientifiques de première magnitude, comme celui de Huyghens.

les projeteurs les plus novateurs et les plus influents sur la République des Lettres anglo-saxonne. Le lien se fait entre l'Angleterre et l'Allemagne par l'exil du Prince Electeur Palatin à Londres. Dans son orbite gravitent, on l'a vu plus haut, un certain nombre d'intellectuels. Parmi eux se trouvent quatre personnages d'une importance capitale pour la circulation de l'information entre l'Angleterre et le continent: Hartlib, Dury, Haak et Oldenburg. Les deux premiers des quatre apportent à leur pays d'adoption des schémas utopiques nouveaux, le troisième, baconien convaincu, améliore la connexion avec les groupes scientifiques français et allemands et suggère les réunions d'où naîtront plus tard celles de la Société Royale; le quatrième, enfin, qui entre au service de Boyle, est un maître dans le domaine de la correspondance érudite. L'impact des projets puritains de Hartlib sur la forme prise ultérieurement par la Société Royale mérite maintenant d'être examiné en détail. Il faut d'abord comprendre que Hartlib n'est pas tout seul; il est en réalité la figure de proue de tout un groupe de philosophes et celui qui, de 1628 aux années 1650, centralise toute une série de projets (voir figure). Hartlib, à ses débuts, s'inspire des utopies de Andreae, son compatriote allemand, qui décrit en 1619, dans sa *Societas Christiana*, une *Christianopolis*, emblème de ville idéale et pieuse elle-même héritière des considérations des manifestes rosicruciens. De 1618 à 1635, lorsqu'il s'intéresse à la fondation en Nouvelle Angleterre d'une société utopique baptisée Antilia³⁸, Hartlib introduit au milieu de ses idées fondamentalement religieuse celle d'une fraternité savante et de collèges scientifiques spécialisés fondés sur le modèle baconien de la Maison de Salomon. Comme le suggère Webster, néanmoins, ces plans ne sont guère pratiques et constituent surtout une oeuvre de propagande destinée principalement aux esprits éclairés l'Allemagne désunie plongée dans la guerre de Trente Ans. En 1638, cependant, un petit groupe de savants et de philosophes (parmi lesquels Plattes, Dury, Comenius, Pell et Hübner) se réunissent autour de Hartlib et correspondent avec

³⁸ Cf.C.Webster, *The Great Instauration*, *ibid.*, p46-7, voir aussi les lettres de Hartlib et de Winthrop, alors gouverneur de la Virginie dans G.H. Turnbull, "Some correspondence of John Winthrop, Jr., and Samuel Hartlib", *Colonial Society of Massachusetts Proceedings*, 1960, 72: 36-67.

lui³⁹. De leur coopération, et particulièrement de celle de Gabriel Plattes et de Hartlib⁴⁰, naît en 1639 l'utopie baptisée *Macaria* qui propose en même temps qu'une réforme économique et sociale du pays, obtenue par une planification confiée au bon vouloir du patronage gouvernemental, un Collège des Inventions ainsi qu'un Collège des Expériences. Se profile donc déjà ici une organisation scientifique gouvernementale. Cependant, à y regarder de près, les collèges ont avant tout des visées utilitaristes. Ils ne retiennent des inspirations baconiennes que ce qui concerne les besoins immédiats de la société: les améliorations de l'agriculture, de la médecine et de la technologie. C'est dans cet ordre d'idées que leur est associé un laboratoire de chimie dont le but est de découvrir les secrets de la nature. Les sciences moins directement appliquées sont laissées pour compte. En 1641, Comenius est invité en Angleterre par Hartlib et s'attache, avec le groupe précédemment formé, à fonder un Collège Universel qui restera en place de 1641 à 1643, pendant les débuts de la guerre civile. Les plans de Hartlib sont alors infléchis par les intérêts de Comenius pour la paix et la restauration de l'unité religieuse, la création d'un langage universel, l'impression de livres universels et la réforme de l'éducation. Le collège, baptisé parfois par Dury "Collège de la Réforme", et formé de six membres (Hartlib, Comenius, Dury, Hübner, Pell et Plattes), s'occupe de tenir des registres, d'entretenir une correspondance internationale et de planifier une future synthèse de la connaissance. L'idée d'une correspondance avec des savants du monde entier, instituant ce que Comenius baptise du nom aux échos rosicrucien de "Collège Invisible", insiste sur les besoins d'universalité du monde savant. Certes on est loin, ici, des plans grandioses imaginés au départ par Comenius de réforme de l'humanité par la Pansophie (puisque seule la partie éclairée de l'humanité est concernée par ce qui est en train de se passer), néanmoins, la charpente d'une correspondance structurée entre les universitaires européens commence à se mettre en place. L'intérêt renouvelé de Hartlib pour l'expérience du Bureau des Adresses parisien de Renaudot prouve par

³⁹ *HDC, Ephemerides* pp. 69-76, 1639

⁴⁰ Cf. Webster *Ibid.*, p 47-48

ailleurs que le collège opte rapidement pour le dessein de devenir un lieu de rassemblement de l'information destinée à préparer des réformes économiques et sociales. Les projets de Dury, qui vouent plutôt le groupe à l'organisation diplomatique d'une unification des églises protestantes, sont mis de côté. Le Bureau de Théophraste Renaudot est connu de Hartlib dès 1639 et fascine ce dernier par sa capacité à rassembler des éléments de savoir relatifs à de nombreux domaines et à agir comme noeud de communication; ce n'est cependant que plus tard que les modalités pratiques du fonctionnement du bureau parisien seront connues des londoniens. En tout état de cause, le Collège de Hartlib et Comenius a pu fournir le cadre des schémas futurs de l'Histoire des Commerces entreprise par la Société Royale; la réforme du langage et la création d'un langage scientifique commun a également été un sujet pris en compte par la suite; la Société Royale a cependant mis un hémol aux idées de réformes éducatives, sans doute pour ne pas encourir l'opposition farouche de ce concurrent direct qu'était l'Université. De même, les grandes idées concernant la réunion des Eglises réformées passent aux oubliettes car, des années quarante à la Restauration, les temps changent; l'enthousiasme protestant est progressivement remplacé par la volonté d'une tolérance religieuse générale aboutissant à un large consensus social. Ce mouvement a pour corollaire l'exclusion du débat religieux du champ scientifique.

Après le départ de Comenius, le groupe de Hartlib élabore plusieurs plans qui s'inspirent à la fois de ce qui précède et des renseignements reçus de France sur le Bureau des Adresses de Renaudot. En 1648, en effet, Hartlib envoie à Arnold Boate, son agent à Paris, treize questions concernant l'organisation du propagandiste de Colbert⁴¹. Son but est alors d'apprendre le détail de l'organisation parisienne afin d'en connaître les coûts et de parvenir à une imitation mesurée qui évite les erreurs de son prédécesseur. Le tableau qu'il reçoit lui indique que Renaudot a construit son bureau, qui produit des catalogues hebdomadaires, autour d'un personnel minimal: un

⁴¹ Voir le texte de ces questions pp.121-123 dans G.H. Turnbull, Hartlib, Dury and Comenius, gleanings from Hartlib's papers, University of Liverpool, Hodder and Stoughton, London, 1947, 477 p.

SOCIETAS CHRISTIANA
d'Andreae (1619)
L'auteur invente
une Christianopolis
qui inspire Comenius.

Manifestes Rosicruciens

ANTILIA
(1628-1635)
Une utopie coloniale
pour la Virginie

Haak

MACARIA
(1639)
proposition
d'un college
des inventions,
d'une reforme
economique et
sociale par la
planification
et le patronage
gouvernemental
Un college des
experiences pour
preparer des
medicaments
Des reformes en
agriculture, en
medecine et en
tehnologie.

Hartlib
Plattes
Dury
Comenius
Pell
Hubner

ACADEMIE DE MERSENNE
la correspondance
commence en 1638
Le lien avec le Groupe de
Hartlib n'est pas tres fort,
les deux groupes connaissent
simplement leurs projets et
leurs travaux respectifs.

MUSAEUM MINERYAE
de Francis KYNASTON
ACADEMIE d'enseignement
(1635-1642)

COLLEGE
UNIYERSEL
de Comenius
(1641-43)
Des regles de
fonctionnement.
Un service public
Un langage
universel pour des
livres universels.
Insiste sur le
probleme de
l'education.

Hartlib
Comenius
Dury
Hubner
Pell
Plattes

PLAN DE
PETTY
(1648)
Une Agence
avec un bureau
des adresses.
Une organisation
collegiale

PLAN DE
DURY
(1649)
reprise du
plan de
Petty.

Sadler
Dury
Culpeper
Petty
Worsley
Boyle
Beate
Pell
Coxe
Boreel
Harrison
Godman

PLAN DE
BALTHAZAR
GERBIER
pour une
ACADEMIE
d'enseignement
(1648)

ENGLAND'S THANKFULNESSE: LE PROJET DE HARTLIB EN 1642 ET SON BUREAU DES ADRESSES.

L'ADRESSE DES ACCOMODATIONS

s'occupe des problèmes corporels

Un Maître des Adresses: cet officier est autorisé à faire des inventaires, à tenir des registres des commodités, des personnes, des emplois, des offices et des charges existant réellement et utiles à la réalisation de la richesse commune.

But: aider les pauvres à trouver un emploi et distinguer les industriels des paresseux. Mettre en évidence la nature des problèmes sociaux. Réglementer, prévoir et améliorer toute chose pouvant servir à l'Etat en matière de consultation publique et de décision de politique étrangère.

Organisation: Un sage entouré de consultants. Le Gardien, ou Maître des Adresses, se verra fournir à Londres un bureau et des secrétaires lui jurant obéissance. On interdira aux secrétaires de recevoir plus d'un ou deux penny pour leurs services. Ils n'auront pas non plus le droit de garder de l'information par devers eux. Le Gardien sera inspecté par l'Etat afin de le contrôler mais aussi de l'aider. On surveillera aussi ses dépenses.

L'ADRESSE DES COMMUNICATIONS

s'occupe des problèmes spirituels

Un Maître des Adresses ayant les mêmes droits que le premier mais disposant en plus de l'autorisation de multiplier les échanges intellectuels, de correspondre et de commercer avec les savants du pays et de l'étranger.

Buts:

- en matière de religion: rectifier les erreurs et empêcher l'accroissement des divisions.
- en matière de sciences humaines, appliquer les théories de Bacon sur la Promotion du Savoir et celles de Comenius sur l'éducation.
- en matière de sciences appliquées, offrir à l'Etat des inventions utiles au bien public.

forme: un centre où l'on réunit les avis, les propositions, les traités et toutes les raretés intellectuelles reçues librement de ceux qui se sentiront concernés.

communication de l'information:

On fera part tous les 2 ou 3 mois des profits des achats et des découvertes du bureau (en particulier dans le domaine de la religion et de la politique) à un COMITE DES REGLES DE REFORME.

On communiquera le compte rendu des NEGOCIATIONS ANNUELLES aux professeurs de toutes les sciences des deux universités ainsi qu'aux maîtres des collèges et des halls. On communiquera aussi ces résultats à des bibliothèques publiques afin d'en faciliter l'accès aux savants. Il conviendra de réformer l'université en formant des comités qui prendront en compte les connaissances acquises et en encourageant entre les professeurs l'entretien de correspondances et d'une certaine concurrence.

On communiquera aussi les adresses à l'extérieur afin que chacun (en privé ou en public, à l'étranger ou en Angleterre) puisse y appliquer ses facultés. La correspondance sera gardée par les bibliothécaires de tous les lieux qui s'intéressent à la promotion du savoir.

Le Gardien aura un bureau appointé à Oxford dans un Collège. Il aura des secrétaires pour tenir ses registres, pour écrire ses lettres, pour copier des textes, pour fournir des "Extraits" à un certain nombre de personnes. Ses dépenses extraordinaires seront autorisées par un comité de professeurs et de maîtres de collèges.

N.B.: le financement de ces deux bureaux est défini de façon assez floue mais Hartlib suggère que l'argent vienne en partie des revenus et des propriétés ecclésiastiques, en partie encore de l'Etat et enfin que les membres des deux bureaux soient rendus responsables des profits réalisés grâce à leurs soins.

médecin, deux ou trois secrétaires-messagers et des domestiques que l'on paye le moins cher possible. Hartlib sait aussi que pour garantir la crédibilité des nouvelles qu'il diffuse, Renaudot tient chaque semaine en sa maison des assemblées qui sont ouvertes au public. Ces éléments ne seront pas non plus sans poids lorsque les fondateurs de la Société Royale s'en remémoreront. Le premier plan révisé de l'Agence de Communication de Hartlib, connue alors sous le nom de Agence pour le Savoir Universel, a justement pour auteur en 1648 le médecin William Petty qui est l'un de ces membres fondateurs. Ce plan reprend le thème coménien de l'éducation, réactivé alors par l'expérience à Londres de l'Académie nobiliaire d'enseignement d'un huguenot français, au demeurant ami de Renaudot, Balthazar Gerbier. Petty suggère par ailleurs la création d'un musée et d'une bibliothèque. Il va sans dire qu'il met également l'accent sur la nécessité de promouvoir la médecine et des ponts sont sans doute jetés à ce moment entre le groupe de Hartlib et le Collège Royal des Médecins. La version suivante de l'Agence de Communication est le fait de Dury en 1649. Cette version, qui installe définitivement le projet collégial dans le cadre londonien (alors que le plan de Hartlib de 1642 appliqué en 1646 prévoyait que seule l'Adresse des Accomodations serait à Londres et que l'Adresse des Communications serait au contraire à Oxford, fonctionnant en interaction avec les Collèges (-voir figure-), imagine la création d'une école et d'un Collège des Travailleurs. Ces dernières versions ont, pour qui s'intéresse aux filiations aboutissant à la Société Royale, la particularité d'utiliser un vocabulaire qui connaîtra un certain succès: l'assemblée des Trustees devient en effet le Conseil et l'Agent devient le Président⁴². Vers les dernières années de l'Interrègne (1658-1659), les projets d'Agence s'adressent de plus en plus à de petites communautés savantes socialement privilégiées et mettent de plus en plus l'accent sur le problème de l'organisation intellectuelle plutôt que sur celui des réformes sociales. Le projet de société philosophique monastique proposé par John Evelyn en 1658 appartient à cette vague au même titre que les projets de Skytte

⁴² Lettre de Hartlib à Boyle, 16 Décembre 1638. Boyle, Works, VI, pp.115-116, citée par Webster (ibid.), p97.

(Collège Royal, 1659) ou de Abraham Cowley (Collège Philosophique, 1659). L'atmosphère de la Restauration est propice aux propositions de gentilshommes qui désirent donner une charte royale à des collèges de *virtuosi* bien nés. Evelyn, qui nourrit son projet des propositions de Andreae et des échecs de Hartlib et Wilkins lorsqu'ils tentaient de réaliser la Maison de Salomon, vise l'épanouissement des sciences mais ignore superbement les préoccupations sociales de ses prédécesseurs⁴³. Skytte, un visiteur suédois habitué des réunions du Collège Gresham, est tout aussi élitiste mais n'a guère le soutien des savants londoniens⁴⁴. Cowley, en revanche, qui dans une certaine mesure reprend les schémas de Evelyn⁴⁵ d'un Collège résidentiel de 30 à 40 acres installé juste en dehors de Londres pour les philosophes expérimentaux, rencontre un meilleur accueil. Rien de concret ne sort pourtant de ses propositions. Il est clair, quoiqu'il en soit, que les quelques années ayant précédé la fondation de la Société Royale contribuent largement à l'élaboration de plans pour la nouvelle institution publique. Les visiteurs du Collège Gresham ne partent en aucun cas d'une table rase et nombreux sont ceux, à gauche comme à droite des puritains, qui ont déjà pensé qu'il fallait tout faire pour que la nouvelle science ne tombe pas entre des mains privées et vénales.

Le tableau sur les modèles possibles de la Société Royale est un instrument utile pour résumer l'enseignement des pages précédentes. Il aide en outre à percevoir la complexité des phénomènes de mimétisme qui ont eu lieu tout au long du dix-septième siècle. Des éléments-clés de la structure de la Société Royale peuvent être identifiés l'un après l'autre dans les multiples organisations intellectuelles de l'Interrègne pendant le quart de siècle qui précède la charte de 1662 : une organisation collégiale, un Président et des Secrétaires, la tenue de registres, une correspondance organisée, la collection de faits et la pratique d'expériences, la volonté de faire

⁴³ Voir la lettre adressée par Evelyn à Boyle le 3 septembre 1659, dans J.Evelyn, The Diary and Correspondence of John Evelyn F.R.S., New Edition, 4 vols., ed. William Bray, London, 1854.III, pp.116-20.

⁴⁴ Voir, sur le projet de Skytte, M. Purver, The Royal Society. Concept and Creation, London, 1967, pp. 220-234.

⁴⁵ A.Cowley, A Proposition For the Advancement of Experimental Philosophy, London, 1661.

| | | | | |
|--|---|---|---|--|
| NOM DU MODELE | MAISON DE SALOMON | BUREAU DES ADRESSES | COLLEGE DES MEDECINS | COLLEGE UNIVERSEL DE COMENTUS |
| DATE | 1617 | 1639 | 1642 | 1642-43 |
| PERSONNEL ET HIERARCHIE | Un Patriarche et un Collège des Lumineux. Lumineux, Bienfaiteurs, Interprètes, marchands de Lumière, Compilateurs, Deprédateurs, inoculateurs, Pionniers, Hommes-mystères, serviteurs. | Un Maître (médecin) et trois secrétaires considérés comme des domestiques. | Un Président et une Assemblée de Membres. | Un Collège de 6 membres égaux |
| OBJECTIFS ET ROLE SOCIAL ENVISAGE | promouvoir la Science, rendre le savoir cumulatif, améliorer les commerces et enrichir la société (utilitarisme). | Contribuer au bien social, servir la propagande de l'Etat, rendre le savoir disponible | Recherche dans le domaine des sciences naturelles, biologiques et médicales | Restaurer l'unité religieuse, remodeler l'humanité par l'éducation, créer un langage universel et rendre la connaissance disponible. |
| TAILLE DU GROUPE ET OUVERTURE AU PUBLIC | Un groupe important de professionnels. | Petit groupe de professionnels, les conférences sont cependant ouvertes au public parisien. | Un groupe de professionnels mais les assemblées sont ouvertes à tous les praticiens de la médecine. | petit groupe de 6 bénévoles éclairés |
| ORGANISATION DU TRAVAIL ET MODE DE DISCUSSION | spécialisation du travail et centralisation, expérimentation en commun. | Suivi d'une correspondance internationale. Conférences tenues tous les lundis ap.mid. | Spécialisation du travail, "libéralité des communications et noble émulation" | suivi d'une correspondance locale et internationale, tenue de registres, production de livres. |
| DOMAINES D'INTERETS ET DE RECHERCHE | Sciences naturelles, sciences physiques, sciences mathématiques, sciences appliquées, médecine, technologie, agronomie. | Economie et Sciences appliquées | sciences médicales, chimie et sciences naturelles et biologiques. | religion, sciences (sur le modèle baconien), synthèse encyclopédique de la connaissance: Pansophia |
| LIEU | Ile de Bensalem, une Maison de la Perspective, Une Maison des Sons, une Maison des Parfums, une Maison des inventions, une Maison des Mathématiques, une Bibliothèque, des jardins et des parcs, deux galeries d'exposition | Paris, Bureau des Adresses de Théophraste Renandot | Londres, Royal College of Physicians, un amphithéâtre, une bibliothèque importante et un laboratoire. | Visite à Londres et Oxford. |
| FINANCEMENT | Public | Semi-Public | Privé | Public |

| Agence de Communication | Collège invisible | Plan de Petty et Dury | Académies privées parisiennes | Rota Club |
|---|--|--|---|--|
| 1646 | 1646-7 | 1648-9 | 1654-60 (Montmor) | 1659 |
| Un Agent, un bureau des "Fcoffes for Impropration", 2 secrétaires, 6 offices spécialisés et un comité de réforme. | Un groupe informel de correspondants. | Un Agent, un bureau des Trustees, deux secrétaires dont un pour le latin et un autre pour les langues vulgaires. Un collège des égaux. | Un Président, des secrétaires non-officiels, des membres en assemblée. | Un Président en rotation mensuelle et un secrétaire. Egalité des membres du club. |
| Servir l'Etat en préparant une planification. Encourager la paix religieuse, lutter contre la pauvreté, encourager l'agronomie, réformer l'université, développer la médecine et la technologie | Perfectionner la chimie, la métallurgie, l'agriculture et la topographie pour rendre profitables les plantations coloniales. | Servir l'Etat, encourager la paix religieuse, lutter contre la pauvreté et la maladie. | Promouvoir les sciences et contribuer à l'avancement du savoir. | Discuter du bien public et fournir au Parlement des avis dans le domaine de la politique. |
| Petit groupe d'amateurs (à terme, cependant, on imagine de les salarier). | Petit groupe de savants dispensés dans toute l'Europe: Irlande, Londres, Hollande, France, Amérique (?) | Petit groupe semi-professionnel. | Groupe académique, cercle à l'accès limité par un quorum. | ouverture au public mais ceux qui votent sont les membres du club. |
| Spécialisation des bureaux, tenue de registres, suivi de correspondances, établissement de liens avec l'Université et l'Etranger. | Suivi d'une correspondance sur des sujets scientifiques. | Spécialisation par bureaux, tenue de registres, suivi d'une correspondance, établissement de liens avec l'université et l'Etranger. | Régularité des réunions, définition d'un programme, adoption d'une constitution formelle. | Un ordre du jour, les sujets proposés la veille d sont discutés et votés le lendemain. Les idées énoncées sont approuvées par un vote avec urne. |
| religion, technologie, agronomie, sciences appliquées. | chimie, métallurgie, agriculture, topographie, sciences naturelles. | médecine, mathématiques, technologie, sciences appliquées. | sciences mathématiques et physiques. | politique |
| Oxford puis Londres. Bibliothèque et Collèges d'Oxford puis, à Londres, Fauxhall est un emplacement envisagé. Une presse. | Pas de centre: Irlande, Londres, Paris, Hollande, Virginie, etc. | Londres Une école, un collège des travailleurs, un musée, une bibliothèque. | Paris, au domicile privé de Mr de Montmor. | Londres, Coffee-House de chez Will. |
| Public | Privé | Public et donations | Privé | Privé |

prospérer le commerce, de réformer le langage, l'ouverture au public (ou du moins à un certain public), la spécialisation en bureaux ou en comités, la création d'un musée, la régularité des réunions, le vote par ballottage, etc. Certains éléments, en revanche, ne sont pas retenus car ils appartiennent à un contexte particulier qui n'est plus celui de la Restauration: la volonté de réformer l'éducation, celle de servir la cause d'une paix protestante en Europe, de fournir à l'Etat un cadre pour la planification de l'économie...

Un second tableau fait le point sur la circulation des personnes entre les divers groupes scientifiques qui peuvent être, à plus ou moins juste titre, considérés comme les ancêtres de la Société Royale: le collège des médecins, le Rota Club, le groupe qui se réunit en 1645 à Londres au Collège Gresham, le groupe de Wilkins à Oxford qui commence à se réunir en 1648, l'Agence de Hartlib, le groupe des amis du Père Mersenne, l'Académie de Montmor, et, pour terminer avec l'antécédent le plus direct, le second groupe du Collège Gresham qui se reconstitue en 1657. Un tel tableau, en prouvant l'existence d'une solution de continuité entre des lieux divers, invalide complètement la thèse simpliste de Sprat qui, dans son History of the Royal Society, affirme que la Société dont il est le chantre naît du transfert du groupe d'Oxford de Wilkins (son patron!) dans la capitale. De fait, les échanges entre la ville universitaire et Londres sont constants et le groupe d'Oxford plonge lui même ses racines dans un premier groupe du Collège Gresham. Les liens entre un groupe et un autre sont parfois ténus, il arrive souvent qu'une personne isolée fasse le "pont" entre un club et un autre. Néanmoins, en matière de circulation des idées et des informations, un seul individu et des liens faibles suffisent⁴⁶. L'examen attentif de ce tableau permet en outre d'autres conclusions que celles liées à la pure description de "qui est en rapport avec qui", en effet, il est assez évident que certains individus occupent une place centrale dans les échanges considérés. Il est possible, pour aller plus loin, de comparer des indices de centralité des acteurs du réseau dessiné ici. Dans un ordre d'importance

⁴⁶ Cf.l'analyse de Granoveter, "The Strength of Weak Ties", American Journal of Sociology, LXXVIII, 6, 1973.

| COLLEGE DES MEDICINS | ROTA CLUB | GRUPE DE 1645 | CLUB D'OXFORD 1648 | AGENCE DE HARTLIB | GRUPE DE MERSEME | ACADEMIE DE MONTMOR | REUNIONS DU GRESHAM COLLEGE |
|----------------------------------|-----------------|---|--|--|--|-----------------------|---|
| COLLEGE DES MEDICINS | PETTY (1659-60) | GODDARD (1645-8) | GODDARD (1651-5) PETTY (1650-1) | | PETTY (1644-) | | CHARLETON (1658-) CROOME (1657-) GODDARD (1657-) PETTY (1657-) |
| ROTA CLUB | | | PETTY (1650-1) | PETTY (1647) | | | PETTY (1660-) |
| GRUPE DE 1645 A LONDRES | | | GODDARD (1651-5) WALLIS (1648-) WILKINS (1648-59) | HAAK (1636-) | HAAK (1639-) | | GODDARD (1657-) WILKINS (1660-) |
| CLUB D'OXFORD 1648 | PETTY (1659-60) | GODDARD (1645-) WALLIS (1645-) WILKINS (1645-8) | | BOYLE (1646-) OLDENBURG (1654-8) PETTY (1650-1) WILKINS (1648-59) | PETTY (1644-) | OLDENBURG (1657-1660) | BOYLE (1660-) OLDENBURG (1660-) PETTY (1660-) WILKINS (1660-) ROOKE (1657-) |
| AGENCE DE HARTLIB | PETTY (1659-60) | HAAK (1645-8) | BOYLE (1654-5) OLDENBURG (1654-58) PETTY (1650-1) WILKINS (1648-59) | | HAAK (1639-) PELL (1639-) PLATTES (1639-) | | BOYLE (1660-) EVELYN (1659-) OLDENBURG (1660-) PETTY (1660-) WILKINS (1660) |
| GRUPE DE MERSEME | | HAAK (1645-8) | PETTY (1650-1) | HAAK (1630-) PELL (1639-) PLATTES (1639-) | | | BROUNCKER (1660-) MORAY (1658-) PETTY (1660-) CHARLETON (1658-) |
| ACADEMIE DE MONTMOR | | | OLDENBURG (1656-7) | | | | OLDENBURG (1660-) |
| REUNIONS DU GRESHAM COLLEGE 1657 | PETTY (1659-60) | GODDARD (1645-) WILKINS (1645-8) | BOYLE (1654-59) ROOKE (1656-7) OLDENBURG (1656-7) PETTY (1650-1) WILKINS (1648-59) | BOYLE (1646-) OLDENBURG (1654-) EVELYN (1654-) PETTY (1647-) WILKINS (1648-59) | BROUNCKER (1655-60) MORAY (1655-60) PETTY (1644-) CHARLETON (| OLDENBURG 1657-60 | |

décroissant viennent alors: Petty, Wilkins, Goddard, Oldenburg, Boyle, Haak et Charleton. Tous appartiennent au noyau actif de la Société Royale (défini par Webster comme l'ensemble des individus cités plus de cinq fois dans le Journal de la Société édité par Birch pour les deux premières années). Quelques considérations d'ordre biographiques s'imposent maintenant pour que le paysage prenne vie.

William Petty, pour commencer, est, de par sa formation, un savant à la dimension internationale: éduqué pendant son adolescence au Collège jésuite de Caen, il étudie ensuite la médecine en Hollande (où l'université est alors ouverte aux idées helmontiennes et paracelsiennes), travaille pour Hobbes à Paris, et intègre finalement Brasenose College à Oxford où il devient professeur d'anatomie grâce à ses appuis au Parlement. Il a 27 ans en 1650. Ses intérêts scientifiques sont variés, allant de la médecine à la musique en passant par la topographie et l'hydrographie. Le titre de gloire de Petty est cependant surtout d'avoir promu en Angleterre l'arithmétique politique. Cette réussite est liée à sa volonté de promulguer des réformes à visées sociales. Il est en effet l'auteur de réflexions sur le chômage et la productivité, sur les impôts, sur le code pénal, sur le problème de la propriété, et sur la planification étatique d'une médecine pour les pauvres. Il n'est guère étonnant que de tels mobiles l'aient rapproché du groupe de Hartlib et l'aient disposé favorablement vis-à-vis du progressisme des partisans du Parlement. De tous les fondateurs de la Société Royale, Petty est celui qui rassemble le plus d'expériences sur le fonctionnement des groupes intellectuels: il est en contact épistolaire avec Mersenne depuis 1644, à partir de 1646 il appartient à l'agence de Hartlib, en 1650, il rejoint le club de Wilkins à Oxford, en 1655, il devient membre du Collège Royal des Médecins, en 1657, il commence à participer aux réunions du Collège Gresham et en 1659-60, enfin, il est l'un des assidus du Rota Club.

John Wilkins, son aîné de 9 ans, ne peut l'égaliser de ce point de vue, mais est détenteur néanmoins lui aussi d'une expérience fort riche en tant que membre de l'agence de Hartlib (1658-), en tant que membre du premier groupe londonien de 1645, en tant que centre du groupe d'Oxford de 1648 qui prend la succession du groupe londonien,

et en tant que participant aux réunions du second groupe du Collège Gresham, à partir de 1657. Wilkins, membre du clergé, est depuis 1644 le Chapelain de l'Electeur Palatin. Il est par ce biais amené à côtoyer les émigrés allemands tels Hartlib. Evelyn le qualifie d'"universellement curieux", c'est un prototype de *virtuoso*. S'il n'est pas un véritable scientifique, bien qu'il soit un esprit assez averti sur la chimie, par exemple, il est cependant la tête de file du mouvement baconien dans les universités et il sait communiquer son enthousiasme à ses étudiants et à ses contemporains d'Oxford.

Jonathan Goddard, qui a 43 ans en 1650, est un autre médecin du Collège Royal. Il est membre du groupe de Londres de 1645 puis de celui d'Oxford et à nouveau de celui de Londres en 1657. Gardien de Merton College à Oxford depuis 1651 grâce à ses appuis au gouvernement, il devient professeur de physique au Collège Gresham et cette situation le contraint à des aller-retours fréquents entre la ville universitaire et la capitale. Lui aussi à des intérêts variés qui vont de l'optique à la physiologie en passant par les sciences physiques, les mathématiques et la chimie. Comme Petty, en outre, il est partisan d'une médecine d'Etat.

Henry Oldenburg, qui est sensiblement de la génération de Wilkins et Goddard (il a 45 ans en 1650), est membre du Collège Invisible de Boyle au titre de secrétaire de ce dernier. Son importance découle de sa participation aux activités du groupe de Hartlib, au service duquel il met à partir de 1654 ses talents épistolaires, à celles du club d'Oxford et à celles de l'académie de Montmor qu'il visite fréquemment de 1657 à 1660. De retour en Angleterre lors de cette dernière année, il rejoint le Collège Gresham. C'est vers 1658 que Oldenburg commence à se singulariser en construisant son propre réseau de relations scientifiques, différent de celui, vieillissant, de Hartlib. C'est par lui enfin que les travaux des "mécenistes" du continent sont connus outre-manche. La Société Royale naissante lui doit la richesse de sa correspondance internationale.

Robert Boyle, de son côté, appartient à la jeune génération, celle de Petty, de trois ans seulement son alné, de Wren et de Hooke. Il est cependant dès la fin des années

quarante au centre d'un Collège Invisible (l'expression est de lui⁴⁷) dédié aux sciences. Cette fraternité, aux idéaux utopiques et utilitaires, n'est en aucun cas, contrairement à ce qui a été dit, équivalente au Bureau d'Adresse de Hartlib ni au groupe du Collège Gresham, elle aurait été composée⁴⁸ du chimiste Benjamin Worsley, de Lady Ranelagh (la soeur de Boyle), d'un tuteur de Cambridge nommé Francis Tallents, du chimiste continental Isaac Marscombes, de deux médecins hollandais, Gérard et Arnold Boate, d'un prébendier irlandais, Miles Symner, de John Sadler le juriste, et de Sir Robert King, tous deux membres du comité pour la Promotion du Savoir de 1653, des deux colons de Nouvelle Angleterre, Robert Child et John Winthrop Jr. (peut-être) et enfin de Boyle lui même. Le groupe est en tout état de cause dispersé sur plusieurs lieux: l'Irlande, Londres, Paris, les Pays Bas et l'Amérique, c'est sans doute là ce qu'il faut entendre par invisibilité. Ce qui le lie est une conception commune de la Science partagée par des praticiens zélés qui ont pour volonté de rendre les colonies, et en particulier l'Irlande, productives par la promotion de la connaissance scientifique. Les activités de ce Collège sont connues de Hartlib et sont vraisemblablement une source d'inspiration pour le groupe d'Oxford ultérieur et pour celui du Collège Gresham de 1657. Boyle est également un point de contact avec les savants italiens puisqu'il est à Florence lors de la mort de Galilée. Par son prestige social, sa piété, et sa carrière exemplaire de gentilhomme savant, Boyle est de surcroît la figure qui donne à la philosophie naturelle sa respectabilité et son acceptabilité.

Théodore Haak est le vétéran du groupe puisqu'il a 55 ans en 1650. Exilé du Palatinat, il fait figure de mathématicien prodige mais les historiens retiennent surtout de lui qu'il est celui qui a proposé la formation du groupe de Londres de 1645. Formé à Oxford sous Briggs et Allen, il fait le lien avec les groupes scientifiques de la période précédente. Ami de Hartlib, Dury, Pell et Hubner, il est du nombre des quelques

⁴⁷ Cf. Lettre à Marscombes d'octobre 1646, lettre à Tallents de Février 1647 et lettres à Worsley de novembre 1646 et février 1647, in R. Boyle, *Works*, vi, ed. Birch, pp.39-41; voir aussi C. Webster, "New light on the Invisible College: The Social Relations of English Science in the Mid-seventeenth century", *Transactions of the Royal Historical Society*, 1974, 24: pp.19-42.

⁴⁸ On renverra ici à la démonstration de Charles Webster dans *The Great Instauration*, *ibid.*, pp.57-67.

admirateurs germanophones qui accueillent Coménius en Angleterre. C'est au contact du pédagogue tchèque qu'il aigüise ses idées sur la nécessité d'organiser l'activité scientifique et il s'implique profondément dans l'aventure du Collège Universel. Il est l'un des actifs correspondants de Mersenne et fait connaître en France les travaux de Pell et de Coménius⁴⁹.

Le point commun majeur entre ces individus est qu'ils ont tous été bien intégrés dans la société du Commonwealth: Petty trouve un poste à l'université grâce à ses amis au Parlement et devient un prospère propriétaire de terres en Irlande par les guerres de Cromwell. Wilkins est non seulement un parlementaire convaincu et un membre du Parlement pendant l'Interrègne, mais encore le propre beau-frère de Cromwell dont il épouse la soeur en 1656. Goddard, médecin personnel du Lord Protecteur pendant les campagnes irlandaises et écossaises, bénéficie de la faveur de ce dernier et accède à de hautes fonctions politiques en tant que Membre du Parlement et Membre du Conseil d'Etat. Boyle et Oldenburg ont également des sympathies non déguisées pour les parlementaires. Haak, émigré du Palatinat et qui ne peut par conséquent trouver aucun travail à l'université, construit sa carrière en devenant agent de renseignement sur l'étranger pour le compte du Commonwealth, et finalement accède à la fonction de diplomate. La Société Royale prend donc bien ses racines dans un milieu non-monarchique. Un second point commun, qui concerne quatre des six intellectuels (Boyle et Haak se singularisant), est qu'ils sont plus des amateurs éclairés de la philosophie expérimentale que de véritables scientifiques. Leur passion et leurs aptitudes les portent plus vers l'organisation d'une communauté savante que vers le travail scientifique proprement dit. Lorsque la Société Royale est créée en 1660, elle trouve immédiatement des structures de fonctionnement assez complexes mais cela n'a rien d'un miracle, en fait, le processus de maturation des organisations savantes est lancé depuis longtemps déjà et l'information circule à ce propos dans toute la République des Lettres. De plus, et c'est à peine un paradoxe, la période du

⁴⁹ Cf. les lettres de Mersenne à Haak in M.Mersenne, Correspondance, t.VIII, pp.579-582, pp.636-638, pp.690-692 et pp.720-21. Voir particulièrement la lettre du 1er novembre 1639 où Mersenne mentionne le projet de Pansophie de Coménius que Haak lui a communiqué.

Commonwealth a laissé sa marque sur l'institution royale. Les discussions du Parlement et l'organisation des clubs où s'expriment les opinions politiques apportent des exemples de discipline oratoire dans des assemblées nombreuses. La prise en compte des problèmes sociaux par les utopistes du cercle de Hartlib, et leur interprétation de Bacon, a une certaine influence sur l'utilitarisme de certains projets de la Société Royale et sur ses préoccupations dans le domaine de la médecine. L'idée d'un langage universel connaît également une certaine postérité, tout comme celle de la nécessité de l'oubli des barrières religieuses et politiques pour parvenir à cette même universalité universalité. Le point principal est cependant peut être la façon dont sont considérés les problèmes de hiérarchie; celle-ci hérite, elle aussi, des expériences précédentes. Ces expériences ont dessiné le modèle bien connu désormais, d'une société dotée d'un Président, d'officiers (secrétaires), d'une assemblée constituée de membres égaux et, éventuellement, d'un public-caution. Pourtant, l'examen des pratiques révèle une réalité plus complexe que ne le laissent penser les textes normatifs et les idéaux égalitaires parfois proclamés.

3.Hiérarchie.

En théorie, tous les membres de la Société Royale de Londres se situent sur un plan d'égalité: mêmes privilèges, mêmes devoirs. Sprat insiste sur la nécessaire hétérogénéité sociale de son académie, peuplée de "nombreux hommes éminents de toute qualités"⁵⁰, mais ajoute pour faire bonne mesure, que plus nombreux seront les gentilshommes qui, par définition, sont libres (sic), mieux la Société se portera. Sprat est très conscient des problèmes que posent des relations serviles à l'intérieur d'une communauté se destinant à produire un savoir vrai et scientifique, voici ce qu'il écrit:

Les Philosophes ont toujours été Maîtres et Savants; certains imposant et les autres se soumettant; et non des observateurs égaux sans relations de dépendance et plus loin: C'est précisément l'inégalité des titres d'Enseignants et d'Elèves qui supprime et bride les esprits des hommes; cela, qui serait adéquat pour la Discipline et

⁵⁰ Cf.Sprat, History of the Royal Society, Ibid., pp. 63-6è, 76, 407, 427, 431, 435: "many eminent men of all Qualities".

*"L'Education, n'est en aucun cas approprié à une libre Consultation Philosophique. Il est indubitablement vrai que presque aucun esprit d'homme n'est capable de penser profondément en présence de quelqu'un qu'il craint et révère comme il l'est quand cette barrière lui est ôtée"*⁵¹.

La solution de Sprat, qui est selon lui pratiquée par sa Société Royale, est d'égaux désintéressés, d'autant plus désintéressés justement, qu'ils seront bien nés. Pourtant, dès la définition par la constitution de 1662 d'officiers, un commencement de hiérarchie se met en place. Le texte de "A.B." déjà cité⁵² montre assez clairement que l'on a moins à faire à une république des égaux qu'à une organisation de type monarchie-constitutionnelle où le Président fait figure de monarque, les secrétaires et le trésorier de ministres et le conseil de parlement. On rétorquera à cela que les officiers mis à part, les membres de la Société ont effectivement rigoureusement entre eux les mêmes droits et le même poids dans les élections. Les statuts ne sont en effet pas aussi variés que dans l'Académie Royale des Sciences de Colbert qui distingue divers grades: pensionnaires, associés non-pensionnés, membres étudiants, membres honoraires, associés à l'étranger et correspondants. Pourtant, même entre les membres "ordinaires", les pratiques révèlent que l'égalité n'est dans certains cas que fictive. Il a été montré plus haut, par exemple, que l'accès au Conseil virtuellement égal pour tous, est en réalité plus facile pour un petit groupe d'individus qui peuvent rester en place très longtemps. Il a été également démontré que tous n'étaient pas à même de faire le même nombre de propositions de candidatures. Dans les pratiques scientifiques et dans les rapports des uns et des autres se marquent des effets de mimétisme avec la société ambiante: la Société Royale, comme la société de la Restauration, est bel et bien une société d'ordre où chacun se doit d'avoir conscience de son état et d'agir en fonction de sa position. Tout le problème vient de la contradiction entre l'idéal égalitaire et l'hétérogénéité sociale voulue par Sprat et les

⁵¹ *Philosophers have bin always Masters & Scholars; some imposing, & all the other submitting; and not as equall observers without dependence.[...]The Very inequality of the Titles of Teachers and Scholars, does very much suppress, and tame mens Spirits; which though it should be proper for Discipline and Education; yet it is by no means consistent with a free Philosophical Consultation. It is undoubtedly true; that scarce any man's mind, is so capable of thinking strongly, in the presence of one, whom he fears and reverences; as he is, when that restraint is taken off. Sprat, Ibid. pp 65-67, cité par S.Shapin dans The House of Experiment in Seventeenth-Century England", Isis, 1988, 79, pp.396-397.*

⁵² Cf. Hunter, Ibid.

fondateurs comme garante du savoir produit à l'intérieur de la Société. Certes, les "mains vulgaires" à qui l'on concède le droit de faire des expériences ne sont pas nombreuses, mais elles existent et suffisent à remettre en question le modèle théorique, à refléter dans la tour d'ivoire du groupe scientifique des conflits ou des divergences d'intérêts présentes dans la société globale. L'exemple des relations entre Hooke et son patron Robert Boyle illustrera parfaitement ce propos⁵³. Hooke laisse un journal privé, source exceptionnelle sur sa propre vie, ses relations sociales et la vie concrète de la Société Royale au jour le jour⁵⁴. Il demeure difficile, cependant, de le cerner socialement car il incarne tour à tour une multiplicité de rôles: curateur d'expériences de la Société, assistant de Willis et de Boyle, superviseur des travaux de la Cité, philosophe expérimental (titre qu'il ne s'accorde cependant jamais à lui-même). Il semble cependant que ce qui le définit surtout est sa position de serviteur: il travaille pour les autres, reçoit de l'argent pour son travail, et pour cette raison ne peut être considéré comme un gentilhomme. Il importe peu à des aristocrates comme Boyle que Hooke soit lui-même à la tête d'une maisonnée où servent des assistants, Hooke, membre d'une profession mécanique est pour eux un inférieur. La forme des relations sociales du savant, telles qu'elles sont décrites dans le journal, reflète bien ce statut. Ceux qu'il mentionne qui ont droit au titre de "philosophe expérimental", fréquentent peu sa maison et en tout cas ne sont guère intimes avec lui. Les rencontres sont toujours liées au travail, même si la distinction n'est jamais très claire entre les appartements privés du curateur et les salles de réunion de la Société où ce dernier rencontre ceux qui le payent. Quand il est mis en présence de son Maître, Robert Boyle, ce qui arrive assez rarement, la scène de l'entrevue est toujours signalée comme un événement très particulier. Hooke est très attentif à sa position, qu'il évalue avec une justesse toute entomologique: ses amis et ses relations sont la plupart du temps mentionnés dans le Journal avec leurs titres et même Haak qui est un ami

53 Nous reprendrons ici les analyses de S.Shapin dans le chapitre intitulé "Who was Robert Hooke?", tiré du livre édité par M.Hunter et S.Schaffer: Robert Hooke: new studiés (Woodbridge, Suffolk, 1990), chap.9 et celles de S.Pumfrey dans "Ideas above his station: a social study of Hooke's curatorship of experiments", in History of Science, xxix, 1991.

54 H.W.Robinson et W.Adams, The Diary of Robert Hooke, London, 1935.

proche avec qui il dîne et joue aux échecs a droit à un "Mr Haak". Inversement avec ses techniciens, qu'il traite au demeurant avec paternalisme mais comme les membres de sa propre famille, il utilise des diminutifs (Tom...). Il est par ailleurs furieux lorsqu'on se comporte avec lui comme s'il était plus bas qu'il n'est en réalité dans l'échelle sociale; quand Lady Ranelagh le prend pour un domestique, par exemple, l'amertume et la colère transparaissent dans son journal. Dans le travail, ses employeurs se comportent avec lui sans ambiguïté: il est inférieur en statut et il est donc possible de lui "donner des ordres", au mieux "d'exprimer des ordres", ou encore "de le diriger" (c'est le vocabulaire du Journal). Recevoir un salaire en temps que curateur, avoir une chambre au Collège Gresham, loin d'être des signes d'autonomisation, sont en ce siècle des signes qui tiennent de la "macule servile". La preuve en est que le travail de Hooke est soumis à l'appréciation, voire au mécontentement, de ceux qui sont en théorie ses égaux, les autres Membres de la Société Royale. Un autre point montre encore le caractère fictif de l'égalité entre les membres de la dite Société, c'est celui du témoignage. La parole d'un praticien scientifique ne vaut pas, en effet, celle d'un gentilhomme, là encore, l'exemple de Hooke est probant. Lorsqu'en 1662-63, il reproduit les expériences de Huyghens sur la pompe à air, et lorsqu'en 1667, par la vivisection d'un chien, il démontre sa théorie sur la respiration, on remet en question ses résultats et on lui demande de rééditer ses expériences devant un public de gentilshommes. Dire la vérité est une obligation nobiliaire et aux yeux des contemporains, cela suffit. Hooke pourtant, refuse parfois de considérer ses adversaires, fussent-ils de noble naissance, comme des hommes d'honneur et dans les querelles sur la propriété scientifique qui opposent le curateur à ses adversaires, il est clair que le premier ne partage pas l'*ethos* des seconds.

Il semble qu'il existe, à l'intérieur de la Société Royale un certain nombre de conflits larvés dus à des conflits de personnes (celui qui oppose Hooke et Oldenburg est à ce titre exemplaire) et parfois également à des différences notables de statuts. Il est intéressant, dans cette perspective de se demander quels sont les degrés de liberté

à l'intérieur de la structure des individus socialement les plus faibles? Ici encore, l'exemple de Hooke s'avère particulièrement révélateur.

Il faut dans un premier temps essayer de préciser le statut du personnage à l'intérieur de la Société⁵⁵. Hooke occupe une situation très ambiguë dans la mesure où son poste de curateur d'expérience est une création qui jusque là n'avait eu aucun équivalent. On le considère cependant comme l'égal d'un professeur, d'un médecin ou même parfois comme une sorte de régisseur de propriété; pour un homme sans terre comme Hooke dont le patrimoine légué par son père, humble membre du clergé, ne dépasse pas cent livres, c'est une véritable promotion sociale. Hooke, par son éducation et son acceptation d'un bas salaire et d'un rang inférieur dans son institution, a intégré la catégorie des élites urbaines. Néanmoins, ses perspectives de promotion sociale sont limitées. Il reste, en tout état de cause, comme on vient de le voir, un serviteur, un outil entre les mains de ceux que l'on n'ose même plus appeler ses pairs. Dans les statuts de la Société Royale, il apparaît clairement que l'on peut exiger beaucoup de choses du curateur: qu'il soit joignable en permanence, qu'il soit corvéable à merci etc. Puisqu'il n'est pas un gentilhomme, on peut également lui confier la tâche ingrate et étymologiquement *ig-noble* de négocier les affaires impliquant des artisans ou des commerçants. De plus, si jamais il devait devenir Membre à part entière de la Société, cas aberrant selon les critères en vigueur, il va de soi que les autres membres ont le droit de faire sur lui une enquête de moralité et de compétence. Par ailleurs, la carrière du curateur est à tout moment conditionnée par les avis de ses collègues membres de la Société. Le sentiment d'insécurité qui en résulte pour ce dernier, c'est normal, se transforme parfois en sentiment de haine pour ceux qui sont immédiatement au dessus de lui, et l'inimitié entre Hooke et Oldenburg peut se comprendre ainsi. La non appartenance à la *gentry* est, on le voit, un handicap majeur. En outre, si les procédures de la société sont informelles (si les expériences, par exemple, ont lieu dans les appartements privés de Hooke), les considérations de

⁵⁵ Cf. Stephen Pumfrey, "Ideas Above his Station: A Social Study of Hooke's Curatorship of Experiments". History of Science, xxix (1991), pp.1-42.

rangs et les protocoles restent en revanche extrêmement rigides. Compte tenu de ce contexte, le fait que Hooke aie pu devenir à un moment donné secrétaire de la Société Royale de Londres semble demeurer un véritable mystère. Comment, en vérité, Hooke a-t-il pu gagner une certaine autonomie? La réponse réside dans son extraordinaire aptitude à se servir de la conjoncture et dans son soutien indéfectible à l'idée de programmes construits fonctionnant dans la continuité. Lorsque Brouncker et Moray, par exemple, deux aristocrates proches des milieux de la Cour et très reconnus socialement, échouèrent à mettre en place un programme de recherche cohérent sur le calcul de la longitude en mer (un enjeu économique et politique de première grandeur), en raison de leur incapacité à penser les problèmes magnétiques ou encore à trouver les solutions mécaniques pour la construction de chronomètres précis. c'est le très modeste Robert Hooke qui reprend en main le projet à partir de 1665. Le refus de certains membres de la Société de se compromettre avec les arts mécaniques donne en fait sa chance au curateur qui a ensuite la possibilité de réorganiser la recherche comme bon lui semble et de se rendre indispensable. En 1666, après une interruption des activités de la Société en raison de la peste, il présente deux essais sur la nature de la gravité et du magnétisme d'une part et sur un modèle pendulaire de la mécanique céleste. Ces idées, extraordinairement, sont, selon le terme de Stephen Pumfrey⁵⁶ "au dessus du statut d'un curateur", elles propulsent ce dernier vers les plus hautes distinctions et vers un rôle social nouveau sans commune mesure avec le rôle initial de serviteur expérimental. Pour le philosophe expérimental de modeste origine, la conquête du pouvoir commence alors. Ses atouts sont nombreux, tout d'abord, son intelligence des procédés expérimentaux et sa constance le rendent vite indispensable auprès des autres philosophes. ensuite le patronage de Boyle, le très puissant héritier du Comte de Cork inventeur de la pompe à air, lui donne une protection hors du commun, enfin, il est le seul, par ses démonstrations expérimentales spectaculaires, à pouvoir attirer à ce point l'attention et l'intérêt du Roi. Sa Microcosmographia où sont reproduits, sous forme de très belles planches, ses toutes dernières observations faites

⁵⁶ Ibid., p.25.

au microscope, est un remarquable ouvrage de propagande qui contribue infiniment au succès public de la Société Royale. En même temps, ce livre témoigne du degré d'autonomie que son auteur acquière à travers son activité intellectuelle: il y exprime en effet ses théories corpusculaires sur la matière qui sont en contradiction avec celles de ses patrons. Par ses conjectures théoriques, Hooke se donne à voir comme autre chose qu'un artisan, il se veut un savant au sens plein du mot. Il transgresse la logique sociale qui veut le cantonner au domaine des arts mécaniques et recompose à sa convenance le rôle du curateur. Ses recherches sur les forces gravitationnelles et sur l'attraction magnétique démontrent la permanence de cette ambition. En aucun cas un curateur ne devrait avoir l'outrecuidance de présenter son "système du monde", c'est pourtant ce que Hooke se permet de faire en 1670 lors d'un cours à la Société. Petit à petit, de 1663 à 1674, il prend en main les rênes de l'expérimentation à l'intérieur de son institution et marginalise complètement l'expérimentateur amateur qui pourrait être son rival en matière de magnétisme, le nommé William Balle. En 1677, après bien des efforts, il parvient même à devenir Secrétaire de la Société. Sa carrière s'infléchit de nouveau en 1682, lorsqu'il perd son siège de Secrétaire après une gestion désastreuse, vers la perte de l'autonomie précédemment acquise. Les critiques lancées contre lui viennent d'une nouvelle génération de savants plus intéressés par la chimie que par l'expérimentation mécanique. Les nouveaux maîtres renvoient Hooke à son statut de curateur et de serviteur. Ils instaurent également en cette même année 1682 des lois de recrutement destinées à contrer l'élection d'individus au profil social trop bas. La Société Royale redevient à partir de ce moment un club de gentilshommes. Le déclin de Hooke et de ses protégés, toutefois, ne vient que tardivement, entre temps, Hooke a démontré que les stratégies sociales et intellectuelles à l'intérieur d'un groupe extrêmement hiérarchisé peuvent influencer durablement l'histoire des idées scientifiques.

Ces considérations de structure, l'observation des modèles et des hiérarchies à l'intérieur de la Société, en mettant l'accent sur les difficultés, donnent une image peut être un peu trop mouvante et fragile de l'institution. Avant de trancher sur le point de

savoir si cette fragilité correspond à une quelconque réalité, il convient de rappeler les succès flagrant de la Société Royale de Londres en matière de diffusion des idées et son incroyable succès d'estime hors d'Angleterre.

4. La Société Royale et ses succès dans la diffusion de l'information et le renforcement du nouveau paradigme scientifique.

Un des points principaux qui distinguent la Société Royale de Londres de ses modèles est l'insistance de cette dernière sur la diffusion du savoir qu'elle produit; il ne s'agit pas seulement pour elle d'engranger des connaissances, dans un strict schéma baconien, mais aussi de rendre publique la vérité du monde qu'elle aide à révéler. Ce n'est pas que les échanges entre savants n'existaient pas auparavant, certes, mais le changement de perspective qui intervient avec les débuts de la Société londonienne est cependant radical: au lieu que les échanges de vue soient privés, et qu'éventuellement ils le restent, ils deviennent publics et systématiques. La circulation de l'information, jusque là vouée aux caprices du hasard, devient une affaire organisée qui concerne toute la communauté scientifique⁵⁷. Les fondateurs de la Société prennent très tôt conscience de ce que la Science ne peut se développer que dans un climat de coopération, d'échange d'idées et de critique constructive. En 1662, dans une lettre à Hevelius, Oldenburg exprime clairement cette conviction:

*A la vérité, l'amitié parmi les lettrés aide grandement l'enquête et l'a découverte de la vérité; si une telle amitié pouvait s'étendre à l'ensemble du monde du savoir, et s'établir parmi ceux dont les esprits ne sont pas ...unfettered... et sont au dessus du zèle partisan, alors la philosophie s'élèverait aux sommets les plus hauts.*⁵⁸

En outre, les savants londoniens savent que la crédibilité du type de science qu'ils veulent promouvoir dépend étroitement de sa reconnaissance par le public lettré, et

⁵⁷ Voir sur cette idée la démonstration de M.B.Hall dans "The Royal Society's Role in the Diffusion of Information in the Seventeenth Century", Notes and Records of the Royal Society, 20, London, 1974, pp. 174-181.

⁵⁸ *Indeed, friendship among learned men is a great aid to the investigation and elucidation of the truth; if such friendship could be spread through the whole world of learning, and established among those whose minds are unfettered and above partisan zeal...philosophy would be raised to its greatest heights.* Oldenburg à Hévelius, Janvier 1662/3, in H Oldenburg, Correspondence, vol II, pp.25-8.

donc de la diffusion de ces "preuves par le fait" qui sont la base de leur méthode. En 1660, on l'a vu, nombreux sont les exemples à suivre qui prêchent pour l'élaboration de réseaux de correspondances rapides, instruments indispensables aux échanges entre savants: celui de Hartlib, celui de Renaudot et celui de Mersenne ne sont que les plus évidents représentants d'une longue liste. Les choses commencent à s'accélérer au sein du Collège Gresham en 1661: la Société, sous l'impulsion de son premier Président Robert Moray et des contacts répétés avec l'académie parisienne de Montmor qui la pousse à correspondre avec elle, entreprend d'institutionnaliser sa correspondance, ce qui n'était pas prévu au départ puisque les secrétaires ne devaient initialement avoir pour tâche que de tenir les minutes des réunions. On inaugure donc un livre de lettres tenu par les secrétaires. Sur ces entrefaites, le 22 avril 1663 est concédée la seconde Charte de la Société. Le privilège qui y est garanti par le Roi de correspondre avec l'étranger rend l'entreprise d'une correspondance systématique envisageable *de jure*:

Et en outre, pour le développement des expériences, des arts et des sciences, de la susdite Société Royale, de part notre généreuse et spéciale grâce et notre savoir assuré ainsi que de part notre propre initiative, nous avons accordé et garanti [...] au susdit Président, Conseil et aux Membres de la susdite Société Royale, [...] qu'ils puissent [...] avoir de temps à autre pleins pouvoirs et autorité, par lettres ou épltres, sous la plume des susdits Président et Députés, [...] , pour bénéficier d'une intelligence mutuelle et commercer avec tout étranger ou toute sorte d'étranger, qu'il soit une personne privée ou un collège, un corps constitué ou une institution publique, sans qu'il y ait molestation, interruption ou dérangement de quelque sorte que ce soit: dans la limite cependant, ou Notre indulgence, telle qu'elle vient d'être décrite, ne s'applique pas à d'autres choses qu'aux bénéfices et intérêts de la susdite Société Royale en matière philosophique, mathématique ou mécanique.⁵⁹

Le Roi, on le voit, va assez loin dans ses concessions mais conserve par la dernière phrase un droit de regard sur ce qui est échangé. Ce qui est rendu possible *de jure* par

⁵⁹ *And further, for the improvement of the experiments, arts and sciences, of the aforesaid Royal Society, of our more abundant special grace and of our certain knowledge and mere motion, we have given and granted [...] to the aforesaid President, Councill and Fellows of the aforesaid Royal Society, [...] that they [...] may and shall have from time to time full power and authority, by letters or epistles under the hand of the aforesaid President or his Deputy, [...], to enjoy mutual intelligence and affairs with all and all manner of strangers and foreigners, whether private or collegiate, corporate or public, without any molestation, interruption or disturbance whatsoever: Provided nevertheless, that this our indulgence, so granted as it is aforesaid, be not extended to further use than the particular benefit and interest of the aforesaid Royal Society in matters of things philosophical, mathematical, or mechanical. Texte cité par Hall, Ibid., p 179.*

ce texte est organisé bientôt *de facto* par le premier secrétaire nommé alors, Oldenburg, qui est chargé d'organiser le nouveau commerce d'informations.

Cependant, la Société Royale va encore plus loin (peut-être, suggère Thomas Kuhn, parce que le paradigme scientifique nouveau arrive à maturité), elle élabore en effet une technologie de communication scientifique inédite en publiant son propre périodique: les Philosophical Transactions. Certes, il ne s'agit pas de la première revue scientifique puisque le Journal des Savants paraît à Paris deux mois avant son concurrent anglais, néanmoins, les Transactions présentent plusieurs originalités qui en font une oeuvre pionnière: en premier lieu, elles traitent de tous les sujets dits alors "philosophiques" sans discrimination et leurs intérêts vont de la littérature à l'astronomie en passant par l'entomologie et la philosophie. Elles développent par ailleurs avec habileté une forme littéraire jusque là balbutiante: le compte-rendu d'expériences. Comment cette révolution a-t-elle eu lieu? Quels en ont été les mobiles, les acteurs? Quel était le public scientifique auquel s'adressait la Société? Quelles innovations ont-elles été véritablement apportées? C'est à toutes ces questions qu'il faut maintenant répondre.

C'est en 1661 qu'on trouve pour la première fois mention, de l'idée d'un périodique savant au sein de la Société Royale, dans une lettre de Sir Robert Moray adressée à Huyghens:

"Que de temps à autre nous imprimions ce qui se passe entre nous, tout au moins tout ce qui peut être publié. Alors, vous serez parmi les premiers à avoir une copie du résultat, et si l'on devait exclure quelque chose de la publication, il serait bien plus aisé pour moi de vous le communiquer que de vous faire systématiquement parvenir par lettre des comptes-rendus de tout"⁶⁰.

Le premier objectif est de diffuser à grande échelle les découvertes de la Société. En France, jusque là, les secrétaires non-officiels des jeunes académies scientifiques recopiaient plusieurs fois les mêmes nouvelles dans des lettres à leurs correspondants. Cette solution devient clairement insatisfaisante avec le changement d'échelle

⁶⁰ *"That from time to time we shall print what passes among ourselves, at least everything that may be published. Then you shall have copies among the first, and if there is something withheld from publication, it will be much easier for me to communicate it to you, than to have to send you word of everything by letter"* tiré de Huyghens C., Oeuvres Complètes, III, p.317.

intervenu dans les activités comme dans la taille du réseau de la Société. On pense alors à rechercher des solutions plus performantes: Petty, par exemple, utilise des carbones; d'autres préfèrent développer la technique de la sténographie. La solution de l'imprimé, pour terminer, est connue bien avant l'édition des Transactions, la Gazette de Renaudot, les pamphlets tels que les Epistolae Hoelianae de James Howell, le Journal Général de Littérature (1663) de Mézeray, le Journal des Savants (Août 1664) en sont autant de preuves. Les techniques étant connues, les mobiles de la volonté de diffusion sont multiples: l'élargissement de l'espace de discussion, et les possibilités dialectiques qu'il offre ne sont peut être pas les causes premières. Il faut également compter avec les motivations religieuses d'individus comme Boyle et comme Oldenburg qui considèrent que la diffusion du savoir scientifique, c'est-à-dire du décryptage de la nature opéré par les savants, sont des moyens de glorifier Dieu. Enfin, la fabrication d'un large espace de crédibilité pour la science nouvelle compte pour beaucoup dans l'enthousiasme de certains sociétaires anglais à rendre publiques les travaux de leurs compatriotes. Plus la philosophie expérimentale sera connue et appréciée, pensent-ils avec raison, plus la Société aura de poids et plus sa Science acquerra de valeur de vérité.

Oldenburg, de 1662 à 1667 (date de son décès) est précisément l'artisan de cette grande oeuvre de communication entreprise par la Société Royale⁶¹. Il débarque en Angleterre en 1653 en tant qu'ambassadeur de la ville de Brème pour laquelle il doit obtenir le soutien de Cromwell dans la guerre anglo-hollandaise. Par ce biais, il devient vite très introduit dans les milieux favorables au Parlement et gagne l'amitié de nombreux intellectuels proche du gouvernement: Milton, Lady Ranelagh (soeur de Robert Boyle), Boyle, Wilkins, Wallis et Hartlib. Bientôt très lié avec le groupe scientifique d'Oxford, il adopte les idéaux baconiens et, lorsque tuteur du neveu de Boyle, Richard Jones, il visite la France, il travaille à construire un réseau de correspondants scientifiques pour son patron, le susnommé Robert Boyle, et son ami

⁶¹ Hall Marie Boas, "Oldenburg and the Art of Scientific Communication", The British Journal for the History of Science, vol 2, Blackwell, Oxford, 1966, pp. 277-290

Samuel Hartlib. Il gagne la confiance des savants du continent en étant l'agent de la science anglaise; il échange des livres venus d'Angleterre contre des informations scientifiques originales. En 1659, lorsqu'il s'installe à Paris, il prend contact avec les cartésiens, des savants brillants comme l'anatomiste Jean Pecquet, et les physiciens-mathématiciens Roberval, Auzout, Boulliaud et Pierre Petit. Reçu partout avec hospitalité, il rend compte auprès de son cercle d'Oxford du contenu de la science française, qu'il admire, et de ce qu'il voit dans les académies privées parisiennes telles que celle de Montmor. Déjà, son réseau de correspondants s'autonomise par rapport au cercle de Hartlib: son aîné connaissait les philosophes de la génération précédente. Gassendi, Mersenne et Descartes, lui fréquente des hommes plus jeunes qui occupent alors la scène intellectuelle de la capitale française. Quand il rentre en Angleterre pour la Restauration de Charles II sur le trône, en mai 1660, il est déjà au centre d'une "toile d'araignée" érudite qui s'étend sur la France, l'Allemagne, et la Hollande. Le 15 juillet 1662, Oldenburg est nommé secrétaire de la Société Royale de Londres. Sa tâche est tout naturellement pour lui de faciliter la communication entre les savants, et en particulier avec ceux qui étaient dans l'impossibilité d'assister aux réunions londoniennes. Un tel travail, cependant, face à la taille de la Société, de son public réel et de son public potentiel, apparaît vite titanesque; des solutions sont donc rapidement envisagées par la Société elle-même et c'est précisément l'objet de la lettre de Moray à Huyghens citée plus haut. Dès 1663, le projet de revue existe déjà, une lettre de Robert Hooke en est la preuve:

Et il vous faut comprendre qu'en ce qui concerne la connaissance naturelle, ils sont des plus performants car en ce moment même, ils projettent d'édition un papier de publicité à raison d'un par semaine, ou au pire un toutes les deux semaines, qui contiendra les titres ou les résumés de leurs recherches auxquelles ils accordent le plus d'intérêt, ainsi que les progrès qu'ils ont réalisés et ce qu'ils ont reçu d'autres mains, accompagnés d'un court rapport sur les autres sujets philosophiques qui incidemment les aurait intéressés, ajoutant à cela un bref discours sur ce qui est neuf et digne de considération dans les lettres qu'ils reçoivent de toutes les parties du monde, et sur ce que les savants et les chercheurs sont en train de faire ou ont déjà fait en physique, mathématique, mécanique, optique, astronomie, médecine, chimie, anatomie, à la fois à l'étranger et chez nous.⁶²

⁶² *And that you may understand that parts of naturall knowledge they are at most inquisitive for at this present, they designe to print a paper of advertisement once every week, or fortnight at*

Tout ne va cependant pas de soi car si tout le monde s'accorde sur la solution de l'imprimé, les éditeurs, en premier lieu, sont assez peu enthousiastes face au risque de publier un périodique (car un périodique n'est que rarement un best-seller), et qui plus est de publier un périodique s'intéressant somme toute à des choses très austères! Par ailleurs, si l'on postule, comme le font Oldenburg et ses amis, l'existence d'un public international, le problème de la langue et des traductions d'une langue vernaculaire à une autre ou d'une langue vernaculaire au latin, se pose de façon aiguë. En effet, les aptitudes exceptionnelles de Hartlib ou de Oldenburg ne doivent pas cacher que la plupart des savants européens ne comprennent alors guère plus que leur propre langue et le latin. Pourtant, malgré toutes ces difficultés, Oldenburg parvient à convaincre sa Société et deux imprimeurs, Martyn et Allestry, que l'entreprise sera lucrative. Il prend alors en charge tout le travail éditorial et la responsabilité du financement. Il est également l'auteur de tous les textes qui apparaissent dans les premiers numéros (formés de seize pages *in-quarto*). Les premières copies, soient 1200 exemplaires, sortent des presses le 6 mars 1664-5. Ces premières publications sont comme prévu éclectiques: certes on y aborde des sujets très scientifiques tels l'amélioration des verres optiques ou l'observation de Jupiter, mais on y parle aussi de *meraviglia* biologiques et médicales, d'antiquités romaines, de chasse à la baleine et même de méthodes pour tuer les serpents à sonnettes⁶³! Par malheur pour Oldenburg, les estimations financières qu'il avait faites ont, semble-t-il été trop optimiste et il gagne fort peu sur les ventes (guère plus de 50£ par an à ce qu'il semble). Néanmoins, il persiste car l'objectif scientifique est atteint: l'information circule et encourage partout le désir de publication. L'autre succès de Oldenburg, et non le moindre puisque ce qui est en jeu ici est la normalisation de la science moderne, est la diffusion du modèle de

furthest, wherein will be contained the heads or substance of the inquiries they are most solicitous about, together with the progress they have made and the information they have received from other hands, together with a short account of such other philosophical matters as accidentally occur, and a brief discourse of what is new and considerable in their letters from all parts of the world, and what the learned and inquisitive are doing or have done in physick, mathematicks, mecanicks, opticks, astronomy, medicine, chemistry, anatomy, both abroad and at home. Hooke, lettre citée par M.B.Hall, *ibid*.

⁶³ Cf. Andrade E.N. da C., "The Birth and Early Days of the Philosophical Transactions", Notes and Records of the Royal Society. 1974, pp.9-27.

communication scientifique mis au point par Robert Boyle. Oldenburg, en effet, n'est pas le seul esprit de la Société Royale à s'être penché sur le problème des technologies de communication; il est assurément en ce domaine un praticien hors du commun mais il bénéficie en 1665, lorsqu'il décide de la forme de son journal, des réflexions théoriques élaborées dès les années 1650 par le Comte de Cork⁶⁴. Boyle, durant cette période, cherche à faire reconnaître les résultats de ses expériences de pneumatique. Son but est de faire accepter comme universellement valide et moralement supérieure la vérité des "faits" qu'il a mis en lumière. La double question d'ordre épistémologique qui se pose à lui est: comment produire une preuve par le fait et la faire enregistrer par tous comme telle? Son texte intitulé New Experiments Physico-Mechanical (1660) y répond: une preuve par le fait s'obtient par le double jeu de l'expérimentation et du témoignage multiple, l'idée étant que le témoignage irréfutable de plusieurs personnes dignes de foi confère au résultat obtenu une valeur universelle. L'idéal est cependant de démontrer au plus grand nombre la validité de la découverte scientifique et pour cela, comme l'a démontré Steven Shapin⁶⁵, trois technologies doivent être utilisées: une technologie matérielle résidant dans la construction de l'appareillage expérimental, une technologie sociale mettant en place les règles de reconnaissance scientifique et de débat liant la communauté des savants, et enfin une technologie littéraire permettant de faire connaître le résultat de l'expérience à ceux qui n'y ont pas assisté. Ce sont ces deux dernières technologies que Oldenburg a su populariser. En quoi consistent-elles? Pour commencer, la première technologie implique la définition de ce que peut être un témoignage valide. Il est clair ici que le témoignage accréditable, dans l'esprit de Boyle et de Hooke, son laborantin, se définit par l'espace social dans lequel il s'inscrit. Cet espace public, ou du moins semi- public puisque tous n'y sont pas admis⁶⁶, s'appelle le laboratoire. Un laboratoire doit présenter les

⁶⁴ Sur cette question, voir l'article de Steven Shapin, "Pump and Circumstance: Robert Boyle's Literary Technology", Social Studies of Science, vol.14, (1984), pp.481-520.

⁶⁵ Cf. Shapin, *Ibid.*, ainsi que, S. Shapin et S. Schaffer, Leviathan and the Air Pump, *ibid.*

⁶⁶ Hobbes, par exemple, fut exclu des laboratoires de la Société Royale à cause de ses critiques radicales vis-à-vis de la philosophie expérimentale, une de ses principales critiques étant...que l'espace expérimental se limitait aux membres de la Société Royale.

caractéristiques suivantes: être doté d'un appareillage expérimental (technologie matérielle) et abriter un nombre suffisants de témoins dignes de foi, c'est-à-dire socialement reconnus pour leurs qualités morales et culturelles. Les procédures d'enregistrement des expériences sont codifiées sur cette base à l'intérieur de la Société Royale par Robert Hooke dans ses Philosophical Experiments and Observations, ce texte normatif suggère que les registres expérimentaux soient systématiquement signés par les membres de l'assistance. En outre, à l'intérieur de l'espace public scientifique, Boyle définit des règles de controverses: les savants doivent se conduire en gentilshommes civilisés et toujours préférer la discussion à l'imposition autoritaire d'une vérité⁶⁷. La seconde technologie, dite littéraire, concerne les protocoles d'expériences et la relation de ces dernières dans des lettres ou des publications. Rendre possible la réplique de l'expérience à l'infini est le premier dessein de cette méthode. Pour cette raison même, elle associe le texte et le dessin. Le compte-rendu d'expérience acquiert avec Boyle et Hooke ses règles littéraires: les phrases doivent être élaborées et contenir le plus de détails "vrais" possibles afin de convaincre le lecteur que l'expérience a réellement eu lieu. Pour gagner de la crédibilité, Boyle adopte également des procédés de mise en scène: il se présente lui-même comme un modeste chercheur qui parfois commet des erreurs (la relation d'expériences ratées est chez lui une stratégie fréquente), il écrit, dit-il, de la façon la plus simple possible, hantant les images et les fioritures poétiques; il prend soin de distinguer systématiquement le fait de l'hypothèse et de la spéculation, utilisant avec prudence les "peut-être", les "il semble" et les "il n'est pas improbable" pour ces dernières et affirmant au contraire comme certains les faits démontrés. La méthode employée est ici clairement baconienne, Bacon, en effet, considère que le style scientifique est plus vrai que les autres styles et suggère de distinguer des modes de langage:

⁶⁷ Le modèle idéal de controverse scientifique est incarné, comme l'a démontré Shapin (Ibid.) dans l'ouvrage de Boyle: The Sceptical Chymist, où un aristotélien, deux hermétistes et un pseudo-Boyle tiennent une conférence. On notera que ce mode d'échange et sa dramatisation littéraire sont peut être repris de Giordano Bruno dans La Cena delle Ceneri.

En ce qui concerne le crédit des choses qui doivent être admises dans l'histoire, ces dernières doivent être soit assurément vraies, soit poser le problème de leur vérité ou de leur fausseté, soit être assurément fausses. Les choses du premier type doivent être établies simplement; les choses du deuxième type doivent être marquées d'une expression les qualifiant telle que "on rapporte", "ils racontent", "j'ai eu oui dire par une personne de crédit", ou d'autres locutions du même genre⁶⁸.

Hooke fait échos à ces lignes lorsqu'il explique dans ses Lectures (63-64) que les questions et les réponses des textes scientifiques doivent être marquées de lettres en fonction de leur statut:

Partout, par conséquent, où une chose est enregistrée sur l'autorité d'un tiers, il devrait y avoir dans la marge un C, un P ou un D, selon que l'autorité est certaine, probable ou douteuse.⁶⁹

Pour lui, à n'en pas douter, le modèle absolu est le langage mathématique, c'est d'ailleurs l'opinion qu'il exprime avec conviction dans son ouvrage: A Philosophicall Algebra. Boyle, c'est évident ici, est le représentant d'une tradition épistémologique qui a réfléchi sur le statut et la forme idéale du langage scientifique. Cette tradition commence en Angleterre avec Bacon et s'épanouit dans le cercle de Samuel Hartlib dans lequel les interrogations de Comenius sur le langage universel ont pris racine. Avec Boyle, l'idée que la Science doit être exprimée dans une langue simple a acquis une valeur paradigmatique et Sprat dans son History of the Royal Society clame la maîtrise acquise par les philosophes expérimentaux londoniens:

...Et cela a toujours été une résolution de rejeter toutes les amplifications, les digressions et les glissements de style: afin de retourner à la pureté primitive, et à la brièveté, de l'époque où les hommes rendaient compte de nombreuses choses en un nombre de mots tout aussi réduit. Ils ont obtenu de tous leurs Membres une façon de parler concise, nue et naturelle; des expressions positives, des sens clairs; une aisance native: rapprochant tous les phénomènes de leur signification mathématique, dans la mesure du possible.⁷⁰

⁶⁸ *With regard to the credit of the things which are to be admitted into the history; they must needs be either certainly true, doubtful whether true or not, or certainly not true. Things of the first kind should be set down simply; things of the second kind with a qualifying note, such as "it is reported", "they relate", "I have heard from a person of credit", and the like. (Works IV, 259).*

⁶⁹ *Wheresoever therefore any thing is registered upon the Authority of another, there ought to be put in the Margin a C, a P, or a D, according as the Authority is Certain, Probable or Doubtful.* Ce texte, comme le précédent et le suivant (note précédente et note suivante) a été cité en Juillet 1992 par Werner Hüllen dans sa communication Language and Knowledge donnée lors du colloque de Sheffield sur le thème "Peace Unification and Prosperity".

⁷⁰ *And that has been, a constant resolution, to reject all the amplifications, digressions and swellings of style: to return back to the primitive purity, and shortness, when men deliver'd so many things, almost in an equall number of words. They have exacted from all their members, a*

Dans cette volonté de communiquer le plus directement avec le public et de permettre la répliation des expériences, les techniques graphiques sont pour les savants londoniens un autre outil, extrêmement performant et plus universel encore que le langage savant. Néanmoins, le dessin d'expériences scientifique est une discipline nouvelle qui n'a encore que des règles élémentaires. La notion de schéma, par exemple, est encore à découvrir; lorsqu'on dessine une pompe à air, on dessine une pompe à air spécifique, celle de Boyle chez Lady Ranelagh par exemple, et non l'idée d'une pompe à air, ce que l'on ferait spontanément aujourd'hui. Des conventions sont cependant acceptées: par exemple, certaines parties internes d'un appareillage scientifique sont représentées à côté du dessin principal, parfois agrandies. Le but, comme dans les descriptions textuelles détaillées, est de produire chez le lecteur absent du laboratoire une image mentale de l'expérience, ce que Shapin appelle un "témoignage virtuel".

Malheureusement, malgré tous ces efforts, et Boyle le concède, la répliation n'est pas toujours possible, particulièrement lorsque la technologie matérielle en jeu est complexe et onéreuse (dans les années 1660, il n'existe dans le monde, par exemple, pas plus de cinq pompes à air et il faut la fortune de Boyle pour construire un tel appareil). Quoiqu'il en soit, et malgré les difficultés pratiques et théoriques, ce qui est en train de se passer est de la première importance pour le développement ultérieur de la Science: la communication scientifique connaît une véritable révolution, et par là même la construction d'un espace public d'accréditation de la Science nouvelle devient réalité. Oldenburg, non seulement par la publication de découvertes mais aussi par la diffusion sous forme imprimée des nouvelles conventions et des nouvelles méthodes de communication accomplit une œuvre aux conséquences durables.

Les Transactions connaissent en France un succès immédiat à cause sans doute de leur implication militante dans la philosophie expérimentale qui commence à être alors à la mode. En 1666, Justel demande à Oldenburg de lui envoyer tous les

close, naked, natural way of speaking; positive expressions; clear senses; a native easiness: bringing all things as near the Mathematical plainness, as they can... tiré de Sprat, History, p.113.

mois un exemplaire du périodique. Dans un premier temps, des extraits des Transactions apparaissent dans le Journal des Savants (comme d'ailleurs des extraits du Journal des Savants avaient été empruntés précédemment par les Transactions), puis, dans un deuxième temps, la bibliothèque Royale emploie des traducteurs pour sortir une édition française des Transactions intitulée Nouvelles Scientifiques de l'Angleterre. Dans la province française, l'engouement est tout aussi grand, dans l'académie de Caen on traduit comme à Paris et les académies de Dijon et de Castres sont également abonnées. En Italie, le premier journal philosophique fondé par Francesco Nazari en 1668, le Giornale de'Letterati, utilise systématiquement le matériau réuni par Oldenburg pour son propre journal mais le savant italien reconnaît volontiers sa dette dans la correspondance qu'il entretient avec le secrétaire londonien⁷¹. Au demeurant, le journal en latin fondé en 1670 de l'*Academia Naturae Curiosum*, le collège des médecins allemand, adopte la même technique, en se limitant toutefois aux sujets médicaux et biologiques.

Cela étant posé, les Transactions ne remplacent pas complètement, tant s'en faut, le complexe système épistolaire mis en place par Oldenburg. Le poste de secrétaire que ce dernier a obtenu a même accru l'importance de son courrier en faisant de lui l'interlocuteur obligé de tous les savants étrangers qui veulent être reconnus par la société. De plus, écrire à Oldenburg signifie désormais, et chacun le sait, soumettre à ce dernier des textes qui seront éventuellement imprimés. Les lettres que reçoit dès lors le secrétaire sont la plupart du temps écrites dans ce dessein et les matériaux destinés au périodique submergent le bureau de l'éditeur. Oldenburg perfectionne alors son système afin d'accélérer encore la production du savoir. Insatisfait de jouer le rôle passif d'une boîte-aux-lettres, il organise les échanges entre ses correspondants, lance les débats, allume des querelles en faisant part des critiques de l'un sur la thèse de l'autre. Ainsi stimule-t-il, par exemple, les échanges parfois sévères entre Hooke et Auzout au sujet de leur interprétation du phénomène des

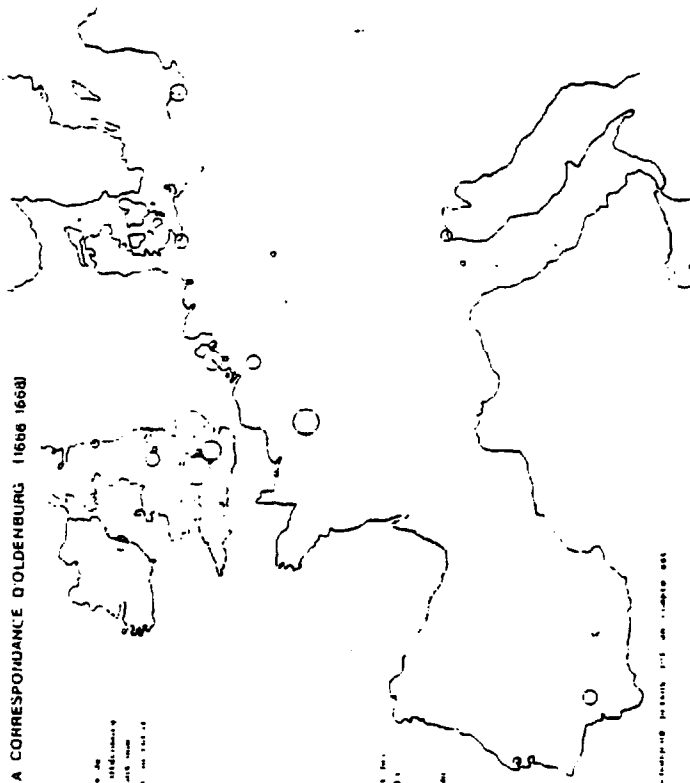
⁷¹ Cf. Hall Rupert A. and Marie Boas (eds.), The correspondence of Henry Oldenburg, 12 vols, The University of Wisconsin Press, Wisconsin, 1965-1986, vol VI, p 259, lettre datée du 5 Octobre 1669.

comètes⁷². Si les choses se passent parfois mal, car Oldenburg n'est pas toujours très délicat lorsqu'il laisse filer une information confidentielle, la plupart du temps, les manipulations de l'adroit agent portent leurs fruits sans que la joute entre les correspondants ne dérape en confrontation vulgaire. Poussés par le triple aiguillon de l'amour propre, de la flatterie et de la concurrence, les auteurs produisent de plus en plus de textes qu'ils envisagent désormais de publier et ces textes sont de plus en plus riches (c'est grâce aux efforts déployés par Oldenburg, rappelons le, que Newton a consenti à publier ses premiers travaux sur l'optique). Par son réseau de correspondants, Oldenburg construit en vérité le réseau même de la société dont il est le secrétaire, les lettres qu'il reçoit sont d'ailleurs souvent rendues publiques, on les lit lors des assemblées afin de les discuter. D'entrée de jeu, cependant, la faiblesse d'un tel système apparaît: il ne peut que difficilement survivre à son fondateur car les relations qui le sous-tendent sont souvent d'un ordre trop personnel pour qu'un anonyme successeur puisse les reprendre dans leur totalité. La taille de ce réseau est, quoiqu'il en soit, frappante et l'on ne peut qu'admirer la force de travail de ce formidable virtuoso qu'était Oldenburg. L'observation détaillée des flux de lettres envoyées et reçues par lui dessine une géographie véritablement européenne⁷³. En Angleterre, tout d'abord, les savants provinciaux cessent d'être isolés; ils apprennent dans les retraites de leurs châteaux ou de leurs gentilhommières ce qui se pense, se dit et s'écrit dans la capitale et à l'extérieur. On imagine sans peine les conséquences de ce bouleversement sur leurs travaux. Les hauts-lieux de la Science et de la Philosophie d'alors apparaissent par ailleurs sur la carte des correspondants que l'on peut tracer et avec eux, des noms de savants célèbres: Huyghens à Leyde, Spinoza à Amsterdam, Sluse à Liège, Leibnitz à Mayence, Hambourg, Hévelius à Dantzig, Auzout à Paris, à Caen, Borel à Castres, Malpighi à Florence, Travagino à Venise, à Rome, Séville, à Coimbra... Le découpage arbitraire de la correspondance en périodes

⁷² Pour le détail de cette controverse, voir *The Correspondence*, *ibid.*, vol.ii et iii L'échange entre Hooke et Auzout à travers Oldenburg se poursuit de Août à Octobre 1665; l'exemple est cité dans l'article de M.Boas, "Oldenburg and the Art of Scientific Communication", *ibid.*, p287.

⁷³ N.B.:grâce à quelques correspondants à l'étranger tels Winthrop, le réseau étend même son aire d'influence hors d'Europe aux "Echelles du Levant" et à l'Amérique.

LA CORRESPONDANCE D'OLDENBURG (1666 1668)



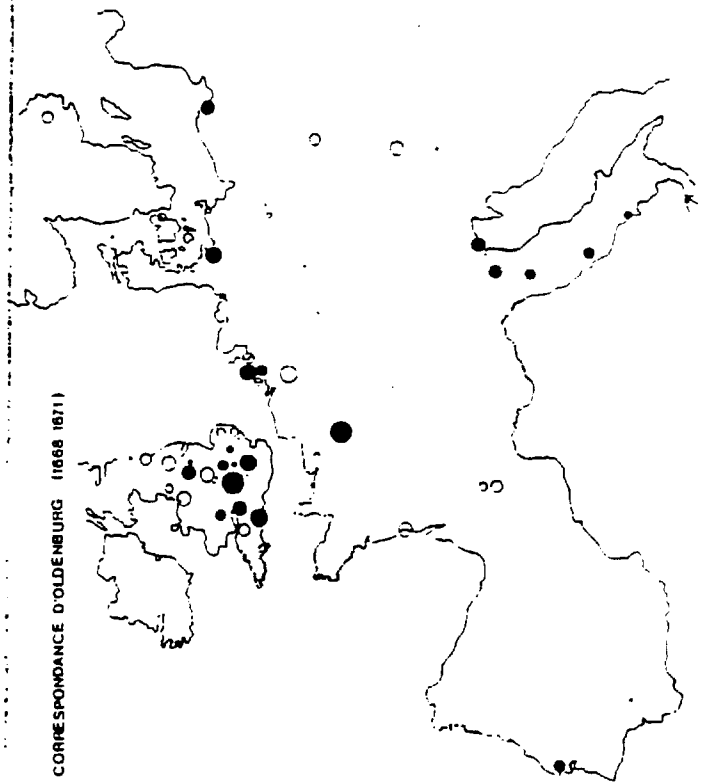
1666
 1667
 1668
 1669
 1670
 1671
 1672
 1673
 1674
 1675
 1676
 1677
 1678
 1679
 1680
 1681
 1682
 1683
 1684
 1685
 1686
 1687
 1688
 1689
 1690
 1691
 1692
 1693
 1694
 1695
 1696
 1697
 1698
 1699
 1700

1666
 1667
 1668
 1669
 1670
 1671
 1672
 1673
 1674
 1675
 1676
 1677
 1678
 1679
 1680
 1681
 1682
 1683
 1684
 1685
 1686
 1687
 1688
 1689
 1690
 1691
 1692
 1693
 1694
 1695
 1696
 1697
 1698
 1699
 1700

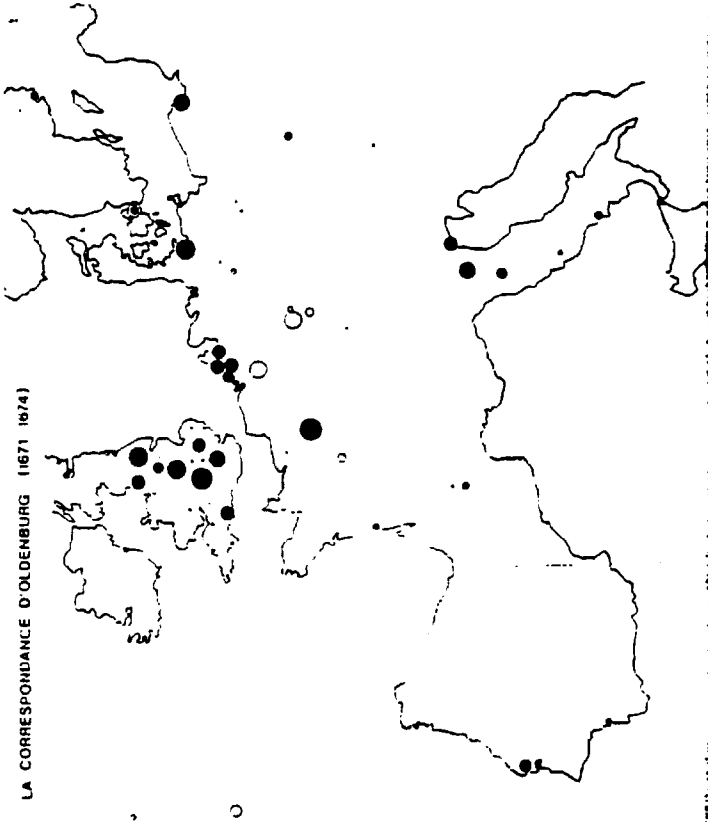
1666
 1667
 1668
 1669
 1670
 1671
 1672
 1673
 1674
 1675
 1676
 1677
 1678
 1679
 1680
 1681
 1682
 1683
 1684
 1685
 1686
 1687
 1688
 1689
 1690
 1691
 1692
 1693
 1694
 1695
 1696
 1697
 1698
 1699
 1700

1666
 1667
 1668
 1669
 1670
 1671
 1672
 1673
 1674
 1675
 1676
 1677
 1678
 1679
 1680
 1681
 1682
 1683
 1684
 1685
 1686
 1687
 1688
 1689
 1690
 1691
 1692
 1693
 1694
 1695
 1696
 1697
 1698
 1699
 1700

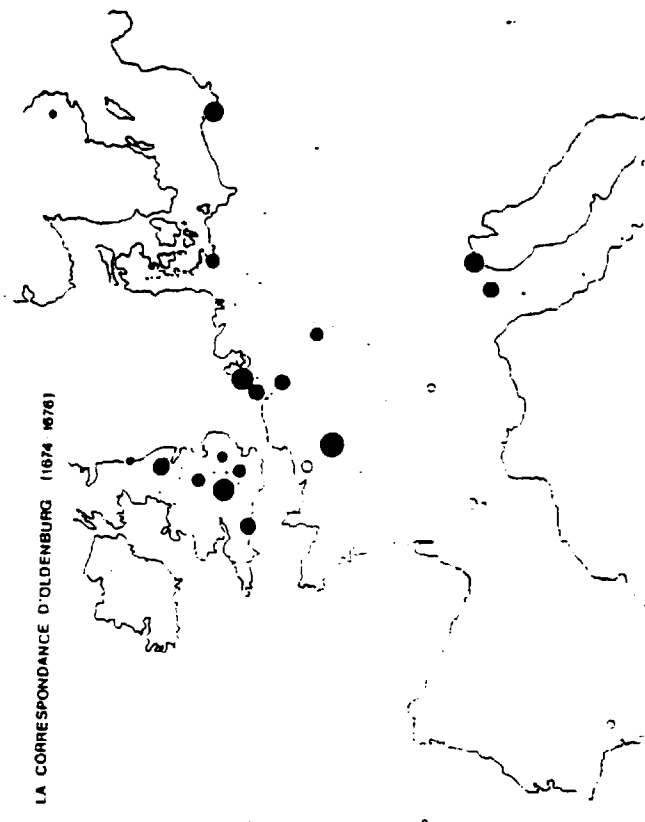
LA CORRESPONDANCE D'OLDENBURG (1668 1671)



LA CORRESPONDANCE D'OLDENBURG (1671 1674)

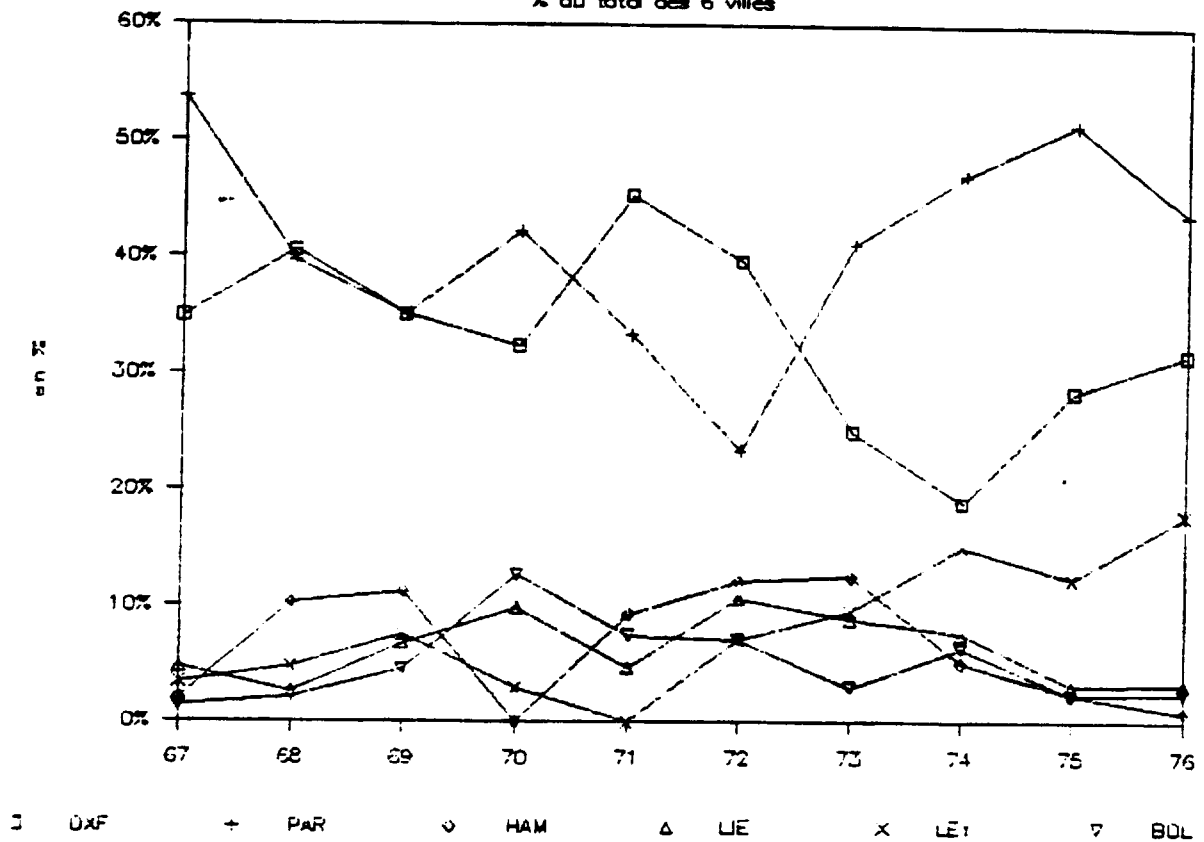


LA CORRESPONDANCE D'OLDENBURG (1674 1676)



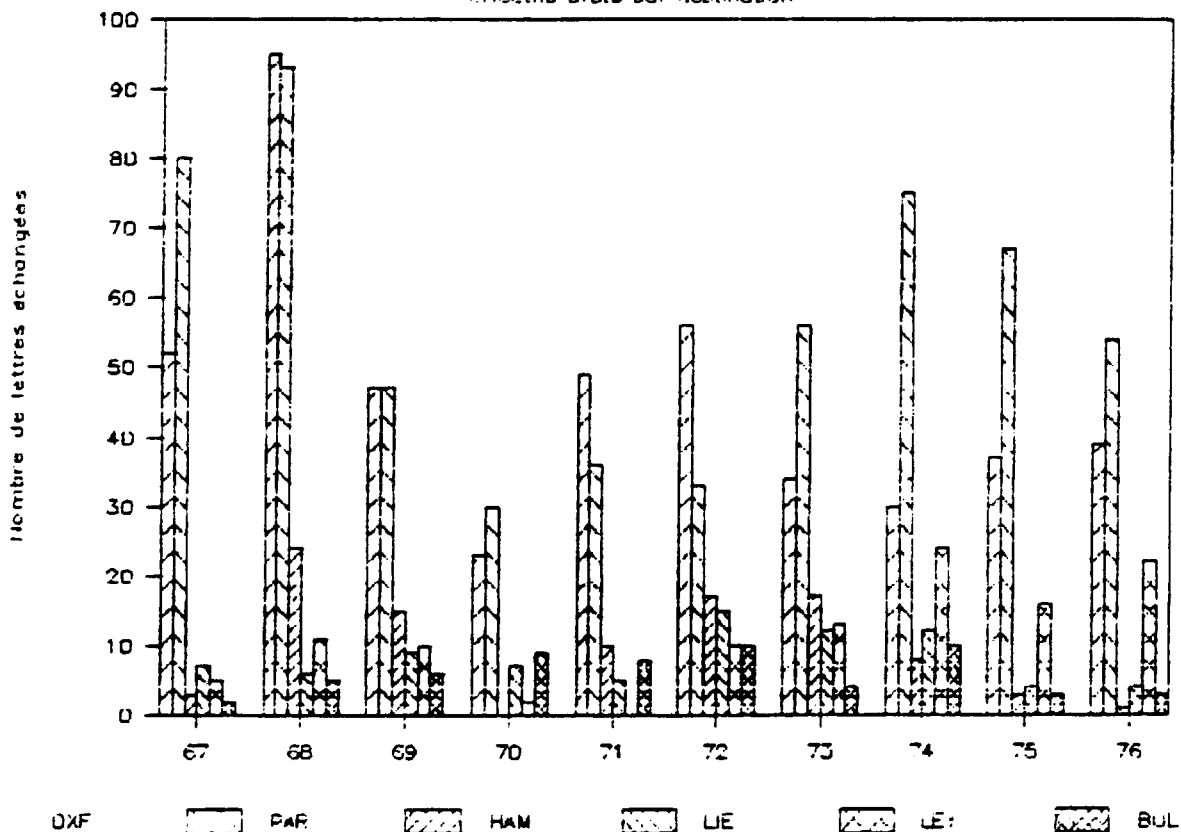
CORRESPONDANCE D'OLDENBURG

% du total des 6 villes



CORRESPONDANCE D'OLDENBURG

effectifs bruts par destination



de cinq ans montre une évolution notable dans les flux: si lors d'un premier temps, les contacts se multiplient, on assiste dans un deuxième temps à une reconcentration des sites, ce phénomène étant du à la fois à la rationalisation de la correspondance d'une part, et d'autre part, d'un point de vue plus pessimiste, à la décruescence des enthousiasmes et aux décès de certains amis de Oldenburg (les liens étant personnels. les relations mises en place sont, répétons le, fragiles).

Le bilan du travail de Oldenburg et de ses confrères est néanmoins très positif. La Société Royale, première société savante scientifique, s'est dotée des moyens nécessaires pour valider la connaissance qu'elle produit en popularisant cette connaissance, en repoussant le plus possible les frontières de la communauté scientifique. Sa reconnaissance à l'étranger ne fait aucun doute dès même les premières années de son existence. Lorsque Sprat, dans la section XXIII de son History de 1664 consacrée à "la réputation et à la correspondance de la Société Royale à l'étranger" écrit:

*Je commencerai par l'estime que la totalité de la société civile à l'étranger a conçue pour leur entreprise*⁷⁴,

et poursuit en passant en revue l'influence de sa Société londonienne sur la France, l'Italie, l'Allemagne et les Pays Bas, son but est bien sûr de mettre en valeur des résultats dont il est en train de faire la propagande, il reste cependant que la plupart des preuves qu'il avance sont valides: la coopération des savants de ces derniers pays avec la Société Royale, les amitiés nouées, les citations de l'organisation anglaise dans les travaux étrangers, tout ces faits peuvent être vérifiés. Leibnitz, en 1670, confirme indirectement dans une lettre adressée à Oldenburg les affirmations de Sprat:

Veillez pardonner le fait que moi, un inconnu, vous écrive à vous qui n'êtes pas un inconnu; car de quel homme ayant entendu parler de la Société Royale êtes vous

⁷⁴ *I will begin with the esteem, which all the Civill world abroad has conceiv'd of their Enterprize (The History..., Ibid. p.124 et seq.)*

*inconnu? Et qui, un tant soit peu intéressé par le vrai savoir n'a entendu parler de la Société?*⁷⁵.

Tous les savants d'Europe ou presque, en vérité, veulent correspondre dans les années 1670 avec les anglais, qu'ils soient mathématiciens comme Leibnitz, astronomes comme Hevelius, ou naturalistes comme Malpighi. La Société Royale est devenue l'arbitre de la vérité philosophique et qui prétend à une reconnaissance universelle doit en passer par elle. Sprat fait également allusion dans la section déjà citée à la visite de personnalités étrangères rendues à la Société Royale, ceci est une preuve supplémentaire du rayonnement de cette dernière. Magalotti, secrétaire de Cosme III décrit l'assemblée des savants britannique alors qu'il vient d'y être introduit en 1668⁷⁶. Samuel Sorbière rend lui aussi compte de sa visite au Collège Gresham. En bref, la Société Royale de Londres devient pour le public européen un endroit à visiter, ce qui n'est bien évidemment possible que lorsqu'on est un grand personnage, et elle acquière à ce titre le statut de "fierté du royaume". Quand on lui adjoint un musée, en 1685, elle a désormais toutes les raisons d'être portée dans les guides des Gentilshommes étrangers faisant leur Grand Tour.

Ces succès, réels, et l'admiration de la communauté du savoir européenne, ne doivent cependant pas cacher les multiples faiblesses de la nouvelle institution savante. En réalité, la Société Royale est traversée de lignes de fractures internes qui menacent son existence même.

5. Des idéaux scientifiques parfois contradictoires.

Mis en présence d'une réalisation aussi structurée que la Société Royale, le lecteur est tenté de prêter crédit à la fiction élaborée par Sprat dans son History of the Royal Society selon laquelle la susdite Société rassemble dans le plus parfait esprit de concorde, après la guerre civile, des hommes de toutes les conditions et de toutes les

⁷⁵ *Pardon the fact that I, an unknown person, write to one who is not unknown; for to what man who has heard of the Royal Society can you be unknown? And who has not heard of the Society if he is in any way drawn to an interest in true learning?*, Oldenburg, Correspondence, vol VII, pp. 64-67, 13 Juillet 1670, cité par M.Hall dans "The Royal Society's Role...", Ibid.p 182.

⁷⁶ Cf.W.E.Knowles Middleton, ed., Lorenzo Magalotti at the Court of Charles II, His Relazione d'Inghilterra of 1668, Wilfrid Laurier University Press.

opinions politiques partageant les mêmes idées sur la Science. Selon cette théorie, l'irénisme de la Société la pousse à accepter, plutôt qu'un cartésianisme qui aurait été facteur de discorde, un empirisme inspiré par Bacon et dont l'impartialité ne peut être remise en cause. Il se trouve cependant que même à l'intérieur de l'idéal baconien, des divergences d'interprétation sont possibles.⁷⁷

L'observation du passage du modèle à son application révèle les nombreux amendements qui ont été faits au canon utopique de la Maison de Salomon: En premier lieu, en ce qui concerne la récolte de faits expérimentaux, on s'aperçoit que le seul fournisseur d'expériences qu'eut jamais la Société fut Hooke. La volonté de créer un lieu de recherche subventionné par des fonds public se heurte vite à la réalité; les expériences sont faites en privé par des groupes qui ne mettent leurs découvertes en commun que dans un deuxième temps. Il est bien clair qu'à partir du moment où les finances manquent, l'organisation doit tenir compte du fait qu'elle ne peut compter que sur le volontariat. Par conséquent, elle doit se résoudre à limiter les expériences réalisées en commun et à encourager les initiatives privées ponctuelles (Le volontariat, il n'est guère difficile de le pressentir, constitue une faiblesse institutionnelle grave car il autorise une relative absence de coordination et la possibilité de défections). Autre dérogation au plan baconien, le groupe londonien qui devait originellement être limité, à une petite oligarchie savante, finit par accepter de s'étendre afin d'enrôler des nouveaux membres apportant leur soutien financier. Les propositions se multiplient alors pour contrebalancer l'effet centrifuge qui est en train de mettre en péril tout l'édifice: Oldenburg, par exemple, suggère en 1669 d'affecter des comités mensuels à la direction d'expériences, d'autres proposent qu'on alloue de l'argent à qui réalisera une expérience, d'autres encore proposent d'augmenter l'effectif du personnel expérimental. La dissension entre les responsables porte sur la régularité et la continuité des expériences: doit on accepter une expérimentation au coup par

⁷⁷ On renverra pour plus de détails à l'article de Michael Hunter et Paul Wood, "Towards Solomon's House: Rival Strategies for Reforming the Early Royal Society", *History of Science*, xxix, 1986, repris dans Hunter, *Establishing the New Science: the experience of the Early Royal Society*, Wodbridge, the Boydell Press, 1989, pp.190 et seq.

coup qui risque de n'aller nulle part et de n'insister que sur les aspects spectaculaires plutôt que sur les aspects théoriques de la science, ou au contraire fonder à partir de la structure des comités une politique expérimentale systématique et centralisée (ce que propose le mémorandum de William Neile dans les années 1660). Les pragmatistes s'opposent donc aux baconiens de plus fidèle obédience. Dans les années 1670, les propositions de réforme de Oldenburg, de Petty et du mystérieux "A.B." (déjà cité) vont dans le sens d'une organisation de plus en plus formelle impliquant une équipe de secrétaires et de curateurs salariés. Parallèlement, des solutions financières sont recherchées. Pourtant, l'unanimité n'est pas faite, loin de là. Les opinions divergent en effet dès qu'on entre dans le détail. Il semble, et c'est la conclusion de Michael Hunter⁷⁸, que selon les clans d'appartenance, les priorités sont mises sur des points différents. Une première ligne de partage semble s'être dessinée entre les tenants des sciences physiques, plus favorables à l'expérimentation, et les tenants des sciences de la vie plus favorables à l'observation. Ces nuances apparaissent clairement dans les divers projets de réforme mentionnés plus haut: Petty et Hooke se rangent du côté de la pratique expérimentale organisée en un programme cohérent, "A.B." du côté des observations et de leurs présentations lors des réunions. Les désaccords existent également dans la méthodologie; pour certains, comme Petty, tout doit partir de l'expérimentation, pour d'autres, comme Hooke, Neile, Wren, Croone, Huyghens ou Wallis, il faut d'abord avancer des hypothèses sur les causes des phénomènes. Les solutions imaginées aux problèmes financiers varient également entre la proposition concrète et immédiate consistant à lever des fonds d'une façon ou d'une autre sur les sociétaires et celle consistant à attendre une (improbable) prise en charge par l'Etat. Autre sujet de désaccord: les conditions d'accès au titre de Membre de la Société. Certains, comme A.B., sont pour l'ouverture la plus large permettant de réunir des fonds et des talents variés afin de compiler le savoir. D'autres, sont beaucoup plus sévères et exclusifs, ainsi Hooke considère que la Société doit ressembler à une armée disciplinée de membres formés intellectuellement à la recherche coopérative. Pour lui,

⁷⁸ Ibid. p. 192.

les responsabilités des sociétaires sont impératives: ils ont le devoir de présenter leurs recherches, de payer leurs cotisations et de garder secret ce qui se passe lors des réunions. Ceux qui ne rempliraient pas leur devoir (et il est clair que bien des sociétaires londoniens sont loin du compte en 1670) devraient être expulsés. Hooke s'est d'ailleurs appliqué, lors de son secrétariat, à mettre en oeuvre une certaine épuration. Les valeurs de Hooke sont celles d'un artisan, considérant d'abord l'intérêt concret de sa corporation, il est douteux que les *virtuosi* aristocrates aient eu grande considération pour son point de vue. Son insistance sur la nécessité du secret est cependant partagée par A.B. et par d'autres sociétaires en 1674. En 1678, par ailleurs, un projet de journal interne (c'est-à-dire destiné à n'être lu uniquement que par des membres de la société) complété par un feuillet à large diffusion, révèle que les propositions de Hooke sont prises très au sérieux. L'enjeu est d'importance: ou bien la Société se referme en une organisation strictement baconienne oligarchique élitiste et, n'en doutons pas, nationaliste, ou bien elle évolue dans le sens de la République des Lettres et vers la dissémination du savoir et la promotion universelle de la Science. Nous savons aujourd'hui que la deuxième tendance a triomphé, il n'en demeure pas moins que ce triomphe fut extrêmement fragile. Les stratégies de réforme, pour conclure, sont donc loin d'être homogènes. Il est possible en outre que des clans se soient opposés les uns aux autres, il ne faudrait cependant pas parier sur la fixité des frontières entre ces clans. Certains individus peuvent s'accorder sur certains points et entrer en conflit sur d'autres, en outre, selon les contextes, selon les moments de l'histoire de vie des acteurs, les choix peuvent varier. En tout état de cause, rien n'est joué au moment de la fondation de la Société Royale; elle n'est encore, au dix-septième siècle, qu'un édifice en construction bâti sur des fondations fragiles.

Les divergences de points de vue sur les problèmes institutionnels s'avèrent en outre non moins importantes que les différences de points de vue théoriques et idéologiques. Là encore, la présentation de Sprat conduit à une idée fautive. Sprat, en effet, tend à affirmer que la Société Royale fonctionne sur des bases utilitaristes, or

l'unanimité à cet égard est loin d'être un fait établi. La question mérite donc d'être examinée plus en détail.

Force est tout d'abord de reconnaître avec Sprat que la tendance utilitarienne de la Société Royale est bel et bien une réalité, tout comme elle l'est pour l'Académie des Sciences de Colbert⁷⁹. Dès 1660, en effet, un certain nombre de personnalités parmi ses fondateurs imaginent pouvoir appliquer le plan de Bacon sur le commerce et la réforme de l'industrie. Pour cela, ils se lancent dans une Histoire des Commerces aux visées encyclopédiques, permettant de répertorier toutes les techniques connues de part le monde afin de les diffuser. L'idée que la Société a pour but la thésaurisation du savoir, sa conservation et la fructification de ses effets cumulatifs, est sans doute inspirée de l'Advancement of Learning de Bacon. Au centre de l'entreprise, quoiqu'il en soit, on identifie un noyau de huit individus attachés plus ou moins directement au cercle de Hartlib: Robert Boyle, Henry Oldenburg, Sir William Petty, Sir Robert Moray, John Beale, John Evelyn, Robert Hooke, et Christopher Merrett⁸⁰. Ce groupe donne forme, en quelque sorte, aux aspirations du club d'Oxford qui était lui aussi baconien, utilitarien et expérimental. Christopher Merrett est nommé coordinateur du programme d'Histoire des Commerces. Il organise la recherche par commerces particuliers: six "histoires" sont mises en chantier en 1660 suivies de onze autres en 1661 et de cinq autres encore en 1662. La communauté opte pour une certaine division du travail et chaque membre du comité se voit confier l'étude d'un commerce spécifique en fonction de ses compétences et de ses intérêts. Evelyn, par exemple, est appointé à une histoire de la peinture ainsi qu'à une histoire des plantes⁸¹. Chaque "Histoire" est documentée par une quarantaine d'enquêtes. Des questionnaires sont envoyés partout dans le monde aux correspondants de la Société pour alimenter

⁷⁹ Robin Briggs, "The Académie Royale des Sciences and the pursuit of utility", Past and Present, 131, pp.38-87.

⁸⁰ Pour plus amples informations sur ce point particulier, voir K.H.Ochs, "The Royal Society of London's History of Trades Programme: an Early Episode in Applied Science", Notes and Records of the Royal Society, vol 38-39, 1982-85, pp. 129-158.

⁸¹ Sur Evelyn et son implication dans les comités de la Société, voir Margaret Denny, "The early programm of the Royal Society and John Evelyn", Modern Language Quarterly part 1, pp. 481-497, 1940.

l'encyclopédie en chantier. Un programme d'histoire Naturelle est également lancé. Des échantillons de produits sont collectés à l'étranger (textiles, minéraux, plantes, fossiles, squelettes d'animaux...) tant et si bien qu'il faudra édifier par la suite un "Repositoire" ou musée, pour abriter la proliférante collection (Ce sera en 1682 l'oeuvre de Elias Ashmole).⁸² Le programme d'Histoire des Commerces, malgré ses ambitions, n'aboutit pas. La tâche est de toute évidence trop lourde pour une aussi petite communauté de savants et les crédits trop minces. En outre, la méthodologie même de la recherche entreprise est en cause car les philosophes londoniens, toujours en quête d'exhaustivité, se dispersent trop. L'absence d'hypothèses de travail leur permettant de délimiter leur champ d'étude est un défaut rhédibitoire. Néanmoins, il est indéniable que des résultats sont obtenus: deux livres sont publiés à partir des études qui ont été conduites (la Sylva de John Evelyn et la Microcosmographia de Robert Hooke), de nombreux articles concernant les procédés de manufacture et d'industrie et les techniques novatrices sont publiés dans les Philosophical Transactions, des projets socialement orientés comme la fabrication du cidre pour remplacer le vin trouvent des entrepreneurs pour les mettre en oeuvre... De nouvelles attitudes naissent qui rapprochent les universitaires des techniciens. Parallèlement, des comités sont créés dans la Société Royale de Londres à partir de 1662/63 où les énergies des chercheurs sont souvent mises en commun pour apporter des améliorations concrètes à la vie de la nation: en 1662, le Comité Buckland (du nom de son initiateur) s'intéresse à la plantation de pommes de terre en Grande Bretagne et en Irlande, pour éviter la famine, en juin 1664, le Comité d'agriculture se penche sur les problèmes d'agronomie tels que la déforestation du pays, le Comité Mécanique créé en juillet 1664 cherche des solutions aux problèmes technologiques posés par exemple par l'approvisionnement en eau de Londres.⁸³

⁸² Cf.M.Hunter, "Between Cabinet of Curiosities and Research Collection: the Royal Society's Repository" in Establishing the New Science, *ibid.*, pp.178 et seq.

⁸³ Cf.Hunter, "An Experiment in Corporate Enterprise: the Royal Society's Committees of 1663-65", in Establishing the New Science, *Ibid.*, pp.73-105.

Toutefois, dans un certain nombre de cas, les projets de science appliquée de certains membres de la Société connaissent des rebuffades⁸⁴. En janvier 1663, par exemple, les propositions de Hooke sur la mise au point d'un carburant économique sont contrecarrées par Sir Paul Neile qui avance que ces améliorations seront en définitives dommageables au commerce. Les recherches de William Petty sur un bateau à deux coques, commencées en 1663, sont de la même façon remises en question par le Président Brouncker en 1665 (le prototype, il est vrai, a coulé dans une tempête) sur l'argument qu'une telle opération devrait être à la charge de l'Etat⁸⁵. Après la Glorieuse Révolution, la situation s'aggrave encore; l'utilitarisme des débuts finit par connaître un essoufflement, la science "pure" newtonienne s'éloigne des sciences appliquées et la Société Royale échoue à garder le lien avec l'industrie, ce qu'illustre bien l'histoire de la machine à vapeur⁸⁶. Cet échec renvoie à une tendance générale marquée assez tôt dans l'histoire de la Société: plus cette dernière a de succès mondains, plus elle s'éloigne de la base sociale lui permettant de transformer en projets économiques viables ses découvertes. L'itinéraire des marchands acquérant le titre de Membre de la Société Royale démontre assez que leur but n'est pas de rapprocher le monde des savants de leur ancien monde et de réaliser grâce à leur capital des entreprises technologiques nouvelles, mais bien d'affirmer, par leur appartenance à la société savante, un statut nouveau de gentilshommes. En outre, dès la fin des années 1660, les responsables de la Société s'aperçoivent qu'ils sont incapables de faire passer le message des améliorations techniques auprès des artisans, car les canaux n'existent pas encore, et qu'il est plus facile, et sans doute plus prestigieux, de toucher le public savant par des découvertes moins appliquées. Les

⁸⁴ Sur ce point, voir Hunter, Establishing the New Science, Ibid., pp.29-30. Les exemples suivant sont également cités par Hunter.

⁸⁵ *About 1665, he presented to the Royall Society a Discourse of his (in manuscript or about a quire of paper) of Building of Shippes, which the Lord Brouncker (then President) tooke away, and still keepest, saying, "Twas too great an Arcanum of State to be commonly perused"*; in Aubrey, Brief Lives, édition utilisée: Penguin Books, 1987, voir notamment l'article sur William Petty, p.305.

⁸⁶ Margaret Espinasse, "The decline and fall of Restoration Science", Past and Present, 14 (1958), pp.71-89.

aspirations initiales concernant les améliorations technologiques sont donc alors mises de côté et la Société s'éloigne de plus en plus des schémas de Hartlib.

Si on admet cependant que l'utilitarisme, du moins au début, est globalement accepté en principe, il n'en va pas de même pour l'expérimentalisme pur, cher à la stricte lignée baconienne. En effet, bien des philosophes de la Société Royale préfèrent partir plutôt d'hypothèses théoriques que d'une accumulation de faits expérimentaux faite sans discernement. L'étude des cas de Boyle et de Hooke, deux personnages souvent présentés comme les expérimentalistes archétypaux, démontre que théorie et pratique expérimentale, quels que soient les discours, font en réalité bon ménage.

Robert Boyle, pour commencer, compte largement sur des hypothèses théoriques pour guider ses expériences de chimie. Il prête foi aux principes corpusculaires connus déjà dans la tradition médiévale et fonde sa théorie des changements (qui le rapproche parfois de l'alchimie) sur un atomisme dynamique⁸⁷. Des passages de l'oeuvre de Boyle rappellent d'ailleurs à cet égard spécifique, à cause de leur mécanisme, les travaux de Descartes⁸⁸. La méthodologie de Robert Hooke procure un autre exemple d'engagement théorique des "philosophes expérimentaux". En astronomie, Hooke, par exemple, connaît déjà par des discussions avec Wren la mécanique céleste de Kepler lorsqu'il élabore ses propres thèses à partir des expériences sur les pendules qu'il conduit à St Paul en 1664⁸⁹. Les idées géologiques de Hooke exprimées dans son discours sur les tremblements de terre de 1667-8 illustrent également sa méthode qui est loin d'être purement expérimentale, on va le voir⁹⁰. Tout commence d'abord par une réflexion sur les fossiles marins qu'on trouve sous la terre. Le philosophe formule alors l'hypothèse que ces fossiles sont liés d'une

⁸⁷ Thomas S.Kuhn, "Robert Boyle and structural chemistry", *Isis* vol 43 number 131 pp. 12-36. 1952 et Richard S Westfall, "Unpublished Boyle Papers relating to scientific method", *Annals of Science* vol 12, 1956.

⁸⁸ G.A.J.Rogers, Descartes and the method of English Science 29, *Annals of Science*, 1972.

⁸⁹ Cf.J.A.Bennett, "Hooke and Wren and the system of the world", *The British Journal for the History of Science* 28, 1975.

⁹⁰ On se reportera, pour l'analyse suivante à l'article de D.J.Oldroyd, "Robert Hooke's methodology of Science: earthquakes", in *British Journal for the History of Science* 6, (1972).

façon ou d'une autre aux tremblements de terre. Il analyse donc les divers types de séismes avec une méthode baconienne de classification mais il est clair qu'il a déjà l'idée de la sédimentation et celle de cycles géologiques. Ce travail suggère implicitement l'importance de l'analogie dans la génération d'hypothèses. Ce que Hooke appelle méthode analytique consiste paradoxalement à partir de principes avérés. Nous parlerions donc plus volontiers aujourd'hui d'induction ou de méthode synthétique. Son ouvrage intitulé Philosophical Algebra pose les principes de sa méthode et confirme cela⁹¹. Pour Hooke, la méthode de Bacon par accumulation de faits a été néfaste, en fait il convient d'être plus raisonné et de partir d'axiomes. Hooke baptise sa méthode pour inventer des axiomes "algèbre" car il s'agit, comme dans une équation algébrique, de supposer la chose faite et d'en tirer des conclusions. En éliminant les fausses hypothèses et en partant des causes pour aller vers les effets, la vérité scientifique doit pouvoir être découverte.

Il reste, après ces remarques, que le principe expérimental demeure extrêmement important pour les membres de la Société Royale, car il est le fondement même de la création d'un espace social de crédibilité pour la science qu'ils veulent établir.

6. Des divisions religieuses.

L'unité de la Société Royale ne se fait de toute évidence pas autour de ses aspirations ou de ses présupposés théoriques, il serait tout aussi vain d'aller la rechercher dans une idéologie religieuse spécifique.

Une longue tradition d'historiens⁹², s'est attachée à lier le développement des sciences au puritanisme⁹³. Cette thèse, quoi que controversée⁹⁴, contient sans doute quelques éléments de vérité et il est en tout cas possible d'établir qu'un courant

⁹¹ Cf. Mary B Hesse, "Hooke's philosophical algebra", *Isis* vol 57 n .187, 1966

⁹² Voir infra dans le chapitre I la partie intitulée "La Troisième Université du Royaume".

⁹³ R.K.Merton, Science, Technology and Society in Seventeenth Century England, New York, 1970 et C.Hill, Intellectual Origins of the English Revolution, Oxford, 1965.

⁹⁴ La controverse étant essentiellement portée au départ par T.K.Rabb, dans "Religion and the Rise of Modern Science", Past and Present, n°31 (July 1965) et par H.F.Kearney dans "Puritanism, Capitalism and the Scientific Revolution", Past and Present, n°28 (July 1964).

puritain anime la Société Royale à ses débuts. En effet, un bon nombre d'intellectuels membres des premiers conseils de la Société Royale sont des puritains proches du pouvoir et de l'intelligentsia parlementaire pendant la guerre civile. Parmi eux, Wilkins, Petty, Wallis, Oldenburg, Goddard, Cudworth et More, sont des philosophes dont le rôle institutionnel ou scientifique a été crucial. Quels que furent leurs dérives idéologiques ultérieures (notamment au moment de la Restauration), ces hommes sont liés à Hartlib, à Dury et à Culpeper durant la guerre civile, c'est-à-dire à l'orthodoxie puritaine⁹⁵!

Pourtant, Sprat, dans son histoire de la Société Royale, fait pièces des inspirations puritaines et présente le credo de son groupe comme étant proche de celui d'une religion rationnelle et tolérante. Il se trouve que les adversaires de la thèse selon laquelle le puritanisme favorise la Science se sont largement appuyés sur Sprat suggérer que la thèse d'un lien de causalité entre l'humanisme et la Science, un lien entre le latitudinarisme et le Science ou mieux encore un lien entre l'anglicanisme et la Science, étaient bien plus plausibles que la première. A la base, l'argument est que ce n'est pas tant un puritanisme radical qui a dynamisé la Science, qu'un réformisme radical à l'intérieur de la société et de l'Eglise.

L'humanisme, tout d'abord, est un mouvement de fond dont les valeurs se superposent parfois à celles de la philosophie expérimentale. Ainsi, l'archéologie, la topographie, la géologie, la géographie ou l'histoire culturelle, toutes matières ayant à voir avec les intérêts humanistes (Cf. la formation des membres de la Société des Antiquaires élizabéthaine), opèrent un rapprochement avec les sciences naturelles. Inversement, il est possible d'observer chez les premiers membres de la Société Royale des passions pour diverses disciplines appartenant traditionnellement au cursus humaniste: la rhétorique chez Sprat, les thèmes néo-classiques chez Wren, la littérature chez Browne ou Charleton, les études bibliques chez Boyle etc. L'apport essentiel de l'humanisme est, du point de vue scientifique, d'avoir fait chuter Aristote

⁹⁵ Pour plus de détails on consultera la conclusion donnée par Charles Webster à son ouvrage déjà plusieurs fois cité, *The Great Instauration*, Ibid. pp.499-501.

de son piédestal et d'avoir affaibli le principe d'autorité, qu'il soit papal (chez les protestants) ou scholastique. Le rejet de toute parole non justifiée par la raison combinée à l'expérience, ou par la discussion libre, devient précisément le moteur de la méthode naturaliste. En outre, bien des valeurs humanistes sont reprises par les *virtuosi* londoniens de la Restauration: l'utilitarisme, le scepticisme, le probabilisme, la croyance dans le progrès peuvent en effet trouver leurs racines chez les humanistes érasmiens⁹⁶. Poussé à l'extrême, le scepticisme hérité de l'humanisme conduit en outre à l'athéisme, or il s'agit également d'une tendance que l'on rencontre occasionnellement chez certains Membres de la Société Royale (tels le libertin John Vaughan ou les membres du groupe épicurien qui s'exprime en 1662 dans le pamphlet intitulé "The Ballad of the Gresham College"), déclenchant d'ailleurs l'hostilité du public⁹⁷. Pour certains historiens, au demeurant, c'est moins certaines orientations religieuses qui favorisent l'épanouissement de la Science qu'un rôle de moins en moins pertinent de la religion⁹⁸. C'est semble-t-il aller trop loin car en revenant ainsi sur la vieille théorie de l'autonomie de la Science par rapport à la religion, on n'explique plus certaines parentés pourtant évidentes.

Certains autres historiens distinguent au contraire une corrélation entre le latitudinarisme et la Société Royale, corrélation s'opérant à travers certains personnages, philosophes ou propagandistes. Le latitudinarisme est une doctrine religieuse et morale qui, loin du puritanisme sectaire, préconise une théologie rationnelle, la recherche du compromis religieux et la soumission à l'Etat, supposé tolérant, en matière de foi. On identifie généralement les latitudinariens aux anglicans modérés (différents des laudiens) et aux puritains modérés. Le fait que les *virtuosi* latitudinariens, des figures illustres comme l'évêque Wilkins, Glanvill ou Moray,

⁹⁶ Il semble, à la vérité, que la Science et les humanités souffrent aujourd'hui de ne pas être étudiées ensemble. Pour en savoir plus sur l'humanisme et la Société Royale, voir: Barbara J.Shapiro, "Early Modern Intellectual Life: Humanism, Religion and Science in Seventeenth Century England", History of Science, xxix (1991), pp.43-71.

⁹⁷ Sur ce point particulier, voir le chapitre "Atheism and Orthodoxy" dans M.Hunter, Science and Society in the Restoration.

⁹⁸ Cf.Lotte Mulligan, "Civil War Politics, Religion and the Royal Society", Past and Present LIX, (1973), pp.92-116 et particulièrement sur ce point la page 111.

soient également des leaders du mouvement de tolérance qui traverse l'Eglise, publicise le lien entre les modérés en matière religieuse et les débuts de la science expérimentale. En outre, l'apologie de la Société Royale écrite par Sprat est un véritable manifeste exposant l'alliance nécessaire de la Science et de la religion libérale. Pour Sprat, en effet, la théorie de la certitude laissant à l'Etat le soin d'établir le canon dogmatique (dans des limites rationnelles), permet d'abandonner les querelles qui ne pourraient que diviser les philosophes. L'argument du latitudinarisme soulève cependant des difficultés car, au gré des circonstances, des puritains ou des anglicans de stricte obédience peuvent aisément être classés dans le camp des latitudinariens pour rendre compte d'une logique fluctuante. Il est facile, par exemple, d'insinuer que le puritanisme de certains est en réalité une foi acceptée *de facto* à cause du contexte politique et qu'il faut plutôt le considérer comme un crypto-latitudinarisme. Il est patent que l'on entre ici assez rapidement dans les méandres des arguments spécieux. L'instrument interprétatif du latitudinarisme est certes puissant mais également difficile à manier⁹⁹. En outre, se servir du concept de latitudinarisme, c'est en rester à une vision purement intellectuelle des choses et ne pas prendre en compte la révolution puritaine. De ce point de vue, lier la Science à l'anglicanisme permet une explication qui intègre les dimensions sociales et politiques du mouvement¹⁰⁰. Dans les années cinquante du XVIIe siècle, explique Margaret Jacob qui défend cette thèse, un groupe de réformateurs (les amis de Boyle et de Wilkins) se scinde des intellectuels puritains qui se regroupent à Oxford et qui voient dans la Science un instrument de la Réforme Politique religieuse et sociale (Hartlib, Petty, Dury, Hall...). Ces philosophes élaborent un système métaphysique conservateur permettant la compatibilité entre l'atomisme épicurien et un providentialisme chrétien incarné par l'anglicanisme. Ils évacuent ainsi le messianisme panthéiste des puritains

⁹⁹ La théorie de la relation latitudinarisme/Science est largement exposée dans Barbara J.Shapiro, "Latitudinarianism and Science in Seventeenth-Century England", *Past and Present*, 40 (1974), pp.16-41.

¹⁰⁰ Margaret C Jacob, "The anglican origins of modern Science: the Metaphysical Foundations of the Whig Constitution", *Isis* LXXI, 1980, pp.251-267 et J.R.Jacob, "The Royal Society and ideology", *History of Science* vol 18 (1) number 39, 1980

radicaux. C'est donc une dialectique interne au puritanisme qui produit les conditions de possibilité de la Science et du conservatisme politico-religieux attaché à cette dernière. James Jacob¹⁰¹ ajoute à cette théorie que Sprat en se faisant le chantre de la nouvelle pensée modérée et en exposant dans son History of the Royal Society une vision de la Science et de la société teintée d'anglicanisme, rend compte de l'état d'esprit des fondateurs de la Société Royale. En réalité, il n'y a pas de corps idéologique constitué au sein de la Société Royale; il ne faut pas se méprendre sur la signification de l'apologie de Sprat¹⁰². Moins qu'une ligne directrice, l'History est un texte qui essaye de trouver une *via media* entre tous les partis en présence à la Restauration afin de satisfaire tout le monde et de désarmer les critiques. Il serait erroné d'y voir l'incarnation des options théologiques de l'évêque Wilkins.

Toutes les communautés religieuses sont présentes dans la Société Royale: catholique, anglicane, presbytérienne, indépendante, séparatiste, latitudinarienne, déiste. L'historien doit se refuser à faire du téléologisme, ce n'est pas parce qu'à la Restauration, beaucoup d'intellectuels ont des idées latitudinariennes (Hartlib, Dury, Sprat et Ward y compris!) que le latitudinarisme est à l'origine de la Société Royale. Comme le dit Webster, le latitudinarisme est co-extensif du puritanisme. Cela dit, le concept de latitudinariens a le mérite de mettre en évidence que la scène n'est pas divisée entre purs puritains/parlementariens et non-puritains/royalistes. Plus de nuances permettent de constater qu'en fait, les affiliations religieuses fluctuent avec les années et que le mouvement académique est pris dans une dialectique propre à la religion et à la politique. Après la Restauration, quoiqu'il en soit, l'alignement sur une

¹⁰¹ James Jacob, l'époux de Margaret Jacob, reprend en 1980 dans un article intitulé "Restoration Ideologies in the Royal Society", History of Science, XVIII (1980), pp.25-38, les éléments d'une étude déjà publiée en 1975 sous le titre "Restoration, Reformation and the Origins of the Royal Society", History of Science, XIII (1975), pp.155-176. Ces articles, ainsi que ceux de Margaret Jacob et d'Elizabeth Shapiro, sont résumés dans Anna M.Strumia, "Vita Istituzionale della Royal Society Seicentesca in alcuni Studi Recenti", *Ibid.*, pp.517-518.

¹⁰² On trouvera les éléments d'une critique radicale de la vision de Jacob tout d'abord dans C.Webster, "The Origins of the Royal Society", History of Science, VI (1967), pp.106-28, puis dans P.Wood, "The Methodology and Apologetic: Thomas Sprat's History of the Royal Society", The British Journal for the History of Science, XIII, 1980, p.23, et dans M.Hunter, "Latitudinarianism and the Ideology: Sprat Reconsidered", Establishing the New Science, *Ibid.*, pp.46-68.

position religieuse de compromis, anglicane modérée, est requis des membres de la Société Royale car la survie de l'institution face aux attaques externes de l'Eglise et de l'Université est à ce prix. L'exclusion de Hobbes des réunions du Collège Gresham illustre assez bien ce propos aussi est il important de reprendre le détail de ce cas exemplaire.

Le témoignage de Aubrey est un bon point de départ; le biographe écrit dans ses Brief Lives à propos de Hobbes:

Pour conclure, il tenait en haute estime la Société Royale, ayant dit (Cf. Behemoth pag.242) que la "Philosophie Naturelle avait quitté les universités pour le Collège Gresham", voulant dire par là la Société Royale qui s'y réunissait; et la Société Royale (généralement) le tenait pareillement en haute estime: et il en aurait depuis longtemps été élu membre s'il n'y avait pas eu une ou deux personnes qu'il considérait comme ses ennemis: i.e. Dr Wallis (certainement leurs Mercures sont en opposition) et Mr Boyle. Je pourrais encore ajouter Sir Paul Neile qui désoblige chacun¹⁰³.

La raison invoquée par Aubrey pour l'exclusion est donc l'inimitié de certains membres vis-à-vis du philosophe. Cette explication a été par la suite reprise et on y a ajouté l'idée que Hobbes devait être un personnage ennuyeux indésirable dans un club de gentilshommes¹⁰⁴. Cette interprétation au demeurant discutable puisque les témoignages des amis de Hobbes tendent à dessiner le portrait d'un aimable et fascinant compagnon. peut être complétée, voire remplacée, par des analyse plus structurelle: Hobbes est rejeté parce qu'il est hostile à la façon dont sont conduites les recherches au sein de la Société Royale, Hobbes est par trop théoricien et trop désireux de dénigrer la philosophie expérimentale¹⁰⁵, par ailleurs, des erreurs mathématiques lors d'une controverse avec Wallis le disqualifient en tant que scientifique. L'autre cause d'exclusion qui peut être invoquée est religieuse: Hobbes, en effet, constitue un risque à cause de ses opinions politiques et théologiques. Les

103 *To conclude, he had a high esteeme for the Royall Societie, having sayd (vide Behemoth, pag.242...) that "Naturall Philosophy was removed from the Universities to Gresham College", meaning the Royal Societie that meets there; and the Royall Societie (generally) had the like for him: and he would long since have been ascribed a member there, but for the sake of one or two persons, whom he tooke to be his enemies: viz. Dr Wallis (surely their Mercuries are in opposition) and Mr Boyle. I might add Sir Paul Neile, who disoblige everybody. Cf. Aubrey, Brief Lives, Ibid., p.237.*

104 Cf. Quentin Skinner, "Thomas Hobbes and the nature of the early Royal Society", The Historical Journal, XII, 2 pp. 217-239, 1969

105 Cf. Skinner, *ibid.*, et Steven Shapin, "The House of Experiments in XVIIth century England", Isis, 79, 1988, pp.373-404

membres de la toute nouvelle et fragile académie veulent par conséquent éviter que l'opinion publique ne fasse des rapprochements intempestifs entre eux-mêmes et quelqu'un que l'on considère comme un épicurien et un athée. Pourtant, et c'est sans doute là qu'est le danger, la "religion rationnelle" de Hobbes et celle invoquée par Sprat dans son History, se ressemblent considérablement.¹⁰⁶

7. Une institution fragile.

La visite du splendide bâtiment qui sert aujourd'hui de siège à la Société Royale et l'illustre réputation mondiale de cette dernière peuvent faire oublier que lors des premières décennies de son existence, l'institution savante anglaise n'est aucunement assurée de durer. Elle connaît en effet, après l'enthousiasme des débuts, une passe difficile dans les années 1670; elle souffre en outre de problèmes structurels et se trouve menacée par des attaques menées contre elle sur plusieurs fronts. On a examiné plus haut les problèmes financiers et les problèmes de recrutement auxquels la Société a été sujette aussi n'est il pas utile d'y revenir, mais à ces difficultés s'ajoutent encore des problèmes liés à la pratique scientifique, problèmes qui démontrent l'existence de défauts structurels que l'institution ne sait pas encore circonvenir.

Pour commencer, bien que la Société, sous la plume de Sprat, notamment, se donne toujours à voir comme une assemblée de philosophes expérimentaux, son expérimentalisme coopératif systématique est à dire vrai sujet à caution. En effet, la lecture des minutes des réunions des vingt premières années tend à suggérer que cette période connaît un déclin de la pratique expérimentale¹⁰⁷. Par ailleurs, signe du déclin de l'esprit coopératif, les comités spécialisés créés à partir de 1664 pour

106 Voir à ce sujet l'étude détaillée de N.Malcolm, "Hobbes and the Royal Society", in Perspectives on Thomas Hobbes, G.A.J.Rogers et A.Ryan eds., Clarendon Press: Oxford (1988), pp.43-66.

107 Michael Hunter, Science and Society in Restoration England part 2, CUP, 1981, chap.2 The Significance of the Royal Society, voir spécialement pp.42-43.

s'occuper de questions scientifiques particulières sont progressivement délaissés par les membres qui en faisaient partie. Le phénomène déjà observé pour la Société des Antiquaires élizabéthaine, se reproduit avec la Société Royale de la Restauration: on passe d'une pratique scientifique ou critique commune à des discours sur des expériences faites ailleurs. Les salles de réunion du Collège Gresham se transforment peu à peu, de laboratoires, en lieux de débats. Cette évolution est lourde de conséquences car elle pose un problème épistémologique: que vaut une expérience réalisée dans une maison privée (celle de Boyle sur Pall Mall par exemple) si le laboratoire se définit comme un espace public et si le fait scientifique, pour être valide, se doit d'être accrédité dans ce dernier type d'espace? La "privatisation" de l'expérimentation accroît la nécessité du recours à un témoignage défini par sa valeur sociale. En d'autres termes, si la science pratiquée chez des personnes privées a quelque valeur, si on la reconnaît ensuite au sein de l'assemblée des savants londoniens et de la communauté internationale, c'est parce que des personnes dignes de foi (le Comte de Cork, un membre du Conseil Privé du Roi etc.) en attestent le crédit. Lorsque Newton, cependant, réalise tout seul à Cambridge ses expériences sur la nature de la couleur, il a les plus grandes peines à faire accepter leur validité dans la capitale car il ne dispose pas des témoins adéquats.¹⁰⁸ Bien que l'abandon progressif de l'expérience faite en commun, celle qui fascine tant Samuel Pepys dans son Journal, occasionne ces difficultés méthodologiques, la Société Royale ne fait pas machine arrière. Comment expliquer cette irréversibilité? La première cause à invoquer est bien sûr le manque d'argent. Pour construire chaque semaine ou même chaque mois un nouvel appareil expérimental, il faut à la fois acheter un matériel onéreux ou le faire construire à grands frais mais aussi entretenir un personnel spécialisé. Certes, il y a Hooke, le bricoleur de génie appointé au Collège Gresham, mais un seul salarié ne suffit pas. Hooke est déjà accablé de travaux divers pour lesquels il ne reçoit qu'un salaire très faible, il ne peut guère faire plus que ce qu'il fait déjà. Par ailleurs, les difficultés financières sont telles qu'il n'est pas envisageable

¹⁰⁸ Cf. Robert Iliffe, "Is he like other men?' Newton, the Principia and the author as Idol", à paraître.

d'engager quelqu'un d'autre. Les philosophes londoniens sont donc dans une impasse. Certaines expériences sont malgré tout conduites, en dehors du Collège Gresham et l'on peut penser que l'argent dépensé pour ces dernières aurait pu à la place faire l'objet de dons afin qu'elles puissent être réalisées devant tout le monde. Pourquoi cette solution a-t-elle été écartée? En réalité, on peut répondre à cette question par une deuxième explication, elle aussi structurelle: La Société ne dispose pas de locaux qui soient réellement à elle et il est impossible de poursuivre une recherche sur le long terme si l'on n'a pas l'usage d'un laboratoire fixe. Dans le cadre de ce qu'est alors la Société Royale, la pratique expérimentale communautaire n'est envisageable, paradoxalement, que lorsque l'expérience est arrivée à maturité et que l'on s'est débarrassé des scories des balbutiements initiaux. L'expérience qui a lieu lors des réunions est en réalité un spectacle¹⁰⁹ déjà rodé. La construction d'une pompe à air, la mise en place d'appareillages optiques complexes pour observer les étoiles ou décomposer la lumière, la fabrication d'alambics sophistiqués pour réaliser de longues distillations, ne peuvent être menés à bien dans le court laps de temps alloué par les réunions du vendredi. Il s'agit de travaux de longue haleine qui nécessitent presque toujours que des erreurs soient commises et rectifiées. Cela explique que par définition, le travail expérimental doit avoir lieu en dehors de la Société Royale. Les démonstrations requérant un appareillage lourd sont rarement présentées au Collège Gresham, bien qu'une des raisons pour fonder une société savante scientifique soit précisément le financement communautaire des expériences coûteuses; les philosophes londoniens leur préfèrent les petites démonstrations simples et spectaculaires. Cette tendance est encore encouragée par la transformation de la Société Royale en "club de Gentilshommes". Il est de fait de plus en plus clair que l'amateurisme de certains membres de la Société Royale menace le sérieux de la Science qui est en train de se construire. Pourtant, la Société ne peut se passer de ses virtuosi car ces derniers constituent son assise à la fois sociale et financière. Leur

109 Voir à ce propos les descriptions de séances au Collège Gresham qui émaillent le Diary de Samuel Pepys, par exemple le 27 mars 1665 lorsqu'on réalise une expérience sur la respiration et l'air en enfermant un chat sous une cloche où l'on fait le vide.

nombre est largement supérieur à celui des professionnels de la philosophie expérimentale. Les intérêts des deux groupes contrastent de façon évidente. Les amateurs privilégient les aspects spectaculaires ou merveilleux des "curiosités" qu'ils collectionnent ou des expériences auxquelles ils assistent. Ainsi, le 8 juin 1664, et il ne s'agit que d'un exemple parmi tant d'autres, John Evelyn témoigne dans son journal de son goût du sensationnel:

A la Société, où sa Majesté a envoyé cette merveilleuse corne de poisson qui s'est fichée en creusant un trou dangereux dans la quille d'un navire dans l'Océan Indien, corne qui, brisée par la violence du poisson, et laissée dans le bois préserva de cette manière le vaisseau.¹¹⁰

Pepys est un autre représentant de la catégorie des virtuosi dilettantes, il est grand amateur de curiosités mécaniques et son goût est au moins autant celui d'un esthète que d'un philosophe expérimental; le 12 mars, par exemple, il fait l'éloge d'une expérience d'optique:

Là je vis une grande expérience d'évaluation de la qualité d'un verre incendiaire, de forme nouvelle, non sphérique [...] qui brûla un gant de Monseigneur Brouncker à partir de la chaleur d'un très petit feu - ce qu'un verre-incendiaire de la forme ancienne, bien plus gros, n'aurait pas pu faire- et cela était très joli.¹¹¹

Le 2 Avril 1668, il vante les mérites de l'otacousticon, un appareil servant à écouter sous l'eau, etc. Pepys aime les gadgets! La science, dans ces conditions, tend à se transformer en simple divertissement mondain et il n'est guère possible d'espérer que de telles attitudes puissent engendrer des innovations (la loupe-incendiaire était déjà connue chez les grecs!). La plupart des virtuosi souffre de n'avoir pas reçu de formation scientifique véritable et le désir de systématiser le savoir manque à ces amateurs qui se contentent de compiler des éléments souvent inutiles ou redondants. Ce défaut est une des causes mêmes de l'échec de l'encyclopédisme incarné par l'Histoire des Commerces.

110 *To the Society, to which his Majesty had sent that wonderful horn of the fish which struck a dangerous hole in the keel of a ship in the India sea, which, being broken off with the violence of the fish, and left in the timber, preserved it from foundering in John Evelyn, The Diary of John Evelyn, édition utilisée: Everyman's Library, vol.1, p.386.*

111 *Here I saw a great trial of the goodness of a burning-glass, made of a new figure, not Sphaericall [...] that did burn a glove of my Lord Brouncker's from the heat of a very little fire - which a burning glass of the old form, very much bigger, could not do - which was mighty pretty; Pepys, Diary, op.cit.*

Les tensions qu'engendre l'absence de régulation de la propriété scientifique, constituent enfin un ultime problème que les responsables de la Société Royale ont du mal à résoudre. Les idéaux baconiens de diffusion de l'information, en effet, s'accordent mal avec la valeur accordée au secret par les arts mécaniques et l'alchimie¹¹², valeur qui jusqu'au XVIIe siècle n'avait pas été remise en question. Il se trouve pourtant qu'à l'intérieur de la nouvelle communauté savante, dont la Société Royale est un sous-ensemble significatif, des hommes partagent encore les valeurs d'autrefois, précisément parce qu'ils sont au bas de l'échelle sociale et qu'ils sont liés aux arts mécaniques. Si l'héritier du Comte de Cork peut se permettre d'avoir de hautes visées sur l'avenir de la Philosophie Expérimentale, son laborantin, en revanche, reste préoccupé par ce que rapporteront concrètement ses inventions. Henry Oldenburg, le secrétaire de la Société, est bien conscient de ces conflits d'intérêts mais toute son oeuvre consiste à défendre la circulation de l'information tout en favorisant les siens lors des querelles de priorité. La Société Royale, et son idéologue, Thomas Sprat, ont développé un code de conduite, une étiquette, qui désigne le philosophe expérimental comme un gentilhomme¹¹³ et qui fonde la vérité scientifique sur la notion d'honneur. Sprat explique aux artisans d'abord réticents à livrer au public les secrets de leur métier, dans son History, combien il est glorieux de participer à l'avancement des sciences, il explique de surcroît que les auteurs n'ont pas à craindre de perdre le crédit de leurs inventions car la Société est là pour garantir institutionnellement leurs priorités. Oldenburg, lui, est chargé de faire respecter les règles s'appliquant à ce qui n'est pas encore un dépôt de brevet mais ne demande qu'à l'être. Un des dangers qu'il doit éviter est qu'un tiers n'aie vent d'une découverte à cause d'une demande de priorité au moment où la découverte a encore besoin d'être

112 Sur ce point particulier de la révélation de la connaissance et de la vente des secrets, on renverra à la communication de William Newmann intitulée "George Starkey and the selling of Secrets", lors du colloque de Sheffield Peace, Unification and Prosperity: the Advancement of Learning in the XVIIth century, p.40 de la brochure des résumés de la conférence. On renverra également à l'article antérieur de W.Imon, "Arcana Disclosed", in History of Science, vol 22, juin 1984, pp.11 à 150 ainsi qu'à un autre article du même auteur: "From the Secrets of nature to Public Knowledge", in Reappraisal of the Scientific Revolution, Cambridge: C.U.P.,1990.

113 Sur ce thème, voir S.Shapin, " 'A Scholar and a Gentleman': the Problematic Identity of the Scientific Practitioner in Early Modern England", History of Science, xxix, 1991, pp.279-323.

perfectionnée (Hooke et Leibnitz, par exemple, se sont affrontés à propos de l'invention d'une machine à calculer précisément parce que Hooke prétendait améliorer de son côté un procédé qui lui avait été montré par le philosophe allemand qui lui prétendait perfectionner tout seul son modèle). La solution est en général de demander à l'inventeur qui vient réclamer la paternité de sa trouvaille sans avoir complètement mené son projet à terme ou sans avoir publié quoi que ce soit, de déposer un texte chiffré expliquant son secret de fabrication. La tâche du Secrétaire est d'éviter, autant que faire se peut, les disputes qui nuiraient à l'image de noblesse que veut donner la Société. Cependant, les acteurs manipulent les conventions de l'étiquette en fonction de leurs intérêts, utilisent des tactiques pour réclamer des priorités (passant par des éditeurs, ou des alliés puissants à la Cour), ou trouvent refuge en se retirant dans le secret. En fin de compte la Société Royale s'avère incapable de gérer les disputes. L'examen de la querelle qui éclate entre Robert Hooke et Christian Huygens pour l'invention en 1675 du ressort à balancier utilisé pour les montres illustre son impuissance!¹¹⁴

Pourtant, des mesures sont prises: la Société Royale devient elle même son propre éditeur afin de s'isoler des pratiques commerciales du livre. Afin que les secrets de ses membres soient protégés, elle essaye de contrôler le processus de leur divulgation. Elle a en effet obtenu d'avoir un droit de censure sur tous les titres "philosophiques" et essaye depuis, avec plus ou moins de succès, de faire reconnaître l'idée que le passage à l'imprimé atteste d'un droit de propriété du découvreur qui publie sa découverte. De plus, à partir de 1674, les réunions de la Société Royale cessent d'être publiques et les débats restent secrets¹¹⁵. La tension, cependant, reste trop grande entre des formes d'accréditation de la philosophie expérimentale qui se fondent sur la civilité aristocratique et les nouvelles formes commandées par le profit éditorial, entre la

114 Rob Iliffe, "In the Warehouse: Privacy, Property, and Priority in the Early Royal Society", *History of Science*, vol 30, Iss 87, 1992, pp.29-68.

115 Cf. Adrian Johns, Piracy and Usurpation: the problems of Natural Philosophy Publishing in the Scientific Revolution, unpublished Cambridge PhD citée par Roger Chartier en séminaire.

volonté de communication et les dangers de contrefaçons, de plagiat et de corruptions allant de pair avec la publication.

Comme si ces graves problèmes structurels internes ne suffisaient pas, la Société Royale connaît de surcroît toute une série d'attaques extérieures qui vont jusqu'à menacer son existence.

b. Les attaques extérieures:

Anthony Wood, dans son autobiographie, indique que dès sa fondation, la Société de Londres est critiquée par les Universités qui se sentent menacées par la nouvelle institution. Il écrit:

*La Société Royale a été instituée cette année - l'université la trouve antipathique; ils désirent conférer des diplômes; l'université s'y oppose fermement. Stubbes écrit contre eux, le Dr Fell l'approuve.*¹¹⁶

Henry Stubbe, latiniste et helléniste distingué, est le porte-parole de la fraction importante de l'université hostile à la Société Royale et, comme le sous-entend Wood, il bénéficie de soutiens en haut lieu à Oxford¹¹⁷. Ses attaques, en 1667, prennent la forme de pamphlets satiriques et visent juste. Elles critiquent l'amateurisme, le goût du trivial et le non-paiement des cotisations¹¹⁸. Utilisant ses compétences de médecin, Stubbe engage une querelle avec Glanville, Membre de la Société Royale qui stigmatisait les faiblesses des universités en dénonçant leur ignorance des télescopes et leur méconnaissance de la science anatomique. Stubbe attaque à son tour les ignorants de la Société Royale en matière de médecine, se moque de ceux qui proposent de voler jusqu'à la lune, dénigre les expériences de transfusion sanguine et

116 *The Royal Society instituted this year - the universitie looke upon it as obnoxious; they desire to confer degrees; the Universitie stick against this. Stubbes writes against them; Dr Fell favours him*, cité in Anthony Wood, *The Life and Times of...*, ed. Andrew Clarke, 1891.

117 Le Dr Fell est le Doyen de Christ Church et est élu Chancelier de l'Université d'Oxford en 1666. Royaliste et anglican pendant le Commonwealth, c'est un fervent défenseur de l'université traditionnelle et de ses rites.

118 Le premier texte de Stubbe contre la Société s'intitule Plus Ultra reduced to a Non Plus et est publié à Londres en 1670, pour une analyse de ces attaques, on renverra à Dorothy Stimson, "The critical Years of the Royal Society 1672-1703", *Journal of the History of Medicine*, 2, pp.283-296. 1947 et à Charles Webster, *The Great Instauration*, Ibid., pp.474-75.

prend la défense des positions aristotéliennes. La publication de l'History of the Royal Society par Sprat en 1667 est l'occasion d'un autre pamphlet qui sort en 1670 intitulé agressivement Legends, no Historie. Tout un échange de texte s'ensuit qui démontre l'embarras de la Société Royale¹¹⁹. Cambridge, par ailleurs, n'est pas moins hostile qu'Oxford aux philosophes londoniens; en 1669, Le Dr Gunning refuse de concéder une autorisation de publier pour les poèmes de Pierre Du Moulin à moins que ce dernier ne supprime un texte faisant l'éloge de la Société Royale. La querelle s'enracine en fait dans les années cinquante du XVIIe siècle, période durant laquelle des extrémistes puritains ont attaqué très sévèrement l'université et menacé ses privilèges en voulant la réformer d'abord puis la détruire purement et simplement¹²⁰. La création de la Société Royale réveille des peurs anciennes et à Oxford et Cambridge, certains appréhendent que les londoniens ne veuillent obtenir le droit de conférer des diplômes au sein de leur académie. Ces craintes sont attisées également par un pamphlet rédigé par un groupe d'extrémistes de la Société Royale intitulé la Ballade du Collège Gresham, qui prédit:

*Le Collège Gresham sera, dorénavant
L'Université du Monde
Oxford et Cambridge sont pour nous un sujet de raillerie
Leur savoir n'est rien que pédanterie
Ces nouveaux Membres du Collège nous assurent
Qu'Aristote est un crétin, comparé à Epicure*¹²¹.

119 Cf. R.H. Syfret, "Some Early Critics to the Royal Society", Notes and Records of the Royal Society vol 7, 1950, voir aussi l'appendice B des pages 70 à 73 de Thomas Sprat, The History of the Royal Society, dans l'édition des Washington University Studies, London rééd. Saint Louis, Missouri, 1667 repr. 1958, 439p.

120 L'un des plus virulents pamphlets jamais écrits contre les universités est celui de John Webster intitulé Examen Academiarum, (1654). Il reproche à ces dernières un savoir trop spéculatif, manquant de concret et trop loin des besoins nouveaux de la société. Voir sur ce point R.H. Syfret, "Some early reactions to the early Royal Society", Notes and Records of the Royal Society vol 8, 1950, pp.222-224.

121 *The College Gresham shall hereafter
Be the whole world's University,
Oxford and Cambridge are our laughter
Their learning is but pedantry,
These new Collegiates do assure us
Aristotle's an ass to Epicurus*

Le texte complet est publié par D. Stimson dans son article "Ballad of Gresham College", Isis, n°52, vol. XVIII(1), July 1932, pp.103-117.

Bien sûr, tous les membres de la Société Royale sont loin de partager la haine exprimée ici, mais la querelle ne demande qu'à s'enflammer, c'est pourquoi Sprat déploie des efforts considérables pour dissocier la doctrine officielle adoptée par son groupe, des attaques portées contre l'Université.

L'autre préoccupation dont témoigne l'apologie de la Société Royale par Sprat, est la volonté de ce dernier de laver son académie des accusations portées contre elles par l'orthodoxie anglicane qui a peur que la Science ne porte atteinte à la religion. L'auteur de l'History of the Royal Society multiplie les précautions oratoires et n'a de cesse de prouver que l'étude de la Nature est une des voies qui permet à l'homme de se rapprocher du Créateur Universel, ainsi cite-t-il Bacon à l'appui de sa démonstration:

La parole de Monseigneur Bacon est très vraie, qui dit qu'un peu de connaissance de la Nature transforme les hommes en athées et que beaucoup les ramène à un esprit fondé et Religieux. En bref, si l'on aborde bien la question, on trouvera que ce n'est pas la sottise mais la simplicité de vues qui pousse l'homme à décrier la compréhension de la Nature: car cette dernière n'est rien d'autre que l'instrument de Dieu, par lequel Il donne être et action aux choses; une telle connaissance mérite si peu d'être appelée impie qu'il faudrait au contraire la qualifier de Divine¹²².

Le problème théologique auquel les philosophes expérimentaux ont à faire face est celui du crédit qu'il est légitime d'accorder à la Raison. Certains croyants estiment en effet que la Science risque de conduire l'Homme à faire de son esprit la mesure de toute chose et à finalement basculer dans l'athéisme. De telles critiques ne sont pas sans fondement car, en effet, certains sociétaires se tournent déjà vers l'athéisme (ou plutôt vers ce que l'on appelle alors l'athéisme et qui serait aujourd'hui qualifié de

122 *So true is that saying of my Lord Bacon, that by a little knowledge of Nature, men become Atheists; but a great deal returns them back again to a sound and Religious mind. In brief, if we rightly apprehend the matter, it will be found, that it is not sottithness but prophanes, for man to cry out against the understanding of Nature: for that being nothing else but the instrument of God, whereby he gives being and action to things; the knowledge of it deserves so little to be esteem'd impious, that it ought rather to be reckon'd as Divine in History, Section XVI, p 351. La troisième partie de la History of the Royal Society (op.cit.), d'où ce texte est tiré, est consacrée à la réfutation des arguments utilisés contre la nouvelle académie. Les sections XIV à XIX traitent des problèmes relatifs à l'opposition Science/Religion: section XIV: *Experiment not dangerous to the Christian Religion*, section XV: *Experiments will not destroy the Doctrine of the God Head*, section XVI: *Experiments not injurious to the worship of God*, section XVII: *Experiments not praejudicial to the doctrine of the Gospel*, section XVIII: *Experiments will not overthrow the doctrine of the Primitive Church*, section XIX: *Experiments will not hinder the Practice of Religion*.*

déisme). Newton lui même, par exemple, nie la trinité, Lord John Vaughan est un libertin et William Glanville affiche publiquement ses tendances déistes¹²³. Durant cette période, les destins de l'université et de la religion sont liés, de fait, les réformateurs en matière d'éducation et en matière de religion sont souvent les mêmes personnes et la Science représente réellement un danger pour l'Eglise anglicane. même s'il est impossible de mettre en doute la foi d'un chrétien tel que Boyle. Le clergé ne s'y trompe pas et les théologiens, surtout ceux de l'université, passent à l'offensive. En juillet 1669, le Dr South, un contemporain de Stubbe à Oxford, orateur de l'université, prononce un discours pour l'ouverture du théâtre Sheldonien dans lequel il semble bien qu'il associe la Société Royale aux athées et aux sectaires et la voue aux feux de l'enfer¹²⁴. Sprat a bien du mal à laver la philosophie expérimentale des accusations portées contre elle. et plus de mal encore à faire croire à sa bonne foi car il est évident pour tous que la Société s'oriente vers une religion rationnelle désapprouvée par les anglicans. Les seuls arguments efficaces que le propagandiste puisse utiliser, en fin de compte, tiennent à la vertu exemplaire de membres de la Société connus pour leur religion tels Robert Boyle. Plus tard, dans les années 1680, lorsque l'on crie au complot papiste, l'ennemi désigné n'est plus l'athée mais le catholique, et la Société Royale est accusée alors par Pelling d'abriter des "papistes". Il est encore impossible de dissocier le scientifique, le social et le religieux. Mais il y a pire que les attaques des universités et des théologiens, il y a la dérision des beaux-esprits de la ville qui ruinent tous les efforts visant à construire la crédibilité du groupe scientifique londonien. Contre l'humour, les propagandistes sont assez désarmés et la Société Royale est une cible facile. Pepys, le 30 mai 1667 exprime sa crainte des railleries lors de la visite de Margaret Cavendish à Arundel House qui

123 Cf. Hunter, chap 7., "Atheism and Orthodoxy", in Jones J.R.(ed) The Restored monarchy 1660-1688, MacMillan, London, 1979.

124 Cf. Wallis to Boyle: *The first part consisted of satirical invectives against Cromwell, fanatics, the Royal Society and New Philosophy; the next of encomiasticks in praise of the archbishop, the theater, the vice-chancellor, the architect and the painter; the last, of execrations against fanatics, conventicles, comprehension, and the new philosophy, damning them ad inferos, ad gehennam.* in Boyle, Works, V, p.514.

remplace alors en tant que lieu de réunion de la Société le Collège Gresham réquisitionné par l'Etat:

Après souper, j'ai marché jusqu'à Arundel House [...]; où j'ai trouvé une nombreuse compagnie, en vérité une très nombreuse compagnie, qui attendait la venue de la Duchesse de Newcastle, qui avait désiré être invitée à la Société, et le fut finalement, après un grand débat pour ou contre, où beaucoup semble-t-il étaient farouchement opposés à sa visite, et nous croyons que la ville sera pleine de ballades à propos de cette affaire¹²⁵.

Sprat confirme que le danger est grand et qu'il est pris très au sérieux:

Je reconnais que nous devrions redouter leur pouvoir. J'avoue que je crois que notre Nouvelle Philosophie ne devrait pas autant craindre (comme César) le pâle ou le mélancolique que le spirituel et le joyeux: car il est probable que ces derniers, en la tournant en ridicule parce qu'elle est nouvelle, et parce qu'ils sont eux-mêmes réticents à faire l'effort nécessaire, peuvent lui faire plus de mal que tous les arguments de nos adversaires sévères, fronceurs de sourcils et dogmatiques réunis¹²⁶.

Les auteurs comiques de la Ville commencent à rivaliser d'esprit pour produire des pièces se moquant de la Société Royale. Parmi les satiristes, chez qui l'on compte Andrew Marvell, Aphrah Behn, Thomas Shadwell, Jonathan Swift, Addison et Samuel Butler¹²⁷, c'est encore le dernier, auteur de The Elephant in the Moon (écrit entre 1665 et 1680), qui est le plus mesuré puisqu'il distingue le mondain prêt à s'enthousiasmer pour tout ce qui est nouveau pourvu que ce soit nouveau (par exemple les théories sur les sélénites...), et le vrai amateur de philosophie expérimentale. Butler voit bien les travers de l'académie nouvelle, il condamne son amateurisme et son goût du merveilleux. C'est pourtant Shadwell qui connaît avec sa

125 *After dinner, I walked to Arundell House [...]; where I find much company, ended very much company, in expectation of the Duchess of Newcastle, who had desired to be invited to the Society, and was, after much debate pro and con, it seems many being against it, and we do believe the town will be full of ballets of it in S.Pepys, Diary (op.cit.), le 30 mai 1667.*

126 *I acknowledge that we ought to have a great dread of their power: I confess I believe that New Philosophy need not (as Caesar) fear the pale, or the melancholy, as much as the humorous, and the merry: For they perhaps by making it ridiculous, because it is new, and because they themselves are unwilling to take pains about it, may do it more injury than all the arguments of our severe and frowning and dogmatical Adversaries tiré de T.Sprat, The History (Op.cit.), p.417. Les deux passages de Sprat et de Pepys sont cités dans l'article de C.Lloyd, "Shadwell and the Virtuosi", Publication of the Modern Language Association of America, vol.XLIV, june 1929, n°2, p.472.*

127 Andrew Marvell, Aphrah Behn, The Emperor of the Moon (1687) in Works, ed.M.Summers(London, 1915) III, Thomas Shadwell, The virtuoso (1676) in Works (4 vol., 1720), Jonathan Swift, The Battle of the Books (1704), Gulliver's Travels (1726) Addison et Samuel Butler, Genuine Remains in Verse and Prose (1759), The Elephant in the Moon (?).

pièce The Virtuoso le plus grand succès¹²⁸. Il met en scène un personnage parodique, Sir Nicholas Gimcrack, que l'on peut identifier parfois à Robert Boyle. Shadwell multiplie les attaques, contre le projet de voler, contre l'astronomie et la fiabilité du télescope. Il ridiculise l'anatomie et en particulier la transfusion du sang, il rend comique les expériences sur l'air, il pourfend l'étude des insectes et des 'anguilles dans le vinaigre'. Il tourne aussi en dérision ceux qui sont de simples associés de la Société Royale. Son but est de réduire la science expérimentale à des absurdités. son instrument privilégié est l'usage parodique du langage des philosophes expérimentaux tel qu'on le lit dans les Philosophical Transactions. La satire est tellement caricaturale et rend si peu justice aux membres de la Société Royale qu'elle en devient une farce. Malheureusement pour Sprat et ses collègues, la farce prend et même le Roi se moque de ceux qui s'amuse à peser de l'air. Dans les années 1680-90, tout virtuoso qui rejoint la Société Royale est obligé de se poser le problème du ridicule attaché au titre de F.R.S (membre ou *Fellow of the Royal Society*); et si ses amis le prenaient pour un Nicholas Gimcrack? Certains, en Angleterre comme à l'étranger, repoussent alors l'honneur qui leur est fait.

128 Thomas Shadwell, The virtuoso, E.Arnold, London, 1966, 153p. Cette pièce, produite et publiée en 1676 fut jouée en continu à Covent Garden.

IIème Partie. Un nouveau publique littéraire.

1. Les beaux-esprits.

Parallèlement à la fondation et au développement de la Société Royale de Londres, la société de Cour se reconstitue autour de Charles II et avec elle les cercles Cavaliers d'autrefois se mettent à revivre. Le terme "Cavaliers", cependant, à la Restauration, connaît un glissement de sens et désigne plutôt la vieille garde de ceux qui ont traversé la "grande rébellion", comme Clarendon, que la nouvelle génération d'aristocrates courtisans; un mot est bientôt mis à la mode. celui de *Wit*, qui signifie "bel esprit". Les beaux-esprits de la Cour sont jeunes, la plupart du temps (sur un noyau de 22, 15 ont moins de trente ans). Ils constituent l'entourage immédiat du Roi (trois d'entre eux étaient avec lui en exil en France), partagent avec lui un goût prononcé pour les plaisirs du monde, et sont extrêmement influents. Ce sont des poètes et des dramaturges amateurs, doués de qualités mondaines et prenant modèle sur les cercles de Ben Jonson ou de Suckling. Toute stratégie de distinction au palais de Whitehall requière désormais des courtisans qu'ils soient aguerris aux discussions spirituelles. Puisque se désigner aux autres comme *wit* devient un enjeu, nombreux sont les auteurs qui tentent de définir le "bel-esprit". Abraham Cowley, par exemple, dans son poème intitulé précisément "Du bel-esprit", procède par exclusions (ce qui est bien le propre d'un processus de distinction): le bel esprit n'est constitué *ni de plaisanteries, ni de langage fleuri, ni d'habileté à mesurer des vers, ni d'ornements poétiques, ni de jeux de mots, ni d'obscénité, ni de rodomontades, ni de grandiloquence, ni d'une bizarre similitude*. L'idéal proposé est celui d'une parfaite maîtrise littéraire définie de la façon suivante avec un flou des plus élégants: "Dans un vrai morceau d'esprit, il doit tout y avoir, cohabitant cependant en parfaite harmonie"¹. Pour Dryden, l'esprit est un mélange de fantaisie et de jugement, "...une propriété de la pensée et des mots; ou, en d'autres termes, des pensées et des mots

1 *[it is] not jests, florid talk, metrical skill, poetical adornments, puns, obscenity, rant, bombast, or an odd similitude... [...] In a true piece of wit all things must be, yet all things there agree* in Abraham Cowley, "Of Wit" in, Poems of Affairs of State from the time of Oliver Cromwell to the abdication of King James II, written by the greatest Wits of the Age, 4 vols., London, 1716, cité par J.H.Wilson, The Court Wits of the Restoration, Princeton U.P., 1948, p.5.

élégamment adaptés au sujet"². La Cour de Charles II est en train de refonder les valeurs aristocratiques sur des valeurs intellectuelles mais surtout sur les valeurs de l'élégance et du bon goût. De ce point de vue, les cercles littéraires qui orbitent autour du monarque jouent un rôle parfaitement évident dans la restructuration de la société. La réussite littéraire dynamise la réussite sociale. La composition de pièces de théâtre, de poèmes, de traductions, d'essais critiques, est un point de passage quasi-obligé pour qui veut attirer l'attention du Roi et de ses favoris. Un moyen de se racheter, quand on ne dispose pas soi-même de talents littéraires, est également de devenir mécène et de financer, par goût des lettres, bien sûr, un cercle plus ou moins large d'auteurs professionnels³. La distinction entre auteur amateur et auteur professionnel demeure cependant, entre Rochester le "virtuoso" et Dryden le dramaturge rétribué pour son labeur, il n'y a point de commune mesure. La société des *Wits* est extrêmement hiérarchisée et obéit aux règles de l'étiquette.

Le sommet de la pyramide des beaux-esprits est occupé par une vingtaine d'aristocrates et de membres de la *gentry* (de 1665 à 1680, Londres n'a connu que soixante-six poètes et écrivains, les Personnes d'Honneur, pour utiliser la terminologie d'alors, forment donc près du tiers du monde des auteurs). Cinq d'entre eux appartiennent à la haute aristocratie. Ce sont George Villiers, Duc de Buckingham, Charles Sackville, Lord Buckhurst et Comte du Dorset, John Sheffield, Comte de Mulgrave, John Vaughan, Comte de Carbery et le célèbre John Wilmot, Comte de Rochester. Viennent ensuite les gentilshommes: Sir Charles Sedley, Sir Carr Scroope, Sir George Etheredge, William Wycherley, Henry Saville, Fleetwood Shepherd, Henry Bulkeley, Henry Killigrew, Henry Guy, Charles Middleton, Sidney Godolphin, Baptist May, Francis Newport, Samuel Butler et Edmund Waller⁴. La plupart sont passés par les universités et même souvent dans les mêmes collèges comme *Christ Church* (Oxford) ou *Trinity College* (Cambridge). Tous ou presque ont fait de beaux mariages qui les dispensent de se préoccuper de leur avenir financier et des contraintes du public littéraire. Neuf d'entre eux sont parlementaires et ont des responsabilités politiques. Au

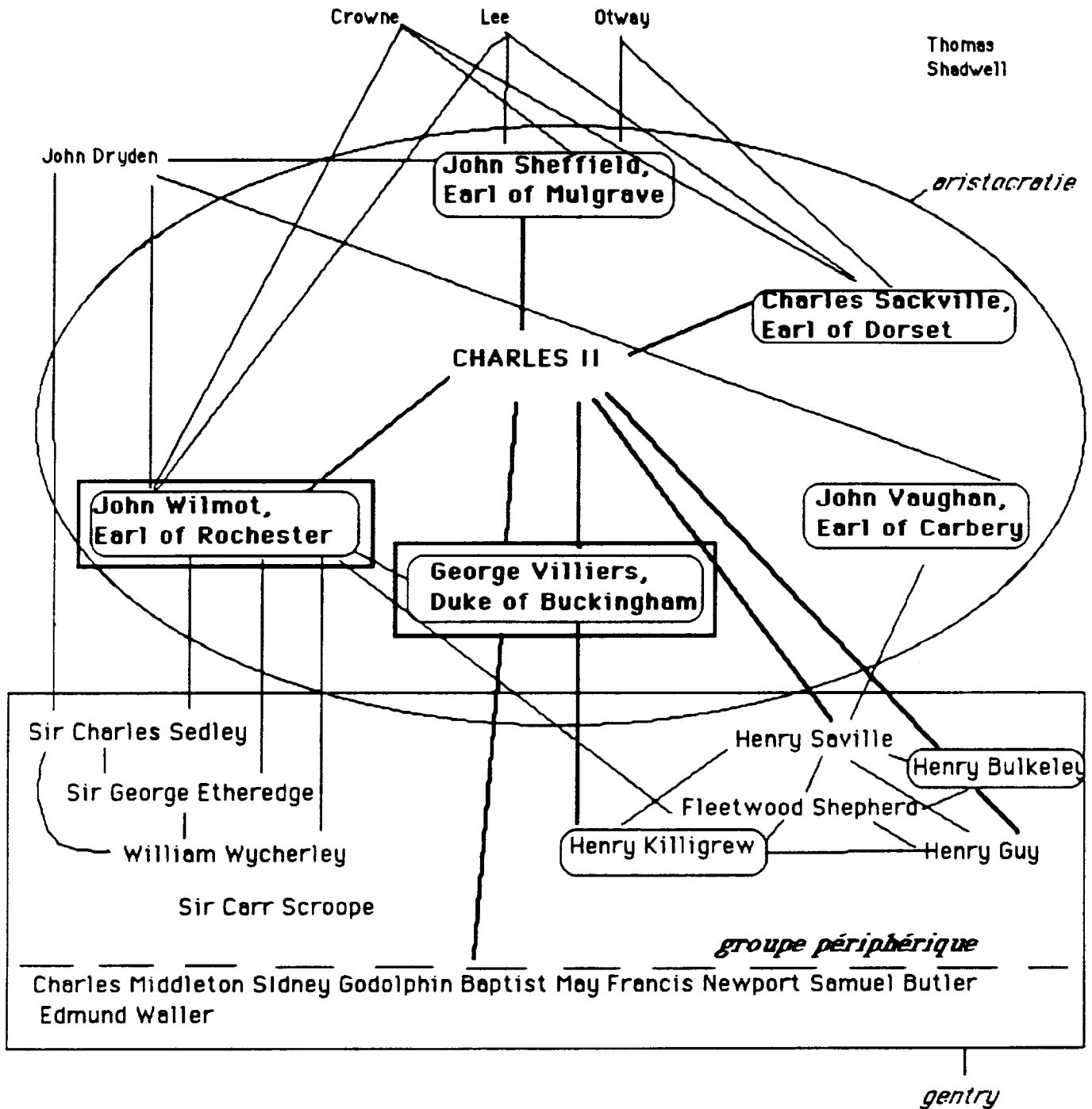
2 "Wit [...] is a propriety of thought and words; or, in other terms, thoughts and words elegantly adapted to the subject", J.Dryden, *Essays*, vol.1, London, 1668.

3 On notera que la définition du Wit par son mécénat est prudemment et pieusement évitée par les auteurs.

4 Cf.J.H.Wilson, *The Court Wits...*, *ibid.*

LES COTERIES DES BEAUX-ESPRITS SOUS CHARLES II.

- Coterie du Roi
- relation de coterie ou patronage
- leader
- détenteur d'office



bas de la pyramide sont ceux, comme John Dryden ou Thomas Shadwell qui gagnent leur vie par leur plume en écrivant des pièces de théâtre. Ils sont souvent patronnés par les premiers à qui ils soumettent leurs manuscrits pour des révisions.

A la compagnie des Wits masculins, il faut encore ajouter celles des beaux-esprits féminins, car le monde de la Restauration donne aux Dames de la Cour une importance toute particulière, et ceci non seulement en tant que proies potentielles des libertins de l'entourage royal mais encore en tant qu'intellectuelles à part entière. Certes, les deux mondes ne se mélangent guère et les cafés des hommes excluent les femmes, néanmoins, il est des lieux, le théâtre par exemple, où les deux communautés sexuelles rivalisent d'intelligence et de patronage.

Pour cette population qui consacre son temps aux jeux d'esprits et à la littérature, Londres est un village! Tous habitent dans un rayon de deux kilomètres les uns des autres⁵. Certains quartiers constituent des zones de forte concentration: St James Palace, tout d'abord, puisque des chambres y ont été construites pour les gentilshommes de la Cour; les galeries de Whitehall, la chambre du Roi et ensuite, à l'occasion, celles de ses maîtresses, qui sont des lieux où il faut être vu; il y a enfin les grands axes comme King Street, Charing Cross et Drury Lane ainsi que les places à la mode comme St James Square où vit Nell Gwynn, la favorite royale (voir plan). Les tavernes et les coffee-houses des *wits* sont également balisés et chacun sait où aller pour rencontrer Rochester ou Dryden après le théâtre. Un tableau de Peter Tillemans (ci-contre) dépeignant Whitehall vu de St James's Park, illustre en outre le rôle fondamental que jouent les parcs en tant que lieux de rencontre de la bonne société courtisane. Ce sont des lieux précieux où peuvent avoir lieu les conversations privées. Ils complètent bien, à ce titre les espaces, semi-publics que sont le palais, les tavernes et les cafés.

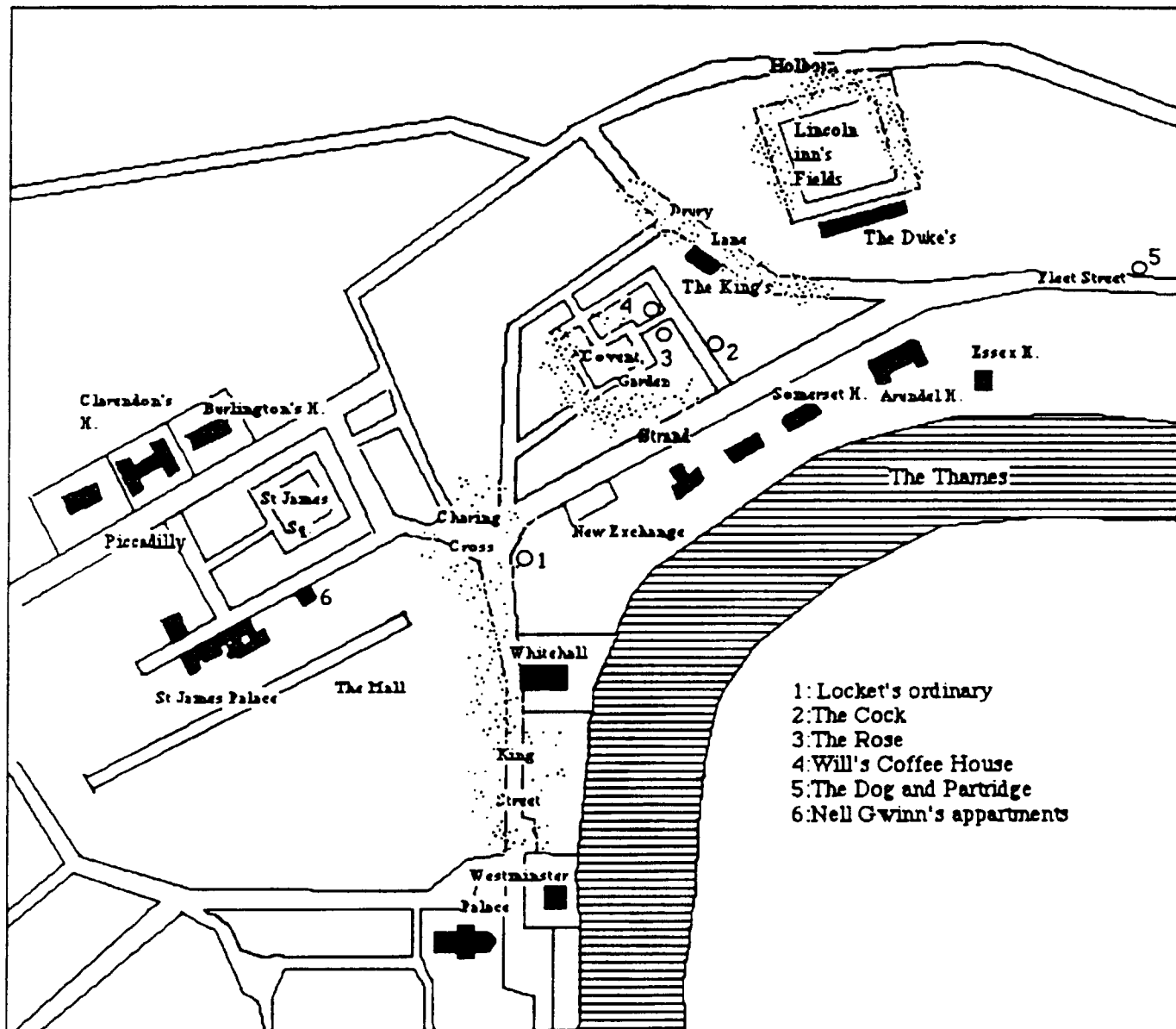
La mode que les "Wits" lancent par leurs extravagances tend à être imitée en ville. C'est ainsi qu'est inventé un nouveau type de personnage londonien: le "Beau". Ce dernier est caricaturé par Ned Ward dans son London Spy:

⁵ Voir sur ce point L.Stone, "The Residential Development of the West End of London in the Seventeenth Century", After the Reformation, essays in honor of J.H.Hexter, ed. by B.C.Malament, Manchester University Press, pp.167-212.

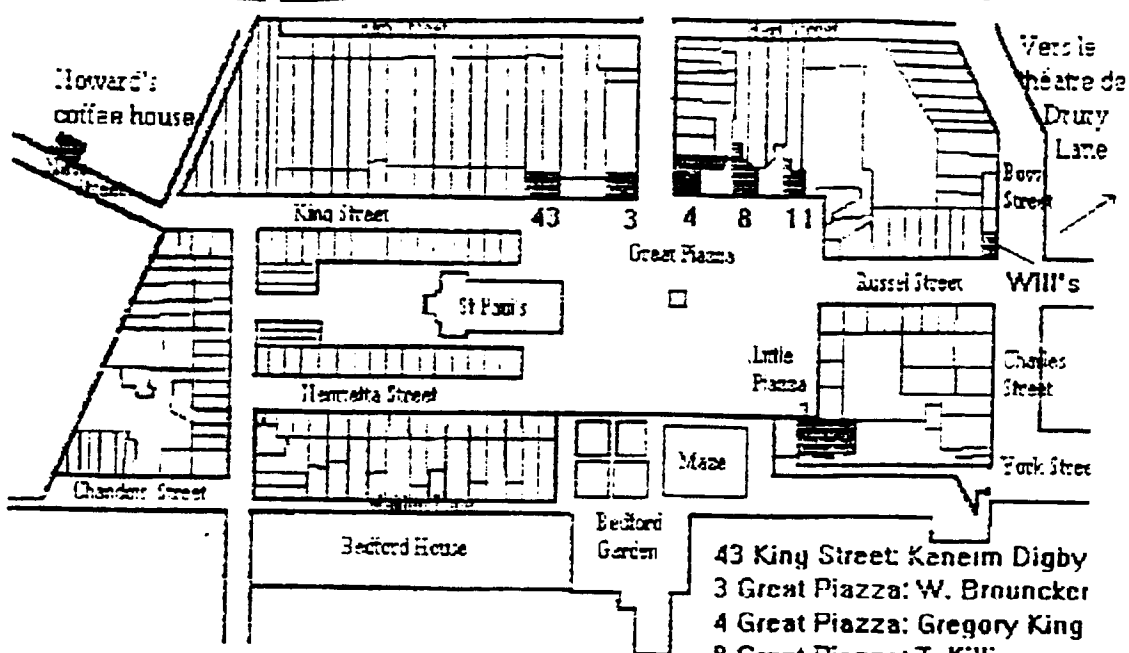
LIEUX FREQUENTES PAR LES BEAUX-ESPRITS DE LA COUR A LA RESTAURATION.

- palais et grandes maisons nobiliaires
- théâtres
- tavernes et cafés
- lieux de résidence des "Wits"

0 220 440 660 880 yards



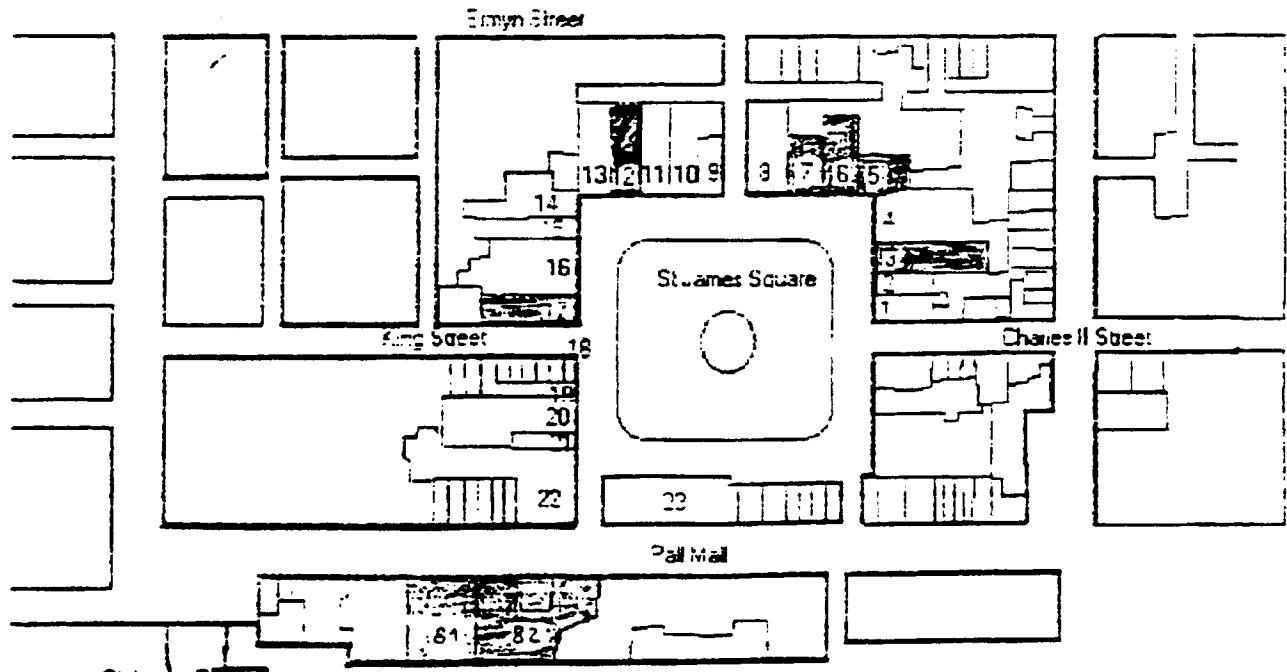
LES QUARTIERS LONDONIENS A LA MODE A LA RESTAURATION ET LEUR VOISINAGE.



LE VOISINAGE DE COVENT GARDEN A LA RESTAURATION.

- 43 King Street: Keneim Digby
- 3 Great Piazza: W. Brouncker
- 4 Great Piazza: Gregory King
- 8 Great Piazza: T. Killigrew
- 11 Great Piazza: Peter Lely
- 1 Tavistock Row: Richard Boyle

LE VOISINAGE DE ST JAMES SQUARE EN 1661



- 3 William Cavendish
- 5 Clarendon
- 6 Robert Hook
- 7 Gorway's Coffee House
- 12 Cyril Wicke (FRS de 1674 à 1677)
- 17 Lord Halifax
- 22 Pall Mall: Lady Ranelagh et laboratoire de Robert Boyle.
- 21 Pall Mall: Noël Gwynn

*C'est un hôte importun dans une taverne, qui demande à ce que son vin soit changé trois ou quatre fois, jusqu'à ce qu'on lui rapporte le pire qu'il y aie dans le cellier, avant qu'il ne se décide à l'apprécier. Sa conversation est aussi insupportable que celle d'un jeune conseiller juridique pendant la période des plaideurs, parlant autant de ses maîtresses que son prochain de ses faits et gestes, et utilisant les paroles les plus recherchées alors qu'il n'a en réalité rien à dire.[...] Il a toujours en poche quelque bons mots tirés de la dernière pièce à la mode, qu'il gâche le plus souvent en les répétant. Il compare sa montre à tous les cadrans solaires, jure que c'est le soleil qui se trompe, et se fait si communément plumer en compagnie que ses doigts vont plus souvent à son gousset qu'à sa bouche pour se nourrir ou pour boire. Il est le fidèle habitué d'un café, aussi fidèle qu'une prostituée de Drury Lane peut être fidèle à l'église de Covent Garden. Là il étudie les journaux avec autant d'indifférence que d'autres prient, ne lisant que pour l'amour de la mode et non pour s'informer. [...] Il espère souvent passer pour un bel esprit en appelant les gens des idiots, et son bel appareil est la seule armure qui le préserve du mépris. C'est un lâche parmi les braves, et un brave parmi les lâches; un idiot parmi les sages, et un bel-esprit en compagnie des idiots.*⁶

La posture de l'intellectuel, qui va au théâtre, qui lit les journaux, qui pontifie et qui, tel un virtuoso accompli, vient de faire l'acquisition d'une montre à gousset, suscite autant l'imitation que la critique. N'est pas distingué qui veut, et les ennemis de la superficialité de la Cour et de ses satellites sont là pour faire la chasse aux faux Beaux-Esprits. C'est que la question de savoir "qui est un Wit" et "qui ne l'est pas" n'est pas sans enjeu puisque ces fameux Wits contrôlent le champ littéraire et sont en passe de contrôler l'ensemble du champ intellectuel par leurs attaques répétées contre la Société Royale de Londres. Leur contrôle de la littérature s'opère par une critique littéraire systématique des oeuvres qui sortent et des pièces qui sont jouées. Certes il n'y a pas d'académie en Angleterre mais il semble bien que les cafés à la mode où se rencontrent les Beaux-Esprits remplissent avec bonheur le rôle qui consiste à épurer le langage de la production littéraire courante (ce qui revient bien sûr à lui donner le style parlé à la Cour) et à décerner les accessits et les mauvaises notes. Le groupe des Wits réactive les traditions de la coterie telles qu'elles ont été développées sous l'ère jacobéenne et

6 A Beau:

He's a very troublesome guest in a tavern, and must have good wine chang'd three or four times, till they bring him the worst in the cellar, before he'll like it. His conversation is as intolerable as a young counsel in term-time, talking as much of his mistresses as the other does of his motions, and will have the most words, tho' all that he says is nothing. [...] He is always furnished with new jests from the last new play, which he most commonly spoils in repeating. His watch he compares with every sundial, swears it corrects the sun, and plucks out so frequently in company that his fingers go oftener in a day to his job than they do to his mouth. He is a constant visitor of a Coffee-House as a Drury Lane whore is of Covent Garden Church. There he cons over the newspapers with as much indifference as the other prays, reading only for fashion's sake, and not for information.[...] He often hopes to pass for a wit by calling other people fools, and his fine apparel is his only armour that defends him from contempt. He's a coward among brave men, and a brave fellow among cowards; a fool amongst wise men, and a wit in fool's company.
in Ned Ward, *The London Spy*, pp.296-7.

sous l'ère caroline et les adapte aux besoins du jour. Chez les Beaux Esprits, par exemple, la pratique du patronage est non seulement conservée mais encore magnifiée. Charles Sackville, Comte de Dorset, est à ce titre exemplaire: il explore toutes les formes du patronage: il verse des pensions à certains auteurs, il offre à d'autres l'hospitalité de ses châteaux, il fait à d'autres encore des dons d'argent, il contribue par des souscriptions à la publication de livres onéreux, par ses conseils littéraires enfin et sa patiente lecture des manuscrits de ses protégés il s'implique véritablement dans le métier littéraire. Plus d'une douzaine d'écrivains, parmi les plus connus (Butler et Dryden n'étant pas les moindres), lui dédient leurs vers. Une note insérée dans une copie de The Lives of the Poets de Theophilus Cibber, à la British Library éclaire par ailleurs singulièrement les rapports existant entre les patrons et leurs clients. Cette note fait allusion à une coterie qui se réunit un soir sous la présidence de Dryden pour écrire des vers *ex tempore*. Elle porte la signature du Comte de Dorset qui écrit: "je promets de payer à J.Dryden (Esq.); sur ordre, à la demande, la somme de cinq cents livres", en échange de quoi Dryden est supposé prononcer un jugement favorable à son protecteur dont le texte est à l'avance dicté:

*Je dois avouer que je suis aussi charmé par le style que par le sujet. Ce genre d'écrits dépasse toute autre production ancienne ou moderne. Ce n'est pas l'essence mais la quintessence du langage*⁷.

Au total, les *Wits*, qui ne sont pas toujours eux mêmes très productifs, contrôlent l'ensemble de la littérature imprimée de la Restauration. Ils forgent le monde littéraire à leur goût et transforment Whitehall et les cafés environnant en un centre de l'élégance langagière et de la mode culturelle. Ils déterminent l'usage d'un style nouveau employé à la fois dans les conversations mondaines et dans la littérature. Ils passent leur temps à discuter de ce qu'ils lisent ou des spectacles auxquels ils assistent et à écrire en commun. Il n'est pas rare en effet que les *Wits* se mettent à cinq pour faire la traduction d'une pièce de Corneille⁸ où encore qu'ils co-signent une oeuvre de théâtre ou de prose. Les demeures de campagne de ces grands

⁷ *I promise to pay to J.Dryden (Esq.); or order, on demand, the sum of five hundred pounds...*

I must confess that I am equally charmed with the style and the subject. This kind of writing exceeds any other whether ancient or modern. It is not the essence but the quintessence of the language.

⁸ Ainsi, Buckhurst, Sedley, Waller, Godolphin et Sir Edward Filmore ont-ils traduit chacun un acte du Corneille de Pompée.

seigneurs que sont les Wits sont des endroits propices à des "séminaires d'écriture". Henri Saville fait allusion à cela dans une de ses lettres⁹ lorsqu'il explique qu'un libelle dont on parle beaucoup en ville a vraisemblablement été composé à Woodstoke chez Rochester par ce dernier, Dorset et Buckingham. Les Wits jouent en fait sur deux niveaux, l'un privé, pour leurs vers de coterie et leur poésie amoureuse, l'autre public pour leurs satires contre les poètes et leurs ennemis politiques. Ils continuent, comme leurs prédécesseurs de la période jacobéenne ou caroline, à faire une distinction entre une littérature de Cour et une littérature pour la ville. La différence est cependant que la ville devient de plus en plus l'arbitre du champ littéraire. Les satires, les petits textes ironiques produits par les Wits sont au moins autant destinés au public bourgeois des lecteurs des cafés de la cité qu'aux gentilshommes de la Cour. D'autre part, pour snobs que soient les Wits, et pour hostiles qu'ils soient à la diffusion de leurs créations entre les mains du "vulgaire", les œuvres ne peuvent plus aussi facilement échapper au marché. Les libraires spéculent et finissent toujours par se procurer les chansons, les ballades, les vers et les satires produits à la chaleur de la sociabilité de café ou de taverne. Pour ce faire, ils infiltrent les clubs grâce à leurs espions chargés de prendre des notes ou d'enregistrer de mémoire ce qui se dit. Parfois, ce sont les manuscrits qui sont hâtivement recopiés ou dérobés. La prolifération de textes à l'édition mal contrôlée donne lieu à l'animosité des professionnels, face à ce qu'ils considèrent comme de la concurrence déloyale. Shadwell se plaint ainsi de ces "gentilshommes à 5000£ l'année, qui écrivent des pièces et ainsi mettent en jeu leurs réputations pour un gain nul alors que les poètes, lorsqu'ils prennent des risques, le font contre une somme de monnaie"¹⁰. A la fin des années 70, de surcroît, les professionnels commencent à trouver pesante la tyrannie que fait peser la censure des Wits. Dryden, qui les fréquente chez Will et les connaît bien, se lance à une attaque en règle contre eux dans ses préfaces¹¹, les accusant de superficialité et de pédanterie. Samuel Pepys lui-même est agacé par Sir Charles Sedley lorsque ce dernier, alors que les acteurs sont en train de jouer, exprime bruyamment au théâtre sa mauvaise opinion sur les vers et l'intrigue de la

9 Cf. The Rochester-Saville Letters, p.49.

10 "gentlemen of £5000 a year" who wrote plays and so staked their reputations for no gain" as poets ventured their reputations against a sum of money".

11 Cf. J.Dryden, dans sa préface à The State of Innocence, 1677 et à All for Love, 1678, cité par John Harold Wilson, The Court Wits of the Restoration, Princeton U.P., 1948.

pièce qui est donnée ce soir là. La tension qui existe entre les Wits et ceux qui ont le malheur de faire de la littérature leur métier est de plus en plus patente. Les querelles littéraires animent sur cette base la vie intellectuelle de Londres, opposant les deux camps: Rochester contre Dryden, Elkannah Settle contre Dryden et Shadwell etc. Certes, il ne faudrait pas imaginer une constante opposition des deux catégories d'auteurs, la plupart du temps, les auteurs professionnels choisissent d'opter pour une attitude humble et déférente. On doit à Dryden, par exemple, cet éloge soumis adressé à Rochester:

*Le bel-esprit semble avoir trouvé plus noblement place dans cet âge que dans les périodes précédentes, et les personnes partageant ma modeste condition ne sont qu'écrivains car certains des membres de la noblesse, et votre Seigneurie en tout premier, sont bien au dessus de ces étroites louanges que la poésie peut apporter*¹².

La vérité est que l'usage commun est plutôt la flatterie, cependant les louanges et les flagorneries n'excluent pas les critiques qui surgissent malgré tout de temps à autre et sont révélatrices de problèmes sous-jacents. Les deux mondes de la ville et de la Cour s'interpénètrent trop pour que de telles querelles n'aient pas lieu, car si les Wits ont besoin de la ville et de son public pour fanfaronner et choquer (Rochester qui se déguise en astrologue-guérisseur de rue dans Tower Street pour plaisanter est à cet égard exemplaire), le monde des auteurs professionnels a besoin du patronage des grands dont il imite par ailleurs le langage.

La nouveauté essentielle de la Restauration pour le champ intellectuel est bien cette interdépendance de deux mondes et la création d'un public élargi recruté dans l'élite sociale: la "bonne société" londonienne. Reste à étudier maintenant les espaces où l'intégration se réalise dans des cercles mi-aristocratiques et mi-bourgeois: théâtres d'une part, les cafés d'autre part.

2. Les théâtres.

Un retour en arrière chronologique est nécessaire pour comprendre comment le théâtre de la Restauration est devenu un espace particulièrement propice à la sociabilité des

¹² *Wit seems to have lodged itself more nobly in this age, than in any of the former, and the people of my mean condition are only writers because some of the nobility, and your Lordship in the first place, are above the narrow praises which poesy could give you.* cité dans Sir A.Ward et A.R.Waller, The Cambridge History of English Literature, vol VIII, C.U.P., 1979 (reprint), p.204.

la Cour se traduisent sur la scène et dans les salles où règne en fin de compte une grande liberté d'expression. Le cercle de beaux-esprits qui se rassemble autour de la Reine, par exemple, dispose d'une certaine latitude pour attaquer l'"espagnolisation" de la Cour du monarque. Autour des théâtres, les audiences, de plus en plus fidèles, s'organisent elles-mêmes en un public qui échange ses points de vue divers, qui non seulement discute à la sortie des représentations, mais encore pratique volontiers l'échange de manuscrits. Sir Kenelm Digby en 1630 s'entend ainsi lire à haute voix par Sir Thomas Hawkins "quelques ingénieuses compositions d'un ami [de ce dernier]", tandis que les correspondants du Vicomte Conway et du Comte de Newcastle lui font parvenir des textes en vers ou en prose, ainsi qu'une "excellente chanson, qui était diffusée de façon privée, à propos des Lords et des Ladies de la ville"¹⁵. La circulation de l'écrit semble être considérée par les contemporains comme un préalable indispensable à l'exercice de la raison critique. Les prologues et les épilogues des pièces de l'époque caroline attestent en outre qu'un véritable dialogue est engagé, par le truchement des acteurs, entre les auteurs et une certaine partie du public, celle là même qui écrit des vers dédicatoires en l'honneur des œuvres qui sont publiées ou jouées. Le théâtre, comme le montre bien Martin Butler dans son analyse des audiences, fonctionne comme un lien unificateur de la société londonienne¹⁶. Parallèlement, dans les tavernes de la cité, cette même société se politise, lit à haute voix pétitions et feuilles de nouvelles et entre en effervescence à chaque réunion du Parlement¹⁷.

Que la guerre civile, issue au moins pour partie de cette effervescence, conduise quelques années plus tard (le 2 septembre 1642, pour être exact), à la fermeture des théâtres¹⁸, tient donc quelque peu du paradoxe. Le gouvernement puritain, qui a sans aucun doute bénéficié de l'émancipation des esprits face à l'absolutisme que le théâtre a permis, interdit en effet, pour des raisons morales, qu'aucune pièce professionnelle soit jouée dans la capitale ou dans le pays. Si certaines compagnies continuent malgré tout leur activité dans la

15 Textes cités par M. Butler, utilisant Gabrielli, *The Digby letter book* et les lettres de Conway collectées par J. Howell dans *Epistolae Ho Elianae, familiar letters*, ed. J. Jacobs, London, 1890, vol. 1.

16 Cf., de nouveau, Butler, pp. 115-133 et particulièrement l'analyse que produit ce dernier du cercle socialement disparate de Sir Humphrey Mildmay constitué autour du théâtre.

17 I. H. C. Fraser, "The agitation in the commons, 2nd march 1629", *Bulletin of the Institute of Historical Research*, 30, (1957), pp. 86-95.

18 Cf. W. C. Hazlitt, *The English Drama and Stage, 1543-1664*, Roxburghe Library, 1869, pp. 63-70.

gentilshommes londoniens et à l'épanouissement d'une sphère publique de débats. Bien des traits du théâtre de l'époque de Charles II sont hérités, malgré l'interruption de la guerre civile et de l'Interrègne, de la période des premiers Stuart.

La décennie 1632-1642 correspond au remplacement du théâtre élizabéthain en plein air par des théâtres clos privés destinés à un public Cavalier. Les salles de spectacle sont alors le lieu où les valeurs de la Cour et celle de la Ville s'affrontent sous l'influence du théâtre populaire et des idées des puritains qui, contrairement aux idées reçues, ne sont pas totalement étrangers à l'univers théâtral. Le théâtre est par ailleurs une des causes de la présence de la gentry à Londres (si 1% seulement de la gentry habite effectivement là, selon une enquête faite en 1632, la grande majorité des membres de celle-ci se rend néanmoins régulièrement dans la capitale). Les salles de spectacles constituent des zones neutres où les gentilshommes de province et ceux de Londres peuvent se retrouver régulièrement. Elles constituent un relais pour la diffusion de manières et d'attitudes morales nouvelles. On y partage d'abord une expérience esthétique et culturelle mais on y échange aussi des manuscrits, des livres et des textes de pièces. Il s'y forme un groupe social homogène aux réseaux très denses, comme en témoigne le journal de Sir Humphrey Mildmay¹³. Richard Braithwaite atteste en outre de ce qu'en 1635, les spectateurs discutent des pièces dans les voitures en rentrant chez eux¹⁴. La période caroline voit non seulement se mettre en place des modes de circulation privés efficaces de la littérature, mais également se développer au sein de la bonne société les prémices d'un jugement de goût extérieur à la Cour.

Concouramment à ce phénomène d'autonomisation du goût esthétique dans la ville, les meilleures pièces courtoises commencent à véhiculer des critiques vis-à-vis de la Cour et de la politique royale. Dans une société pré-politique où il est inconcevable qu'il y ait plusieurs partis, où il est inconcevable de rendre le Roi responsable des problèmes que connaît le pays - les responsables sont toujours les mauvais conseillers-, l'existence de ces lieux où peut être formulée une remise en question des options politiques de la couronne est d'une importance cruciale. Les diverses factions courtoises se retrouvent au théâtre et les tensions du monde de

13 Cf. M. Butler, *Theatre and Crisis, 1632-1642*, Cambridge, C.U.P., 1984, P.115-129..

14 M.W.Black, *Richard Braithwaite*, Philadelphie, 1928.

Lane, selon les plans de Christopher Wren. A la différence des théâtres élisabéthains, aucun des théâtres de la Restauration n'est implanté dans un quartier populaire, tous se situent dans la zone des nouveaux quartiers à la mode colonisés par la noblesse et la gentry. Faut-il en déduire que leur public est complètement homogène? La réponse à cette question n'est pas aussi simple qu'il y paraît de prime abord et il est difficile de suivre aveuglément le philosophe Habermas dans ses conclusions lorsqu'il écrit: "En Angleterre, la coupure est nette. le théâtre populaire est complètement inexistant. A l'époque de Charles II, il n'y avait à Londres qu'un seul théâtre, sous le patronage de la Cour; "et là aussi, ce n'est pas aux bourgeois qu'on s'adressait mais seulement à la *society*"¹⁹. Des études plus récentes ont en effet démontré l'hétérogénéité du public et la présence de la classe moyenne dans ce public²⁰. Pour qu'un théâtre soit alors rentable, il faut qu'il accueille au moins 250 spectateurs, or ce chiffre ne peut guère être atteint si le public se compose uniquement de courtisans. L'étude des indices que laisse le Journal de Samuel Pepys atteste la grande variété sociale des spectateurs qui peuvent être aussi bien de grands aristocrates comme le Duc d'York ou des grandes Dames comme la Duchesse de Newcastle, que des grands serviteurs de l'Etat, des médecins, des fonctionnaires de l'amirauté, des patrons de théâtre, des hommes d'affaires et leurs épouses, des marchands, des domestiques, des parlementaires, des membres des écoles de droit ou encore des citoyens aisés²¹. La Restauration, en réalité, renoue avec l'évolution qui commençait à se dessiner avant la guerre civile d'une culture de Cour et d'une culture de la Ville qui progressivement s'assimilent mutuellement en même temps que les différentes populations se mélangent. Dans les années 70, avec l'ouverture du théâtre de Dorset Garden et

19 J.Habermas, L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise, Paris, Payot, 1978, p.49.

20 Un article de P.Danchin, "Le public des théâtres londoniens à l'époque de la Restauration d'après les prologues et les épilogues", in Dramaturgie et Société XVI-XVIIe siècles, Jean Jacquot (ed) CNRS, Paris, 1968, pp.847-888, identifie un certain nombre de catégories de spectateurs: "famille royale-hommes de qualité", "gallants", "citoyens" (marchands grands ou petits, apprentis), prostituées. La thèse de A.R.Botica, Audience, Playhouse and Play in Restoration Theatre, 1660-1670, unpublished D Phil thesis Oxford, 1985 confirme ces observations et élargit le propos. Un essai convainquant de généralisation est offert par l'article de H.Love, "Who were the Restoration audience?", The Yearbook of English Studies, 10, London, 1980, pp.21-44. La contribution de R.D.Hume et A.H. Scouten dans, Restoration comedy and its audiences 1660-1776 in The Rakish Stage, Studies in English drama 1660-1800, Southern Illinois University Press, Carbondale and Edwardsville, 1983, pp.46-81 constitue une excellente synthèse des travaux précédents.

21 Cf.E.L.Avery qui enquête sur le public que nous permet de saisir le journal de Pepys dans: 'The Restoration Audience', Philological Quarterly, 45, 1966, pp.54-61.

clandestinité en jouant dans des salles comme celle du Cockpit, dans des tavernes comme The Red Bull ou dans des demeures privées de la périphérie de Londres ou de la province, bravant ainsi les confiscations et les peines de prisons que l'armée fait sévèrement appliquer, le public théâtral londonien, quant à lui, en tant qu'entité organisée, se dissout progressivement. L'exil des élites de la Cour, des auteurs et de certains comédiens à Paris et à St-Germain-en-Laye pendant la guerre civile permet cependant sa survie. Durant cette période, la cour royaliste développe en France ses propres traditions sous l'impulsion d'auteurs comme Abraham Cowley ou William Davenant. Elle s'initie aux pratiques théâtrales en vogue à Paris, notamment au jeu scénique, aux thèmes de la comédie de mœurs, et au mode de diction des acteurs français. Pendant l'Interrègne, prudemment, le modèle transite en Angleterre à travers le théâtre déclamatoire des demeures de province de l'aristocratie et de la gentry. Parallèlement, le monopole des Masques ayant disparu, William Davenant, à un moment où les règles anti-théâtrales se relâchent, introduit l'opéra à l'italienne en organisant des représentations privées de sa pièce "Le Siège de Rhodes". Il est clair cependant que désormais, le théâtre ne revêt plus de signification que pour les catégories les plus riches de la société. Après dix-huit ans d'interruption sous la loi des puritains, le théâtre public a été en grande partie gommé des mémoires populaires. Lors du retour de Charles II en Angleterre, la réouverture des salles de spectacles ne sert donc qu'à assouvir les besoins des classes les plus aisées. Alors que dans les années 1630, les théâtres londoniens pouvaient abriter jusqu'à 13 000 spectateurs, la capacité d'accueil n'est plus que de 1200 places après 1660. Malgré la réduction drastique du public, les deux traditions, celle héritée des masques musicaux de la Cour de Charles Ier et celle héritée du courant français, trouvent cependant à s'incarner dans les deux grands théâtres de la ville: le premier est *The Duke's Theatre*, à Lincoln's Inn's Fields, où Davenant fait jouer devant des scènes peintes, à sa compagnie des "hommes du Duc", des pièces originales écrites expressément pour lui. Le second est *The King's Theatre* où Thomas Killigrew dirige sa Compagnie Royale, formée des acteurs les plus célèbres, dans des pièces classiques dont il a le monopole ainsi que dans des pièces modernes qu'il achète. En 1670, après la mort de Davenant, la compagnie du Duc se transfère au *Dorset Garden's Theatre* cependant qu'en 1672, le *King's Theatre* est reconstruit après avoir brûlé dans Drury

Hyde Park. La grande absente des comédies de manière est la Cour. Les auteurs professionnels ne se risquent pas à la critique de ce lieu dont tout le monde connaît l'immoralité devenue proverbiale. Sir John Coventry n'a-t-il pas eu le nez coupé pour avoir osé critiquer le goût immodéré de Charles II pour les actrices? Au delà des moqueries sur les contemporains, le choix par les auteurs de leurs personnages de comédies dessine un modèle culturel qui est celui du *gentleman* spirituel, maître de lui-même, volontiers libertin et à la langue facile. En d'autres termes, le modèle accepté par tous, celui auquel aspirent les bourgeois de la capitale tout comme les aristocrates et les membres de la *gentry*, est finalement celui du *Wit* de la Cour.

Les oeuvres, quoiqu'il en soit, ont souvent moins pour objet la satire sociale, que la pure comédie sexuelle qui gratifie l'audience d'histoires de libertinage et de cocufiage dont cette dernière est friande. Dans les années 80, cependant, le ton change quelque peu et devient plus moral. Cette évolution peut être due à la fois au déclin des valeurs des *Wits* après le *Popish Plot* qui a jeté un voile de suspicion sur la Cour et ses satellites, et à l'influence nouvelle de celles que l'on appelle *The Ladies*.

Si les théâtres constituent des lieux de sociabilité intellectuelle originaux, c'est en effet qu'en plus de permettre la mise en présence d'espaces sociaux multiples - espace de la Cour et espace de la Ville par exemple- ils permettent également la rencontre d'espaces sexuellement différenciés, comme l'atteste Samuel de Sorbière²² en 1664 lorsqu'il écrit dans son journal de voyage:

La comédie est bien plus divertissante et plus commode aux entretiens. Les meilleures places sont celles du parterre où les hommes et les femmes sont assis pesle-mesle, chacun avec ceux de sa bande.

En effet, les femmes sont extrêmement présentes dans les salles de spectacle, à la fois en tant que spectatrices, en tant que commanditaires des oeuvres, ou en tant qu'auteurs²³. Botica, dans sa thèse sur l'audience des théâtres de la Restauration dénombre 80 "Ladies", dont la moitié sont titrées, sur 400 spectateurs identifiés. Ce nombre démontre certes une sous-

²² S. De Sorbière, *Relation d'un Voyage en Angleterre*, Paris, 1664, pp.166-7.

²³ Voir sur ce thème F.Morgan, *The Female Wits. Women Playwrights on the London Stage, 1660-1720*. London: Virago Press, 1981 ainsi que D.Roberts, *The 'Ladies': female patronage of Restoration Drama 1660-1700*. Clarendon Press, Oxford, 1986, 188p.

surtout avec les guerres contre la Hollande qui exilent de Londres les gentilshommes partis au feu, la fraction bourgeoise du public devient plus influente encore. Ce qui change progressivement, ce sont les sujets des pièces de théâtre et par là, la nature de la nouvelle culture commune de la bonne société londonienne. L'idée que l'on passe à la Restauration des pièces d'évasion à la mode de Shakespeare ou de Fletcher, aux comédies de moeurs est fautive en partie. Les comédies qui sont jouées sont en réalité extrêmement diverses et le genre héroïque n'est pas totalement passé de mode. Si Charles Sedley, par exemple, est l'auteur en 1668 de The Mulberry Garden, une pièce qui reprend l'intrigue de l'Ecole des Maris de Molière, il a été également l'auteur en 1667 d'une tragédie: Anthony and Cleopatra. L'évolution des genres théâtraux à la Restauration, quoiqu'il en soit, semble complexe. Dans un premier temps, les sujets abordés par les dramaturges sont effectivement dictés par le monde de la Cour et par le Roi, ce d'autant plus facilement que les dramaturges en question sont de fervents royalistes: n'est-ce pas au retour du Roi qu'ils doivent de pouvoir exercer de nouveau leur profession? Dans les années 60, on commence par rejouer les classiques, puis l'on produit des pièces destinées à faire l'apologie de la monarchie restaurée et la satire des puritains. Le Roi lui même, grand amateur de comédies et de tragédies, dépense de fortes sommes pour des oeuvres qui sont jouées à Whitehall selon ses directives, il lui arrive même de suggérer parfois des thèmes d'intrigue. Il est également le grand patron des deux compagnies qui sont autorisées officiellement et son *Master of the Revels* contrôle totalement la production des pièces nouvelles. Sous l'influence de la France, est introduite la "comédie de manières". Cette dernière s'ingénie à dépeindre la bonne société de la capitale et permettant au public à la fois aristocratique et bourgeois de s'identifier et de se distraire. Le monde des auteurs étant scindé entre aristocrates (comme Sedley ou Rochester) et bourgeois (comme Shadwell), les pièces présentent une vision contrastée de la société londonienne. On y voit à la fois le monde des marchands, relativement épargné par les railleries car ils représentent la classe montante que tout le monde admire et le monde des *Squires* des campagnes, ces paysans enrichis de la lourdeur desquels on se moque volontiers, car depuis la guerre civile, le fossé culturel se creuse entre Londres et la province. Les pièces représentent surtout ces classes supérieures qui habitent les beaux-quartiers qui se construisent entre Covent Garden et

représentation des femmes dans le public si l'on compare ce ratio de 8 sur 40 avec le ratio de 13 pour 10 qui est celui de la population londonienne prise dans son ensemble, mais démontre également en revanche la bonne représentation des femmes de la Cour dans les salles de spectacle. Les Ladies de Whitehall sont en effet de ferventes protectrices du théâtre, certaines d'entre elle comme la Duchesse de Newcastle (elle même écrivain), Lady Rochester ou Lady Castlemaine sont célèbres pour le patronage dont elles ont fait leur activité sociale favorite. Il est vrai que l'espace théâtral leur fournit un lieu public pour s'exprimer et régler leurs querelles. En 1669, Lady Castlemaine ridiculise ainsi Lady Elizabeth Harvey, une de ses ennemies de la Cour, en la faisant imiter par une actrice. Le Theatre Royal et The Duke's sont en fait des lieux satellites de Whitehall. Ce qui se passe dans la salle est aussi important que ce qui se passe sur scène. L'ordre des préséances, les places où les Lords et les Ladies sont assis, les couples qui se font et se défont, tout contribue à faire du théâtre un des principaux centres de la vie sociale londonienne. Les Wits savent bien entendu en tirer parti. Le théâtre et son contrôle deviennent dès lors un enjeu pour les intellectuels, un enjeu entre Gentilshommes écrivains et professionnels de la littérature, tout d'abord, mais aussi un enjeu dans la guerre des sexes comme l'illustre la compétition qui a lieu entre 1663 et 1664 entre Katherine Philips, la traductrice de Corneille, et les beaux-esprits à la tête desquels s'est placé Edmund Waller. Le conflit surgit à propos d'une traduction du Pompée de Corneille. William Davenant, en effet, arbitre officieux de la querelle, préfère la version de Waller et s'attire la colère de celle que l'on appelle en ville *The Matchless Orinda*, celle qui dans les années 50 du XVIIe siècle, avait porté au pinacle les valeurs de l'amour platonique. On n'est guère surpris du résultat de l'arbitrage sachant d'une part que Davenant est loin d'être impartial dans cette affaire puisqu'il est l'ami de Waller, et sachant d'autre part que les valeurs et le style des sociétés platoniques qu'incarne Katherine Philips sont alors remplacés par une nouvelle mode lancée par les Wits fondée sur le compliment, l'agression et la suspicion mutuelle entre les hommes et les femmes.

Si le théâtre occupe à Londres, dans le domaine de la mise en présence des subjectivités, une place centrale, il n'est certes pas le seul lieu où se forme le nouveau public intellectuel critique. Le mouvement de fond de la naissance du public est en effet aussi

décelable dans la multiplication des salles de concert. La musique, en Angleterre est associée de longue date au théâtre et à la littérature (les poèmes de Sidney, de Essex et de Raleigh sont très tôt transformés en madrigaux et les pièces de Shakespeare contiennent systématiquement un intermède musical plus ou moins long). A la Restauration, la musique s'autonomise à la fois du théâtre, des tavernes et de l'église, les trois lieux publics auxquels elle était traditionnellement attachée. Progressivement s'est en effet créé depuis l'Interrègne, époque où la musique de divertissement était interdite par les puritains, un véritable public des concerts²⁴. Pour Habermas, il s'agit d'un changement qualitatif important car lorsque la musique acquiert le statut de marchandise et que l'art est "dégagé de ses fonctions de représentation sociale [.il] prépare l'apparition du jugement de goût". Les journaux de Samuel Pepys et de Anthony Wood confirment le développement de ce phénomène en Angleterre. Ned Ward, dans son journal le London Spy, décrit les fastes d'une de ces salles publiques de concert que voit fleurir la Restauration²⁵:

Ayant entendu parler de la beauté et de l'ingéniosité déployées par la salle publique de concert, ainsi que par d'autres parties de la demeure, très hautement recommandées de l'avis général, nous décidâmes d'abord de jeter un coup d'oeil sur ce qui devait à n'en pas douter être remarquable. Nous grimpâmes donc les escaliers et nous débouchâmes dans un très luxueux appartement, dédié exclusivement aux amoureux de la musique, de la peinture, de la danse et aussi d'autres disciplines artistiques. Il n'était besoin ni de décoration, ni de sculptures, ni de couleurs ni de jolis artifices pour illustrer la beauté de cette noble académie, où un bon génie pouvait apprendre en toute sécurité à abominer le vice et un mauvais génie (le risque était tout aussi grand) à le pratiquer. La salle, par ses améliorations coûteuses et son ordre compact, semblait tellement au dessus de l'usage auquel elle était consacrée, que les sièges ressemblaient plus à des banquettes confortables qu'à des bancs vulgaires; quant à la partie supérieure, divisée par un rail, elle ressemblait plus à une chancellerie qu'à une boîte à musique. [...] La compagnie était peu nombreuse et peu variée dans la salle; le spectateur le plus notable était un commandant ivre, qui, saisissant une poignée de monnaie pour donner six pences aux musiciens, laissa tomber un shilling et fut si généreux qu'il donna à un serveur officieux qui se tenait là une demi couronne pour que ce dernier ne ramasse pas l'autre pièce²⁶.

24 Cf Anthony Wood, The Life of Anthony Wood, in Athenae Oxonienses, ed. par Philip Bliss, London 1813, vol.1, pp.XXIV, XXV et XXVI. Dans cette biographie, Wood décrit la réunion à Oxford en décembre 1656 et en Janvier 1657 de sociétés de concert semi-publicques dans des maisons privées.

25 H.A.Scott, "London's Earliest Public Concerts", Musical Quarterly, 1936, vol./part 22, pp.446-457.

26 *Having heard of the beauty and contrivance of the public music-room, as well as other parts of the house, very highly commended, we agreed first to take a view of that which was likely to be most remarkable. So we ascended the stairs and were usher' into a most stately apartment, dedicated purely to the lovers of music, painting, dancing, and t'other thing to. No gilding, carving, colouring or good contrivance, was here wanting to illustrate the beauty of this noble academy, where a good genius may learn with safety to abominate vice, and a bad genius (with as much danger) to practise it. The room, by its compact order and costly improvements, looks so far above the use it's now converted to that the seats are more like pews than boxes; and the upper end, being divided by a rail, looks more like a chancel than a music-box. [...] There were but*

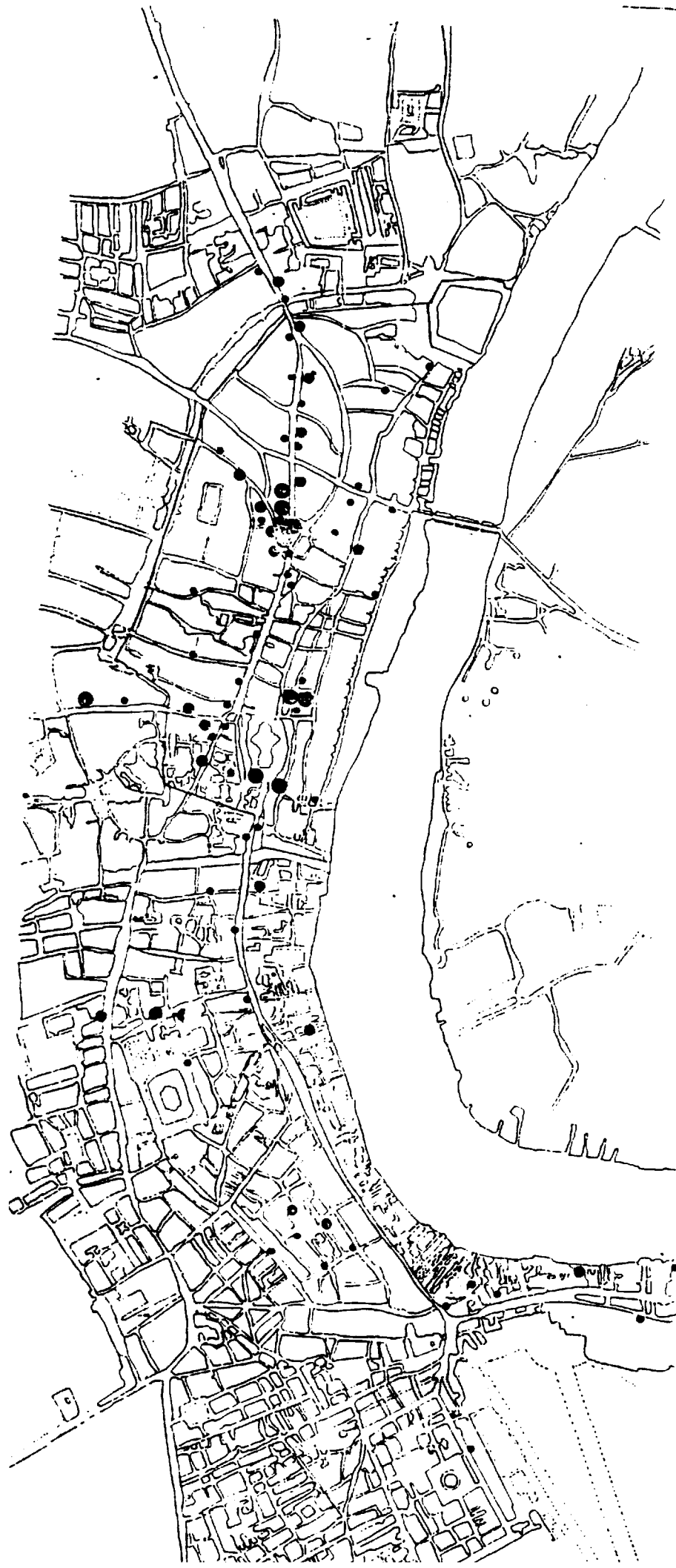
Ce serait se rendre coupable d'une grave omission que d'ignorer complètement les salles de musique dans une étude de la vie intellectuelle du règne de Charles II, car les cercles des mélomanes et ceux des scientifiques, ou même des politiques, dans le monde de la Restauration, se recoupent partiellement. Les sociétés musicales et la nécessité qu'elles imposent de réunions régulières pour des répétitions fournissent des modèles pour l'activité des clubs savants ou des clubs de débats politiques. Les conditions d'une parole critique commune qu'elles autorisent sur la question du goût peuvent être transposées par ailleurs au domaine politique et portent en elle des ferments de sédition. Cette hypothèse paraît plus vraisemblable encore si on se souvient que les premiers clubs de musique sont des clubs royalistes nés pendant l'Interrègne à une époque où la musique est jugée immorale par le pouvoir et où elle se range par conséquent dans l'opposition²⁷.

On peut certes dire que la Restauration correspond à une période de rétrécissement du public qui s'exprime et qui s'informe dans les cercles intellectuels. Les théâtres et les sociétés musicales sont en effet des espaces réservés à une élite sociale restreinte qui se forge petit à petit un *habitus* commun. Cette évolution ne signifie pourtant pas l'absence de processus internes de différenciation, bien au contraire: l'aristocratie tient toujours à marquer les distances avec la couche supérieure de la bourgeoisie londonienne, en multipliant par exemple les attitudes morales provocatrices. Néanmoins, les Beaux-Esprits de la noblesse ont besoin pour exister de leur public de la ville et progressivement, les goûts des uns et des autres se fondent en une culture commune. Ce phénomène se vérifie à la fois dans le cas du théâtre et dans celui de la musique. Parallèlement, la "bonne société" qui est en train de se former, en multipliant les lieux de discussion et de mise en commun de ses jugements de goût, développe un esprit critique nouveau que l'on retrouve dans les clubs de cafés et dans les clubs politiques qui se forment exactement en parallèle, dans la même tranche chronologique.

3. Les cafés.

few companies in the room; the most remarkable person was a drunken commander, who, plucking out a handful of money to give the music six pence, dropt a shilling, and was so very generous that he gave an officious drawer, standing by, half a crowne for stoopping to pick it up again. in N. Ward, The London Spy, ed. by K. Fenwick. London, The Folio Society, 1955, p.255.

²⁷ Cf. les clubs d'Oxford auxquels A. Wood fait allusion et dont la composition ne laisse pas de doute sur les sympathies politiques qui s'y manifestent.



- 3
- 2
- 1

LES COFFEE HOUSES LONDONIENS AVANT 1680
d'après le livre de Lillywhite, *London's coffee houses*.

Les cafés apparaissent à Londres durant la période de Cromwell. Le premier à vendre le noir et stimulant breuvage dans l'enceinte de la cité est celui ouvert en 1652 par un certain Bowman dans St Michael's Alley, Cornhill, adoptant pour enseigne la propre effigie de son propriétaire²⁸. Comme l'Angleterre du XVII^e siècle exerce le contrôle du marché mondial du café et que les puritains favorisent de surcroît les lieux de sociabilité où l'alcool est banni, que les mouvements de mode, enfin, sont favorables à la nouvelle boisson, les investisseurs se font nombreux et les "maisons de café" prospèrent un peu partout. En 1683, un visiteur français en Angleterre, Du Four, estime à trois-milles le nombre des cafés londoniens²⁹. Les londoniens d'alors, dans le contexte d'agitation politique qui prédomine, ont une soif grandissante de nouvelles et accueillent ce qui apparaît à raison comme des centres d'informations nouveaux avec l'enthousiasme le plus évident. Le public de ces lieux, toutefois, est un public quasi exclusivement masculin, tout se passant comme si les femmes, exclues du débat politique, doivent être également tenues à l'écart des endroits où ce débat peut avoir lieu. Cette exclusion ne va pas cependant de soi, elle est même l'enjeu d'une lutte. En 1674 paraît un pamphlet utilisant des arguments médicaux (le café rendrait les hommes stériles) afin de soutenir les femmes en colère, il s'agit d'une "Pétition des femmes contre l'usage du café représentant à l'attention publique l'incommodité éminente que représente pour leur sexe l'abus de ce breuvage desséchant et anémiant". Cette tentative d'enrayer une aliénation systématique des femmes par la multiplication de lieux publics leur étant interdits reste cependant lettre morte, malgré le soutien que lui apportent les négociants en vin. Il est vrai que la totalité des hommes, dans la diversité de leurs statuts sociaux, trouve dans les nouveaux établissements les conditions d'un brassage social unique permettant comme nulles autres institutions la circulation de l'information dans la suspension momentanée des distinctions de rangs. Un texte daté de 1661³⁰ donne une idée de cette diversité sociale:

28 Pour les problèmes de localisation et de datation des premières maisons de café, on renverra aux trois titres suivant: A.Ellis, The Penny Universities, a history of the coffee houses, London, 1956, B.Lillywhite, London Coffee Houses, London, 1963, 858pp. et E.F.Robinson, The Early History of Coffeec-Houses in England, London, 1893.

29 Cf J.Williams, "The London Coffee-Houses, and their Literary Associations, Down to the Death of Anne", Unpublished B.Litt.thesis, Oxford, 1936, p.40.b.

30 De nombreux textes de la Restauration ont décrit les Maisons de Café, concourant entre eux pour donner

Le caractère d'un café

[...]

La compagnie:

Là, à une table, sont assis (perplexes)

Un usurier avare, et à ses côtés

Un galant Furioso

Ainsi qu'un Virtuoso;

Un musicien (très raffiné)

Se tient encore sur une chaise à côté d'eux

Près d'un Clown de la campagne.

De l'autre côté de la table

Se tient assis un pragmatique

Ayant pour voisin un rusé fanatique.

[...]

A une autre table est assis un Chevalier,

Ainsi qu'un grave et bon vieillard qui

se recueille religieusement

tandis que de temps à autre

un serveur fourre ses fesses

auprès de ces deux personnages.

A cette même table se tient, accroupi sur ses talons,

un négociant vêtu de vieilles chaussures

et d'un vieux chapeau;

un impudent membre des professions mécaniques,

qui ni ne panique, ni ne se sent le moins du monde menacé

ni même intéressé, est également présent.

[...]

Là, à une autre table encore, tout seul

Se tient assis (étudiant) un jeune homme soigné,

(qui se considère comme très spirituel, et

qui voudrait être compté

parmi les beaux-esprits de la ville),

Près de lui (empreint d'une grâce majestueuse),

Prend place un Seigneur espagnol.

Puis (le chapeau à la main), un alerte Monsieur

Prend un siège, et se presse aux autres

aussi intimement qu'il le peut.

C'est alors qu'un Hollandais prend place.

[...]³¹

au lecteur de la capitale ou de la province les détails les plus vivants sur les nouveaux lieux à la mode. On trouvera rassemblés dans les *Harleian Miscellany*, volume 6, (1744), les principaux pamphlets suivant:

The character of Coffee and coffee-houses, 1661.(pp.256-7).

The character of a coffee house...by an eye and ear witness, 1665.(pp.258-9).

Coffee Houses vindicated in answer to the late published character...with the grand conveniency of such civil places of resort and ingenious conversation, 1675.(pp.262-3).

By the King, A proclamation for the suppression of the Coffee Houses, 1675.(pp.263-4).

News from the coffee-house, 1677.(pp.260-1).

A Coffee-House dialogue, 1679.

On renverra également à la pièce de Thomas Sydeserf, *Tarugo's Wiles: or The Coffee House*, London, 1668.

31 *The Character of a Coffee-House:*

[...]

The Company

Here at a Table sits (perplex)

A griping usurer, and next

To him a gallant Furioso,

Il semble malgré cette apologie de la diversité de leur clientèle qu'après leurs débuts, les coffee-houses se spécialisent en fonction des clientèles; ainsi, les érudits et les pédants argumentent au *Grecian* ou au *Latine*; les courtisans et les dandies parquent au *Royal*, près de Whitehall, les soldats fréquentent le *Young* ou le *Old Man* près de Charing Cross: chez *Will*, dans le voisinage de Covent Garden, se retrouvent les beaux esprits tels que Dryden et ses amis, les médecins se donnent plutôt rendez-vous chez *Child* à côté du Collège des Médecins, les marchands sont quant à eux les habitués du *Jerusalem*, de *Garraway's* ou de *The Turk's Head*³².

La fonction première des "maisons de café" est de délivrer cette boisson prisée à la fois pour son goût et pour les propriétés médicinales qu'on lui attribue (car le café n'est pas uniquement perçu comme stérilisant. on a remarqué ses propriétés stimulantes pour l'intellect et sa capacité à tenir les buveurs éveillés). Le journal de Ned Ward, le *London Spy*, en témoigne:

Nous pénétrâmes alors dans Goodman's fields, où, passant devant le café nommé le Little Devil, mon ami me fit un tel éloge à la fois des gens qui se trouvaient là et de leur punch, que

*Then nigh to him a Virtuoso;
A Player then (full fine) site down
And close to him a Country Clown.
O'th'other side sits some pragmatick.
And next to him some sly Phanatick.
[...]
At th'other table sits a Knight,
And here a grave old man ore right
Against his worship, then Perhaps
That by und by a Drawer claps
His bum close by them, there down squats
A dealer in old shoes and hats;
And here withouten any panick
Fear, dread or care a bold Mechanick.*

*Here at a table all alone
Sits (Studying) a spruce yougster, (one
Who doth conceipt himself fully witty,
And's counted one o'the wits o'th'city,)
Till by him (with a stately grace),
A spanish Don himself doth place.
Then (cap in a hand) a brisk Monsieur
He takes his seat, and crowds as near
As possibly as he can come.
Then next a Dutchman takes his room.*

³² Cf. W.R. Warren, "The London Coffee-Houses and the Beginnings of Lloyd's", in *The Journal of British Archeological Association*, vol. XL, 1934, p.115.

*je devins, comme lui même, très réticent à laisser passer une si belle occasion de me rafraîchir l'intellect avec un peu de cette très édifiante liqueur, qui, si elle contient les bons ingrédients, et si elle est préparée avec un juste jugement, dépasse de loin les produits simples et potables de l'univers*³³.

Les cafés font également office de pharmacies, de bureau de tabac et de points de vente des produits les plus divers. c'est encore Ned Ward qui offre dans son journal à ce propos la description d'un monde haut-en-couleurs:

*...Viens, me dit mon ami, entrons dans ce café. Comme tu es un étranger à la Ville, cela te distraira. Nous étant mis d'accord, nous entrâmes donc là où un paquet de vers grouillants s'agitaient frénétiquement comme autant de rats dans une vieille meule de fromage; certains entraient d'autres sortaient, certains griffonnaient, certains parlaient, certains buvaient, certains se querellaient, et toute la salle puait le tabac comme la cabine d'un maître d'équipage. Aux murs étaient accrochés des cadres dorés, aussi nombreux que des fers-à-cheval dans l'échoppe d'un maréchal-ferrant, contenant des choses rares, comme du nectar et de l'ambrosie, de la rosée du matin, des élixirs dorés, des pilules populaires, du liquide à priser, des eaux de beauté, des dentifrices, des gouttes, des pastilles, toutes aussi infallibles que le Pape. Là, toutes ces choses, plus qu'ailleurs, ont gagné le droit d'être appelées les meilleures; bonnes dans tous les cas, soignant toutes les maladies; toute médecine ne prétend-elle pas à rien d'autre qu'à l'universalité? En vérité, si mon ami ne m'avait pas dit qu'il s'agissait d'un café, j'aurais pris cet endroit pour le parloir d'un éminent charlatan*³⁴.

Ce sont également des endroits où l'on parcourt les journaux, et où l'on débat des nouvelles que l'on vient de lire ou d'entendre. Il a déjà été question plus haut du Rota Club de Harrington. Ce cas précis montre à l'évidence que les cafés ont eu très tôt une fonction politique, cette fonction n'a pas cessé avec la Restauration. Il est vrai qu'à partir de 1666 et jusqu'en 1679, les Secrétaire d'Etat ont bénéficié d'un monopole des nouvelles concernant à la fois le pays et l'étranger, mais il n'est pas moins vrai que les cafés et les tavernes sont restés

33 *By this time we were got into Goodman's fields, where, passing by the Little Devil Coffee-House, my friend gave me such large encomiums both of the people and their punch, that I, like himself, was unwilling to let slip so good an opportunity of refreshing my intellects with a little of that most edifying liquor, which, if compounded of good ingredients, and prepares with true judgement, exceeds all the simple, potable products in the universe.*

N.Ward, *The London Spy*, p.261.

34 *...Come, says my friend, let us step into this coffee-house. As you are a stranger to the Town, it will afford you some diversion.' Accordingly, in we went, where a parcel of muddling muck-worms were as busy as so many rats in an old cheese-loft; some going, some coming, some scribbling, some talking, some drinking, others jangling, and the whole room stinking of tobacco like a boatswain's cabin. The walls were hung with gilt frames, as a farrier's shop with horse shoes, which contained abundance of rarities, viz., Nectar and Ambrosia, May Dew, Golden Elixirs, Popular Pills, Liquid Snuff, Beautifying Waters, Dentifrices, Drops, Lozenges, all as infallible as the Pope. Where [...]everyone above the rest, Deservedly has gained the name of best; good in all cases, curing all disempers; every medicine pretends to nothing less than universality. Indeed, had not my friend told me 'twas a coffee-house I should have took it for the parlour of some eminent mountebank.*

N.Ward, *The London Spy*, ed.by Kenneth Fenwick, The Folio Society, 1965, pp.9-10.

des lieux de diffusion des renseignements que l'on pouvait glaner en étant à proximité des relais de poste, de la bourse, des douanes et surtout de la Cour.

Ils sont en outre parfois le lieu de rendez-vous de clubs littéraires. Le plus fameux d'entre eux est celui de Dryden chez Will dans Russel Street, près de Covent Garden qui reste en place jusqu'au début du XVIIIe siècle. En 1701, l'auteur anonyme d'une épître publiée parmi d'autres lettres d'esprit dans un recueil, continue dans faire l'éloge et donne en même temps une liste (probable) des membres du club:

Les plus ingénieuses personnes de leurs Nations se réunissent soit dans des lieux où la compagnie est mêlée comme les cafés, soit dans des clubs privés ou des tavernes. Parmi les premiers, le café de Will dans Covent Garden occupe la première place, ayant été consacré à rendre honneur à Apollo par les meilleurs d'entre les Beaux-Esprits qui florissaient sous le règne de Charles II, tels feu le Comte de Rochester, le Marquis de Normandie, le Comte de Dorset, Sir Charles Sedley, le Comte de Roscommon, Sir George Etheredge, Mr Dryden, Mr Wycherley, et quelques autres; et, bien que cet endroit aie perdu la plupart de ses illustres fondateurs, il a trouvé cependant le soutien d'hommes de grande valeur... étant réputé être le Temple des Muses, où tous les poètes et les Beaux-Esprits doivent être un jour initiés³⁵.

L'activité principale de ce cercle est la critique et éventuellement la censure des poètes du temps. Le café de chez Will a une fonction centrale d'approbation dans le monde littéraire de la Restauration. Qui ne passe pas le filtre de la lecture et des railleries des Beaux-Esprits de Covent Garden est voué aux gémonies. Un contemporain porte témoignage de la façon dont la critique théâtrale se déroule chez Will:

Les ingenuosi l'utilisent comme un lieu d'après-répétition, où ils rejouent les pièces, passent chaque scène au crible, examinent chaque ligne incorrecte, et damnent les auteurs au delà de la furie du rota³⁶.

Une règle très nette de ce qu'est le beau style, utilisant un langage à la fois commun et cultivé et évitant les redondances est définie dans les cafés de cette époque, et dans celui de Will en

³⁵ *The most ingenious Persons of their Nations, meet either in Places of promiscuous Company, as Coffee-houses or in Private-clubs, in Taverns. Among the first Will's Coffee-house in Covent-garden, holds the first Rank, as being consecrated to the honour of Apollo, by the first-rate Wits that flourishe'd in King Charles II's reign, such as the late Earl of Rochester, The Marquis of Normandy, the Earl of Dorset, Sir Charles Sedley, the Earl of Roscommon. Sir George Etheredge, Mr Dryden, Mr Wycherley, and some few others; and tho' this place has lost most of its illustrious founders, yet it had ever since been supported by men of great worth... being accounted the Temple of the Muses, where all poets and Wits are to be initiated. Letters of Wit, Politicks and Morality, London: 1701, p.24.*

³⁶ *The ingenuosi use it for an after-rehearsal, where they bring plays for repetition, sift each scene, examine every uncorrected line, and damn beyond the fury of the rota. in Character of a Coffee-House (1673), *ibid.*, p.469.*

premier lieu. En contraignant les auteurs à lire leurs textes à voix haute, le public des cafés détermine l'apparition d'un style moins orné et de compréhension plus aisée pour les auditeurs. De surcroît, la fonction de parade des textes des beaux-esprits encourage l'affirmation de la personnalité des écrivains dans leurs tournures de phrases. L'académie des Belles Lettres rêvée par Dryden aussi bien que par Swift, rêvée également par les membres de la Société Royale de Londres³⁷, existe en réalité déjà autour des tables et des tasses fumantes de chez Will. Swift, dans un essai intitulé "Sur la poésie, une rhapsodie", met en scène un poète qui risque ses vers devant le jugement des censeurs et le conseille en ces termes:

*Assure-toi de rester bien au chaud
Chez Will le jour suivant,
Et écoute ce que disent les critiques,
Et si tu découvres qu'il est en vogue
De faire de toi un un coquin stupide:
Prend un profil bas,
Reste tranquillement assis, et ravale donc ta bile...
Car les poèmes qu'on lit et qui n'ont pas de noms
Reçoivent nos éloges et nos blâmes les plus justes
Et les critiques n'ont de vues partiales
Que lorsque ils savent qu'ils abusent³⁸.*

Le même Swift donne ailleurs une vision satirique sévère du café favori des beaux-esprits:

La pire conversation que je me souviens d'avoir jamais entendue dans ma vie fut celle à laquelle j'assistai un jour au café de chez Will, où les beaux-esprits (comme on les appelait) avaient coutume de se réunir; c'est-à-dire que cinq ou six auteurs de pièces, ou au moins de prologues ou encore de petits textes faisant partie de collections diverses, venaient là, et se divertissaient les uns les autres avec leurs compositions triviales en prenant un air aussi important que s'ils avaient accomplis les plus nobles efforts de la nature humaine, ou comme si le sort de royaumes entiers dépendait d'eux; et ils bénéficiaient généralement de l'humble audience de jeunes étudiants des écoles de droit, ou des universités qui, à bonne distance,

37 Cf. sur ce point O.Emerson, "John Dryden and a British Academy", Proceedings of the British Academy, London, 1923, J.Swift, A Proposal for Correcting the English Tongue, Polite Conversation and other Essays, Oxford, H.Davis and B.Blackwell, eds., 1957, ainsi que F.Christensen, "John Wilkins and the Royal Society's Reform of prosestyle", Modern Language Quarterly, 7, 1946, pp.179-187 et 279-290.

38 *Be sure at Will's the following day,*

Lie Snug, and hear what criticks say.

And if you find the general vogue

Pronounces you a stupid Rogue;

Damns all your Thoughts as low and little,

Sit still, and swallow down your Spittle...

For Poems read without a name

We justly praise, or justly blame:

And Criticks have no partial Views,

Except they know whom they abuse in J.Swift, The Poems of Jonathan Swift, ed. Harold Williams, Oxford, 1958, II, p.644.

*écoutaient ces oracles, et s'en retournaient chez eux pleins de dédain pour leur droit ou leur philosophie, la tête pleine de ces sottises qu'ils appelaient politesse, critique et belles lettres*³⁹.

En 1682, Shadwell reprend la critique de son ami dans un poème intitulé: "A day's Ramble in Covent Garden" où il fait part de son agacement devant les poses des Beaux-Esprits dans les cafés. Pour un dramaturge professionnel tel que lui, cette bonne société de gentilshommes littéraires amateurs se permettant de juger le travail des autres est particulièrement insupportable:

*Je me rendis chez Will, où les Beaux et les Wits
Se tiennent assis plongés dans une contemplation mutuelle;
Mais qui étaient les Wits et qui étaient les Beaux,
ça, seul celui qui a le diable en lui peut le déterminer*⁴⁰.

Quelles que soient les critiques du monde des auteurs vis-à-vis de la "dictature" de Dryden et de ses amis de la Cour, le public cultivé de la ville prend en considération ce qui se dit à Covent Garden. John Aubrey, par exemple, se demande "ce que les Académiques ont à dire dans les café, de la vie de Mr Hobbes"⁴¹.

Espaces de mélanges des genres autant que des publics, les cafés assument également un rôle de diffusion de l'éducation scientifique en dehors des universités et les pamphlétaires ont à cet égard une haute opinion de leur fonction moralisatrice:

*Jamais, je pense, il n'y eut
Une université aussi grande
Dans laquelle on put être étudiant*

³⁹ *The worst conversation I ever remember to have heard in my life was that at Will's coffee-house, where the wits (as they were called) wher formerly to assemble; that is to say, five or six men who had writ plays, or at least prologues, or had share in a miscellany, came thither, and entertained one another with their trifling composures in so important an air, as if they had been the noblest efforts of human nature, or that the fate of kingdoms depended on them; and they were usually attended with an humble audience of young students from the inns of court, or the universities, who, at due distance, listened to those oracles, and returned home with great contempt for their law and philosophy, their heads filled with trash, under the name of politeness, criticism and belles lettres.* in J.Swift, Hints to an Essay on Conversation, 1690.

⁴⁰ *To Will's I went, where Beaus and Wits
In mutual contemplation sit;
But which were wits and which were Beaus
The Devil sure's in him who knows.*

in John Dennis, Poems in Burlesque, 1692, p.12.

⁴¹ Bodl. MS Wood, F.39, fol.351v (1680-1). Aubrey fait allusion ici à l'autobiographie latine de Hobbes.

*Sans dépenser un sou*⁴².

On y aborde il est vrai les sujets scientifiques les plus variés: les expériences de Sir William Petty en matière de construction navale, l'astronomie et les comètes, la chimie, ou encore la médecine. On y réalise parfois des dissections, on y fait des expériences de physique. on y débat de problèmes d'arithmétique, etc.⁴³. Les cafés attirent en réalité non seulement les étudiants mais aussi tous les gentilshommes qui veulent satisfaire leur curiosité et s'adonner aux plaisirs de la mode naissante pour les sciences. Les établissements où se déguste la nouvelle boisson exotique, pour l'agrément de ces derniers, contiennent parfois de petits musées. Ainsi, en 1664, un de ces cafés appâte les clients par cette publicité: "A Catalogue of Natural Rarities, collected with great industry, to be seen at the place called the Music House at the Mitre, near the west end of St Paul's Church". En 1678, Robert Hooke enregistre cette entrée dans son Journal: "à la Nouvelle Maison de Café avec F.Morgan, ou je vis une collection de Raretés". Plus tard, en 1686, la London Gazette fait savoir que l'on peut admirer un véritable Rhinocéros à la Belle Sauvage. Les *Virtuosi* sont semble-t-il plus ou moins associés à cette mode. Richard Leigh, dans un pamphlet rédigé contre Dryden et ses amis, s'en fait l'écho par le récit de l'épisode suivant:

*Nous nous rendîmes à cet endroit où les [Athenian Virtuosi ont coutume de se rencontrer], un peu trop tôt semble-t-il, car les Athenian Virtuosi, comme ils ont l'habitude de se dénommer eux-mêmes, n'étaient pas encore là, et le portier nous dit qu'il n'osait pas nous faire rentrer tant que les Virtuosi n'étaient pas présents, car la salle risquait d'être surpeuplée et certaines curiosités risqueraient d'être mal rangées si on les accrochait aux murs*⁴⁴.

L'histoire des premiers musées publics en Angleterre passe, de fait, par l'histoire des cafés,

42 *So great a universitie
I think there ne'er was any
In which you may a scholar be
For spending a penny.*

in News from the coffee-house, 1677.

43 Cf S.Pepys, Diary, Latham and Matthews, IV, 31 juill. 1663, p.256, 11 nov.1663, p.378, 30 déc.1663, p.437, V, 22 janv.1664 pp.24-25, 14 avril 1664 p.123, 5 oct.1664, p.290 et 15 déc.1664, p.346. Voir aussi R.Hooke, Diary, ibid., pp. 32, 97, 130, 233, 257, et 314.

44 *We came to the place [where athenian virtuosi were to meet], and somewhat too soon, for the Athenian Virtuosi, to give them their beloved title, were not yet come, and the doorkeeper said he durst not let any in, before the Virtuosi came, lest the room should be crowded, and several curiosities by handling be misplace'd* in R.Leigh, A Description of the Academy of the Athenian Virtuosi; with a Discourse Held There in Vindication of Mr Dryden's Conquest of Granada..., (L., 1673), p.7.

puisque ces derniers précèdent de quelques années et préfigurent en quelque sorte le musée de Hans Sloane ou ce fameux "Dépôt de la Société Royale" qui tarde à voir le jour. Il est évident sur ce point que les cafés non seulement accompagnent l'activité de la Société Royale, mais encore suppléent à ses déficiences. Les lignes du journal de Hooke renforcent encore cette idée lorsque ce dernier raconte la formation au café "Chez Joe" d'un club de scientifiques dissidents de la Société, formé entre autres célébrités de Abraham Hill, de Christopher Wren, du Dr William Holder, de John Aubrey et de Robert Hooke lui même, qui tiennent à se réunir en dehors du lieu public que constitue leur académie⁴⁵. Dans ce cas précis, le café constitue en effet un précieux espace privé où l'on peut discuter de recherches ou de découvertes sans courir le risque que ces dernières ne soient copiées et récupérées par un membre de l'assistance. Le lieu informel de sociabilité complète de façon très commode le lieu institutionnellement constitué, lorsque les règles de ce dernier deviennent trop pesantes. Cela ne signifie pas cependant que les cafés n'aient pas leurs propres règles de comportement. Un texte daté de 1674 le prouve:

Les Règles et les Ordres de la Maison de Café.

...
 Tout d'abord, membres de la gentry, négociants,
 Tous sont ici les bien venus,
 Et peuvent sans affront s'asseoir là aux mêmes tables:
 Qu'aucun, en ce lieu, ne fasse cas des préséances,
 Ni ne cherche à se débarrasser de certains
 Sous prétexte que des personnes plus distinguées arrivent,
 Qu'aucun ne fasse lever certains
 pour assigner leur salle aux autres;
 Limiter les dépenses des clients nous semble injuste,
 Mais que celui qui jure, en revanche,
 Soit contraint de payer douze pences:
 Celui qui entamera ici une querelle,
 Devra donner à chacun quelque chose
 afin de se faire pardonner son péché;
 Et ainsi ce dernier devra également
 Pousser le compliment jusqu'à boire le café
 A la santé de l'ami avec lequel il s'est querellé;
 Que le bruit ou les vaines disputes soient interdits,
 Que les amoureux malheureux ne soient pas laissés
 A se morfondre dans un coin,
 Que l'atmosphère, au contraire, soit animée,
 Et que l'on parle, mais pas trop.
 Que personne n'ose toucher aux choses sacrées,

45 Sur la fondation de ce "New Natural Philosophy Club", voir R.Hooke, *Diary*, *ibid.*, pp.199-200) puis pour les discussions qui y ont lieu, voir au 1er janvier 1675/6 les pages 205 à 207 de ce même journal.

*Ni aux écritures profanes, ni aux affaires d'état
 Facilement falsifiées, d'une langue irrévérencieuse.
 Que les divertissements soient innocents,
 Et que chacun prenne garde à ce que ses plaisanteries
 Soient toujours mûrement réfléchies;
 Afin de garder le calme dans cette maison,
 Et de la préserver du blâme,
 Nous en bannissons les cartes, les dés et les jeux:
 Nous ne pouvons pas non plus permettre
 Des paris sur plus de cinq shillings
 Car ces derniers, souvent,
 N'apportent que des ennuis;
 Que tout ce qui est perdu ou gagé soit dépensé
 En cette bonne liqueur que sert la maison,
 Et que les clients s'en remettent à leur jugement
 Pour observer les habitudes de saison
 Enfin, qu'on laisse en paix celui qui désire payer.
 Et ainsi, vous serez le bienvenu toute l'année⁴⁶.*

Cette constitution reprend en partie les règles de l'Appollo Club de Ben Jonson mais sa fonction est en réalité légèrement différente. Il ne s'agit plus en effet du programme d'une coterie mais bien d'un texte écrit par le propriétaire du café lui même (Cf. les remarques sur le fait qu'il faut offrir le café etc.). Les points sur lesquels les deux textes - celui de Ben Jonson

⁴⁶ *The Rules and Orders of the Coffee-House (1674).*

...
*First, Gentry, Tradesmen, all are welcome hither,
 And may without affront sit down together:
 Pre-eminence of place, none here should mind,
 Not need any, if finers persons come,
 Rise up for to assigne to them his Room;
 To limit mens expense, we think not fair,
 But let him forfeit twelve-pence that shall swear:
 He that shall any quarrel here begin,
 Shall give each man a diths t'atone the sin;
 And so shall he, whose complements extend
 So far to drink in coffee to his friend;
 Let noise or loud disputes be quite forborn,
 No maudlin lovers here in corners mourn,
 But all be brisk, and talk, but none too much
 On sacred things, let not presume to touch,
 Nor profane scripture or sawcily wrong
 Affairs of state with an irreverent tongue:
 Let mirth be innocent, and each man see,
 That all his jests without reflection be;
 To keep the house more quiet, and from blame,
 We banish hence cards, dice and every game:
 Nor can allow of wagers, that exceed
 Five shillings, which oft times much trouble breed;
 Let all that's lost, or forfeiced be spent
 In such good liquor as the house doth verse,
 And customers endeavour to their powers,
 For to observe still seasonable howers.
 Lastly, let each man that calls for pay,
 And so you're welcome to come every day.*

et celui du tenancier de la Restauration- différent, sont intéressants. Tout d'abord, il y a le point de l'égalité supposée des clients de l'établissement, malgré le caractère disparate du public. Les cafés nés sous Cromwell portent haut l'idéal démocratique. Le respect mutuel et la considération de l'autre deviennent des pré-requis dans une époque qui veut oublier la guerre civile. Après quelques années, ultérieurement à ce document, les clients des cafés londoniens préfèrent en fin de compte se retrouver entre gens du même monde et les cafés se spécialisent dans une clientèle bien précise, contrôlée à l'entrée. Par ailleurs, le jeu, est banni par les censeurs mais c'est une règle qu'affectionnent des établissements qui ont vu le jour sous l'ère puritaine. Le dernier point, qui est fort significatif de l'évolution en cours, est que l'on commence à interdire ici au public de discuter des affaires d'Etat. Cette décision est sans doute consécutive des décrets royaux désignant les cafés comme des lieux de sédition⁴⁷. Il est clair que le propriétaire du café dont il est ici question ne tient pas à voir fermer son établissement. *A contrario*, il est clair aussi que la liberté des conversations semble être d'ordinaire une des caractéristiques majeures de l'atmosphère des cafés. Les sujets de discussion sont extrêmement variés. Roger L'Estrange, dans ses *Coffee-Houses Jest* rassemble des anecdotes entendues ça et là à Londres⁴⁸ et fait l'éloge des cafés pour cette raison précise.

The Coffee-houses Vindicated (1675):

...Où de jeunes gentilshommes, ou des petits commerçants, peuvent-ils plus innocemment et avantageusement passer une heure le soir que dans un café? Lire dans le coeur des hommes est plus utile, cela est reconnu que lire des livres; mais où généralement peut-il y avoir une meilleure bibliothèque pour ce type d'étude que là, parmi une telle variété d'humeurs s'exprimant toutes sur les sujets les plus divers en fonction de leurs aptitudes respectives?⁴⁹

Les textes qui subsistent décrivant l'atmosphère des cafés, contribuent cependant à indiquer que les sujets les plus courants de discussion sont avant tout la mode de la ville et les faiblesses du gouvernement. La question qui découle de cette observation est de savoir si les

47 voir annexe.

48 L'imitation, sous forme de ballade, de la conversation de café finit par devenir d'ailleurs un genre littéraire.

49 *...where can young gentlemen, or shop-keepers, more innocently and advantageously spend an hour or two in the evening, than at a coffee-house?...To read men is acknowledged more useful than books; but where is there a better library for that study, generally than here; among such a variety of humours, all expressing themselves on divers subjects according to their respective abilities?*

coffee-houses sont aussi dangereux que le gouvernement les perçoit. Un pamphlet *tory* résume en quelques lignes les peurs traditionnelles qu'engendrent les cafés dans les cercles gouvernementaux:

*En ce qui concerne le café, le thé et le chocolat, je ne vois pas quel bien ces boissons peuvent apporter si ce n'est que les endroits où on les vend sont de commodes lieux de rendez-vous pour des gens qui viennent s'asseoir là la moitié du jour et aiment à y discuter, avec quiconque passe la porte, des affaires de l'Etat, commentant les nouvelles et élaborant des mensonges, mettant en doute les jugements et la discrétion de leurs gouvernants, censurant tous les actes de ces derniers, et insinuant dans l'oreille des visiteurs un préjugé envers leurs dirigeants; ils portent aux nues et magnifient leurs propres rôle, connaissance et sagesse et en dénie le bénéfice à leurs maîtres; tous ces excès, si ils devaient être soufferts plus longtemps, pourraient s'avérer pernicieux et destructeurs*⁵⁰.

En fin d'analyse, plusieurs éléments de réponse tendent à prouver que le danger est réel. En premier lieu, les cafés naissent à un moment de forte discussion politique et gardent longtemps l'empreinte de leur maturation dans un contexte politico-social agité. D'autre part, l'égalité virtuelle entre gens de culture que présupposent les salles de cafés où se retrouvent aux mêmes tables les aristocrates et le public bourgeois de la ville, les marchands et les boutiquiers, a un potentiel séditionnel indéniable⁵¹. La transformation progressive de la critique littéraire en critique politique par le biais de la lecture de journaux et de la discussion, enfin, crée authentiquement les conditions d'une remise en question de la société et du pouvoir. Tous les témoins s'accordent sur l'extrême liberté de parole qui règne à la fin du XVIIe siècle dans les cafés:

*Et ainsi m'apparaît-il, Messieurs,
Que s'il semble raisonnable que la liberté
De discours et de paroles soit autorisée
Là où des hommes de différents jugements se regroupent,
C'est bien dans les cafés que cela peut avoir lieu
Car où les hommes peuvent-ils discuter plus librement que là*⁵²?

⁵⁰ *As for coffee, tea and chocolate, I know no good they do: only the places where they are sold are convenient for persons to meet in, sit half the day, and discourse with all companies that come in of State matters, talking of news and broaching lies, arrainging the judgments and discretion of their governors, censuring all their actions, and insinuating into the ears of the people a prjudice against them; extolling and magnifying their own parts, knowledge and wisdom, and denying that of their rulers; which, if suffered too long, may prove pernicious and destructive...* texte tiré du pamphlet The Grand Concern of England explained cité par A.Ellis (op.cit.), in Penny Universities, pp.91-92.

⁵¹ Voir sur ce point les remarques de J.Habermas dans L'Espace Public, Payot, 19, pp.43-4.

⁵² *And thus begins, Sirs unto me
If reason seems that liberty
Of speech and words should be allow'd
Where men of differing judgements croud,*

L'auteur du pamphlet Whig anonyme, News from the Coffee House, s'enthousiasme également:

*Là, les hommes parlent de tout,
Avec leurs poumons larges et libéraux,
Tout comme les femmes dans un commérage,
Avec une ardeur redoublée de la langue;
Ils vous délivreront une ballade sur le champ
Dès que vous apparaîtrez,
Ainsi que des histoires
Sur lesquelles vous vous interrogerez,
Et dont ils jureront qu'elles sont vraies⁵³.*

L'Etat voit évidemment d'un mauvais oeil une telle licence de parole. Il condamne fréquemment, par des textes publics, l'agitation politique dont il rend les cafés responsables:

"Les gens se sont eux-mêmes octroyé, non seulement dans les cafés, mais également dans d'autres lieux et lors de réunions, tant publiques que privées, la liberté de critiquer et de reprendre les actions de l'Etat, en jugeant à mal de ce qu'ils ne sauraient comprendre et en s'efforçant de créer et d'alimenter une jalousie et un mécontentement général dans les esprits des bons sujets de Sa Majesté.⁵⁴"

Le 20 Décembre 1675, Charles II lance une Proclamation pour la suppression des coffee-houses⁵⁵ dont le préambule est le suivant:

Puisqu'il apparaît clairement, que la multitude des cafés ouverts ces dernières années dans le Royaume...où se sont retrouvé un grand nombre de personnes paresseuses et oisives, a produit des effets maléfiques et dangereux; que de plus, de nombreux commerçants et d'autres encore, y dépensent beaucoup de leur temps, temps qui pourrait en d'autres occasions, être mieux employé à leurs vocations légitimes; qu'ils rencontrent également dans ces lieux des individus qui inventent et diffusent à l'étranger des rapports faux, pleins de malice et scandaleux, diffamant le Gouvernement de Sa Majesté, et contribuent à perturber la paix et le calme de ce royaume; Sa Majesté a estimé convenable et nécessaire que les dits cafés soient (pour le futur) mis à bas et supprimés⁵⁶.

*And that's a Coffee-house, for where
Should men discourse so free as there?
53 News from the Coffee-House (Ibid.):
Here Men do talk of every Thing,
With large and liberal Lungs,
Like Women at a gossiping,
With double tyre of tongues;
They'l give a Broad-side presently,
Soon as you are in view,
With stories that, you'l wonder at,
Which they will swear are true.*

54 Texte cité par C.S.Emden, The People and the Constitution, Oxford, 1956, p.33.

55 *State Papers, Domestic, Carolus II*, Proclamations, 3, 343.

56 *Whereas it is most apparent, that the multitude of Coffee-Houses of late years set up and kept within this Kingdom...and the great resort of idle and disaffected persons to them, have produced very evil and dangerous effects; as well for that many tradesmen and others, do therein mispend much of their time, which might and*

Les propriétaires des établissements en question se mobilisent aussitôt pour ne pas perdre les sommes énormes déjà investies dans cette très profitable affaire. Une pétition est donc présentée au Roi dès le 8 janvier 76. Devant la levée de boucliers de la puissante bourgeoisie urbaine, l'Etat cède dans les dix jours qui suivent. A partir de 1676 cependant, l'Etat, et son bras armé le Secrétaire d'Etat, maintiennent une surveillance constante sur les cafés⁵⁷ pour lesquels il devient très dangereux de porter atteinte aux monopoles de nouvelles que détient de droit le susdit Secrétaire. Les arrestations de pamphlétaires se multiplient. A la fin des années 70, les cafés perdent leur attrait de centres d'information et de débat car le contrôle qu'ils subissent est trop sévère. D'autres lieux les remplacent, que leur statut privé protège des autorités: ce sont les clubs politiques proprement dits.

4. Les clubs politiques à la Restauration.

Après la Restauration, le Roi et le Parlement Cavalier ont décrété, par le code Clarendon, l'interdiction des réunions des puritains les plus extrêmes. Ils sont tout particulièrement hostiles à celles des Quakers et des Baptistes. Le but du gouvernement est de renforcer l'Eglise anglicane afin d'appuyer sur elle la monarchie. Une opposition commence alors à se former contre le nouveau monarque, qui polarise ses attaques sur la question de la liberté de conscience et sur un anti-catholicisme fervent (car l'on craint que la Cour n'aie des sympathies papistes)⁵⁸. Au Parlement, Clarendon, le Lord-Chancelier de Charles II, essaye d'organiser un parti de la Cour fidèle à son maître. Une première opposition se dresse contre lui, dirigée par ses ennemis à la Cour (Arlington, Sir William Coventry et Buckingham), et après le désastre militaire de Medway, infligé par les Hollandais en 1667, le Roi renvoie son ministre. Danby, le successeur de ce dernier, s'attache à poursuivre l'organisation d'un parti de la Cour

probably would otherwise be employed in and about their lawfull Callings and meetings of such persons therein, divers false, malicious and scandalous reports are devised and spread abroad, to the Defamation of His Majesty's Government, and to the disturbance of the peace and quiet of this realm; His Majesty has thought it fit and necessary that the said coffee-houses be (for the future) put down and suppressed.

57 Voir annexe.

58 Voir à ce sujet R.Davis, "The Presbyterian opposition and the emergence of party in the House of Lords in the reign of Charles II", in C.Jones, ed., Party and Management in Parliament, 1660-1784, Leicester University Press, Leicester, 1984, pp.1-23 ainsi que C.Jones, ed., Britain in the first age of party, 1680-1750, The Hambledon Press, London, 1987, 292p.

après la chute de son prédécesseur. Le premier parti "tory" n'est en réalité qu'un amalgame d'individus liés plus ou moins personnellement au ministre⁵⁹. Dans le corps social, une méfiance vis-à-vis de l'Etat commence à mûrir en conjonction avec l'attitude oppressive de l'administration et avec les attitudes prises par la Cabale, un groupe de Cavaliers soutenant le gouvernement au Parlement, dans les années 1670-73. Dans le même temps, la peur qu'un complot catholique n'ait lieu à la Cour alimente la formation d'un Parti de la Province aussi bien à la Chambre des Communes qu'à la Chambre des Lords. Ce parti a un leader en la personne de Shaftesbury. La politique reste cependant une simple affaire de factions et jusqu'en 1678, les Communes se réunissent toujours dans une atmosphère de consensus avec la couronne⁶⁰. En 1679, tout change avec les rumeurs du "Complot Papiste" qui conduisent à la proposition d'exclure le Duc d'York, catholique, de la succession au trône (*Exclusion Bill*). Désormais, le Parlement est en conflit ouvert avec le monarque et en son sein se définissent des conduites politiques qui suivent les règles des partis. Dans l'opinion publique, le parti Whig connaît un succès certain, à la fois à Londres et dans les provinces⁶¹.

L'existence de clubs politiques qui prolifèrent dans la capitale pendant la Restauration, est à mettre en rapport à la fois avec l'élargissement de l'espace public et avec cette polarisation de la vie politique que connaît la fin du XVIIe siècle. Les clubs fonctionnent en effet à la fois comme relais des débats du Parlement auprès de l'opinion publique et comme instruments permettant de mobiliser cette opinion par la propagande afin de faire pression sur le Parlement. Ils sont bien différents à cet égard de ce qu'était le club de la Sirène sous Jacques Ier car on ne se contente pas d'y discuter les points de vue de diverses factions de la Cour, on y élabore véritablement les moyens d'une vie politique nouvelle. Ces cercles politiques accueillent de fait non seulement des membres du Parlement et des notables de la ville, mais encore des intellectuels propagandistes donnant aux débats leur poids d'arguments plus ou moins rationnels.

59 Cf. R. Davis, "The Presbyterian opposition and the emergence of party in the House of Lords in the reign of Charles II", in *Party and Management in Parliament, 1660-1784*, Leicester University Press, 1984, pp.1-23.

60 Cf. W.A. Speck, *Reluctant Revolutionaries. Englishmen and the Revolution of 1688*, O.U.P., London, 1988. Voir spécialement les pages 34 à 36 du chapitre intitulé "The Origins of the Revolution".

61 Sur la formation du parti Whig, voir J.R. Jones, *The First Whigs*, Cambridge University Press, Cambridge, 1961.

Le grand ancêtre des clubs politiques de la Restauration est assurément celui que le Major Wildman, également membre du Rota, tint de 1658 à 1661 à la Nonsuch Tavern dans Bow Street, près de Covent Garden⁶². Les *State Papers* en ont gardé la trace:

*Sept.9 1661. Déclaration de Jos.Bilcliff, selon laquelle le Major Wilman installa Wm Parker dans Bow Street afin que ce dernier tienne un restaurant, et selon laquelle le Grand Club du Commonwealth fut fondé précisément en ce lieu où 80 personnes, dont Harry Martin, Hasslerigg, et d'autres se réunissaient constamment. Le Colonel Bishop logeait là lorsque Lord Mordaunt et le Dr Hewitt furent jugés*⁶³.

à une date ultérieure, la source est encore plus riche d'informations:

*Déc.31 1661.Déclaration selon laquelle Wm. Parker, tenancier de la Nonsuch, qui était auparavant le lieu de rendez-vous du Commonwealth Club dans Bow Street, Covent Garden, était l'homme de Wildman, et son épouse sa domestique. La maison était meublée par lui pour les réunions, à l'époque de Cromwell. Le Colonel Bishop y voyait souvent Wildman et lui révélait les desseins du parti du Roi, ainsi furent trahis Lord Mordaunt, le Major Smith et d'autres et le Dr Hewitt perdit la vie; le Major Smith déclara sur son lit de mort qu'il ne confia à aucune autre personne que Bishop les mots qui conduisirent à sa perte. La plupart des secrétaires de la poste avaient pris l'habitude de se retrouver là et d'y dîner une fois par semaine, et ceux qui travaillent là maintenant, se doutant du complot, y avaient aussi leurs réunions*⁶⁴.

C'est bien d'un club républicain qui entreprend des menées séditeuses contre le parti du Roi qu'il est ici question. La découverte du complot conduit à la dissolution du club lors de l'emprisonnement de son fondateur à la Tour de Londres en 1661: ce dernier est accusé alors d'avoir fomenté, à l'intérieur de son groupe, l'organisation d'un comité destiné à élire une opposition à l'intérieur du Parlement Cavalier⁶⁵. Wildman, finalement relâché, devient par la suite un fidèle de Buckingham.

Les clubs *whigs* de la Restauration reflètent, dans la période ultérieure, les différentes obédiences existant à l'intérieur du parti d'opposition qu'ils animent. La Salutation Tavern dans Lombard Street abrite ainsi les partisans de Buckingham alors que la Nag's Head est

62 Calendar of State Papers Domestic (C.S.P.D.), 1661-2, pp.85, 196-7, et 1663-4 p.303.

63 *Sept.9 1661. Statement by Jos.Bilcliff, that Wm.Parker was set up by Major Wildman to keep a victualling house in Bow Street, and there was the great Commonwealth club set up, where 80 persons, including Harry Martin, Hasslerigg, and others, constantly met, and Col.Bishop lodged there when Lord Mordaunt and Dr Hewitt were on their trials.*
in C.S.P.D., 1661-2, p.86.

64 *Déc.31 1661. Statement that Wm.Parker, who keeps the Nonsuch, formerly Commonwealth club in Bow Street, Covent Garden, was Wildman's man, the wife his servant, and the house furnished by him for meetings, in Cromwell's time. That Colonel Bishop often met Wildman there and revealed the design of the King's party, wherein Lord Mordaunt, Major Smith and others, were betrayed, and Dr Hewitt lost his life; Major Smith declared on his death bed that he never spoke the words by which he was betrayed to any but Bishop. Most of the Post Office clerks used to meet and dine weekly at this house, and those now in hold, on suspicion of the plot, had meetings there...*

65 Cf D.Allen, "Political clubs in Restoration London", The Historical Journal, 19,3 (1976), p.572.

plutôt le lieu de réunion des partisans de Shaftesbury et Monmouth. Le club du Swan, dans Fish Street, ne réunit de son côté que les Whigs de la chambre des Lords⁶⁶. Le Club du Ruban Vert est moins élitiste. Il a pour lieu habituel la King's tavern dans Fleet Street et rassemble aussi bien des aristocrates comme Shaftesbury que des membres de la gentry comme Sir William Russel, des journalistes comme Henry Care.

Les "clubs loyaux" sont les clubs qui se mettent en place dans les années 1679-80 pour répondre au succès des clubs de l'opposition Whig. Cette dernière vient de déposer l'*exclusion bill* interdisant au frère du monarque l'accès au trône par voie de succession. Un manuscrit conservé au British Museum donne acte de la profession de foi de certains tories qui, se réunissant à Fuller's Rent en 1679, promettent de "faire le bien autant pour le Prince que pour le pays et pour eux-mêmes, en instituant une société Royale ou un club". Leur constitution prévoit qu'ils se retrouvent:

*...tous les soirs, afin de développer la loyauté et de restaurer l'humour anglais et la bonne nature dans son état initial en prenant des mesures concernant leurs discours susceptibles de démontrer leur sens du bonheur du pays en appréciant le meilleur des gouvernements et la meilleure des Eglises jamais créés dans le monde sous le meilleur des princes*⁶⁷.

Assurément plus nombreux qu'il n'y paraît de prime abord, car les sources de police ont plutôt tendance à mettre l'accent sur les groupes qui remettent en cause l'ordre politique, les sociétés "loyales" regroupent les "tories" fidèles au Roi Charles II dans la tourmente où ce dernier se trouve, accusé d'être favorable aux papistes ainsi qu'à une alliance française. La raison d'être des clubs tories est de lutter contre leurs pairs de l'autre camp. La haine des "tories" pour les Whigs et le mépris mêlé de peur que leur inspirent les factions organisées par ces derniers est transparaît bien dans l'*Absalom and Architophel* de Dryden, lorsque cet auteur s'en prend au Club du Ruban Vert en le décrivant comme étant composé de:

ces personnes moroses, pensives et ayant tendance à, alors que les gens fréquentent en général leur club pour jouir d'une joyeuse compagnie, peuvent laisser passer la sédition, le sens, le non-sens, n'importe quoi pourvu qu'ils puissent lever verre; et qui croient au fond de

⁶⁶ C.S.P.D. 1679-1680, p.296.

⁶⁷ "do right both to our Prince and country and ourselves, by instituting a Royal society or club." B.L.Add Mss. 28051 f.189, et plus loin: *every evening, in order to the increase of loyalty and restoring the English humour and good nature to itself and taking such measures in our discourse as might show our sense of the Kingdom's happyness in enjoying the best constituted Government or Church and State in the world under the best of princes.* B.L. Add. Mss. 28053 f.390.

*leur coeur honnête et stupide que le repos porte conseil pour cette seule raison qu'ils peuvent ainsi ressasser leurs discours*⁶⁸.

Deux clubs tories ont pour lieu de rendez-vous des tavernes, Fuller's Rents et Warder's tavern, et deux autres des cafés, le café de Gray Inn et le café Jonathan. Fuller's Rents correspond au club des amis de Danby, le ministre cavalier et anglican du Roi mis en prison à la Tour de Londres à cause d'un revers politique. Le Warder Club correspond de son côté à un groupe qui réunit des membres de la Cour comme le Duc d'Ormonde, et des notables de la ville. Dans ces clubs, différents par nature des clubs qui se trouvent dans l'opposition, sont réitérés des serments de fidélité au souverain, sont portés des toasts en l'honneur du Roi et de ses ministres et sont chantés des canons tel celui mis par la suite en musique par Purcell dénommé dans les catalogues musicaux: *Un canon écrit à l'époque du Parlement de 1676*. Le texte de cette oeuvre mineure fait allusion aux événements politiques de la période et enjoint la population à éviter la sédition:

*Maintenant que le Grand Conseil d'Angleterre est assemblé afin de faire des lois pour tous les hommes libres du pays; il est dangereux de jacasser sur les affaires d'Etat, occupons nous de notre vin, et de nos femmes. Buons aux meilleures pensées du Sénat, pour le bien du Roi et de la Nation: puissent-ils creuser sur le champ aussi profond que les jésuites l'ont fait pour établir les fondations de leur complot. Que la vérole soit sur les Zélotes et les fous et tous ceux qui haïssent les protestants; mieux vaut encore retourner sa veste, et vivre comme un homme, que d'être pendu et de vivre comme un traître*⁶⁹.

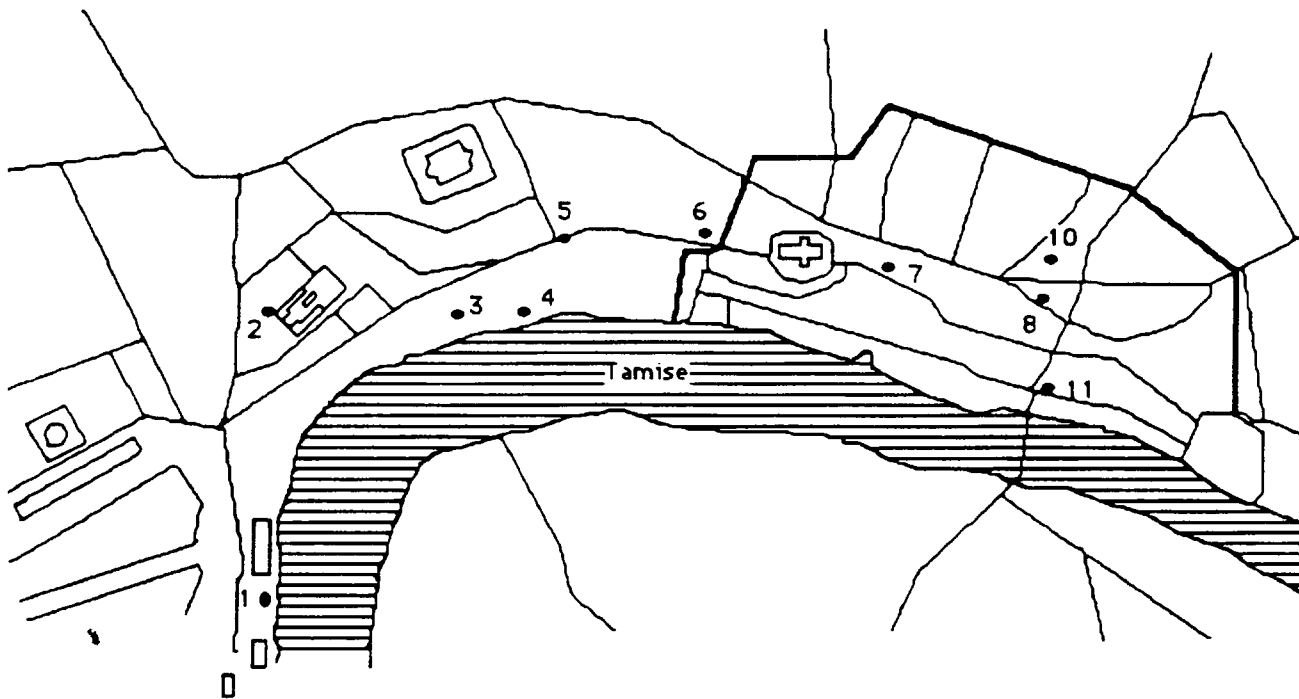
Les tavernes et les cafés tories sont également les lieux de l'élaboration d'une pensée "loyale" et de la fabrication des arguments capables de mettre en échec les arguments whigs.

Au total, les clubs des deux camps dessinent une géographie de Londres qui ne manque pas de logique. Ils désignent les lieux à la mode comme Covent Garden (où se trouvent à la fois le club de Dryden qui se réunit chez Will et le club Républicain de Wildman). Ils occupent également la zone intermédiaire entre la Cour et la ville qu'est la zone des *Inns of Court* (c'est le cas du Club du Ruban Vert -Whig- qui se réunit à la King's Head

68 *These gloomy, thoughtfull. and of mischief bent, while those for mere good fellowship frequent th'appointed club, can let sedition pass, sense, nonsense, anything t'employ the glass; and who believe, in their dull honest hearts, the rest talk treason but to shew their parts.* in *Absalom and Architophe*, II, pp.526-531.

69 *Now England's great council's assembled to make laws for all Englishborn freemen; since'tis dang'rous to prate of matters of State, let's handle our wine, and our women. Let's drink to the Senate's best thoughts, for the good of the King and the Nation: May they dig on the spot as deep for the plot as the Jesuits have laid the foundation. A pox of all Zealots and fools and each silly Protestant hater; better turn cat in pan, and live like a man. than be hang'd and dye like a traytor.* "A catch Made in the time of Parliament", 1676, by Henry Purcell, in P.Hillier, ed., *The Catch Book*, Oxford Song Books, O.U.P., Oxford, 1987.

L'emplacement des clubs politiques londoniens de l'Interrègne à la Restauration.



- | | | |
|--|--|-----------------------|
| <p>Clubs</p> <p>Whigs.</p> | <p>1 Rota Club au café de chez Miles, Westminster Stairs.</p> <p>2 Wildman's club, Nonsuch Tavern, Covent Garden</p> <p>3 White Horse Tavern, Strand.</p> <p>4 Fuller's Rents, Inner Temple Precincts. ←</p> <p>5 Green Ribbon's Club, King's Head, Fleet Street.</p> <p>6 Warder, Ludgate ←</p> <p>7 Nag's Head, Cheapside.</p> <p>8 Salutation, Lombard Street.</p> <p>9 Green Dragon, Snow Hill</p> <p>10 Angel and Crowne, Threadneedle Street.</p> <p>11 Swan, Fishstreet</p> | <p>Clubs T</p> |
|--|--|-----------------------|

Tavern, à la jonction de Fleet Street et de Chancery Lane, mais c'est aussi le cas du club tory de Fuller's Rents, qui jouit de la protection des enceintes d'Inner Temple). Les écoles de droit ne sont-elles pas, d'ailleurs, les pépinières de nouveaux talents politiques? Les clubs s'implantent enfin à l'est de la ville, le plus loin possible de Westminster et de sa juridiction car la plupart des groupes politiques de la restauration étant Whigs, ils doivent échapper au contrôle de la Cour et utiliser au mieux le soutien d'une population citadine qui leur est majoritairement favorable. La conjoncture de l'Interrègne, où l'on pouvait discuter près du Parlement, au Rota Club par exemple, ce qui allait être finalement débattu à l'intérieur des murs de ce dernier, s'est complètement transformée.

L'étude de la composition des clubs politiques est rendue difficile par l'indisponibilité ou l'inexistence de listes de membres ayant survécu. Seule subsiste en effet la liste des cent-soixante deux membres du Club du Ruban Vert recopiée par Pepys. En dehors de ce cas particulier, l'historien est généralement réduit à se contenter de reconstructions *a posteriori* et à des témoignages plus ou moins directs d'espions du gouvernement⁷⁰. Il semble que la taille des clubs ait à la vérité oscillé entre une cinquantaine de personnes et plusieurs centaines, voir plusieurs milliers⁷¹. En ce qui concerne la composition sociologique de ces associations, il faut être très prudent car les données manquent pour que l'on puisse se risquer à des généralisations. La liste du Club du Ruban Vert et les identifications, possibles par exemple dans le cas du club tory du Warder, laissent penser que la compagnie des tavernes et des cafés politiques est extrêmement mêlée. Dans les clubs tories, la Cour fréquente les élites urbaines. Roger North décrit ce phénomène après avoir dénoncé les clubs Whigs:

Dans l'autre camp, la Cour et ses amis ne sont pas restés sans rien faire, au contraire beaucoup vinrent et tinrent compagnie aux citadins amicaux, les encourageant et les

70 C.S.P.D., 1661-62, p.86 et C.S.P.D. juillet-septembre 1683, p.217.

71 Un espion estime en effet à 3000 les membres du club du Ruban Vert, cf. C.S.P.D. 1683 pp.217-8: July 29. *The King's Bench*.

James Harris to secretary Jenkins. [...] As I then importuned so I still credit that, if diligent search had then been made at the habitations of Shaftesbury, Waller, Lord Howard and several others the Association and declarations, their designs and the list of all the actors and abettors thereof with the names of the 3000 men who belonged to the club at the King's head, of the 300 at the Nag's Head in Cheapside, of the 200 at the Angel and Crown in Threadneedle Street and of the 50 at the Salvation in Lombard Street might have been as absolutely secured as it was most evidently unveiled by me and communicated by you to his Majesty, who with the Lord Keeper and yourself were fully satisfied of the truth of my information. Sur le point particulier de la taille des clubs, voir également D.Allen, "Political Clubs", tout particulièrement les pages 566 et 567.

approuvant.

Ailleurs, Sir John Reresby, un autre partisan du Roi et de Danby se présente comme membre d'un "club composé des personnes les plus importantes de la ville et de certains membres de la Cour, qui se réunissent pour se consulter au service du Roi"⁷². Dans les clubs Whigs, la mixité du public est plus grande encore que dans les clubs tories, on y rencontre à la fois des aristocrates comme Buckingham, des parlementaires, des membres de l'élite urbaine comme Sir Thomas Player, le chambellan de Londres, des philosophes comme John Locke et des employés des postes... La particularité des clubs whigs est semble-t-il leur très large ouverture sociale.

En ce qui concerne l'existence de règlements, c'est le Club du Ruban Vert qui demeure le plus documenté grâce à Samuel Pepys qui a eu accès à ses minutes et les a conservées dans sa bibliothèque aujourd'hui au Magdalene College de Cambridge. Ces dernières étaient tenues par un secrétaire et Pepys, selon une annotation marginale portée sur le document, en aurait obtenu une copie prêtée par le Roi⁷³. A partir de ces minutes peuvent être identifiées un certain nombre de pratiques et de règles qu'il est possible de résumer ici: En premier lieu, une souscription est levée pour la location de la salle et pour l'achat de pamphlets et de journaux, certains, bien entendu cherchent à échapper à cette charge en sortant de la salle au bon moment⁷⁴. En second lieu l'imitation des procédures du Parlement (les membres qui doivent parler sont appelés "à la barre", de même que ceux qui ont transgressé une loi du groupe) est parfaitement consciente. Elle n'est pas sans rappeler les pratiques des clubs des années 1630-1640. L'habitude de concéder la parole par rang d'âge est également traditionnelle. En troisième lieu, la nécessité d'éviter la visite d'espions transparaît à la fois dans les conditions du recrutement, qui veut dans un premier temps que les nouveaux candidats aient au moins deux parrains puis que ces parrains eux mêmes aient au moins trois ans d'ancienneté dans le club. En outre, aucun visiteur n'appartenant pas au club n'est autorisé à pénétrer dans la salle

⁷² *On the other side, the Court and their friends were not idle, but very many of them came and kept company with the friendly citizens, encouraging and countenancing them.*

Plus loin:..."club of aldermen of the city and some men of quality at Court, that met to consult for the king's service". Textes cités par D.Allen, in "Political clubs". Memoirs of Sir James Reresby, ed.A.Browning, Glasgow, 1936, p.244 et R.North, Examen, in Memoranda de Lord Guildford, B.M.Addl.32520, p.597.

⁷³ Pepysian Library, Miscellanies vii, 465-491.

⁷⁴ Cf. Miscellanies *ibid.*, pp.467,472.

des débats, quiconque rendant visite à un "clubber", doit voir ce dernier à la porte. Un certain Goodwin Wharton est chassé du club pour avoir enfreint cette règle. Le caractère draconien de ces exigences est aisément compréhensible si l'on considère le danger que représentent tous les espions et autres provocateurs travaillant au service des secrétaires d'Etat⁷⁵. Pour se prémunir contre eux, les clubs peuvent en effet s'autoriser des procédures d'exclusion car ils se réunissent dans des espaces privés. Soit le fondateur du club achète la taverne, et y place comme gérants des hommes à lui (c'est ce que font Wildman, Rochester et Buckingham), soit la société du club loue la taverne en levant des souscriptions (cas du club du Ruban Vert). Du côté tory, la lutte contre les espions ne s'impose pas, en revanche, il s'agit pour eux de distinguer leurs adhérents du vulgaire et des Whigs en "restaurant l'humour anglais et la bonne nature" ainsi que le beau langage. L'enseignement de Dryden et de ses amis est retenu par le public Cavalier. Les exclusions se font en fait sur la base du rang social et des acquis culturels.

Les clubs choisissent par ailleurs également parfois des signes de reconnaissance. La mode des rubans fournit à ce propos un support idéal. Roger North dans son Examen, commente les pratiques qu'il a eu l'occasion d'observer:

*Les gentilshommes de cette honorable société tenaient en permanence leurs sessions du soir à la taverne The King's Head en face du portail de Inner Temple. Mais en raison du signe d'un ruban vert, qu'ils avaient convenu de porter à leurs chapeaux les jours de batailles de rue, telles les côtes d'armes des vaillants chevaliers du temps jadis par lesquelles les guerriers de la société pouvaient être distingués de leurs ennemis et ne jamais être confondus avec eux, on les appelait également le Club du Ruban Vert*⁷⁶.

Le choix de la couleur verte, rappelle ici les Niveleurs qui en avaient fait leur emblème durant la guerre civile. Les Whigs expriment ainsi par un attribut vestimentaire leur parenté avec une tradition politique révolutionnaire. En 1681, les Whigs partisans de Monmouth troquent cependant le vert contre le bleu (couleur des presbytériens) alors que les Tories se mettent à porter à leur tour des rubans rouges (couleur de York)⁷⁷. Il est ici intéressant de se souvenir

75 Cf.J.R.Jones, "The Green Ribbon Club", The Durham University Journal, 1957, p.18.

76 *The gentlemen of that worthy society held their evening sessions continually at the King's Head Tavern over against the inner-Temple gate. But upon occasion of the signal of a green ribbon, agreed to be worn in their hats in the days of street engagements, like the coats of arms of valiant knights of old, whereby all the warriors of the society might be distinguished and not mistake friends for enemies, they were called also the Green Ribbon Club.*

77 Cf.D.Allen, Political Clubs, p.569.

que les Cavaliers de l'Interrègne portaient semble-t-il eux-mêmes déjà des rubans noir comme signe d'appartenance à une société secrète portant le deuil de la monarchie. Les partis semblent avoir eu le goût de s'imiter entre eux.

Les discussions et les activités des clubs peuvent être en partie reconstruites. On sait par exemple que les tavernes sont parfois des endroits où l'on chante (voir supra). Se sont par ailleurs des lieux où s'élabore dans chaque camp des lignes politiques. Le rôle des intellectuels (John Locke pour Shaftesbury et les Whigs, Thomas Pett pour Danby et les Tories, par exemple) dans cette tâche ne saurait être sous-estimé. On sait par exemple que les clubs permettent l'écriture de pamphlets comme ce Rary Show composé par le propagandiste Whig Stephen College qui enjoint aux parlementaires d'aller en armes au Parlement convoqué par le Roi à Oxford⁷⁸. La lecture de pamphlets et de journaux en commun est bien entendu l'activité première des clubs londoniens. L'habitude en a été prise pendant la guerre civile. Les procédures de contrôle décidées par le gouvernement en 1675 contre les cafés montrent bien que la couronne a peur de ces pratiques de plus en plus généralisées:

Les maîtres [des cafés] seront tenus responsables devant la loi des libelles imprimés ou manuscrits etc., des lettres etc. qui sont diffusées publiquement dans leurs établissements. [...] 1. On ordonne aux cafés d'empêcher que tous les libelles, papiers, feuilles à scandales etc. et livres non-autorisés ne soient lus. 2. seront interdits également tous les rapports scandaleux ou faux etc. 3. si cela s'avérait impossible, il faudrait passer l'information dans les deux jours aux juges de paix etc⁷⁹.

⁷⁸ Poems on Affairs of State, ed. E.F. Mengel (New Haven, 1965), ii, 425-31.

⁷⁹ C.S.P.D., 1676, January 7:

Expediants. [...]

Printed or written libels etc., letters etc. that are publicly spread or uttered in their house, the master to be answerable on bond.

Conditions: 1. [the coffee-houses are] ordered to prevent all libels, papers, scandalous etc. and unlicensed books etc. from being read. 2. all scandalous false reports etc. 3. if otherwise then to give information within two days to a justice of the peace etc.

[S.P. Dom., Car. II, 378 n°40]

C.S.P.D., 1677

p.627 February 5,

Thomas Garway to Edward Sing at Brook's Wharf.

Here is every night one in your name with the proceedings of the House and other papers, some of which have been delivered to my servants contrary to my will and without my knowledge. Two nights since I ordered one of my servants to acquaint your messenger that you should forbear sending any sort of news here in manuscript, lest what you designed for my satisfaction should through my servant's error bring me under his Majesty's displeasure. It is my advice to you as a friend not to correspond with any town coffee house whatever for fear or rebuke. Is not my case somewhat hard, since almost all the coffee houses about me have the confidence to take in all sorts of papers and especially those persons who by order of council ought to have been bound to the contrary, and I, that will not do the like, am made a sacrifice in the irreparable loss of my trade, which you know, is a coy mistress? If I am not mistaken, next to their confidence, the Lord Mayor's

Les gazettes londoniennes, le London Spy de Ned Ward par exemple, parviennent, grâce aux souscriptions des membres, sur les tables des cafés et des tavernes où ils peuvent servir à l'usage de tous et être commentés. Ces commentaires peuvent ensuite servir de base de discussions pour la préparation de lignes de conduites parlementaires, et l'éventuelle élaboration d'une discipline de parti. L'organisation de manifestations populaires comme les *Pope Burning processions* des 5 et 17 novembre 1679, destinées à mobiliser l'opinion publique sur le thème de l'anticatholicisme, est une activité majeure des clubs Whigs. En 1679 et en 1680 au Club du Ruban Vert, après la chute de la Cabale et le mariage du Duc d'York avec une princesse italienne catholique, la société décide ainsi qu'"un pape sera brûlé, conformément à la coutume"⁸⁰. La correspondance des frères Hatton porte également témoignage de ces pratiques:

Lundi prochain, jour de l'anniversaire de la Reine Elizabeth (17 novembre, N.D.T.), Sr Rob.Peyton et le pape doivent être brûlés ensemble en effigie devant la King's Head, près de Temple Bar, où se tenait le club de Sir Robert; mais ceux du club ont contribué à raison de 10ll pièce pour que ses effigies soient incendiées, ce qui reviendra à 100ll ⁸¹.

De tels cérémonies correspondent à des rites carnavalesques bien connus. Leur pouvoir de suggestion est grand car les propagandistes des clubs prennent grand soin d'obtenir un grand réalisme pour leurs mannequins (dans lesquels on enferme des chats pour obtenir de réels cris d'agonie!). Le prix des figures, les représentations que donne Sitwell⁸² des processions, auxquelles participent un grand nombre de figurants déguisés, tout suggère l'influence que peuvent avoir ces démonstrations sur les esprits des contemporains.

omitting to take security in pursuance of the late order of Council has occasioned his contempt.

[S.P. Dom., Car.II, 401 n°6]

C.S.P.D., 1678

June 25.

R.Stephens information [...] about coffee houses.

It is discoursed that the King has a great party in the Parliament that will yield to raise money, never considering the great burdens on the people already, and also it's to be feared his majesty will keep up the army, which they call arbitrary government etc.

[S.P. Dom., Car.II, 404 n°217].

⁸⁰ "a Pope shall be burnt according to custom" Cf George Sitwell, The First Whig, Scarborough, 1894.

⁸¹ *Monday next, being Queen Elizabeth's birthday, Sr Rob.Peyton and ye pope are to be burnt together in effigie before ye King's Head, nere Temple Bar, were Sr Robert's club wase kept; but they of ye clubb have contributed 10ll a peice for his effigies to be burnt, wch will cost 100ll.* in The Hatton Correspondence, Camden New Series, 1878, t.I, p.203.

⁸² George Sitwell, The First Whig, *ibid.*

On notera cependant que les clubs tories, au contraire des clubs Whigs, se font discrets et ne cherchent jamais à produire des textes publics ni à soulever les foules. Ils ne nous sont connus que par les lettres privées de leurs membres ou par les textes de commande écrits par Dryden pour le Roi où précisément, les menées séditeuses des clubs Whigs sont dénoncées avec force. La préface du poème intitulé *The Medal, a Satire against Sedition*, conteste ainsi violemment le droit des Whigs à se réunir en ville pour discuter de politique:

*Quel droit a aucun d'entre vous, ou encore aucune association d'individus (pour vous décrire mieux) dont on ne peut considérer qu'elle ait une capacité publique en dehors du Parlement, de se réunir, comme vous le faites quotidiennement, dans des clubs factieux, afin de vilipender le gouvernement dans vos discours et de lui adresser des libelles*⁸³?

La position de Dryden, son refus de la légitimité d'une opinion publique et d'écrits politiques, reflète encore une fois la différence profonde existant entre l'opposition et les "loyalistes".

Le pouvoir réel de manipulation des foules des clubs politiques londoniens est encore sujet de débat⁸⁴. On ne croit plus guère aujourd'hui aux peurs du tory Roger North qui voyait dans le Club du Ruban Vert, parangon de toutes les perversions politiques, le maître d'oeuvre de la sédition dans tout le royaume. Cette peur semble toutefois avoir été partagée par les autres tories de l'époque. Ainsi, Lord Guildford affirmait qu'

*en 24 heures, ils [les Whigs du Ruban Vert] pouvaient entièrement inonder la ville de tous les rapports qu'il leur plaisait d'écrire et qu'en moins d'une semaine, ils pouvaient disséminer cette même littérature sur l'ensemble du royaume*⁸⁵.

Il est vrai que le Club du Ruban Vert développe dans les années 1680 la première structure permettant de diffuser des idées politiques dans la capitale et dans le pays. Des relais du club existent en effet dans la province sous forme d'autres clubs qui fonctionnent, semble-t-il, comme des sortes de succursales. Des membres de la société du Ruban Vert fréquentent en effet également d'autres tavernes de Londres (Le Green Dragon, l'Angel, la Salutation) mais

83 J.Dryden, *The Medal, a Satire against Sedition*, in J. Dryden, *Works*, The Oxford Authors, O.U.P., 1987, p.206:

What right has any man among you, or any association of men (to come nearer to you) who out of Parliament cannot be considered in a public capacity, to meet, as you daily do, in factious clubs to vilify the government in your discourses and to libel in all your writings?

84 Cf.J Miller, *Popery and Politics in England, 1660-1688*, Cambridge U.P., 1973, p.183..

85 *in 24 hours they could entirely possess the city with what reports they pleased and in less than a week spread it over the kingdom*; B.M.Addl. 32520 f.184.

aussi de Bristol, de Taunton et d' Oxford et font circuler les idées et les mots d'ordre⁸⁶. En outre, des règles d'admission réciproque existent entre le Club du Ruban Vert et celui de la Horse Shoe Tavern de Bristol, ce type d'accord a été également passé avec le club whig de Taunton dans l'ouest du pays. Pourtant, une telle organisation ne peut dans le meilleur des cas permettre autre chose que l'organisation de pétitions de masse pour réclamer la convocation du Parlement. La thèse du complot Whig destiné à déstabiliser le royaume et passant par les clubs n'est guère plausible. La crise politique est déjà là au moment de l'*exclusion bill*; au mieux, la société du Ruban Vert et ses semblables conduisent des citoyens nouveaux à s'intéresser aux problèmes liés au gouvernement du pays. Elles ne font qu'élargir la sphère de la discussion politique.

Les clubs permettent la définition des structures des partis et la sortie de la politique des sphères privées des demeures des leaders parlementaires où elle était jusque là enfermée. En autorisant le changement d'échelle des discussions politiques, ils bouleversent profondément les comportements des sujets de Sa Majesté qui se sentent à présent beaucoup plus concernés par les débats du Parlement. Il est par ailleurs possible d'établir des parentés formelles entre ces clubs politiques et les clubs littéraires ou musicaux qui se sont développés depuis l'Interrègne (pratiques de vote, de prise de parole par rang d'âge, imitation des réunions du Parlement, ouverture à un public limité etc.). Cela ne doit pas étonner car les individus circulent des uns aux autres, échangeant constamment leurs rôles sociaux. Sir Peter Pett, par exemple, a fréquenté, si l'on en croit Anthony Wood⁸⁷, aussi bien les cafés scientifiques d'Oxford que les salons de musique semi-publics dont les membres avaient pris l'habitude de se réunir dans cette ville pendant la guerre civile et l'Interrègne. Enfin, les clubs littéraires des beaux-esprits, du moins dans le cas des clubs *tories*, donnent le ton du langage politique alors que ce dernier en est encore à chercher les règles qui lui permettront de dominer l'espace public.

⁸⁶ Sur les contacts du Green Ribbon Club avec d'autres clubs, voir: Dangerfield's Narrative, C.S.P.D., 1682, 236/7, 356,494. Sur la taverne The Horse Shoe de Bristol, voir C.S.P.D., 1683 (2) 165. Sur le club de la Magpie d'Oxford, voir Life and Times of Anthony Wood, III, 42.

⁸⁷ Cf. Life and Times of Anthony Wood, I, p.201, pp. 241-2, III, p.451.

Ce qui se joue durant les années de la Restauration, c'est une bipolarisation de la vie politique jusqu'alors inconnue, c'est ce système binaire *tories/whigs* qui a connu le succès que l'on sait. Les clubs des deux groupes diffèrent radicalement. Il n'y a guère pour commencer, d'oecuménisme chez les nouveaux citoyens concernés par l'action politique: là où un club comme celui de la taverne de la Sirène sous Jacques Ier accueillait volontiers des puritains en même temps que des catholiques, les clubs politiques de la Restauration se définissent clairement sur des points de croyances religieuses. Etre catholique ou même être un modéré pro-catholique est une condition automatique d'exclusion du Club du Ruban Vert, par exemple. Ceci s'explique bien puisque la crise politique se noue autour d'un problème religieux. Les modèles, les styles sont aussi complètement différents. Les rites carnavalesques par exemple, appartiennent au monde des *Whigs* où les composantes sociales citadines sont plus présentes que dans les clubs *tories*: la composition sociale rejaillit sur les pratiques: les processions où l'on brûle des papes sont impensables chez les *tories*. En termes de taille, également, on ne parle pas du même objet quand on parle d'un club *Whig* et quand on parle d'un club *Tory*: le club *Whig*, en effet, peut être large, très large même (plusieurs milliers de personnes), et trouve des relais dans les provinces sous la forme d'autres clubs qui lui sont affiliés. Le club *Tory* au contraire consiste en un petit nombre de Cavaliers et de membres des élites prêts à défendre le Roi et son ministère à un moment donné, il s'agit plus de ce que les sociologues américains appellent un "*action set*" que d'un club s'inscrivant dans la durée. Les modes de paroles changent également selon que l'on est dans un camp ou dans l'autre. Dans les clubs *Whigs*, on imite la parole parlementaire⁸⁸, sans doute à cause du nombre important des membres présents aux réunions qui nécessite une certaine discipline. Ces clubs, pour des raisons de sécurité et d'organisation financière, ont une structure beaucoup plus rigide que leurs homologues *Tories*: les nouvelles adhésions sont soumises à un strict parrainage, les invités extérieurs sont interdits, les cotisations doivent être versées régulièrement sous peine d'amendes ou d'exclusion etc. Dans les clubs *Tories*, la seule règle formulée est celle de la conversation polie chère aux cavaliers, quant à la sélection des membres, elle est de toute

⁸⁸ Par exemple, le 10 Novembre 1680, le Club du Ruban Vert décide ainsi: "that every Member of this Society shall be equally heard in the order of their places to any matter that shall be debated within the same if the Members then be sent that think fit to speak to the same in their names".

façon implicite puisque ne sont concernées que les élites aristocratiques et urbaines. Un seul point commun lie les deux camps, la façon dont les intellectuels sont instrumentalisés. De ce point de vue, John Dryden dans le camp *Tory* a pour pendant John Locke dans le camp *Whig*.

CONCLUSION.

Vouloir conclure en quelques pages un travail qui a embrassé un siècle d'histoire intellectuelle en reprenant l'ensemble des points qui y ont été examinés est une gageure. Naturellement, quelques grandes lignes se dessinent et il est possible de les rappeler: il est clair par exemple que l'ère des cercles privés et du secret a été remplacée progressivement par l'ère des institutions et du passage du savoir au public. Il est de même apparent que cette évolution amène la commercialisation et la propriété des découvertes à devenir un véritable enjeu. Il est clair également que le champ littéraire, lui aussi, a changé, aussi bien dans le domaine des conditions de production des oeuvres que dans celui du style, des genres, et des lieux de consécration des écrivains. De manière générale, le phénomène le plus nouveau, cependant, est la naissance d'un espace public intellectuel élargi lié au théâtre, aux journaux scientifiques ou non, et à la multiplication des lieux d'échanges inter-personnels. Un autre phénomène, corollaire du dernier nommé est que la sphère publique politique se structure dans les clubs *Whigs* et *Tories* et voit naître des partis organisés. Des intellectuels comme Locke y sont utilisés pour leur aptitude à définir des lignes théoriques et à produire des textes de propagande. Les partis ont leurs réseaux en province et sont parfaitement conscients de l'enjeu que représente le contrôle de l'opinion. Rien de tel n'aurait pu exister dans l'Angleterre d'Elizabeth ou des premiers Stuarts.

Les "grandes lignes", cependant, sont un peu abstraites, et une des solutions les plus acceptables, en définitive, pour percevoir les changements intervenus, est de mesurer comment ces derniers ont été vécus au niveau individuel par un londonien. On peut certes trouver un peu paradoxal d'aller chercher dans un journal privé, fût-il exemplaire, les moyens d'explorer les nouveautés dans le domaine de l'ouverture sur le public, mais la démonstration ne peut qu'y gagner. C'est en effet au travers du prisme de la vie de

Samuel Pepys (que le fameux Journal¹ a rendue si transparente au lecteur du XXe siècle) que cette conclusion se propose de comprendre en quoi le monde intellectuel s'est transformé, dans les années 1660 à 1680, par rapport à l'ère élizabéthaine.

Quiconque a lu le Journal Privé de Samuel Pepys ne peut qu'être admiratif devant la vitalité de son auteur. Celui-ci endosse tour à tour tous les costumes d'une panoplie de rôles sociaux variés, du haut-fonctionnaire de la Marine, au satellite de la Cour, en passant par le "clubber", l'amateur de théâtre, le musicien, le bon-vivant, et le *virtuoso* de la Société Royale de Londres. Pour la palette de ses intérêts et de ses talents, Pepys figure l'exemple parfait de l'homme cultivé de la Restauration qui a fréquenté pratiquement tous les cercles intellectuels les plus en vue, d'où son intérêt pour le présent travail.

Pepys, qui appartient presque à la génération de John Locke, a reçu sa formation durant l'Interrègne². L'adolescent Pepys fait ses premières armes d'écolier, de 1644 à 1645, à Huntingdon, dans ce qui avait été la propre *grammar school* de Cromwell. Par la suite, il rejoint à Londres les bancs de l'École de St Paul. Cet établissement est alors le bastion du puritanisme et des études classiques. Pepys y est durablement impressionné par l'enseignement de ses maîtres et garde jusqu'à la fin de sa vie le goût des auteurs latins et grecs. A l'époque où il écrit son Journal, il est d'ailleurs toujours en contact avec le directeur de l'école, un certain Samuel Cromleholme qui constitue pour lui un modèle d'érudition et de bibliophilie. A l'époque de St Paul, il convient de le noter, Pepys est en outre un puritain convaincu. En 1649, celui qui deviendra le plus fidèle des serviteurs de la couronne et le plus déterminé des royalistes, assiste sans frémir à l'exécution de Charles I. Un an plus tard, il quitte en 1650 Londres pour Cambridge. Il entre à Trinity Hall, haut-lieu des études juridiques qui ouvrent à cette époque de prometteuses

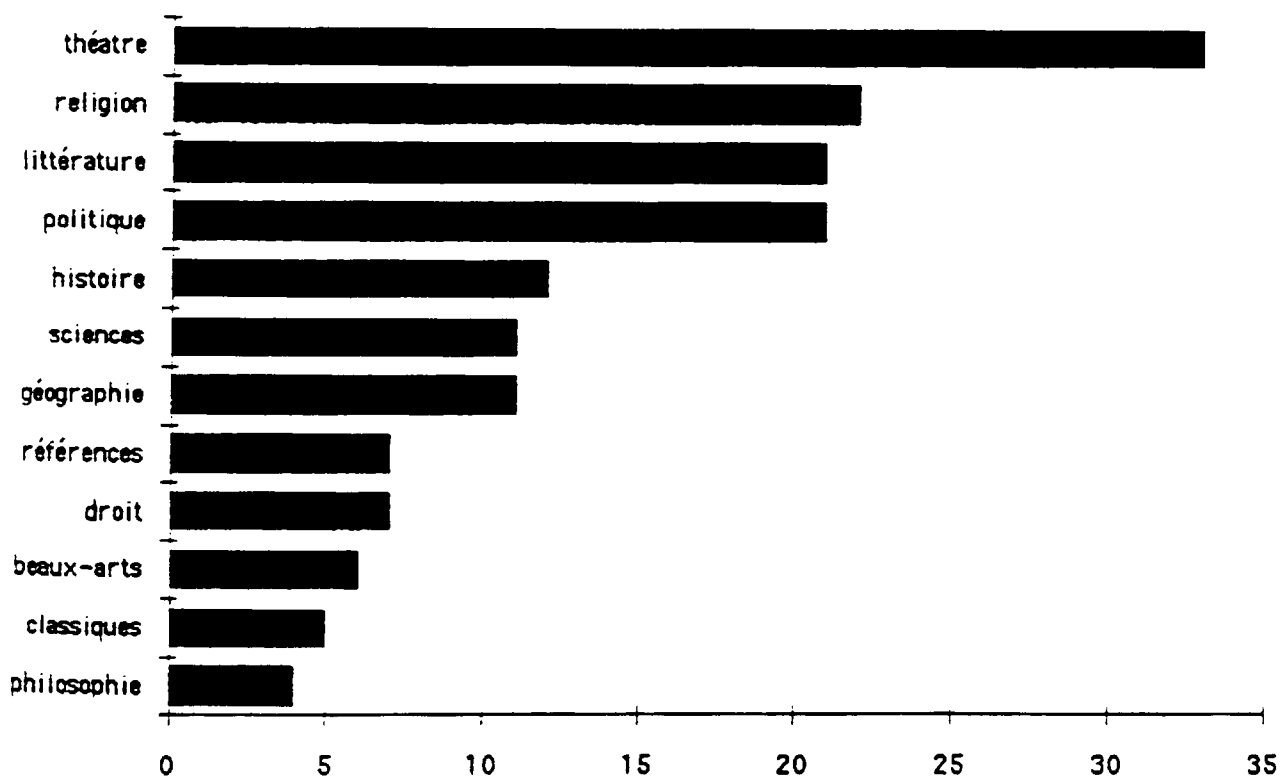
1 L'édition utilisée ici est l'édition complète de Robert Latham: Samuel Pepys, The Diary of Samuel Pepys, Robert Latham and William Matthews (eds.), XI vols, G.Bell and Sons Ltd, London, 1970. Pour ne pas multiplier les notes de bas de page, les références au journal apparaîtront sous la forme de l'exemple suivant: 6/48, où 6 figure le volume et 48 la page.

2 Ont été utilisés ici pour rendre compte de la formation de Pepys l'article de Christopher Hill, "Samuel Pepys", publié dans ses Collected Essays, vol.III., Oxford, pp.259-270 et le livre de Richard Ollard, Pepys, A Biography, Oxford University Press, Oxford, 1974, 374p.

perspectives de carrière. Quelques mois plus tard cependant, le nouvel étudiant abandonne Trinity Hall pour Magdalene College dont le nouveau Maître est un voisin londonien de sa famille. C'est sans doute dans cet autre collège, plus "généraliste" qu'il faut chercher les racines de la culture humaniste de Pepys, son goût pour la musique, pour la littérature (il écrit lors de ces années-là un roman!), pour l'histoire, pour les querelles dialectiques et pour la philosophie expérimentale grâce à l'intermédiaire de son tuteur, Samuel Morland, mathématicien et inventeur très fécond. C'est aussi peut-être de ses années à l'université que viennent la tolérance et l'absence de fanatisme religieux de l'auteur du fameux Journal. Quoiqu'il en soit, ce dernier revient dans la capitale en 1655, doté d'un sérieux bagage intellectuel, avec le statut de secrétaire particulier de Lord Mountague, son cousin. Celui-ci, ex-colonel Cromwellien devenu royaliste à l'époque de Monck, n'est pas sans pouvoir dans les cercles du gouvernement. En 1656, Mountague obtient pour son protégé un premier emploi dans le service public en tant que secrétaire de l'Echiquier. Fort de cette sécurité, et peut être conscient d'entrer dans un âge nouveau, Pepys entame en 1660 la tenue régulière d'un journal privé auquel il sera pendant neuf ans fidèle!

La curiosité tous azimuts de Pepys s'y reflète tout d'abord dans la variété des sujets des livres qu'il lit et qu'il mentionne. On y trouve, de 1660 à 1669, 160 références de lectures effectives ce qui signifie que bon an-mal an, Pepys parcourt 18 ouvrages. Ceci le classe assurément au nombre de ceux qu'il est convenu d'appeler les bons lecteurs. La première des catégories des livres lus et mentionnés dans le Journal est celle des pièces de théâtre (33 sur 160), elle coiffe largement celle des ouvrages de religion (22 sur 160), celle des ouvrages politiques (21 sur 160) et celle de la prose non-théâtrale et de la poésie (21 sur 160). Viennent ensuite les livres d'histoire (12 sur 160), les livres de géographie (11 sur 160), les livres de science (11 sur 160), les dictionnaires (7 sur 160), les livres concernant les beaux-arts (6 sur 160), les classiques (5 sur 160) et les ouvrages de philosophie (4 sur 160). De plus, Pepys ne s'arrête pas aux livres reliés, c'est aussi un

Nombre de référence de livres lus de 1660 à 1669 par Samuel Pepys (source: Journal).



dévoreur de journaux et de pamphlets. Pendant l'Interrègne, alors que la soif de nouvelles est à son point le plus fort, Pepys, fasciné par la politique, se procure le journal de nouvelles parlementaires édité par Muddiman (1/12). Par la suite, il est l'un des premiers à avoir en sa possession, en 1663, l'Intelligencer de Roger Lestrange, qui est alors l'organe de presse officiel du gouvernement (4/196). En 1665, l'année de la peste, à un moment par conséquent où l'activité d'imprimerie a été perturbée à Londres, il acquiert l'Oxford Gazette de Williamson (6/305). Il prend parfois connaissance du contenu des journaux en compagnie de ses amis intellectuels, ainsi consulte-t-il les nouvelles en 1669 chez Lord Brouncker (9/161). Ces séances s'accompagnent probablement de discussions. Par ailleurs, signe de l'élargissement de l'horizon de la Restauration mais signe aussi du statut social d'un haut-fonctionnaire de la Marine, Pepys marque également un intérêt certain pour ce qui se passe à l'étranger, il acquiert des lettres de nouvelles sur la France (9/42), d'autres sur le Portugal (1/4/203); il reçoit également la Gazette de Lisbonne (4/215) et la Gazette Hollandaise (8/126-7).

La curiosité de Pepys n'est en outre pas seulement celle d'un consommateur passif, certains de ses intérêts intellectuels le conduisent en effet à s'engager dans des pratiques savantes liées à une sociabilité d'un genre relativement neuf en Angleterre: la sociabilité académique³.

Pepys est élu membre de la Société Royale de Londres le 15 Février 1665 sur proposition d'un de ses collègues de l'Amirauté, Mr Povy:

Alors avec Creed au Collège Gresham- Mr Povy a proposé que je devienne membre de ce Collège la semaine dernière; et je fus admis ce jour, après avoir signé un livre d'or et après avoir été présenté au Président, Lord Brouncker, et après que certaines paroles de réception ont été prononcées à mon endroit. Mais il est très agréable d'entendre leurs discours et d'assister à leurs expériences⁴.

3 Marjorie Hope Nicholson, Pepys' Diary and the New Science, University Press of Virginia, Charlottesville, 1965, 198pp. .

4 *Thence with Creed to Gresham College- where I had been by Mr Povy last week proposed to be admitted a member; and was this day admitted, by signing a book and being taken by the President, my Lord Brunkard, and some words of admittance said to me. But it is a most acceptable thing to hear their discourses and see their experiments.*(5/36)

Les visites de Pepys à la Société Royale (on en compte vingt-cinq dans le journal) ont lieu le mercredi ou le jeudi après le repas de midi. A deux reprises, dont une fois le jour même de son admission, Pepys se rend dans une taverne pour souper avec ses collègues de la Société après la session. Ils discutent alors des expériences en cours:

Quand cela fut fait, ils se rendirent à la taverne de la Couronne, derrière la Bourse, et là, Sa Seigneurie et la plus grande partie de l'assistance décidèrent de payer leur écot pour le repas du soir -Sir P.Neale, Sir R.Murrey, le Dr Clerke, le Dr Whistler, le Dr Goddard, et d'autres personnages éminents étaient là. Mais par dessus tout, il y avait aujourd'hui à la réunion Mr Boyle, ainsi que Mr Hooke, qui est certainement une des plus importantes personnes qu'il m'ait été donné de voir mais qui ne paye certes pas de mine. Là, nous avons entendu d'excellents discours jusqu'à 10 heures du soir, puis à la maison⁵.

Après quelques semaines, cependant, l'assiduité de Pepys aux réunions va déclinant. Pepys n'appartient pas en réalité au cercle des philosophes expérimentaux véritables. Il avoue même "manquer de philosophie pour comprendre" ses collègues⁶. Cela explique peut être qu'il ne soit pas un régulier du club des "soupeurs". Comparativement, Robert Hooke, dont le Journal a été également conservé⁷, est beaucoup plus concerné que lui. Néanmoins, Pepys peut être considéré comme un des "actifs" de la Société: il paye ses cotisations⁸, il verse une importante souscription pour qu'un bâtiment soit construit afin d'abriter la Société⁹, il vote lorsqu'on lui demande de le faire, il se présente comme membre du Conseil¹⁰, il devient conseiller, et plus tard, en 1684, se retrouve même élu Président. De 1665 à 1669, il assiste à bon nombre d'expériences variées sur des sujets qui sont loin de le toucher toujours directement: sur la propagation du feu dans le vide, sur les effets de la chaleur sur le verre, sur une viole commandée par un clavier, sur la cuisson du pain français, sur les comètes, sur l'effet d'un poison sur un chien, sur la

5 *After this being done, they to the Crowne tavern behind the Change, and there my Lord and most of the company to a club supper -Sir P.Neale, Sir R.Murrey, Dr Clerke, Dr Whistler, Dr Goddard, and others of most eminent worth. Above all, Mr Boyle today was at the meeting, and above him Mr Hooke, who is the most, and promises the least, of any man in the world that ever I saw. Here, excellent discourses till 10 at night, and then home-(5/36).*

6 *1 March 1665: Here was very fine discourses- and experiments; but I do lack philosophy enough to understand them, and so cannot remember them. (6/48).*

7 Robert Hooke, *The Diary*, Ibid.

8 Cf *Diary*, *ibid.*, 6/48, 9/165.

9 Cf *Diary*, *ibid.*, 9/146.

10 Cf *Diary*, *ibid.*, 7/96, 8/553.

conception de véhicules urbains, sur l'effet du vide sur un chat, sur l'effet d'un poison florentin sur une poule, un chat et un chien, sur la conservation d'un fœtus humain, sur la transfusion sanguine, sur la poudre à canon, sur les aimants, sur les microscopes, sur la réfraction de la lumière, sur un instrument acoustique et sur la circulation du sang¹¹! Il est par ailleurs toujours prêt à discuter de problèmes touchant la marine et fournit à Hooke, afin de compléter l'ouvrage de Wilkins sur le Langage Universel, une série de livres sur la question¹².

La participation de Pepys aux activités de la Société Royale s'explique à la fois par ses curiosités personnelles, par sa formation, par les effets de la mode, mais aussi par ses relations amicales ou professionnelles. Le Président de la Société, par exemple, Lord Brouncker, est son associé; Povey, qui le fait élire et Creed, qui est le compagnon avec lequel il se rend le plus souvent au Collège Gresham où ont lieu les réunions, sont ses collègues de travail. Par la suite, les rencontres qu'il fait à l'intérieur de la Société, avec le médecin William Petty, qu'il connaît depuis le Rota Club, par exemple, ou avec le collectionneur et diariste John Evelyn, élargissent son cercle amical et renforcent ses liens avec l'institution. De plus, Pepys trouve également dans la Société de quoi satisfaire ses intérêts les plus immédiats: avec Petty, Peter Pett et Lord Brouncker, il se penche en effet sur les problèmes de construction navale¹³; avec son collègue Silas Taylor, Lord Brouncker, Robert Moray, Oldenburg et d'autres encore, il partage son plaisir de mélomane en allant écouter de la musique expérimentale. Petit à petit, en outre, Pepys devient réellement passionné de science. La meilleure preuve en est qu'il dépense dès 1663 de fortes sommes pour se constituer une collection d'instruments mathématiques. Il achète ces derniers à un rythme d'au moins deux à trois par année jusqu'en 1669. A cette date, sa collection est devenue impressionnante; elle contient une sphère armillaire, de

11 Cf *Diary*, *ibid.*, 6/48, 5/123, 5/290, 6/48, 6/57, 6/94, 6/64, 6/84, 4/95, 4/96, 6/96, 7/370, 7/371, 7/373, 7/389, 8/543, 8/11, 8/243, 8/555, 9/113, 9/146 et 9/263.

12 Cf *Diary*, *ibid.*, 7/148.

13 Cf *Diary*, *ibid.*, 4/256, 4/263, 4/334, 4/447, 5/24-5, 28, 30, 32, 47, 5/353, 6/35, 6/38, 6/63.

nombreuses règles à calcul, des tables logarithmiques gravées, des machines à calculer du type de celle inventée par Pascal, des "os de Neper" (autre sorte de machine à calculer), des boussoles, des cadrans, des cartes, des globes terrestres sur lesquels il initie son épouse à la géographie, un thermomètre, un hydromètre, un microscope, un télescope, un otacousticon pour entendre dans l'eau, un pantographe, des verres-espions, un scotoscope pour voir la nuit, et une lanterne magique¹⁴. Ces instruments reflètent ses intérêts pratiques pour la navigation et le dessin *mais également ses intérêts théoriques pour les sciences naturelles et l'astronomie. Derrière cet inventaire se dessine également les* rêveries d'engrangement du collectionneur, déjà fier de sa bibliothèque mais résolu à acquérir aussi tous les instruments de maîtrise du monde physique disponibles sur le marché. Il est prêt à consentir des efforts financiers, il n'est pas moins prêt à faire des efforts intellectuels pour faire progresser son savoir, il apprend ainsi ses tables de multiplication (3/131, 134, 135), lit des traités d'arithmétiques (4/406), discute du système duodécimal (4/178) et une fois ce savoir acquis, il s'attache à le transmettre à son épouse (4/343, 344, 357, 360, 363, 364, 378, 402, 403, 404, 406)!

S'il se trouve que Pepys est heureux d'échapper à son cercle familial en rejoignant les *virtuosi*, comme cela semble être le cas quelquefois, il se trouve aussi qu'il est également de l'intérêt de la Société Royale de recruter un fonctionnaire aussi haut-placé que Pepys dans la Marine, car la navigation est précisément un des champs où l'utilitarisme de la science nouvelle peut trouver à s'appliquer et à démontrer sa validité.

Bien que Pepys ne soit pas l'égal scientifique d'un Boyle ou d'un Hooke, ses conversations avec ses amis, ses questionnements et de façon plus générale, ses goûts, montrent à quel point il appartient à sa génération par tout un ensemble de traits intellectuels. Son esprit d'observation et son esprit critique, par exemple, se sont développés, y compris dans le domaine de la vie la plus quotidienne. En 1665, par exemple, il se pose des questions sur la phosphorescence d'une rivière et un autre jour de

14 Pour les références de ces objets dans le journal, voir *Diary*, *ibid.*, Vol.Index, p.255.

cette même année, il cherche à comprendre le mécanisme d'une montre. En 1666, il s'interroge sur le fait qu'on aie entendu des canons à Londres mais pas à Douvres:

Et j'ai vu une lettre datée de la soirée d'hier, envoyée par Strowd, le gouverneur du château de Douvres, qui dit que le Prince vint dans cette ville la nuit précédente avec sa flotte. Mais qu'en ce qui concerne les canons que nous avons entendus et à propos desquels nous avons écrit, nous aurions confondu avec le tonnerre; pourtant jusqu'à hier j'ai entendu partout très clairement les canons tonner, et néanmoins, à Deale et à Douvres, jusqu'à la nuit dernière, ils n'avaient rien entendu à propos d'aucun combat, ni même pensé avoir entendu aucun canon. Ceci, ajouté à ce que j'avais remarqué l'autre jour à propos de Katharine, donne lieu à une grande dispute philosophique: comment pouvons nous entendre un bruit qu'eux ne peuvent pas entendre, sachant que le même vent qui nous l'a apporté aurait dû leur apporter également. Mais c'est ainsi¹⁵.

Les nouveaux-nés et leur comportement ne laissent pas non plus de le fasciner. Il commente la façon dont ils prennent le sein pour se nourrir et le phénomène de la lactation chez les femmes (6/63, 8/200), il converse sur l'inaptitude des très jeunes enfants à focaliser leur regard (1/157) etc.

A l'instar de nombre de ses contemporains, pourtant, Pepys a une attitude ambiguë à l'égard des croyances populaires. Il achète un almanach parodique (1/288), il se moque des prophéties de Lilly (8/270), mais prête sens aux signes du destin, à la tempête qui prédit la mort (4/338), au tonnerre le jour du couronnement du Roi ((2/86), aux saignements de nez (8/324). Il croit aux prédictions des bohémiens (4/284), à la lecture des lignes de la main (4/234), et à la numérogie. Il porte des pattes de lièvre contre la colique (5/359), écrit des charmes contre la maladie (5/361), a peur des maisons hantées (8/553), écoute les histoires de fantômes (2/168, 4/185, 312, 5/349, 7/256, 9/495) et croit même en rencontrer ((2/68). Pepys, cependant, n'est pas intéressé par l'occultisme. Nulle trace de référence à Robert Fludd, ni à celles de Giordano Bruno dans ses écrits. Pepys connaît pourtant l'un des plus fanatiques occultistes de son temps, le

¹⁵ *And I saw a letter, dated last night, from Strowd, Governor of Dover Castle, which says that the Prince came thither the night before with his fleet. But that for the guns we writ that we heard, it is only a mistake for thunder; and so far as to yesterday did hear everywhere most plainly the guns go off, and yet at Deale and Dover, to last night, they did not hear one word of a fight, nor think they heard one gun. This added to what I have set down before the other day about the Katharine, makes room for a great dispute in Philosophy: how we should hear it and not they, the same wind that brought it to us being the same that should bring it to them. But so it is. (7/145).*

premier franc-maçon identifié en Grande Bretagne par les historiens: Elias Ashmole¹⁶. Toutefois, ses seuls échanges avec le savant sont très anodins: il chante avec lui (1/274) et il entame avec lui une discussion sur sa théorie de la génération (2/105). Il faut rappeler ici qu'à la fin du XVIIe siècle, les plus grands penseurs n'ont pas encore abandonné les théories magiques et que même Isaac Newton fonde ses intuitions expérimentales sur une culture ésotérique¹⁷.

Quoiqu'il en soit, Pepys ne se cantonne pas au rôle du *virtuoso*, le rôle de l'amateur passionné de théâtre, par exemple, compte énormément dans sa vie. Certes, il fait partie de cette génération qui n'a pas connu de représentations théâtrales dans ses jeunes années, il n'en reste pas moins que Pepys est un grand consommateur de ce plaisir que la restauration a rétabli et auquel les puritains étaient hostiles: un bon spectacle. Malgré les bonnes intentions qu'il professe en 1660 de restreindre ses plaisirs coupables et onéreux d'amateur de théâtre, Pepys voit en effet 157 pièces de 1660 à 1669, soit une moyenne de 17 pièces par an. Il fréquente tous les théâtres de la ville mais va préférentiellement au Théâtre Royal de Drury Lane (86 fois) et au théâtre du Duc, près de Lincoln Inn's Fields (48 fois). Les théâtres de la Cour à Whitehall, le Cockpit et le Great Hall, reçoivent une dizaine de fois sa visite mais il se rend également à deux reprises à la taverne du Red Bull, hors les murs. Un quart des pièces auxquelles il assiste sont des reprises de pièces élisabéthaines ou jacobéennes, les trois autres quarts sont des pièces de la Restauration écrites par ses contemporains. Dans cette dernière catégorie, se rangent aussi bien des pièces héroïques d'influence française que des comédies de mœurs à la mode. Le plaisir du théâtre, pour Pepys, est fait de plusieurs composantes¹⁸. Il y a Naturellement le plaisir littéraire proprement dit; Pepys, au demeurant, lit parfois les

16 Cf. Elias Ashmole, *Diary*, Old Ashmolean reprints, Oxford, 1927.

17 Nous tenons à remercier ici Robert Iliffe pour les précieux échanges que nous eûmes à ce sujet. Cf. Robert Iliffe, "The Idols of the Temple": Isaac Newton and the Private life of Anti-Idolatry, unpublished PhD.Thesis, Cambridge University, 1989.

18 Voir Montague Summers, The Playhouse of Pepys, K.Paul, Trench, Turner and Co Ltd, London, 1935, 485p.

pièces avant de les voir interpréter sur scène. Il y a aussi le plaisir des rencontres sociales, le plaisir de voir la Cour, le plaisir (ou le déplaisir) d'entendre les beaux-esprits faire leurs commentaires. Il y a également le plaisir de commenter soi-même le spectacle avec des amis (1/), ou de noter ses impressions sur les acteurs dans son journal (2/152, 4/4-5, 6/9, 7/341, 9/401 etc.). Le théâtre est une école de l'esprit critique. Enfin, le plaisir vient aussi de cette atmosphère de liberté sexuelle qu'inspire le théâtre aux londoniens de la Restauration. En effet, outre les vendeuses d'oranges de l'este réputation (9/195, 9/425), il y a désormais sur scène des actrices (auparavant, les rôles féminins étaient joués par des hommes travestis) et Pepys ne dédaigne pas aller les voir dans leurs loges et, à l'occasion les courtiser (7/2, 8/29, 9/170, 172, 188, 189-90, 218).

Le Journal de Pepys est en vérité un instrument incomparable pour la connaissance de l'audience des théâtres¹⁹. Il permet de découvrir que le théâtre de la Restauration, s'il est moins populaire que le théâtre élizabéthain, accueille malgré tout une large frange de la société car les places sont relativement bon-marché²⁰. Cela étant, Pepys, au théâtre, est inscrit dans un cercle social bien défini de Londoniens appartenant à la classe-moyenne ou au milieu de l'amirauté. Certes, il côtoie la Cour qu'il peut apercevoir dans les loges ou au parterre en compagnie des beaux-esprits et de la petite noblesse, mais il ne se mêle pas à cette société trop haute pour lui. Il ne se mêle pas non plus, néanmoins, avec les serviteurs et les apprentis qui occupent les galeries. Lorsque il aperçoit un trop grand nombre de personnes modestes dans la salle, il le note avec dépit:

19 Sur ce sujet controversé, voir Montague Summers, *The Playhouse of Pepys*, (ibid.) qui invalide les conclusions de Allardyce Nicoll, *A History of English Drama*. Vol I: Restoration Drama, Cambridge University Press, Cambridge, 1923, rééd. 1952, 462p pour qui le public de la Restauration est constitué de *courtiers and satellites...noblemen in the pit and boxes, the fops and beaux and wits or would-be-wits who hung on to their society, the women of the court... and the courtesans with whom these women of quality moved and conversed as on equal terms*. La Cour, loin de représenter les 4/5 du public comme le prétend Nicoll, est relativement minoritaire au milieu d'un large groupe de citoyens socialement diversifiés. Voir surtout, pour une étude plus sérieuse, le travail d'Alan Richard Botica, *Audience, Playhouse and Play in Restoration Theatre, 1660-1670*, unpublished D Phil thesis Oxford, 1985 .

20 entre 4 shillings et 1 shilling, notons cependant qu'au théâtre du Globe, du temps de Shakespeare, les places les moins chères ne dépassaient pas un penny.

*une importante compagnie de citadins, apprentis et autres; et cela me fait penser à la première fois où j'ai pu m'offrir une pièce de théâtre, je ne me souviens pas avoir jamais vu ne serait-ce que la moitié autant d'apprentis et de personnes modestes au parterre, à 2s.-6d. la place, comme c'est le cas aujourd'hui*²¹.

Le nouvel ordre social, où les vieilles valeurs féodales ont perdu de leur sens et où le jeu des mécanismes de distinction, fondés sur l'argent et sur d'autres signes de prestige comme les signes culturels, définit les dominants, est manifeste dans l'espace public que constitue le théâtre. Pepys, en se situant clairement par rapport à ses inférieurs et à ses supérieurs, participe au mouvement de réassignation des places qui a lieu à l'intérieur de la hiérarchie sociale après la tourmente de l'Interrègne. En même temps, le théâtre, du fait même de sa publicité, constitue aussi un espace de négociation où chacun a le loisir de mettre en valeur son crédit. Pepys en est tout à fait conscient lorsqu'il met en valeur le fait qu'il a assisté à la même représentation que la Reine Catherine de Braganza (3/260, 7/325, 347, 8/167, 8/464, 9/203, 9/276), que le Roi Charles II (8/167-8, 8/521-2, 9/203, 9/398), que la Duchesse de Newcastle (8/163-4) ou le Duc d'York.

Peut-on dès lors, en prenant en considération l'importance de la rencontre des élites dans un même lieu, faire l'hypothèse que le théâtre sert à diffuser les goûts de la Cour dans la société intellectuelle londonienne? Rien n'est moins sûr, la culture urbaine résiste en effet, par exemple, à l'importation de modes venues du continent et rapportées par la Cour qui y était autrefois en exil. De fait, au théâtre, Pepys est très critique des oeuvres françaises. Lorsqu'il assiste à une représentation du Cid en 1662 (3/273), il explique que la pièce, bien qu'intéressante à lire, est ennuyeuse lorsqu'on la joue (sic), et que c'est d'ailleurs l'opinion de la Cour! Il apprécie en revanche une pièce de Corneille, traduite sous le titre "The Mistaken Beautie", mais se contente de dire (8/551) qu'"il y a beaucoup de bonnes choses qu'il aime dedans bien que le titre soit impropre".

Pepys, dans une certaine mesure, témoigne du développement d'un certain esprit national qui se dessine malgré la forte influence française et italienne que subit la culture anglaise

²¹ *a mighty company of citizens, prentices and others; and it makes me observe that when I begin first to be able to bestow a play on myself, I do not remember that I saw so many by half of the ordinary prentices and mean people in the pit, at 2s-6d a piece, as now.*(9/167).

de la Restauration. Chez lui, la musique a tant d'importance qu'elle constitue un bon observatoire de ses goûts profonds. Son goût pour la musique folklorique des îles britanniques, est, de fait, avéré. Il aime les airs écossais (7/224-5) et irlandais (8/29), la cornemuse (9/131), il se délecte à écouter l'actrice Knepp interpréter la chanson populaire Barbara Allen (7/1), et il entonne des "catches" (un genre tout à fait national de chansons de tavernes reprises en canon) avec ses amis (1/163, 205, 4/377). En 1666, il revendique de préférer les airs anglais aux airs français(7/171):

Alors, je me rendis chez Lord Bellasyse sur son invitation, et là, je dînai en compagnie de lui-même, de son épouse et de sa fille; et lors du repas un jeune garçon, récemment revenu de France où il avait étudié pendant un an ou deux le violon, joua pour nous, et joua fort bien. Mais en toute impartialité, je ne trouve guère que leurs airs (même les meilleurs) aient plus de qualité que les nôtres, dès lors qu'ils sont interprétés par la même personne.²²

Pepys, enfin, est extrêmement choqué lorsque le Roi, en 1660, renvoie ses musiciens anglais pour faire venir sur scène des violonistes français (1/296):

et après le repas du soir, une pièce -où le Roi fit un grand affront à la musique de Singleton, leur demandant [aux musiciens, N.D.T.] de s'arrêter et priant l'ensemble français de jouer à leur place- et sa Seigneurie juge que la musique de ces derniers surpasse de beaucoup la nôtre²³.

Pepys, comme Dryden et d'autres intellectuels, est résolument hostile au modèle français, bien qu'il ait épousé par amour une française. Il reflète bien de ce point de vue l'Angleterre de la Restauration qui fondamentalement n'est pas prête à se voir imposer des valeurs étrangères.

A la vérité, l'Angleterre de la Restauration est très différente, par exemple, de la France de Louis XIV, ne serait-ce que parce que le phénomène social majeur n'y est pas la Cour mais bien la multiplication des espaces publics en dehors de la Cour. Le théâtre n'est qu'un exemple parmi d'autres de ces lieux. Pepys, au demeurant, participe de ce

²² *Thence to my Lord Bellasyse by invitation, and there dined with him and his lady and daughter; and at dinner there played to us a young boy lately come from France, where he had been learning a year or two on the viollin and plays finely. But impartially, I do not find any goodness in their ayres (though very good) beyond ours, when played by the same hand;*

²³ *And after supper, a play - where the King did put a great affront upon Singleton's Musique, he bidding them stop and bade the French Musique play - which my Lord says doth much out-do all ours.*

nouvel espace public de plus en plus large et actif. Ses rencontres de tavernes et de cafés, sa fréquentation de la Société Royale ainsi que les réunions musicales auxquelles il participe le révèlent. Le plaisir que Pepys retire des conversations de café avec ses amis ou avec des inconnus est évident. Les cafés sont l'exemple type de ces espaces publics de discussion qui n'existent encore qu'en Angleterre. La variété des sujets qui y sont abordés par Pepys et ses relations est surprenante et atteste de la richesse intellectuelle du Londres de la Restauration.

Pour commencer, le café est pour Pepys un lieu de rencontre où il apprend des choses nouvelles au fil de discussions à bâtons rompus:

*Puis au café, où viennent Sir W. Petty et le Capitaine Grant où nous nous appliquons à imiter des écritures (à côté d'un jeune homme dont je suppose qu'il est marchand, son nom est Mr Hill, il a voyagé et je crois comprendre qu'il est un Maître dans le domaine de la plupart des styles de musique et dans d'autres encore), puis nous avons d'autres excellentes discussions, à mon grand plaisir, n'ayant pas été en une aussi agréable compagnie depuis bien longtemps*²⁴.

Les rencontres peuvent également être celles de "vedettes" du monde des lettres, ainsi le 3 février 1664:

*A Covent Garden ce soir, ramenant ma femme à la maison, je me suis arrêté au Grand Café, où je n'avais jamais été jusque là- où se trouvaient Draydon (Dryden) le poète (que j'ai connu à Cambridge) et tous les beaux-esprits de la ville, ainsi qu'Harris le musicien, et Mr Hoole de notre Collège; et si j'avais eu du temps alors, ou si j'avais pu venir à d'autres moment, j'ai le sentiment qu'il m'aurait été agréable d'être en une telle compagnie, car je sens que le débat y est spirituel et plaisant*²⁵.

Le journal de Pepys apporte également la preuve que les cafés servent de champ clos à des disputes philosophiques comme celles auxquelles ce dernier était habitué à Cambridge:

et le midi au Café, où je me suis assis avec Sir G. Askue et Sir Wm. Petty, qui dans les

24 *Thence to the Coffee-house, whither comes Sir W. Petty and Captain Grant, and we fell in task (besides a young gentleman I suppose a merchant, his name Mr Hill, that hath travelled and I perceive is a master in most sorts of Musique and other things) of counterfeiting of hands- and other most excellent discourses, to my great content, having not been in so good company a great while. (5/12).*

25 *In Covent-Garden tonight, going to fetch home my wife, I stopped at the great Coffee-house there, where I never was before- where Draydon (Dryden) the poet (I knew at Cambridge) and all the wits of the town, and Harris the player and Mr Hoole of our College; and had I had time then, or could at other times, it will be good coming thither, for there I perceive is very witty and pleasant discourse. (5/37).*

débats est, ce me semble, l'un des hommes les plus rationnels que j'aie jamais entendu, étant toujours très clair et distinct dans ses notions; et Petty (affirmant que les trois livres les plus estimés et les plus acclamés pour leur esprit qui soient au monde sont -Religio Medici, les Conseils à un fils de Osborne et Hudibras), entre autre, lança que l'esprit des deux premiers livres dont il parlait, principalement, résidait dans la confirmation de jolies idées, qui présentent généralement l'aspect de paradoxes, par quelques arguments habilement et plaisamment organisés -ce qui fonctionne assez bien avec des personnes qui ne s'embêtent pas à questionner la validité d'un argument, dont la présentation leur plaît, portant sur un sujet qui les intéresse. A l'opposé (aussi bien par certaines de mes interventions particulières que par certaines idées reprises d'Osborne), il montra les défauts et la faiblesse de plusieurs des arguments de Osborne, de telle sorte que lors d'un débat, ils ne pouvaient plus en aucun cas avoir de poids²⁶.

Il est fréquent dans les rencontres de Pepys et de ses amis que les derniers arguments philosophiques à la mode soient mis à l'épreuve dans les discussions; ainsi est-il amusant de voir Sir William Petty reprendre sans les citer les idées de Descartes dans les Méditations Métaphysiques pour lancer le débat:

A midi au café, où j'ai échangé d'excellents points de vue avec Sir William Petty; qui proposa de débattre, comme d'une chose extrêmement questionnable en vérité, sur le sujet de savoir s'il y a une différence réelle entre la veille et le rêve- il disait qu'il était non seulement difficile de dire comment nous savons que nous faisons réellement une chose ou si nous la rêvons, mais aussi de dire la différence entre le premier cas et le second²⁷.

Enfin, le café sert aussi d'annexe à la Société Royale de Londres puisque Pepys s'y fait raconter par ses amis les expériences auxquelles il n'a pas pu assister:

Puis nous avons marché avec Creed jusqu'au café dans Covent Garden, où nous n'avons pas trouvé grand monde. Mais il m'a raconté plusieurs jolies expériences faites au Collège Gresham, certaines démontrant que la chaleur ou le froid qu'il fait dehors raréfie ou condense le corps d'un verre; ainsi une tête de carafe remplie d'eau froide,

26 *and at noon to the Coffee-house, where I sat with Sir G. Askue and Sir Wm. Petty, who in discourse is methinks one of the most rational men that ever I heard speak with a tongue, having all his notions the most distinct and clear; and did among other things (saying that in all his life these three books were the most esteemed and generally cried up in wit in the world -Religio Medici, Osborne's Advice to a Son and Hudibras) did say that in these, in the two first principally, the wit lie in confirming some pretty sayings, which are generally like paradoxes, by some arguments smartly and pleasantly urged- which takes with people who do not trouble themselves to examine the force of an argument which pleases them in the delivery upon a subject which they like. Whereas (as by many perticular instances of mine and others out of Osborne) he did really find fault and weaken the strength of many of Osbornes arguments, so as that in downright disputation they would not bear weight; [...](5/27)*

27 *At noon to the Coffee-house, where excellent discourse with Sir W. Petty; who proposed it, as a thing that is truly questionable, whether there really be any difference between waking and dreaming- that it is hard not only to tell how we know when we do a thing really or in a dream, but also to know what the difference between one and the other.(5/108).* On trouvera le texte de Descartes auquel il est tacitement fait référence dans René Descartes, Les Méditations Métaphysiques, Oeuvres de Descartes, Paris, Vrin, 1973-1978, vol. pp.

plongée dans l'eau chaude, verra chuter d'abord le niveau d'eau, l'eau froide raréfiant le verre, puis l'eau remontera quand l'eau à l'intérieur sera réchauffée. Puis, l'objet remis dans l'eau froide, fera monter le niveau d'eau interne, l'eau condensant le verre; et lorsque le froid gagnera l'eau à l'intérieur du bouchon de nouveau, le niveau chutera à nouveau- ce qui est très joli, et très vrai, puisqu'il l'a vu lui-même essayer²⁸.

Le témoignage de Pepys vérifie donc au niveau individuel le développement d'un large espace de discussion littéraire et scientifique éclaté dans un grand nombre de lieux publics de la ville de Londres. Pour autant le Journal vérifie-t-il la théorie développée par Habermas selon laquelle l'espace public littéraire offre les conditions de possibilité de l'existence d'un espace public politique?

Si l'on recherche les occurrences qui montrent Pepys impliqué dans le débat politique public, on s'aperçoit qu'elles se concentrent au début du Journal, durant l'année 1659, juste avant la Restauration. Pepys apparaît alors sous les traits d'un londonien infiniment intéressé par ce qui se passe au Parlement et au gouvernement. Il discute dans les cafés, cherche à obtenir des renseignements en interrogeant le personnel subalterne de l'administration de l'Interrègne, etc. Enfin, et surtout, Pepys est membre du Rota Club de Harrington. Le 9 janvier 1659, il consigne sur ses pages la phrase suivante:

Puis j'allai avec Muddiman au Café, et donnai 18d. afin d'être membre du club²⁹.

Par la suite, il retourne au club de Harrington à cinq reprises, jusqu'à ce que le club se dissolve à cause du retour du Roi. Pepys marque en fait autant d'intérêt pour les questions de philosophie politique que plus tard il n'en montre pour les questions de philosophie expérimentale. Le 17 janvier 1659, il rapporte avec enthousiasme le débat auquel il a assisté au Rota Club:

Au Café où j'entendis un très bon discours; c'était en réponse à une réponse de Harrington, qui affirmait que l'état du gouvernement romain n'était pas celui d'un gouvernement fixe, et que par conséquent il n'était pas surprenant que l'équilibre de la

²⁸ *Thence walked with Creed to the Coffee-house in Covent Garden, where no company. But he told me many fine experiments at Gresham College, and some demonstrating that the heat and cold of the weather doth rarify and condense the very body of glasse; as, in a Bolt head with cold water in it, put into hot water, shall first, by rarifying the glass, make the water sink, and then when the heat comes to the water, makes that rise again. And then put into cold water, makes the water, by condensing the glass, to rise; and then when the Cold comes to the water makes it sink - which is very pretty, and true, he saw it tried.*

²⁹ *Thence I went with Muddiman to the Coffee-house, and gave 18 d to be entered of the club.*

*propriété était dans une main et celui du pouvoir de commander dans une autre, impliquant cependant toujours une situation de guerre. Mais Ballat soutint qu'il s'agissait d'un gouvernement solide; Ainsi a-t-il été décidé que demain les opposants devraient prouver que l'équilibre de la propriété était dans une main et celui du pouvoir de commander dans une autre*³⁰.

Après la Restauration, Pepys étant devenu un serviteur de l'Etat ne discute plus de la forme du meilleur gouvernement. Il accepte la monarchie de façon inconditionnelle et devient même un fervent partisan de l'absolutisme³¹. Pourtant, il continue de s'intéresser aux débats publics. Il s'informe des discussions du Parlement (8/292-3, 8/305, 8/353, 8/485). Il converse avec Mountague sur la restauration de la monarchie (1/77, 79, 107, 110, 285), sur le mécontentement des Presbytériens (3/176), sur l'état du pays (6/248, 277) etc. Il porte des jugements sur les favoris royaux (2/142 sur Clarendon, 3/302 sur Arlington et Lady Castlemaine, 8/132, 8/550, 8/585 sur Buckingham ...). Toutefois, il n'appartient plus à un club politique. Bien plus tard, après la rédaction du Journal, en 1680-1, il semble, il est vrai, s'être intéressé de nouveau à ce genre de lieux. Sa bibliothèque³², contient en effet le propre journal du Club du Ruban Vert que le Roi lui a procuré. En réalité, ce regain d'intérêt pour les groupes politiques s'explique très bien si l'on rappelle que Pepys a été accusé de trahison pendant la fureur anti-papiste et qu'il a même dû pour cela être enfermé à la Tour de Londres et passer en jugement³³. Connaître les activités des anti-catholiques est aussi pour lui une question de sécurité.

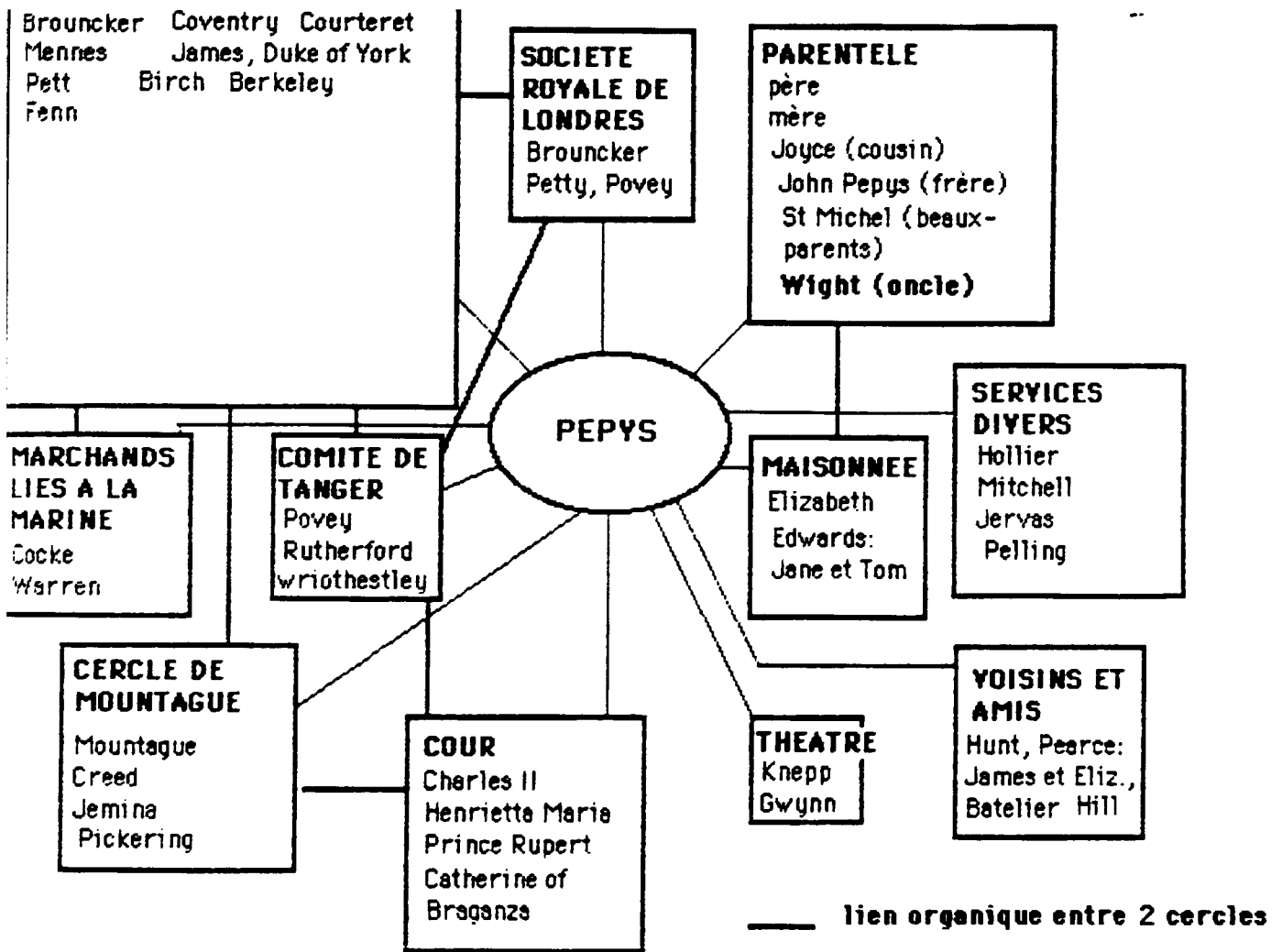
Les deux schémas ci-contre et ci-après résument visuellement l'information sur la sociabilité de Samuel Pepys. Ils ont été constitués grâce à des comptages réalisés à partir du Journal. Le premier donne une vue statique sur toute la période dont rend compte le

³⁰ *So I went to the Coffee club and heard very good discourse; it was in answer to Mr Harrington's answer, who said that the state of the Roman government was not a stilled government, and so it was no wonder that the balance of propriety was in one hand and the command in another, it being therefore always in a posture of war; but it was carried by Ballat that it was a steady government, though it is true by the voices, it had been carried before that it was an unsteady government. So tomorrow it is to be proved by the opponents that the balance lies in one hand and the government in another.*(1/63). N.B.: ce texte a déjà été cité plus haut dans le chapitre sur le Rota Club et nous ne le rappelons ici que pour mémoire.

³¹ Cf 6/237, 7/197, 7/350, 7/371, 8/332, 8/584 .

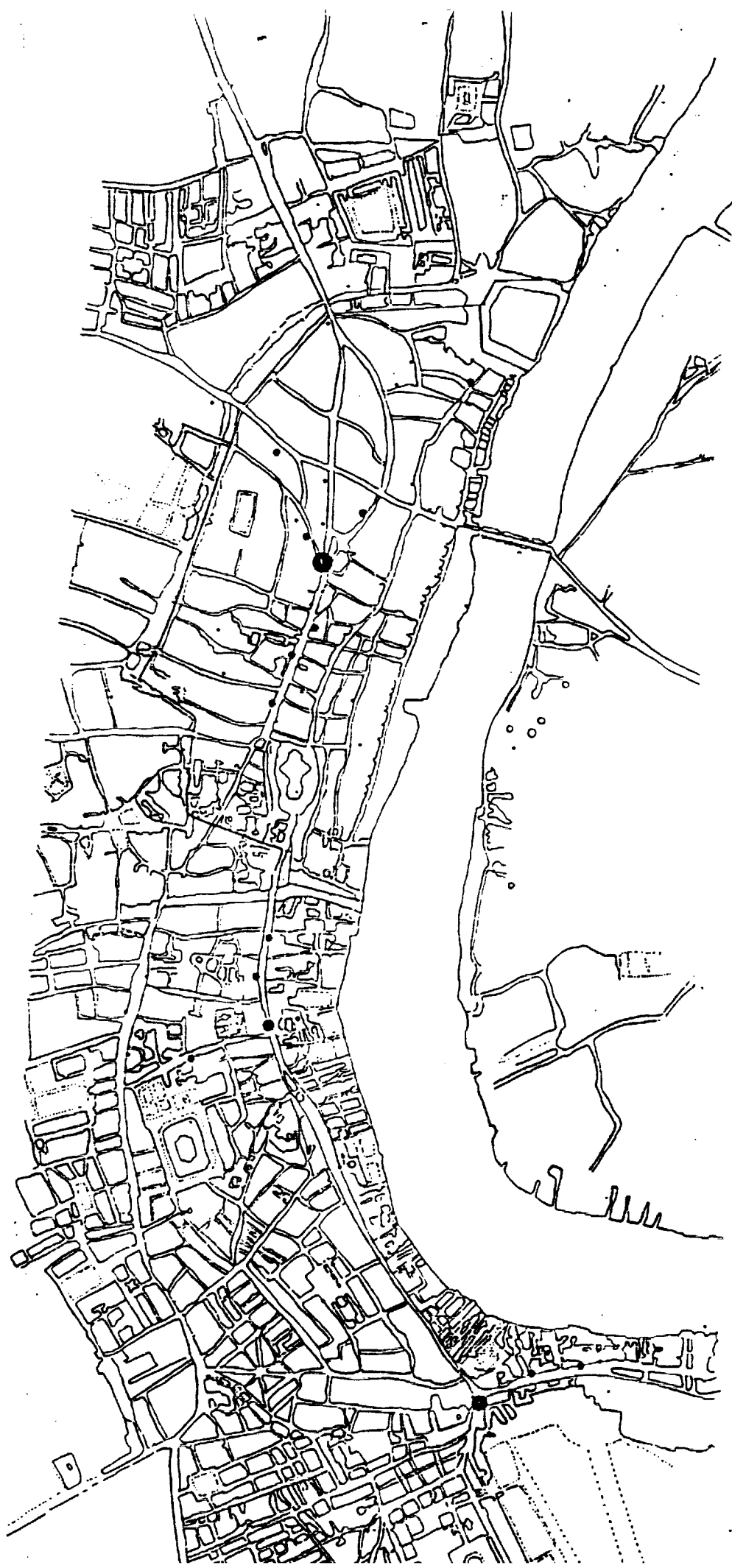
³² Voir supra.

³³ Cf. Richard Ollard, Pepys, a biography, ibid., pp.245-262.



LES CERCLES DANS LESQUELS SAMUEL PEPYS EVOLUE.

(les cercles sont représentés de façon proportionnelle au nombre de noms plus de 10 fois cités dans le journal)



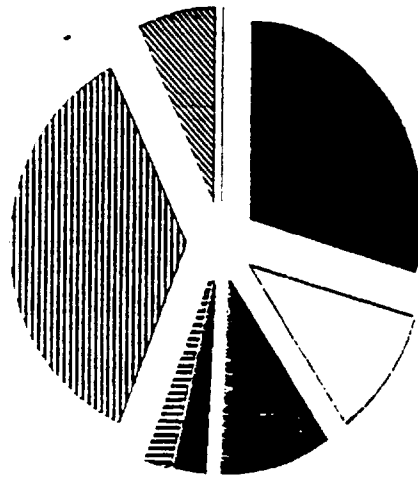
LES TAVERNES FREQUENTÉES PAR PEPYS
(d'après le journal).

-
-
-
-
-

Journal des cercles dans lesquels Pepys évolue, le second montre l'évolution de la sociabilité de Pepys à travers trois coupes temporelles: l'une pour l'année 1660, une autre pour 1665 et la dernière pour 1668 (années correspondant respectivement au début, au milieu et à la fin du Journal). Ces schémas indiquent que le monde du travail de Pepys représente entre 29,5 et 66% des noms cités dans le Journal selon les années, que sa parentèle étroite et élargie constitue entre 6,5% et 16% des citations, que ses amitiés en représentent entre 48 et 22% et ses voisins entre 1,5 et 2%. Les grandes variations d'une période à l'autre s'expliquent par le fait que Pepys est encore dans une période de formation où les aspects de sa vie quotidienne ont tendance à se transformer rapidement d'une année sur l'autre. Ses fréquentations de l'Amirauté, par exemple, se multiplient en 1665, à un moment où il vient d'accéder à des charges importantes mais diminuent en 1668 lorsqu'il semble décider de consacrer plus de temps à ses activités extra-professionnelles. On pourrait s'amuser à comparer les fréquentations de Pepys à la sociabilité d'un français contemporain telle qu'elle a été mesurée par une enquête conjointe de l'I.N.E.D. et de l'I.N.S.E.E. en 1983³⁴ qui tendait à prouver que la sociabilité était une pratique culturelle socialement déterminée: les fréquentations d'un français moyen sont à 21,5 % familiales, à 28% amicales, à 21,6% professionnelles. Dans 8 % des autres cas, ce sont des relations de voisinage, dans 8,7 % encore, des relations de services et les 12,3 % restant sont d'origines diverses. En réalité, la comparaison n'est guère valable car d'une part, Pepys ne note pas dans son Journal toutes ses rencontres quotidiennes, et car d'autre part, la vie de Pepys est extrêmement déterminée par sa profession. En conséquence, il faudrait plutôt comparer la sociabilité de Pepys avec celle d'un cadre supérieur d'un grand ministère d'aujourd'hui. Il est probable que l'on se rendrait alors compte de l'ouverture sociale du monde de Pepys. Quoi qu'il en soit, on notera que le monde des cercles intellectuels est quantitativement relativement mineur (les fréquentations de la Société Royale ne représentent au mieux que 2% des noms cités

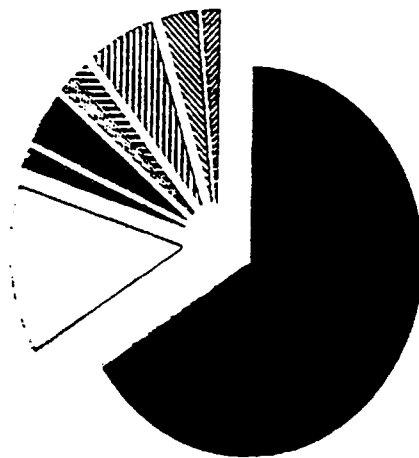
34 François Héran, "La sociabilité, une pratique culturelle", *Economie et statistique*, 1988, pp.3-22.

LE CERCLE DE SOCIABILITE DE PEPYS EN 1660



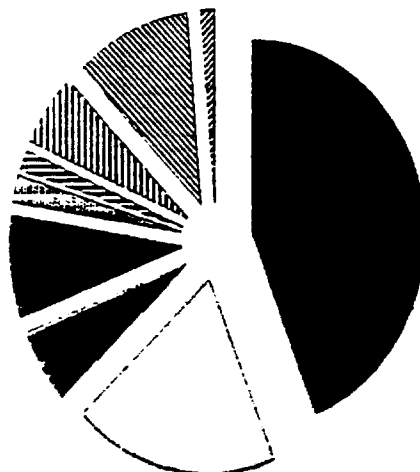
| | | |
|---|---------------|--------------|
| ■ | colleagues | 470 (29.47%) |
| □ | amis | 176 (11.03%) |
| ■ | parents | 165 (10.34%) |
| ■ | ecouse | 51 (3.20%) |
| ■ | maitresse | 0 (0%) |
| ■ | voisins | 33 (2.07%) |
| ▨ | Montague | 586 (36.74%) |
| ▧ | services | 114 (7.15%) |
| ▩ | Royal Society | 0 (0%) |

LE CERCLE DE SOCIABILITE DE PEPYS EN 1665



| | | |
|---|---------------|--------------|
| ■ | colleagues | 932 (66.10%) |
| □ | amis | 196 (13.90%) |
| ■ | parents | 25 (1.77%) |
| ■ | ecouse | 64 (4.54%) |
| □ | maitresses | 19 (1.35%) |
| ■ | voisins | 21 (1.49%) |
| ▨ | Montague | 84 (5.96%) |
| ▧ | services | 49 (3.48%) |
| ▩ | Royal Society | 20 (1.42%) |

LE CERCLE DE SOCIABILITE DE PEPYS EN 1668



| | | |
|---|---------------|--------------|
| ■ | colleagues | 734 (44.06%) |
| □ | amis | 317 (19.03%) |
| ■ | parents | 104 (6.24%) |
| ■ | ecouse | 143 (8.58%) |
| □ | maitresses | 35 (2.10%) |
| ■ | voisins | 50 (1.30%) |
| ▨ | Montague | 100 (6%) |
| ▧ | services | 183 (10.98%) |
| ▩ | Royal Society | 20 (1.20%) |

par Pepys en une année). Il est cependant qualitativement extrêmement important si l'on en croit le nombre de pages de narration que Pepys lui consacre.

En fin d'analyse, Pepys semble constituer un prototype de Londonien éclairé de la Restauration, le symbole d'une curiosité insatiable, inséparable d'un goût immodéré pour les plaisirs de la vie, et le symbole d'une ville qui, alors, place les valeurs de l'esprit au sommet de sa hiérarchie mentale. Si nous avons évoqué la figure de Pepys en conclusion de ce travail, c'est bien, en effet qu'elle nous semblait emblématique. Il ne faudrait cependant pas forcer le portrait au point d'affirmer que la vie de Pepys reflète exactement l'évolution de la vie intellectuelle londonienne. En matière de vie politique, notamment, Pepys est en réalité un cas particulier au sein du monde intellectuel. Sa position sociale de grand serviteur de l'Etat le range plus, en effet, du côté du pouvoir que dans celui de la contestation du pouvoir. Alors qu'il fréquentait avec fougue et délice les cercles du Commonwealth réfléchissant sur la politique, il ne percevait plus que de l'extérieur, et sans doute avec quelque frayeur, vingt ans après, le foisonnement des clubs politiques qui caractérise pourtant la vie culturelle londonienne des années 1680.

ANNEXES.

ANNEXE n°1.

Le texte suivant documente le chapitre 1.

PROJET DE L'ETABLISSEMENT D'UN COURS DE NAVIGATION A LONDRES PAR RICHARD HAKLUYT: tiré de l'épître dédicatoire dédiée à Philip Sidney des *Divers Voyages*, Londres, 1582.

(Hak Soc., ser.1, vol.7).

Après avoir vanté l'exemple de la Casa de Contratacion de Seville visitée par Stephen Burrowes, un navigateur anglais, Hakluyt fait la proposition suivante:

[...] I speake all this to this ende, that the like order of erecting such a Lecture here in London, or about Ratcliffe, in some convenient place, were a matter of great consequence and importance for the saving of many mens lives and goods, which nowe, through grosse ignorance, are dayly in great hazerd, to the no small detriment of the whole realme. For whiche cause I have dealt with the right worshipfull Sir Frances Drake, that seeing God hath blessed him so wonderfully, he woulde do this honour to him selfe and benefite to his countrey, to be at the cost to erect such a lecture: Whereunto, in most bountifull maner, at the verie first, he answered, that he liked so well the motion, that he would give twentie poundes by the yeere standing, and twentie poundes more before hand to a learned man, to furnish him with instruments and maps, that woulde take this thing upon him[...].

ANNEXE n°2.

Cette annexe et les trois suivantes documentent le texte du chapitre 2.

PROJET PRESENTE PAR JOHN DEE A LA REINE MARIE EN 1556

Source: Autobiographical Tracts of Dr John Dee, ed.J.Crossley London (Chetham Society), 1851, p47:

[...]Whereby your Highness shall have a most notable library, learning wonderfully be advanced, the passing excellent works of our fore fathers from rot and worms preserved, and also hereafter continually the whole realm may...use and enjoy the whole incomparabel treasure so preserved[...]

source: MS Cotton Vitellius fols 310-11 ainsi que Hearne Thomas, Compendious Rehearsal, ii, 490-5:

fol.311

[Articles concerning the recovery and preservation of the ancient monuments and old excellent Writers: and also concerning the erecting of a Library without any charges to the Queen's Majestie, or doing injury to any of the Queen's Highness subjects, according to the tenor and intent of a supplication to the Queen's grace in his behalf exhibited by John Dee, Gentleman, A.

1556 the xv day of January.]

Imprimis, the Queen's Majestie's Commission to be granted for the seeing and perusing of all places within this her Grace's Realm where any notable or excellent monument may be found, or is known to be. And the said monument or monuments so found and had, by the said Commissioner then, of the former possessor in the Queene's Majestie's name to be borrowed, and so neverthesse to be restorable to the said former possessor after such convenient time, wherein of every such monument one fair cpy may be written, if the said former possessor be disposed to have the said monument or monuments again, and thereupon either he or his assignes do at the said library (the place thereof is by the Queen's Grace to be appointed) demand the said monument or monuments by bill assigned with the hand of the said Commissioner, wherein both the name or names of the said monument or monuments is or are particularly expressed and also the convenient time for the said restitution prescribed.

2. That it may be referred to my Lord Cardinal's Grace and the next Synod to conclude an order for the allowance of all necessary charges, as well toward the riding and journeying for the recovery of the sayd worthy monuments, as also for the copying out of the same, and framing of necessary stalls, desks, and presses, meet for the preservation and use of the said monuments in the Queen's Majestie's Library aforesaid.

3. That the said Commission be with speed dispatched for three causes especially: first, lest after this motion made, the spreading of it abroad might cause many to hide and convey their good and ancient Writers, which nevertheless were very ungodly done, and a certain token, that such are not sincere Lovers of good learning.) Secondly, that by the travails of these three months, February, March and April next going before the Synod, in May next appointed, the said Synod may have good proof, whereby to conjecture, how this matter will take success. And thirdly, upon the said trial of three months, the proportion of the charges in riding, and writing may the better be weighted, what they will in manner amount unto.

Fol 311v

4. A meet place to be forthwith appointed for the said monuments to be sent unto, untill the said Library may be made apt in all points necessary; and that in this said place, before or at the said Synod-time, the said monuments may be viewed and perused, according to the pleasue of my Lord's Cardinal Grace and the said next Synod.

5. Finally, that by further device of your said suppliant, John Dee, (God granting him his life and health) all the famous and worthy monuments, that are in the notablest Librariys beyond the sea, (as in Vaticana at Rome, S Marci at Venice, and the like at Bononia, Florence, Vienna etc.) shall be procured into the said library of our sovereign lady and Queen, the charges thereof (beside the journeying) to stand in the copying of them out, and the carraege into this realm only. And as concerning all other excellent authors printed, that they likewise shall be gotten in wonderfull abundance, their carriage only into this realme to be chargeable.

ANNEXE n°3.

TEMOIGNAGES SUR L'AREOPAGE DE PHILIP SIDNEY (1579)

Lettre de Edmund Spenser à Gabriel Harvey écrite à Leicester House le 5 octobre 1579:

...I was minded for a while to have intermitted the uttering of my writings: leaste my over-much cloying their noble eares [celles de Leicester, Sidney et Dyer, vraisemblablement], I should gather a contempt of myself, or else seeme rather for gaine and commoditie to doe it, for some sweetness that I have already tasted...

...the two worthy gentlemen, Master Sidney and Master Dyer, they have me. I thanke them, in some use of familiarity: of whom, and to whome, what speache passeth for youre credit and estimation, I leave yourselfe to conceive, having alwayes so well conceived of my unfained affection and zeale towards you. And nowe they have proclaimed in their areiopago a generall

surceasing and silence of balde Rymers, and also of the verie beste to: in steade whereof, they have by authoritie of their whole Senate, prescribed certaine Lawes and rules of Quantities of English sillabes, for English Verse: having had thereof already greate practice, and drawne mee to their faction...

Source: série intitulée: John Hopkins press, *Spenser Variorum*, ed.Greenlaw, Osgood, Padelford, Heffner et tout particulièrement le volume *Prose works*, special ed.R.Gottfried, Baltimore, 1949.

L'autre texte documentant l'Aréopage est en latin, il s'agit du poème dédicatoire de Daniel Rogers à Philip Sidney, écrit lorsque Rogers était en compagnie de Hubert Languet à Gand le 14 Janvier 1579 (cité par J.A.Van Dorsten dans Poets, Patrons and Professors, London 1962, p179.):

"Nec desunt fidi, iucunda caterva sodales
 Queis pius adstricta compede sudat amor,
 Ex quibus antistat dia virtute Dierus
 Iudicii condus, promus et ingenii,
 Dein praetextatis Fulco tibi notus ab annis,
 Fulco Grevillaeae chara propago domus.
 Cum quibus aut summo de iure, Deove. bonove
 Disseris. his studiis dum vacat hora piis".

Traduction:

"Les amis ne manquent pas, une troupe de joyeux compagnons qui se ressemblent, de l'amitié de laquelle est né un pieux amour. Parmi eux, Dyer excelle en vertus saintes, régisseur de jugement et majordome de talent; ensuite vient Fulke connu de toi depuis des années, Fulke, cher descendant de la Maison des Grevilles. Avec eux, quand les heures de loisirs le permettent, tu discutes des derniers développements du droit, de Dieu et du Bien".

ANNEXE n°4.

PLAN PROPOSE A LA REINE ELIZABETH PAR SIR HUMPHREY GILBERT POUR INSTITUER UNE ACADEMIE LONDONIENNE:

Ce plan organise une académie d'enseignement pour les Pupilles de sa Majesté ainsi que pour les enfants de la Noblesse et des Gentilshommes. Il prévoit un curriculum fait de matières classiques et de matières plus modernes comme la médecine et les mathématiques appliquées. D'autre part, certaines caractéristiques font du Collège à venir une institution de recherche à part entière. Les extraits que nous reproduisons ci-dessous attestent cette volonté:

[...]This Phisitian shall continually practize together with the naturall Philosopher, by the fire and otherwise, to search and try owt the secrets of Nature as many waies as they possibly may: and shall be sworne once every yeare to deliver in to the Treasurer his office, faire and plaine written in parchment without equivocations or enigmatic phrases, under their handes, all those their proofes and trialles made within the fore-passed Yeare;[...]

[...]Also ther shall be one keeper of the Liberarie of the Academy, whose charge shall be to see the bookes there saffely kepte, to cawse them to be bownd in good sorte, made fast, and orderly set: and shall keepe a register of all the Bookes in the said Librarie, that he may geve accompte of them when the Master of the Wardes or the Rector of the Academy shall apointe[...]

Note

All Printers in England shall for ever be charged to deliver into the Library of the Academy, at their owne charges, one Copy well bownde of every Booke Proclamation or Pamflette that they shall printe[...]

[...]Certain orders to be observed.

All the fforesaid publique Readers of Arte and the Common Lawes shall once, within every six yeares, set forth some new Bookes in printe according to their severall professions. Also, every one of those which shall publiquely teache any of the Languages as afforesaid, shall once every three years publish in printe some translation into the English tounge of some good worke, as neare as may be for the advawncing of those thing which shall be practized in the said Academy[...]

ANNEXE n° 5.

A PROJECT TOUCHING A PETITION TO BE EXHIBITED UNTO HER MAIESTIE FOR THE ERECTING OF HER LIBRARY AND AN ACADEMY.
(1589).COTTON Ms FAUSTINA E.V. fol.89

I. The Scope of this Peticion.

1.The Scope of this petition is to preserve divers old bookes concerninge mater of history of this Realme originall charters and monuments in a library to be erected in some convenient place of the hospitall of the Savoy, St Johns or els whear.

2.Secondly for the better information of all Noblemen and gentlemen Studiows of Antiquitye whearby they may be enabled to do unto her Maiesty and the Realme sutche service as shall be requisite for their place.

3.This Lib[r]arye to be intituled the Librqry of Queene Elizabethe and the same will be well furnished with divers Auncient bookes and monumentes of Antiquity rare and wyche otherwise may perishe and that at the costes and charges of divers gentlemen which will be willinge theirunto.

2 That yt may please the Queenes Maiesty to incorporate the persons studious of antiquity for the better preservation of the said Library and encrease of Knowledge in that behalfe.

The name of this Corporation be the Accademye for the studye of Antiquity and Historye founded by Queene Elizabeth or otherwise as yt shall please her Maiesty.

The persons and officers of which this Corporation shall consist

1 A Governor or president.

Two gardeyns of the library yearly to be chosen and the ffellowes of the same Accademye out of which ffeloves the Governor and President and Gardens ar yeirly to be elected.

Their ar divers gentlemen studious of this knowledge and whixh have long tyme assemblid and exercised them selves therin out of which company and others that ar desirous the body of the said Corporation may be drawne.

[verso]That yt would please the Queene Maiesty to graunt the Custody and to comitt the care of that library to the said Corporation according to sutche ordynance and Statutes as yt shall please the Queene Maiesty to establishe.

That none shall be admitted into this Corporation or Socyety except he take the othe of the supremacy and to preserve the said library to the best of their endeavour.

That is may please her Maiesty to bestowe out of her gracious library sutche and so many of her bookes concernyng history and antiquity as yt shall please her highness to graunt for the better furnishing of this library.

The place wher yt may please her Maiesty to appoynt for this library and the meeting of the said Society.

The place may be eyther some convenient Room in the Savoy which may well be spared or ells in the late dissolved Monastery of St Johns of Jerusalem or otherwhe[r] wher yt shall please her Maiesty.

That their might be ordeyned inthe said Letters pattentes of incorporation certeyn honorable persons to be visitors to visit the said Society from fyve yeir to fyve yeir or as often as it shall please her Maiesty to appoynt.

The names of the visitors

The Archbishopp of Canterbury being of the pryvy Counsell..

[fol.90a] Reasons to move the furdance of this Corporation.

I first their ar ivers and sundry monuments worthe observation whearof the oryginall is extant in the hands of some privat gentleman and also divers others excellent monumentes whearof their is no record now extant which by theise meanes shall have publick and salfe custody for use when occasion shall serve.

The care which her Maiesties progenitors have had for the preservation of sutch ancient monuments.

Kynge Edward the firts caused and comitted dyvers copyes of the Recordes and monumentes concerninge the Realm of Scotland unto dyvers Abbeyes for the better preservation theirof which for the most part ar now perished or rare to be had and which provision by the dissolution of all Monasteryes is determind.

The same king caused the libraryes of all monasteryes and other places of the Realme to be serched for the furdere and manifest declaration of his titell as cheef Lord of Scotland and the record theirof now extant dothe alleidge divers Legers bookes of Abbeyes for confirmation theirof the lik was doon in the tym of King Henry the eight.

Also when the popes auctorytie was abolished out of England by Kyng Henry the eight their was speciall care had of the searche of Antient hookes and Antiquities for manifestacions unto the world of these usurpations of the pope.

Also their ar divers treatises published by auctorytie for the satisfaction of the world in divers matters publicke which after the[y] ar by publick auctorytie prynted and dispersed they do after som tym become very rare for yat their is no publick preservation f them and the lyk is of proclamations.

[fol.90b] This society will not be hurtfull to eyther of the universiteis for yt shall not medele with the artes, philosophy, or other fynall Studyes their professed. for this Society tendeth to the preservation of historye and Antiquitye of which the universityes being busyed in the Artes tak little care or regard.

In foreigh Countryes wher most civility and learning is their is great regard had of the cherishing and encrease of this kinde of learning: by publick libraryes and academyes in Germany Italy and ffrance to that end.

To this corporation may be added the S[t]udy of forreyn modern Tonges of the nations or neighbors Countrye and regard of their historyes and state whearby this Realm in a short tyme may be furnished with sundry gentlemen enabled to do her maiesty and the realme service as agentes or otherwise to be employed.

Mr Cotton Mr James Lee
Mr Dodorug.

(texte également reproduit dans E.Flügel. "Die Älteste Englische Akademie".)

ANNEXE n° 6.

DOCUMENTS VARIÉS RELATIFS AU FONCTIONNEMENT DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES VERS 1590:

sources citées par Van Norden: The Society of Antiquaries.

I have thought good to sett downe the reason that induced me to press so earnestly the reexamination of our former conferences, for this cause onely,... our assemblye might be rather demed a court of Morespeach, as in old time there was such a one at Oxford, than a learned conference.

Ms Faustina EV1 by Mr Agard, "Aylofffe, vol I, NOLV II 184-5 sigs Aa AaV.

I will contain myself within the lists of our order
Cotton Mss MS Faustina EV5

I cannot produce anything unspoken by this learned society
Cotton Mss Ms Faustina EV5

I was desirous to be informed from other learned men who are of this societie, of that were unto I, in myne owne learning, could not attain.

Cotton Mss Ms Faustina EV2

I supposed. and so it falleth forth amongst this learned assembly, whylst one treates of one part of a question, and some of another, there would be nothings left for me to utter...but because I would not seem to be silent, being otherwise enjoyed by the laws of this Assembly.

Cotton Mss Ms Faustina EV6

The order of this learned assemblye forbid me to be alwayes silent.

Cotton Mss Ms Faustina EV6

I know that in this learned assembly there can nothing be overpassed.

Cotton Ms Titus CIA 8

I am in time the last that was admitted into this society, and in hability the least.

Cotton Mss Ms Faustina EV18.

THE ACADEMY OF HONOUR (1620).

Syr.

It is now about nine yeares (c.1620) since my Lord of Buckingham who then had my Florus, and alwaies my hart did, at Newmarket, first of all bring mee to his late Majestie [James] and at the same time I brought with me the first overture of the premisses and they under what other name soever, of societie Colege Academ roial or otherwise, to be called, of King James or the feast of Sainct James to be the anniversarie feast and chapter day of that foundation.

This (though no specious and plausible) that Salomon of Great Britain embraced notwithstanding by slowe degrees, as the newesse and weight of the proposition required: and at Rufford Abbey, and his last northern progresse (and not before) did upon a final survay confirm, with his roial assent and in full approbation of the groundes meanes and ends thereof did grant many gracious and illustrious favours, and privileges, as well to the Thing as to the Persons.

To the Thing, by so manie wayes and titles intended to be so gratefull, and so useful to gownmen, to swordsmen, and to all good men, and so beneficiall to the crowne itself according to the honourable mysterie, and with roiall secret thereof among many other.

I. A Mortmain of two hundred pounds by the yeare.

II. A Common Seal such as was there shewed drawn, onley somewhat in it, concerning himself modestly traversed.

To the Persons, divided into three classes, and subordinated to the kingly patron, and founder according to the fairest figure and most magnificent tipe thereof.

Tutelaries (for neerer defence and countenance) The knights of the Garter, to whome if they were not alreadie of that most noble order) the Lord Chancelour of England and the Chancelours of the two Universities were alwaies to be added. Auxiliaries Lordes and others selected for their special worths and parts, and for their seale to the general good (as it was this way to be expressed) out of the flower of the nobilitie and Councils of warr, and Ammiraltie and of new plantations. Essentials upon whome the weight of the work was indeede to relie and settle, culled and pickt from out of the most able and most famous lay gentlemen of England, maisters of families or being otherwise men of themselves and either livinge in the light of thinges or without anie title or profession or art of lief for lucre (for such were alreadie of other bodies) and to theis among manie other,

i. Precedence of all of their owne degrees or rancks.

ii. Advancement of their armories, with one of this roiall Supporters, the Unicorne in rere, and about the Shield, the Ribband and pendent Devise, or Symbol of the Societie, composed of their fewers capital leters, I.F.R.C., Iacobus Rex Fondator Collegii, interwoven under a crowne imperial.

iii. In their Shields or Coates of Arms, for an addition of honour to be borne in them by way of Empalement, Canton or Inscutcheon, or otherwise, a Demi-Rose of the Union and a Demithardon or Scotland slipt vert, and joined in Pale under a like Crown.

And when among the manie publicke services of the main bodie of the Academ consisting onely of Essentials, the supintendencie of the review, or the review itself of all English translation of secular learninge (one of the which beinge of an author of high account and soveraign house, his Majestie named with much dislike) that good books might be sincerely turnd out of foreign tongues into ours, was propounded, his Majestie did assent thereunto, gladlie aknowledging, that false weights and mesures in words, were as diligently to be discovered and as equallie to be detested as in wares, and rather by so much more as things intellectual are more excellent, then things palpable or corporeal; and did also add on his own accord, that it should be theirs to authorise all bookes and writinge which gave to goe forth in print, which did not *in professo* handle theological arguments, and to give to the vulgar people, Indexes Expurgatorie, and Expunctorie, upon all books of secular learning printed in English, never otherwise to be publick again.

The general dutie or vow of the Institution. To honor love and serve one the other accordinge to that of St John, *Non tantum verbo, et lingua, sed opera et veritate*.

The general bond.

To be knitt together for the rights of Monarchie accordinge to that title of the supreme obligation thzereof *Populi Salus*.

The general office.

To celebrate the memorie of the secularie noble of Great Britain speciallie of England, and more speciallie the soveraigne and Knights of St Georg or the Garter in execution of that Scripture, In memoria aeterna erit justus. That the historie of our country may rescue itself from the sneeres and stealthes of taylers, and obtain at last a grave and free authentick Text, not onlie, in our mother tongue, but in the latine also, thereby to correct the errours and repress the ignorance and insolences of Italian Polidores hollandish Meterans, rhapsodical Gallobeligici, and the like wherein Mr Camden hath gon before unto us, to his everlastinge praise: the constant register of publick facts to be with them of the Academ as in old Rome among the Pontifices.

The general rule of carriage.

The same which St Paul prescribed. *Nemini offensionem dare, and Invince honore praevenire*; in the lives writings and speeches of others to pick out, if it may be, what to praise: to strangers, respective, and kinde and among themselves sincere.

The rest is neither of this time, nor for the penn, but privacie.

Deo Gratias.

[Ms.Peniarth (Nat.Lib.Wales) 443.D.f.15], cité par R.Gair, p205-207.

ANNEXE N° 7:

FICHE TYPE DE LA BASE DE DONNEES MONTRANT LES RUBRIQUES RETENUES
DANS L'ETUDE DE LA TAVERNE DE LA SIRENE:

DONNE John/description=poète
 ls\$date de naissance/1573
 ls\$date de décès/1634
 ls\$lieu de naissance/Londres
 ls\$adresse londonienne/Drury House
 ls\$quartier/Strand
 ls\$université/Oxford
 ls\$collège/Hart Hall/date=(1584,-,1610)
 ls\$M.A./1610
 ls\$inn of court/Lincoln Inn/date=(1592)
 ls\$office gouvernement/propagande religieuse, écriture du Pseudomartyr/date=(1609)
 ls\$office clerical/lecteur en theologie à Lincoln's Inn/ date=(1616)
 ls\$office clerical/curé à Paddington/date=(1615,-)
 ls\$religion/catholique/date=(-,1596)
 ls\$religion/anglicane/date=(1596,-)
 ls\$prison/pour avoir épousé Anne More sans le consentement du père/date=(1600).
 ls\$patron/Robert Carr/date=(1612,-)
 ls\$patron/Lucy Bedford/date=(1612,-)
 ls\$patron/Huntington/date=(1612,-)
 ls\$patron/Rich/date=(1612,-)
 ls\$patron/Thomas Egerton/date=(1598,-1601)
 ls\$patron/George Herbert/date=(1607,-)
 ls\$patron/Robert Drury/date=(1610,-)
 ls\$champ/religion et poésie
 ls\$voyages/Paris/date=(1611,-,1612)
 ls\$profession du père/citoyen de Londres et quincaillier, marchand prospère
 ls\$MP/date=(1600,-,1623)

rel\$amitie/Christopher Brooke
 ...
 rel\$dédicaces/Benjamin Jonson
 ...
 rel\$lettres/Benjamin Woodward
 ...
 rel\$services rendus à/John Danvers
 ...
 rel\$fait la guerre avec/Thomas Egerton
 ...
 rel\$emprunte des livres à/Robert Cotton
 ...

N.B.: Ici, la liste des relations "explicites" ne se veut pas exhaustive car elle serait trop longue. Nous avons choisi quelques exemples de types de relations. On notera que des éléments du récit de vie, comme la rubrique "ls\$collège/", peuvent servir à identifier des relations implicites.

Les autres types de relations retenues sont: les relations occasionnelles, les prêts ou les dons d'argent, de nourriture, les services rendus, la relation d'employeur à employé, la participation à un même comité du Parlement, le fait d'être compagnon de prison etc.

ANNEXE N° 8

LISTE ALPHABETIQUE ET DESCRIPTIF DES CLIENTS DE LA SIRENE:

Robert Bing (?): un des personnages les plus obscurs du groupe, il est sauvé de l'anonymat par une mention dans un document officiel qui le qualifie ainsi: "un homme agréable mais sans biens", il semble qu'il ait évolué dans les milieux gouvernementaux puisqu'il a offensé le Conseil Privé et le Comte de Southampton. On sait aussi qu'il fut actionnaire de la compagnie de Virginie.

John Bond (1550-1612): un civil servant prédécesseur de John Donne comme secrétaire du Lord Chancelier, Thomas Egerton.

Christopher Brooke (1580-1628): un poète ami de John Donne passé par les Ecoles de Droit (Lincoln's Inn) et chargé de la trésorerie du masque offert par son Ecole en 1614.
Formation universitaire: Cambridge(Trinity College).

Patron en 1611: le Prince Henry.

Richard Connock (1575-1620): un important officier de finances du Prince de Galles.
Formation universitaire: Middle Temple.

Patron en 1611: le Prince Henry.

Thomas Coryate: un écrivain et le bouffon du Prince Henry, son voyage en Inde et ses extravagances le rendirent célèbre.

Patron en 1611: le Prince Henry.

Robert Cotton (1571-1631): chevalier puis baronnet en 1611, conseiller du Roi en sa qualité de célèbre antiquaire. Sa bibliothèque est la plus riche du royaume et il l'ouvre aux savants et aux grands de la Cour.

Formation universitaire: Cambridge (Jesus College).

Patron en 1611: Lord Somerset (Robert Carr) et Lord Northampton (Howard).

Lionel Cranfield (1575-1645): d'abord marchand puis financier, il est déjà fonctionnaire en 1611 et sa fortune est conséquente. Son rôle de trésorier royal lui apportera plus tard le titre de Comte du Middlesex.

Patron en 1611: Lord Northampton.

John Donne (1573-1634): le poète qui se plaindra toute sa vie d'avoir une charge d'ecclésiastique plutôt que celle d'ambassadeur.

Formation universitaire: Oxford (Hart Hall) puis Lincoln Inn.

Patron en 1611: Lucy, Comtesse de Bedford.

George Garrard (?): un écuyer et un fonctionnaire de la Cour. Patron en 1611: Robert Cecil, Lord Burghley.

Henry Goodere (1580-1628): gentilhomme de la chambre privée du Roi en même temps que poète. Ami de John Donne.

Formation universitaire: Cambridge (?), puis Middle Temple.

Patron en 1611: le Roi Jacques.

William Hakewill (1574-1655): un juriste et un antiquaire spécialiste des précédents juridiques très actif au parlement.

Formation universitaire: Cambridge (Trinity College) puis Lincoln Inn.

Patron en 1611: Sir Edward Phelips.

Hugh Holland (1573-1633): un poète membre de la société des antiquaires.

Formation universitaire: Cambridge (Trinity College).

Patron en 1611: ?

John Hoskins (1566-1638): un juriste et un professeur de droit, c'est un érudit réputé pour avoir revu l'Histoire du Monde de Sir Walter Raleigh alors qu'il est en prison avec ce

dernier.

Formation universitaire: Oxford (New College) puis Middle Temple.

Patron en 1611: Sir Henry Wotton.

Sir Artur Ingram (1580-1642): marchand-aventurier, banquier et spéculateur est aussi un chevalier introduit à la cour. En 1611, il passe par une mauvaise conjoncture.

Patron en 1611: Sir Robert Cranfield.

Inigo Jones (1573-1652): l'architecte qui a dessiné le Banqueting Hall et introduit l'art palladien en Grande Bretagne. Le "metteur en scène" de masques magnifiques à la Cour.

Patron en 1611: Lucy, Comtesse de Bedford et le Prince Henry.

Ben Jonson (1573-1637): le célèbre poète et dramaturge auteur de Volpone et futur Oracle de l'Apollon Club.

Formation universitaire: Cambridge (St John College).

Patron en 1611: Lucy, Comtesse de Bedford.

Richard Martin (1570-1618): parlementaire très actif, lecteur au Middle Temple et *Recorder of London*.

Formation universitaire: Oxford (Broadgates Hall puis Pembroke College) puis Middle Temple.

Patron en 1611: Sir Henry Wotton.

Richard Mocket (1577-1618): ecclésiastique et censeur de sa Majesté n'est peut-être mentionné par Coryate que parce que ce dernier se recommande à lui pour une publication.

Patron en 1611: ?

Formation universitaire: Oxford (Brasenose College)

Sir Henry Neville (1564-1615): courtisan et diplomate.

Formation universitaire: Oxford (Merton College).

Patron en 1611: Robert Cecil, Lord Burghley.

Sir Robert Phelips (1586-1638) est *Master of the Roll* et parlementaire aux *Lords*. Il est le *Speaker* du Parlement de 1560 à 1614.

Formation universitaire: Middle Temple

Patron en 1611: le Prince Henry

John West (?): *secondary of the King's remembrancer of the Exchequer*, c'est-à-dire un officiel important de la Cour et plus précisément du ministère des finances.

Formation universitaire: Middle Temple.

Patron en 1611: ?

Lawrence Whitaker (?): nommé par Coryate *Seneschal of the Noble Society of the Sirène* est le secrétaire de Sir Robert Phelips.

Patron en 1611: Sir Edward Phelips.

ANNEXE n° 9

L'INTERDICTION DES CAFES PAR LE GOUVERNEMENT EN 1675 ET SES SUITES D'APRES LES C.S.P.D.

C.S.P.D., 1675

p.465: Dec 29, Whitehall.

"Proclamation ordering the suppression, after 10 January next, of all public coffee-houses, for sale of coffee, chocolate, sherbet or tea, and the withdrawal of their licences these houses having produced evil consequences from idle and disaffected persons resorting to them, and by leading tradesmen and others to mis-spend their time, and occasioning the spreading of false reports to the defamation of the government and the disturbance of the peace of the realm.

[Printed S.P. Dom., Proclamation 3, p.343]

pp.496-7: 7 janvier:

On revient un peu sur cette proclamation en conditionnant certaines licences à l'observations de certaines règles insistant sur le contrôle de ce qui se passe et se dit dans les salles.

...

Expeditants. [...]

Printed or written libels etc., letters etc. that are publicly spread or uttered in their house, the master to be answerable on bond.

Conditions: 1. [the coffee-houses are] ordered to prevent all libels, papers, scandalous etc. and unlicensed books etc. from being read. 2. all scandalous false reports etc. 3. if otherwise then to give information within two days to a justice of the peace etc.

[S.P. Dom., Car.II, 378 n°40]

p.500, le 8 janvier, les juges invoquent des raisons pour que la suppression complète des Coffee-houses n'ait pas lieu.

p.505, le 8 janvier,

Proclamation sentencing the time for suppression of Coffee-houses to 24 june next, the owners having represented the loss they should incurr on account of the quantities of tea and coffee in their sorrow for former abuses in such houses, and their willingness to enter into recognizances to prevent them.

I. Blank recognizance to be taken by coffee houses keepers, to allow the scandalous papers, books or libels to be brought into their house or to be read there, and to prevent all persons from declaring there any false and scandalous reports against the government and its ministers, and to give information of any such papers or reports.

[S.P. proclamation 3, p.345]

C.S.P.D., 1676:

p.237

Magistrates empowered to grant licences for, for six months longer.

July 21, 1676, Whitehall:

Order in council that the justices and other magistrates whom it may concern grant licences to all persons selling by retail any liquors for six months longer from 24 june last, under the same conditions and securities mentioned in the proclamation concerning coffee houses of 8 January last.

[S.P. Dom., Car.II, 383 n°132]

C.S.P.D., 1677

p.627 February 5,

Thomas Garway to Edward Sing at Brook's Wharf.

Here is every night one in your name with the proceedings of the House and other papers, some of which have been delivered to my servants contrary to my will and without my knowledge. Two nights since I ordered one of my servants to acquaint your messenger that you should forbear sending any sort of news here in manuscript, lest what you designed for my satisfaction should through my sevant's error bring me under his Majesty's displeasure. It is my advice to you as a friend not to correspond with any town coffee house whatever for fear or rebuke. Is not my case somewhat hard, since almost all the coffee houses about me have the confidence to take in all sorts of papers and especially those persons who by order of council ought to have been bound to the contrary, and I, that will not do the like, am made a sacrifice in the irreparable loss of my trade, which you know, is a coy mistress? If I am not mistaken, next to their confidence, the Lord Mayor's omitting to take security in pursuance of the late order of Council has occasionned his contempt.

[S.P. Dom., Car.II, 401 n°6]

C.S.P.D., 1678

June 25.

R. Stephens information [...] about coffee houses.

It is discoursed that the King has a great party in the Parliament that will yield to raise money, never considering the great burdens on the people already, and also it's to be feared his majesty will keep up the army, which they call arbitrary government etc.

[S.P. Dom., Car. II, 404 n°217].

ANNEXE n° 10

Cette annexe documente le chapitre IV et notamment la 2e partie de ce chapitre portant sur les clubs politiques de la Restauration.

Voici in-extenso, retranscrite du manuscrit déposé à la bibliothèque Pepysienne du Collège Magdalene de Cambridge, une copie du journal du club du Ruban Vert.

THE JOURNALL OF Ye GREEN RIBBON CLUBB AT THE KING'S HEAD TAVERNE OVER AGAINST Ye TEMPLE IN FLEET STREET FROM 1678 TO 1681.

copy of the originall sent me by the King.

November the 14th 1678

The question being put whether Mr Nevil the pretended politician be a Papist.

Resolved that it is the opinion of this Society that the said Mr Nevil is a Papist.

The question being put whether Mr Thomas Littleton son of Thomas Littleton should be expelled this Society during his father's life and so long after the Society shall think fit.

Resolved that Mr Littleton be during his father's life time expelled' this Society and so long after the Society shall think fit to exclude him.

The question being put whether Mr Anthony Selden was, is or ever shall be a Member of this Society.

Resolved that he was not, is not nor ever shall be a Member of this Society as being a Man of Jesuistical principles, timorous, covetous, and degenerated from the virtue of his ancestors.

The question being put whether for the future any person shall be admitted into this Society without the consent of the Society and before two approved members hereof shall desire leave of this Society for the sames.

Resolved that none shall be admitted into this Society without the consent of the Society and before two approved members hereof shall desire leave of this Society for ... admission unless approved members of either House of Parliament and such Inhabitants of the town of Taunton ... shall be approved by Mr Trenchard and have been since introduced by him.

November 16 1678.

The question being put whether anything except paper, wine, tobacco, bread, cheese, beere, ale, cards and ... shall be put into the bill of expenses of this Society.

Ordered that for the future nothing but paper, wine, tobacco, bread, cheese, beere, ale, cards and ... shall be put into the bill of expenses of this Society and hereof Mr Baynal is to take notice.

Ordered that Mr Hopton, a Member of the Society personally appear her on Tuesday night to answer to such things as shall be objected against him and hereof note is to be given him by any member of this Society.

November 25th 1678.

Resolved upon the question that Mr Starkey is no Member of that Society.

Upon the question resolved that 8 o'clock is the only time for debating and ordering matter concerning this Society unless upon extreme occasions relating to the misbehaviour of the Society or for admission of new members hereunto.

December 3rd 1678

Upon the motion of Sir John Trenchard, Mr Aylofffe was approved member of the Society.
Ordered that Mr Barnard be admitted as member of this Society.

December 5th 1678

Upon the motion of Mr Gibson and Mr Gulson two approved members of this Society ordered that Mr Weston be admitted as member of this Society.

December 8th 1678

Upon the motion of Mr Waller and Mr Aylofffe, two approved members of this Society ordered that Mr Venable be admitted as member of this Society.

Ordered that the copy of the works of the commons house papers possessed by this Society shall not be carried out of this clubb-room into any other company without the consent of tis Society or by the major part of the then present members.

Ordered that no Members hereof shall speak with any stranger in this roome but the Members with whom such stranger shall desire to speak shall immediately upon such stanger's intrusion take him into another roome.

December 9th 1678

Resolved.

that if any Member of this Society shall offer any afternoon to any member hereof it shall be determined by this Society if afterwards any Member shall revive the dispute or make any discourse in order thereunto, then that Member shall undergoe such censure as this Society shall think fit.

December, 19th 1678

Upon the motion of Mr Gibson and Mr Griffith, two approved members of this Society ordered that Mr Charles Blount be admitted as member of this Society.

December, 27th 1678

Upon the motion of Mr Aylofffe. and Mr Goodenough, two approved members of this Society ordered that Mr Henry Finder be admitted as member of this Society.

December, 28th 1678

Upon the motion of Mr Spicer and Mr Goodenough, two approved members of this Society ordered that Sir Henry Blount be admitted as member of this Society.

December, 29th 1678

Resolved that it is the sense of this Society by an order of the 25 of November last is to be understood that no chaire shall be called before 8 o clock nor after so unless it be for the admitting a Member into this Society or regulating any ennimity that shall arise therein.

January, 2nd 1678

Upon the motion of Mr Gibson and Mr Griffith, two approved members of this Society ordered that Mr Anthony Calcott be admitted as member of this Society.

January, 3rd 1678

Upon the motion of Mr Aylofffe and Mr Spicer, two approved members of this Society ordered that Mr Waller be admitted as member of this Society.

January, 17th 1678

Upon the motion of Mr Weston and Mr Aylofffe, two approved members of this Society ordered that Mr William Trinder be admitted as member of this Society.

January, 26th 1678

As complains being made by Mr Goodwyn Wharton who frequently intrude himself into this Society for bringing in one Mr Catwin contrary to orders, it is declared that Mr Wharton is no Member of this Society and furteher ordered that he shall not be admitted a Member of the same without the consent of this Society.

February, 2nd 1678

After long debate the question being put whether in late any controversy shall happen between the members of this Society upon a matter usually arising therein wherein the Society may be concerned the Society shall head to determine th sames.

Carryd in the affirmation

February, 5th 1678

Upon the motion of Mr Robert Peyton and Mr Goodenough, two approved members of this Society ordered that Mr John Deane be admitted as member of this Society.

Upon the motion of Mr Aylofffe and Mr Waller, two approved members of this Society ordered that Mr John Manford be admitted as member of this Society.

Upon the motion of Mr Gutson and Mr Waller, two approved members of this Society ordered that Mr Anthony Shepheard be admitted as member of this Society.

February 17th 1678

Upon the motion of Mr Merry and Mr Goodenough, two approved members of this Society ordered that Mr Phil. Matthew be admitted as member of this Society.

February 18th 1678

Upon the motion of Mr Robert Peyton and Mr Frecke, two approved members of this Society ordered that Mr John Hallfall. be admitted as member of this Society.

February 21th 1678

Upon the motion of Mr Frecke and Mr Charles Blount, two approved members of this Society ordered that Mr Thomas Blount be admitted as member of this Society.

February 22nd. 1678

Upon the motion of Mr Robert Peyton and Mr Freeke, two approved members of this Clubb ordered that Mr Richard Nelthrop be admitted as member of this Society.

Upon the motion of Mr Hepbridge and Mr Smith, two approved members of this Society ordered that Mr Thomas Freak Junior be admitted as member of this Society.

March 2nd 1678

Upon the motion of Mr Robert peyton and Mr Nelthrop, two approved members of this Clubb ordered that Mr Thompson be admitted as member of this Society.

March 8th 1678

Ordered that the orders relating to the admission of the members of the last Parliament into the clubb shall extend to the approved members of the Parliament.

Upon the motion of Mr Robert Peyton and Mr Gibson, two approved members of this Clubb ordered that Sir John Huton be admitted as member of this Society.

Upon the motion of Mr Thompson and Mr (blank) , two approved members of this Clubb ordered that Mr John Ash be admitted as member of this Society.

March 15th 1678

Upon the motion of Mr Germin Sutton and Mr (blank), two approved members of this Clubb ordered that the Right Honourable Lord Grey Broker be admitted as member of this Society.

March 24th 1678

Upon the motion of Col. Mildmay and Mr Bethell, two approved members of this Clubb ordered that Mr Thomas Cullin be admitted as member of this Society.

March 25th 1679

Upon the motion of Mr Jeremy Thompson and Mr ..., two approved members of this Clubb ordered that Mr Simpson be admitted as member of this Society.

10 September 1679

Ordered that Mr John Gibson for his contempt of this Society in withknowing himself having not paid 2 s being his clubb be americiated 1 d.

Ordered that if for the future any Member of this Society shall be expelled himself from the same before he has paid his club

Upon the motion of Mr Robert Peyton and Mr Goodenough, two approved members of this Clubb ordered that Mr Samuel Abondge be admitted as member of this Society.

11 September 1679

Upon the motion of Mr Claypool and Mr Freeke , two approved members of this Clubb ordered that Mr Thomas Daybe be admitted as member of this Society.

12 Sept 1679

Upon the motion of Mr Gibson and Mr Goodenough, two approved members of this Clubb ordered that Mr Nathaniel Hunt be admitted as member of this Society.

2 October 1679

Upon the motion of Mr Umfreville and Mr Freeke, two approved members of this Clubb ordered that Mr Perceval be admitted as member of this Society.

12 October 1679

Upon the motion of Mr Gibson and Mr Freeke, two approved members of this Clubb ordered that Mr Robert Maneton be admitted as member of this Society.

Upon the motion of Mr G.Thompson and Mr Goodenough, two approved members of this Clubb ordered that the Right Honorable Lord Lovelace be admitted as member of this Society.

19 October 1679

Upon the motion of Mr and Mr , two approved members of this Clubb ordered that Mr be admitted as member of this Society.

23 October 1679

Upon the motion made on behalf of and of Mr Case, author of the weekly packet of advice from Rome this Society thought fit to recomend his Condicon to the particular Members thereof agreed to the ...and fit to be ... such of the same that shall think fit.

We whose names are hereunder written, understanding that Mr Case the author of the weekly catch of Adoration from Rome has been this day committed to prison for writing the same doe such promise to pay 12 s weekly to be .. to to the ... during his confinement and proceased for the said pretended offense; and this we will rather doe because this club in a full Society has in a most particular manner recommended that same to such of this Society as bear more than ordinary affect onto the protest and religion which the cachet of the author has constantly expressed himselfe a hold affecter.

Upon the motion of Mr John Trenchard and Mr Gibson, two approved members of this Clubb ordered that Mr Barnard be admitted as member of this Society.

ordered that no Member of the Society for the future be adm. and appear in being instrumental in the admission of any new member the same unlesse such Member be 3 years standing at the least.

27 October 1679

Ordered that the further debates of an order of the 14th of November last relating to the exclusion of Mr Littleton shall be adjourned and that matter never more debated in his father's life time.

27 October 1679

Resolved that Mr Andrew Wharton is not Member of this Society and that notice hereof shall be given him the next times he comes hither.

1 November 1679

Mr Griffith in the Chaire

Resolved.

That it is the opinion of this club that a pope shall be burned according to custom the 17th of this month of November being a day obiend for the honour of the famous Great Queene Elizabeth and ordered that the preparation of this shall be referred to a comitee of five of this Society such any chairman shall name or to any 3 of them.

Ordered that Sir Robert Peyton having in imputation of being false to the king, the government and protestant religion, in this Society be suspended from enjoying the privilege of Member of this club until he has cleared himself of such imputation tothe satisfaction of this Society.

4th November 1679.

Upon the motion of Mr John Trenchard and Mr Waller, two approved members of this Clubb ordered that Mr Gilmore be admitted as member of this Society.

8th November 1679.

Upon the motion of Mr John Trenchard and Mr Waller, two approved members of this Clubb ordered that Mr Leigh be admitted as member of this Society.

18th of November 1679.

Upon the motion of Mr John Trenchard and Mr Mr John Freeke and Mr Aylofffe, three approved members of this Clubb ordered that Mr John Carsons of the Middle Temple be admitted as member of this Society.

Upon the motion of Mr Aylofffe and Mr Jeremy Thompson, two approved members of this Clubb ordered that Mr Amos be admitted as member of this Society.

20th November 1679

After a long debate

Ordered that if any member here present at this debate shall bring into this Society any person not being a Member of the same. such member so offending shall for ... his offense be expelled and that all other member(not now present having taken notice of this order) ... shall bring into this Society any person not being a member hereof shall be also for sake his offences expelled and it is further added that so soon as this clubb shall meet, a copy of this order be from time to time set up into the clubb room that all the member not now present may take notice hereof.

The Members present at the debates and making the orders above mentionned were Aaron Smith, John Freek, Mr Fanshaw, Mr Aylofffe, Mr Poe, Mr Russel, Sir William Russel, Mr Hutchinson, Mr Thomas Freke Senior, Mr Thomas Freke Junior, Mr Gibson, Mr Francis Trench, Mr Marton, Mr Perceval, Mr Parsons, Mr .ton, Mr Spieer, Mr John Trench, Mr Pratt, Mr Goodenough, James Hooper.

Ordered that the names of the Members of this Society be now read over.

The names were read over accordingly and the previous orders of that Society be now read over.

The orders were read accordingly and ordered that Mr Bratford, Mr Sanders, Mr Freeke Junior, Mr Thomas Freeke senior, Mr William Younge, Mr Prestwich, Sir Jhn Duke, Mr Gerard Russel, Mr Stonehouse, Mr John Smith, Mr James Hooper, be declared members of this Society.

23rd November 1679

Upon the motion of Mr Harde and Mr (blank), two approved members of this Clubb ordered that Mr Reginald Bray be admitted as member of this Society.

Upon the motion of Mr Joseph Lake and Mr Goodenough, two approved members of this Clubb ordered that Mr Charles Lynch be admitted as member of this Society.

Upon the motion of Mr Gibson and Mr Aaron Smith, two approved members of this Clubb ordered that Mr John Bond be admitted as member of this Society.

27 November 1679

Ordered.

That the order of the 10th of September last relating to the forfeiture of the Society departing not having first paid their clubb shall be put in execution Mr Lannon for his offence this night in having withdrawn himself before he had paid 1s being his club 2 dec 1679 Mr Can discharge his forfeiture.

28 November 1679

Ordered that a Bonfire be made this night at the charge of this Society to express the joy they have received by the safe arrival of the Grace the Duke of M (the Duke standing Peer of this Realme) from beyond the seas.

Upon the motion of Mr John Trenchard and Mr Henry Trench , two approved members of this Clubb ordered that Mr William Bunckley be admitted as member of this Society.

Ordered that the orders put in execution against Mr Cannon yesterday shall be put in execution against Mr Waller for his offence this night in having withdrawne himself before he had paid 1 s being his club. 29 Nov 79 Mr Waller discharged...

The like order against Mr Perceval for the like offence 30 nov 79 by Mrt Gerrard discharges ...

1st December 1679

Upon the motion of Mr Spieer and Mr Starkey, two ancient approved members of this Clubb ordered that Mr Benjamin Rudyard be admitted as member of this Society.

6th December 1679

Upon the motion of Mr Guleton and Mr Goodenough, two ancient approved members of this Clubb ordered that Mr Thomas Newport be admitted as member of this Society.

10th December 1679

Mr Tysey upon the motion of Mr John Freke and Mr John Aylofffe two ancient approved members of this Clubb, is ordered to be a member of this Society.

Ordered that an order of the 10th of September last relating to the forfeit of Members of the Society departing not having paid their club shall be put in execution against Mr Russel for his offence in last night not having paid 1s being his club.

31st December 1679

Upon the motion of Mr Nosworthy and Mr Goodenough, two ancient approved members of this

Clubb ordered that Mr Symons be admitted as member of this Society.

13th January 1679

Upon the motion of Mr Aylofffe and Mr John Freke, two ancient approved members of this Clubb ordered that Mr Hugh Westlake be admitted as member of this Society.

14th January 1679

Upon the motion of Mr John Freke and Mr (blank), two ancient approved members of this Clubb ordered that Mr Gibson be admitted as member of this Club.

22nd January 1679

Upon the motion of Mr John Trenchard and Mr Freke, two ancient approved members of this Clubb ordered that Mr Southby, one of the Knight elected to serve in this present Parliament for the county of Berkshire be admitted as member of this Society.

26th January 1679,

Mr Dare and Mr Parsons, 2 worthy members of this Society having this day at 8 o'clock in the morning presented to his Majesty a petition from many thousands of the Gentl. freeholders and inhabitants of the county of Somerset for the effect of letting of the Parliament and having like true Englishmen humbly offered the same at a time when many Great Men of the said County refused soe to doe and thereby as loyal subjects having truly informed his Majesty of the sincere and just inclination of the said county to his Majesty's person and protestant religion the government of this kingdom in a time of most eminent danger both from domestic frayt and foreign enemies; it was therefore in a full Society... the ...Mr Pax and Mr Parsons should have the thanks of theis Society as a marke of their courage extraordinary worth and wisdom wich is ordered accordingly.

3rd February 1679

Ordered that an order of the 30th January last relating to Sir William Russel be serch upon reading his letters which follow in these words.

For my much esteemed friend Mr Aylofffe in his absence to any of the Gentlemen of the King's Head Clubb

Sir,

For the satisfaction of those worthy Gentlemen as well as yourselfe to whom I had formerly given an account how I became so because of the Bayle for Sir J.Gage I say it was by the importance of a lady who is my neighbour in the country to whom I am much obliged at whose request I gave a fond promise in case this former Bayle did not appear (one of them being to come to ... that morning which he did accordingly) I would nevertheless I was called to be added to his Bayle I never did see the person before that day nor never since. neither did I know what he was in for till the time I bayled him. If my kindness offered as shortness of time led me to be an imprudent yet I hope you will excuse it; and if you shall think fit to continue me of your Society, I shall be very glad whatever your reasons are I have always have a sincere respect for those persons I have the honour to know there and shall ever continue.

Your most faithfull servant,
William Russell.

9 February 1679

Upon the motion of Mr Freke and Mr Goodenough, two ancient approved members of this Clubb ordered that Mr Percy Elington be admitted as member of this Society.

12 February 1679

Upon the motion of Mr Aylofffe and Mr John Freke, two ancient approved members of this Clubb ordered that Mr Laur Braddon be admitted as member of this Society.

13 February 1679

Mr Price, one of his Majesty's Justice of the Peace of the County of M having been admitted as a guest for that ... by the consent of this Society at a debate now arising in relation to his being admitted a member of this Society that the orders relating to the said member shall in this particular be waved of, the Mr Price above named be by general consent admitted a member of this Society.

Upon the motion of Mr (blank) and Mr Goodenough, two ancient approved members of this Clubb ordered that Mr John Roe Swordbearer of Bristol be admitted as member of this Society.

21 February 1679

Upon the motion of Mr Aaron Smith and Mr Goodenough, two ancient approved members of this Clubb ordered that Mr Wm Payne of W. be admitted a member of this Society.

Upon the motion of Mr Trenchard and Mr Thomas Hooper, two ancient approved members of this Clubb ordered that Mr Wm Nelson be admitted as member of this Society.

13 April 1680

Mr Scudamore admitted a member upon the motion of Mr Goodenough.

15 April 1680

Mr Elwell admitted a member upon the motion of Mr Gibson and Mr Goodenough.

2 May 1680

Mr Andrew Perceval admitted a member upon the motion of Mr Gibson and Mr Thomas Hooper.

17 May 1680

Col Owen admitted a member upon the motion of Mr Trenchard and Mr Goodenough.

Mr Thomas Skinner admitted a member upon the motion of Mr Trenchard and Mr Hooper.

27 May 1680

Mr Thomas Engelham admitted a member upon the motion of Mr John Trenchard and Mr Hooper.

Mr Taverner Harris admitted a member upon the motion of Mr John Trenchard and Mr Guston.

Mr Nath. Wade admitted 23rd of May 1680 upon the motion of Mr Hooper and Mr Freke.

Mr Thomas Skynner admitted 11th of May 1680 upon the motion of Mr Hooper and Mr Trenchard.

Nov 1 1680

King's Head

Ordered that a committee be appointed to prepare a Pope to be burned on the 17th of this month. Mr Dan Blake, Mr Jhn Harrington, Mr Hen Starkey, Mr Tho.Hopson, Mr Hugh SPEke, Mr Ezechiel Hutchinson, Mr Tho.Perceval.

Ordered that Mr Arnold ...Col Mansell Waton, Sir William Waller to borrow his priests vestmts for the use of this Society on the solemnity of Pope burning the 17 instant. Resolved that it is the opinion of this Society that Mr Pratt Receiver of the collect for the burning of the pope ought to attend here in this Society every night or...leave his role to some other Member that shall attend.

Mr Prideaux adm., Mr Trenchard and Mr Nelthrop vouchers.

Mr Nath.Pope adm., Mr Trenchard and Mr J.Hooper vouchers.

10th November 1680

Resolved that every Member of this Society shall be equally heard in the order of their places to any matter that shall be debated within the same if the Members then be sent that think fit to speak to the same in their names.

30 November 1680

Mr Wm. Morris adm., Mr Anthony Harrington and Mr John Freke vouchers.

Mr Richard Duke Esq. adm., Mr Trenchard and Mr John Freke vouchers.

1st December 1680

Mr John Culmody adm., Mr Anthony Harris and Mr John Freke vouchers.

9th December 1680

A compt being made of Mr Barnard, a member of this Society that he has not only violated the stand of orders thereof but that afterward being called to accusation for the same offence he had made jests upon this Society and used very unhandsome reflct in reproach of the Members of the Ord. thereof after a long debate it was put to the question whether he should be admitted to make his excuse for this said offence by asking pardon of this Society. For the same, which was carryd in the affirmative. After which he being called to the Bar and being acquainted with the lence of the ord mlast ... of acknowledging his offence in the manner prescribed and trifled with this Soc. expressed himselfe in very doubtful terms very much to the dissatisfaction of the ... Ord of this Society it was thereupon further moved by the said Mr Barnard should be expelled his life the priviledges of a Member of the same whereupon Mr Barnard being unwillingly without putting the same to the question after the Pardon of this house for his offence and promised solemnly to conforme himselfe to the orders of this Society and submitted himself to the many thereof it was moved. The Society out of their clemency doe order that the offence of the said Mr Barnard be remitted: that this be entered in the booke of the Orders of this Society.

16th December

Col Scott admitted upon the motion of Mr Trenchard and Mr (blank).

23th December 1680

Mr Thomas Bromefield admitted a member upon the motion of Mr Aaron Smith and Mr Goodenough.

30th January 1680

Mr Samuel Dodd admitted a member upon the motion of (blank)

Mr Jo. Cutts, Mr Tho. Hales adm., Mr Wm Morris adm., Sir William Courtney adm., Mr Culmady adm.

6th February 1680

Mr Walter Tuch of Lime admitted a member upon the motion of Mr John Freke and Mr Dare

21st June 1681

Mr Rudyard, a Member of this Society having been duely summoned to attend this night the service of the same and further to answer to such matter as should belayed to his charge especially for defeating English principles and joyning with Papists and Torys in suscribing a pretend address to his Mty from some Members of the Middle Temple whereby they gave thanks to his My for dessolving the last Parliament and for publishing a certain instrument called his declaration ... wherein are contained many calomnies and aspersiones upon the carriages and debates and votes at the Honourable House of Commons in the said last Parliament and Mr Rudyard answers being reported by two worthy members of this Society who also made default in not appearing here this night, whereupon the question was put whether the said Mr Rudyard for his many great offences aforesaid shall be expelled this Society and absolutely debaned from

enjoying the Priviledges of the same. Carryd in the affirmative but one negative.

29th June 1681

Mr Oyle admitted a member upon the motion of Mr John Trenchard and Mr Goodenough.
Mr Richard Haynes admitted a member upon the motion of Mr Tyley and Mr Trenchard.

In lieu of Saints 'twas a club of Devils.

THE KING'SHEAD CLUBB. THE NAMES OF THE SOCIETY.

A Sir John Austin, Mr Austin, Mr Ash Esq., Mr Aylofffe, Mr Apreeces , Mr Ed.Ash, Mr John Ash, Mr Aldridge.
B Mr Bethel. Mr Booth, Mr Slingsby Bethel, Mr Barbon, Mr Baker, Mr Blockland, Mr Bright. Mr Cha.Barnard. Mr Hen.Blount, Mr Cha.Blount, Mr Tho.Cope Blount, Mr Barnard. Mr Reginald Brand. Mr Jn Bond. Mr Wm Brouncker, Mr L.Braddon
C Mr Conebet, Mr Joseph Clarke, Mr Alexander Clife, Mr Clarkes. Mr Coe, Mr Roger Coke, Mr Anthony Cabott, Sir William Cooper, Mr Jn Cantorell, Mr Thomas Cotton.
D Sir Mi Drake, Sir Rd Drake.Mr Tho Dares, Mr Deanes, Mr Thomas Day, Sir John Duke.
E Sir Wm Ellis, Mr Tobias Eden, Sir Every Esq dead, Mr Percy Elington.
F Mr Fanchaw, Mr Freke, Mr Friend, Mr Foster, Mr Thomas Freke Senior, Mr Conrad Freke, Mr Thomas Freke Junior,
G Lord Grey, Sir D.of Grahmes, Mr Guliton, Mr John Gibson, Mr Grifith, Thomas Glenham Esq., Mr Thomas Glenham Esq., Mr Grosvenor, Mr Goodenough, Mr Grey, Mr Gilmore, Mr Gibbon.
H Sir George Hungerford, Mr Hall Esq., Mr Thomas Hooper, Howard Esq., Mr Hopton, Mr Tho.Horde, Mr Hoskins, Sir Hofman, Mr Haggett, Mr Helisbridge, Mr Halford, Mr Hoskins, Mr Harrington, Mr Halsal , Sir John Hubon, Mr Hand, Mr Hutchinson, Lord Howard, Mr James Hooper, Mr Anthony Harris
J Mr Henry Jeson, Mr Firmin Jeson, Mr Jenks
L Lord Lovelace, Mr Leigh.
M Sir John Maller, Col. Mansell, Mr Merry, Mr Mildway, Sir Charles Matthew, Sir R. Maneton, Mr Muster.
N Mr No , Mr Norson, Mr Nethrop , Mr Nelson
P Sir Robert Peyton, Mr Pehravall, Mr Pratt, Mr Perthwich, Mr Parsons, Pr Price, Mr Payne
R Sir Russell, Mr Russell, Mr Thomas Raunton, Mr William Rawney, Mr Luke Robinson, Mr Ger Russel, Mr Ben Rudyard, Mr Roe of Bint.
S Mr St John, Mr Spicer, Mr Sheperd, Mr Stinger, Mr Hen. Starkey, Mr Slowman, Mr Shepheard, Mr Simpson, Mr Aaron Smith, Mr Stratford, Mr Saunders, Mr Stenchouse, Mr Smith, Mr Thomas Shadwell, Mr Symons, Mr Southby, Mr Sears.
T Mr Treby Esq., Mr Trenchard Esq., Mr John Trenchard, Mr Henry Trenchard, Mr Francis Trench, Mr John Thompson, Mr Henry Tinder, Mr Steph.Thompson, Mr Tucker, Mr Trinder,
V Christopher Vane Esq., Charles Unmfreak Esq., Edw. Unfreeke Esq., Underwood Esq.,Mr Venables
W William Whitlocke Esq., Mr Wept, Mr Waller, Mr Walker, Mr Carlson Whitlocke, Mr Whitlocke, Mr Warner, Mr Whitehead, Mr Weston, Sir William Waller, Mr Westlake.
Y Sir Walter Young, Mr William Young.

Composition sociale du club:

163 noms au total.

Sir (18).

Esq (10).

Lords (3).

ANNEXE 11:

Rapport d'un espion sur les activités des Whigs de Shaftesbury:

CSDP 1683 pp.217-8

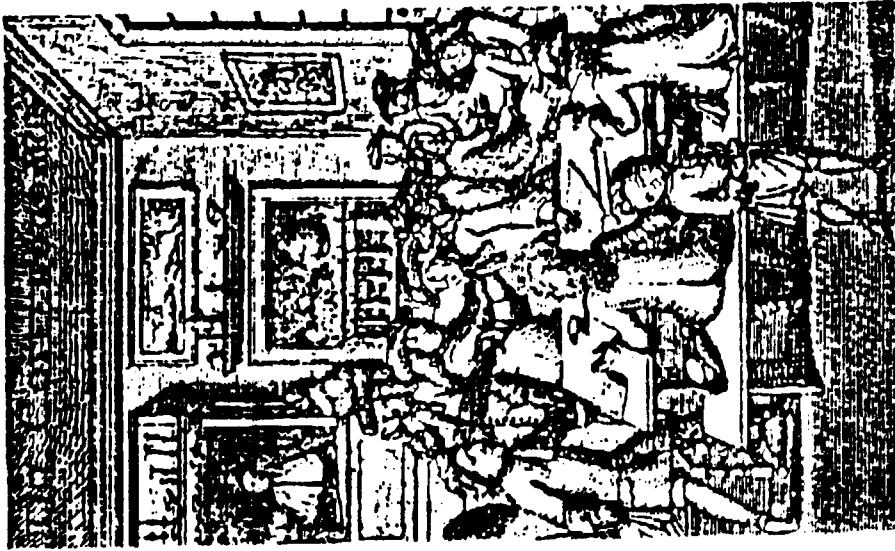
July 29. The King's Bench.

James Harris to secretary Jenkins. The discovery of the late conspiracy has amplified and confirmed the truth of what I delivered on oath about 9 months ago before his Majesty, the Lord Keeper, yourself and Mr Seymour, imparting the then intended association of the Earl of Shaftesbury, Sir William Waller and the Duke of Monmouth with the ways and means thereof, viz., securing the King till they procured him to sign the Exclusion Bill or otherwise they would fall on his Royal Highness the Duke of Ormonde, Lords Hyde, Roberts, Bath and Halifax and Yourself.

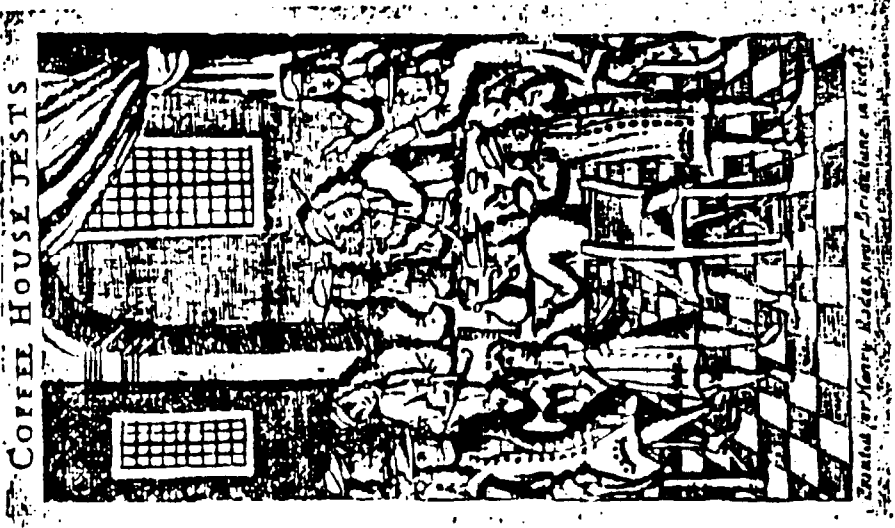
[...]As I then importuned so I still credit that, if diligent search had then been made at the habitations of Shaftesbury, Waller, Lord Howard and several others the Association and declarations, their designs and the list of all the actors and abettors thereof with the names of the 3000 men who belonged to the club at the King's head, of the 300 at the Nag's Head in Cheapside, of the 200 at the Angel and Crown in Threadneedle Street and of the 50 at the Salutation in Lombard Street might have been as absolutely secured as it was most evidently unveiled by me and communicated by you to his Majesty, who with the Lord Keeper and yourself were fully satisfied of the truth of my information.

James Harris est originaire du Devon et y dispose de contacts. Il demeure alors dans une chambre de Gray's Inn. Il s'adresse ici au Secrétaire Jenkins.

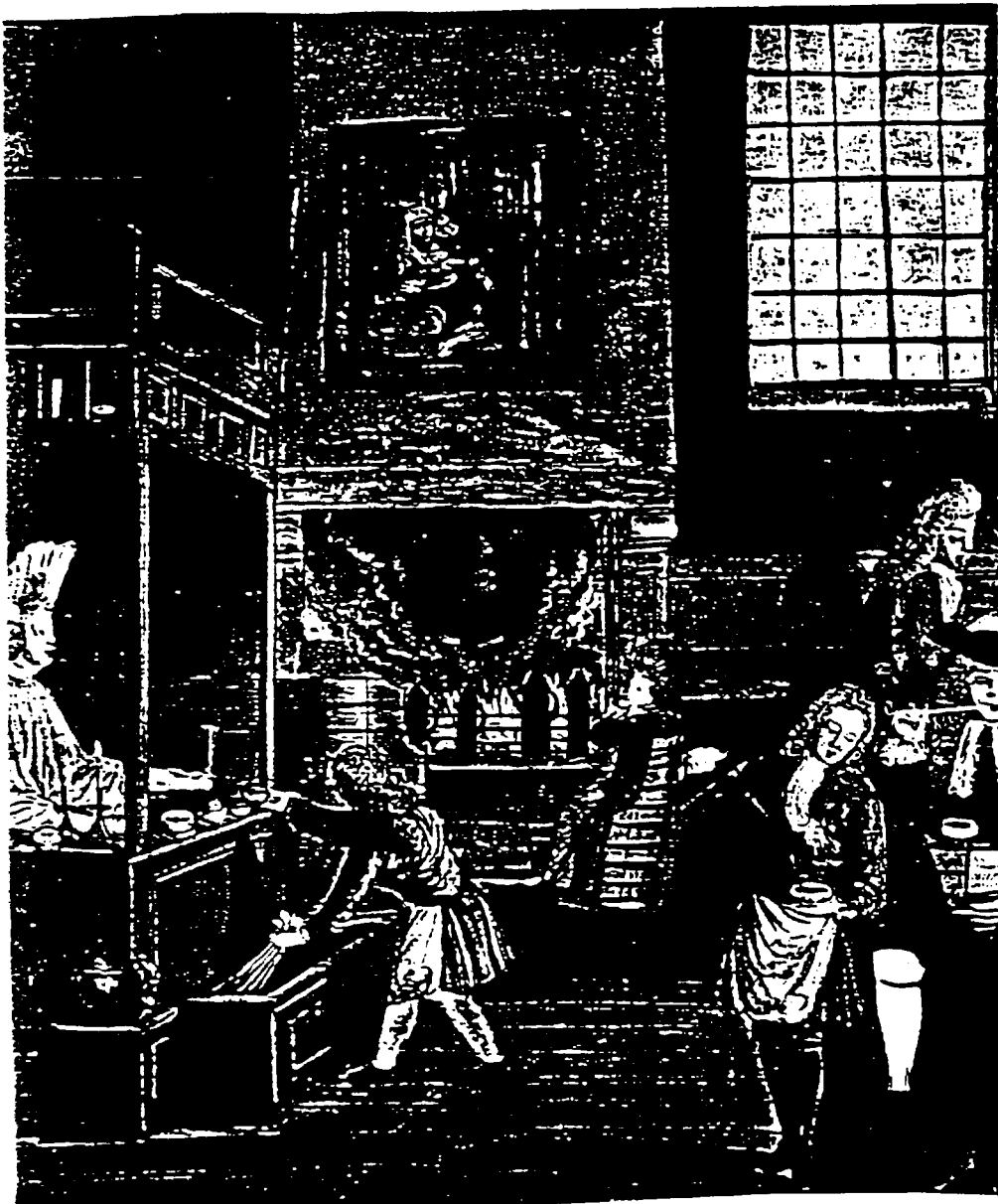
Harris contracte 150 £ de dettes lors de son enquête (il achète des complicités) et pour cela va en prison. La suite de la lettre décrit les réseaux en province des *dissenters* et dénonce la correspondance journalière que les londoniens entretiennent avec les provinciaux.



“COFFEE HOUSE BABBLE” ON THE
SACHEVERELL CASE, 1710
(From an old print)



COMPANY AT A COFFEE HOUSE
(From *Coffee House Jests. Refinert und En-
larged*, 1688)



Un Coffee_House londonien vers 1690. Le café a remplacé le vin mais les règles de conduites, affichées derrière les consommateurs, sont les memes que celles de l'Appolo Club. Le modèle de ce tableau pourrait bien etre Will's Coffee house où se réunissaient the "Wits".



TABLE DES MATIERES

| | |
|--|------------|
| Introduction..... | 2 |
| CHAPITRE I | 29 |
| L'ORIGINALITE LONDONIENNE: L'ARRIERE-PLAN STRUCTUREL..... | 29 |
| Première partie. Les facteurs démographiques, économiques et sociaux..... | 29 |
| 1.La croissance..... | 29 |
| 2.les réactions des autorités vis-à-vis de la croissance: la crise du gouvernement urbain..... | 39 |
| 3.la géographie de Londres: un système tricéphale..... | 47 |
| Deuxième partie. La "Troisième Université,du Royaume" | 51 |
| Troisième partie.Les lieux de savoirs et de culture..... | 61 |
| 1.écoles pratiques..... | 61 |
| 2.bibliothèques semi-publiques..... | 66 |
| 3.Les théâtres..... | 71 |
| a. Les audiences..... | 72 |
| b. Les types de théâtres et leur répartition dans la ville..... | 73 |
| c. Les fonctions des théâtres..... | 76 |
| 4. Tavernes et lieux de sociabilité urbaine..... | 80 |
| Quatrième partie.La diffusion du savoir..... | 91 |
| 1. La demande..... | 91 |
| 2. Les moyens de diffusion:..... | 92 |
| a. Les manuscrits et les livres..... | 93 |
| b. La correspondance..... | 100 |
| 3. La censure et l'opinion publique..... | 101 |
| CHAPITRE II. D'ELIZABETH A JACQUES 1er: LES BLOCAGES DU SYSTEME DE PATRONAGE ET LES TENTATIONS ACADEMIQUES..... | 109 |
| Première partie. La production de savoir et de biens culturels dans les cercles de patronage..... | 109 |
| Deuxième partie. Le point de vue des intellectuels-clients: la concurrence et les récompenses du patronage..... | 122 |
| Troisième partie: Un exemple de réseau complexe: la société "sirénaïque" de la Mermaid Tavern..... | 135 |
| 1.Les sources..... | 138 |
| 2.La taverne..... | 146 |

| | |
|---|------------|
| 3 Les membres du club et leurs réseaux..... | 148 |
| a.Présentation..... | 148 |
| b.Des cercles de patronage parfois contradictoires..... | 150 |
| 1. trouver un patron..... | 150 |
| 2.les cercles de patronage en 1611..... | 152 |
| 3.Le fonctionnement et la nature du club..... | 154 |
| a. les règles et la place de chacun..... | 154 |
| b.analyse du réseau..... | 157 |
| 4.Antécédence du politique sur le littéraire..... | 160 |
| Quatrième partie.Les tentations académiques..... | 165 |
| 1. L'académie nobiliaire à vocation éducative incarnée par l'Académie de Gilbert..... | 168 |
| 2. L'institut de recherche structuré autour d'une bibliothèque nationale: le projet de Dec..... | 169 |
| 3. L'académie littéraire et le contrôle de la langue et du "beau style" ... | 172 |
| 4. Un fondement des valeurs nationales..... | 176 |
| CHAPITRE III: DE CHARLES 1er AU COMMONWEALTH: LES INTELLECTUELS DANS LA REVOLUTION..... | 189 |
| Première partie. Les clubs Cavaliers et leur multiplication..... | 190 |
| Deuxième Partie. Les maladroites de la politique culturelle de Charles 1er et le développement du cercle du Great Tew..... | 210 |
| 1. Un patronage déficient..... | 210 |
| 2. Le cercle du Great Tew et le développement du concept de tolérance..... | 214 |
| Troisième partie. La guerre civile et ses conséquences..... | 223 |
| 1. Le devenir des cercles Cavaliers..... | 224 |
| a.Les Cavaliers dans la clandestinité: L'Ordre du Ruban Noir. | |
| b. Les contacts avec l'émigration..... | 229 |
| 2.Les conséquences intellectuelles de la guerre civile dans l'"autre camp" | 232 |
| a. Les conséquences de la suppression de la censure.. | 232 |
| b. Le Rota Club de Harrington..... | 235 |
| c. Les intellectuels au service de Cromwell..... | 243 |
| 3.Les origines de la Société Royale de Londres..... | 250 |
| Conclusion..... | 264 |
| CHAPITRE IV. LA RESTAURATION ET LA MATURETE DU NOUVEAU PARADIGME INTELLECTUEL..... | 273 |
| Première Partie. L'institutionnalisation du scientifique: La Société Royale..... | 275 |
| 1.Structure et composition:..... | 275 |
| 2.Quels modèles a-t-on en tête? Quelles sont les influences étrangères?..... | 291 |

| | |
|---|------------|
| 3. Hiérarchie..... | 309 |
| 4. La Société Royale et ses succès dans la diffusion de l'information et le renforcement du nouveau paradigme scientifique..... | 315 |
| 5. Des idéaux scientifiques parfois contradictoires..... | 329 |
| 6. Des divisions religieuses..... | 337 |
| 7. Une institution fragile..... | |
| Deuxième Partie. Un nouveau public littéraire..... | 355 |
| 1. Les beaux-esprits..... | 355 |
| 2. Les théâtres..... | 361 |
| 3. Les cafés..... | 370 |
| 4. Les clubs politiques à la Restauration..... | 385 |
| Conclusion..... | 398 |
| Annexes..... | 416 |
| Table des matières..... | 438 |
| BIBLIOGRAPHIE..... | 441 |
| INDEX DES AUTEURS..... | 475 |
| LISTE DES TABLES ET CARTES..... | 484 |

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

a. Sources manuscrites.

British Library:

Sur le cercle des mathématiciens de Northumberland:

- Warner's mathematical collections. Brit. Mus. Add. Mss 4394-4395.
- Birch Miscellaneous Papers. Brit. Mus. Add. Mss 4458.
- Harriot's mathematical Papers, vol. VIII, Brit. Mus. Add. Mss 6789.

Sur la Société des Antiquaires:

- Brit. Mus. Add. Mss 39 177 Bolton
- Brit. Mus. Cotton Faustina E. V. S oc
- Brit. Mus. Harleian 6103

Sur Sir Robert Cotton et sa bibliothèque:

- Brit. Mus. Harl. Mss., 6018, f. 150 et seq.
- Brit. Mus. Cotton Vespasian Mss. F XIII, f. 134

Sur le Great Tew:

- Brit. Mus. Add. Mss 22 602 Earles
- Brit. Mus. Add. Mss 25 303 Morley
- Brit. Mus. Add. Mss 30 982 Morley
- Brit. Mus. Add. Mss 33 998 Morley
- Brit. Mus. Add. Mss Sloane 1446

Sur les anglais à Paris pendant la guerre civile:

- Brit. Mus. Sloane Mss 179a f. 8

Sur la Société Royale de Londres:

- Brit. Mus. Add. Mss 28, 104, fol. 21 Lettre de Evelyn à Wotton.

Sur les clubs politiques de la Restauration:

- Brit. Mus. Add. Mss 32520 f. 184 et seq.

Bodleian Library:

Sur la Société des Antiquaires:

- Bodl. Mss Tanner. 142. ff. 50-62v

Sur Thomas Hobbes:

- Bodl. Mss Wood f. 39, fol. 351v (1680-1). Aubrey

Magdalen College Library:

Sur le club du Ruban Vert:

- Pepysian Library, Miscellanies vii, 2875, 465-491.

State Papers, Public Record Office (microfilms en partie détenus par la bibliothèque de l'Institut Universitaire Européen).

Sur des clubs existant sous Elizabeth I:
C.S.P.D.1584, Lettre de T.Randolphe à Burpleigh.

Sur la Taverne de la Sirène:
C.S.P.D. 1611 Poème de Thomas Coryate

Sur le nombre des tavernes à Londres (enquête):
C.S.P.D. 1633, pp.276-277.

Sur la suppression des cafés par Charles II:
C.S.P.D.Carolus II, Proclamations, 3, 343.

Sur les clubs politiques de la Restauration:
C.S.P.D.1661-2 pp. 85-6 et pp. 196-7
C.S.P.D.1663-4 p.303
C.S.P.D.1679-80 p.296
C.S.P.D.1682 p.236-7, 356, 494
C.S.P.D.1683 p.217 et (2) p.165

Université de Sheffield, Projet Hartlib.

Hartlib Papers Mss. 44/1/2A échanges entre Hartlib et Comenius.
Hartlib Papers Mss. 7/66/1A-4B. Via Lucis de Comenius.
Hartlib Papers Mss. 28/1/54 ab et 29/3/15a: Ephemerides.
Hartlib Papers Mss. 60/14/9a, 30b: lettres entre Hall et Hartlib.
Hartlib Papers Mss. 60/18/1a: lettre entre Henry More et Hartlib.
Hartlib Papers Mss. 44/1/2A: lettre entre Hartlib et Comenius.

b. Sources imprimées:

1. Journaux privés et autobiographies.

1. ASSHETON Nicholas, The journal of Nicholas Assheton 1617-1618, Chetham Society Publications, XIX 1st serie, Chetham society, Manchester, 1848.
2. CROSFIELD Thomas, The diary of Thomas Crosfield, F.S.Boas, Oxford, 1935.
3. DEE John, The Private Diary of Dr John Dee and the catalogue of his Library and Manuscripts, Orchard and J.Halliwell eds., 1921.
4. DIGBY Sir Kenelm, Sir Kenelm Digby private memoirs, Sir N.H.Nicoles, London, 1827.
5. DUGDALE William, The life, diary and correspondance of William Dugdale, W Hampen, London, 1927.
6. EVELYN John, The Diary and Correspondence of John Evelyn, 6 vols, E.S. De Beer, London. 1955.
7. FORMAN Simon, Astrologer's diary 1564-1602, an autobiography and diary of Simon Forman, J.O.Halliwell, London, 1849.
8. GREENE John, "The diary of John Greene, 1635-1659", The English Historical

Review, XLIII-XLIV, London, 1928 -1929, pp384-394 et pp598-604 .

9. HARTLIB Samuel, Ephemerides, en voie d'édition, Hartlib Papers, University of Sheffield, 1993.

10. HERBERT George, Herbert of Cherbury, an autobiography, C.H. Herford, London, 1922.

11. HOBBS Thomas, The life of Thomas Hobbes of Malmesbury, London, 1680.

12. HOOKE Robert, The Diary of Robert Hooke, H.W.Robinson et W.Adams. eds., London, 1935.

13. HUTCHINSON Lucy, Memoirs of the life of Colonel Hutchinson, Everyman, London, 1932.

14. HUYGENS Lodewick, The English Journal 1651-1652, A.G.H. Bachrach and R.G. Collmer, Leiden, 1982.

15. LAMONT John, The diary of Mr John Lamont of Newton 1649-1671, Kinloch, Maitland Club, Edinburgh, 1830.

16. LELAND John, The itinerary of John Leland,the antiquary, 9 vols, T.Hearne, London, 1710.

17. PEPYS Samuel, The Diary of Samuel Pepys, Robert Latham and William Matthews (eds.), XI vols, G.Bell and Sons Ltd. London, 1970..

18. SACKVILLE WEST V., The diary of the Lady Anne Clifford. London, 1923.

19. SCRIBA C.J., "The autobiography of John Wallis. F.R.S.", Notes and Records of the Royal Society, 23, Royal Society of London, London, 1970, pp17-46.

20. SIMONDS D'EWES, The diary of Sir Simonds d'Ewes, 1622-1624, a diarian discourse or ephemeridian narration, E.Bourcier, Didier ed. Paris, 1974.

21. SIMONDS D'EWES, The autobiography and correspondance of Sir Simonds d'Ewes. 2 vols, J.O.Halliwell, London, 1845.

22. SWIFT Jonathan, A Tale of a Tub and other Satires, Everyman's Library, London, 1975,280 pp.

23.TWYSDEN Roger, The diary of Roger Twysden in swallow's almanach for the yeare 1638, U49F19, M.S.Kent County Archives Office, Maidstone, 1638.

24. WOOD Anthony à, The life and times of Anthony Wood described by himself, 5 vol., A.Clark, Oxford, 1881-1900.

25. WOOD Anthony à, The diaries of Anthony à Wood 1657-1695 in: The life and times of Anthony à Wood antiquary of Oxford 1632-1695, A.Clarke & Oxford Historical Society, Oxford, 1891.

26. WHITELOCKE Bulstrode, Bulstrode Whitelock's Diary, 2 vols, vol.1, 1605-54, vol.2, 1659-75, Ms of the Marquis of Bute...

27. WORTHINGTON John, Diary and Correspondence, XIII, XXXVI, CXIV, ed. J.Crossley, Chetham Society, Manchester, 1847-86.

2. Correspondances.

28. BLUNDELL William, Cavalier letters of William Blundell to his friends, 1620-1698, Margaret Blundell, London, 1933.

29. BODLEY Thomas, Letters of Sir Thomas Bodley to the University of Oxford 1598-1611, G.W.W. Wheeler, Oxford, 1927.

30. BOYLE Robert, The Works of the Honourable Robert Boyle, 6 vols, Birch Thomas, 1965-1966.

31. CAMDEN William, Giulielmi Camdeni et illustrium virorum ad G. Camdenum epistolae, Empensis Richardi Chiswelli, Londinum, 1691.

32. CHAMBERLAIN John, The Chamberlain Letters: a selection of letters of John Chamberlain concerning life in England from 1597 to 1626, 2 vol.ed. by E.Mc Clure Thomson. John Murray, London, 1966, 363p. + index

33. DESCARTES René, Correspondance, 6 vols, Presses Universitaires de France. Paris, 1936-1956.

34. DUGDALE William, The life, diary and correspondance of William Dugdale. W. Hampen, London, 1927.

35. EDWARDS Edward, The life of Sir Walter Raleigh...together with his letters. 2 vols, London, 1868.

36. FEIL John P., Sir Tobie Matthew and his collection of letters, thesis n° 9491, unpublished PhD dissertation University of Chicago, Chicago, 1962.

37. HALL Rupert A. and Marie Boas, The correspondence of Henry Oldenburg, 12 vols, The University of Wisconsin Press, Wisconsin, 1965-1986.

38. HALLIWELL James Orchard, A collection of letters illustrative of the progress of Science in England, Halliwell J.O, London, 1841.

39. HARVEY Gabriel, Letter book of Gabriel Harvey, A.D. 1573-1580, Camden New Series, XXXIII, London Camden Society, London, 1884, 191p.

40. KEPLER Johannes, Gesammelte Werke, Caspar M. Hammar F. et alii, Munich, 1938.

41. LOCKE John, The correspondence of John Locke, Oxford, Clarendon Press, 1976-

42. MARVELL Andrew, The poems and Letters, 2 vol., H.M.Margoliouth, rev.ed. P.Legouis, Oxford, 1971.

43. MC CLURE Norman E., The Letters and Epigramms of John Harrington, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1930.

44. MERSENNE Marin, La correspondance du Père Marin Mersenne, 12 vols, Cornelis de Warard et alii, Paris, 1932.
45. MILTON John, Complete prose of John Milton, Yale University Press, New Haven and London, 1953.
46. MILTON John, Milton private correspondance and academic exercises, P.B.Tylliard, Cambridge, 1932.
47. MORDAUNT John, The letter book of John Viscount Mordaunt, 1658-1660, Camden Society Publications, 3rd serie LXIX, Camden Society, London, 1945.
48. OSBORN L.B., The life, letters and writings of John Hoskyns 1566-1638, New Haven, Connecticut, 1937.
49. OSBORNE Dorothy and TEMPLE William, Letters from Dorothy Osborne to Sir William Temple 1652-1654, Everyman's Library, London, 1952, 319
50. OXINDEN Henry and PEYTON Thomas, The Oxinden and Peyton Letters 1602-1642, 1642-1670, Sheldon Press, London, 1937, 372p.
51. PARR Richard, The life of James Usher with a collection of three hundred letters, London, 1686.
52. PEARS S.A. (ed), The correspondence of Sir Philip Sidney and Hubert Languet, Pears S.A. London, 1845.
53. PEPPER John, "A letter from Nathaniel Torporley to Thomas Harriot", British Journal for The History of Science, 3, London, 1967, pp285-290
54. TURNBULL G.H., "Some Correspondence of John Winthrop Jr and Samuel Hartlib", Colonial Society of Massachusetts Proceedings, vol.72, 1960, pp36-67
55. WENTWORTH John, "Wentworth papers 1547-1628", Royal Historical Society, Cooper I.P, London, 1973, 337p.
56. WILLIAMS C., The Rochester-Saville letters 1671-1680, London, 1935.
57. WILLIAMSON George C., Lady Anne Clifford, her life, letters and work, Kendall, London, 1922.
57. WOTTON Henry, The life and letters of Sir Henry Wotton, 2 vols, Logan Pearsall Smith- Clarendon Press, Oxford, 1907.

3. Textes imprimés au XVIe ou au XVIIe siècles.

58. BACON Francis, Du progres et de la Promotion des Savoirs, Tel Gallimard Michele Lè Doeuf(ed), Paris, 1991, 375
59. BACON Francis, The Advancement of Learning, Everyman's Library, London, 1965, 246p.
60. BRAITHWAITE William, The English Gentleman, J.Haviland, the English

Experience, London, 1630 reprint, 461p.

61. CAREW Thomas, The Poems of Thomas Carew with his masque Coelum Britannicum, ed R Dunlap, Clarendon Press, Oxford, 1949.

62. CHARLETON Walter, The Immortality of the Human Soul Demonstrated by the Light of Nature. In Two Dialogues, London, 1657.

63. CLARK S., The life of sundry eminent persons in this later age, 2 vols, London, 1683.

64. COMENIUS John Amos, Opera Didactica Omnia, Amsterdam, 1647.

65. COWLEY Abraham, A Proposition for the Advancement of Experimental Philosophy, London, 1661.

66. DIRCKS Henry, The life, times and scientific labours of the second marquis of Worcester to which is added a reprint of his century of inventions. London, 1865.

67. DRAYTON Michael, The Works of Michael Drayton, I and II, ed J W Hebel OUP, Oxford, 1961, 358pp.

68. ELLIS Henry, "Copy of a Plan Proposed By Sir Humphrey Gilbert to Queen Elizabeth, for Instituting a London Academy cir. 1570", Archeologia, XXI, pp506-520...

69. FLUGEL Ewald, "Die Alteste Englische Akademie", Anglia Zeitschrift, XXXII, 1909, pp.263-268

70. GILBERT Sir Humphrey, "Queene Elizabeth Academy", Early English text Society, extra ser., 8, London, 1869.

71. GOUGH Richard, An Historical account of the origin and establishment of the Society of Antiquaries, Archeologia, I, London, 1777, pp1-21

72. HALL John, The Advancement of Learning, ed by A.K.Croston, Liverpool University Press, Liverpool, 1953, 54p.

73. HARTLIB Samuel, A Further Discoverie of the Office of Publick Adresse for Accomodations, London, 1648.

74. HEARNE Thomas, Members of the Society of Antiquaries in the reign of Queen Elizabeth with some account of their lives and writing. A collection of curious discourses, vol 2, London, 1771.

75. HEARNE Thomas, Curious Discourses, 2 vols, London, 1771.

76. HERBERT Edward, The life of Edward, first Lord Herbert of Cherbury written by himself, J.M.Shuttleworth, London, 1976.

77. HERRICK Robert, Poems of Robert Herrick, OUP, London, 1965, 509pp.

78. HOBBS Thomas, Critique du 'De Mundo' de Thomas White préfacée par Jean Jacquot, Vrin, Paris, 1973.

79. HOWELL James, Mr Howell's poems upon divers emergent occasions, printed by James Cottrel, London, 1664, pp31-34 et 55.
80. JONSON Benjamin, The Staple of News in The Complete Plays of Ben Jonson, vol6, ed by G.A. Wilkes Clarendon Press, Oxford, 1982, pp.247-362
81. KLOTZ Edith L., A Subject Analysis of English Imprints for Every Tenth Year from 1480 to 1640, Huntington Library Quarterly, I, San Marino California, 1938, pp417-419
82. LOVELACE Richard. The Poems of Richard Lovelace, ed.by C.H.Wilkinson. Clarendon Press, Oxford, 1930, 358p.
83. MARVELL Andrew. The Poems and Letters of Andrew Marvell, ed by H.M.Margoliouth, 2 vols, Clarendon Press, Oxford, 1927.
84. MILTON John, Areopagitica, ed. Olivier Lutaud- Aubier, Paris, 1956.
85. NORTH Roger, The lives of the Norths, 3 vols, A.Jessop, London, 1886.
86. OWENS W.R. ed., Seventeenth Century England: A Changing Culture, Vol.1:Primary Sources, Vol.2: Modern Studies, Barnes & Noble Books, Totowa, New Jersey., 1981, 338 pp. + Index
87. PARK Thomas, Facetiae. London, 1817.
88. PETTY William. The Petty Papers. Some unpublished writings of William Petty, 2 vols, ed.Marquis of Lansdowne, London. 1927.
89. PLATTES Gabriel, A Description of the Famous Kingdome of Macaria; shewing its excellent Government: wherein The Inhabitants live in great Prosperity, London, 1641.
90. PLATTES Gabriel, The Profitable Intelligencer. Communicating his Knowledge for the General-Good of the Common-Wealth and all Posterity, London, 1644.
91. ROLLINS Hyder, Tottel's Miscellany 1557-1587, 2 vol., Harvard University Press, Cambridge Mass, 1965.
92. RYE W.B., England as Seen by Foreigners, London, 1865.
93. SMITH Logan Pearsall. The Life and Letters of Sir Henry Wotton, 2 vol, Clarendon Press, Oxford. 1907 repr.1965.
94. SMITH Thomas. Speache made by the mathematicall lecturer unto the worshipful companye present at the house of the worshipful Mr Thomas Smith, Edward Alde- The English Experience, 1588 reprint.
95. SPRAT Thomas, The History of the Royal Society, Washington University Studies, London rééd. in Saint Louis, Missouri, 1667 repr.1958, 439p. plus Appendix
96. STANLEY Thomas. The Poems and Translations of Thomas Stanley, ed. by G.M.Crump, Clarendon Press, Oxford, 1962, 416p.
97. STOW John, Survey of London. ed C Lethbridge Kingsford, vol I and II, Clarendon Press, Oxford, 1908.

98. SUCKLING John, Poems, Plays and other Remains, The Sucklington Faction, vol.2, ed W.C.Hazlitt...

99. SUCKLING Sir John, The works of Sir John Suckling, introduction de A.Hamilton. Contient:A session of the poets, Russel and Russel, New-York, 1964.

100. TAYLOR Jeremy, The whole works of Right Rev Jeremy Taylor, 3 vols, first vol, Frederick Westley and A.H. Davies, London, 1835, pp.32-44

101. WEBSTER Charles, Samuel Hartlib and the advancement of learning, Cambridge University Press, Cambridge, 1970, 201p. (contient les textes originaux de Hartlib).

102. WILKINS David, Vita Joannis Seldeni, London, 1726.

WITHER George, The Great Assises, Hold in Parnassus, London, 1645.

103. WREN C. (ed.), Parentalia, or Memoirs of the Family of Wren, London, 1750.

104. WRIGHT L.B.(ed), Advice to a son: precepts of Lord Burghley, Sir Walter Raleigh and Francis Osborne, Ithaca, 1962.

OUVRAGES DE REFERENCES BIOGRAPHIQUES ET DICTIONNAIRES.

105. ADAIR John, Founding fathers: puritans in England and America, Dent, 1982.

106. Anonymous, Biographica Britannica, 6 vols. , London, 1747-1766.

107. Anonymous. Records of Lincoln Inn Fields, admissions, vol.1. London, 1896.

108. AUBREY John, Brief lives, 2 vols, Andrew Clarke, oxford, 1898.

109. BOASE Francis, Modern English Biography, 6.vols, 1892-1921.

110. BULL John (ed.), Musica Britannica. XIV, Keyboard Music:I, London, 1960.

111. BULLOCH William, Roll of the Fellows of the Royal Society, vol. 1, 1661-1699, Royal Society (manuscrit), London, 1965.

112. CIBBER Théophilus, The lives of the English poets, 3 vol., London, 1773.

113. CLARK S., The life of sundry eminent persons in this later age, 2 vol., London, 1683.

114. COKAYNE G.E., The Complete Peerage of England, 8 vol., London 1887-1898 ainsi que, du même auteur The Complete Baronetage, 5 vol., 1900-1906.

115. COOPER Johnson, Athenae Cantabrigenses, 3 vol., Macmillan, Cambridge, 1858-1913.

116. FOSTER Joseph, Grays Inn, admission register, The Hansard publishing union

limited, London, 1889.

117. FULLER T., The History of the Worthies of England, 3 vol., P.A. Nuttal, London, 1840.

118. GARAVAGLIA Giampaolo, I catholici e la Rivoluzione Inglese, F. Angeli, Milano, 1985.

119. GARDNER H., The metaphysicals poets, Penguin Books, London, 1989.

120. GAUNT William, Concise History of English painting, Thames and Hudson, London, 1964.

121. GILLESPIE C.C., Dictionary of scientific biography, Scribner's, New York, 1970-1980.

122. GREAVES and SALLER, Dictionary of British Radicals, 3 vols. The Harvester Press, Brighton, 1982.

123. HART E.P., Merchant Taylor's School Register, 2 vols, Eastern Press Ltd, London, 1936.

124. HILL Charles Peter, Who's who in Stuart Britain, Shephard Walwyn Ltd, London, 1988. 460p.

125. HUGHES A. ed., Seventeenth century England: a changing Culture, Vol I primary Sources, London, 1980.

126. JOHNSON Rev., A Dictionary of the English Language, 3. vols, 2nd edition, London, 1827.

127. LEVACK Brian, The civil lawyers in England 1603-1641, Oxford University Press, London, 1973.

128. MAC GEATGH Sir Henry F., Middle Temple admission registers, vol 1, Butterworth and co, London, 1949.

129. Mc KERROW R.B., A dictionary of the printers and booksellers in England 1557-1640, The bibliographical Society, London, 1910, 346p.

130. MILLARD O., English Art 1625-1714, Clarendon Press, Oxford, 1957.

131. PARFITT G. ed., Silver poets of the seventeenth century, Parfitt G., London, 1974.

132. POLLARD A.W. et REDGRAVE G.R., A short title catalogue of books printed in England, Scotland and Ireland 1475-1640, The Bibliographical Society, London, 1926.

133. RIVERS Isabel, The poetry of conservatism 1600-1745: a study of poets and public affairs from Jonson to Pope, Rivers Press, Cambridge, 1973, 279p.

134. ROBINSON C.J., A register of the scholars admitted into Merchant Taylor's School, 1572-1874, 2 vols, Faincombe and Co, London, 1874.

135. ROUTH C.R. revised by Dr peter HOLMES, Who's Who in Tudor England,

Shepherd Walwyn Ltd, London, 1988, 450p.

136. RUSSEL BARKER G.F. and STEMING A., The Record of Old Westminster, 2 vols, Chiswick Press, London, 1928.

137. SQUIBB George Drewry, Doctor's commons: a history of the college of advocates and Doctors of Law, Clarendon Press, Oxford, 1977, 244pp.

138. STEPHEN, LESLIE & LEE Sir SIDNEY (eds), Dictionary of National Biography, 63 vols, London, 1909.

139. TAYLOR E.G.R., The mathematical practitioners of Tudor and Stuart England. Cambridge University Press, Cambridge, 1954.

140. TAYLOR E.G.R., Late Tudor and early Stuart geography, London, 1934.

141. VENN John, Alumni Cantabrigiensis, Cambridge University Press, Cambridge, 1929.

142. WALTON Isaac. The lives of John Donne, Sir Henry Wotton, Richard Hooker and Robert Sanderson, reprint, London, 1973.

143. WARD John. The lives of the professors of the Gresham College. London, 1740.

144. WILLIAMS Franklin, An index of dedications and commendatory verses in English books. The Bibliographical Society, London, 1962.

145. WOOD Anthony à. Athenae Oxonienses. 4 vols, P.Bliss, Oxford, 1820.

OUVRAGES DE REFERENCES METHODOLOGIQUES.

-Sur les intellectuels et le champ intellectuel:

146. BOURDIEU Pierre, "Champ intellectuel et projet créateur", Les Temps Modernes, n° 246, Paris, 1966, pp.866-875

147. CHARTIER Roger, "Les intellectuels frustrés", Annales ESC, n°2. Paris, 1982, pp389-400

148. CUAZ Marco, Intellettuali, potere e circolazione delle idee nell'Italia moderna 1500-1700, Documenti della storia, Loescher editore, Torino, 1982, 326 p.

149. GENET Jean Philippe, "La mesure et les champs culturels", Histoire et Mesure, n°4, CNRS, Paris, 1986, pp137-153

150. GREENBLATT Stephen, Renaissance Self Fashioning, University of Chicago Press, Chicago and London, 1984.

151. LE GOFF Jacques, Les Intellectuels au Moyen-Age, Paris, Le Seuil, 1957, rééd.1985, 180p.

152. ROCHE Daniel, Les Républicains des Lettres, Fayard, Paris, 1988, 393 pp.

et du même auteur "L'intellectuel au travail", Annales ESC, n°3, Paris, 1982, pp465-480

153. MANDROU Robert, Des Humanistes aux Hommes de Science, Point Seuil, 1973.

154. SHAPIN Steven, A Scholar and a Gentleman: The Problematic identity of the scientific Practitioner in Early Modern England", History of Science, vol xxix, 1991, pp.279-327.

ainsi que du même auteur, "'The Mind is its own Place': Science and Solitude in XVIIth-Century England", Science in Context, 4, 1 (1990), pp.191-218.

155. VIALA Alain, La naissance de l'écrivain, Le sens commun -editions du Seuil. Paris. 1986.

-Sur les réseaux et la sociabilité savante:

156 AGULHON Maurice,

157. BOESCH Francis T., Large scale networks: theory and design, IEEE Press, New York, 1976 .

158. BOISSEVAIN Jeremy, Friends of friends, networks, manipulations, coalitions, Blackwell Basil, Oxford, 1974 .

159. BOISSEVAIN Jeremy and MITCHELL J.Clyde, Network analysis, studies in human interaction, Mouton, Paris, 1973, 271p.

160. BOLLOBAS B., "The Diameter of Random Graphs", Transactions of the American Mathematical Society, 267, 1981.

161. BURT Ronald, Toward a structural theory of action: network models of social structure, perception and action, New-York Academic Press, New-York , 1982 .

162. DEGENNE Alain et FLAMENT Claude, La notion de régularité dans l'analyse des réseaux sociaux. CNRS, Paris, 1986 .

163. FORSE Michel, "Les Réseaux de Sociabilité: un Etat des Lieux", L'Année Sociologique, 1991, n°41, pp.247-264.

164. GRANOVETER H., "The strength of weak ties", American Journal of Sociology, LXXVIII, 6, 1973.

165. KNOKE David, KUKLINSKI James H., Network Analysis. Sage Publications, Beverley Hills, London, New Dehli, 1982, 96p.

166. LUKE R.D. and PERRY A., "A method of matrix analysis of group structure", Psychometrika, 14, 1949, pp.94-116

167. MARSDEN Peter and LIN Nan, Social structure and network analysis, Sage publishers, Beverley Hill, London, New Delhi, 1982, 319p.

168. MOLE R.H., BASIC graph and network algorithms, Butterworth and Co, Sevenoaks, 1989, 70p.

169. RACINE Nicole, Sociabilités Intellectuelles: Lieux, Milieux, Réseaux, Les Cahiers de l'I.H.T.P., Cahier n°20, éditions du CNRS, Paris, 1992, 220p.

170. TARJAN Robert Endre, Data structures and network algorithms, series CBMS-NSF regional conference series, 44, Society for industrial and applied mathematics, Philadelphia, 1983, 131p.

171. THELAMON F., Actes du colloque de Rouen, Novembre 1983, Sociabilité, pouvoirs et société, n°110, Publications de l'Université de Rouen/CNRS, 1987.

172. WILMOTT Peter, Friendship networks and social support, Policy Studies Institute, London, 1987, 115p.

-Sur la problématique public/privé.

173. ARIES Philippe et CHARTIER Roger (sous la direction de), Histoire de la vie privée, 3, Seuil, Paris, 1986.

174. BAKER K.M., "Politique et opinion publique sous l'Ancien Régime". Annales ESC, 42e année n1, Paris, 1987, pp41-73

175. CHARTIER Roger, Les Origines Culturelles de la Révolution française, Paris, Seuil, 1990.

176. EMDEN C.S., The people and the Constitution, Oxford University Press, London, 1956.

177. HABERMAS Jurgen, L'espace privé, Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise, Payot, Paris, 1978 réed, 324pp.

178. HOBBS Thomas, Behemoth, in English Works, vol.3, Scientia Verlag Aalen, ed.by Sir W.Molesworth, 1966.

179. MAZA Sarah, "Le tribunal de la Nation: mémoires judiciaires et opinion publique à la fin de l'Ancien Régime", Annales ESC, 42e année n°1, Paris, 1987, pp.73-91.

180. MINUTI Rolando, "Giornali e opinione pubblica nell'Inghilterra del settecento", Studi Storici, Anno 25 n°2 Aprile -Giugno, 1984, pp319-332

181. OZOUF Mona, "L'opinion publique", in The politic culture in Ancien Regime, Cambridge University Press, Cambridge, 1985.

182. SENNET Richard, Les tyrannies de l'intimité, Seuil, Paris, 1985.

- N.B.: La bibliographie méthodologique sur les révolutions scientifiques est intégrée plus loin dans un chapitre à part sur le sujet.

APERCU BIBLIOGRAPHIQUE PAR THEMES.

Londres

183. ALEXANDER James, "The economic structure of the City of London at the end of the seventeenth century", Urban History Yearbook, 1989, Leicester University Press, 1989, pp.47-63.
184. ALEXANDER James, The Economic and Social Structures of the city of London cir. 1700, University of London, unpublished PhD Thesis, London, 1989.
185. BEIER A.L. and FINLAY Roger, London 1500-1700, The Making of the Metropolis, London, 1986.
186. BOLTON Arthur T. ed., The Wren Society, T I to XX, The Wren Society University Press, London, 1935.
187. BOULTON Jeremy, "Residential mobility in seventeenth century Southwark", Urban History Yearbook, 1986, Leicester University Press , 1986, pp.2-15.
188. BOULTON Jeremy, Neighbourhood and Society, a London suburb in the XVIIth century, CUP, Cambridge, 1989.
189. CLARK P.,The English Alehouse, A social History, 1200-1830, Longman, London: 1983, 353p.
190. CRESSY David, Education and literacy in London and East Anglia 1580-1700, unpublished PhD Thesis, Cambridge, 1972.
191. DE MARE Eric, Wren's London, The Folio Society, London, 1975, 128p.
192. EMRYS Jones. "London in the Early XVIIth century, an ecological Approach". London Journal, 6,(2) , London, 1980.
193. FINLAY R.A.P., The population of London, 1580-1650, Cambridge PhD, Cambridge, 1977.
194. FISHER F.J., English Economy, 1500-1700, Ed. By P.J.Corfield and N.B. Harte, London, 1986.
195. GLASS D.V., London inhabitants within the walls, 1695, London Record Society, 1966, pp.xx-xxi.
196. HARDING Vanessa, "The Population of London, 1550-1700: a review of published evidence", London Journal, 15 (2), 1990, pp. 111-129
197. JONES DAVIES Marie Thérèse, Un peintre de la vie londonienne, Thomas Dekker, 1572-1632, Etudes Anglaises, Didier, Paris, 1958, 415p.
198. JONES P.E. and JUDGES A.V., "London's population in the late seventeenth century", Economic History Review, VI, (1935), 35).
199. KEENE Derek, "A New Study of London before the Great Fire", Urban History Yearbook, 1983, Leicester University Press, pp11-21, 1983.
200. Mc KERROW R.B., A dictionary of the printers and booksellers in England 1557-

1640. The bibliographical Society, London, 1910, 346p.

201. PEARL Valerie, London and the Outbreak of the Puritan Revolution, city government and national politics, 1625-43, Oxford University Press, London, 1961.

202. PEARL Valerie, "Change and stability in seventeenth century", London Journal 5, (1) 1979.

203. RAPPAPORT Steve, "Social Structure and Mobility in sixteenth and seventeenth century London", London Journal, 10, (1), 1984.

204. RAPPAPORT Steve , Worlds within worlds: structure of life in XVIth century London. CUP, Cambridge, 1989, 449p.

205. STOW John, Survey of London, ed C Lethbridge Kingsford, vol.I and II, Clarendon Press, Oxford, 1908.

206. WHITING George. "The condition of the London Theaters 1679-1683", Modern Philology, XXV, 1928, pp.195-206 .

La révolution scientifique et ses interprétations.

(N.B.: afin d'éviter les redondances, nous ne faisons pas apparaître ici les ouvrages qui concernent plus spécifiquement la Société Royale de Londres, tels ceux de Michael Hunter, car ceux-ci sont classés dans une rubrique à part).

207. BEN DAVID J., The scientist's role in society: a comparative study, New Jersey, 1971.

208. BLAIR Ann and GRAFTON Anthony, "Reassessing Humanism and Science", The Journal of History of Idea. vol.53, n°4, Dec.1992

209. BOAS Marie. The scientific Renaissance, 1450-1630, London, 1962.

210. BOWDEN M.A., The Scientific Revolution in astrology 1558-1686 PhD, Yale University, Yale, 1974.

211. CAMPBELL R.H. et Skinner A.S., Origins and nature of the Scottish Enlightenment. John Donald, Edinburgh, 1982.

212. DRAKE S., "Early modern Science and Printed books: the spread of Science beyond the universities", Renaissance and Reformation, VII, London, 1970.

213. EISENSTEIN Elizabeth, The Printing Press as an Agent of Change, Cambridge University Press, Cambridge, 1979.

214. FEINGOLD Mordechai, The mathematicians apprenticeship, Science, Universities

and society in England 1560-1640, Cambridge University press, Cambridge, 1984.

215. FEUERS L.S., The scientific intellectual, New York, London, 1963.

216. GIERYN Thomas F., "Distancing Science from Religion in seventeenth century England", Isis, vol.79 n299, 1988, pp.582-593 .

217. GREAVES R.L., "Puritanism and science", The Journal of History of Ideas, XXX, 1969, pp.345-369.

218. GUNTHER R.T., Early British Botanists and their Gardens. Oxford University Press, Oxford, 1922.

219. HALL A Rupert, "Merton Revisited. or Science and Society in Seventeenth Century", History of Science, II, 1963, pp1-16

220. HENINGER S K., A Handbook of Renaissance Meteorology. Duke University Press. Durham North Carolina, 1960.

221. HILL Christopher, The Intellectual Origins of the Scientific Revolution, Oxford. Clarendon Press, 1980.

222. HILL Christopher, "Puritanism, capitalism and the Scientific Revolution", Past and Present, 29, 1964, pp.88-97.

223. HILL Christopher, The century of Revolution. Edinburgh University Press. Edinburgh, 1961.

224. HILL Christopher, Society and Puritanism in Pre-revolutionary England. Oxford University Press. London, 1964.

225. JOHNSON Francis R., Astronomical thought in Renaissance England. Huntington Library Publications. Baltimore, 1937.

226. JONES R.F., Ancients and moderns, a study of the rise of the scientific movement in XVIIIth century England. University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1965.

227. KEARNEY H.F., "Puritanism and Science. Problems of Definition", Past and Present, 31, 1965, pp.104-110

228. KEARNEY H.F., "Puritanism. Capitalism and Scientific Revolution", Past and Present, 28, 1964, pp.81-101

229. KEARNEY H.F., Scholars and Gentlemen: Universities and Society in Pre-industrial Britain 1500-1700, Ithaca, 1970.

230. KELLER A.C., "Zilsel, the Artisans and the Idea of Scientific Progress in the Renaissance" in P.P. Weiner and A. Noland(eds), Roots of Scientific Thought, Basic Books, New York, 1957, pp.281-286.

231. KOCHER P.H., Science and Religion in Elizabethan England, San Marino, 1953.

232. KORSCHIN Paul J. (ed.), Studies in Change and Revolution: Aspects of English Intellectual History 1640-1800, Scholar Press, 1972, 282p.

233. KUHN Thomas, The Structure of Scientific Revolutions, Chicago University Press, Chicago, 1970.
234. LERNER Michel-Pierre, "L'Humanisme a-t-il secrété des difficultés au développement de la Science au XVIe siècle?", Revue de Synthèse, 93-4, 1979, pp.48-71
235. McCLELLAN James E., Science Reorganized: Scientific Societies in the Eighteenth Century, III, Columbia University Press, New York, 1985.
236. MERTON Robert K., Science, technology and society in XVIIth century England, Osiris, 1938.
237. MERTON Robert K., "Puritanism, pietism and Science", The sociological Review, xxxviii, 1938, pp.1-30.
238. MULLIGAN Lotte, "Puritans and mid-seventeenth century Science: a critique of Webster's thesis", Isis, n 71, London. 1980.
239. NEEDHAM Joseph, The Grand Titration: Science and Society in East and West, G.Allen and Unwin, London, 1969.
240. NEF J. U., "The progress of technology and the Growth of Large Scale Industry in Great Britain 1540-1640", Economic History Review, V, 1934, pp.3-24 .
241. RABB T.K., "Puritanism and the Rise of Experimental Science in England", Cahiers d'Histoire Mondiale, vii. 1962, pp.46-67
242. RABB T.K., "Religion and the Rise of Modern Science", Past and Present. 31. 1965, pp.111-126.
243. RABB T.K., "Science, Religion and Society in the Sixteenth Century". Past and Present, 33, Avril 1966.
244. RATTANSI P.M., "The Social Interpretation of Science in the XVIIth century". in P.Mathias (ed), Science and Society 1600-1900, Cambridge University Press. Cambridge, 1972, pp.1-32.
245. ROSEN George, "Left Wing Puritanism and Science", Bulletin of the Institute of the History of Medicine, XV, 1944, pp.375-380.
246. ROSSI Paolo, Francis Bacon: from magic to Science, The University of Chicago Press, Chicago, 1968, pp.1-35
247. SERRES Michel (ed.), Eléments d'Histoire des Sciences, Bordas, Paris, 1991.
248. SHAPIN Steven, "Pump.and Circumstance: Robert Boyle's Literary Technology", Social Studies of Science, vol. 14, SAGE Publications, London, 1984, pp.481-520.
249. SHAPIN Steven, "Understanding the Merton Thesis", Isis, vol.79 n°299, 1988, pp.594-605.
250. SCHAFFER Simon and SHAPIN Steven, Leviathan and the Air-Pump: Hobbes, Boyle, and the Experimental Life, Princeton University Press, 1985.

252. SHAPIN Steven, "The House of Experiments in XVIIth century England", Isis, 79, 1988, pp.373-404.
253. SOLT L., "Puritanism, Capitalism, Democracy and the New Science", American Historical Review, LXXVIII, 1967, pp.18-29.
254. STIMSON Dorothy, "Puritanism and the New Philosophy in Seventeenth Century England", Bulletin of the Institute of the History of Medicine, iii, 1935, pp.321-334
255. STIMSON Dorothy, "Amateurs of Science in XVIIth century England", Isis, XXXI, 1939, pp.32-47.
256. STROUP Alice, "Royal Funding of the Parisian Académie Royale des Sciences", Transactions of the American Philosophical Society, American Philosophical Society, Philadelphia. 1987, 167pp.
257. VASOLI Cesare, "The contribution of Humanism to the Birth of Modern Science", Renaissance and Reformation, 3, 1979, pp.1-15.
258. VICKERS Brian (ed), Occult and Scientific mentalities in the Renaissance. Cambridge University Press. Cambridge, 1984.
259. WATERS D.W., The Art of navigation in Elizabethan and early Stuart times. Greenwich, 1978.
260. WEBER Max, Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism, G.Allen and Unwin. London, 1930.
261. WEBSTER Charles. The Great Instauration. Duckworth, London, 1975, 629p.
262. WEBSTER Charles. The intellectual Revolution of the XVIIth century, London. 1974.
263. WESTFALL Richard S., "Unpublished Boyle Papers Relating to Scientific Method I and II", Annals of Science, vol.12, march 1956, pp.63-74.
264. WESTMAN Robert S., The copernician achievement, University of California Press, Los Angeles Berkeley, 1975.
265. ZILSEL E., "The Origins of William Gilbert's scientific method", Journal of the History of Ideas, vol.2, 1941, pp.1-32.
266. ZILSEL Edgar, "The Genesis of the concept of Scientific Progress", The Journal of History of Ideas, VI, 1945, pp.325-349.
267. ZILSEL Edgar, "The Sociological Roots of Science", American Journal of Sociology, 47, 1942, pp.544-560 .

Patronage et cercles de patronage.

268. BARNETT Richard C., "Place, profit and power, a study of the servants of William

- Cecil", in James Sprunt Studies in History and Political Science , University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1938, 180p.
269. BATHO G.R., "The library of the wizard Earl, Henry Percy 9th Earl of Northumberland, 1564-1632", The Library, 25, 1960, pp.246-261.
270. BENNET H.S., English books and readers 1603-1640, Cambridge University Press, Cambridge, 1979.
271. BERGERON David M., "Patronage of dramatists: the case of Thomas Heywood", English literary Renaissance, 18(2), 1988, 294-304.
272. BRADBROOK M.C., The school of night, a study in the literary relationships of Sir Walter Raleigh, Cambridge University Press, Cambridge, 1936.
273. BRENNAN Michael G., The literary patronage of the Herbert family, Earls of Pembroke 1550-1640. Routledge, London, 1982.
274. BRUNO Giordano, Le banquet des cendres (La cena de le ceneri). Hersant Yves, traducteur, Paris, 1986.
275. BUXTON E. John, Sir Philip Sidney and the English Renaissance, Mac Millan Press, London, 1954, 284p.
276. FLETCHER Jefferson B., "Aeropagus and Pleiade", Journal of English and German Philology, II , London, 1898, pp.429-453.
277. FRANKLIN B. William Jr., Short title catalogue of patronage, 1475-1640. London, 1930.
278. GAMZUE B.B., "Elizabeth and literary patronage", Publications of the Modern Language Association, XLIX, 1934.
279. GOLDBERG Jonathan, James I and the politics of literature: Jonson, Shakespeare, Donne and their contemporaries. John Hopkins University Press, Baltimore, 1983, 292p.
280. HAMILTON A.C., Sir Philip Sidney. Cambridge University Press, Cambridge, 1977.
281. HOGREFE Pearl, Women of action in Tudor England, Ames, Iowa, 1977.
282. HOWARTH David, Lord Arundel as a patron and collector: 1604-1646. A study in motives and influence. Cambridge University Press, Cambridge, 1986.
283. HURSTFIELD Joel, The Queen's Wards, wardship and marriage under Elizabeth I, London, 1958.
284. KARGON Robert Hugh, Atomism in England from Harriot to Newton, Clarendon Press, Oxford, 1966, 168p.
285. KARGON Robert, "Thomas Harriot, the Northumberland circle and early atomism in England", Journal of the History of ideas, 27, 1966, pp.128-136.
286. LEVY F. J., "Daniel Rogers as Antiquary", British Antiquaries Review, XXVII,

1965, pp.444-462.

287. LYTLE Guy Fitch and ORGEL Stephen (eds), Patronage in the Renaissance, Princeton University Press, Princeton, 1981, 231p.

288. MAC CAFFREY Wallace, "Place of patronage in Elizabethan politics" in Elizabethan government and society, Essays presented to Sir John Neale, Bindoff S.T, Hurstfield J, Williams C.H, London, 1961.

289. MILLER E.H., The Professional Writer in Elizabethan England, Harvard University Press, Cambridge Mass, 1959.

290. MORAN Bruce T., Patronage and Institutions: Science, Technology and Medicine at the European Court 1500-1750. The Boydell Press, New York, 1990. 261pp.

291. NICHOLLS Mark, "The Wizard Earl in Star Chamber: the trials of the Earl of Northumberland", Historical Journal, 30(1), 1987, 173-189.

292. PECK Linda Levy, Northampton, patronage and policy at the court of James I. Allen and Unwin, London, 1982, 277pp.

293. PHILLIPS J.E., "George Buchanan and the Sidney Circle". Huntington Library Quarterly, 12. Huntington Library, 1949, pp.22-35.

294. PICKEL M.B., Charles I as patron of poetry and drama. London, 1936.

295. READ Conyers, Leicester patron of Letters, Columbia University Press. New York, 1955.

296. RICCI Saverio, "Giordano Bruno e il 'Northumberland Circle 1600-1630'", Rinascimento, Seconda serie, vol.XXV, Leo S.Olschki Editore, Firenze, 1985, pp.335-355.

297. SAUNDERS J. W., The Profession of English Letters, Routledge and Kegan Paul, London, 1964.

298. SHARPE Kevin, Criticism and compliment: the politics of literature in the England of Charles I. Cambridge University Press, Cambridge, 1987.

299. SHEAVYN Phoebe, The literary profession in the Elizabethan Age. Manchester, 1909, 345p.

300. SHIRLEY John W., Thomas Harriot, a biography, Clarendon Press, Oxford, 1983, 507p.

301. SHIRLEY W. (ed), Thomas Harriot, Renaissance Scientist, Oxford University Press, London, 1974.

303. SHORT Raymond W., The patronage of poetry under James I, Abstract of PhD dissertation, Conell University Press, 1936.

303. SMITH D.Nichols, Authors and Patrons, Shakespeare's England, vol.II chapter XXII, Oxford, 1917.

304. STEVENS John E., "The Pleiade and the Elizabethans", Edinburgh Review, 205 ,
Edinburgh, 1907.
305. STOPES Charlotte, Life of Henry, third Earl of Southampton, Shakespeare's patron,
Cambridge University Press, Cambridge, 1922.
306. STRONG Roy, Henry, Prince of Wales, Thames and Hudson, London, 1986.
307. THOMSON Patricia, "The litterature of patronage, 1580-1630", Essays in criticism,
II, 1952.
308. VAN DORSTEN Jan A., Poets, patrons and professors, Sir Philip Sidney, Daniel
Rogers and the Leiden humanists, Publications of the Thomas Browne Institute, n°2, Sir
Thomas Browne Institute, Leiden and London, 1962, 277p.
309. VAN DORSTEN Jan A., "Mr Secretary Cecil, patron of letters", English Studies,
50, 1969.
310. WHEATLEY Henry B., The dedication of books to patrons and friends, London,
1887.
311. WILLIAMS Franklin B., "The literary patronesses of Renaissance England", Notes
and Queries, 207, 1962.
312. WILSON E.C., Prince Henry and English Literature, Ithaca , 1946.
313. WIND Edgar, "Shaftesbury as a patron of Art", Journal of the Warburg and
Courtauld Institutes, II, London, pp.227-242.
314. WOUDHUYSEN H.R., Leicester literary patronage: a study of the English Court
1578-1582, Oxford D.Phil. Oxford, 1981.
316. YATES Amelia Frances, "Giordano Bruno's ideas in XVIIth century England", The
Journal of History of Ideas, Avril-Juin, 1977.

Clubs et Coteries

316. ADAM A., Théophile De Viau et la pensée libre française en 1620, Paris, 1935.
317. ALLEN Robert J., The Clubs of Augustan London, Archon Books, Hamden
Connecticut, 1967, 305pp.
318. BONE Quentin, Henriette Maria, Queen of the Cavaliers, Peter Owen (ed), London,
1973.
319. BOUGHNER Daniel C., "The Drinking Academy and Contemporary London",
Neophilologus, XIX, pp.272-283.
320. CAREW Thomas. The Poems of Thomas Carew with his masque Coelum
Britannicum, ed. R Dunlap, Clarendon Press, Oxford, 1949.
321. COLTMAN Irene, Private men and Public Causes, Oxford University Press,

London, 1962.

322. COOK E., The Tribe of Ben, Unpublished M Litt.Thesis, University Library, Cambridge, 1951.

323. EARLE John, Microcosmographie, ed. E.Arber, London, 1628.

324. FLOWER Margaret, "Thomas Stanley (1625-1678): A Bibliography of his Writings in Prose and Verse", TCBS, I,ii, 1950, pp.140-141

325. HALLER William, The rise of puritanism, University of Pennsylvania Press, 1972.

326. HARBAGE Alfred, Thomas Killigrew, Cavalier dramatist 1612-1683, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1930, 247pp.

327. HARTMANN Cyril Hughes, The Cavalier Spirit, Routledge, London, 1925, 158p.

328. HAYWARD J.C.. The mores of Great Tew: literary, philosophical and political idealism in Falkland's Circle. Cambridge PhD , Cambridge. 1982.

329. HELLMAN George S., 'The Mermaid Tavern', The Print collector's Quaterly, vol.7, 1917, pp.361-383.

330. HIND George, Origin of the Mitre tavern, London, 1872.
Homeland Association, The Mermaid and Mitre taverns in Old London, Homeland Association, London, 1928. 204pp.

331. JORDAN W.K.. The Development of Religious Toleration in England, Gloucester Mass., 1965.

332. LETTS M.. "Samuel Purchas, his friends and books", Contemporary Review, CXXXII , London, 1932. pp.460-467.

333. MAC COLL Alan, "The Circulation of Donne's Poems in Manuscripts", in John Donne: Essays in Celebration. Smith ed..New American Library, New York and Toronto, 1967, pp.28-46.

334. MAROTTI Arthur F., John Donne, coterie poet. University of Wisconsin Press, Wisconsin, 1986, 369p.

335. MARVELL Andrew, The Poems and Letters of Andrew Marvell, ed. by H.M.Margoliouth, 2 vols, Clarendon Press, Oxford, 1927.

336. MEYER G.D., The scientific lady in England 1650-1760, University of California press, Berkeley and Los Angeles, 1955.

337. OLLARD Richard, Clarendon and his Friends. Oxford University Press, London, 1988,

338. PARK Thomas, Facetiae. London, 1817.

339. PEBWORTH Ted Larry, "John Donne, coterie poetry and the text as performance", Studies in English Literature, 29 (1), 1989, pp.61-75.

340. PERRENS F.T., Les Libertins en France au XVIIème siècle, Paris, 1896.
341. POCOCK J.G.A.(ed), The political works of James Harrington, Pocock ed, London, 1975.
342. ROGERS Kenneth, Origin and History of the Mitre Tavern, London, 1870.
343. SACKTON Alexander, "Donne and the Privacy of Verse", Studies in English Literature, 7, 1967, pp.67-82.
344. SCHOECK R.J., "The Elizabethan Society of Antiquaries and Men of Law", Notes and Queries, vol. CXCIX , London, 1954 october.
345. SHAPIRO I.A., "The Mermaid Club", Modern Language Review, XLV , London, 1950, pp.6-17.
346. SHERBURNE Edward, Salmacis, Lyrian & Sylvia, &c., London, 1651.
347. STANLEY Thomas, The Poems and Translations of Thomas Stanley, ed. by G.M.Crump, Clarendon Press, Oxford, 1962, 416p.
348. STRACHAN Michael, "The Mermaid tavern club, a new discovery", History Today , vol.17, 1967, pp.551-558.
349. STRUMIA Anna M., "Vita Istituzionale della Royal Society Seicentesca in Alcuni Studi Ricente", Rivista Storica Italiana, vol.98 , Torino, 1986, pp.500-23.
350. TAYLOR John dit 'the Water Poet', The Odcombian Banquet and Laugh and be fat, Thomas Thorpe, London, 1611.
351. TIMBS John, Clubs and club life in London with anecdotes, Chatto, London, 1872.
352. VAN NORDEN Linda, The Elizabethan College of Antiquaries, PhD thesis, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1946.
353. WEBER K., Lucius Cary, Second Viscount Falkland, Columbia UP, Columbia, 1940.
354. WORMALD B.H.G., Clarendon, Politics, History and Religion 1640-1660, Cambridge University Press, Cambridge, 1951.

Le théâtre avant la Guerre Civile.

355. AKRIGG G.P., Jacobean Pageant, or the court of King James, Routledge, London, 1962.
356. BENTLEY G.E., The profession of dramatist in Shakespeare time 1590-1642, Princeton University Press, Princeton, 1971.
357. BENTLEY Gerald, "The diary of a caroline Theatergoer", Modern Philology, XXXV, 1938, pp.61-72.

358. BENTLEY Gerald Eades, The Jacobean and Caroline Stage, vol. VI, Clarendon Press, Oxford, 1968.
359. BOAS F.S., Marlowe and his circle, a biographical survey, Oxford University Press, London, 1929.
360. BRAUNMULLER A.R. and HATTAWAY Michael eds., The Cambridge Companion to English Renaissance Drama, Cambridge University Press, Cambridge, 1990, 456p.
361. CHAMBERS E.K., The Elizabethan Stage, 4 vol., Oxford University Press, London, 1923.
362. CLARE Janet, Art made tongue tied by authority: elizabethan and jacobean dramatic censorship, Manchester University Press, Manchester, 1990, 290p.
363. COOK Harold J., The privileged playgoers of Shakespeare's London, Princeton University Press, Princeton, 1981, 316p.
364. FINKELPEARL J., John Marston of the Middle Temple: an Elizabethan Dramatist in his Social Setting, Harvard University Press, Cambridge Mass, 1969.
365. GAIR Reavley, The Children of Paul's: the story of a Theatre Company, 1553-1608, Cambridge University Press, Cambridge, 1982, 213p.
366. GAYLEY Charles Mills, Beaumont, the dramatist: with some account of his circle, Elizabethan and Jacobean, and of his association with John Fletcher, Russel and Russel, New York, 1914 reprint 69.
367. GILDERSLEEVE Virginia C., Government regulation of the Elizabethan Drama, Burt Franklin, New York, 1961.
368. HARBAGE A., Shakespeare Audience, New York, 1941.
369. HARBAGE ALfred, Thomas Killigrew, Cavalier dramatist 1612-1683, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1930, 247pp.
370. HAYNES Jonathan, "The Elizabethan Audience on Stage", in REDMOND James ed, The Theatrical Space, Cambridge University Press, Cambridge, 1987, pp.59-68.
371. HOLMES M., Shakespeare Public, London, 1960.
372. JACQUOT Jean ed., Le lieu théâtral à la Renaissance, Colloque International CNRS, Paris, 1963, 532p.
373. MILLER E.H., The Professional Writer in Elizabethan England, Harvard University Press, Cambridge Mass, 1959.
374. PEARL Valerie, London and the Outbreak of the Puritan Revolution, city government and national politics, 1625-43, Oxford University Press, London, 1961.
375. SCHOENBAUM Samuel, William Shakespeare, a documentary life, Clarendon Press, Oxford, 1975.

376. SMALL R.A., The stage quarrel between Ben Jonson and the so-called poetasters, Breslau, 1899.

Les Académies et la Société des Antiquaires.

377. Atti della settimana di studio 15-20 settembre 1980 dell'Istituto storico italo-germanico-Trento, Universita, accademie e societa scientifiche in Italia e in germania dal cinquecento al settecento, Istituto storico italo-germanico, Trento, 1980.

378. BOUGHNER Daniel C., "The Drinking Academy and Contemporary London", Neophilologus, XIX, pp.272-283 .

379. BROWN Harcourt, Scientific Organizations in XVIIth century France 1620-1680. The Williams and Wilkins Company, Baltimore, 1934, 306p.

380. CAUDILL R.L.W., Some literary evidence of the development of English virtuoso Interests in the XVIIth century, Oxford unpublished PhD, Oxford, 1975.

381. CNRS Table Ronde, Huygens et la France, Vrin, Paris, 1982.

382. DE BOER J., "Men's literary circles in Paris 1610-1660", Proceeds of the Modern Language Association, LIII , London, 1938.

383. ELLIS Henry, "Copy of a Plan Proposed By Sir Humphrey Gilbert to Queen Elizabeth, for Instituting a London Academy cir. 1570", Archeologia, XXI, pp.506-520.

384. EMERSON O.F., "John Dryden and a British Academy", Proceedings of the British Academy, London, 1921-1923.

384. FUMAROLI Marc, L'age de l'éloquence. Droz. Genève. 1980. 882p.

385. GAIR W.R., Literary societies in England from Parker to Falkland 1572-1640, Cambridge PhD, Cambridge, 1968.

386. GALLUZI Paolo, "L'Accademia del Cimento: "Gusti" del Principe, filosofia e ideologia dell'esperimento", Quaderni Storici, 48, pp.788-845, 1981.

387. HAHN Roger, The anatomy of a scientific institution, the Paris Academy of Sciences, 1666-1803. University of California Press, Berkeley, 1971, 433p.

388. HUNTER Rev Joseph, "'An account of the scheme for erecting a Royal Academy in England in the reign of King James I", Archaeologia, XXXII , London, 1847, pp.132-149

389. INSTITUT DE FRANCE. Index bibliographique des membres et correspondants de l'Academie des Sciences du 22 déc 1666 au 15 nov 1954, Gauthier-Villars, Paris, 1954, 535p..

390. MARTIN Julian, Francis Bacon, the State, and the reform of natural philosophy, Cambridge U.P, Cambridge, 1991, 236pp.

391. McCLELLAN James E., "The Academie Royale des Sciences, 1669-1793, a statistical portrait", *Isis*, 1981, pp.541-567.
- 391 bis McCLELLAN James E., Science Reorganized: Scientific Societies in the Eighteenth Century, III, Columbia University Press, New York, 1985.
392. MIDDLETON W.E.K., The Experimenters: a Study of the Accademia del Cimento, John Hopkins Press, Baltimore, 1971.
393. MILLER D.P., "Solomon House Revisited. The Organization and Institutionalisation of Science" by T.Frangsinsys review, Social Studies of Science, vol.22, 1992, pp.419-427
394. MORAN Bruce T., Patronage and Institutions: Science, Technology and Medecine at the European Court 1500-1750, The Boydell Press, New York, 1990, 261pp.
395. ORNSTEIN Martha, The Role of Scientific Societies in the Early XVIIth century, University of Chicago Press, 3rd ed. 1938.
396. PEVSNER Nikolaus, Academies of art, past and present, Cambridge University Press, Cambridge, 1940.
397. PORTAL E.M., "The Academy Royal of King James the First", Proceedings of the British Academy, 7, British Academy, London, 1916.
398. POWICKE F.M., "Sir Henry Spelman and the Concilia", Proceeds of the British Academy, XVI , London, 1930, pp.345-374.
399. SALOMON-BAYET Claire, L'institution de la Science et l'experience du vivant 166-1793. 2 vol., Thèse de lettres Paris I, Paris, 1976.
400. SCHOECK R.J., "The Elizabethan Society of Antiquaries and Men of Law", Notes and Queries, vol. CXCIX , London, 1954 october.
401. STEEVES Harison Ross, Learned Societies and English Literary Scholarship, New York, 1913.
402. STROUP Alice, "Royal Funding of the Parisian Académie Royale des Sciences", Transactions of the American Philosophical Society, American Philosophical Society, Philadelphia, 1987, 167pp.
403. SWIFT Jonathan, A proposal for correcting the English tongue. Polite conversations etc., Herbert Davis ed Basil Blackwell, Oxford, 1957.
404. TURNBULL G.H., "'Samuel Hartlib's connections with Kynaston's Musaeum Minervae'", Notes and Queries, CXCVII , London, 1952, pp.33-37.
405. VAN NORDEN Linda, The Elizabethan College of Antiquaries, PhD thesis, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1946.
406. VIALA Alain, La naissance de l'écrivain, Le Sens Commun, éditions du Seuil, Paris, 1986.
407. YATES Frances Amelia, French academies of the XVIth century, Warburg

Institute, University of London, London, 1947.

Les nouvelles, la presse et la censure.

408. ADAMS Robert P., "Despotism, censorship and mirrors of power politics in late Elizabethan times", XVIIth century journal, vol. 10 n 3, 1979.
409. BAKELESS John, "Christopher Marlowe and the Newsbooks", Journalism Quarterly, American Association of teachers of Journalism, 1937, pp.18-22 .
410. BENNET H.S., English books and readers 1603-1640, Cambridge University Press, Cambridge, 1979.
411. CLARE Janet, Art made tongue tied by authority: elizabethan and jacobean dramatic censorship, Manchester University Press, Manchester, 1990, 290p.
412. CRIST T.J., Francis Smith and the opposition press in England 1660-1688, Cambridge PhD, Cambridge, 1977.
413. FORTESCUE G.K., Catalogue of the pamphlets, books, newspapers and manuscripts relating to the civil war, the commonwealth and restoration 1640-1661, 2 vol., collected by George Thomason, London, 1908.
414. FRANK Joseph, Cromwell's Press Agent: A Critical Biography of Marchamont Nedham, 1620-1678, University Press of America, 1980, 235 p.
415. FRASER Peter, The Intelligence of the secretaries of State and their monopoly of licensed news 1660-1688, Cambridge University Press, Cambridge, 1956, 177p.
416. HETET J.S.T., A literary underground in Restoration England: printers and dissenters in the context of constraints 1660-1689, Cambridge PhD, Cambridge, 1987.
417. LEVY F.J., "How information spread among the gentry 1550-1640", Journal of British Studies, 1981.
418. LOADES D.M., "The theory and practice of censorship in XVIIth century England", Royal Historical Society, Vth serie n°24, London, 1974, p141 et seq.
419. OLANDER P.M., Changes in the mechanism and procedures for control of the London Press 1625-1637, B Litt, Oxford, 1973.
420. PATTERSON Annabel, Censorship and interpretation: the conditions of writing and reading in early modern England, The University of Wisconsin Press, Wisconsin, 1984.
421. SHAABER Matthais, Some forerunners of the Newspaper in England 1476-1622, University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 1929.
422. SHARPE Kevin, Sir Robert Cotton: History and politics in Early Modern England, Oxford University Press, London, 1979.
423. SIEBERT Frederick W., Freedom of the press in England, 1476-1776, Urbana,

London, 1952.

424. SMITH-FUSSNER F., The Historical revolution: English historical writing and thought 1580-1640, Routledge and Kegan Paul, London, 1962.

La formation de l'espace public à la Restauration.

-Les cafés

425. AYTOUN Ellis. The penny universities: a history of the coffee-houses. Secker and Warburg, London, 1956.

426. LILLYWHITE Bryant. London Coffee Houses. London, 1963, 858pp.

427. SYDSERF Thomas, Tarugo's Wiles: or The Coffee House, London, 1668.

428. WESTERFROLKE H., Englische Kaffeehauser als Sammelpunkte der literarischen Welt, léna, 1924.

429. WARREN W.R., "The London Coffee-Houses and the Beginnings of Lloyd's", in The Journal of British Archeological Association, vol.XL, 1934, p.115.

430. WILLIAMS J., "The London Coffee-Houses, and their Literary Associations. Down to the Death of Anne", Unpublished B.Litt.thesis, Oxford, 1936.

-Les Beaux-esprits de la Restauration.

431. HOPKYNS David. John Dryden, Cambridge University Press. Cambridge, 1986.

432. MORGAN Fidelis ed., The female wits. Women Playwrights on the London stage, 1660-1720, Virago. London, 1981.

433. SINTO de V., Life of John Wilmot, Earl of Rochester, London, 1962.

434. WILSON J.H., The court wits of the Restoration, Princeton University Press, Princeton, 1948, 264p.

-Le théâtre de la Restauration.

435. AVERY L.E., "The Restoration Audience", Philological Quarterly, 45, 1966, pp.54-61.

436. BOTICA A.R., Audience, Playhouse and Play in Restoration Theatre, 1660-1670, unpublished D Phil thesis Oxford, 1985.

437. DANCHIN P., "Le public des théâtres londoniens à l'époque de la Restauration d'après les prologues et les épilogues", in Dramaturgie et Société XVI-XVIIe siècles,

Jean Jacquot (ed) CNRS, Paris, 1968, pp.847-888.

438. HAZLITT W.C., The English Drama and Stage, 1543-1664, Roxburghe Library, 1869, pp.63-70.

439. HUME R.D. et A.H. SCOUTEN dans, Restoration comedy and its audiences 1660-1776 in The Rakish Stage, Studies in English drama 1660-1800, Southern Illinois University Press, Carbondale and Edwardsville, 1983, pp.46-81.

440. LOVE H., "Who were the Restoration audience?", The Yearbook of English Studies, 10, London, 1980, pp.21-44.

441. MORGAN F., The Female Wits. Women Playwrights on the London Stage, 1660-1720, London: Virago Press, 1981.

442. ROBERTS D., The 'Ladies': female patronage of Restoration Drama 1660-1700, Clarendon Press, Oxford, 1986, 188p.

443. SCOTT H.A., "London's Earliest Public Concerts", Musical Quarterly, 1936, vol./part 22, pp.446-457.

-Les clubs politiques de la Restauration

444. ALLEN D., "Political clubs in Restoration London", Historical Journal, XIX, 1976, pp.563-566.

445. BROWNING A., "Parties and party organization in the reign of Charles II", Royal Historical Society, n°30 IVth serie, 1948.

446. CRIST T.J., Francis Smith and the opposition press in England 1660-1688, Cambridge PhD, Cambridge, 1977.

447. FEILING Keith, A History of the Tory party, 1640-1714, 1924.

448. HARRIS Tim, London crowds in the reign of Charles II: propaganda and politics from the Restoration until the exclusion crisis, Cambridge studies in early modern history, Cambridge University Press, Cambridge, 1987, 264p.

449. JONES Clyve (ed.) Essays presented to Geoffrey Holmes, Britain in the First Age of Party, 1680-1750, The Hambledon Press, London and Ronceverte, 1987, 292p.

450. JONES J.R., The first Whigs, London, 1961.

451. JONES J.R., "The Green Ribbon Club", Durham University Journal, 1957, pp.17-20

452. SPECK W.A., Reluctant Revolutionaries: Englishmen and the Revolution of 1688, Oxford University Press, London, 1988.

La Société Royale de Londres

453. ADAMSON Ian, "The Royal Society and Gresham College 1660-1711, Notes and records of the Royal Society, 33, The Royal Society, London, 1978, pp.1-21
454. ADAMSON Ian, The foundation and early history of Gresham College, PhD thesis, Cambridge, 1975.
455. ALBAN Thomas, A list of the Royal Society with the places of a book of most of its members, Royal Society, London, 1717.
456. ANDRADE E.N. da C., "The birth and early days of the Philosophical Transactions", Notes and records of the Royal Society, 20, The Royal Society, London, 1965, pp.9-27
457. BACHRACH A.G.H., Sir Constantine Huygens and Britain 1596-1687, a pattern of cultural exchange, vol. 1, London, 1962.
458. BARNETT P.R., Theodor Haak, FRS, 1605-1690, The Hague, 1962.
459. BELLOT H., "John Evelyn 1620-1706", Contemporary Review, vol.114, London, 1918 August, pp.201-207
460. BIRCH Thomas, The History of the Royal Society, 4 vol., London, 1718.
461. BLUHM R.K., "Remarks on the Royal Society's finance 1660-1768", Notes and records of the Royal Society, 13, The Royal Society, London, 1958, pp.82-103.
462. BREDFORD Louis I., "Dryden, Hobbes and the Royal Society", Modern Philology, XXV, 1928, pp.417-438.
463. BROWN Harcourt, Scientific Organizations in XVIIth century France 1620-1680, The Williams and Wilkins Company, Baltimore, 1934, 306p.
464. BULLOCH William, Roll of the Fellows of the Royal Society, vol.1 1661-1699, Royal Society (manuscript), London, 1932.
465. CANNY Nicholas, The Upstart Earl: a study of the social and mental world of Richard Boyle, first earl of Cork 1566-1643, Cambridge University Press, Cambridge, 1982, 211p.
466. CHIRSTENSEN Francis, "John Wilkins and the Royal Society's reform of prosestyle", Modern Language Quarterly, 7, 1946, pp.179-187 and 279-290 .
467. CLAPP.S.L.C., "The beginnings of subscription publications in the XVIIth century", Modern Philology, London, 1931.
468. D'ELIA Alfonsina, Christian Huygens: una biografia intellettuale, F Angeli, Milano, 1985.
469. DENNY Margaret, "The Early Programme of the Royal Society and John Evelyn", Modern Language Quarterly, vol.1, 1940, pp.481-96.
470. ESPINASSE Margaret, "The decline and fall of Restoration Science", Past and Present, London, 1958.

471. ESPINASSE Margaret, Robert Hooke, London, 1956.
472. FORBES E.G., Greenwich observatory Origins and early History 1675-1835, vol.1, Taylor and Francis, London, 1975.
473. FRANCK R.G.Jr, "Institutional structure and scientific activities in the early Royal Society", Proceedings of the 14th congress of the hist.of Sc, IV, Tokyo, 1975, pp.82-101
474. GUNTHER R.T.(ed), "The philosophical Society", Early Science in Oxford, vol.IV, London, 1925.
475. HALL Mary Boas, "The intellectual origins of the Royal Society: London and Oxford", Notes and records of the Royal Society, 23, The Royal Society, London, 1968, pp.157-168.
476. HALL Mary Boas, "The Royal Society's role in the diffusion of information in the seventeenth century", Notes and records of the Royal Society, 20, The Royal Society, London, 1974, pp.173-192.
477. HALL Mary Boas, "Oldenburg and the Art of Scientific Communication", The British Journal for the History of Science, vol.2, Blackwell, Oxford, 1966, pp.277-290
478. HARTLEY Harold, The Royal Society: its origins and founders. The Royal Society, London, 1960.
479. HILL Christopher, "The intellectual origins of the Royal Society: London or Oxford?", Notes and records of the Royal Society, 23, The Royal Society, London, 1968, pp.144-156
480. HOPPEN K.T., "The nature of the early Royal Society", British Journal for the History of Science, 9, 1976, pp.1-24 et 243-273.
481. HUNTER Michael, "The debate over Science" in Jones J.R.(ed) The Restored monarchy 1660-1688. MacMillan, London, 1979.
482. HUNTER Michael, "The Social Basis and the Changing Fortune of an Early Scientific Institution: the Royal Society and its Fellows", The British Society for the History of Science. 1982.
483. HUNTER Michael, Science and Society in Restoration England, Cambridge University Press, Cambridge, 1981.
484. HUNTER Michael, "Reconstructing Restoration Science: Problems and Pitfalls in Institutional History", Social Studies of Science, vol.2 part 12, 1982, 451-466.
485. HUNTER Michael, Establishing the New Science: the experience of the early Royal Society, The Boydell Press, Wodbridge: 1989, 382p.
486. HUNTER Michael and Simon SCHAFFER, Robert Hooke. Boydell, London, 1988, 330p.
487. JACOB J.R., "Restoration, Reformation and the origin of the Royal Society", History of Science, vol.XIII, London, 1975.

488. JACOB J.R., "Boyle's circle in the protectorate: revelation, politics and the millenium", Journal of History of Ideas, 38, 1977, pp.131-140.
489. JOHNSON F.R., "Gresham College, Precursor of the Royal Society", The Journal of the History of Ideas, t.1, 1940, pp.413-438.
490. JONEES H.W., "Mid-seventeenth century Science: some polemics", Osiris, 9, London, 1950, pp.254-274.
491. JOSTEN C.H. Elias Ashmole 1617-1692, 5 vol., Oxford University Press, London, 1966.
492. LLOYD Claude. "Shadwell and the Virtuosi", Publications of the modern language assoc.of America, 44, 1929, pp.472-494 .
493. LYONS H., The Royal Society 1660-1940, a history of its administration under its charters. Cambridge University Press, Cambridge, 1944.
494. ILLER D.P.. "Solomon House revisited. The organization and institutionalisation of Science." by T.Frangsinsys review, Social Studies of Science, vol.22, 1992, pp.419-427
495. MULLIGAN Lotte, "Civil War politics, religion and the Royal Society", Past and Present, 59, London, 1973, pp.92-116
496. NICOLL Allardyce, "Sir Kenelm Digby, poet, philosopher, and pirate of the Restoration", John Hopkins Alumni Magazine, XXI, 1933, pp.330-350
497. O'BRIEN John, "Samuel Hartlib's influence on Robert Boyle's scientific development", Annals of Science, 21, 1965, pp.1-14 and 257-276
498. PASMORE S., "Thomas Henslowe, F.R.S. 1618-1700", Notes and Records of the Royal Society, XXXVI, Royal Society Publications, London, 1982, pp.177-188
499. PETTY William, The Petty Papers. Some unpublished writings of William Petty, 2 vol., ed.Marquis of Lansdowne, London, 1927.
500. PUMFREY Stephen, "Ideas above his station: a social study of Hooke's curatorship.of experiments", History of Science, vol.XXIX, 1991, pp.1-44.
501. PUMFREY Stephen, "Ideas above Robert Hooke", History of Science, part 1 number 83 vol.29, 1991, pp.
502. PURVER Margery, The Royal Society: concept and creation, Routledge, London, 1967.
503. RATTANSI P.M., "The intellectual origins of the Royal Society", Notes and records of the Royal Society, 23, The Royal Society, London, 1968, pp.129-143.
504. ROGERS G.A.J. et A.Ryan (eds.), Perspectives on Thomas Hobbes, Clarendon Press, Oxford, 1988.
505. SCALA G.E., "An index of proper names in Thomas Birch's The History of the Royal Society", Notes and records of the Royal Society, 28, The Royal Society, London,

1974, pp.263-329

506. SCHAFFER Simon, The Uses of Experiment: studies in the natural Sciences, Cambridge University Press, Cambridge, 1989, 481p.

507. SHAPIN Steven, "The House of Experiments in XVIIth century England", Isis, 79, 1988, pp.373-404 .

508. SHAPIN Steven, "The invisible technician", The American Scientist, 1989.

509. SHAPIN Steven, "A Scholar and a Gentleman: The Problematic identity of the scientific Practitioner in Early Modern England", History of Science, vol.xxix, 1991, pp.279-327

510. SHAPIRO Barbara J., "Latitudinarianism and Science in Seventeenth-Century England", Past and Present, 40, 1974, pp.16-41.

511. SHAPIRO I. & FRANKS. English scientific virtuosi in XVIth and XVIIth century. London, 1982.

512. SHARP.R. Farqharson, Catalogue of a collection of early printed books in the library of the Royal Society, Royal Society, London, 1910.

513. SKINNER Quentin, "Thomas Hobbes and the nature of the early Royal Society". Historical Journal. 12, 1969, 217-239

514. SPRAT Thomas, The History of the Royal Society, Washington University Studies, London réed. in Saint Louis, Missouri, 1667 repr.1958, 439p. plus Appendix

515. STIMSON Dorothy, "Dr Wilkins and the Royal Society", Journal of modern History, vol.3, London, 1931.

516. STIMSON Dorothy. Scientists and amateurs: a history of the Royal Society, Henry Schuman, New York, 1948.

517. STIMSON Dorothy, "Ballad of Gresham College". Isis, XVIII, 1932, pp.103-117.

518. STRUMIA Anna M., Vita Istituzionale della Royal Society Seicentesca in Alcuni Studi Ricente", Rivista Storica Italiana, vol.98, Torino, 1986, pp.500-23.

519. STUBBE H., Campanella revisited or an enquiry into the History of the Royal Society, London, 1670.

520. SYFRET R.H., "Some Early Reactions to the Royal Society", Notes and records of the Royal Society, 7, The Royal Society, London, 1950, pp.207-258 .

521. SYFRET R.H., "The Origins of the Royal Society", Notes and Records of the Royal Society, t.5, 1947, pp.75-137 .

522. TURNBULL G.H., "Samuel Hartlib's Influence on the Early History of the Royal Society", Notes and Records of the Royal Society, t.10, 1953, pp.101-130

523. WEBSTER Charles, "Richard Towneley, the Towneley group, and XVIIth century Science", Transactions of the Historical Society of Lancashire, CXVIII, 1966.

524. WEBSTER Charles, The Great Instauration, Duckworth, London, 1975, 629p.
525. WEBSTER Charles, "The origins of the Royal Society", History of Science, 6, 1967, pp.106-128 .
526. WELD C.R., A history of the Royal Society, 2 vol., London. 1848.

CONCLUSION

Samuel Pepys et la Restauration.

527. AVERY Emmet L., 'The Restauration Audience', Philological Quarterly, 45, 1966, pp54-61
528. BERRY John. Taverns and Tokens of Pepys' London. Seaby Publications Ltd. London, 1978, 143pp.
529. BOTICA Alan Richard, Audience. Playhouse and Play in Restauration Theatre, 1660-1670, unpublished D Phil thesis Oxford , 1985 .
530. BRYANT Arthur, Samuel Pepys, the Years of Peril, The Reprint Society, London, 1952, 333p.
531. HILL Christopher, "Samuel Pepys", Collected Essays, vol.III., Oxford, pp.259-270
532. FLETCHER W.Y., English book collectors, 8 vols. London, 1902.
533. LATHAM Robert, The Illustrated Pepys, Bell and Hyman Ltd. London, 1978, 240p.
534. LATHAM Roger (ed.), Catalogue of the Pepys Library at Magdalene College Cambridge, vol VII, D.S.Brewer. Cambridge. 1991.
535. MARBURG Clara, Mr Pepys and Mr Evelyn, Philadelphia, 1935.
536. NICHOLSON Marjorie Hope. Pepys Diary and the New Science, University Press of Virginia, Charlottesville, 1965, 198pp.
537. NICOLL Allardyce, A History of English Drama, Vol I: Restoration Drama, Cambridge University Press, Cambridge, 1952, 462p.
538. OLLARD Richard, Pepys, A Biography, Oxford University Press, Oxford, 1974, 374p.
539. PEPYS Samuel, Diary, Robert Latham and William Matthews (eds.), XI vols, G.Bell and Sons Ltd, London, 1970.
540. PIPKIN J.S., "Space and Social -Order in Pepys Diary", Urban Geography, vol.11, n°2, 1990, pp.153-175.
541. RANUM Orest. "Inventing Private Space: Samuel and Mrs Pepys at home, 1660-

1669.", Jahrbuch des Wissenschaft Kolleg zum Berlin, Berlin, 1982-3, pp.259-276.

542. ROBERTS D., The 'Ladies': female patronage of Restoration Drama 1660-1700, Clarendon Press, Oxford, 1986, 188p.

543. SUMMERS Montague, The Playhouse of Pepys, K.Paul, Trench, Turner and Co Ltd, London, 1935, 485p.

544. TURNER Francis and Mac Dougall Chalewood, The Pepys's library, Cambridge University Press, Cambridge, 1956, 18p.

INDEX DES AUTEURS

N.B.: les chiffres correspondent à la numérotation de la bibliographie thématique.

ADAIR John 105
 ADAM A. 316
 ADAMS Robert P. 408
 ADAMSON Ian 453 454
 AGULHON 156
 AKRIGG G.P. 355
 ALBAN Thomas 455
 ALEXANDER James 183 184
 ALLEN D. 444
 ALLEN Robert J. 317
 ANDRADE E.N. da C. 456
 ARIES Philippe et CHARTIER Roger 173
 ASSHETON Nicholas 1
 AUBREY John 108
 AVERY Emmet L. 527 435
 AYTOUN Ellis 425
 BACHRACH A.G.H. 457
 BACON Francis 58 59
 BAKELESS John 409
 BAKER K.M. 174
 BARNETT P.R. 458
 BARNETT Richard C. 268
 BATHO G.R. 269
 BEIER A.L. and FINLAY Roger 185
 BELLOT H. 459
 BEN DAVID J. 207
 BENNET H.S. 270 410
 BENTLEY Gerald E. 356 357 358
 BERGERON David M. 271
 BERRY John 528
 BIRCH Thomas 460
 BLAIR Ann and GRAFTON Anthony 208
 BLUHM R.K. 461
 BLUNDELL William 28
 BOAS F.S. 359
 BOAS Marie 209
 BOASE Francis 109
 BODLEY Thomas 29
 BOESCH Francis T. 157
 BOISSEVAIN Jeremy 158
 BOISSEVAIN Jeremy and MITCHELL J.Clyde 159
 BOLLOBAS B. 160
 BOLTON Arthur T. ed. 186
 BONE Quentin 318
 BOTICA Alan Richard 436 529
 BOUGHNER Daniel C. 378 319
 BOULTON Jeremy 187 188
 BOURDIEU Pierre 146
 BOWDEN M.A. 210
 BOYLE Robert 30

BRADBROOK M.C. 272
 BRAITHWAITE William 60
 BRAUNMULLER A.R. and HATTAWAY Michael 360
 BREDFORD Louis I. 462
 BRENNAN Michael G. 273
 BROWN Harcourt 379 463
 BROWNING A. 445
 BRUNO Giordano 274
 BRYANT Arthur 530
 BULL John (ed.) 110
 BULLOCH William 111 464
 BURT Ronald 161
 BUXTON E. John 275
 CAMDEN William 31
 CAMPBELL R.H. et Skinner A.S. 211
 CANNY Nicholas 465
 CAREW Thomas 320 61
 CAUDILL R.L.W. 380
 CHAMBERLAIN John 32
 CHAMBERS E.K. 361
 CHARLETON Walter 62
 CHARTIER Roger 147 175
 CHIRSTENSEN Francis 466
 CIBBER Théophilus 112
 CLAPP.S.L.C. 467
 CLARE Janet 362 411
 CLARK P. 189
 CLARK S. 113 63
 COKAYNE G.E. 114
 COLTMAN Irene 321
 COMENIUS John Amos 64
 COOK E. 322
 COOK Harold J. 363
 COOPER Johnson 115
 COWLEY Abraham 65
 CRESSY David 190
 CRIST T.J. 412 446
 CROSFIELD Thomas 2
 CUAZ Marco 148
 D'ELIA Alfonsina 468
 DANCHIN P. 437
 DE BOER J. 382
 DE MARE Eric 191
 DEE John 3
 DEGENNE Alain et FLAMENT Claude 162
 DENNY Margaret 469
 DESCARTES René 33
 DIGBY Sir Kenelm 4
 DIRCKS Henry 66
 DRAKE S. 212
 DRAYTON Michael 67
 DUGDALE William 5 34
 EARLE John 323
 EDWARDS Edward 35

EISENSTEIN Elizabeth 213
ELLIS Henry 383 68
EMDEN C.S. 176
EMERSON O.F. 384
EMRYS Jones 192
ESPINASSE Margaret 470 471
EVELYN John 6
FEIL John P. 36
FEILING Keith 447
FEINGOLD Mordechai 214
FEUERS L.S. 215
FINKELPEARL J. 364
FINLAY R.A.P. 193
FISHER F.J. 194
FLETCHER Jefferson B. 276
FLETCHER W.Y. 532
FLOWER Margaret 324
FLUGEL Ewald 69
FORBES E.G. 472
FORMAN Simon 7
FORSE Michel 163
FORTESCUE G.K. 413
FOSTER Joseph 116
FRANCK R.G.Jr 473
FRANK Joseph 414
FRANKLIN B. William Jr. 277
FRASER Peter 415
FULLER T. 117
FUMAROLI Marc 384
GAIR Reavley 365
GAIR W.R. 385
GALLUZI Paolo 386
GAMZUE B.B. 278
GARAVAGLIA Giampaolo 118
GARDNER H. 119
GAUNT William 120
GAYLEY Charles Mills 366
GENET Jean Philippe 149
GIERYN Thomas F. 216
GILBERT Sir Humphrey 70
GILDERSLEEVE Virginia C. 367
GILLESPIE C.C. 121
GLASS D.V. 195
GOLDBERG Jonathan 279
GOUGH Richard 71
GRANOVETER H. 164
GREAVES and SALLER 122
GREAVES R.L. 217
GREENBLATT Stephen 150
GREENE John 8
GUNTHER R.T.(ed) 218 474
HABERMAS Jurgen 177
HAHN Roger 387
HALL John 72

HALL Mary Boas 475 476 477 PETTY
HALL Rupert A. 209
HALL Rupert A. and Marie Boas 37
HALLER William 325
HALLIWELL James Orchard 38
HAMILTON A.C. 280
HARBAGE A. 368 369 326
HARDING Vanessa 196
HARRIS Tim 448
HART E.P. 123
HARTLEY Harold 478
HARTLIB Samuel 9 73
HARTMANN Cyril Hughes 327
HARVEY Gabriel 39
HAYNES Jonathan 370
HAYWARD J.C. 328
HAZLITT W.C. 438
HEARNE Thomas 74 75
HELLMAN George S. 329
HENINGER S K. 220
HERBERT Edward 76
HERBERT George 10
HERRICK Robert 77
HETET J.S.T. 416
HILL Charles Peter 124
HILL Christopher 221 22 223 224 479 531
HIND George 330
HOBBES Thomas 11 178 78
HOGREFE Pearl 281
HOLMES M. 371
HOOKE Robert 12
HOPKYNs David 431
HOPPEN K.T. 480
HOWARTH David 282
HOWELL James 79
HUGHES A. ed. 125
HUME R.D. et A.H. SCOUTEN 439
HUNTER Michael 481 482 483 484 485
HUNTER Michael and Simon SCHAFFER 486
HUNTER Rev Joseph 388
HURSTFIELD Joel 283
HUTCHINSON Lucy 13
HUYGENS Lodewick 14
ILLER D.P. 494
JACOB J.R. 487 488
JACQUOT Jean ed. 372
JOHNSON Francis R. 225 489
JOHNSON Rev. 126
JONEES H.W. 490
JONES Clyve (ed.) 449
JONES DAVIES Marie Thérèse 197
JONES J.R. 450 451
JONES P.E. and JUDGES A.V. 198
JONES R.F. 226

JONSON Benjamin 80
JORDAN W.K. 331
JOSTEN C.H. 491
KARGON Robert Hugh 284 285
KEARNEY H.F. 227 228 229
KEENE Derek 199
KELLER A.C. 230
KEPLER Johannes 40
KLOTZ Edith L. 81
KNOKE David, KUKLINSKI James H. 165
KOCHER P.H. 231
KORSCHIN Paul J (ed) 232
KUHN Thomas 233
LAMONT John 15
LATHAM Robert 533
LATHAM Roger (ed.) 534
LE GOFF Jacques 151
LELAND John 16
LERNER Michel-Pierre 234
LETTS M. 332
LEVACK Brian 127
LEVY F. J. 286 417
LILLYWHITE Bryant 426
LLOYD Claude 492
LOADES D.M. 418
LOCKE John 41
LOVE H. 440
LOVELACE Richard 82
LUKE R.D. and PERRY A. 165
LYONS H. 493
LYTLE Guy Fitch and ORGEL Stephen (eds) 287
MAC CAFFREY Wallace 288
MAC COLL Alan 333
MAC GEATGH Sir Henry F.128
MANDROU Robert 152
MARBURG Clara 535
MAROTTI Arthur F. 334
MARSDEN Peter and LIN Nan 167
MARTIN Julian 390
MARVELL Andrew 335 42 83
MAZA Sarah 179
MC CLURE Norman E. 43
Mc KERROW R.B. 129 200
McCLELLAN James E. 235 391 391 bis
MERSENNE Marin 44
MERTON Robert K. 236 237
MEYER G.D. 336
MIDDLETON W.E.K. 392
MILLARD O. 130
MILLER D.P. 393
MILLER E.H. 289
MILLER E.H. 373
MILTON John 45 46 84
MINUTI Rolando 180

MOLE R.H. 168
MORAN Bruce T. 290 394
MORDAUNT John 47
MORGAN F. 441
MULLIGAN Lotte 238 495
NEEDHAM Joseph 239
NEF J. U. 240
NICHOLLS Mark 291
NICHOLSON Marjorie Hope 536
NICOLL Allardyce 496
NICOLL Allardyce 537
NORTH Roger 85
O'BRIEN John 497
OLANDER P.M. 419
OLLARD Richard 337 538
ORGAN Fidelis ed. 432
ORNSTEIN Martha 395
OSBORN L.B. 48
OSBORNE Dorothy and TEMPLE William 49
OWENS W.R. ed. 86
OXINDEN Henry and PEYTON Thomas 50
OZOUF Mona 181
PARFITT G. ed. 131
PARK Thomas 87 338
PARR Richard 51
PASMORE S. 498
PATTERSON Annabel 420
PEARL Valerie 201 202 374
PEARS S.A. (ed) 52
PEBWORTH Ted Larry 339
PECK Linda Levy 292
PEPPER John 53
PEPYS Samuel 17 539
PERRENS F.T. 340
PETTY William 88 499
PEVSNER Nikolaus 396
PHILLIPS J.E. 293
PICKEL M.B. 294
PIPKIN J.S. 540
PLATTES Gabriel 89 90
POCOCK J.G.A. 341
POLLARD A.W. et REDGRAVE G.R. 132
PORTAL E.M. 397
POWICKE F.M. 398
PUMFREY Stephen 500 501
PURVER Margery 502
RABB T.K. 241 242 243
RACINE Nicole 169
RANUM Orest 541
RAPPAPORT Steve 203 204
RATTANSI P.M. 244 503
READ Conyers 295
RICCI Saverio 296
RIVERS Isabel 133

ROBERTS D. 442 542
ROBINSON C.J. 134
ROCHE Daniel 152 152 bis
ROGERS G.A.J. et A.Ryan (eds.) 342
ROLLINS Hyder 91
ROSEN George 245
ROSSI Paolo 246
ROUTH C.R. 135
RUSSEL BARKER G.F. and STEMING A. 136
RYE W.B. 92
SACKTON Alexander 343
SACKVILLE WEST V. 18
SALOMON-BAYET Claire 399
SAUNDERS J. W. 297
SCALA G.E. 505
SCHAFFER Simon 506
SCHAFFER Simon and SHAPIN Steven 250
SCHOECK R.J. 344 400
SCHOENBAUM Samuel 375
SCOTT H.A. 443
SCRIBA C.J. 19
SENNET Richard 182
SERRES Michel (ed.) 247
SHAABER Matthais 421
SHAPIN Steven 154 154 bis 248 249 252 507 508 509
SHAPIRO Barbara J. 510
SHAPIRO I. & FRANKS 511
SHAPIRO I.A. 345
SHARP.R. Farqharson 512
SHARPE Kevin 298 422
SHEAVYN Phoebe 299
SHERBURNE Edward 346
SHIRLEY John W. 300
SHIRLEY John W. (ed.) 301
SHORT Raymond W. 302
SIEBERT Frederick W. 423
SIMONDS D'EWES 20 21
SINTO de V. 433
SKINNER Quentin 513
SMALL R.A. 376
SMITH D.Nichols 303
SMITH Logan Pearsall 93
SMITH Thomas 94
SMITH-FUSSNER F. 424
SOLT L. 253
SPECK W.A. 452
SPRAT Thomas 95 514
SQUIBB George Drewry 137
STANLEY Thomas 96 347
STEEVES Harison Ross 401
STEPHEN, LESLIE & LEE Sir SIDNEY (eds) 138
STEVENS John E. 304
STIMSON Dorothy 254 255 515 516 517
STOPES Charlotte 305

STOW John 95 205
STRACHAN Michael 348
STRONG Roy 306
STROUP Alice 256
STROUP Alice 402
STRUMIA Anna M. 349
STRUMIA Anna M. 518
STUBBE H. 519
SUCKLING John 98 99
SUMMERS Montague 543
SWIFT Jonathan 22 403
SYDSERF Thomas 427
SYFRET R.H. 520 521
TARJAN Robert Endre 170
TAYLOR E.G.R. 139 140
TAYLOR Jeremy 100
TAYLOR John dit 'the Water Poet' 350
THELAMON F. 171
THOMSON Patricia 307
TIMBS John 351
TURNBULL G.H.54 404 522
TURNER Francis and Mac Dougall Chalewood 544
TWYSDEN Roger 23
VAN DORSTEN Jan A. 308 309
VAN NORDEN Linda 352 405
VASOLI Cesare 257
VENN John 141
VIALA Alain 155 406
VICKERS Brian 258
WALTON Isaac 142
WARD John 143
WARREN W.R. 429
WATERS D.W. 259
WEBER K. 353
WEBER Max 260
WEBSTER Charles 101 261 262 523 524 525
WELD C.R. 526
WENTWORTH John 55
WESTERFROLKE H. 428
WESTFALL Richard S. 263
WESTMAN Robert S. 264
WHEATLEY Henry B. 310
WHITELOCKE Bulstrode 26
WHITING George 206
WILKINS David 102
WILLIAMS C. 56
WILLIAMS Franklin B. 144 311
WILLIAMS J. 430
WILLIAMSON George C. 57
WILMOTT Peter 172
WILSON E.C. 312
WILSON J.H. 434
WIND Edgar 313
WOOD Anthony à 24 25 145

WORMALD B.H.G. 354
WORTHINGTON John 27
WOTTON Henry 57
WOUDHUYSEN H.R. 314
WREN C. (ed.) 103
WRIGHT L.B.(ed) 104
YATES Amelia Frances 315 407
ZILSEL E. 265 266 267

LISTE DES TABLES ET CARTES

schémas et illustrations:

| | |
|--|-----|
| un intellectuel en représentation: Henry Percy, Comte de Northumberland..... | 15 |
| le cercle de Briggs..... | 64 |
| la circulation des manuscrits en Europe dans le circuit des Antiquaires..... | 69 |
| schéma d'ensemble de la surveillance de la production de l'imprimé de 1580 à 1640 en Angleterre..... | 103 |
| les cercles de patronage..... | 113 |
| les cercles successifs de John Donne..... | 116 |
| le renseignement à l'époque élisabéthaine..... | 121 |
| the lawes of drinking..... | 147 |
| la taverne de la Sirène: matrice des relations entre parlementaires..... | 158 |
| la taverne de la Sirène: comparaison de clusters..... | 159 |
| la taverne de la Sirène: proximité entre les groupes..... | 159 |
| la taverne de la Sirène: interprétation graphique..... | 160 |
| influence réciproque des modèles académiques..... | 167 |
| l'académie de noblesse de Sir Humphrey Gilbert..... | 168 |
| la maison de Salomon de Bacon: schéma d'organisation..... | 170 |
| the counter scuffle..... | 199 |
| le bureau des adresses de Hartlib..... | 301 |
| les modèles de la Société Royale de Londres (2 tableaux)..... | 303 |
| la circulation des membres originaux de la Société Royale dans les cercles intellectuels antécédents..... | 304 |
| les coteries de Beaux-Esprits sous Charles II..... | 356 |

cartes:

| | |
|--|-----|
| Carte de la répartition des professeurs à Londres au XVIe siècle d'après David Cressy..... | 36 |
| Carte de la répartition des libraires..... | 38 |
| Carte de Londres au XVIIe siècle: structure de la Ville..... | 48 |
| Carte des principaux lieux de savoir londoniens au XVIe siècle..... | 65 |
| Carte de l'emplacement des théâtres à Londres de 1580 à 1680..... | 73 |
| Carte des tavernes londoniennes en 1630..... | 84 |
| Carte des relais de postes: les auberges et tavernes indiquées par The Carriers Cosmographie..... | 100 |
| Carte de la répartition des praticiens des mathématiques à Londres d'après E.G.R. Taylor..... | 129 |
| Localisation des domiciles des membres du club de la Sirène..... | 148 |
| Carte des origines géographiques des membres anglais de la Société Royale de Londres..... | 281 |
| Carte des origines des membres étrangers de la Société Royale (3 cartes)..... | 281 |
| Cartes de la correspondance de Henri Oldenburg..... | 327 |
| Carte des environs du Royal Exchange..... | 357 |
| Carte des environs de Covent Garden..... | 357 |
| Lieux fréquentés par les Beaux-Esprits de la Restauration..... | 357 |
| Carte des cafés londoniens avant 1680..... | 370 |
| Carte des clubs politiques londoniens à la Restauration..... | 388 |

| | |
|--|-----|
| Carte des tavernes fréquentées par Samuel Pepys d'après son Journal..... | 411 |
|--|-----|

tableaux:

| | |
|---|-----|
| origines sociales de 200 écrivains élizabéthains (d'après P Sheavyn)..... | 128 |
| occupations sociales de 200 écrivains élizabéthains (d'après P Sheavyn)..... | 128 |
| titres de 200 écrivains élizabéthains à la fin de leur vie (d'après P Sheavyn)..... | 128 |
| origines sociales des membres du groupe Leicester/Sidney/Raleigh..... | 128 |
| Principaux patrons de 118 mathématiciens d'après E.G.R. Taylor..... | 129 |
| Champs de production de de 118 mathématiciens d'après E.G.R. Taylor..... | 129 |
| Formation universitaire de de 118 mathématiciens d'après E.G.R. Taylor..... | 129 |
| les carrières des praticiens des mathématiques et les récompenses du patronage..... | 129 |
| -sur la Société Royale de Londres. | |
| les effectifs de la Royal Society par année de 1663 à 1685..... | 282 |
| le nombre de membres de la Royal Society élus chaque année de 1660 à 1685 et l'âge à l'élection des membres de la Royal Society, effectifs par ages..... | 282 |
| les occupations des membres de la Royal Society d'après M.Hunter:..... | 283 |
| 1665-1669 | |
| 1670-1679 | |
| 1680-1689 | |
| nombre de propositions de nouveaux membres de la Société Royale par un parrain donné: tableau et graphique..... | 285 |
| Composition des conseils de la Royal Society par année..... | 278 |
| les officiers de la Royal Society..... | 278 |
| la formation des membres de la Royal Society: universités..... | 288 |
| -au XVIIe siècle | |
| -les membres originels | |
| -sous le secrétariat de Oldenburg | |
| -dans les années 1680 | |
| Pourcentage des membres de la Société formés dans les inns of court sous chaque secrétariat..... | 288 |
| Qui est actif à l'intérieur de la Société Royale (répartition par occupations)..... | 289 |
| -en 1665 | |
| -en 1672 | |
| -en 1680. | |
| les intérêts de la Société à partir des Philosophical Transactions..... | 290 |
| -1665-67 | |
| -1668-70 | |
| -1677-78 | |
| -1681-83 | |
| les lectures de Samuel Pepys..... | 400 |
| les fréquentations de Pepys en 1660, 1665 et 1668..... | 413 |
| schéma des cercles de sociabilité dans lesquels Samuel Pepys évolue..... | 413 |

